


Buchbinderei
J. SICHLER
BERN.
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800




.75


W.m A.dre Ooster.

GUIDE DE LA VALLÉE D'AOSTE



Chute de la Doire à Pré-Saint-Didier.

GUIDE

DE LA

VALLEE D'AOSTE

par M. l'Abbé

AMÉ GORRET

MEMBRE HONORAIRE DU CLUB ALPIN ITALIEN

et par M. le Baron

CLAUDE BICH

AVOCAT, V.-PRÉSIDENT DE LA SECTION VALDÔTAINE DU CLUB ALPIN ITALIEN

Ouvrage illustré de 85 gravures
tirées de l'ouvrage de M. Aubert.
Avec une carte



TURIN - 1877

F. CASANOVA, Libraire-Éditeur
Rue de l'Académie des Sciences, 2.

TURIN — IMPRIMERIE ROUX ET FAVALE.

TABLE MÉTHODIQUE

INTRODUCTION GÉNÉRALE.

VALLÉE CENTRALE.

VALLÉES LATÉRALES.

A M. **FRANÇOIS CASANOVA**

Membre du Club Alpin Italien, Section de

TURIN.

MONSIEUR,

Vous avez bien voulu dès l'automne de l'année dernière faire appel à mon amour du pays natal en me priant de vous préparer un Guide de la Vallée d'Aoste. *En général, ce ne sont pas les matériaux qui manquent pour les ouvrages de ce genre; ils ne devoient pas surtout manquer quand il s'agit de la Vallée d'Aoste si riche en souvenirs historiques, si pittoresque par ses paysages enchanteurs, si grandiose par la majestueuse ceinture des Alpes Graïes et Pennines qui l'encadrent dans un tableau d'une beauté unique, dont le fond est dominé par les montagnes géantes de l'Europe qui sont le* Mont-Blanc, *le* Mont-Rose *et le* Mont-Cervin.

La difficulté consistait dans le triage des matériaux éparpillés en divers mémoires, opuscules et manuscrits, dans l'ordre et la distribution de l'ouvrage de manière à le rendre intéressant pour le voyageur, utile surtout aux touristes et à nos collègues du Club Alpin.

C'est la tâche que je me suis assumée en m'appuyant pour la remplir, plus que sur mes faibles forces, sur le concours de mes collégues du Club Alpin et de quelques anciens compagnons de collége, de ce premier asile de nos jeunes études où prennent racine profonde ces rapports d'une amitié inaltérable malgré l'absence, la diversité des carrières que l'on suit dans la société, et qui seule peut-être vous est fidèle toute la vie. Quant à l'amour du pays natal, qui le plus souvent ne réserve que l'ingratitude et l'oubli pour ceux qui cherchent à lui faire du bien, c'est un sentiment qui est héréditaire dans ma famille, parce que le pays natal il faut toujours l'aimer quand même.

Parmi les collègues du Club Alpin Italien qui m'ont prêté leur concours, je citerais avec une gratitude spéciale M. le chev[er] *Baretti qui a écrit pour notre* Guide *une étude sur la géologie et minéralogie de la Vallée, l'illustre Père Denza, auteur de la notice météorologique, M. le chev*[er] *avocat Martelli et M. l'avocat Vaccarone, touristes observateurs et infatigables, MM. les abbés P. Carrel et L. Vescoz qui avec le doyen de nos Alpinistes, M. le chanoine et archiprêtre Chamonin, ont fourni les premiers éléments d'un bon Guide par leur travail sur la géographie du pays d'Aoste; M. le chev*[er] *et chanoine Bérard, président, ainsi que, M. l'avocat V. Défey, vice-président du Comice agricole et M. le professeur Venturini inspecteur de nos écoles.*

Le concours le plus important, je le dois à M. l'abbé Amé Gorret; son nom fait désormais autorité en Alpinisme et c'est à lui que doit revenir le mérite principal de cet ouvrage qui porte à juste titre son nom. « Pour tout ce qui concerne le bien de mon pays, comptez toujours sur moi, » *c'est la patriotique réponse qu'il a donnée à mon invitation. C'est un noble cœur sous une rude écorce; il a pris le touriste par la main à l'entrée de no-*

tre pays et après lui avoir fait connaître la Vallée centrale de Pont-St-Martin jusqu'au Petit St-Bernard, il parcourt avec lui pas à pas toutes les vallées latérales dont il dévoile les passages les plus difficiles après avoir rectifié par des excursions spéciales les erreurs publiées jusqu'ici sur nos montagnes. Les lecteurs du Bulletin du Club Alpin Italien *et du* Touriste *connaissent son talent d'écrivain; si par sa robuste santé et la vigueur de ses muscles il a mérité de M. Scipione Giordano le nom d'Achille des Alpinistes, l'élégance de son style plein de verve et d'observations philosophiques le placent à côté de MM. Baretti, Covino, Isaia et Corona parmi les initiateurs de la littérature alpine en Italie.*

Laissez-moi maintenant, Monsieur, vous remercier au nom de notre section Valdôtaine et de mon pays pour le service que vous rendez à notre Vallée par la publication de ce nouvel ouvrage que vous avez l'intention de rendre plus complet dans la suite en y introduisant toutes les améliorations suggérées par l'expérience et surtout par les corrections successives qui vous seront fournies par nos amis et par les touristes qui aiment nos belles montagnes. Puissiez-vous trouver une juste récompense à vos efforts et à vos sacrifices! En popularisant par les publications alpines les études de la géologie, de l'histoire naturelle et de la géographie alpine, en même temps que vous rendez service à la science, vous faites aussi une œuvre morale; en effet, en nous invitant à parcourir nos montagnes dont l'air vivifiant fortifie les corps énervés dans l'atmosphère des villes, vous donnez aussi un repos salutaire à notre âme fatiguée par les agitations de la vie sociale et vous la relevez de ses défaillances et de ses découragements par la contemplation calme et sereine de l'œuvre sublime de Dieu dans la nature. C'est par la vue et l'étude des montagnes que l'on éprouve ces sentiments qui nous con-

solent dans nos déceptions humaines, car, selon les belles paroles du naturaliste Forbes, « sur les montagnes on devient religieux et partant meilleur; on juge mieux des choses et des hommes; on serrerait la main à son mortel ennemi, si l'on avait le bonheur de s'y rencontrer. Cela se comprend; on est plus près du ciel que de la terre, à laquelle on ne touche plus. Le corps s'efface et l'âme, rêvant l'immensité, s'envole dans les hautes régions des cieux pour y chercher la cause première de tout ce qu'on voit. On se trouve en face de Dieu sans même y avoir pensé et on l'adore malgré soi avec toute la puissance de son affection. L'on sent alors la vérité de cette maxime: que celui qui ne sait prier, s'aventure sur la mer ou s'élève sur les montagnes. *La mer calme n'est rien; mais la mer en courroux devient périlleuse et terrible; elle commande la prière; l'on prie alors parce que l'on craint. Les montagnes sont toujours sûres et majestueuses; on y prie parce qu'on aime. »*

C'est avec ces paroles inspirées par la passion des montagnes que je vous serre cordialement la main.

Votre dévoué

Baron C[de] Bich, avocat
Vice-Président de la Section Valdôtaine
du Club Alpin Italien.

Montfleury, près d'AOSTE (Italie), 8 juillet 1876.

A mes collègues du Club Alpin d'Aoste,

Notre chère Vallée d'Aoste est belle; elle mérite d'être mieux connue et plus fréquentée par les étrangers.

Depuis les productions et la végétation des pays méridionaux jusqu'aux pics les plus sourcilleux et aux glaciers les plus imposants, elle offre une gradation successive de beautés et de surprises. Pourtant notre vallée n'est ni bien connue, ni bien décrite pour la facilité des touristes.

Nous possédons bien déjà quelques ouvrages précieux sur la Vallée d'Aoste, entre autres le magnifique ouvrage de M. Aubert La Vallée d'Aoste *et la* Géographie de la Vallée d'Aoste par la petite Société Alpine de Cogne; *mais l'ouvrage de M. Aubert. est trop volumineux et la Géographie du pays d'Aoste a adopté une division qui n'est pas de nature à procurer bien des facilitations pour l'excursionniste: ce sont des mines à exploiter, mais il nous manquait un* Guide *du touriste.*

Il était pénible pour un Valdôtain qui voulait étudier les différents cols et passages de sa vallée et les ascensions des pics qui l'encadrent et la couronnent de devoir toujours recourir à des Guides *étrangers et de ne voir figurer son propre pays que comme un appendice de la Suisse ou une partie perdue de l'Italie, partie dont on ne s'occupait qu'à toute vitesse. Notons encore que la Vallée d'Aoste, n'étant pas directement le but de ces* Guides, *elle y figurait le plus souvent d'une façon plus inexacte encore qu'incomplète.*

Aidé et encouragé par quelques amis personnels qui sont aussi les amis dévoués de la Vallée d'Aoste, j'ai entrepris de remplir cette lacune et d'écrire un Guide *qui eût pour but et pour sujet de faire connaître la Vallée d'Aoste et de procurer aux touristes, dont le nombre augmente chaque année, les indications et les facilitations qu'ils rencontrent dans les autres pays, en Suisse surtout.*

Aurai-je complétement réussi? je ne m'en flatte pas; un premier essai n'est ordinairement qu'un plan, qu'une table pour noter les absences, les manquements, les imperfections et les erreurs; mais c'est déjà beaucoup quand on sait ce qui manque, on sait alors ce qu'il y a à réformer et à compléter.

Parmi les amis qui m'ont aidé je dois une mention toute spéciale à MM. Martelli, Vaccarone et Baretti : j'ai contracté à leur égard une dette d'amitié et de reconnaissance que je prie mes collègues du Club Alpin d'Aoste de m'aider à payer.

Je devrais bien encore un témoignage tout particulier à notre digne vice-Président, M. le baron Claude Bich, avocat, qui s'est occupé activement depuis quelques années à recueillir les notices et les matériaux pour faire connaître sa vallée, pour avoir su réunir les personnes qui pouvaient travailler à ce but et surtout pour avoir trouvé un éditeur intelligent, désintéressé et aussi passionné que nous pour les Alpes; mais, vous le savez, en travaillant pour son pays, M. le baron Bich ne fait que suivre ses traditions de famille et il ne reste qu'à souhaiter que le découragement ne l'attaque pas.

Au reste, je vous offre cet essai comme un témoignage de ma bonne volonté et de mon amour pour ma chère Vallée d'Aoste; vous voudrez bien l'agréer comme j'accepterai avec plaisir et reconnaissance, pour ma part, les observations, les corrections et les additions que l'on voudra bien me faire parvenir pour rendre ce travail le plus pratique, le plus utile possible à notre Vallée d'Aoste que nous aimons tous.

Quand je n'aurais réussi qu'à attirer quelques étrangers de plus dans nos montagnes; quand mon livre n'aurait d'autre résultat que d'exciter un autre membre du Club Alpin d'Aoste à faire plus et mieux, je me croirais déjà assez récompensé.

Chers collègues, je mets mon livre sous vos auspices et je me tranquillise sur son avenir.

L'Abbé Gorret Amé,

Membre honoraire du Club Alpin Italien.

Perloz, Juin 1876.

GUIDE DE LA VALLÉE D'AOSTE

INTRODUCTION GÉNÉRALE

I.

NOTICE HISTORIQUE DE LA VALLÉE D'AOSTE.

Selon le point de vue auquel on se place, l'histoire de la Vallée d'Aoste peut offrir un intérêt différent. Si l'on adopte des vues générales, le pays d'Aoste est du petit nombre de ceux qui, par leur histoire, peuvent offrir un tableau complet de l'évolution successive des principales dominations étrangères; dominations qui, à travers les siècles, ont cherché à soumettre à leurs lois les peuples des alpes, pour s'assurer les avantages de la défense et de l'agression sur les deux versants.

Mais si l'on veut borner l'histoire dans les limites mêmes du pays, cette histoire se trouve fort courte et fort rétrécie dans ses limites. Nous nous bornons ici à donner simplement un abrégé succinct qui suffit pour faire connaître au touriste le pays qu'il parcourt.

Le tableau du pays d'Aoste recouvert par un immense glacier, la succession des lacs et des forêts au glacier sont du domaine de l'histoire géologique.

L'introduction des premiers habitants dans la vallée et les difficultés de leurs travaux de défrichement et de leur lutte contre la nature du sol présenteraient un vaste champ à l'imagination et à la rhétorique.

Qu'il suffise ici de noter qu'il est conservé par la tradition que les vallées ont commencé à être habitées par le haut et que ce n'est que peu à peu que l'on est descendu dans la plaine pour y fixer résidence.

Les premiers habitants connus sont les *Salasses*, venus sous la conduite de Cordélus, fils de Statiélus, descendant de Saturne et un des chefs de l'armée d'Hercule. Ce Cordélus se serait fixé dans la vallée d'Aoste avec sa colonie et l'on aurait bâti une ville qui portait le nom de Cordèle, du nom du premier chef. On ne rencontre le nom de cette ville dans aucun historien ancien; il est pourtant dans la nature des choses qu'un peuple qui a pu tenir longtemps en échec la puissance romaine eût une capitale.

L'emplacement de cette ville de Cordèle est encore un problème. Quelques auteurs la placent près de St-Martin de Corléan, d'autres à Pré-St-Didier, où existe un endroit portant encore le nom de Mas de Cordèle, quelques-uns la veulent dans l'emplacement même qu'occupe actuellement la ville d'Aoste et il y en a qui pensent que cette ville se trouvait près des Aymavilles, au débouché de la vallée de Cogne, la vallée des mines, dans une localité où l'on remarque encore actuellement de nombreuses ruines.

Les Salasses, originaires des Taurisciens ou Tauriniens, descendants eux-mêmes des Liguriens, nom commun à tous les peuples situés entre les Apennins et les Alpes, occupaient la vallée d'Aoste actuelle et toute la partie montueuse du Canavesan. Strabon place les Salasses immédiatement après les Cottiens (Turin et Suse). Leur territoire était borné au levant par les Lépontiens et les Libyciens (Bielle et Verceil), au couchant par le pays des Centrons (La Tarantaise), au nord par les Véragres (le Valais) et au midi par les Garocèles (de Chivasso et Rivarolo au Pô). Aux environs de Rivarolo, on rencontrait encore au siècle dernier une terre appelée Salassa, remarquable par plusieurs monuments fort anciens. (De Tillier, *Histoire manuscrite du pays d'Aoste*). Ne serait-ce pas là le point de départ de la colonie des Salasses pour pénétrer dans la vallée d'Aoste par Champorcher et Cogne où se conserve encore de nos jours un type tout-particulier?

Ce que nous connaissons des mœurs des Salasses nous les fait connaître comme un peuple actif, laborieux, industrieux, amateur passionné de l'indépendance et de la liberté. Ce peuple s'occupait de l'agriculture, mais surtout il se livrait avec ardeur à l'exploitation des nombreuses mines de la vallée. Cette exploitation devait être de beaucoup facilitée par la grande abondance des forêts. Des travaux gigantesques étaient exécutés pour dévier les torrents et les diriger où leurs forces motrices pouvaient être utilisées et il est resté dans les mœurs et le langage de la vallée d'Aoste d'attribuer aux Salasses tous les monuments et toutes les œuvres qui défient le contact des siècles.

Nous ne voyons nulle part que les Salasses eûssent jamais fait une guerre d'invasion sur les terres de leurs voisins. Contents de cultiver leurs terres et d'exploiter leurs mines, les Salasses vivaient dans l'indépendance et quand les autres peuples avaient déjà subi le joug de Rome, la terre des Salasses appartenait encore aux Salasses. En dehors encore de la position géographique de leur pays, leur richesses devaient mettre les Salasses en contact avec les maîtres du monde.

Le choc fut terrible mais funeste aux Salasses.

Est-ce par la vallée d'Aoste, qu'eût lieu le passage d'Hercule, d'où le nom d'Alpes Grecques au Petit St-Bernard?

Est-ce par le pays des Salasses qu'eurent lieu les différentes invasions des Gaulois en Italie? Etait-ce par ce pays que débouchaient ces hordes guerrières qui plusieurs fois firent trembler Rome? Il y a des raisons pour et contre; mais si réellement le débouché de l'invasion venait de ce pays, cela expliquerait encore la haine et l'acharnement des Romains contre les Salasses.

Ce qui paraît actuellement le plus probable c'est le passage d'Annibal par le Petit St-Bernard, *per Cremonis Jugum*, par la dépression, le Col du Cramont.

Environ deux siècles avant l'ère chrétienne, l'an de Rome 536, le héros africain traversait les Alpes. Mais où??

Ce passage a donné lieu à d'interminables discussions, mais les textes de Polybe et le *vulgo credere Poennino transgressum* de Tite Live, joints aux traditions locales du cirque ou concert d'Annibal, au Petit St-Bernard, du Pont-Tailland, de la roche

de Donnas, portant le nom de *transitus Annibalis*, autorisent à croire qu'Annibal a traversé le pays des Salasses pour envahir l'Italie.

Le passage d'Annibal ne fut pour les Salasses qu'un trouble éphémère et ils continuèrent à vivre paisibles possesseurs de leur territoire jusqu'à l'an de Rome 611, cent quarante-trois ans avant l'ère chrétienne, où commença avec les Romains cette lutte sanglante qui devait se finir par l'extermination des Salasses.

Par l'exploitation de leurs mines et les nombreux canaux qui amenaient les eaux à leurs forges, les Salasses levaient l'eau aux habitants des plaines qui implorèrent la protection du Sénat Romain. Celui-ci ne devait pas laisser passer une aussi belle occasion d'étendre sa domination et sa puissance sous l'air de protection. Sous le consulat d'Appius Claudius et de Q. Coecilius Metellus Macedonicus, le Sénat chargea le consul Appius Claudius de protéger les habitants de la plaine et de faire droit à leurs réclamations. Celui-ci, jaloux de son collégue et se flattant de soumettre sans peine ce peuple microscopique des Salasses, se hâta de s'engager dans leur vallée où il fut repoussé, écrasé et subit une sanglante défaite. Les Salasses lui prouvèrent qu'ils savaient défendre le sol de leur patrie. Ce désastre inattendu frappa Rome de stupeur et on résolut d'en tirer une vengeance prompte et éclatante. Cette stupeur de Rome nous est constatée par le soin que l'on eut d'aller consulter les livres sybillins, ce que l'on ne faisait que dans les circonstances importantes.

Les livres sybillins portaient que toutes les fois que l'on voulait entreprendre une guerre contre les nations gauloises, il fallait faire un grand sacrifice aux dieux sur les confins des Salasses.

Une nouvelle campagne fut entreprise et, après un échec considérable, les Salasses demandèrent à se soumettre. Le consul s'empara de toute la plaine et des minières, et les Salasses, refoulés dans les gorges élevées des vallées latérales, ne gardèrent plus que le droit de vendre l'eau à ceux qui exploitaient les mines au profit des Romains.

Comme les fermiers insatiables refusaient de payer l'eau et

que les Salasses, dépouillés de la source de leurs richesses, ne payaient pas toujours exactement le tribut imposé, il en naissait des disputes et des collisions continuelles.

Les Romains pour tenir en respect ces fiers et audacieux montagnards fondèrent la ville d'Ivrée (Eporedia) au débouché de la vallée et y placèrent une vaillante colonie militaire, comme ils avaient coutume de faire en pareille occasion. Quelle devait être la vie de cette colonie militaire chargée de tenir les Salasses dans le devoir?

Bien des faits de l'histoire moderne nous le font comprendre.

Les Salasses vaincus, mais non subjugués, donnaient encore de graves sujets d'inquiétude au Sénat; refoulés dans les gorges des montagnes, ils harcelaient les vainqueurs, roulaient des masses énormes de rocher pour intercepter les chemins de la plaine. Enfin l'an de Rome 720, ils levèrent l'étendard de la révolte, pillèrent un convoi d'argent destiné aux légions des Gaules, refusèrent de payer le tribut et firent une invasion terrible sur les terres que les Romains leur avaient prises.

Rome irritée envoya Valerius Messala à la tête d'une puissante armée pour réprimer ces opiniâtres montagnards, qui subirent pour lors les conditions qu'il plut à Rome de leur imposer. Des conditions trop rudes ne firent qu'aigrir les Salasses et l'an de Rome 729, vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne, de formidables insurrections éclataient de nouveau et embrasaient la vallée tout entière.

L'empereur Auguste voulut cette fois en finir avec cette petite tribu indomptée et il donna les ordres les plus rigoureux à son lieutenant Terentius Varron Murena qu'il envoya contre les Salasses.

Ce général divisa ses troupes de manière à forcer simultanément tous les passages et triompha ainsi des habitants qui se défendirent avec toute la fureur du désespoir. Terentius Varron eut encore recours pour dompter les Salasses à l'hypocrisie et à la trahison. Il fit d'abord semblant de se contenter d'imposer aux habitants une lourde contribution, puis de forts détachements de soldats furent envoyés dans les vallées sous le prétexte de percevoir le tribut. Quand les vallées et les montagnes furent occupées par des milliers de légionnaires, il fut facile à

Terentius Varron de s'emparer des habitants. Les victimes de cette infâme trahison furent conduites à Ivrée et vendues *subhasta*, au nombre de trente-six mille, avec la condition encore d'être emmenées esclaves dans les contrées les plus éloignées du sol natal et de ne pas être affranchies avant vingt ans. Huit mille hommes furent incorporés aux légions romaines, mais dans les légions qui servaient au loin. Ainsi finirent les Salasses, victimes de leur amour pour l'indépendance et la liberté, victimes des richesses de leur pays, victimes de l'ambition, de l'avarice et de la trahison des Romains.

Après avoir anéanti les Salasses, Rome pensa à repeupler leur pays et partagea la partie fertile de leur territoire entre trois mille soldats des cohortes prétoriennes. La vallée paraît avoir acquis un grand éclat sous la domination romaine si l'on en juge par les monuments qui nous restent de cette époque. Une ville fut bâtie sur l'emplacement même du camp de Terentius Varron Murena et prit le nom d'Augusta Prætoria; c'est la ville d'Aoste.

Les monuments de l'époque: l'arc de triomphe, le théâtre, l'amphithéâtre, le forum, les remparts, etc., etc., attestent l'importance que les Romains attachaient à ce pays.

Les pierres tumulaires consignent les noms des premières familles de Rome. Une belle voie consulaire longea la vallée et, se bifurquant à Aoste, allait à Vienne, dans les Gaules, par le Petit St-Bernard et à Mayence par St-Rémy et le Grand St-Bernard.

Depuis son absorption par les Romains, le pays des Salasses se trouve confondu dans les destinées et les péripéties du grand empire.

On n'a pas des données bien précises sur l'introduction du christianisme dans la vallée. Une tradition assez plausible fait traverser le pays par l'apôtre St-Pierre: L'amphithéâtre d'Aoste a-t-il eu ses héros chrétiens? on le croit. On compte pour premier évêque d'Aoste, St-Eusèbe de Verceil, mais la fondation de l'évêché est généralement attribuée à St-Ambroise, archevêque de Milan.

Lors de la destruction de l'empire Romain par les barbares, les Alpes Graïes et Pennines, la vallée des Salasses, passèrent au royaume des Burgundes ou Bourguignons, sous Gundicaire et Gundise, son fils.

La vallée d'Aoste paraît avoir souvent changé de maîtres pendant cette époque des invasions ; nous trouvons des titres de donations des rois burgundes, des actes d'autorité de Théodoric, roi des Goths, et des traces du commencement de la domination des Longobardi ou Lombards et la restauration de la cathédrale d'Aoste par le roi Gontran, du second royaume de Bourgogne. Des Bourguignons, la vallée d'Aoste passa aux rois Francs sous les derniers Mérovingiens et par eux sous le sceptre de Charlemagne.

Un point obscur reste et ressort parmi les autres. Comment l'Arianisme s'introduisit-il dans la vallée pour mettre Plocéan sur le siége épiscopal d'Aoste? par Théodoric et les Goths certainement. Mais comment St-Bernard de Menthon, archidiacre, trouva-t-il encore le paganisme, ses rites et ses sacrifices sur les Alpes Graïes et Pennines quelques siècles plus tard?

De l'empire d'Occident la vallée d'Aoste passa au royaume de la Bourgogne transjurane, d'où elle passa au milieu des querelles et des disputes aux rois d'Italie. Dans ces temps de confusion, on n'a pour se diriger que quelques vieilles chartes. Pour connaître bien ces temps il faudrait avoir une histoire complète et non pas seulement une chronologie des évêques d'Aoste. L'histoire du pays se trouverait là.

Enfin le Val d'Aoste passa sous l'autorité et la dépendance de la Maison de Savoie par le mariage d'Adélaïde de Suse avec le comte Oddon de Maurienne, dernier fils d'Humbert *aux blanches mains*, souche reconnue de la Maison de Savoie.

Dès lors la vallée d'Aoste, érigée en duché par l'empereur Frédéric II en faveur des comtes de Savoie, entra dans une phase nouvelle et plus paisible de son existence. Quoique souvent encore envahie par les armées étrangères, jamais sa fidélité à son souverain n'a fait défaut.

Une date importante dans l'histoire de la vallée d'Aoste est celle de 1191, quand le comte Thomas I de Savoie accorda à la vallée de grandes franchises et d'importants priviléges.

Cet acte de concession et son histoire devraient être mieux connus, car il figure souvent sous le titre de *dédition* de la vallée au prince Thomas; ce qui jure un peu avec le mot de *concession.*

Les successeurs du comte Thomas juraient l'observation et le

maintien de ces franchises et de ces priviléges avant la tenue des États du Duché. En quoi consistaient précisément ces franchises et ces priviléges dont les souverains devaient jurer le maintien et l'observance? il serait temps de le savoir.

Un autre point obscur dans l'histoire de la vallée d'Aoste, c'est celui des invasions des Valaisans; on trouve des restes de redoutes jusque sur les glaciers et sur les cols les plus élevés. — Pour la tenue des États du Duché d'Aoste, nous copions textuellement une page du livre de M. Aubert, la *Vallée d'Aoste:*

« Les comtes de Savoie venaient au moins une fois tous les sept ans dans la cité d'Aoste, pour tenir les audiences générales et rendre la justice. Ils devaient faire notifier quatre mois à l'avance le jour de leur arrivée dans le Duché, leur itinéraire était pour ainsi dire obligatoire, et c'était par la route du Petit St-Bernard qu'ils devaient pénétrer dans la vallée. S'ils choisissaient un autre chemin, la noblesse et le peuple étaient dispensés d'aller les recevoir à la frontière. Le cérémonial usité dans ces circonstances solennelles étant une peinture assez fidèle des coutumes féodales, il n'est pas inutile de donner ici quelques détails sur la venue des souverains et sur les précautions dont ils s'entouraient.

« Dès son arrivée au pied du Petit St-Bernard, le prince députait deux des plus considérables barons de sa suite, avec mission d'occuper en son nom tous les fiefs et châteaux de la vallée, et d'y laisser en garnison le nombre d'hommes nécessaire pour les bien garder. À la première réquisition des barons délégués par le prince, les grands vassaux de la couronne de Savoie quittaient leurs demeures; néanmoins, avant d'abandonner ainsi ses biens, chaque seigneur stipulait par écrit qu'à moins de condamnation pour crime de forfaiture, toutes ses possessions lui seraient restituées après l'audience générale, à la charge pour lui de les tenir et conserver au même titre qu'auparavant.

« Ce premier acte du Comte était regardé comme l'équivalent d'une citation à comparaître aux audiences.

« En effet, les membres de la noblesse étaient tenus d'assister exactement aux séances, et ils ne pouvaient en être dispensés qu'après avoir présenté des motifs sérieux, dont la validité devait être reconnue par l'assemblée elle-même.

« Lorsque tous les fiefs étaient ainsi occupés par ses garnisons, le prince franchissait la montagne, et s'arrêtait dans les châteaux désignés à l'avance, selon la lenteur ou la rapidité de sa marche. Au jour déterminé pour l'entrée dans la cité d'Aoste, toute la noblesse se réunissait dans la plaine de Sarre et y attendait le souverain afin de le recevoir en grande pompe et de lui composer un brillant cortége. L'évêque d'Aoste, le prévôt et l'archidiacre de la cathédrale, le prieur de St-Ours et le clergé entier, revêtus de leurs plus magnifiques ornements, attendaient aussi le prince à la porte de la ville, et dès son apparition l'accueillaient aux accents des hymnes sacrés. Alors le comte de Savoie mettait pied à terre, saluait pieusement le prélat, et, suivi de tout son cortége, se joignait à la procession, qui prenait lentement le chemin de la cathédrale. Après avoir entendu le service divin, le Comte montait les degrés du maître-autel, et là, les mains étendues sur l'Évangile et sur les saintes reliques, il renouvelait le serment de maintenir et défendre de tout son pouvoir les franchises et les priviléges du Duché, d'être le soutien de l'Église, des orphelins, des veuves et des faibles, et de ne porter ni par lui-même ni par ses officiers aucune atteinte aux immunités de la vallée.

« Pendant toute la durée des audiences, le palais épiscopal devenait la demeure du Souverain, et les séances se tenaient dans une salle immense qui touchait au cimetière de la cathédrale. Cette salle a été détruite vers l'an 1670, sous l'épiscopat de Philibert Albert Bailly.

« Dès le jour qui suivait son arrivée, le comte ouvrait les audiences générales par une séance solennelle; il se plaçait à l'extrémité de la salle, sur un siége élevé, ayant à sa droite l'évêque, et à sa gauche un seigneur de la maison de Challant. Les membres du clergé, de la noblesse, et les notables se rangeaient autour de la salle suivant l'importance de leurs fiefs et d'après le rang qui leur était assigné. Le chancelier de Savoie, qui accompagnait toujours le prince quand celui-ci devait s'occuper de l'administration ou de la justice, siégeait au pied du trône, entouré des membres du conseil. À cette première assemblée, tous les seigneurs de la vallée, barons, bannerets, chevaliers, les notables des communes, enfin tous le vassaux appelés à en faire

partie, venaient, chacun à son tour et selon son rang, prêter serment de concours fidèle et loyal dans l'administration de la justice. Puis les seigneurs renouvelaient leur hommage pour leurs fiefs, châteaux et domaines, dont ils recevaient une investiture nouvelle. Lorsque tous les membres de l'assemblée avaient prêté serment, les causes étaient appelées, plaidées et jugées, jusqu'à ce que la liste en fût épuisée; alors le comte de Savoie quittait la ville et le Duché, entouré des mêmes honneurs qui l'avaient accueilli au moment de son arrivée.

« Depuis lors, les temps ont bient changé, chaque siècle a passé, modifiant les coutumes et les lois; le sort des peuples est devenu meilleur. Cependant il y avait dans cet acte d'un souverain venant en personne écouter les plaintes de ses sujets et juger leurs différends, quelque chose de simple, d'imposant et de touchant à la fois. Il est permis de regretter ces antiques usages, tout en rendant justice aux progrès accomplis. »

En dessous de la haute juridiction des comtes de Savoie, la Vallée d'Aoste se trouvait morcelée par les droits seigneuriaux d'une multitude de nobles, comtes, barons, chevaliers, pairs et impairs. Tous avaient leurs manoirs, leurs châteaux et leurs péages; trop souvent ces nobles s'occupaient à ferrailler entre eux et plus d'une fois l'autorité souveraine dut prendre en main la cause du peuple et dépouiller des nobles devenus pillards et brigands.

Parmi toutes ces familles nobles, dont quelques-unes étaient fort distinguées, brillait surtout la famille de Challant par ses richesses, ses bienfaits, l'étendue de ses domaines, les grands hommes qu'elle a produits et surtout par sa constante fidélité et son inébranlable attachement à la Maison de Savoie. Cette famille s'est éteinte en 1808.

En dehors des faits généraux qui se rattachent à l'histoire des possessions de la Maison de Savoie, de quelques invasions où la Vallée d'Aoste eut également à se plaindre et des agresseurs français et des défenseurs allemands, l'histoire de la Vallée d'Aoste pendant ce temps de féodalité ne pourrait s'écrire qu'en étudiant l'histoire et la date de l'affranchissement successif et graduel des communes, ce qu'aucune plume valdôtaine n'a encore entrepris et ce qui serait pourtant à désirer.

Un seul fait ressort bien, tout particulier au pays d'Aoste : c'est l'expulsion de Calvin.

En 1535, ce sombre et fougueux réformateur, de retour de la cour de Ferrare, passa par la Vallée d'Aoste et essaya d'y semer ses erreurs. Sa propagande avait un double but : introduire sa réforme religieuse et détacher la Vallée d'Aoste de la Maison de Savoie pour la faire adhérer à la ligue des cantons suisses : déjà il comptait un certain nombre d'adhérents, surtout parmi les cadets des maisons nobles, lorsque les États du Duché s'assemblèrent sous la présidence de l'évêque Pierre Gazin et du comte René de Challant, grand maréchal de Savoie. Le Conseil décida de rester attaché à la foi de ses pères, de rejeter la réforme de Calvin et de continuer sa soumission à son légitime souverain.

Puis il décréta la poursuite de Calvin et de ses adhérents. Calvin qui attendait la décision du Conseil, caché dans une ferme à Bibian, à quelques minutes au nord de la ville, fut vite informé du décret porté contre lui et se hâta de s'évader avec ses plus chauds partisans, en traversant le Buthier sur le pont de Cluseline, qui porte encore son nom, et en gagnant le Vallais par Ollomont et le col de Fenêtre.

C'est depuis cette date de la fuite de Calvin que dans la Vallée d'Aoste, on sonne l'Angelus soit l'Ave Maria à onze heures et non à midi comme ailleurs, ce qui étonne les étrangers qui disent parfois que dans la Vallée d'Aoste il est midi à onze heures.

Ce danger couru pour la foi et pour la fidélité dynastique décida la création du *Conseil des Commis* ou des *Élus des trois États*, pour traiter les affaires urgentes du pays sans qu'il fût nécessaire d'attendre les longueurs de la convocation et des décisions des États généraux.

Ce Conseil, qui avait le pas à la Cour même sur le Sénat de Turin, fonctionna jusqu'aux réformes du régime qui nous gouverne actuellement, n'ayant subi d'interruption que pendant l'occupation française du commencement de ce siècle. Ce *Conseil des Commis* compte à bon droit pour une des principales gloires de la Vallée d'Aoste.

Actuellement la Vallée d'Aoste, fidèle et dévouée comme tou-

jours à son roi, après avoir perdu son titre de province, son Conseil des Commis, son droit de ne subir point d'impôts réguliers, mais de ne faire que des *donatifs* volontaires à son souverain, le droit pour ses enfants de ne point porter les armes hors de leur vallée, après avoir perdu une à une ses franchises et ses privilèges que les souverains devaient jurer de maintenir avant de pouvoir exiger eux-mêmes aucun hommage et aucun serment de fidélité, la Vallée d'Aoste se borne et s'épuise à demander la conservation de sa langue usuelle et traditionnelle et l'avantage d'une voie ferrée depuis si longtemps promise, toujours retardée et toujours en suspens.

Vingt ans après la terrible expédition de Terentius Varron Murena une importante voie consulaire longeait toute la Vallée des Salasses; vingt-huit ans après le *Statut*, la liberté générale qui l'a privée de ses libertés et de ses franchises particulières, la vallée des Salasses paye pour le reste de l'Italie de sa bourse et de son sang; elle demande, soupire et attend pour elle-même.

La réponse à l'avenir à travers le tunnel du Mont-Blanc.

II.

NOTICE GÉOGRAPHIQUE ET HYDROGRAPHIQUE

(Extrait de la Géographie du pays d'Aoste par la Société Alpine de Cogne)

I. — Limites générales de la Vallée d'Aoste.

Le pays d'Aoste, bien qu'enfermé dans d'étroites limites, ne le cède en rien à la Savoie ni même à la Suisse, pour la majesté de ses montagnes, la beauté de ses sites, la variété de ses productions et l'intérêt qu'il présente sous tous les rapports. Il mérite donc d'être connu.

Situé à l'extrémité nord-ouest de l'Italie, il est totalement enclavé dans les Alpes qui l'environnent comme des remparts re-

doutables. Considéré sur une carte géographique, il présente une figure presque quadrangulaire et oblongue, tournée du levant au couchant. Le premier angle du grand quadrilatère se trouve au *Mont-Rose*, le deuxième au *Mont-Dolent*, situé au nord de Courmayeur, le troisième au glacier de *Gallesio,* situé au midi de la vallée des Rhêmes, et le quatrième à la pointe de *Stéges*, qui s'élève au midi de Donnas.

Sa plus grande longueur est d'environ 92 kilomètres, depuis le col de la *Seigne*, point le plus occidental, situé au bout méridional et la chaîne du *Mont-Blanc*, jusqu'au col de *Barma*, point le plus oriental, situé sur les monts d'*Oropa*. Cependant en suivant la route provinciale depuis le Petit St-Bernard jusqu'à Pont-St-Martin, la distance est de 100 kilomètres environ. La plus grande largeur est de 65 kilomètres depuis le col de *Nivolé*, au midi de Valsavaranche, jusqu'aux extrémités nord de la commune de Bionaz, mais sa largeur moyenne paraît être de 45 kilomètres environ. Du pied d'une montagne à l'autre, le long de la vallée principale, la plaine ne s'étend pas au-delà de 3 kilomètres.

Son territoire, de la superficie totale de 31 myriamètres et 78 mètres carrés, est placé entre le 45e et le 46e de latitude boréale et entre le 0,15 de longitude orientale et le 0,53 de longitude occidentale de l'observatoire de Turin.

Notre pays est ceint par une chaîne de montagnes sans contredit les plus remarquables des Alpes, qui comptent parmi elles les sommets les plus élevés de l'Europe, tels que le *Mont-Blanc* (4810 mètres), le *Mont-Cervin* (4505), le *Mont-Rose* (4636), le *Grand-Paradis* (4178 mètres), etc.

Ces montagnes lui servent de limites naturelles, et le séparent des pays environnants. Quoiqu'il communique avec ceux-ci par des cols ou passages dont les plus fréquentés sont ceux du *Grand* et du *Petit St-Bernard*, il n'a que une ouverture principale, au sud-est, sur le Piémont; c'est par ce débouché que s'écoule la Doire, qui va transporter dans le Pô toutes les eaux de ses lacs et de ses nombreux glaciers.

Le pays d'Aoste a des limites naturelles et immuables, ce sont ces hautes montagnes qui l'entourent et qui favoriseraient son indépendance, si le peuple qui l'habite n'était pas si attaché à

ses souverains. Il est limité au levant par un contrefort ou rameau descendant du Mont-Rose, qui le sépare de la *Valsesia* dans le *Novarais*, du *Biellais* et du *Canavais;* au midi par un rameau des Alpes Graïes, qui se prolonge entre la vallée d'Aoste et les vallées plus petites de *Brosso*, *Valsoana* et *Val Locana* dans la province d'Ivrée; au couchant par la ligne centrale des *Alpes Graïes* et la chaîne du Mont-Blanc, qui servent de confins entre la vallée d'Aoste, la *Tarentaise* et le *Faucigny*, en Savoie, et au nord enfin par les *Alpes Pennines*, qui du Mont-Rose au Mont-Blanc, la séparent du *Vallais*. Elle a pour confins au levant les communes d'*Alagne* et de *Riva* dans la *Valsesia,* les communes de *Piè-di-cavallo*, de *Biella*, de *Sordevolo* et de *Graglia* dans le Biellais, et les communes d'*Andrà,* de *Settimo-Vittone*, de *Carema* et de *Quincinetto* dans le Canavais; au midi les communes de *Valchiusella* en val de Brosso, de *Valprato Campiglia* et *Ronco* en Valsoana, de *Locana*, *Noasca* et *Ceresole* en Val Locana, toutes dans la province d'Ivrée. Au couchant se trouvent successivement les communes de val de Tignes, de *Tignes*, *Ste-Foix*, *Mont-Valésan-sur-Séez* et *St-Maurice* dans la Tarentaise. Au-nord-ouest, les communes qui confinent au Val d'Aoste sont celles des *Contamines*, de *St-Nicolas*, de *Véroce*, de *St-Gervais* et de *Chamonix* dans le Faucigny; et dans le Vallais au nord, ce sont celles d'*Orsières*, de *St-Pierre du Mont-Joux*, de *Bagnes,* d'*Hérens* et de *Zermatt* derrière le Mont-Cervin.

Le pays d'Aoste peut être considéré sous le rapport orographique, hydrographique et topographique; de là la division naturelle de ce petit ouvrage en trois parties dont la première renferme la description des montagnes et contreforts; la deuxième, la description des rivières et autres cours d'eau, et la troisième, la description de la vallée principale et des vallées secondaires.

II. — Contreforts des vallées latérales.

Premier contrefort. — Le premier contrefort est situé entre la Vallaise et la vallée de Challant; il se détache du Mont-Rose et se termine à Bard. Les principaux passages ou cols sont: 1er le col de Betta-forca; 2me de Roth-Horn; 3me le col du Pin-

ter. Ces trois cols font communiquer Ayas avec Gressoney. 4me le col de l'Aranzolla ou de Fenêtre, entre Brussou et Gressoney. C'est le plus fréquenté entre ces deux vallées; 5me le col de Frudière; 6me de Clusten; 7me Dondeuil. Ces deux derniers conduisent de Challant à Issime. Enfin le col de Fenêtre, entre Arnaz et Perloz, et le col de la Cau entre Arnaz et Donnas.

Les pointes les plus remarquables de ce premier contrefort sont: 1er la pointe de Bettolina; 2me la grande pointe de Betta, ou Gross-Betta-Horn; 3me la pic Grant-Haupt (tête grise); 4me le Corno del Vitello.

On en distingue encore plusieurs autres, entre autre: 1er le bec de Frudière; 2me le Mont-Voghel; 3me le Mont de l'Aigle; 4me le Mont de l'Arche; 5me la Croix-Corma, enfin le Truc Chaveran.

2me *contrefort.* — Ce contrefort est entre la vallée de Challant et celle de Valtournanche. Ces cols sont: 1er les Cimes-Blanches; 2me le col de Nona; 3me de Potola; 4me enfin le col de Joux. Les pointes remarquables sont: 1er Grand-Cemetta; 2me Tournalin; 3me le pic de Tautané; 4me le Mont-Dzerbion; 5me enfin la Tête de Comagne.

3me *contrefort.* — Ce contrefort est situé entre Valtournanche et Valpelline. Les cols de ce contrefort sont: 1er la Basse de Fontanelle; 2me le Cians. Ces deux cols son en amont de la bifurcation du contrefort. Ensuite sur la branche orientale, on voit le col de Fenêtre entre St-Barthélemy et Torgnon, puis le col de St-Pantaléon entre Torgnon et Verrayes. Sur la branche occidentale, le col du Léseney et de Cunéy entre Nus et Bionaz. De plus le col de St-Barthélemy entre Quart et Oyace.

Les principales pointes sont d'abord le Mont-Tabor, puis le Château des Dames. Sur la branche orientale la Cime d'Aver et le Mont-St-Évence. Sur la branche occidentale, la becca du Léseney et la becca du Merlo; la becca Farona et le Mont-Mari, etc.

4me *contrefort.* — Ce contrefort sépare la vallée du Buthier de celle du Valdigne. Les principaux cols sont: 1er le col de Belcombe; 2me celui d'Artaréva au Malatra. Ces deux cols font communiquer le vallon de Bosses à Courmayeur. Et d'après la division du contrefort on trouve, sur la branche occidentale: 1er le col Chapi; 2me le pas de Licone. Et sur la branche orientale les

trois cols qui sont: 1er celui de Séréna entre St-Rhémy et La-Salle; 2me celui de Cétrin, entre St-Rhémy et Avise; 3me enfin celui de Flassin entre St-Rhémy et St-Pierre.

Les pointes remarquables sont: 1re l'Aiguille de Malatra; 2me l'Aiguille de Bonal ; 3me la grande Rochère à l'occident. À l'orient le Mont-Fallère, le plus remarquable.

5me *contrefort.* — Ce contrefort est situé entre Courmayeur et La Thuile. Sur ce petit contrefort on remarque les deux cols suivants: 1er celui de Chavannes; 2me celui de Fortin.

Les pointes principales sont: 1er le Mont-Favre; 2me le Mont-Cramont.

6me *contrefort.* — Ce contrefort sépare La-Thuile de Valgrisanche. Sur ce contrefort, il n'y a pas de col praticable. Il s'en trouve cependant un entre Avise et La Salle. Ce contrefort est couvert au sommet par le glacier de Rutor.

Sur ce contrefort on remarque deux pointes principales qui dominent Planaval d'Arvier, la Tête ronde et le Mont-Colomb.

7me *contrefort.* — Entre Valgrisanche et les Rhêmes.

Sur ce contrefort on remarque les cols suivants: 1er Col de Bassac; 2me Col de Fenêtre, outre quelques autres très-peu fréquentés. Les principales pointes sont: 1re Pointe de Bassac; 2me la pointe de l'Ivergneux, ou de Montfortza, ou encore de Torrent; 3me Pointe des Tosses.

8me *contrefort.* — Ce contrefort est situé entre la vallée des Rhêmes et Valsavaranche.

Il contient les cols suivants : 1er la Grande-Vaudale; 2me la Valdaletta; 3me D'Antrelave; 4me le Sart.

Les pointes sont: 1re la becca de l'Aulie; 2me la Bioula; 3me la pointe de Chamousière.

9me *contrefort.* — Entre Valsavaranche et Cogne.

Les principaux cols de ce contrefort sont: 1er celui de l'Herbetet; 2me celui de Louzon, le plus fréquenté; 3me enfin le col de Belleface.

Les pointes les plus remarquables sont: 1re la pointe de l'Herbetet; 2me le grand Cerz; 3me la Grivola; 4me la grande Pointe; 5me le Mont-Ruge.

10me *contrefort.* — Ce contrefort est situé entre la vallée d'Aoste et les vallées secondaires de Cogne et Champorcher.

Les cols sont: 1er le col de Fenêtre entre Cogne et Champorcher; 2me Fontanette, entre Cogne et Fénis; 3me le Coronasse, entre Cogne et St-Marcel; 4me le col de Laures, entre Cogne et Brissogne; 5me Col-Garin, entre Cogne et Charvensod; 6me col de Chassèze et du Dinco, entre Cogne et Gressan, à l'occident. À l'orient 1er col de Mouzzaillon; 2me col de Croix, entre Champorcher et Champ de Praz; 3me col de Fenêtre entre Champorcher et Issogne.

Les pointes principales sont: À l'occident 1re la Tour de Ponton; 2me Terziva; 3me le Mont-Pie; 4me le Pic-Carrel; 5me Pointe-Garin; 6me pointe de la Valetta; 7me le pic de Trombe. À l'orient 1re pointe de Mouzzallon; 2me Tête du Savoney; 3me Cima Piana; 4me Pointe-Barmetta; 5me le grand Château.

Et sur la branche qui sépare Chambave et Fénis de Champ de Praz on trouve le col du Savoney, de plus la pointe du Barbeston.

III. — Les glaciers.

Les glaciers, considérés dans leur ensemble, paraissent former une large ceinture autour de notre pays; on peut cependant les diviser en sept groupes distincts.

1° *Groupe du Mont-Rose.* Il comprend tous les glaciers qui couvrent les flancs méridionaux du massif du Mt-Rose. Ce sont l'énorme Lyskam d'où sort l'Hellex dans la vallée de Gressoney; les glaciers considérables de Verra et de l'Aventina, qui envoient leurs eaux à l'Évençon dans la vallée d'Ayas; et le glacier du petit Cervin ou de St-Théodule qui alimente une source du Marmore dans la vallée de Valtournanche.

2° *Groupe de Mont-Cervin.* Il est uni au précédent du côté du Vallais, mais il en est tout à fait séparé du côté d'Aoste. Il comprend tous les glaciers que renferme le rameau entre Valtournanche et Bionaz, savoir: au levant les glaciers du Giomen, du Mt-Tabel, de Fontanella et de Tzan, qui envoient leurs eaux au Marmore; et au couchant le vaste glacier de Zardezan d'où sort le Buthier, ainsi que tous ceux qui se trouvent dans la vallée de Bionaz dont les eaux coulent dans ce torrent.

3° *Groupe du Mont-Combin.* Ce groupe est vaste du côté du Vallais, mais il n'a que des appendices sur le versant d'Aoste:

ce sont le glacier de Fudery et divers autres petits, qui se trouvent dans la vallée d'Ollomont, ainsi que celui du Mont-Vélan, qui couvre le sommet du vallon de Menouve au nord d'Étroubles.

4° *Groupe du Mont-Blanc.* Il embrasse tous les glaciers de la chaîne du Mont-Blanc, déjà énumérés dans la première partie, n° 3, lesquels alimentent les deux sources principales de la Doire. On peut y ajouter ceux des Chavannes et du Breuil, situés au nord-est du Petit St-Bernard, qui versent leurs eaux dans le torrent de La-Thuile.

5° *Groupe du Rutor.* On comprend sous ce nom le grand glacier du Rutor, qui occupe une énorme étendue entre La-Thuile et Valgrisanche et plusieurs autres petites appendices, comme ceux de Fréduaz et de Belle Combe, dont les eaux coulent sur le versant de La Thuile : ceux de Planaval, de l'Orfeuille, du Miolet, du Château Blanc et du Lac, dont les eaux coulent dans la vallée de Valgrisanche.

6° *Groupe de Lieyretta.* Ce groupe comprend tous les glaciers qui recouvrent le massif de Lieyretta. Depuis le Col du mont jusqu'à celui de Gallesio, qui sont désignés dans la description de cette partie de la chaîne principale, ainsi que ceux qui se trouvent sur les deux rameaux qui s'en détachent. Ils alimentent deux torrents, celui de Valgrisanche et celui de Rhêmes.

7° *Groupe du Grand-Paradis.* Il embrasse les glaciers qui couvrent la chaîne principale depuis le col de Nivolé, jusqu'à la limite des glaciers sur Champorcher, ainsi que ceux qui environnent la Grivola. Ceux du grand Tétret ou plus exactement : Grand Étret et du Mont-Corvé, situés sur Valsavaranche, envoient leurs eaux à la Savora qui longe cette vallée; la Roise des Banques ou glacier du Miserin sur Champorcher, donne naissance à l'Oyace qui coule dans cette vallée ; tous les autres contribuent à alimenter la Grand Eive, torrent considérable qui descend de la vallée de Cogne.

Il y a encore plusieurs petits glaciers épars qui méritent d'être mentionnés quoiqu'ils n'appartiennent à aucun groupe proprement dit. Ainsi on remarque le glacier du Mont-Voguel situé à l'est de Challant St-Anselme : les glaciers de Fourchons, de la Toula et d'Artaréva situés à l'ouest du Grand St-Bernard.

Autour du Mont-Pie on trouve les glaciers de Garin et de Lussert sur Cogne, celui d'Arboles sur Charvensod, celui des Lores sur Brissogne, et celui du Mont-Blacier sur Pollein, enfin le glacier de Tersiva sur Fénis et ceux de Dorère et du Money dans le vallon de Grauson sur Cogne.

IV. — Les Lacs.

Il y a dans le pays d'Aoste un très-grand nombre de petits lacs de montagnes. Mais il ne s'en trouve que très-peu qui renferment des poissons, et un seul, le lac des trois Villes d'Antey, sur lequel on ait essayé de faire la pêche avec une barque comme dans ceux de l'Italie et de la Suisse. La plupart pourraient devenir une source d'alimentation pour les habitants du pays, si l'on s'appliquait à les rendre poissonneux. Nous allons énumérer ceux que l'on connaît dans chaque vallée.

Allée Blanche. — Il n'y a que le fameux lac de Combal, situé au pied du glacier du Miage. Ce lac fermé anciennement par une grande écluse, dont les murs restent encore, alimente une des deux principales sources de la rivière.

Vallée de La-Thuile. — On y voit le lac Longet, le lac du Verney et plusieurs autres petits réservoirs aux environs de l'Hospice du Petit Saint-Bernard; les deux lacs de Belle-Combe et trois autres au pied du glacier du Rutor, entre lesquels on remarque le fameux lac de ce nom. Ce grand lac, situé à l'altitude de 2440 m., disparut dans l'année 1864. Il avait une longueur d'environ 500 mètres sur une largeur de 300. L'écoulement de ses eaux se fit pendant huit à dix jours, sans cependant causer de graves dommages. Mais l'histoire mentionne les débâcles de 1594, de 1640, de 1646 et celle qui en 1680 rasa les beaux ponts en pierre de l'Equiliva et de Villeneuve.

Valdigne. — On y trouve le lac de Licone situé au nord de Morgex dans la combe de ce nom; ceux de Trava et de Pierre-Rouge, au midi de cette Commune; le lac des Plattes, au pied du Mont-Favre, à l'ouest de Pré-St-Didier: et enfin deux petits réservoirs d'eaux dans la combe de Vertosan sur Avise.

Vallée de Valgrisanche. — Il y a le beau lac de St-Grat situé au pied de la grand-Becca de même nom et alimenté par le

glacier de Rutor, le lac du Château Blanc, la *goille* de la Leyta et la *goille* d'Usé. Plus bas dans la commune d'Arvier on voit encore le lac de Bèsepierre ; celui-ci renferme des sangsues et des poissons.

Vallée de Valsavaranche. — Elle renferme une dizaine de petits lacs, dont deux dans le vallon de Rosset : cinq dans le plateau du Nivolé, ce sont les lacs du Chemin, du Nivolé, du Chanavay, le lac Besse et le lac Noir ; les trois autres se trouvent dans le vallon de Charence.

Vallée de Cogne. — Dans cette vallée, on trouve d'abord le lac des Louyes, situé dans un enfoncement de la montagne au-dessus du hameau de Lilaz ; trois petits réservoirs dans le plateau des Eaux-Rousses, au pied du col du Rancio ; trois autres dans le vallon du Miserin, qui s'ouvre entre la pointe Noire et l'Escaletta : ensuite le lac de Ponton et de Pontonet. Tous ceux-ci sont dans cette partie de la vallée qu'on appelle vallon d'Urtier. Il y en a autant dans le vallon du Grauson, savoir les lacs de Dorère, des Têtes, du Money, du Tessonet, du Coronas et les quatre lacs de Lussert, échelonnés au sud-est du col des Lores. On trouve encore un petit lac à la base occidentale du Pic-Garin, et un autre au pied du col du Trajo.

Vallée de Champorcher. — On y voit le beau lac Miserin situé au pied du glacier, à l'altitude de 2577 m. (J. P. C.); deux petits réservoirs au pied de la Tour de Ponton ; un autre près du col de Sainte-Anne ; trois au sommet de la combe Vercoce et un au pied du bec de Pragela. Plus bas, dans la commune de Pontbozet, on en trouve cinq dont le principal est celui de Sampas.

Vallée centrale. — En observant le versant méridional de la vallée centrale, on trouve le lac de Chamolé et les trois lacs d'Arbolle dans les montagnes de Charvensod ; les trois lacs des Lores sur Brissogne ; le lac Margueron dans la combe de Clavalité sur Fénis : plus sept lacs dans les sommités de Champ de Praz, lesquels alimentent le torrent Cialamo. Ce sont le grand Lac, le lac Cornu, le lac Noir, le lac Blanc, le lac de la Valetta, etc.

Sur le versant opposé, il y a trois petits réservoirs sur les sommités de St-Pierre et de Sarre ; quatre lacs dans le vallon de St-Barthélemy, savoir : ceux du Léseney, de Fréderon, de

Cunéy et de Méan, et un seul dans la commune de Verrayes, situé dans le plateau de Lausan. Celui-ci renfermait autrefois des canards sauvages.

Vallée du Grand St-Bernard. — Dans toute cette vallée, il n'y a que le lac du Grand St-Bernard qui attire l'attention. Il est situé à l'ouest de l'Hospice. Les voyageurs sont agréablement surpris de voir une mer en miniature sur un des plus hauts passages fréquentés des Alpes. Ils le seront encore davantage en voyant fourmiller les poissons que ce lac renferme ; mais que l'on pourrait classer au nombre des infiniment petits.

Vallée de Valpelline. — On trouve dans la commune d'Ollomont quatre réservoirs situés à l'entrée de la combe, qui aboutit au col de Fenêtre ; le lac de Chaudière situé sur la sommité méridionale de Valpelline ; le lac Crétey et six autres réservoirs dans les montagnes de Bionaz.

Vallée de Valtournanche. — On y trouve d'abord le lac de Fort ou de Tzan, situé au pied du glacier de Tsavacour sur Torgnon, les lacs de Tsignana, de Gôillet et de Lô, à Valtournanche; celui-ci renferme des poissons; le lac de Crescent sur Chamois, et enfin le lac des trois Villes d'Antey, où l'on a essayé de faire la pêche avec une barque.

Vallée de Challant et d'Ayas. — Cette vallée renferme un grand nombre de réservoirs : le premier que l'on observe en montant, c'est le lac de Ville dans le territoire de Challant-St-Victor; le deuxième c'est le beau lac de Frudière au sud-est de Brusson; plus neuf autres au nord-est de cette même commune ; et enfin une douzaine disséminés dans la commune d'Ayas, dont le plus remarquable est le Grand Lac situé au pied du glacier de l'Aventina.

Vallée de l'Hellex ou Vallaise. — Dans la commune de Fontainemore, en suivant le vallon qui aboutit au col de la Barma, on trouve six petits lacs dont les principaux sont ceux de la Barma et du Vargno; quatre dans la commune d'Issime, dont deux au levant dans le vallon de Torette ; et deux au couchant dans le vallon de St-Grat ; et enfin une sixaine dans la commune de Gressoney-la-Trinité, dont le plus grand est celui de Gabiel.

Il y aurait donc près de 140 petits lacs parsemés sur nos montagnes ; ce sont, avec les glaciers, autant de réservoirs d'eau qui alimentent les sources et contribuent à fertiliser les plaines.

V. — Cours d'eau.

La Doire Baltée recueille toutes les eaux de la vallée d'Aoste et les transporte dans le Pô. Le cours total de cette rivière est de 160 kilomètres. Elle prend sa source au Lac-Combal, au pied du Mont-Blanc. Elle reçoit dans son cours dix autres rivières secondaires.

1° La Doire de La-Thuile, à Pré-St-Didier; 2° la Doire de Valgrisanche à Arvier; 3° et 4° la Doire des Rhêmes réunie à la Savara qui descend de Valsavaranche, à Villeneuve; 5° la Granteivia, Doire de Cogne, à Aymaville; 6° le Buthier formé de trois branches de Bionaz, d'Ollomont et d'Etroubles, à Aoste; 7° le Marmore, venant de Valtournanche, à Châtillon; 8° l'Évançon, autrement dit l'Eau-blanche, venant de la vallée de Challant, à Verrès; 9° l'Hellex, venant de la Vallaise, à St-Martin; 10° l'Oyace, venant de Champorcher, à Bard.

Outre les rivières mentionnées, la Doire Baltée reçoit encore celle de St-Barthélemy, celle de St-Marc, celle de Fénis, et enfin celle de Cialamo de Champ de Praz.

III.

NOTICE GÉOLOGIQUE ET MINÉRALOGIQUE

par le Dr M. BARETTI

Lettre à M. l'abbé Amé Gorret

Cher ami et collègue en rochers et glaces,

Tu fais appel à mon amitié et à ma science géologique et minéralogique pour une notice géologique et minéralogique, notice qui aurait l'honneur de paraître dans l'introduction générale du Guide *de la vallée. Pour ce qui concerne l'amitié, tu peux tirer là-dessus comme sur une caisse bien rengorgée de billets de banque,*

c'est une mine inépuisable, c'est une amitié qui tient de la reconnaissance de l'élève envers son maître en alpinisme. Pour la science, j'ai peur que tu ne te fasses illusion sur ma valeur réelle. Je ne pousserai cependant point la modestie jusqu'à te répondre que ma provision de connaissances sur les terrains de la vallée est trop limitée, que bien d'autres pourraient faire mieux; je peux me permettre aujourd'hui de prononcer une opinion sur la géologie et la minéralogie de la vallée d'Aoste. J'ai pioché, et avec ténacité, tu le sais bien, les montagnes qui de Pont-St-Martin s'étendent sur la droite de la Doire jusqu'à la vallée de Rhêmes. J'ai étudié le bassin hydrographique de La-Thuile. Je connais quelque peu le vallon du Grand St-Bernard, le Valtournanche, une partie de la vallée de Challant.

Dans quatre ou six années j'espère bien colorier géognostiquement et géologiquement la carte de l'État-Major pour le restant de la vallée d'Aoste, et ce sera là le plus imposant travail dans ma carrière géologique; mais pour le moment il faut se tenir aux travaux de Favre de Genève, et de Gerlach, travaux qui malheureusement ne sont pas fondés complétement sur les mêmes opinions géologiques que je professe. — Enfin promissio boni viri est obligatio, *c'est le refrain de pragmatique; je ferai de mon mieux.*

Merci de ta confiance et au revoir sous le ciel azuré de notre chère vallée. C'est en valdôtain d'élection que je t'écris.

Ton très-dévoué M. Baretti.

Turin, 4 mai 1876.

I. — Orographie stratigraphique de la vallée.

Il n'est pas question ici de donner une description détaillée de l'orographie valdôtaine, mais tout au plus de rappeler les traits principaux de ce *bassin de recueil* de la Doire Baltée en connexion avec la disposition stratigraphique des terrains qui forment les grands massifs.

La chaîne des Alpes arrivée au sommet du Tout-Blanc entre les vallées de l'Orco (Piémont), de Valsavaranche et de Rhêmes

donne naissance à une diramation de l'ouest à l'est, qui limite au sud la vallée d'Aoste de Villeneuve jusqu'à Pont-St-Martin.

Cette grande chaîne s'élève à 4178 mètres au sommet du Grand-Paradis, formant un des plus importants massifs de la vallée d'Aoste, et s'étend sur une longueur d'une soixantaine de kilomètres; à la moitié presque de son parcours elle envoie au nord un contrefort qui sépare la vallée de Cogne de celle de Champorcher, et, à la Pointe de Tersiva, elle se divise en nombreuses diramations rayonnantes pour constituer ce grand pâté de montagnes qui, d'Aymavilles, borde la droite de la Doire jusqu'à Bard s'élevant à 3596 mètres au sommet du Mont-Émilius. Cet empiétement très-curieux du massif du Grand-Paradis rétrécit beaucoup la vallée d'Aoste et donne naissance au coude d'environ 90° du Mont-Jovet.

Du Tout-Blanc, la chaîne principale se dirige vers nord-ouest en haut des vallées des Rhêmes, Grisanche, Ruitor, Petit St-Bernard, Allée Blanche jusqu'au col de la Seigne et se maintient à des élévations au-dessous, ou presque, de 3700 mètres.

Au col de la Seigne commence le grand massif du Mont-Blanc avec ses colosses dominant l'Italie, la France et la Suisse du haut de leurs 4000 mètres avec une direction à nord-nord-est; le massif du Mont-Blanc limite la vallée à l'ouest et au nord-ouest et s'étend du col de la Seigne jusqu'au col Ferrex.

La direction change et la chaîne des Alpes courant dans son ensemble vers l'est, parvient, après avoir formé le Velan et le Grand-Combin, les sommets en haut de la Valpelline, le Grand-Cervin, le Breithorn, les Jumeaux, les Lyskamm, au massif du Mont-Rose. Sur le parcours du col Ferrex au Mont-Rose on ne peut pas affirmer qu'il y ait précisément des massifs parfaitement marqués, soit au point de vue simplement orographique, soit à celui plus rationel de la constitution géologique. Cette portion de la grande chaîne des Alpes limite au nord la vallée d'Aoste.

Enfin du Mont-Rose une diramation transversale descend au sud et vient mourir au Monbarone, séparant la vallée d'Aoste à l'est de la vallée de la Sesia et du Biellais.

Sans avoir la prétension de se prononcer définitivement, faute d'études plus complètes, on peut bien établir que dans la vallée d'Aoste les montagnes sont distribuées en trois grands massifs

ceux du Grand-Paradis, du Mont-Blanc et du Mont-Rose, qui s'élèvent aux altitudes de 4178, 4810, 4638 mètres, limitant la grande vallée au sud, à l'ouest, et au nord-est. Entre ces trois massifs la chaîne des Alpes présente bien de grands sommets, mais qui ne semblent pas se grouper autour d'un point central pour former un vrai massif.

Il y a bien le doute que les montagnes environnant le Grand-Combin soient disposées en massif; mais c'est une question à résoudre après qu'on aura rattaché ces régions alpines aux études géologiques, stratigraphiques, déjà complétées dans la partie sud de la vallée. En attendant, l'examen du massif du Grand-Paradis fait par moi-même, celui du Mont-Blanc, complété par M. Favre, et l'étude du Mont-Rose, par M. Gerlach, ce brave géologue qui trouva en bon soldat la mort sur le champ de bataille, peuvent autoriser à grouper les montagnes de la vallée d'Aoste autour de trois grands centres de soulèvement formés des roches les plus anciennes, sur lesquelles s'adossent, comme une grande couverture, les couches les plus récentes.

En effet, le granit, le gneiss, le protogine forment les masses du Grand-Paradis, du Mont-Blanc, du Mont-Rose et des montagnes les plus voisines; les couches les moins anciennes se relèvent de tous les points de l'horizon vers ces centres, formant des dépressions, des enfoncements dans les régions intermédiaires.

Du Grand-Paradis à Pont-St-Martin, à la Doire près de Châtillon et d'Aoste, à la Vallée de Valgrisanche, au Ruitor, les roches superposées au gneiss et au granit anciens se redressent vers le sud-ouest, sud et sud-est, c'est-à-dire vers le Grand-Paradis. — La vallée de Valgrisanche et la partie successive du bassin du Ruitor ont leurs couches formant dans leur ensemble un fond de bateau, à l'ouest duquel elles se redressent contre le Mont-Blanc. De Valpelline, Valtournanche, de la rive gauche de la Doire de Nus jusqu'à Pont-St-Martin les formations rocheuses dressent leurs couches dans la direction du Mont-Rose.

Le thalweg de la vallée ne serait autre chose que la dépression entre les deux soulèvements du Grand-Paradis et du Mont-Rose, s'exhaussant en amont d'Aoste contre le massif du Mont-Blanc.

Voilà les grands reliefs et les amples dépressions qui ont donné

la forme de la région valdôtaine, modifiée, sculptée, accidentée ensuite par le travail constant des agents météoriques, des eaux courantes, des glaces. C'est dans la stratigraphie qu'il faut rechercher l'explication de la forme orographique des pays de montagnes.

Il est certain qu'il ne faut pas, pour bien comprendre l'orographie d'une région montagneuse, se borner à des études locales limitées à de petits vallons, à une seule montagne et à des aires restreintes: il ne faut pas se laisser séduire par l'examen des détails; l'étude stratigraphique localisée peut amener à des résultats bien différents et bien faux; les détails doivent être étudiés avec conscience, mais on doit ensuite s'élever à l'examen de l'ensemble, et alors les résultats microscopiques disparaissent, ou mieux se fondent dans un ensemble grandiose et la vérité se fait jour plus aisément dans l'esprit de l'observateur. C'est précisément pour cela que, faute d'observations détaillées dans toutes les vallées valdôtaines secondaires, je ne me prononce qu'avec la plus grande réserve sur l'orographie stratigraphique de la vallée d'Aoste.

II. — Terrains en place de la vallée.

Pour venir à un rapide aperçu des terrains formant les reliefs de la vallée d'Aoste, nous pouvons avant tout les partager en deux groupes: le premier, beaucoup plus important, formé de toutes les roches cristallines ou non, qui forment la masse principale des montagnes, et qui sont à la place même où elles furent portées par l'action des forces endogènes lorsque celles-ci les soulevèrent des profondeurs des océans géologiques; c'est le *groupe des terrains en place;* le second est formé par des matériaux provenant de la dégradation des terrains en place et qui sous forme de détritus variés, charriés par les courants, les glaciers, ou tombés des hauteurs en avalanches pierreuses, en éboulements, revêtent les flancs et les bases des montagnes de plateaux, de monceaux cultivables, ou couvrent le thalweg des vallons et de la vallée; c'est le *groupe des terrains de transport.*

Nous pouvons étudier rapidement les terrains du premier groupe en remontant de l'ancien vers le plus récent, et alors, d'après

ce que nous avons dit dans le chapitre précédant, ce qu'on doit étudier tout d'abord, ce sont les roches formant les trois massifs centraux du soulèvement.

Les parties centrales des trois massifs sont formées de roches feldspathiques à structure grenue cristalline. Au Grand-Paradis, il y a le granit, roche formée de cristaux de feldspath orthose (silicate alumineux potassique) soudés avec des grains cristallins de quartz (silice) et des paillettes brillantes de mica noir ou gris: (silicates alumineux ferrifère potassique) : ce granit contient généralement de gros cristaux du même feldspath qui forme la pâte, disposés en noyaux blancs ou grisâtres, opaques, à surfaces luisantes; c'est ce qu'on appelle le granit porphyroïde, et ce caractère, peut être considéré comme le distinctif des granits profonds, les plus anciens de nos Alpes. Le granit du Grand-Paradis n'est pas vraiment disposé par couches, mais il se divise en enormes bancs qui perdent peu à peu la structure granitique, pour prendre la structure caractéristique du gneiss, feuilletée, schisteuse et à éléments disposés en lames parallèles.

En s'éloignant du centre du soulèvement le gneiss prédomine encore, et se fait de plus en plus schisteux, et les bancs diminuent d'épaisseur. C'est dans les parties supérieures des vallons du Bardonney, de Valeille, de Valontey, de Valsavaranche qu'on peut étudier le granit et le gneiss porphyroïdes.

Le Mont-Rose, dans la portion la plus élevée entre la Vincent-Pyramide et le Lyskamm, est aussi formé de granit et de gneiss porphyroïdes.

La grande chaîne, l'élixoïde du Mont-Blanc, est formée aussi de granit, mais au mica se substitue généralement le talc ou la chlorite (silicates magnésiens hydratés), pour former la roche connue sous le nom de protogine, parfois aussi porphyroïde. La disposition de ces roches par grandes couches, qui forment une coupole convexe en correspondance de la direction du maximum de la force soulevante, les fait classer dans les roches sédimentaires très-anciennes, les plus anciennes, quoique pendant bien des années et par bien des géologues le granit, et le protogine spécialement aient été considérés comme roches éruptives.

J'ai acquis la conviction que dans la vallée d'Aoste il n'y a point de ces roches éruptives, pas même les granits, les serpen-

tines, etc.: j'espère bien pouvoir développer dans une autre occasion les arguments qui m'ont conduit à cette conviction.

Au-dessus des roches granitiques profondes, se superposent en nombreuses, puissantes, amples formations stratifiées des roches de nature minéralogique très-variée. Elles forment presque la plus grande partie des montagnes valdôtaines. On peut diviser ces roches en trois types: roches magnésiennes, roches calcaires et roches micacées. M. l'ingénieur Giordano nommait tout d'abord l'immense zône formée par ces roches supérieures aux granitiques: *la zône des roches calcareo-serpentineuses;* dans mes premiers essais géologiques je l'appelais: *la zône des roches calcareo-magnesiennes;* M. le professeur Gastaldi l'a baptisée: *la zône des pierres vertes.*

Il faut tenir compte de ceci: que dans la zône des pierres vertes est comprise une zône calcareo-magnésienne et une zône plus récente que j'avais appelée *des roches micacées feldspathiques;* division que je crois pouvoir maintenir pour la vallée d'Aoste, quoique elle ne puisse se faire aussi aisément dans les vallées de Lanzo, étudiées si bien par le professeur B. Gastaldi, que je dois toujours honorer comme mon maître en géologie alpine.

Il faut pourtant que j'avoue que dans ma *zône calcareo-magnésienne* on trouve des roches qui ne sont ni calcaires ni magnésiennes; mais il faut s'adapter à des nomenclatures incomplètes, empiriques, jusqu'au moment où elles disparaîtront pour être remplacées par les dénominations chronologiques des divers terrains. Nous savons que les roches de la zône complexe *des pierres vertes* sont prépaléozoïques, mais il n'est pas encore possible d'établir avec certitude à quelles divisions prépaléozoïques on doit rattacher les diverses formations de cette zône. Il faut, par conséquent, se borner à la description sommaire des divers types de roches.

Dans la *zône calcareo-magnésienne*, portion de la *zône des pierres vertes*, nous avons avant tout les roches vraiment magnésiennes. La serpentine (silicate hydraté de magnésie), roche ordinairement à structure compacte, ou compacte granulaire, verte avec de nombreuses graduations de teinte; par altération superficielle elle prend une couleur jaune-rouge de rouille, couleur due à l'élément ferrugineux qui accompagne toujours la serpen-

tine, et qui a donné lieu aux nombreuses dénominations de Mont-Rouge, Bec rouge, Rochers rouges, Becca rouge, ou Mont-Roux, Ross, etc. — On trouve aussi de la serpentine schisteuse, écailleuse, fragmentaire. Le minerai ferrifère qui l'accompagne fréquemment c'est le fer magnétique.

La vallée d'Aoste présente de la serpentine dans la partie supérieure de la vallée de Gressoney, en aval de Brusson dans la vallée de Challant, dans le Valtournanche; moins développée en Valpelline, et dans les environs du Petit St-Bernard, dans la vallée de Cogne, elle est très-développée dans les montagnes qui de Cogne arrivent à la Doire Baltée entre St-Marcel et Bard. C'est dans la serpentine qu'on peut rencontrer de l'amianthe.

Avec la serpentine nous pouvons classer le talcoschiste, le chloritoschiste grenatifère et la pierre ollaire; le talcoschiste forme des feuillets très-minces qui se désagrégent très-facilement sous l'action atmosphérique formant une espèce de boue bleu-grisâtre, qui se revèle au loin en tâches et coulées d'un bleu ou d'un gris clair; le talc est aussi un silicate hydromagnésien; la chlorite (silicate hydromagnésien) forme aussi des couches assez fréquentes dans les régions où se développent les serpentines; fréquemment les chloritoschistes et les talcoschistes sont très-riches en grenats et alors ils peuvent être utilisés pour la fabrication de pierres-meulières; les schistes grenatifères accompagnent les gisements de cuivre de la partie méridionale de la vallée d'Aoste. — Enfin là où la serpentine passe au talc ou à la chlorite on trouve des amas de pierre ollaire, comme dans le vallon de Fénis, de Chambave (Ponton), de Champ de Praz, au Col de Joux sur Challant, etc.

Une roche extrêmement fréquente dans la vallée d'Aoste, c'est la diorite, composée de feldspath (albite, ou oligoclase, ou labradorite, formés d'alumine, de silice, de soude et de chaux) en cristaux ou grains cristallins, avec l'amphibole (silicate d'alumine, chaux fer et magnésie), en petits cristaux prismatiques, fibreux, d'une teinte vert-sombre, ou vert-gris-foncé; la structure de la roche est très-variée; on trouve de la diorite à gros éléments, concentrations amphiboliques d'un centimètre de diamêtre enclavées dans la pâte blanche de feldspath, par exemple à Champ

de Praz, à St-Marcel, à Cogne, dans le vallon de Champorcher; de la diorite dans laquelle le feldspath est en grains globulaires d'un millimètre à trois millimètres de diamètre dans une gangue très-homogène d'amphibole et de chlorite; alors elle forme de grandes masses stratifiées, comme dans la vallée de Cogne, à Champ de Praz, à Champorcher, dans la vallée de Challant, de Valtournanche, à Châtillon, à St-Marcel, à Valpelline et à Valsavaranche. Ailleurs la diorite est très-pauvre en feldspath et devient compacte, massive; c'est alors qu'elle prend le nom d'aphanite. — La diorite de Fénis, St-Marcel, Gramonanche (vallon des Lôres), est grenatifère sur l'alignement de masses de cuivre pyriteux et contient une espèce minérale très-voisine de l'amphibole, en beaux cristaux prismatiques bleu-violacé, la gastaldite. — Moins fréquemment, pour en finir avec les roches magnésiennes, on trouve de la syénite (feldspath, quartz et amphibole) à structure granitoïde à Cogne; de l'eufotide, roche formée de feldspath et de diallage (silicate de chaux, fer et magnésie) en cristaux verts dans la pâte blanchâtre feldspathique, au Mont-Cervin; de l'ophicalce, fragments de serpentine cimentés par le calcaire cristallin.

Les roches calcaires de la zône sont représentées par des dolomites (carbonate de chaux et magnésie) cristallines, des calcaires magnésiens aussi cristallins, des cargneules, des gypses faisant passage aux anhydrites, et des calcoschistes. Les dolomites et les calcaires magnésiens cristallins sont disposés par couches tantôt d'une blancheur éclatante, tantôt d'une teinte grisâtre ou d'un gris foncé; les derniers sont riches quelquefois en paillettes micacées blanches ou grises d'un éclat de nacre. La structure est cristalline lamellaire, ou saccaroïde, c'est-à-dire la masse est formée par de petites lamelles ou des grains cristallins soudés intimement. Les couches sont quelquefois assez puissantes, mais le plus souvent minces et tabulaires. Au voisinage des serpentines se trouvent des pâtes calcareo-serpentineuses que nous avons déjà nommées ophicalces. — Parfois la structure cristalline en devient plus fine et plus serrée. — On reconnaît à distance les couches calcaires aux teintes blanchâtres et jaunâtres et à la forme bizarre d'arêtes crénelées, divisées en tours, aiguilles, clochers, etc. C'est dans les vallées de Cogne, de Valtournanche,

de Valpelline, de Challant qu'on trouve des roches calcaires cristallines.

Les cargneules sont d'anciens tufs calcaires rougeâtres ou jaunâtres; elles présentent une structure celluleuse, cariée, avec des fragments d'autres roches enclavés dans la masse; la coloration et la bizarrerie des formes font reconnaître le cargneule, qu'on appelle vulgairement tuf; entre les cargneules et les calcaires cristallins se trouve souvent un calcaire à demi cristallin d'une teinte de chocolat, par exemple à la base de la Grivola, de la Tersiva, etc.

Les cargneules abondent à Cogne, à Valsavaranche, à La-Thuille. — Il est utile de faire observer qu'il y a des cargneules plus récentes qui accompagnent les roches calcaires supérieures, moins anciennes que les roches de la zône *calcareo-magnésienne.*

Les schistes calcaires, *pierre pourrie*, sont très-répandus; ce sont des schistes très-riches en mica et quartz, qui contiennent des granulations et parfois des lentilles de calcaire cristallin; ils se rattachent aux calcaires mentionnés plus haut qui brillent par l'abondance des paillettes micacées. Les nombreuses carrières de Sarre, des Aymavilles, de Valpelline, etc., sont ouvertes dans les calcoschistes.

Parfois les lentilles de calcaire cristallin sont veinées de mica, d'amphibole, de talc; alors on a la variété si recherchée, le *cipolin.*

Enfin dans la zône *calcareo-magnésienne* se montre le sulfate de chaux anhydre, l'anhydrite, qui sous l'action de l'atmosphère se transforme en gypse terreux, blanc, niviforme.

Les calcoschistes constituent la plus grande partie des montagnes entre Cogne et Aoste, du défilé de Pierre-taillée, des hauteurs de St-Nicolas, du vallon des Bosses et du Valpelline.[1]

Les calcoschistes font passage, en perdant l'élément calcaire, à des micaschistes (quartz et mica), à des quartzites micacées, et, en prenant des grains cristallins de feldspath, aux gneiss qui ne sont pas porphyroïdes comme les anciens du Grand-Paradis.

Toutes ces roches sont entremêlées, et il est bien difficile de les séparer exactement; elles se fondent en un complexe à teinte jaune-brune-grisâtre, sujet à se déliter très-aisément. Les monotones montagnes de Sarre, de St-Pierre, d'Aymavilles, de St-Grat sur Charvensod et bien d'autres de la vallée sont ainsi composées.

Au-dessus de la zône *calcareo-magnésienne* viennent des roches micacéo-feldspathiques ; ce sont principalement des gneiss, non porphyroïdes, à texture assez fine, à mica grise ou verdâtre, à quartz et feldspath granulaires. Je ne connais pas très-bien toute la vallée d'Aoste, mais j'ai réussi à individualiser très-bien cette zône des gneiss et micaschistes supérieurs entre Bard, Arnaz, Dondueil, Issime et Perloz.

Cette zône fait suite dans le Biellais d'un côté et dans les vallées de Chiusella, Piova, Orco et Lanzo de l'autre côté. Elle doit paraître dans la grande dépression stratigraphique entre le Grand-Paradis et le Mont-Blanc; mais je ne suis pas dans la possibilité d'émettre une affirmation précise. Dans la zône micacéo-feldspathique on trouve aussi des lentilles de porphyre gris avec des aiguilles amphiboliques (feldspath et amphibole) évidemment interstratifiées aux couches des gneiss.

Arrivons à des terrains plus récents et sur la valeur chronologique desquels les géologues sont bien loin d'être d'accord.

Pour ma part je me tiendrais à l'opinion de M. le professeur Gastaldi, ayant en sa compagnie étudié des roches analogues dans la haute vallée de Suse.

En partant du Petit St-Bernard jusqu'au couchant du Grand St-Bernard, une zône de terrains anthracifères coupe transversalement la vallée d'Aoste. Les formes lithologiques qui la composent sont des schistes noirs, très-minces, très-faciles à se désagréger, disposés par couches peu puissantes et accompagnés des affleurements d'anthracite, qui est utilement exploitée, spécialement à La-Thuile; des grès quartzeux, parfois micacés, à éléments assez fins, à teinte grisâtre, qui de loin paraissent révéler des couches calcoschisteuses ou micacées; des grès enfin à éléments quartzeux plus grossiers, coloriés en blanc, en rose, et en brun, qui reçoivent des lithologues le nom de anagénites ou grauvackes grossières.

Dans le bassin de La-Thuile, les roches anthracifères forment un vrai fond de bateau rempli à l'est par l'énorme masse du glacier de Ruitor; sur la carte de Favre, la zône passant par Derby, Morgex, remonte jusqu'au pic de Dronaz. Les affleurements d'anthracite avec les formes lithologiques nommées se suivent en Suisse d'un côté, et en Savoie de l'autre; il paraît

que les terrains charbonneux de la vallée représentent une portion de la grande formation anthracifère qui, partant du sud du Mont-Viso, entre dans le Dauphiné et la Savoie, pour finir en Suisse. Les géologues français en ont fait du *période carbonifère*, mais M. Gastaldi et moi-même nous doutons que l'anthracite du Piémont et d'Aoste soit de beaucoup plus ancien, qu'il remonte à des époques très-reculées dans l'ère paléozoïque, en partant de la considération que les calcaires superposés aux anthracites de la vallée de Suse renferment des polypiers et des fossiles de l'époque silurienne. En attendant, il faut prendre note de cette observation; tandis que les roches anthracifères de certaines exploitations savoisiennes et dauphinoises contiennent des empreintes végétales, jusqu'à présent on n'a pas trouvé la même chose pour les gisements d'anthracite italiens.

Des gypses, des cargneules, des calcaires dolomitiques compactes bordent à l'ouest la zône anthracifère dans le bassin du Petit St-Bernard jusqu'à la partie supérieure du vallon de Bosses; ces formes lithologiques se montrent aussi dans les vallons de l'Allée Blanche et du Ferrex.

Sont-elles de la même époque que les cargneules, les dolomies, les gypses de la grande zône *calcareo-magnésienne?* Ou bien doit-on les syncroniser avec les gypses, les calcaires dolomitiques compactes, les cargneules qui dans la vallée de Suse recouvrent les terrains à anthracite? Voilà une question que l'on ne peut encore résoudre pour le moment. Certains géologues les rangent dans le *trias*, mais en même temps ils rajeunissent beaucoup les anthracites sous-jacents. Je ne puis pas absolument hasarder une opinion là-dessus; c'est assez de signaler le doute et de ne pas souscrire aveuglément aux opinions de Lory, Favre, etc.

Ce dernier marque comme *liassiques* les calcaires qui forment la presque totalité de la masse des montagnes entre le Petit St-Bernard et l'Allée Blanche, entre Morgex, le vallon des Bosses et le vallon de Ferrex; voilà un autre point d'interrogation. On a trouvé des fossiles liassiques dans le vallon de Ferrex; mais cela suffit-il pour classer dans l'époque du *lias* l'énorme masse qui du Mont-Favre va jusqu'au Grand Gouillé? Aussi sur ce point la prudence exige une grande réserve.

Les conclusions de ce chapitre sont:

1ère Que selon mon opinion il n'y a point dans la vallée d'Aoste de roches éruptives.

2me Que les roches ou les terrains en place sont représentés par

a) Granits et gneiss anciens porphyroïdes — prépaléozoïques.

b) *Zône calcaréo-magnésienne* — prépaléozoïque.

c) *Zône micacéo-feldspathique* — prépaléozoïque.

d) Terrains à anthracite — paléozoïques plus anciens que le *carbonifère?*

e) Calcaires et gypses — paléozoïques? logés dans le *trias* jusqu'à présent.

f) Calcaires compactes — classés dans le *lias* jusqu'aujourd'hui.

III. — Terrains de transport de la vallée.

Ce sont les produits de la désagrégation des terrains en place qui sous forme d'éboulis, d'alluvions, de cônes de déjection, de moraines revêtent les flancs, les bases des montagnes, s'étalent sur le fond des vallons, et les remplissent, en adoucissant les pentes des monts, en formant les emplacements convenables à la cultivation.

C'est pour cela que dans les fonds des vallons et des vallées sur les flancs peu élevés se groupent les maisons, les châlets, les hameaux, les bourgades, les villagés, et se trouvent les vertes prairies, les sombres forêts, les champs, les vignes...

La vallée d'Aoste n'est pas renommée comme celle du Drac, du Venéon dans le Dauphiné pour des éboulements colossaux, pourtant il n'est pas difficile de trouver dans quelques-unes des vallées secondaires de grandes pentes formées entièrement de blocs anguleux perdants en grosseur de bas en haut, formants comme des névés de pierres, qui avec un angle déterminé et constant s'appuient aux flancs rocheux. Le géologue Gerlach a marqué de ces éboulis dans la Valpelline, la vallée de St-Barthélemy, et en des dimensions plus petites on peut en observer dans presque toutes les vallées, creusées spécialement dans les roches schisteuses moins résistantes à l'action atmosphérique.

Là où la vallée principale et les secondaires s'élargissent de

manière que le fleuve et les torrents coulent plus doucement, les matériaux charriés par les eaux se déposent sur les parties latérales et sont nivelés par les eaux mêmes et forment les alluvions en plaine de cailloux, de sable, de gravier et aussi de sable et de boue très-fins qui peuvent se présenter sous l'aspect de plaines marécageuses couvertes de broussailles et entrecoupées par de nombreuses flaques d'eau dormante, ou par un système de canalisation très-capricieux; on peut citer les plaines de Pollein, de Villefranche et de St-Marcel, celle de Pravin à Valsavaranche, de Cogne, de Clavalité dans le vallon de Fénis et bien d'autres encore.

Parfois à l'embouchure des torrents latéraux se forme un amas de débris qui monte plus ou moins fortement de la ligne médiane de la vallée jusqu'aux parois des roches qui forment l'entrée d'une vallée latérale. — Les matériaux roulés et charriés par le torrent, déposés brusquement à leur sortie de la vallée latérale, se déposent en cône dont le sommet touche à l'entrée du vallon, et les bords s'étalent dans la vallée principale, rejetant la rivière, la Doire dans notre cas, sur le flanc vis-à-vis. C'est un éventail dont les baguettes se réuniraient en s'élevant à l'embouchure de la vallée latérale et les bords s'appuyeraient sur le thalweg de la vallée principale.

On appelle ces dépôts ainsi configurés *cônes de déjection;* une suite de cônes de déjection sur les deux flancs de la grande vallée, de manière qu'ils ne soient pas l'un vis-à-vis de l'autre, oblige la Doire à prendre cette allure sinueuse qui la caractérise dans les parties en plaine ou en pente douce de son parcours. Les plus beaux cônes de déjection sont ceux d'Aoste, au débouché du Buthier, de Quart, de St-Marcel, de Châtillon, de Cham-de-Praz, de Verrès, d'Issogne.

Aux pieds des grands bassins glaciaires de la vallée d'Aoste, on admire d'immenses accumulations de débris sans traces de végétation, se mouvant d'elles-mêmes, désolées; ce sont les déjections des glaciers, les moraines, des amalgames de débris et boue grisâtre, produits par la destruction des montagnes, charriés en bas, ou déposés en plaques sur les flancs par l'œuvre des glaciers. — En faisant abstraction des moraines actuellement en formation, je crois bien, à propos des dépôts glaciaires anciens,

me servir ici textuellement d'une partie de la deuxième conférence alpine que j'ai tenue moi-même à Turin.

« L'orographie de la vallée d'Aoste, l'ampleur et le nombre très-grand des cirques élevés concourent à faire de cette vallée la plus imposante des vallées alpines, le champ d'importants phénomènes glaciaires. — Autour des quatre groupes colossaux du Grand-Paradis, du Mont-Blanc, du Grand-Combin, du Mont-Rose rayonnent de nombreux contreforts qui forment d'amples bassins glaciaires, et, quoique le versant italien des Alpes soit le plus escarpé, on n'y compte pourtant pas moins aujourd'hui de 70 glaciers, dont quelques-uns sont vraiment immenses, tels que ceux du Plan de la Tribulation (Grand-Paradis), du Rutor, de Valpelline et du Lys. Pendant l'époque glaciaire pourtant, il y avait encore quelque chose de bien plus grand et de bien plus imposant. Des plus hauts sommets du Mont-Blanc aujourd'hui le glacier de la Brenva descend jusqu'à obstruer le thalweg de la vallée d'Aoste et prolonge sa limite inférieure jusqu'à l'altitude de 1350 mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Pendant la période glaciaire il recevait de formidables affluents de glace des vallons latéraux (vallées eux-mêmes) qui du Mont-Blanc à Pont-St-Martin viennent déboucher dans la vallée principale. — Douze grands fleuves de glace, pour ne mentionner que les principaux, venaient y confluer du côté droit de l'Allée-Blanche, de La-Thuile, de Valgrisanche, de Rhêmes, de Valsavaranche, de Cogne, de Lôres, de St-Marcel, de Fénis, de Chambave, de Champ de Praz et de Champorcher; et sept y aboutissaient du côté gauche: des vallons du Ferrex, du Grand St-Bernard, de Valpelline, de St-Barthélemy, de Valtournanche, de Challant et de Gressoney.

« Chacune de ces vallées secondaires présente des traces très-évidentes de l'ancien glacier qui la remplissait, des roches arrondies ou moutonnées et des moraines. Mais c'est dans la vallée principale que ces documents sont gigantesques. Les roches moutonnées de Pierre-Taillée, celle du Mont-Jovet, du Mont-Carogne près de Verrès, celles de Machaby qui s'élèvent jusqu'à 800 mètres au-dessus de la vallée, celles de Bard; les moraines et les revêtements moréniques de Courmayeur, de Morgex, de Sarre, des Aymavilles, de Châtillon, affirment tout le long de la vallée

le passage d'un courant colossal de glace d'environ 100 kilomètres de longueur, de deux, de trois kilomètres et même de plus de largeur et de 600 jusqu'à 800 mètres d'épaisseur.

« À Pont-St-Martin le glacier débouchait dans la plaine qu'il envahissait sur une superficie de plus de 550 kilomètres carrés. Le relevé détaillé et consciencieux du grandiose bassin morénique d'Ivrée est dû à M. Louis Bruno, d'Ivrée, et c'est sur la feuille de la carte topographique qu'il a coloriée que nous avons examiné la marche de l'ancien glacier.

L'échancrure de Pont-St-Martin qui ouvrait la porte à cet immense fleuve sur la plaine n'a qu'un peu plus d'un kilomètre de largeur, de sorte que de toute nécessité un frottement puissant se produisait sur les flancs, et la masse du glacier devait monter à une grande élévation. — Mais en s'éloignant des parois rocheuses à Brosso sur la droite, et ces parois manquant presque subitement sur la gauche, à Andrate, le glacier se trouvant libre éprouva une dépression et se répandit au point de couvrir le terrain sur une ligne transversale de 21 kilomètres et s'avança jusqu'à Moncrivello sur un parcours d'environ 28 kilomètres.

« L'éperon de rochers qui s'avance vers la Doire vis-à-vis de Quassolo fit dévier tout le courant, qui ne se trouva arrêté par aucun rocher important vers le levant sous Andrate; et dès lors de la direction nord-sud qu'il avait jusqu'à son débouché, il se jeta dans la direction de nord-ouest à sud-est. Le glacier ne trouvant aucun empêchement sur la gauche y forma cette belle moraine latérale gauche si régulière qui depuis Andrate s'étend, au sud-est jusqu'à Cavaglià (268 mètres au-dessus du niveau de la mer) sur une étendue de 21 kilomètres et élevée à Andrate de plus de 600 mètres au-dessus du plan de la Doire.

« Les choses ne marchèrent pas aussi régulièrement sur le côté droit. Une digue de roches de diorite émerge de quelque dizaine de mètres près de Borgofranco, et se dirige au sud-ouest vers Ivrea, Parella, Strambinello. Cette digue fut puissamment polie et moutonnée ; malgré cela sa présence eut la puissance de faire dévier une partie de la masse de glace et de la diriger au sud-ouest.

« Voilà dès lors se former deux courants imparfaitement dis-

tincts: l'un plus élevé et à gauche franchit la digue, continue vers le sud-est et forme la moraine latérale gauche, la Serra; l'autre tourne au sud-ouest, se trouve lancé contre les basses roches qui séparent la vallée de la Doire-Baltée de la vallée de la Chiusella; ces rochers sont surmontés, le glacier se jette dans le Valchiusella et forme la moraine latérale droite depuis Brosso jusqu'à Strambinello, à la hauteur d'environ 467 mètres au-dessus du plan de la Doire. Cette moraine est très-irrégulière parce qu'elle s'appuie sur des roches fort accidentées et qu'elle se dirige au sud-ouest selon la direction prise par la seconde portion du glacier.

« Mais à Strambinello, le courant de glace, ne trouvant plus de grands obstacles dans la digue des rochers fort basse et largement interrompue, abandonne sa direction forcée et anormale, reprend sa direction primitive, s'avance jusqu'à Caluso vers le sud-est, en construisant le second morceau de moraine latérale droite sur l'espace de 15 kilomètres.

« Les deux courants qui ont construit la moraine latérale gauche d'Andrate à Cavaglià et la moraine latérale droite de Brosso à Caluso, bien qu'ils n'eûssent pas été parfaitement isolés, devaient pourtant se maintenir assez distincts au point de construire chacun son arc morénique frontal particulier.

Et en effet, le bassin morénique d'Ivrée ne se termine pas par un seul arc, mais bien par deux, qui sont: le plus grand entre Caluso et Borgomasino avec 10 kilomètres de corde, et le second, plus petit, à gauche entre Cossano et Paverano avec 7500 kilomètres de corde, formant ensemble un double arc frontal d'environ 18 kilomètres.

« Les deux courants devaient être séparés par une dépression dans laquelle s'accumulaient les matériaux moréniques pour former la moraine incidente qui de Settimo-Rottaro et Cossano s'étend vers l'intérieur du bassin morénique pendant trois kilomètres et demi environ jusqu'à Caravino.

« Peu à peu l'immense bassin fut abandonné par le glacier qui reculait. — Ce recul pourtant fut interrompu par divers temps d'arrêt, comme l'indiquent les divers cordons à angles très-aigus de la Serra et de la moraine de Brosso. — Le bassin morénique se rétrécissait peu à peu par ces arrêts répétés du glacier

dans son évolution de recul, et le rétrécissement était naturellement plus sensible dans la partie la plus basse du bassin. Un temps d'arrêt plus prolongé est mis en évidence par les restes d'un arc terminal de moindre dimension formé par le morceau morénique de Bollengo (la petite Serra) et par ceux d'Albiano, de Tina, de Strambino, de Romano et de Perosa.

« Le glacier s'étant retiré complétement, un vaste lac remplit le bassin d'Ivrée jusqu'à-ce que les eaux battant en brèche l'arc terminal de la gauche s'ouvrirent un passage entre Cavaglià et Settimo-Rottaro au midi du lac de Viverone, en face de la région dite de Dora-Morta. Mais ce passage étant venu à s'obstruer, la Doire s'ouvrit son lit actuel sous Mazzé dans l'arc terminal de la droite. Les lacs de Candia et de Viverone sont les derniers restes microscopiques de l'ancien lac d'Ivrée. »

Pour ce qui regarde l'importance des anciens dépôts glaciaires, c'est de la même conférence alpine que j'extrais les lignes suivantes: « Généralement on attribue aujourd'hui un caractère de calamité à un développement anormal des glaciers, qui envahissent des localités peuplées et cultivées, et il est vrai qu'on peut y vérifier de véritables dommages locaux; mais si l'on examine la chose à un point de vue plus large, le recul plutôt que l'avancement des glaciers constitue una source de dommages. Ce n'est pas le cas de développer ici cette idée, mais, pour en comprendre l'exactitude, il suffit de bien se rappeler quelle est la fonction des glaciers dans l'harmonie universelle de notre globe terrestre. — Mais en nous limitant à l'impression défavorable que suscite tout d'abord en nous l'idée d'une extension de glaciers envahisseurs, nous sommes portés à considérer l'époque glaciaire comme une époque de solitude, de tristesse, de mort, de désolation, comme une époque de malheur dans la vie de notre terre. Et bien! c'est précisément à la période glaciaire que nous sommes redevables si une partie aussi grande de notre sol de l'Italie septentrionale est habitable, cultivable, si fertile et si belle. C'est aux glaciers anciens que nous devons l'arrondissement des roches qui forment le thalweg et les flancs les plus bas de nos vallées; dans quelques-unes de ces vallées les roches arrondies s'élèvent à une grande élévation et là où elles terminent, on observe souvent une espèce de terrasse, qui se prête fort bien à

la construction des villages et des bourgades. Les glaciers ne se contentèrent pas d'adoucir l'aspérité des rochers dans le bas des vallées, mais ils les couvrirent de manteaux moréniques qui se prêtent à la culture.

« Dans les Alpes nous voyons se succéder avec alignement sur les deux flancs d'une vallée les bourgades et les villages ; ils sont bâtis sur une terrasse travaillée par le glacier et sur des morceaux d'anciennes moraines latérales et encore plus généralement en proximité ou même sur de vieilles moraines insinuées. Le mélange d'éléments minéralogiques si divers dans le matériel morénique et sa faculté de se désagréger le rendent apte à une végétation des plus variées et des plus riches. Les moraines agissent comme une éponge sur les eaux de pluie, ou sur celles qui se précipitent des roches nues qui les dominent, elles les absorbent et ne les cèdent aux pays qui sont à leurs pieds que graduellement sous formes de limpides et fraîches fontaines.

« Enlevons les plaques, les revêtements moréniques et un très-grand nombre des vallées de nos Alpes ne seraient plus habitables. Mais cela ne suffit pas. Ne sont-ce pas les glaciers qui ont construit de si nombreuses et de si belles collines moréniques au débouché des grandes vallées, collines très-fertiles et toutes parsemées de très-nombreux villages et de nombreuses bourgades, qui forment les plus belles régions de l'Italie septentrionale?

« Je cite les collines qui environnent le bassin d'Ivrée, celles de Rivoli et d'Avigliana, celles qui forment les barrières du Lac-Majeur, celles sur lesquelles se sont livrées les grandes batailles pour la constitution du Royaume d'Italie, celles enfin qui recouvrent le pied méridional des Alpes.

« C'est aux glaciers que nous Italiens, nous devons ce magnifique paysage préalpin que les étrangers nous envient, ce paysage aux lignes et aux formes spéciales, mais toujours de la plus grande beauté que Desor par une très-heureuse expression appelle : le paysage morénique. »

Les plateaux et les dépôts moréniques donnent hospitalité aux villages, et en effet, Courmayeur, La-Thuile, Morgex, La-Salle, Arvier, Villeneuve, Aymavilles, St-Nicolas, Charvensod, Cogne, Valsavaranche, Champorcher, Champ de Praz, Châtillon, Valtournanche, Brusson, Challant et bien d'autres villages ont été

construits sur des dépôts glaciaires, et ce sont les moraines qui se couvrent des plus belles forêts, des prairies les plus verdoyantes, des champs les plus fertiles, des vignes les plus productives du vin le plus généreux.

IV. — Les Minéraux utiles de la Vallée.

Avant tout, je me permets une considération.

Dans les montagnes il y a une vraie manie pour la recherche des minéraux utilisables. Partout le berger, le propriétaire de châlets, les propriétaires d'une portion de vallée sont saisis du vertige des mines; une veine de substance brillante, c'est pour le moins de l'or pur; le mica, c'est de l'argent; une pierre verte, c'est du cuivre; une roche rougeâtre, c'est du fer; il n'y a qu'à recueillir pour se faire des centaines de mille francs.

Généralement cette manie, à quoi aboutit-elle? à jeter par la fenêtre des sommes qui pourraient être utilisées ailleurs, à réduire à la misère des montagnards qui ne sont pas riches, à créer des illusions qui sont bien cruelles quand elles s'évanouissent, à remplir les poches de certains chevaliers d'industrie qui font leur spéculation de l'ignorance et de la convoitise des pauvres gens. J'ai bien des preuves de la vérité de ce que j'avance.

Pour exploiter utilement des mines, il faut trouver le minerai, et pour le trouver il faut le connaître, ou pour le moins avoir placé sa confiance en des personnes qui puissent le connaître, et dans la plupart des cas on se méfie des minéralogistes et des ingénieurs des mines: ensuite il faut que le minerai soit en certaine abondance et ce n'est que l'ingénieur pratique qui peut en calculer la quantité, après un scrupuleux examen du filon, de l'amas; il faut que le minerai ne soit pas d'une exploitation très-difficile, que la roche encaissante soit bonne, que la localité ne soit pas telle qu'il faille de fortes sommes pour le transport du minerai dans la vallée; il faut enfin faire un calcul exact des dépenses totales et de la valeur de rente du minerai. Ce n'est pas sans de grandes connaissances pratiques que l'on peut arriver à ce résultat. Des minerais il y en a partout dans les

montagnes, mais la question, c'est qu'ils soient exploitables avec profit. Il serait très-salutaire de méditer sur le nombre des fortunes grandes et petites qui se sont fondues, évaporées dans l'aveugle recherche et dans l'exploitation des minerais.

La vallée d'Aoste est très-riche en minerais, et beaucoup de mines furent exploitées dans les temps reculés: cela est confirmé par l'abondance de ruines de fonderies et par l'énorme quantité de scories que l'on rencontre çà et là. Mais alors chaque région consommait le produit local en fer, plomb, argent, etc.; à présent il y a la concourrence des autres nations qui sont dans des conditions très-favorables pour la production des métaux. Mon opinion est que quand la vallée d'Aoste aura des moyens de transport à bon marché, elle pourra tirer parti de quelques-unes et non pas de toutes les mines qu'on fait communément figurer, en vendant le minerai brut et non pas en le fondant, en le traitant sur place; on ne réussirait pas à vaincre la concurrence étrangère, on aboutirait au complet déboisement des montagnes valdôtaines, ce qui serait un malheur beaucoup plus grand que le défaut d'exploitation des mines.

Examinons à présent les principaux gisements des minerais utiles.

Le vallon de Champorcher est creusé dans la *zône des pierres vertes* et nous y trouvons ses minerais caractéristiques; c'est-à-dire: le cuivre pyriteux et le fer magnétique; le premier dans les roches amphiboliques, le second dans la serpentine; le chalkopyrite peut donner de 7 à 14 pour 100 de cuivre, le restant est soufre, fer et roche de la gangue. — Je ne crois pas que le vallon de Champorcher ait présenté jusqu'ici des gisements de cuivre ou de fer exploitables. On cite la galène (sulphure de plomb argentifère); on a fait des travaux, mais la mine a été abandonnée; ce qui n'est pas bon signe.

Le vallon de Champ de Praz a une bonne mine de cuivre pyriteux à la base du Barbeston et de la Cléva de Torgnon; elle mérite certainement d'être exploitée pour la bonté de son produit, l'abondance et l'épaisseur des lentilles du minerai. — On exploite aussi une mine de fer magnétique dans la serpentine tout près du Lac Gelé, à plus de 2000 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer; je doute bien qu'elle donne de grands profits.

Toujours dans la *zône des pierres vertes*, on a signalé du cuivre pyriteux à la Balme, près du Mont-Jovet.

On a signalé aussi du cuivre pyriteux dans les amphibolites (diorites) de Belle-Combe, et à la base nord du Barbeston, et du fer magnétique dans la serpentine lherzolitique d'Ussel.

Dans le haut vallon de Valmariana passe la zône cuivreuse grenatifère de Champ de Praz et celle serpentineuse ferrifère du même vallon; on a travaillé, mais, je crois, sans grand profit, à l'excavation du cuivre et du fer tout près du Barbeston et du Mont-Giron.

Dans le vallon de Ponton (Chambave), à la base du Mont Aü il y a une mine de fer magnétique dans la serpentine.

D'anciennes et grandioses exploitations de calcopyrite se trouvent dans le vallon de Fénis au pied du promontoire de l'Ermitage de St-Julien, à l'embouchure du vallon, dans la diorite grenatifère; à Montroux et en d'autres lieux; il paraît que les Salasses ou les Romains ont fondu beaucoup de minerai à en juger par l'énorme accumulation de scories à Miserogne, et aux nombreuses ruines de fonderies au plan de Clavalité; ce serait bien d'étudier de nouveau ce gisement qui se trouve sur l'alignement de la zône dioritique, cuivreuse, grenatifère. — La montagne à gauche en pénétrant dans le vallon donne de la bonne pierre ollaire qui ne manque pas même à Champ de Praz.

Le vallon de St-Marcel est renommé pour les grands travaux minéraires exécutés pour le chalkopyrite, toujours dans la même zône dioritique-grenatifère; il y a aussi un grand établissement de fonderie en bas; mais à présent tout est abandonné à l'oubli, à la ruine. La mine cuivreuse de St-Marcel a été peut-être complétement exploitée.

Plus en haut, c'est du manganèse oxidé (bramite) qu'on exploite avec un certain profit. — La pierre à chaux ne fait pas défaut dans les deux vallons de St-Marcel et de Fénis. — Près des châlets de la Chaux (la Tza) on trouve des traces de fer magnétique dans le talcschiste.

Dans le vallon de Lôres on a trouvé des traces de cuivre pyriteux à la suite de la zône cuivreuse. — On a travaillé aussi à la recherche d'une petite veine de pyrite aurifère près des châlets Gramonanche, et, en haut, au bord du Lac Long, dans un clappey!!

La poudingue dont on a construit l'arc triomphal d'Aoste a été excavée entre Gressan et Charvensod.

À Gressan, dans le talcschiste, on a exploité du fer magnétique. Dans la commune de Gressan est assez fréquente l'amianthe asbestiforme, c'est-à-dire peu fibreux et fléxible. On a signalé aussi du manganèse oxidé.

Aymavilles a donné le marbre *bardiglio* (carbonate de chaux cristallin) qui servit pour décorer l'arc triomphal d'Aoste, et l'église même du village.

À Cogne, dans la serpentine, se trouve la fameuse mine de fer magnétique ; c'est un amas de 25 à 30 mètres de puissance qu'on exploite en plein jour ; voilà le plus grand gisement de fer de toute la vallée, qui a alimenté pendant de longues années les fonderies valdôtaines. Tout le long de la vallée de Cogne on trouve les restes d'anciennes fonderies. — Le fer magnétique est aussi exploité dans la vallée de Grauson. — La grande mine à présent est inactive. — Cogne donne du cuivre pyriteux dans la diorite de l'*Écloseur* (Grauson), du gypse, de la pierre à chaux dans la montagne de la Craya, des tufs calcaires qu'on travaille en moellons, de la galène argentifère tout près du glacier de Valeille.

La pyrrothine (sulphure de fer magnétique et nichelifère) se revèle dans le Valgrisanche, près d'Arvier.

Dans la gorge qui de Pré-St-Didier pénètre dans la vallée de La-Thuile, on a exploité un gisement de chalkosine (sulphure de cuivre) argentifère.

À La-Thuile on a aussi exploité une mine de galène argentifère, mais la vraie richesse minéralogique du bassin, c'est l'anthracite, qui y est abondante et de bonne qualité ; les affleurements du combustible minéral les plus travaillés s'étendent de la base de la pointe du Mont-Valesan, à l'est du petit St-Bernard, jusqu'au fond de la vallée à deux kilomètres en amont de La-Thuile vers le glacier du Rutor ; ensuite ils remontent au nord au-dessus des retranchements du Prince Thomas, pour descendre, en face de Morgex, à la Doire.

La-Thuile donne aussi du gypse tout près du village et de la tourbe.

Le massif du Mont-Blanc, pour la partie correspondant à l'Allée

Blanche ne donne parmi les minerais utiles que de la galène argentifère lamellaire sur les flancs qui tombent sur le glacier du Myaye, dans une position très-difficile pour l'excavation et la descente du minerai.

Descendant sur le flanc gauche de la Doire, nous signalons de la galène argentifère près de la Saxe, du gypse dans la Combe Feuillerat, près de Courmayeur et du fer oligiste (sexquioxyde anhydre de fer) dans la même Combe.

Dans la commune de Morgex on exploite des schistes tégulaires du terrain de l'anthracite.

Dans la Combe Vertosan, au nord d'Avise, on trouve de la galène argentifère, de la sidérite (fer carbonaté) et dans le vallon de St-Nicolas, du gypse, de la galène et, on dit, aussi de sulphure de zinc.

À St-Remy on trouve une mine de carbonate de fer, à présent abandonnée, dont le minerai était traité à Gignod. On a signalé aussi et cultivé de la galène argentifère, du zinc sulphuré, l'antimoine sulphuré. — Près du St-Bernard on a trouvé de fer oligiste et dans la partie supérieure du vallon de Bosses, on exploite des affleurements d'anthracite.

Le cuivre pyriteux, la galène, le fer magnétique et l'antimoine sulphuré se trouvent aussi dans les communes de St-Oyen et d'Étroubles.

C'est dans le petit vallon d'Ollomont qu'on trouve un autre gisement remarquable de cuivre pyriteux. — La mine d'Ollomont est en pleine activité et le cuivre obtenu par le traitement du minerai est tiré en fils et en plaques à Bard, dans l'établissement de MM. Cornalissen et Simonis. Le chalkopyrite d'Ollomont, riche en sulphure de fer, est accompagné par du talc et du quartz. Le quartz présente parfois des concentrations laminaires d'or natif.

Près de Chesalet, commune de Sarre, on a trouvé du fer oligiste en lamelles brillantes dans les calcschiste, et le calcaire cristallin exploité pour pierre à chaux n'y fait pas non plus défaut.

La présence de galène argentifère a été signalée dans la commune de Quart.

La vallée de St-Barthélemy donne du cuivre pyriteux, du fer

magnétique dans la serpentine, de l'amianthe, du manganèse oxidé et de la galène argentifère.

À Verrayes la serpentine contient des grains cristallins de fer magnétique, et dans la même commune on trouve aussi de la galène argentifère.

Le Valtournanche ne paraît pas très-riche en produits minéraires; pourtant à la montagne de Chignana on a trouvé du carbonate de cuivre. On exploite aussi de la pierre ollaire ; on parle encore des filons du Créton, du Montaber et de Cheneil, et la pierre à chaux y abonde partout; on exploite du manganèse à Torgnon. À Emarèse et Sommarèse, on travaille une carrière de pierre ollaire, près du col de Joux.

La vallée de Challant donne du chalkopyrite tout près de Verrès, en face du château dans la diorite chloriteuse, — à Challant-St-Victor, dans le schiste talqueux, à Challant-St-Anselme, de la galène argentifère avec du quartz près de Tergnod dans la diorite et à Brusson du fer magnétique.

Dans le vallon d'Arnaz on trouve aussi du cuivre pyriteux.

Enfin dans la vallée de Gressoney on a signalé de la pyrite aurifère à Lillianes, du quartz pyriteux aurifère tout près du glacier du Lys (mine exploitée par M. Vincent en 1819), l'antimoine sulphuré près d'Indren, de l'asbeste à l'alp Betta, du fer magnétique à Félik, et du cuivre pyriteux au pied du Mont-Rose.

En résumé, nous croyons que les diverses zones rocheuses sont caractérisées par certaines espèces minérales utilisables, savoir:

Granits et gneiss anciens — galène argentifère ;

Zône des pierres vertes (calcareo-magnésienne et micacéo-feldispathique) — cuivre pyriteux (diorite), fer magnétique (serpentine), fer oligiste (calcschiste), calcaire cristallin.

Zône anthracifère — anthracites, etc.

Zône paléozoïque — calcaires et gypses.

Les minerais métallifères réellement importants pour la vallée d'Aoste sont le cuivre pyriteux et le fer magnétique. — Les gisements de galène argentifère et de manganèse oxidé viennent au second rang; ils méritent pourtant d'être appréciés.

La vallée d'Aoste a beaucoup de gisements de minéraux utiles; mais à présent on peut considérer comme les seuls réelle-

ment profitables ceux de Champ de Praz, de Cogne, d'Ollomont, de St-Marcel, et de La-Thuile pour l'anthracite.

Cette notice géologique et minéralogique a peut-être un développement excessif pour le but auquel elle est destinée; mais la vallée d'Aoste est bien grande et bien intéressante et, pour ma part, je trouve que la notice est relativement bien courte.

Dr M. Baretti.

IV.

NOTICE BOTANIQUE.

On indique dans ce catalogue les plantes spéciales qui ont été recueillies dans la vallée d'Aoste par des botanistes distingués comme Messieurs le ch^ne Carrel et Pierre Écharlod, phlébotomiste de l'hôpital Mauricien d'Aoste et par le prof^r Parlatore. Dans la salle du Club Alpin à Aoste, on trouvera aussi un herbier en deux volumes de la *Flora Augustana* où plusieurs de ces plantes ont été classifiées avec soin par Mr Écharlod.

Alyson — *Au Colignon colline d'Aoste.*
Arabis Scabra — *Route de Cogne sur les Aymavilles.*
Arabis Alpina — *Route de Pré-Saint-Didier à La-Thuile à gauche.*
Allium Glacialis — *Notre Dame de la Neige, sur Saint-Barthélemy.*
Ægilops squarrosas — *Route d'Aoste à Signayes, sur les bords des murs.*
Astragalus vescicarius — *Route de Cogne, à gauche.*
Artemisia dracunculus — *Cultivée dans les jardins d'Aoste.*
Adianthum Capillus Veneris — *Dans les vignes de Nus et sur le sentier de Cez-de-Vô, route de Châtillon à Valtournanche.*
Acrosticum marantae — *A Fénis et Saint-Marcel.*
Acrosticum septentrionale — *Dans les rochers de Quart.*
Asplenium nigrum — *Id.*
Asplenium ruta muraria — *Dans les rochers de Chevrot.*
Asplenium trichomanoides — *Id.*
Asplenium Ceterach — *Id.*
Alchemilla pentaphyllea — *Sur les sommités de La-Thuile.*
Alchemilla alpina — *A Bard et à l'Hermitage de Saint-Grat.*
Alchemilla vulgaris — *A Fontainebleau et Féline près d'Aoste.*
Anemone alpina — *Au fond du Val de Vertozan — La-Salle.*

Anemone pulsatilla — *Hameau de Osen sur Aymavilles.*
Anemone sulphurea — *Sommités de Bionaz.*
Anemone hepatica — *Dans les bois de Brissogne.*
Adonis miniata — *Dans les champs stériles d'Aoste.*
Asphodelus — *Sur le chemin du Crou près d'Aoste.*
Allium ursinum — *Dans les prés de la Basse Vallée.*
Allium victoriale — *A La-Thuile, montagne de Chavanne.*
Agrostemma coronaria — *Sommité de Saint-Nicolas et de Bard.*
Agrostemma githago — *Dans les champs de blé d'Aoste.*
Agrimonia eupatoria — *Au pied du vallon de Chevrot-Gressan.*
Acquilegia alpina — *Au fond de la vallée de Saint-Barthélemy.*
Acquilegia vulgaris — *Dans les prés en-dessous de Charvensod.*
Aconitum amarum — *A droite du chemin près de Cogne.*
Aconitum Napellus — *Aux Lores, de Brissogne à Saint-Marcel.*
Aconitum lycoctonum — *Dans les prés des montagnes de Lavoz sur La-Salle.*
Alea officinalis — *Cultivée dans les jardins d'Aoste.*
Alea rosea — *Id.*
Angelica arcangelica — *Sur la droite du Buthier près d'Aoste, Vallon de La-Combe.*
Astrantia minor — *En-dessus de l'Hermitage de Saint-Grat.*
Astrantia major — *Dans les prés humides de Féline.*
Astragalus glyciphillos — *Au pied du vallon de Fontainebleau.*
Anthyllis Barba Jovis — *A mi-colline sur Sarre.*
Anthyllis vulneraria — *Dans les près arides au pied du vallon de Gressan.*
Actæa spicata — *A moitié du vallon en-dessous du pic Carrel (Becca di Nona).*
Alyssum myagroides — *Sur les rochers de la route pour Rhêmes Notre-Dame.*
Alisma plantago acquatica — *Aux îles de Chézallet près d'Aoste.*
Aster hirtus — *Sur les bords du Buthier.*
Aster montanus — *Sur les bords de l'ancienne route de Valpelline, rive gauche du Buthier.*
Aster officinalis — *Cultivée dans les jardins d'Aoste.*
Aster amellus — *Au pied du Vallon de Féline.*
Aster alpinus — *Sur les sommités du Petit Saint-Bernard.*
Achillea millefolium — *Dans les prés d'Aoste.*
Achillea tomentosa — *Sur la route de Beauregard d'Aoste.*
Achillea nana — *Sur les sommités des montagnes de Lagenay de La-Salle.*
Achillea atrata — *En-dessus de l'Hermitage près du lac de Chamosé.*
Achillea macrophylla — *Sur les sommités de Borses Saint-Rhemy.*
Achillea alpina — *Sur les sommités des montagnes de Laau de La-Salle.*
Achillea ptarmica — *Dans les prés et sentiers de Féline.*
Achillea odorata — *Sommités de la vallée de Cogne.*
Artemisia boccone — *Sur les montagnes de Bionaz.*
Artemisia glacialis — *Id.*
Artemisia rupestris — *Au fond de la vallée de Saint-Barthélemy.*
Artemisia valesiaca — *Sur les bords du torrent de Quart.*
Artemisia pontica — *A mi-colline de Chézallet.*
Artemisia absinthium — *A mi-colline d'Aoste.*

Artemisia vulgaris — *Au pied de la colline de Fontainebleau.*
Artemisia campestris — *Dans les champs stériles d'Aoste.*
Artemisia abrotanum — *Cultivée dans les jardins d'Aoste.*
Arbutus uva ursi — *A mi-colline de Pollein, près d'Aoste.*
Atropa mandragora — *Trouvée au pied de Douves sur Valpelline.*
Atropa belladonna — *Dans le bois de Pré-Saint-Didier.*
Asclepias vincitoxicum — *Sur les rochers de Pollein et de Féline près d'Aoste.*
Anagallis cærulea — *Sur la grande route de Sarre.*
Anagallis phœnicea — *Dans la plaine de Sarre.*
Anthirrinum linaria — *A mi-colline de Jovençan.*
Anthirrinum alpinum — *Aux environs du lac de Chamolé.*
Anthirrinum supinum — *Dans le torrent de Pont Davisod près de Chézallet.*
Anthirrinum cymbalaria — *Elle a été portée de Londres, et se cultive dans les jardins d'Aoste.*
Alectorolophus hirsutus — *Dans les prés des montagnes de Valgrisanche.*
Adoxa Moschatellina — *Route du Pâquier au Breuil, Valtournanche.*
Artemisia spicata — *Id.*
Azalea procumbens — *Id.*
Avena subspicata — *Col de Saint-Théodule, id.*
Aretia glacialis — *Id.*
Astragalus alopecuroïdes — *Aux environs de Breil, Valtournanche.*
Avena versicolor — *Id.*
Agropyrum glaucum — *Au pied du Cramont, Pré-Saint-Didier.*
Agrostis alba — *Id.*
Alsine Jacquini Koch — *Id.*
Asperula longi flora — *Id.*
Astragulus onobrycis — *Id.*
Allium oleraceum — *Au pied du Cramont, au châlet de la Tièdre.*
Allium sphæro-cephalum — *Id.*
Anthericum Liliago.
Adenostylis albifrons Reich. — *Lac de Combal, Courmayeur.*
Aronicum scorpioides — *Id.*
Armeria alpina — *Id.*
Arabis alpina — *Près de l'Hospice du Grand Saint-Bernard.*
Alsine recurva Wahlemb. — *Id.*
Arenaria biflora — *Id.*
Agopodium podagraria — *Id.*
Androsace glacialis Hopp. — *Id.*
Androsace obtusifolia All. — *Id.*
Allium Schænoprasum — *Id.*
Antroxanthum odoratum — *Id.*
Aspidium dilatatum Willd. — *Id.*
Andropogon ischæmum L. — *Sur la route de Saint-Vincent à Châtillon, sur les roches et dans les prés en passant au pied des collines.*
Aiuga pyramidalis — *Au pied du vallon entre Pollein et Brissogne.*
Aiuga alpina — *Autour du couvent du Grand-Saint-Bernard.*
Aiuga reptans — *Assez commune dans les prés d'Aoste.*

Aiuga Chamæpitys — *Sur les bords des murs et champs stériles d'Aoste.*
Bulbocodium vernum — *De Pâquier à Breil, Valtournanche.*
Balota nigra — *A mi-colline sur la route d'Excenex d'Aoste.*
Betonica officinalis — *A moitié colline de La-Salle au Larzai.*
Brionia alba — *Sur le bord du torrent de Valpelline.*
Bidens tripartita — *Dans les champs près d'Aoste.*
Bisoutella auriculata — *A mi-colline de Charvensod.*
Biscutella didyma — *A mi-colline de Gressan.*
Biscutella coronopifolia — *A mi-vallon au-dessus de l'Hermitage.*
Berberis vulgaris — *Commune dans toutes les vallées latérales.*
Buxus semper virens — *Dans les prés incultes de Porossan.*
Boletus agaricum — *Au pied des vieilles mélèzes, très-rare.*
Bartsia alpina — *Sur la route du Grand Saint-Bernard et au lac de Combal.*
Briza major — *Dans les prés de Verrès.*
Briza media — *Dans les prés de Chevrot.*
Briza nigra — *A travers de la colline de Charvensod.*
Briza elmagato — *Aux lieux incultes de Féline.*
Bromus tectorum L. — *Route de Pré-Saint-Didier à La-Thuile.*
Bupleurum ranunculoides elatius Koch — *Id.*
Bupteurum graminifolium et petræum Wulf. — *Versant méridional du Cramont.*
Cynoglossum officinale — *A mi-colline entre Brissogne et Saint-Marcel.*
Convolvulus arvensis — *Commune dans les champs.*
Convolvulus sepium — *Commune sur les sentiers.*
Convalleria polygonatum — *Route de Châtillon à Torgnon.*
Campanula rapunculus — *Dans les prés humides de Fontainebleau.*
Campanula pyramidalis — *Sur les bords du Buthier.*
Campanula urticifolia — *Au pied du vallon près de Pollein.*
Campanula glomerata — *Près du vallon de Fontainebleau.*
Campanula barbata — *Dans le vallon de Vayou Saint-Barthélemy.*
Carduus personatus — *Dans les prés d'Étroubles.*
Carduus tinctorius — *Dans les prés sur Châtillon.*
Carlina acaulis — *A mi-colline d'Aymavilles.*
Centaurea nigra — *Commune dans les prés secs.*
Centaurea nigra — *Commune dans les prés secs et à mi-colline d'Aoste.*
Centaurea montana — *Sur les montagnes de Saint-Nicolas.*
Centaurea Cyanus — *Commune dans la plaine et dans les champs de blé.*
Centaurea scabiosa — *Id.*
Cynanchum vincet-oxicum — *Route de Châtillon à Torgnon.*
Centaura Rhapontica — *Montagne de Glarey sur Valgrisanche.*
Crysocoma linosyris — *Au pied de la colline, à gauche de Fontainebleau.*
Conyza squarrosa — *Sur les bords du Buthier près de Porossan.*
Conyza saxatilis — *Aux îles de Sarre.*
Chamæmelum arvense — *Commune dans les champs arides.*
Chamæmelum alpinum — *Au-dessus de l'Hermitage.*
Chrysenthemum leucanthemum — *Dans les prés d'Aoste.*
Chrysenthemum alpinum — *Aux alpéages de Gressan et Jovençan.*

Circæa lutetana — *Sur la grande route de Gignod.*
Cornus mas — *A droite de la route de Valpelline.*
Cornus sanguinea — *Sur les bords du sentier de Fontainebleau.*
Cochlearia armoracia — *Dans les jardins d'Aoste.*
Chelidonium majus — *Autour des remparts romains d'Aoste.*
Clematis flammula — *En-dessous du bois Crozat, à l'est de Cogne.*
Clematis vitalba — *Aux îles de Sarre.*
Conium maculatum — *Aux environs d'Étroubles et à Éfraz.*
Cactus opuntia — *Sur la route de Pont-Saint-Martin.*
Corylus avelana — *Au vallon de la Comba de Porossan.*
Chenopodium bonus Henricus — *A mi-colline des châlets de la Cerise-Charvensod.*
Chenopodium vulvaria — *Commune autour de la ville d'Aoste.*
Chenopodium botrys — *A Quart et Saint-Christophe.*
Chenopodium scoparia — *Sur les bords de la Doire près d'Aymavilles.*
Chenopodium Augustanum — *Dans les vignes de la colline d'Aoste.*
Cucubalus behem — *Commune dans les prés secs.*
Carum Carvi — *Commune dans les prés de Gressan.*
Campanula lanceolata — *Sur les bords des prés sous Éfraz.*
Centaurea panicutata — *Commune dans les îles d'Aoste.*
Centaurea phrysia — *Au-dessus de Saint-Nicolas.*
Centaurea nemorosa — *Dans les bois de Charvensod.*
Celtis australis — *A travers de la colline sur la droite près d'Aoste.*
Cardamine thalictroides — *Au-dessus de l'Hermitage.*
Cardamine bellidioides — *A droite de la vallée de Vertosan.*
Cardamine alpina — *Châlet de Vayon sur Saint-Barthélemy.*
Carex leporina — *Dans les îles d'Aoste.*
Carex remota — *A mi-colline de Fontainebleau.*
Carex echinata — *A la poudrière d'Aoste.*
Carex Bellardi — *Au-dessus de Charvensod, près de l'Hermitage.*
Digitalis parvi-flora — *Dans les bois de la commune de Gignod.*
Digitalis grandiflora — *En-dessous du Petit-Saint-Bernard près de Séez.*
Digitalis purpurea — *Cultivée dans les jardins d'Aoste.*
Dypsacus sylvestris — *Sur la route de Gignod.*
Dypsacus pilosus — *Sur les bords du chemin de Quart.*
Doronicum pardalianche — *Près du lac du Grand Saint-Bernard.*
Dictamnus albus — *Sur les rochers de la route de Valgrisanche.*
Dryas octopela — *Dans les châlets du Grand-Saint-Bernard.*
Delphinium peregrinum — *Dans les champs stériles d'Aoste.*
Dianthus sylvestris — *Sur l'Hermitage près du lac de Chamolé.*
Dauus carota L. — *Sur les rochers près de la route en-dessous de Saint-Vincent à Châtillon.*
Dianthus Carthusianorum — *Id.*
Deyeuxia varia Kunt — *Sur le versant méridional du Cramont.*
Deschampsia cæspitosa B. — *Près du couvent du Grand Saint-Bernard.*
Dentaria digitata — *De Pâquier au Breil, Valtournanche.*
Euphrasia officinalis — *Entre Fontainebleau et Féline; très-belle.*

Euphrasia lutea — *Dans les champs stériles sous l'Hermitage.*
Eupatorium canabinum — *Sur les bords du Buthier, Mère des rives.*
Erigerum canadense — *Commune dans les champs d'Aoste.*
Erigerum alpinum — *Autour de l'Hermitage.*
Empetrum nigrum — *Sur les châlets de Chabodery.*
Erysinum herbacea — *Sur le sentier de Révérié, mi-colline sur Charvensod.*
Erysinum alliaria — *Près des maisons rurales.*
Epilobium hirsutum — *Aux îles de Jovençan.*
Epilobium alpinum — *Au-dessus des châlets de Vayou, vallée de Saint-Barthélemy et au lac de Combal.*
Euphorbia sylvatica — *Aux îles de Chézallet.*
Euphorbia pinea — *Aux îles sous Gressan.*
Eryophorum vaginatum — *Dans les prés humides de Féline.*
Eryophorum alpinum — *Dans les marais de La-Salle.*
Echium vulgare — *Sur les bords des champs stériles.*
Erica tetralix — *De Pâquier au Breil.*
Erigerum uniflorus — *Col de Saint-Théodule.*
Epipactis rubiginosa Gand — *De Pré-Saint-Didier à La-Thuile.*
Erucastrum obtusangulum Reich. — *Id.*
Euphorbia Gerardiana Jacq. — *Id.*
Erigeron acre var. parviflorum Parl. — *Id.*
Euphrasia minima Schleich. — *Versant méridional du Cramont.*
Elyna spicata Schrad. — *Id.*
Erigeron glabratum Hopp. — *Près de l'Hospice du Grand Saint-Bernard.*
Eriophorum Scheuchseri Hopp. — *Id.*
Epilobium Dodonei Will. — *Près du lac Combal.*
Epilobium origanifolium Lamk — *Id.*
Eryophorum angustifolium Rott — *Id.*
Erysimum Cheirantus Pess — *De Châtillon à Torgnon.*
Fragaria vesca — *Dans les îles d'Aoste et sous l'Hermitage.*
Fagus castanea — *A Quart, Saint-Marcel et au Villaret.*
Fragaria sterilis — *A mi-vallon de Brissogne.*
Festuca violacea Gand — *Versant méridional du Cramont.*
Festuca pumila Will. — *Id.*
Filago arvensis — *Près l'Hospice du Grand Saint-Bernard.*
Galium palustre — *Dans les environs de la ville d'Aoste.*
Galium purpureum — *A la Cerise, mi-colline de Gressan.*
Galium boreale — *Dans les prés, mi-colline de Gressan.*
Galium cruciata — *Au pied du vallon sous Brissogne.*
Galium vernum — *Sur la route de Châtillon à Chambave.*
Galium erparine — *Commune aux environs d'Aoste.*
Glechoma ederacea — *Autour des remparts romains d'Aoste.*
Gentiana purpurea — *Dans les prés humides de Féline.*
Gentiana asclepiadea — *Au-delà du pont de Derby, mi-colline.*
Gentiana acaulis — *Au Boaton, hautes montagnes de La-Salle.*
Gentiana ciliata — *A gauche du chemin de Gignod.*
Gentiana nivalis — *Autour du Grand Saint-Bernard.*

Gentiana bavarica — *Au Goudrane, châlet de Révérié, sur Charvensod, à gauche.*
Gentiana cruciata — *A gauche sur le chemin des Rhêmes.*
Gentiana centaurium — *Très-rare dans les bois sur Aoste.*
Gentiana spicata — *Dans les près humides de la poudrière.*
Gentiana lutea — *Dans les prés des châlets de Vertosan.*
Gnaphalium dioieum — *A mi-colline sur Pollein.*
Gnaphalium alpinum — *Autour du lac de Ruitors La-Thuile.*
Gnaphalium arvense — *Commune dans les champs stériles.*
Gnaphalium leontopodium — *Sur le col Fenêtre de Torgnon à Saint-Barthélemy.*
Geranium Robertianum — *Autour des remparts romains.*
Geranium Columbinum — *A mi-colline de Sarre-Chézallet.*
Geranium sylvaticum — *Sous l'Hermitage.*
Geranium cicutarium — *Assez commune sur les bordes du chemin.*
Gentiana perfoliata — *Dans les îles sablonneuses de Montfleury près d'Aoste.*
Galeobdolon luteum — *Sur la route de Châtillon à Torgnon.*
Geum reptans — *Col de Saint-Théodule.*
Geum urbanum — *Autour des murs romains.*
Geum rivale — *Sur les bords de la Doire, sous Féline.*
Geum montanum — *Au sommet de la vallée de Vertosan sur La-Salle.*
Geum reptans — *Sur la route de Saint-Remy au Grand Saint-Bernard.*
Galeopsys Ladanum L. — *De Pré-Saint-Didier à La-Balme.*
Galium sylvestre Poll. — *Id.*
Globularia vulgaris L. — *Id.*
Gypsophila repens L. — *Id.*
Gentiana utriculosa — *Versant méridional du Cramont.*
Globularia cordifolia — *Id.*
Gaya simplex Gand — *Prés du Couvent du Grand Saint-Bernard.*
Gymadenia conopsea Rich — *Id.*
Hissopus officinalis — *A mi-colline de Gressan, au lieu dit Gargantua.*
Heliotropium europeum — *Dans les champs sur Villefranche.*
Hyosciamus niger — *Autour des maisons rustiques.*
Hyosciamus albus — *Au mont du Château de Saint-Pierre.*
Hieracium alpinum — *A la sommité des Lores-Brissogne.*
Hieracium pilosella — *Près de Gressan sur Gargantua.*
Hieracium tomentosum — *A mi-vallon près de Charvensod.*
Herniaria glabra — *Sur la route de Gressan près de la Doire.*
Herniaria hirsuta — *Sur la route de Saint-Rhemy.*
Hieracium lanatum — *Midi du Cramont.*
Hypericum perforatum — *Id.*
Hippocrepis comosa — *Id.*
Homogyne alpina Cass. — *Id.*
Hedera helix — *Sur les bords du Buthier.*
Hippophae rhanmoides L. — *Id.*
Hedysarum obscurum L. — *Lac de Combal.*
Hieracium villosum Jacq. — *Id.*

Hypericum dubium Leers — *Près de l'hospice du Grand St-Bernard.*
Homogyne alpina — *Id.*
Heracleum spondylium L. — *De Châtillon à Torgnon.*
Holosteum umbellatum — *Route de St-Martin de Corléans.*
Iris germanica — *Sur les bords du Buthier et près de Mère des rives.*
Isatis tinctoria — *A mi-colline d'Aoste.*
Iberis cepæfolia (Thlaspi) — *Col St-Théodule.*
Impatiens nolitangere — *Au nord de la Tour de Bramafan.*
Juniperus sabina — *Commun à la Goletta-La-Salle.*
Juniperus nana Will. — *Midi du Cramont.*
Juncus arcticus Wild. — *Lac de Combal.*
Juncus alpinus Wild. — *Id.*
Juncus triglumis L. — *Id.*
Juncus jacquini L. — *Prés de l'hospice du Grand St-Bernard.*
Juncus trifidus L. — *Id.*
Lycopus europeus — *Aux îles de Villefranche-Quart.*
Leonurus cardiaca — *Dans les champs et vignes de Pollein.*
Leonurus galeobdolon — *Près de la grande route entre Nus et Chambave.*
Lycopsis variegata — *Très-rare sur les rochers du Cramont.*
Lycopsis arvensis — *Dans les champs stériles d'Aoste.*
Lilac vulgare — *Cultivée dans les jardins.*
Lysimachia vulgaris — *Dans les prés humides près de Féline.*
Lysimachia nemorum — *A mi-colline de l'hermitage.*
Lonicera caprifolium — *Cultivée dans les jardins pour ombrages.*
Lonica periclymenum — *Sur la route d'Arpuilles près d'Aoste.*
Lapsana comunis — *Dans les vignes de la colline.*
Lactuca scariola — *Au pied du vallon de Gressan.*
Lactuca virosa — *Dans les champs près de Gressan.*
Lactuca saligna — *Sur la route du Grand St-Bernard.*
Lunaria rediviva — *Cultivée dans les jardins.*
Lotus siliquosus — *Sur le monticule de Gargantua et à mi-vallon de Brissogne.*
Lotus hirsutus — *Dans les prés arides.*
Lythrum salicaria — *Dans les prés de Fontainebleau.*
Laurus nobilis — *Dans les jardins de Sarre et Chézallet.*
Lycopodium elevatum — *Dans la forêt dite de l'Évêché.*
Lycopodium selaginoides — *Au châlet de Legenay sur La-Salle.*
Lotus alpinus — *Sous les châlets de Sotron, à Bosses.*
Lotus cytisoides — *Sur le chemin au-dessus de Châtillon.*
Latyrus silvestris — *Sur la route de Ville sur Sarre.*
Lygusticum peloponesiacum — *En dessus de Brissogne.*
Lysimachia numularia — *Aux îles de Montfleury.*
Linnea Borealis — *A l'est de Cogne, bois de Croisat.*
Lithrospermum officinale — *Abonde dans les îles de la Doire.*
Lithrospermum arvense — *Commun dans les champs de la plaine.*
Lavandula spica — *Dans les jardins.*
Lasiagrostis calamagrostis Link — *Entre St-Vincent et Châtillon.*

Leontodon hastilis L. — *Entre St-Vincent et Châtillon.*
Linum catharticum — *Id.*
Lactuca perennis — *Entre Pré-St-Didier et le village d'Élèva, route de La-Thuile.*
Larix europea — *Id.*
Laserpitium Siler L. — *Id.*
Lotus corniculatus — *Au midi du Cramont.*
Lychnis alpina L. — *Id.*
Laserpitium Siler L. — *Id.*
Leontopodium alpinum — *Id.*
Leontodon vulgaris L. — *Id.*
Leontodon glabratus — *Id.*
Lecidea platicarpa Ach. — *Id.*
Lecidea geographica Ach. — *Id.*
Leontodon Taraxasi Lois. — *Lac de Combal.*
Linaria alpina Mill. — *Id.*
Luzula spadicea — *Près de l'hospice du Grand St-Bernard.*
Luzula lutea — *Id.*
Lilium bulbiferum — *Route du Pâquier au Breil Valtournanche.*
Lilium martagon — *Id.*
Laserpitium latifolium — *Id.*
Marrubium vulgare — *A mi-colline de St-Christophe.*
Melissa officinalis — *Cultivée dans les jardins.*
Myosotis palustris — *Dans les marais sous l'Église de Quart.*
Myosotis nana — *Sur la sommité des châlets de la montagne Lavod sur La-Salle.*
Myosotis arvensis — *Dans les Champs arides.*
Myosotis luppula — *Dans les champs de Chézallet.*
Meyanthes trifoliata — *Au lac de Bésepeira sur Arvier.*
Matricaria parthenium — *Cultivée dans les jardins.*
Matricaria camomilla — *Aux châlets de l'hermitage.*
Melilotus officinalis — *Dans les prés de St-Martin Corleans.*
Myrrhis hirsuta — *A mi-colline de Charvensod.*
Myrrhis pectenveneris — *Dans les vignes de Pont Davisod.*
Malva alcea — *Sur les rocs de Pierre Taillée.*
Melilotus albus — *Sur les bords des champs arides.*
Myrtilus latifolia
Melilotus dentata Pen. — *Route de Pré-St-Didier à La Thuile.*
Mentha sylvestris L. — *Id.*
Melampyrum selvaticum — *De Pré-St-Didier à Élèva.*
Meum Mutellina Guertu — *Lac de Combal.*
Myosotis alpestris Schm. — *Près du couvent du Grand St-Bernard.*
Maianthemum bifolium — *Du Pâquier au Breil.*
Nepeta cataria — *A mi-colline de Chevrot.*
Nepeta nepetella — *Sur les sommités de Cogne.*
Nigritella angustifolia Rich. — *Lac de Combal.*
Origanum vulgare — *Au pied de la colline de St-Martin.*

Orobanche ramosa — *Dans les champs cultivés.*
Ononis arvensis — *Dans les champs de Gressan.*
Ononis pinguis — *A mi-colline près de Charvensod.*
Onobrichys Sativa — *Commune dans les prés.*
Oxalis acetosella — *Entre Fontainebleau et Féline.*
Oxalis corniculata — *Sur la route de St-Christophe.*
Orchis piramidalis — *Sur la route de Fontainebleau à Féline.*
Orchis bifolia — *Id.*
Orchis maculata — *Id.*
Orchis palmata — *Id.*
Ornithogalum umbellatum — *Entre St-Étienne et St-Martin.*
Ononis rotundifolia — *Sur la route d'Étroubles.*
Ononis natrix L. — *Entre St-Vincent et Châtillon.*
Ononis repens L. — *Id.*
Onobrychis montana — *Midi du Cramont.*
Onosma stellulatum Kit. — *Id.*
Oxytropis campestris Dec. — *Lac de Combal.*
Oxyria digyna Campder — *Id.*
Orchis ustulata — *Du Pâquier au Breil.*
Omalotheca supina Cass. — *Lac de Combal.*
Prunella vulgaris — *Commune dans les prés d'Aoste.*
Prunella grandiflora — *Sur les bords des murs de la route de Cogne.*
Prunella laciniata — *Sur les bords des champs de la route de Cogne.*
Pulmonaria officinalis — *Sur les bords du torrent de Quart, dit Bagnières.*
Pulmonaria angustifolia — *Châlet de Vayon, vallée de St-Barthélemy.*
Pinguicula vulgaris — *Sur les bords du Buthier, route de Valpelline.*
Pinguicula alpina — *Châlet de Vertosan sur La-Salle.*
Pedicularis sylvatica — *Dans les lieux humides, route de Valgrisanche.*
Pedicularis verticillata — *Dans les prés des montagnes.*
Pedicularis incarnata — *Sur les bords du lac du Grand St-Bernard.*
Plantago lanceolata — *Commune dans les prés.*
Plantago media — *Commune dans les prés.*
Plantago alpina — *Dans les châlets alpestres.*
Primula officinalis — *Commune dans les prés de la plaine.*
Primula farinosa — *Dans les châlets supérieurs.*
Primula auriculata — *On la cultive dans les vases à Aoste.*
Primula hirsuta — *Sur la route de Cogne.*
Pervinca minor — *Le long du ruisseau de la Combe près de Roppo sur la route de Porosan.*
Phytereuma spicata — *Dans les prés humides de Féline.*
Physalis alkekengi — *Dans les vignes au pied du vallon de Beauregard, route de St-Christophe.*
Polygonatum mayale — *Sur les bords du Buthier près de la Doire.*
Polygonatum officinale — *A mi-colline de l'Hermitage.*
Polygonatum verticillatum — *Au-de-là du Pont de Derby, La-Salle, au pied du vallon.*
Polygala vulgaris — *Dans les prés du hameau La-Comba.*

Paris quadrifolia — *A mi-colline de Chevrot, prés d'Aoste, à Feline.*
Pimpinella sassifraga — *Dans les prés de la Comba-Porosan.*
Potentilla anserina — *Commune das les environs d'Aoste.*
Potentilla recta — *Sur les bords des champs à Charvensod.*
Potentilla argentea — *Sur les bords au couchant de la Mère des rives.*
Potentilla alba — *Sur la route des Rhêmes.*
Potentilla reptans — *Dans les champs arides d'Aoste.*
Potentilla rubens — *Au pied du vallon de Pollein à Féline.*
Pyrola rotundifolia — *A gauche dans les bois de Gignod.*
Pyrola minor — *Dans le bois de l'Évêché sur Charvensod.*
Pyrola secunda — *Dans la montagne Opelenzà au Lazai sur La-Salle.*
Phytolacca decandra — *Aux vignes de Bibian sur Aoste.*
Pinus silvestris — *Sur les sommités de l'Hermitage.*
Pinus larix — *Dès la colline jusqu'aux sommités de Charvensod.*
Pinus picea et pinus abies — *Id.*
Populus alba — *Sur la route de Chevrot.*
Populus tremula — *Sous le château royal de Sarre.*
Populus nigra — *Du côté de Pollein et Brissogne.*
Parietaria officinalis — *Aux vignes de Chésallet et Sarre.*
Polygonum bistorta — *Dans les prés de Vertosan.*
Polygonum viviparum — *Id.*
Polygonum persicaria — *Dans les fossés de Pollein.*
Poligonum alpinum — *Sur la route près de St-Rhemy.*
Polygonum hydropiper — *Dans les fossés de Pollein.*
Polygonum aviculare — *Commune sur les bords des sentiers.*
Polygonum convolvulus — *Dans les champs stériles.*
Polypodium lunaria — *Dans les prés de l'hermitage.*
Polypodium lonchitis — *Id.*
Polypodium filix mas — *Au pied du vallon de Brissogne.*
Potentilla rupestris — *Au sommet de Lavod sur La-Salle.*
Potentilla hirta — *Près de l'hospice du Grand St-Bernard.*
Potentilla verna — *Id.*
Potentilla nitida — *Châlet des Crottes de la Vallée de St-Barthélemy.*
Potentilla aphanifolia — *Sur les hauts châlets de La-Thuile.*
Potentilla nivalis — *Sur les hauts châlets de Châtillon.*
Pencedanum officinale — *Sur les bords du Buthier.*
Plantago lagopus — *De Brissogne à St-Marcel.*
Primula integrifolia — *Dans les prés élevés du Gignod.*
Pteris aquilina — *Dans les îles de Verrès près de la Doire.*
Polycarpon auriculata — *Aux champs incultes du Colignon sur Aoste.*
Polycarpon extraphyllum — *Dans les champs d'Arpuille.*
Pumonaria azurea — *Sur la route du Paquier à Breil, Valtournanche.*
Polygala camabuxus — *Id.*
Pedicularis versicolar et incarnata — *Id.*
Phyteuma pauciflorum — *Col de St-Théodule.*
Phyteuma Scheuscheri All. — *Aux environs de Breil.*
Primula villosa — *Id.*

Potentilla norvegica — *Aux environs de Breil.*
Pastinaca sativa L. — *De Châtillon à St-Vincent.*
Poa memoralis L — *Id.*
Ploeura pratensa L. — *Nord du Cramont.*
Picris hieracioides — *Id.*
Plantago maritima var ciliata. Koch — *Id.*
Potentilla cauescens L. — *Id.*
Phleum Bohemeri Wibel — *Id.*
Potentilla rupestris — *Id.*
Primula eliator Jacq. — *Id.*
Prunus Mahaleb L. — *Id.*
Potentilla opaca — *Midi du Cramont.*
Potentilla grandiflora — *Id.*
Phyteuma betonicifolium Will. — *Id.*
Phyteuma hemysphericum L. — *Id.*
Primula elatior Jacq. — *Id.*
Poa annua L. — *Id.*
Poa alpina L. — *Id.*
Parmelia elegans L. — *Id.*
Parmelia chlorophana L. — *Id.*
Ptarmica montana Dec. — *Lac de Combal.*
Ptarmica nana Dee — *Id.*
Primula farinosa L. — *Id.*
Plantago montana Lamx. — *Id.*
Poa cenisia All. — *Id.*
Potentillia aurea L. — *Près de l'Hospice du Grand St-Bernard.*
Pedicularis recutila L. S. — *Id.*
Pedicularis atrorubens Schleich — *Id.*
Pedicularis rostrata Jacq. — *Id.*
Poa laxa Haenk — *Id.*
Poa flavescens. — *Id.*
Quercus communis, robur — *Sur la traversée de Quart.*
Rubia tinctorum — *Aux vignes de Chézallet.*
Rosmarinus officinalis — *Cultivé dans les jardins d'Aoste.*
Ranunculus ficaria — *Commune dans les prés de la ville.*
Ranunculus glacialis — *Sur les hauts châlets de La-Salle.*
Ranunculus bulbosus — *Le long du ruisseau de Prossan.*
Ranunculus arvensis — *Dans les champs cultivés.*
Reseda luteola — *Sur les bords du chemin d'Arpuille.*
Reseda lutea — *Sur la route de Chevrot.*
Rubus idæus — *En dessous de l'Hermitage.*
Rubus fruticosus — *Sur la route de St-Christophe.*
Rubus saxatilis — *Châlets de Ruitors La-Thuile.*
Ribes rubrum et nigrum — *Cultivé dans les jardins.*
Ribes spinosa — *Dans la vallée de Cogne.*
Rumex alpinus — *Dans les prés de Vertosan.*
Rumex acetosa — *Commune dans les prés.*

Ruscus aculeatus — *Dans les prés de Verrès.*
Ruscus hypoglossum — *Dans les montagnes de Larai.*
Ranunculus acris — *Dans les prés de Fontainebleau.*
Ranunculus parviflorus — *Au-dessus de l'Hermitage.*
Rhamnus pumilus — *Au fond des châlets de Vayou.*
Rumex crispus — *Sur les bords des fossés de la route de St-Christophe.*
Rumex pulcher — *Au-dessus de Gressan.*
Ranunculus aurichomus — *Col de St-Théodule.*
Rosa glandulosa Bell. — *Midi du Cramont.*
Rosa rubiginosa L. — *Id.*
Rumex Scutatus hastifolius. — *Id.*
Rhododendron ferrugineum L. — *Lac de Combal.*
Ranunculus aconitifolius — *De Pâquier au Breil.*
Salvia officinalis — *Sur les bords des champs arides de Gressan.*
Salvia horinum — *Commune dans les prés d'Aoste.*
Salvia glutinosa — *Au pied de Charvensod.*
Salvia sclerea — *Dans les champs de Quart.*
Salvia aetyopis — *A mi-colline d'Aymavilles.*
Scrophularia nodosa — *Dans les prés humides de Fontainebleau.*
Scrophularia acquatica — *Sur la route du Pont-Suaz d'Aoste.*
Soldanella alpina — *Châlet de Vertosan; très-belle.*
Solanum Dulcamara — *Dans les îles et à Brissogne.*
Solanum nigrum — *Dans les champs de pomme de terre.*
Sambucus nigra — *Autour des murs romains.*
Sambucus ebulus — *Au pied de colline chez les Beneyton à La-Salle.*
Sambucus racemusa — *Sur la route de Cogne.*
Santolina Chamæciparissus — *Cultivée avec soin dans les jardins.*
Senecio vulgare — *Dans les champs stériles.*
Senecio incanus — *Sur les sommités dites la Tête des Bois à La-Salle.*
Senecio Jacobæa — *Châlet de Révérié, à Pollein.*
Solidago virga aurea — *A mi-colline de Jovençan.*
Solidago minuta — *Au-dessus du lac Chamolé.*
Sonchus alpinus — *Sous les châlets de Bosses.*
Sonchus arvense et asper — *Commun dans les champs.*
Sysimbrium nasturtium aquaticum — *Marais de Pollein.*
Sysimbrium murale — *Autour des remparts romains.*
Sysimbrium Sophia — *De la tour de Bramafan au Pont Suaz.*
Sysimbrium officinale — *Id.*
Spartium juncæum — *Sur les bords du Buthier.*
Sida abutilon — *Très-rare. Mère des rives.*
Saxifraga stellaris — *Sur les bords du torrent pour aller au Sanctuaire du Bérié à Courmayeur.*
Saxifraga autumnalis — *Sur les bords du Buthier.*
Saxifraga purpurea — *Sur les bords de la route de Cogne.*
Saxifraga granulata — *De Féline à Pollein.*
Saponaria officinalis — *Sur les bords du Meyran.*
Saponaria œymodes — *Sur les bords du torrent de Chézallet (Aoste).*

Saponaria lutea — *Sur les hauts châlets de Saint-Barthélemy.*
Spyræa filipendula — *Au pied du vallon de Pollein.*
Spiræa ulmaria — *Sur les bords du Buthier.*
Sedum telephium — *Sur la route de Gressan aux Aymavilles.*
Salix retusa — *Près du lac du Grand Saint-Bernard.*
Salix reticulata — *Id.*
Saxifraga oppositifolia — *Sur les hautes Alpes de Cogne.*
Saxifraga trydactilites — *Sur la gauche de la route de La-Thuile.*
Saxifraga muscoides — *Au fond de la vallée de Saint-Barthélemy.*
Saxifraga bellidioides — *Au midi des Alpes de Bionaz.*
Saxifraga hypnoides — *Près du Couvent du Grand Saint-Bernard.*
Silene acquatica — *Dans les prés humides de Fontainebleau.*
Selinum cervaria — *Sur les bords du chemin de Saint-Marcel.*
Scutellaria alpina — *Près du Couvent du Grand Saint-Bernard.*
Salix pentandra — *Au-dessus de Saint-Rhemy.*
Salix caprea — *Sur les Alpes de Saint-Barthélemy.*
Sisymbrium lanceolatum — *Sur les bords de la Mère des rives.*
Senecio abrotanifolius — *De Pâquier au Breil.*
Saxifraga striata — *Col de Saint-Théodule.*
Saxifraga aspra et bryoides — *Environs de Breil.*
Silene Vallesia — *Id.*
Sempervivum globiferum — *Id.*
Statice armeria — *Id.*
Sedum album L. — *Dans les vallons voisins et sur les rochers du Mont-Cramont.*
Sedum reflexum L. — *Id.*
Sempervivum tectorum L. — *Id.*
Seseli montanum L. — *Id.*
Saxifraga aizoides L. — *Id.*
Sorbus aria. Crantz — *Id.*
Sedum atratum — *Id.*
Sargina glabra Koch — *Versant méridional du Cramont.*
Sibbaldia procumbens L. — *Id.*
Saxifraga exarata Will — *Id.*
Saxifraga muscoides var. compacta — *Id.*
Scutellaria alpina L. — *Id.*
Salix serpillifolia L. — *Id.*
Scabiosa lucida Will. — *Lac de Combal.*
Salix retusa — *Id.*
Silene inflata Smith — *Près de l'Hospice du Grand Saint-Bernard.*
Sancta Maria cerostoides L. — *Id.*
Senecio Doronicum L. — *Id.*
Salix herbacea L. — *Id.*
Stramonium fœtidum — *Commun dans les champs.*
Thymus serpillum — *Commun dans les prés d'Aoste.*
Thymus panonicum — *Aux châlets supérieurs de Vayou.*
Thymus vulgare — *Abondant à mi-colline de Verrayes.*

Thymus acinos — *Dans les vignes de la colline d'Aoste.*
Thymus alpinus — *Sur les sommités du Grand Saint-Bernard.*
Teucrium botrys — *Rare dans les champs de Quart.*
Teucrium iva — *Dans les champs arides de la colline d'Aoste.*
Teucrium chamædris — *A la Mère des rives du Buthier.*
Thymælea miserera — *A mi-colline de l'Hermitage.*
Tanacetum vulgare — *Dans les fossés près de Donnas.*
Tussilago alpina — *Dans les prés supérieurs de Vertosan.*
Tussillago farfara — *Aux îles de Gressan.*
Tussilago petasites — *Sur la route de Gignod.*
Tragopogon pratense — *Commune dans les prés.*
Tragopogon crocifolious — *En-dessous du château de Sarre.*
Thlaspi arvense — *Commune dans les champs.*
Thlaspi hirtum — *Sur la route de Saint-Martin Corléans.*
Thlaspi campestre — *A mi-colline d'Aoste, au Talapé.*
Thlaspi alpestre — *De Saint-Rhemy à la Cantine.*
Thlaspi bursa pastoris — *Dans les vignes de la haute colline.*
Tormentilla erecta — *A gauche sur la route de Gignod.*
Thalictrum alpinum — *Châlets supérieurs de Vayon.*
Thalictrum aquilegifolium — *A mi-colline sur Jovençan.*
Trifolium alpinum — *Châlets de Vertosan.*
Trifolium rubens — *A mi-colline sur Gressan.*
Trifolinm arvense — *Sur les bords de la route d'Aymavilles.*
Trifolium incarnatum — *Entre Gressan et Jovençan.*
Trifolium fragiferum — *Sur les chemins arides de Saint-Martin.*
Tamariscus germanicus — *Commun dans les îles de Montfleury.*
Tilia europea — *A Liverogne, sur les bords de la Doire.*
Tribulus terrestris — *A droite du détour de Sarre.*
Telephium imperati — *Sur les rochers d'Aymavilles.*
Tamus comunis — *Dans les îles de Verrès.*
Turritis raji — *Mi-colline entre Gressan et Jovençan.*
Thlaspi rotondifolia — *Col de Saint-Théodule.*
Tetragonolobus siliquosus Toth — *Au travers de la colline entre Saint-Vincent et Châtillon.*
Thalictrum minus L. — *Id.*
Thalictrum b. glandulosum L. — *Id.*
Thalictrum pubescens Schleich. — *Id.*
Thymus serpillum L. — *Id.*
Trisetum flavescens Polis de B. — *Id.*
Tunica saxifraga Scop — *Id.*
Trifolium montanum L. — *Sur le Cramont.*
Trifolium badium L. — *Id.*
Trifolium cæspitosum Reyn — *Lac de Combal et Allée Blanche.*
Tofielda calyculata Wahlew — *Id.*
Unifolium quadrifidum — *A mi-colline de Pollein.*
Ulmus campestris — *A Sarre, Chézallet et Chevrot.*
Valeriana rubra — *Au mont sous Saint-Pierre d'Aoste.*

Valeriana dioica — *Au pied du vallon entre Pollein et Féline.*
Valeriana officinalis — *Près de Derby en Valdigne.*
Valeriana montana — *Sur la route du Grand Saint-Bernard.*
Valeriana celtica — *Sur les plus hautes sommités et à Breil.*
Valeriana tuberosa — *A mi-vallon sous Pollein.*
Valeriana olitoria — *Dans les champs incultes de la plaine d'Aoste.*
Valeriana dentata — *Sur la colline d'Aoste, lieux incultes.*
Veronica spicata — *Sur les bords de la route de Cogne.*
Veronica officinalis — *A mi-colline sur Charvensod.*
Veronica furticulosa — *Sur les hauts châlets de Gressoney.*
Veronica alpina — *Près du lac du Grand Saint-Bernard.*
Veronica serpillifolia — *Commune dans les prés d'Aoste.*
Veronica beccabunga — *Dans les îles de Montfleury.*
Veronica anagallis — *Commune dans les champs d'Aoste.*
Veronica chamædrys — *Sur les bords des prés humides de Pollein.*
Veronica arvensis — *Dans les champs stériles de la plaine.*
Veronica hederaefolia — *Id.*
Verbascum thapsus — *Id.*
Verbascum nigrum — *Aux environs de Saint-Christophe.*
Viburnum lantana — *A mi-colline de l'Hermitage.*
Viburnum opulus — *Rare dans quelques jardins de la ville.*
Veratrum album — *Au châlet de Larsay sur La-Salle.*
Verbascum Lychnitis L. — *Au travers de la colline de Saint-Vincent.*
Vincetoxicum officinale Mœnch. — *Id.*
Vulneraria heterophylla Mœnch. — *Sur le versant sud du Cramont.*
Vicia crassa L. — *Id.*
Vicia onobrycioides L. — *Id.*
Viola calcarata L. — *Id.*
Vaccinium vitis Idæa L. — *Id.*
Veronica belli-dioides L. — *Sur le Cramont.*
Veronica saxatilis Jacq. — *Id.*
Xanthium strumarium — *Sur les bords de la grande route entre Nus et Chambave.*
Xerant annusie — *Lac de Combal.*

V.

NOTICES MÉTÉOROLOGIQUES

I. — Observatoires météorologiques.

Le bassin supérieur de la Doire Baltée est celui qui possède des données climatologiques plus étendues et plus complètes que toutes les régions semblables du Piémont et de l'Italie entière.

Il y existe en effet cinq Observatoires météorologiques complets, où on s'adonne à des recherches continuelles de climatologie ; et quelques-uns, comme ceux du Grand Saint-Bernard et d'Ivrée, ce sont les plus anciens qu'il y ait dans les contrées piémontaises, excepté Turin seulement.

Devant dire quelques mots sur la climatologie des régions qui constituent ce riant bassin, il est intéressant de donner avant quelques notices touchant les Observatoires, où on recueille les données qui la concernent.

Il y a cinq Observatoires météorologiques qui étudient le climat de la Vallée d'Aoste. Un se trouve à sa première embouchure, à Ivrée, et un autre à son centre, dans la ville d'Aoste; ils sont tous deux établis sur la Doire même. Le troisième se trouve au sud-ouest du bassin principal, à Cogne, au bout de la gracieuse vallée du même nom. Les deux derniers sont placés très-à-propos aux extrémités du bassin entier : un au nord sur le haut passage du Grand Saint-Bernard, l'autre à l'ouest sur celui du Petit Saint-Bernard. Je ne m'arrête pas à décrire les circonstances topographiques des positions de ces cinq Observatoires , pour ne pas répéter inutilement ce qui est dit ailleurs. J'ajoute seulement quelques courtes traces historiques sur chacun d'eux, ce que je crois opportun pour complément de ce Guide. Je dispose les stations dans l'ordre chronologique de leur fondation.

1. *Grand Saint-Bernard.* — Cette ancienne et importante station, jointe au célèbre Hospice, est tenue avec grand soin par les excellents religieux qui dirigent ce dernier. Elle a été établie dès l'an 1817 par Pictet de Genève, qui donna aux Pères de l'Hospice un baromètre à mercure en pouces et en lignes, un thermomètre à mercure, un hygromètre à cheveu de De-Saussure; et les religieux se chargèrent de leur côté de faire tous les jours des observations régulières, qu'ils n'ont jamais négligées jusqu'à présent.

Jusqu'en 1826 les observations se faisaient deux fois par jour, au lever du soleil et à deux heures du relevée: elles comprenaient la pression, la température et l'humidité de l'air, la quantité de pluie et de neige, et la direction et la force approchée du vent.

En 1826 on y ajouta les thermographes à maxima et à minima, et en 1836 un autre baromètre à cuvette avec un thermomètre, et les appareils pour mésurer le hauteur de la pluie et de la neige. Le nombre et les heures d'observations ont changé maintes fois, jusqu'à ce que commença, en 1851, le système d'observations bi-horaires, de 6 h. du matin à 10 h. du soir, qui continue encore à présent. D'abord cette station communiquait avec l'Observatoire de Genève; plus tard elle a été comprise dans le réseau météorologique suisse qui fut établi en 1864; et en 1873 elle commença à correspondre avec l'Observatoire de Moncalieri.

2. *Ivrée.* — La station météorologique d'Ivrée fut établie en 1837 par le chevalier docteur Gatta, savant qui a bien mérité de son pays et de la météorologie piémontaise. Il l'arrangea dans sa maison même; et pendant 30 ans de suite, jusqu'en 1867, il y observa les instruments suivants: baromètre à cuvette, thermomètre, thermographe à maxima et à minima, pluviomètre, et par intervalle aussi un hygromètre. En 1873, grâce au concours généreux de Son Excellence Monseigneur Moreno, Evêque de cette ville, un nouveau et riche Observatoire fut construit exprès au haut du Grand-Séminaire épiscopal; et il fut fourni de tous les instruments qu'exige la météorologie moderne, sans exclure ceux qui servent à l'exploration de l'électricité atmosphérique. La direction du nouvel Observatoire a été confiée à M. l'abbé Antoine Bonino, et les observations s'y font trois fois par jour, à 9 h. du matin, à 3 et à 9 h. du soir.

3. *Aoste.* — Pendant l'année 1840 le regrettable abbé chevalier Carrel, auquel nos montagnes sont justement obligées, fit construire à la Collégiale de Saint-Ours une tourelle fort convenable et gracieuse, pour y placer un Observatoire de météorologie, et depuis lors il continua les observations jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1870. Voici les instruments qu'on y observait: le baromètre, le thermomètre, les thermographes à maxima et à minima, l'hygromètre, et plus tard le psychromètre, le pluviomètre, l'anémoscope. En 1870 la station météorologique a été transférée au Collége St-Benin des RR. PP. Barnabites, et elle fut confiée au R. P. Jean Volante, qui la dirigea avec beaucoup d'honneur, en l'enrichissant de nouveaux instruments, et en observant six fois par jour, chaque trois heures, de 6 h. du matin à 9 h. du soir, jusqu'à ce qu'il dut abandonner cette résidence en 1873.

Cette année les instruments furent reportés dans l'ancienne tourelle Carrel, qu'on a restaurée, où ils sont observés maintenant par M. le chanoine Boson trois fois par jour comme à Ivrée.

4. *Cogne.* — L'Observatoire de Cogne a été établi en 1865 par les soins et aux frais du dévoué et laborieux Abbé Recteur Pierre Carrel dans un endroit très-opportun pour la climatologie de nos montagnes, dans le but principal d'étudier l'hypsométrie de la Vallée d'Aoste. En l'an 1871 il commença à correspondre avec la Direction de la Météorologie italienne et avec l'Observatoire de Moncalieri. Les instruments étaient placés dans la Tour de Cogne jusqu'en 1873, où la Tour, ainsi que l'édifice contigu, a été acquise par la Maison Royale. Alors ils furent transportés dans la demeure du Recteur; et ils devaient être replacés dans une tourelle de la même hauteur que la première, que la Maison du Roi aurait fait construire à ses frais. Cela n'a pas eu lieu jusqu'à présent; et les instruments se trouvent encore dans un lieu provisoire. Nous espérons cependant, que cette station ne tardera pas à être définitivement rétablie, étant de la plus haute importance pour les études qui concernent la climatologie et l'hypsométrie de la Vallée d'Aoste. Les observations s'y font chaque trois heures, de 6 h. du matin à 9 h. du soir, et elles comprennent tous les instruments les plus importants de météorologie.

5. *Petit St-Bernard.* — La station météorologique du Petit

St-Bernard est une des plus importantes que nous ayons sur nos Alpes. Elle est unie à l'Hospice que l'Ordre insigne des Ss. Maurice et Lazare tient sur ce passage qui conduit d'Italie en Savoie. Les premières démarches pour fonder là-haut un Observatoire sont dues au membre distingué du Club Alpin, M. le chevalier Richard Budden, qui avait obtenu du comte Cibrario, alors Grand Maître de l'Ordre, qu'on eût envoyé à l'Hospice un baromètre. Plus tard, en 1870, en suite de ma suggestion, l'Administration de l'Ordre, sans réduire les dépenses pour une entreprise si louable, a fourni peu à peu la nouvelle station météorologique d'un système complet d'instruments, qui sont observés avec soin six fois par jour comme à Cogne, par l'empressé et obligeant abbé chevalier Chanoux et par ses coadjuteurs. Il n'y manque pas d'appareils électriques, ni de magnétiques, ni même de ceux qui servent à déterminer la radiation solaire.

J'ajoute ici la position géographique et la hauteur au-dessus du niveau de la mer de chacun des cinq Observatoires susdits, disposés dans l'ordre décroissant de latitude.

STATIONS	Latitude boréale	Longitude Ouest de Rome		Hauteur en mètres
		en degrés	en heures	
Grand St-Bernard	45° 51′	5° 23′	0h 22m	2478m
Aoste	45 44	5 29	0 21	600
Petit St-Bernard	45 40	5 33	0 22	2160
Cogne	45 37	5 7	0 20	1543
Ivrée	45 28	4 36	0 18	289

La hauteur d'Ivrée se rapporte au nouvel Observatoire du Grand-Séminaire.

II. — Climatologie.

Comme je voulais donner quelques notions succinctes sur la physionomie de la Vallée d'Aoste pour ce qui regarde ses vicissitudes climatologiques, j'ai pensé de mettre à profit les obser-

vations faites d'une manière uniforme et continue dans les stations y existantes pendant le dernier lustre, c'est-à-dire depuis qu'elles commencèrent à faire partie de la Correspondance météorologique dirigée par l'Observatoire de Moncalieri. Ainsi la discussion sera plus homogène et plus sûre, et nous ne serons pas obligés d'errer çà et là. Cependant nous ne manquerons pas, au besoin, de dire quelques mots sur les observations anciennes faites dans quelques-unes des stations susdites.

Je bornerai mon examen aux principaux éléments qui constituent le climat d'un lieu, savoir : la pression, la température et l'humidité de l'air ; les météores aqueux et électriques, l'état du ciel et le vent ; et je signalerai seulement les faits et les circonstances qui pourraient mieux intéresser ceux qui parcourent les gorges poétiques et les superbes montagnes de la Vallée d'Aoste.

§ 1. — *Pression atmosphérique.*

Ainsi que je l'ai fait observer en plusieurs occasions, le baromètre est un instrument précieux, bien plus, très-précieux, pour la météorologie d'un pays quelconque, puisque de ses indications bien interprétées et comparées entre elles on peut inférer avec une grande probabilité les changements de saison. Cependant plusieurs font un usage abusif de cet instrument, prétendant que le baromètre seul, indépendamment de toute autre condition, doit être le prophète du temps, et y ajoutent une foi absolue. Pour que les variations de la pression atmosphérique puissent être réellement avantageuses pour ceux qui les consultent, il faut qu'elles soient comparées avec les autres variations déduites d'observations faites avec le même instrument pendant plusieurs années de suite, ainsi qu'avec les indications des autres instruments météorologiques, et spécialement avec celles du thermomètre et de l'anémoscope.

Actuellement l'usage du baromètre est devenu de la plus haute importance pour la prévision des grandes tempêtes surtout en mer. En effet ses mouvements, soit d'élévation, soit de baisse, suivent fidèlement ceux de l'atmosphère ; et ses ondulations sont comme le portrait des fluctuations qui se succèdent inces-

samment dans cet Océan gazeux et proviennent de grands courants aériens qui les parcourent en troublant les régions qu'ils traversent. Ces courants orageux sur le Continent Européen s'avancent ordinairement de l'Océan Atlantique, dans la direction du nord-ouest et de l'ouest au sud-est, en pénétrant d'abord en Angleterre et en France. Avant de franchir nos contrées, ils sont obligés de traversér les hautes cimes des montagnes, qui ferment au nord la Péninsule italienne, et la séparent du reste de l'Europe, et qui, par leur résistance, en arrêtent le cours, et en diminuent la force ainsi que la vitesse. On voit maintenant la grande importance des stations météorologiques établies sur ces montagnes, mais tout particulièrement de celles qui se trouvent dans l'étendue de pays, dont nous nous occupons.

Les baromètres placés dans ces Observatoires sont, dans la plupart des cas, les premiers à éprouver l'influence de tels courants, et par leur baisse plus ou moins rapide, ils peuvent pressentir quelque temps auparavant les progrès furieux des plus terribles ouragans qui menacent l'Italie. Voilà la raison pourquoi, dès que le Ministre de la marine a organisé parmi nous en 1866 le Service météorologique-télégraphique pour la prévision des tempêtes de mer, l'observatoire d'Aoste a eu la préférence parmi le peu de nombre qu'on a destinés à ce but; et les indications de son baromètre et de ses autres instruments, envoyées chaque jour par le télégraphe au Bureau central météorologique de Florence, qui dépend du Ministère de la marine, étaient regardées comme les plus importantes de toutes, attendu que dans la plupart des cas elles faisaient prévoir ce qui devait arriver dans l'état météorologique de toute l'Italie. Maintenant il y a déjà un peu que la communication télégraphique de l'Observatoire d'Aoste avec le Bureau central de Florence est interrompue; mais on espère qu'elle sera recommencée au plus tôt.

Maintenant je rapporte ci-après les moyennes barométriques correspondantes à chaque mois dans chacune des cinq stations ci-devant indiquées.

Mais je ferai observer qu'à l'Observatoire du Petit Saint-Bernard les observations régulières du baromètre ne commencèrent que le premier janvier 1872, et à Ivrée le premier mai 1873.

C'est pourquoi les moyennes qu'on rapporte sont déduites du lustre complet 1871-75 seulement pour les trois stations du Grand Saint-Bernard, de Cogne et d'Aoste. Pour cette dernière les observations du mois de juillet au mois d'octobre 1873, nous font défaut, parce que pendant ces mois l'Observatoire de Saint-Bénin fut abandonné, comme on l'a fait remarquer ci-dessus.

Même remarque pour les autres instruments que nous examinerons ensuite.

Nota. — Les stations sont disposées suivant l'ordre décroissant de hauteur.

Moyennes barométriques mensuelles.

MOIS	Grand St-Bernard	Petit St-Bernard	Cogne	Aoste	Ivrée
	mm	mm	mm	mm	mm
Décembre	559 . 40	582 . 36	630 . 38	708 . 52	737 . 10
Janvier	561 . 35	585 . 27	632 . 47	710 . 87	741 . 46
Février	561 . 40	582 . 43	632 . 76	710 . 90	736 . 64
Mars	562 . 04	583 . 86	632 . 71	710 . 00	738 . 67
Avril	561 . 86	582 . 69	631 . 18	707 . 37	734 . 84
Mai	563 . 85	585 . 55	632 . 71	707 . 99	734 . 76
Juin	566 . 84	589 . 29	635 . 07	710 . 57	737 . 05
Juillet	569 . 34	590 . 76	636 . 75	710 . 22	737 . 25
Août	569 . 61	590 . 29	637 . 09	710 . 89	737 . 59
Septembre	568 . 62	590 . 61	636 . 68	711 . 31	739 . 23
Octobre	564 . 33	585 . 11	633 . 53	709 . 54	736 . 66
Novembre	560 . 61	583 . 12	630 . 63	707 . 81	733 . 86

Ne voulant, ni ne pouvant nous arrêter à une discussion détaillée sur ces valeurs, ce qui nous entraînerait hors des limites qu'on nous a accordées, je signalerai seulement que les plus grandes hauteurs moyennes du baromètre ont lieu dans les mois d'été, les plus petites en hiver ; et que la différence entre les moyennes

mensuelles extrêmes croît d'une manière notable avec les hauteurs, comme on peut s'en convaincre par le tableau suivant.

STATIONS	Moyenne maximum	Moyenne minimum	Différence
	mm	mm	mm
Grand St-Bernard	569.61, août	559.40, décembre	10.21
Petit St-Bernard	590.76, juillet	582.36, décembre	8.40
Cogne	637.09, août	530.38, décembre	6.71
Aoste	711.31, septembre	707.81, novembre	3.50

Nous excluons Ivrée, parce que les moyennes de cette station sont peu approximatives, résultant de deux ans et demi seulement d'observations.

On peut comprendre très-bien la cause de ce fait étrange ; car en hiver les hautes cimes qui environnent la belle Vallée d'Aoste au nord et à l'ouest, comme j'ai déjà dit, supportent la plus grande violence des ouragans qui nous arrivent du nord-ouest du Continent Européen dans cette saison; et partant la colonne barométrique en est plus influencée et reste plus déprimée que dans les régions plus basses et plus à l'abri de ces tempêtes. Au contraire en été ces ouragans, qui sont les plus intenses et les plus funestes pour nous, s'avancent sur les grandes plaines de nord, et à la place nous voyons descendre en Italie ceux du nord-est qui nous viennent par la Mer du nord, ou ceux du sud, qui nous arrivent du Continent Africain; par conséquent les régions montagneuses du nord-ouest restent plus tranquilles et la colonne barométrique est moins agitée. Aussi la diverse température, qui est fort haute en été dans les régions les plus basses et beaucoup moins dans les plus élevées, influe sur une telle discordance; mais ce n'est pas ici l'endroit de traiter au long cette affaire.

Les diversités susdites seront plus évidentes par le prospectus suivant, où je consigne les moyennes barométriques pour chaque saison.

Moyennes barométriques trimestrielles.

SAISONS	Grand St-Bernard	Petit St-Bernard	Cogne	Aoste	Ivrée
	mm	mm	mm	mm	mm
Hiver	560 . 72	583 . 35	631 . 87	710 . 10	738 . 40
Primtemps	562 . 58	584 . 03	632 . 20	708 . 45	736 . 09
Été	568 . 60	590 . 11	636 . 30	710 . 56	737 . 30
Automne	564 . 62	586 . 28	633 . 61	709 . 55	736 . 58

Stations pluviométriques. — Aux stations météorologiques précédentes on doit ajouter les autres, dans lesquelles on ne s'occupe que de la mesure de la quantité d'eau tombée en pluie ou en neige, et qui font partie du Service hydrographique Italien.

Quelques-unes de ces stations fonctionnent depuis l'année 1872, et beaucoup d'autres leur vont être ajoutées par l'œuvre infatigable du Directeur de l'Observatoire d'Ivrée, M. l'abbé Antoine Bonino. Nous donnerons dans la suite la note des stations pluviométriques établies jusqu'à présent dans la Vallée d'Aoste.

Pourtant d'après tout ce qu'on vient de dire, il résulte clairement ce qu'on avançait ci-dessus, c'est-à-dire, que la climatologie des hautes régions de la Doire Baltée est une des mieux étudiées de la Péninsule entière: et qu'en poursuivant ces études encore pendant quelques années, on aura des éléments précieux et certains pour bien établir tout ce qui peut se rapporter aux conditions climatologiques de cette contrée très-importante de l'Italie.

On ne nie pas cependant que les cinq Observatoires météorologiques complets ne soient pas uniformément distribués dans tout le bassin, vu que quatre d'entre eux, excepté celui d'Ivrée, sont rapprochés dans sa partie occidentale; mais on avoue de même que cette partie forme l'espace le plus important de toute la région, surtout si l'on a égard aux diverses conditions de hauteur à laquelle se trouvent les Observatoires précités.

Dans les montagnes valdôtaines il arrive donc le contraire de ce qu'on observe dans les autres régions italiennes peu élevées au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire, que dans celles-ci les hauteurs barométriques moyennes sont plus grandes en hiver qu'en été, tandis que dans celles-là les hauteurs barométriques moyennes non-seulement sont plus petites en hiver qu'en été, mais aussi qu'en toute autre saison; et la différence croît avec la hauteur, comme on peut le voir facilement par le tableau qui précède.

Le professeur Plantamour de Genève publia, il y a quelques années, un ouvrage important sur ce sujet, en comparant les observations faites au Grand Saint-Bernard et à Genève; et moi-même je me propose d'en publier un plus étendu, quand j'aurai recueilli un plus grand nombre de données.

Voici maintenant, pour chacune des cinq stations, les moyennes barométriques générales déduites des données qu'on a rapportées. J'y ajoute à la fin la différence entre chaque moyenne et la suivante, qui est naturellement négative.

Stations	Moyenne barométrique générale	Différence
	mm	mm
Grand St-Bernard	564.13	
		—21.81
Petit St-Bernard	585.94	
		—47.56
Cogne	633.50	
		—76.17
Aoste	709.67	
		—27.42
Ivrée	737.09	

Ici je ferai remarquer que la moyenne barométrique d'Ivrée, résultant de 30 années d'observations faites par le docteur Gatta, serait de $738^{mm}.7$. Maintenant si l'on réfléchit que le baromètre de M. Gatta se trouvait à peu près 20 mètres plus bas que celui du nouvel Observatoire, dont on a déduit la moyenne consignée ci-devant, et que les observations anciennes ne se faisaient que deux fois par jour, l'accord entre les deux moyennes est plus que satisfaisant, quoique celles que j'ai calculées ne soient déduites que de quelques années d'observations.

Les extrêmes du baromètre observés pendant le lustre 1871-75 dans les quatre premières stations sont comprises dans le tableau suivant, où nous donnons la valeur et la date du maximum et du minimum barométriques observés dans chaque station.

Extrêmes barométriques.

STATIONS	Maximum		Minimum		Différence
	Valeur	Date	Valeur	Date	
Grand St-Bernard	mm 577 . 68	4 juin 1874	mm 540 . 66	21 décemb. 1874	mm 37 . 02
Petit St-Bernard	598 . 33	31 mai 1874	564 . 00	20 janvier 1873	34 . 33
Cogne	647 . 32	19 février 1873	611 . 41	20 janvier 1873	35 . 91
Aoste	727 . 31	19 février 1873	688 . 40	20 janvier 1873	38 . 91

De la discussion des observations faites dans ces stations dérivent les faits suivants qui se reproduisent aussi ailleurs :

1° Les grands et rapides abaissements du baromètre annoncent toujours un vent plus ou moins impétueux ; et dans ces cas la dépression est ordinairement plus grande dans les lieux les moins élevés, où l'air est plus pesant, et plus petite dans les lieux les plus élevés, où l'atmosphère est plus légère.

2° La baisse lente et prolongée de la colonne barométrique signale la neige, la pluie ou un changement de saison.

3° Les grandes et rapides élévations du baromètre ne sont pas toujours un indice de beau temps. Bien loin de là, lorsqu'elles viennent après une saison chaude ou humide, elles annoncent la pluie ou la neige, selon la saison.

4° L'accroissement lent et normal du baromètre est souvent un signe de temps meilleur.

Je veux terminer cet article par quelques considérations qui, je crois, ne seront pas sans quelque intérêt pour la météorologie et en particulier pour l'hypsométrie.

1° On a remarqué que dans les contrées italiennes la pression barométrique suit partout une marche à peu près uniforme. Or d'après ce que nous avons dit plus haut, il résulte au contraire

que, même pour des endroits rapprochés, si la différence de hauteur est un peu considérable, la chose se passe bien différemment et la période annuelle même de la pression atmosphérique est détournée et presque intervertie. Une analyse plus rigoureuse ferait voir que la même chose a lieu souvent même pour la période diurne.

2° Il s'ensuit que les mesures de hauteurs prises dans divers mois avec le baromètre, peuvent donner des résultats très-différents. Ainsi tandis qu'au mois de janvier la différence entre les deux moyennes barométriques d'Aoste et du Grand Saint-Bernard est de 149^{mm} au mois d'août elle se réduit à 141, avec une disparité de 8^{mm} qui équivaut à une différence de hauteur de plus de 110 mètres. Une recherche plus soigneuse nous fera connaître dans la suite quels sont dans les vallées et les montagnes valdôtaines les mois les plus convenables pour les études hypsométriques.

3° En tenant compte de la différence de hauteur entre chacune des cinq stations et celle qui la suit immédiatement, ainsi que de celle de la pression atmosphérique moyenne rapportée ci-dessus, on peut en inférer la valeur millimétrique du baromètre, c'est-à-dire la différence de hauteur en mètres correspondant à la diminution ou à l'accroissement de 1^{mm} du baromètre pour les altitudes comprises entre 200 et 2500 mètres.

On a en effet :

STATIONS	Différence de hauteur	Différence de pression	VALEUR d'un millimètre
Grand St-Bernard	m	mm	m
Petit St-Bernard	518	21 . 8	14
Cogne	617	47 . 6	13
Aoste	943	76 . 2	12 , 5
Ivrée	311	27 . 4	11

Ces valeurs millimétriques sont entièrement d'accord avec celles qu'on donne ordinairement pour les hauteurs correspondantes.

§ 2. — *Température.*

La température est sans doute un des éléments météorologiques qui influent le plus sur la physionomie du climat d'un pays. Elle ne dépend pas seulement de la position géographique de la région, mais aussi de plusieurs de ses circonstances locales complexes. Et s'il en est ainsi pour une étendue de pays quelconque, il se vérifie bien plus souvent et avec bien plus d'intensité pour ceux qui se trouvent au milieu des montagnes et loin de la mer.

Il arrive souvent que, par l'influence de ces circonstances, des pays qui devraient paraître beaucoup plus rigides que d'autres situés dans des conditions apparemment meilleures, ont un climat doux et agréable, et deviennent ainsi favorables à l'hygiène et propres au traitement de nombreuses maladies. Nos Alpes offrent plusieurs de ces semblables exemples que d'autres et moi avons eu occasion de signaler dans diverses rencontres; et la Vallée d'Aoste en est couronnée, ainsi qu'on conclura du peu de mots que je vais en dire.

Il ne faut pas prétendre que l'exposition des variations de température qui s'appuient uniquement sur les données de nos cinq Observatoires existant dans la contrée dont nous nous occupons soit suffisant pour nous donner une idée convenable de son climat; pour cela il faudrait que chaque vallée secondaire eût au moins une station thermométrique bien disposée, et qu'on observât aussi des thermomètres sur beaucoup d'autres points de la Vallée principale de la Doire Baltée.

Cependant les données qu'on a recueillies serviront déjà à nous donner une idée générale de l'état thermique du pays, et surtout de sa position la plus importante, telle que celle qui entoure la ville d'Aoste.

Je commence par rapporter ci-après les moyennes déduites du lustre 1871-75 pour chaque mois et pour chaque station. Pour le Petit Saint-Bernard elles ne sont déduites que des quatre dernières années, attendu les motifs que j'ai déjà exposés.

Moyennes thermométriques mensuelles.

MOIS	STATIONS				
	Grand St-Bernard	Petit St-Bernard	Cogne	Aoste	Ivrée
Décembre	—8°. 6	—5°. 9	—5°. 4	0°. 2	2°. 1
Janvier	—7 . 7	—5 . 5	—3 . 5	—0 . 5	1 . 8
Février	—8 . 1	—7 . 0	—3 . 5	0 . 9	3 . 6
Mars	—5 . 7	—3 . 2	0 . 5	7 . 4	8 . 3
Avril	—2 . 0	0 . 6	4 . 7	12 . 0	13 . 3
Mai	0 . 8	4 . 3	8 . 5	15 . 3	16 . 6
Juin	4 . 6	8 . 5	12 . 7	19 . 1	20 . 3
Juillet	8 . 5	11 . 7	15 . 6	21 . 1	23 . 9
Août	7 . 9	9 . 9	14 . 6	19 . 8	22 . 9
Septembre	5 . 9	7 . 7	12 . 3	17 . 7	19 . 8
Octobre	0 . 5	2 . 6	5 . 4	10 . 7	13 . 6
Novembre	—5 . 9	—3 . 5	—0 . 9	4 . 5	6 . 6

Pour ces régions, comme pour beaucoup d'autres pays de montagne, le mois le plus froid est ordinairement celui de décembre. Il n'est pas rare de voir au mois de février un nouveau refroidissement, et la moyenne thermique de ce mois rester inférieure à celle du mois de janvier. Ce qui arrive surtout dans les stations les plus élevées. Ainsi en 1873 et 1874 au Grand St-Bernard, au Petit St-Bernard et à Cogne, pour les trois mois d'hiver on a eu les moyennes de chaleur suivantes :

STATIONS	1872–73			1873–74		
	Décembre	Janvier	Février	Décembre	Janvier	Février
G. St-Bernard	—6°. 2	—6°. 7	—8°. 3	—4°. 7	—6°. 3	—9°. 6
P.St-Bernard	—4 . 4	—5 . 5	—7 . 0	—3 . 7	—6 . 0	—7 . 1
Cogne	—2 . 4	0 . 7	—4 . 0	—2 . 7	—3 . 0	—4 . 0

A Aoste et à Ivrée le mois le plus froid est celui de janvier. Dans toutes les cinq stations le *maximum* de chaleur a lieu au mois de juillet; c'est pourquoi la température moyenne de ce mois surpasse celle de tous les autres. Le plus grand accroissement de chaleur se vérifie dans tous les lieux de mars à mai, et puis de mai à juillet. La courte interruption dans la marche annuelle de la chaleur qui a lieu en mai dépend du refroidissement qui se développe pendant ce mois dans les contrées valdôtaines, surtout dans les plus basses, ainsi qu'ailleurs en Italie et en Europe, ce qui est souvent nuisible aux campagnes.

Les valeurs moyennes de chaque mois augmentent à l'inverse des hauteurs; et la chaleur moyenne du mois le plus chaud (juillet) sur le Grand St-Bernard atteint à peine la moyenne du mois le plus froid du printemps (mars) à Ivrée et à Aoste. Le peu d'intensité de la moyenne pour le mois de décembre au Petit St-Bernand n'est qu'apparent, parce qu'il ne comprend pas les moyennes de 1871 et 1872, qui furent bien basses. Voici les moyennes thermiques de chaque saison dans les cinq stations:

Moyennes thermométriques trimestrielles.

SAISONS	STATIONS				
	Grand St-Bernard	Petit St-Bernard	Cogne	Aoste	Ivrée
Hiver	—8°. 1	—6°. 1	—4°. 1	0°. 2	2°. 5
Printemps	—2 . 3	—0 . 6	4 . 6	11 . 6	12 . 7
Été	7 . 0	10 . 0	14 . 3	20 . 0	22 . 4
Automne	0 . 2	2 . 3	5 . 6	11 . 0	13 . 3

De ce prospectus on a une nouvelle preuve que la température augmente à l'inverse de la hauteur. On en infère aussi que le plus grand accroissement de chaleur a lieu du printemps à l'été, et le refroidissement le plus intense de l'été à l'automne. La moyenne thermique générale résultant du lustre considéré relativement à chacune des cinq stations, est:

Stations	Température moyenne.
Grand St-Bernard	— 0°.8
Petit St-Bernard	1 .4
Cogne	5 .1
Aoste	10 .7
Ivrée	12 .7

Les valeurs moyennes de chaleur déduites pour Ivrée du dernier lustre d'observations, ne diffèrent rien ou presque rien de celles qui résultent des trente années 1837-66. De cette longue série dont on a en effet :

Saisons	**Température moyenne**	**Différence** avec les moyennes du dernier lustre
Hiver	2°. 9	+ 0°. 5
Printemps	12 . 4	— 0 . 7
Été	22 . 6	+ 0 . 2
Automne	13 . 2	— 0 . 1
Année	12 . 8	+ 0 . 1

Cet accord est, certes, très-satisfaisant, et il nous prouve que quelques années d'observations bien faites, donnent souvent des résultats brillants.

Au contraire, les moyennes déduites du même lustre pour le Grand St-Bernard diffèrent considérablement de celles que M. Plantamour calcula d'après les observations des vingt-sept années 1841-57, lesquelles seraient :

Saisons	Moyennes
Hiver	— 8°. 4
Printemps	— 3 . 4
Été	5 . 4
Automne	— 0 . 8
Année	— 1 . 8

Et les différences entre ces dernières et celles que j'ai trouvées moi-même, sont :

Saisons	Différences
Hiver	+ 0°. 3
Printemps	+ 1 . 1
Été	+ 1 . 6
Automne	+ 1 . 0
Année	+ 1 . 0

Comme on le voit, la différence est systématiquement positive ; c'est-à-dire que les moyennes thermiques déduites du lustre sont toutes constamment plus fortes que celles calculées par M. Plantamour, et que la différence augmentait dans le sens de la chaleur.

Or cette différence entre les deux résultats n'est qu'apparente; parce qu'elle dérive de la différente méthode avec laquelle les résultats ont été calculés. En effet, les moyennes que j'ai reporté ci-dessus ont été déduites des deux observations, que chaque jour on fait au Grand St-Bernard à 8 heures du matin, et à 8 heures du soir, et des *maxima* et *minima* de la journée indiqués par le thermomètre ordinaire, parce que les thermographes n'existent plus là-haut. J'ai suivi cette méthode afin de rendre les moyennes du Grand St-Bernard comparables avec celles des autres Observatoires météorologiques soit de notre réseau Alpin-apennin, soit de toute l'Italie dont les moyennes diurnes de température sont calculées sur les observations de 9 heures du matin et 9 heures du soir, combinées avec les deux témpératures extrêmes de la journée indiquées par les thermographes. Au contraire, M. Plantamour a déduit ces mêmes moyennes des neuf observations que les Chanoines du Grand St-Bernard font avec le plus grand soin chaque jour, et chaque deux heures, depuis 6 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir, en y introduisant encore les trois observations de la nuit qui manquent, c'est-à-dire celles de minuit, de 2 et de 4 heures du matin, calculées avec une formule.

Maintenant, il est évident qu'avec cette dernière méthode on doit obtenir pour la température des valeurs plus petites qu'avec la première; parce qu'elle comprend dans le calcul aussi les températures de la nuit, quoique en manière artificielle ; et la différence entre les deux résultats sera plus forte si les heures 8 du matin et du soir que nous prenons pour notre calcul des moyennes sont plus écartées des heures de la nuit.

Ainsi on comprend pourquoi à mesure que la saison s'approche de l'été, ces différences vont en augmentant. Ce qui sera mis en évidence par un tableau comparatif des chiffres obtenus respectivement par les deux procédés pour une année quelconque prise à part. Par exemple, de cette manière on a pour l'année 1872-73 :

Saisons	Moyennes thermiques		Différence
	Plantamour	Denza	
Hiver	— 7°. 4	— 7°. 1	+ 0°. 3
Printemps	— 3 . 6	— 2 . 8	+ 0 . 8
Été	6 . 8	8 . 2	+ 1 . 4
Automne	0 . 1	0 . 6	+ 0 . 5
Année	— 1 . 0	— 0 . 3	+ 0 . 7

Les cinq stations valdôtaines offrent l'exemple de climats très-différents entr'eux. Celui du Grand Saint-Bernard est très-rigoureux; et cette station se trouve la plus froide de tout notre réseau météorologique, sans exclure celles du Stelvio et du Col de Valdobbia, qui sont pourtant plus élevées. Ainsi pour l'année 1872-73, les moyennes trimestrielles et annuelles de température au Saint-Bernard et à la station voisine de Valdobbia, sont:

Saisons	Stations		Différence
	Grd St-Bernard	Col de Valdobbia	
Hiver	— 7°. 1	— 6°. 1	— 1°. 0
Printemps	— 2 . 8	— 2 . 1	— 0 . 7
Été	8 . 2	9 . 4	— 1 . 2
Automne	1 . 4	2 . 0	— 0 . 6
Année	— 0 . 1	0 . 8	— 0 . 9

Et tandis que pendant la même année, le minimum de température hivernale au Col de Valdobbia fut de —14°.5 sous le zéro, au Grand Saint-Bernard il atteignit —20°.2.

Le thermomètre au Grand Saint-Bernard descend sous le zéro dans tous les mois de l'année, y compris les plus chauds de juillet et d'août. Et la glace ne disparaît du lac près de l'Hospice que pendant le mois de juillet; ce n'est que très-rarement que cela a lieu dans le mois de juin.

Le climat excessivement froid du Grand Saint-Bernard est dû surtout à sa position spéciale, enclavée au milieu des sommets des Alpes et exposée aux vents glacials du Mont-Blanc, qui ont une grande force sur cette gorge étroite.

Ces mêmes vents rendent rigide aussi la station du Petit Saint-Bernard, dont le climat est plus âpre que ne comporterait sa hauteur.

À Cogne de même la température est basse. Elle y est de beaucoup inférieure à celle qu'il y a dans quelques autres de nos vallées, qui se trouvent pourtant ou à la même hauteur, ou à des hauteurs peu différentes, comme à Balme dans la vallée d'Ala, à Crissolo dans la vallée du Pô, et à Casteldelfino dans la vallée de Varaita.

Cela, moi je pense qu'il dépend soit des hauts et permanents glaciers qui couronnent l'amphithéâtre où est placé Cogne, soit de l'exposition de la vallée aux vents du nord.

Pourtant la nouvelle station météorologique qu'on va organiser à Cérésole de l'autre côté du Grand-Paradis, à peu près à la même hauteur de Cogne, mais dans une toute autre exposition, sera d'une grande importance; puisque cette nouvelle station et celle de Cogne, qui lui est opposée, nous feront connaître plus exactement le vrai climat de cette région difficile.

Le climat d'Aoste, au contraire, est doux. Tandis que le maximum de froid hivernal ne surpasse pas ordinairement celui des plaines du Pô, à Turin, à Moncalieri, à Alexandrie; l'été reste cependant frais et agréable, quoiqu'il ne soit pas rare que le maximum de chaleur diffère peu de celui qu'on a chez nous. C'est pourquoi la situation de cette ville est très-avantageuse. Le vaste bassin, dans lequel elle est sise, défendu de tout côté au nord et au sud, et ouvert à l'est et à l'ouest, laisse passer les vents froids du septentrion, sans qu'ils puissent s'y arrêter et y faire sentir leur funeste influence.

Au débouché de la vallée de la Doire, le climat acquiert de suite la physionomie de celui des plaines du Pô. Il devient tout-à-fait tempéré, et même un peu plus doux que dans les stations les plus éloignées des montagnes, lesquelles devraient être apparemment plus modérées.

Voici en effet les moyennes trimestrielles et annuelles de quatre stations situées dans les basses régions du Pô. Elles sont déduites des neuf années 1866-74, et publiées dans le *Supplément à la Météorologie italienne* pour l'année 1874.

Saisons	STATIONS			
	Turin	Moncalieri	Casale	Alexandrie
Hiver	1°. 8	2°. 0	1°. 6	1°. 7
Printemps	12 . 2	12 . 5	12 . 2	12 . 7
Été	21 . 8	22 . 1	21 . 9	22 . 7
Automne	12 . 1	12 . 3	12 . 2	12 . 6
Année	12 . 0	12 . 2	12 . 0	12 . 4

En confrontant ces valeurs avec les correspondantes d'Ivrée rapportées ci-dessus, il résulte que la température d'Ivrée, tandis qu'elle est à peu près la même que dans le reste de la Vallée du Pô au printemps et en été, elle en est supérieure en hiver et en automne, et surtout en hiver. Ce fait ne se présente pas seulement à Ivrée, mais aussi dans plusieurs des localités de notre pays placées plus près des montagnes et à une certaine hauteur; et il dépend de l'influence exercée dans ces localités par les chauds courants atmosphériques superposés à ceux qui sont plus froids, et qui, en hiver, s'abaissent et rasent le sol des plaines et des vallées. Pour Ivrée et d'autres endroits voisins, il y influe aussi un peu, surtout dans la saison d'automne, la plus grande condensation de la vapeur aqueuse qui se dégage en pluie ici plus qu'ailleurs; comme on verra ci-dessous.

Les extrêmes de la température observés dans les cinq stations pendant le lustre 1871-75, sont les suivants:

STATIONS	Maximum		Minimum		Différence
	Valeur	Date	Valeur	Date	
Gr. St-Bernard	20°. 2	27 juillet 1872	— 27°. 0	23 décemb. 1875	47°. 2
Pt. St-Bernard	21 . 8	4 juillet 1874	— 25 . 8	7 décemb. 1871	47 . 8
Cogne	26 . 3	19 juillet 1875	— 21 . 0	24 décemb. 1870	47 . 3
Aoste	34 . 7	19 juillet 1871	— 13 . 4	24 décemb. 1874	48 . 1
Ivrée	33 . 2	5 juin 1874	— 12 . 5	28 décemb. 1871	45 . 7

À Ivrée, pendant les trente années 1837-66, le maximum de chaleur eut lieu le 8 juillet 1845, et il fut de 34 degrés; le maximum de froid le 16 janvier 1838, et il fut de 17°.5 degrés sous le zéro.

Nous terminons par une considération importante.

En comparant les différences des températures moyennes des cinq stations que nous venons d'étudier, avec les différences correspondantes de hauteur; et en déduisant la diminution de chaleur pour chaque 100 mètres d'élévation, on a le tableau suivant :

Stations	**Différence de** Hauteur	**Différence de** Température	Diminution de température pour chaque 100 mètres
Grand St-Bernard / Petit St-Bernard	— 318m	+ 2°. 2	— 0°. 66
Cogne	— 617	+ 3 . 7	— 0 . 60
Aoste	— 943	+ 5 . 6	— 0 . 59
Ivrée	— 311	+ 2 . 6	— 0 . 64

Les chiffres de la dernière colonne, étant peu divers l'un de l'autre, on voit que la diminution de température est proportionnelle à l'augmentation de hauteur, et que dans les régions montagneuses, dont nous parlons, cette diminution correspond en moyenne à 6 dixièmes de degré pour chaque 100 mètres d'élévation.

Réciproquement, si on calcule le nombre de mètres qui correspond à l'abaissement d'un degré de température, on a les chiffres suivants:

Stations	Diminution de hauteur en mètres pour un degré de température
Grand St-Bernard / Petit St-Bernard	145m
Cogne	167
Aoste	168
Ivrée	156
Moyenne	157

ou bien, en moyenne, 16 mètres pour chaque dixième de degré.

Ces résultats sont fort satisfaisants et précieux pour l'hypsométrie de nos montagnes; car ils confirment un principe très-

important, sur lequel sont basées les formules qui se rapportent à celle-là, savoir : la proportionnalité entre la diminution des températures et l'augmentation des hauteurs.

Et il serait bien difficile de trouver ailleurs pour cela des conditions plus favorables que celles que nous offre la région que nous étudions: où il y a cinq points d'observations, établis à de très-petites distances et à des hauteurs très-différentes, parmi les plus grandes qu'on puisse avoir sur nos montagnes. En effet, de tous les Observatoires de nos Alpes, le Grand Saint-Bernard n'a devant lui que le Col de Valdobbia et le Stelvio, qui ne le surpassent que de quelques mètres seulement.

§ 2. — *Humidité.*

L'état hygrométrique de l'air est lui aussi un élément de grande importance par rapport au climat d'un pays; car il est avéré que la plus ou moins grande humidité atmosphérique influe grandement sur l'agriculture et sur l'hygiène.

Anciennement la méthéorologie ne possédait que des instruments très-imparfaits pour étudier ce phénomène : maintenant le psychromètre a suppléé en grand partie à ce défaut.

Toutefois ce genre d'observations est même à présent très-délicat ; et il n'est pas exempt (surtout dans les lieux élevés) de certaines inexactitudes, à cause surtout de la trop grande et subite évaporation, aussi bien que de la congélation fréquente de l'eau, dont on trempe le linge qui enveloppe le thermomètre.

Quatre stations valdôtaines s'occupent des observations hygrométriques, c'est-à-dire : celles du Petit St-Bernard, celle de Cogne, celle d'Aoste et celle d'Ivrée ; on y fait les observations par le moyen du psychromètre.

Cet instrument manque au Grand St-Bernard. À Cogne jusqu'en 1873 on ne fit sur cet élément que des observations non suivies; maintenant au contraire on les a reprises d'une manière réglée et non interrompue.

C'est pourquoi j'indique ci-dessous les résultats moyens des observations faites seulement au Petit St-Bernard dans les quatre années écoulées depuis 1872 à 1875; à Aoste, depuis 1871 à 1875; à Ivrée dans les deux années et demie, depuis le mois de mai 1873

à tout le 1875. Ces valeurs ne sont donc point comparables entre elles; elles pourront simplement servir à donner une idée de la distribution de l'humidité dans les pays indiqués, qui se trouvent cependant en des conditions de hauteur sensiblement différentes.

Les numéros contenus dans les tableaux suivants, représentent des centièmes de saturation de l'air; c'est-à-dire: ils indiquent l'état hygrométrique ou l'humidité relative de l'air par rapport à l'état de saturation du même air considéré comme 100.

Moyennes hygrométriques mensuelles.

	Petit St-Bernard	Cogne	Ivrée
Décembre	50 . 8	69 . 2	74 . 2
Janvier	41 . 4	74 . 1	79 . 1
Février	46 . 6	56 . 2	72 . 4
Mars	48 . 3	58 . 7	63 . 4
Avril	55 . 4	53 . 4	66 . 8
Mai	58 . 4	54 . 4	61 . 9
Juin	62 . 5	52 . 2	65 . 0
Juillet	59 . 4	45 . 2	67 . 1
Août	62 . 9	52 . 8	68 . 8
Septembre	67 . 6	52 . 7	72 . 1
Octobre	63 . 4	60 . 4	79 . 9
Novembre	54 . 8	64 . 1	75 . 8

Les valeurs moyennes pour chaque saison sont les suivantes:

Moyennes hygrométriques trimestrielles.

SAISONS	Petit St-Bernard	Aoste	Ivrée
Hiver	46 . 3	66 . 5	75 . 2
Printemps	53 . 0	55 . 5	64 . 0
Été	61 . 6	50 . 1	67 . 0
Automne	61 . 7	59 . 1	75 . 9

Et les moyennes annuelles seront par conséquent :

Moyennes hygrométriques annuelles.

Petit St-Bernard	55.7
Aoste	57.8
Ivrée	70.7

Il résulte de ces tableaux, qu'au Petit St-Bernard, station très-élevée, l'humidité de l'air est très-faible. À Aoste aussi, bien que l'humidité soit un peu plus abondante, elle est toujours cependant bien petite; dans la station d'Ivrée, au contraire, elle augmente considérablement. Le Petit St-Bernard, donc, et Aoste ont un climat sec, tandis qu'à Ivrée il est passablement humide; ce qui est produit par la condensation de vapeur qui a lieu en ce pays en y causant de fréquentes et copieuses pluies, tandis que cela n'arrive jamais à Aoste.

Ainsi qu'il a été observé en d'autres stations placées près de nos montagnes, à Ivrée les mois les plus secs sont ceux du printemps, à cause des vents qui, pendant cette saison principalement, soufflent avec véhémence dans ce pays. À Aoste, au contraire, les plus secs sont les mois de l'été. Dans cette ville, aussi bien qu'à Ivrée, on a la plus forte humidité pendant l'hiver et pendant l'automne; à Ivrée il y a peu de différence entre ces deux saisons: mais à Aoste l'hiver est plus humide.

Cela s'accorde parfaitement avec ce qui arrive ailleurs dans les endroits pas trop élevés; puisque dans le temps froid, l'air est saturé bien vite par les moindres quantités de vapeur qui y restent en suspens; tandis qu'il arrive le contraire en été à cause de la température plus élevée.

C'est tout-à-fait le contraire qui arrive au Petit St-Bernard. Là on trouve très-peu d'humidité dans l'air pendant les mois où la température est très-basse, c'est-à-dire depuis janvier jusqu'à mars, et le plus humide dans les mois de plus grande chaleur, depuis juin jusqu'à août, et pendant les mois de septembre et d'octobre. Voilà bien un fait qui mérite d'être étudié, et qui vraiment n'arrive point dans les autres stations même les plus élevées, comme celles de Stelvio et du Col de Valdobbia, où l'on fait pourtant les observations hygrométriques avec les mêmes instruments et le même système qu'au Petit St-Bernard.

Serait-ce peut-être un effet des forts courants d'airs qui soufflent dans ces hautes régions, surtout pendant l'hiver, et de la grande précipitation de vapeur aqueuse qui s'opère là haut en forme de neige? Je crois qu'il y influe un peu aussi la grande difficulté que l'on a à faire de bonnes observations psychrométriques dans les conditions spéciales, dans lesquelles se trouve l'Observatoire du Petit St-Bernard.

Bien qu'au Grand St-Bernard on ne fasse point d'observations hygrométriques, on peut croire que dans ces régions glaciales il y a une grande humidité; puisque les brouillards y sont très-fréquents et très-épais, et souvent ils y durent des journées entières, contrairement à ce qui arrive en d'autres stations, et spécialement à Aoste, où les brouillards sont extrêmement rares.

À Ivrée ils sont aussi moins fréquents et moins épais que dans les régions plus basses des vallées de la Doire et du Pô; à cause du froid, qui y est moins intense, et de la ventilation qui y règne.

§ 4. — *Pluie et Neige.*

L'étude de l'hydrographie d'un pays a acquis de nos jours une bien grande importance; non seulement à cause des diverses questions qui s'y rattachent sous le point de vue de la méthéorologie et de l'hygiène, mais aussi par rapport à l'agriculture, à l'industrie et aux arts. Cela est surtout vrai pour les pays placés sur les montagnes; car de là proviennent les eaux qui arrosent les campagnes, abreuvent les troupeaux, animent les machines, etc.; sans parler de l'aide qu'on attend de ces études relativement à la solution du grand problème du déboisement des montagnes. C'est pourquoi par ordre du Ministère de l'Agriculture et du Commerce, et avec le concours de plusieurs de mes collègues, je m'occupe activement de l'établissement de nombreuses stations pluviométriques dans les vallées du Piémont et, en général, dans toute la haute Italie.

Pour le bassin de la Doire et les autres bassins environnants, je compte sur la grande activité de Mr l'Abbé Bonino, Directeur de l'Observatoire d'Ivrée, qui s'en occupe avec un zèle tout-à-fait admirable.

Les stations pluviométriques, établies jusqu'à présent dans la vallée d'Aoste, sont les suivantes :

Stations pluviométriques de la vallée d'Aoste.

Stations	Altitude	Directeurs
Ayas	1691^{m}	Mr l'Abbé Auguste Clos, Curé.
Bard	391	Mr le Commandant du fort.
Bionaz	1604	Mr l'Abbé J.-Pierre-Benjamin Girod, Curé.
Champorcher	1421	Mr l'Abbé Jean-Baptiste Danna, Curé.
Châtillon	556	Mr François Bich, Copiste.
Gressoney	1663	Mr l'Abbé Joseph Delapierre, Curé.
Issime	950	Mr l'Abbé Pierre-M.-Joseph Favre, Curé.
Nus	575	Mr l'Abbé Sarteur, Vicaire.
Pont-St-Martin	335	Mr l'Abbé Pierre-Louis Vescoz, Curé.
Pré-St-Didier	1018	Mr l'Abbé Herin, Curé.
St-Remy	1602	Mr l'Abbé Jean-Baptiste Sarteur, Curé.
Valgrisanche	1662	Mr Gabriel Chamonin, Syndic.
Valsavaranche	1538	Mr l'Abbé J.-Pre Arbenson, Archiprêtre.
Valtournanche	1544	Mr l'Abbé Michel Chasseur, Curé.
Verrès	433	Mr le Chanoine Pierre-Paul Tua, Prévôt.
Villeneuve	655	Mr J.-J. Lanier, Syndic.

Comme on le voit, ces stations occupent les localités et les vallées secondaires les plus importantes du grand bassin de la Doire; et dans quelques années on aura des données très-importantes sur l'hydrographie de ces régions.

Cependant, comme toutes ces stations ne datent que depuis peu de temps, ainsi elles ne peuvent pas fournir des éléments et des données très-sûrs; c'est pour cette raison que dans ce travail je me borne aux observations faites dans les cinq stations que nous avons étudiées jusqu'à présent, par lesquelles nous avons au moins cinq ans d'observations ombrométriques. Il faut remarquer toutefois, que le Petit St-Bernard est la seule station qui n'à que quatre années seulement d'observations.

Le Grand St-Bernard et Ivrée ont une série d'observations longues et homogènes de ce genre, semblables aux autres dont nous avons parlé.

Premièrement il est à observer qu'au Petit et au Grand St-Bernard, vu la grande difficulté et presque l'impossibilité

de mesurer exactement l'eau tombée en forme de neige pendant l'hiver, les valeurs que l'on va indiquer pour les mois d'hiver ne sont que tout-à-fait approximatives, et sont déduites de l'épaisseur de la couche de neige mesurée sur le sol, multipliée par le coéfficient 0.1.

Moyennes pluviométriques mensuelles.

MOIS	Grand St-Bernard	Petit St-Bernard	Cogne	Aoste	Ivrée
	mm	mm	mm	mm	mm
Décembre	65 . 3	212 . 0	38 . 5	50 . 0	78 . 7
Janvier	63 . 5	277 . 8	32 . 3	32 . 8	59 . 1
Février	31 . 2	140 . 9	21 . 9	38 . 1	58 . 7
Mars	40 . 5	98 . 9	37 . 2	37 . 1	63 . 5
Avril	80 . 5	127 . 4	72 . 0	84 . 9	121 . 2
Mai	67 . 3	97 . 1	53 . 5	42 . 6	132 . 6
Juin	92 . 5	162 . 5	77 . 0	51 . 2	205 . 1
Juillet	131 . 0	172 . 2	59 . 9	53 . 6	132 . 5
Août	106 . 0	164 . 5	35 . 6	28 . 7	70 . 8
Septembre	47 . 4	104 . 1	25 . 9	14 . 4	72 . 1
Octobre	167 . 4	178 . 6	180 . 5	73 . 8	240 . 4
Novembre	88 . 2	169 . 8	51 . 6	55 . 5	89 . 8

Dont on déduit les suivantes

Moyennes trimestrielles.

SAISONS	Grand St-Bernard	Petit St-Bernard	Cogne	Aoste	Ivrée
	mm	mm	mm	mm	mm
Hiver	160 . 0	630 . 7	92 . 7	120 . 9	196 . 5
Printemps	188 . 3	323 . 4	162 . 7	164 . 6	317 . 3
Été	329 . 5	199 . 2	172 . 5	133 . 5	408 . 4
Automne	303 . 0	452 . 5	258 . 0	143 . 7	402 . 3

La hauteur moyenne annuelle de l'eau tombée dans les cinq stations est:

Grand St-Bernard	mm	980.8
Petit St-Bernard	»	1605.8
Cogne	»	685.9
Aoste	»	562.7
Ivrée	»	1324.6

De tous ces prospectus on déduit les considérations suivantes:

1° Dans toutes les stations, sauf au Petit St-Bernard, la plus petite quantité d'eau tombe pendant la periode de l'hiver au printemps, de janvier à mars: et puis de l'été à l'automne, en août et septembre; cependant au Grand St-Bernard le mois d'août est encore considérablement pluvieux. Au Petit St-Bernard, au contraire, la plus petite quantité d'eau tombée fut recueillie en mars et en mai, et ensuite en septembre.

La plus grande quantité d'eau fut observée en octobre; excepté au Petit St-Bernard, où elle est plus grande en décembre et en janvier: et à Aoste, où elle est un peu plus grande en avril. Ensuite viennent les mois de juillet et d'août, au Grand St-Bernard; ceux d'avril et de juin, à Cogne; ceux de novembre, décembres, juin et juillet, à Aoste; ceux compris entre avril et juillet, à Ivrée.

2° Pour ce qui a rapport aux saisons on a:

Stations	Saisons	
	LES PLUS PLUVIEUSES	LES MOINS PLUVIEUSES
Grand St-Bernard	Été	Hiver
Petit St-Bernard	Hiver	Été
Cogne	Automne	Hiver
Aoste	Printemps	Hiver
Ivrée	Été	Hiver

Donc l'hiver est dans toutes les stations la saison la moins pluvieuse, excepté seulement le Petit St-Bernard. Mais il faut remarquer que les nombres obtenus dans cette localité ne méritent pas une grande confiance, soit parce que les observations y sont très-difficiles, soit parce que la neige y est accumulée en quantité très-considérable par les vents; de même que la trop petite quantité d'eau mesurée au Grand St-Bernard pendant la même saison

d'hiver, parce que la neige en est très-souvent emportée violemment par les vents impétueux qui soufflent épouvantablement dans cette gorge étroite.

3° Mais ce qu'il importe surtout de remarquer c'est la grande différence entre la quantité annuelle d'eau qui tombe dans les diverses régions que nous étudions, quoiqu'elles se trouvent à peu de distance l'une de l'autre.

Tandis que les deux stations d'Ivrée et du Petit St-Bernard reçoivent une pluie abondante, et ressemblent, sous cet aspect, aux régions peu éloignées du Biellais et du Lac Majeur, qui sont parmi les plus pluvieuses de l'Italie ; le Grand St-Bernard en reçoit bien peu, et beaucoup moins encore Cogne et Aoste ; et cette dernière localité reste une des moins pluvieuses de toutes les contrées italiennes.

Ainsi dans l'espace de terrain occupé par le bassin de la Doire Baltée on a des valeurs hydrométriques qui s'approchent des extrêmes observés dans l'Italie entière. Et cela prouve évidemment le grand besoin de multiplier le plus qu'il est possible le nombre des endroits où l'on observe et l'on mesure l'eau qui tombe; et par conséquent la très-grande utilité des nouvelles stations hydrométriques qu'on est en train d'organiser dans cette région. Cette singulière et notable discordance que j'ai signalée dans les données pluviométriques de la Vallée d'Aoste, dépend surtout de la différente position des stations par rapport aux montagnes et aux courants atmosphériques qui apportent la pluie dans nos contrées alpines; et je l'ai expliqué dans mon Mémoire *sur la distribution de la pluie en Italie pendant l'année météorique* 1871-72, publié dans les Annales de l'Académie Royale d'Agriculture de Turin, et dans les Volumes de la Météorologie Italienne. Je renvoie le lecteur à ces publications, parce que le petit espace qui m'est accordé dans celle-ci ne me permet pas de m'étendre davantage sur ce sujet.

J'ajoute la hauteur moyenne, en millimètres, à laquelle la neige s'est élevée au-dessus du sol chaque mois dans les trois stations du Grand St-Bernard, du Petit St-Bernard et de Cogne, pendant le lustre que nous examinons. À Aoste cette hauteur n'a pas été mesurée régulièrement, et du reste elle n'est guère grande. Elle est beaucoup plus faible encore à Ivrée, et tellement qu'on ne peut en évaluer la quantité moyenne.

Hauteur moyenne mensuelle de la neige tombée au Grand St-Bernard, au Petit St-Bernard et à Cogne pendant le lustre 1871-75.

MOIS	STATIONS		
	Grand St-Bernard	Petit St-Bernard	Cogne
Décembre	447mm	2120mm	426mm
Janvier	530	2778	246
Février	258	1409	174
Mars	339	989	119
Avril	685	497	255
Mai	507	606	51
Juin	122	182	20
Juillet	29	»	»
Août	3	»	»
Septembre	55	593	»
Octobre	827	821	72
Novembre	1101	1492	220

La hauteur moyenne annuelle de la neige tombée dans les trois stations pendant le temps susdit, est:

Stations	Hauteur en millimètres de la neige
Grand St-Bernard	mm 4893
Petit St-Bernard	» 11487
Cogne	» 1583

La mesure donnée par le Petit St-Bernard doit être regardée comme trop exagérée, et celle du Grand St-Bernard comme trop petite, pour les raisons que nous avons déjà exposées. En tous cas la différence considérable entre les quantités de neige qui tombe sur ces deux sommets, est toujours surprenante; ce qui tient aux mêmes causes que nous avons mentionnées.

Afin qu'on ait une idée de la fréquence de la pluie et de la neige dans le bassin de la Doire Baltée, je donne ici les nombres moyens mensuels des jours de pluie et de neige dans chacune des cinq stations qu'il y a.

Nombres moyens mensuels des jours de pluie et de neige pendant le lustre 1871–75.

MOIS	Grand St-Bernard Jours de pluie	Grand St-Bernard Jours de neige	Petit St-Bernard Jours de pluie	Petit St-Bernard Jours de neige	Cogne Jours de pluie	Cogne Jours de neige	Aoste Jours de pluie	Aoste Jours de neige	Ivrée Jours de pluie	Ivrée Jours de neige
Décembre	1.4	7.0	0.0	5.8	1.2	5.2	3.2	4.0	6.2	2.2
Janvier	0.4	6.4	0.4	6.6	0.4	5.2	2.0	3.8	3.8	1.6
Février	0.2	4.6	0.0	4.6	0.0	4.0	1.6	2.8	4.6	3.0
Mars	0.0	6.4	0.0	3.4	1.0	4.4	4.4	0.6	6.8	0.2
Avril	0.0	7.6	0.6	3.8	4.4	3.0	4.4	0.8	9.8	0.0
Mai	3.4	6.8	2.2	5.8	7.8	2.0	4.2	2.6	14.0	0.0
Juin	7.4	3.2	8.2	2.6	10.2	1.0	9.6	0,0	13.8	0.0
Juillet	10.0	2.0	10.6	0.0	11.2	0.0	7.2	0.0	9.6	0.0
Août	8.6	1.8	6.2	0.6	8.0	0.0	5.4	0.0	9.0	0.0
Septembre	5.8	2.2	4.6	1.2	5.6	0.0	3.8	0.0	8.0	0.0
Octobre	3.6	7.4	3.2	5.0	10.0	2.6	6.6	0.0	13.8	0.2
Novembre	0.0	9.2	0.6	6.6	1.6	5.2	7.2	1.8	8.8	1.0

En réunissant les jours de pluie et de neige, on a pour chaque saison les nombres moyens suivants des jours où il est tombé de l'eau dans les cinq stations prénommées.

Nombres moyens trimestriels des jours où il est tombé de l'eau pendant le lustre 1871-1875.

SAISONS	STATIONS Gr. St-Bernard	Pt. St-Bernard	Cogne	Aoste	Ivrée
Hiver	20 . 0	17 . 4	16 . 0	17 . 4	21 . 4
Printemps	25 . 2	15 . 8	22 . 6	17 . 0	30 . 8
Été	33 . 0	28 . 2	30 . 4	22 . 0	32 . 4
Automne	28 . 2	21 . 2	25 . 0	19 . 4	31 . 8

D'où il résulte que le nombre moyen des jours de l'année où il est tombé de l'eau dans les cinq stations, est:

Stations	Jours
Grand St-Bernard	106 . 4
Petit St-Bernard	82 . 6
Cogne	94 . 0
Aoste	75 . 8
Ivrée	116 . 4

Il s'ensuit des chiffres précédents que la fréquence de la pluie et de la neige est aussi diverse dans les diverses stations. En général, il pleut plus fréquemment de mai à juillet, et puis en octobre et novembre. C'est pourquoi l'été et l'automne sont les saisons, où il tombe le plus souvent de la pluie et de la neige.

La fréquence annuelle de la pluie et de la neige est d'accord avec la quantité de l'un et de l'autre; à Ivrée elle est plus grande et à Aoste moindre. Il faut excepter, come d'ordinaire, le Petit Saint-Bernard, qui laisse beaucoup à désirer pour la certitude de ces éléments météorologiques. Au Grand Saint-Bernard il neige tous les mois de l'an, sans exception. Au Petit Saint-Bernard la neige tombe plus rarement les mois des plus grandes chaleurs, juillet et août, et pendant les cinq années qui nous occupent, il ne neigea jamais au mois de juillet.

Durant ce même espace de temps la neige n'est pas tombée à Cogne pendant les trois mois de juillet, août et septembre. À Aoste il ne neigea point plus outre que le mois de mai, et il recommença à en tomber au mois de novembre ; tandis qu'à Ivrée il cessa en mars et il en retomba parfois plus tôt qu'à Aoste, au mois d'octobre.

§ 4. — *Orages et grêle.*

Aujourd'hui on poursuit aussi très-énergiquement l'étude des météores électriques, et tout particulièrement des orages et de la grêle ; non plus avec la prétention d'y obvier, mais dans l'intention de parvenir au moins à prévoir quelque temps à l'avance des météores si terribles qui nuisent à nos belles campagnes et les ravagent souvent.

Les orages et les autres météores qui les accompagnent, sont fréquents dans les plaines un peu éloignées des groupes principaux de montagnes; mais au milieu de celles-ci et sur leurs versants, ils sont beaucoup plus rares et moins sinistres. Ce fait est confirmé par les résultats que nous avons recueillis des observations faites sur ces météores dans les cinq stations de la Baltée, dont nous avons parlé jusqu'ici. Voici en effet les nombres moyens des jours, où il y a eu chaque mois dans celles-là des orages et de la grêle pendant le lustre 1871-75.

On entend par jours d'orage et de grêle, ceux où ces météores eurent lieu dans les stations, auxquelles ils sont rapportés, sans tenir compte des autres qui apparurent dans le lointain ou aux environs.

Nombres moyens mensuels des jours d'orage et de grêle.

MOIS	Grand St-Bernard — Jours avec		Petit St-Bernard — Jours avec		Cogne — Jours avec		Aoste — Jours avec		Ivrée — Jours avec	
	orage	*grêle*	*orage*	*grêle*	*orage*	*grêle*	*orage*	*grêle*	*orage*	*grêle*
Décembre	»	»	»	»	0.2	0.2	»	»	0.4	»
Janvier	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Février	»	»	0.2	»	0.2	»	0.2	»	»	»
Mars	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Avril	»	»	0.2	»	0.6	0.2	0.2	»	0.4	0.2
Mai	»	»	»	»	1.0	0.6	»	»	3.2	»
Juin	1.6	1.0	0.8	»	1.6	»	3.6	»	7.4	1.0
Juillet	2.0	0.2	»	»	3.4	1.2	4.2	0.2	7.0	0.6
Août	2.0	0.6	0.2	»	3.2	0.2	1.4	»	6.8	0.2
Septembre	1.0	»	»	»	1.4	»	1.2	»	3.4	»
Octobre	»	»	»	»	0.4	0.2	0.4	0.2	1.4	»
Novembre	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»

Et le nombre moyen annuel de ces météores, est:

Stations	JOURS avec Orage	JOURS avec Grêle
Grand St-Bernard	7.6	1.8
Petit St-Bernard	1.4	?
Cogne	12.0	2.6
Aoste	11.2	0.4
Ivrée	30.0	2.0

Les nombres qui correspondent au Petit Saint-Bernard sont peu certains.

Dans les régions valdôtaines, ainsi que dans d'autres régions montagneuses semblables, les tempêtes sont donc relativement fort rares dans les localités situées au sein des montagnes; elles se présentent plus fréquemment à mesure que la hauteur diminue; et à peine hors de la Vallée, à Ivrée, leur fréquence commence à s'approcher de celle, avec laquelle ces météores se succèdent dans les plaines plus distantes, sans en atteindre cependant jamais le nombre. Heureusement pour ces contrées, la grêle y est bien rare; et lorsqu'elle s'y développe, c'est en quantité médiocre. Pendant les cinq années 1871-75, le nombre maximum de grêle dans une année fut observé à Ivrée en 1874, où l'on eut sept jours de grêle dans les deux mois consécutifs de juin et de juillet.

Tout cela va d'accord avec ce qu'on connaît jusqu'à présent par rapport et sur l'origine de semblables météores, qui sont d'autant plus furieux et étendus, que les nuages peuvent mieux s'agiter et s'étendre.

Pour autant que je sais, il est difficile que les tempêtes orageuses soient excessivement violentes dans les régions de la Baltée, tandis qu'en revanche il y a de temps à autre des ouragans et des bouffées impétueuses.

§ 5. — *État du ciel.*

Bien que l'état du ciel ne soit pas d'une si grande importance que les autres éléments climatologiques dont nous avons parlé plus haut, il mérite cependant d'être pris en considération, surtout dans les pays de montagnes et de bains, tels que ceux de la vallée d'Aoste, qui sont parcourus par des étrangers et des touristes; car souvent ils aiment connaître si le ciel se maintient constamment serein ou non, pendant les époques destinées à leurs voyages dans les montagnes, où a leur demeure dans les vallées.

C'est pourquoi je donne la statistique des jours pendant lesquels dans chaque station le ciel a été serein, sombre ou seulement en partie couvert de nuages.

Pour la parfaite intelligence du tableau suivant il est à observer, que nous entendons par jours sereins, ceux dans lesquels le ciel, ou est demeuré entièrement découvert, ou a été chargé de nuages seulement dans la onzième partie de son étendue: de même que nous appelons jours nuageux ceux, dans lesquels les nuages ont couvert le ciel entièrement ou seulement dans ses neuf dixièmes. Les autres jours, on les appelle mixtes.

Les numéros que je rapporte sont les moyennes des cinq années dont nous avons parlé plus haut, de 1871 à 1875.

Nombre moyen mensuel des jours sereins, mixtes et couverts dans le cours de 5 ans.

1871–75															
MOIS	Grand St-Bernard			Petit St-Bernard			Cogne			Aoste			Ivrée		
	sereins	mixtes	couverts	sereins	mixtes	couverts	sereins	mixtes	couverts	sereins	mixtes	couverts	sereins	mixtes	couverts
Décembre	8.4	17.4	5.2	13.0	10.8	7.2	8.6	17.4	5.0	9.2	18.0	3.8	12.5	10.2	8.3
Janvier	9.6	14.6	6.8	10.2	13.0	7.8	6.8	21.6	2.6	9.2	16.2	5.6	11.2	12.5	7.3
Février	10.2	13.0	5.0	8.8	11.7	7.7	10.0	15.2	3.0	11.8	12.7	3.7	10.8	10.2	7.2
Mars	7.0	17.0	7.0	7.5	17.0	6.5	6.8	19.2	5.0	6.0	18.6	6.4	6.2	18.8	6.0
Avril	5.2	18.6	6.2	7.0	14.8	8.2	4.6	20.6	4.8	7.0	18.8	4.2	7.8	17.5	4.7
Mai	3.6	20.6	6.8	4.0	16.5	10.5	3.8	24.8	2.4	7.0	19.4	4.6	4.8	18.7	7.5
Juin	1.2	20.8	8.0	3.5	18.5	8.0	1.8	24.0	4.2	5.4	22.0	2.6	3.8	21.0	5.2
Juillet	3.8	22.8	4.4	4.8	21.7	4.5	3.6	24.6	2.8	9.5	19.7	1.8	7.2	19.8	4.0
Août	7.2	19.2	4.6	5.0	20.0	6.0	4.6	19.8	6.6	9.3	19.2	2.5	8.5	20.5	2.0
Septembre	6.2	17.0	6.8	8.5	17.7	3.8	4.8	24.2	1.0	8.8	19.5	1.7	6.5	18.0	5.5
Octobre	3.6	18.4	9.0	6.0	12.2	12.8	4.6	20.4	6.0	8.8	15.7	6.5	6.0	14.5	10.5
Novembre	6.8	14.6	8.6	7.8	9.5	12.7	6.4	19.4	4.2	7.0	16.0	7.0	10.5	11.8	7.7

Il résulte de ce prospectus que l'état moyen du ciel pendant toute l'année est donné par ce qui suit:

Nombre moyen annuel des jours sereins, mixtes et couverts.

	JOURS		
	sereins	mixtes	couverts
Grand St-Bernard	72 . 8	214 . 0	78 . 4
Petit St-Bernard	86 . 1	183 . 4	95 . 7
Cogne	66 . 4	251 . 2	47 . 6
Aoste	99 . 0	215 . 8	50 . 4
Ivrée	95 . 8	193 . 5	75 . 9

D'après ces tableau il résulte que dans la vallée d'Aoste le ciel demeure plus fréquemment serein pendant l'hiver, moins au printemps, et spécialement en maï et juin; tandis qu'il est souvent couvert en octobre et novembre. Pendant les deux mois les plus propices aux excursions dans les montagnes, c'est-à-dire août et septembre, il n'arrive pas souvent que le ciel soit entièrement couvert surtout dans les lieux les moins élevés.

Là où l'on jouit le plus des jours sereins, c'est dans les stations plus basses d'Aoste et d'Ivrée ; ensuite vient le Petit St-Bernard, mais il y a aussi plus souvent qu'ailleurs des journées entièrement couvertes. À Cogne l'aspect du ciel est eccessivement variable, car les jours entièrement sereins ou tout-à-fait couverts y sont plus rares qu'ailleurs: et le plus souvent les nuages occupent une partie de la voûte céleste. Au Grand et Petit St-Bernard le nombre des jours orageux est plus grand que celui des jours sereins; il n'en est pas de même dans les trois autres stations moins élevées, et surtout à Aoste où le nombre des jours sereins est double de celui des jours orageux; ce qui est causé par la ventilation qui règne dans ce gracieux bassin, et qui y maintient l'atmosphère libre de vapeurs, moins humide et libre de nuages.

Ces quelques observations suffisent pour démontrer combien il y a de variété même dans cet élément climatologique, suivant les diverses régions du pays que nous étudions.

§ 6. — *Vents.*

S'il est vrai que les grandes chaînes de montagnes placées au nord de l'Italie influent sérieusement sur les grands courants atmosphériques qui traversent sans-cesse le Continent européen; cette influence doit être très-grande pour les pays que nous étudions. En effet, cette région s'étend du Mont-Blanc au Mont-Rose, et comprend les cimes les plus élevées de la grande ligne de division des eaux, qui partage l'Europe depuis le cap Finisterre jusqu'à la mer Noire.

Ces grands et impétueux courants viennent quelquefois du midi par la Méditerranée et par la mer Adriatique; plus souvent ils descendent du nord par la mer du Nord, la mer Bal-

tique et l'Océan Atlantique; en traversant le Continent, ils s'abaissent, et, arrivés aux Alpes, ils s'y brisent et en dévient de mille manières, à cause des obstacles qu'ils y rencontrent.

Semblables à des torrents renfermés en des bords trop resserrés, ils s'engouffrent dans les vallées et dans les gorges étroites, qui de tous côtés sillonnent les Alpes et, se heurtant et changeant de direction à chaque instant, ils produisent les ouragans et les tourmentes si terribles dans les Alpes.

Ces entraves et ces chocs sont très-utiles à la Péninsule Italienne, parce qu'ils servent à diminuer la force des courants qui viennent du Nord, et qui, comme il a été dit plus haut, seraient beaucoup plus terribles pour nos pays et pour nos mers. Mais souvent ils causent des désastres et des ouragans dans les pays où ils se déchaînent. Pendant l'hiver ils soulèvent des tourbillons de neige: pendant l'été ils transportent des nuées de poussière, et parfois, surtout au débouché des vallées latérales, ils produisent de véritables trombes et des ouragans meurtriers.

Il s'en suit, que la direction principale des courants change suivant la direction des gorges ou des vallées, dans lesquelles il s'introduisent; et que dans chaque vallée principale ou secondaire la direction du vent demeure toujours la même.

Ainsi les cols du Grand et du Petit St-Bernard, étant ouverts au nord-est et au sud-ouest, n'ont en toute l'année que ces deux vents dominants, qui soufflent souvent avec grande violence, et plus au Grand qu'au Petit St-Bernard. Cependant leurs luttes sont plus sensibles au Petit St-Bernard, parce qu'étant plus ouvert il laisse un passage plus libre à ces deux courants, qui en plus grande quantité y laissent tomber la pluie et la neige.

A Cogne, au contraire, c'est le nord-ouest et le sud-est qui dominent toute l'année, parce que la vallée s'ouvre précisément au nord-ouest. Cependant les vents du nord-ouest l'emportent sur ceux du sud-est.

Aoste, placé au centre de la vallée principale de la Doire, s'ouvrant de l'est à l'ouest, est continuellement sous l'influence du levant et du couchant; tandis que les autres vents passent dans les hautes régions de l'atmosphère en emportant tout brouillard et toute vapeur.

A Ivrée le vent est très-variable avec quelque fréquence de

ceux compris entre le nord et le nord-ouest; cependant ceux qui parfois y soufflent avec violence, viennent tous de la gorge de la vallée d'Aoste, placée précisément au nord et nord-ouest de la ville.

Cependant, comme les bouffées de vent, qui s'échappent de la dite gorge, rencontrent les autres vents qui proviennent de différentes directions des autres vallées latérales, qui s'ouvrent près du débouché de la vallée principale, ainsi il n'est pas rare d'observer une variabilité extrême dans la direction du vent, par laquelle les girouettes sont poussées de tout côté. Les vents qui arrivent jusqu'à Ivrée d'autre part que de la vallée d'Aoste n'y sont que rarement et faiblement sensibles.

La direction du vent est différente aussi dans les autres vallées latérales à celle de la Doire; mais jusqu'à présent cela n'a pas encore été étudié.

CONCLUSION.

Ainsi, après avoir indiqué ce qui paraît influer le plus sur le climat du bassin de la Doire Baltée, je termine ma relation, qui ne doit être considérée que comme une simple esquisse sur un sujet si important.

Ce qu'on peut avoir observé bien certainement, c'est que le long et pénible travail de recueillir des données pour l'avancement de la science météorologique, se fait consciencieusement et utilement dans les cinq Observatoires qui sont établis dans le pays. C'est pourquoi les lecteurs s'uniront à moi pour exprimer notre admiration et notre reconnaissance à ceux, qui ont bien voulu avec tant d'abnégation et de désintéressement se charger d'une œuvre si difficile et si pénible. Et c'est par leur aide que nous espérons pouvoir peu à peu arriver au point d'établir d'une manière sûre et complète ce qui se rapporte à la climatologie de ces pays des Alpes, qui sont entre tous les plus beaux et les plus imposants.

De l'Observatoire de Moncalieri, juillet 1876.

P. F. DENZA.

VI.

NOTICE AGRICOLE ET COMMERCIALE

AVERTISSEMENT.

Malgré les recherches les plus diligentes, nous n'avons pu préparer un résumé complet sur les indications agricoles et commerciales de la Vallée d'Aoste parce que les statistiques n'ont jamais pu être compilées avec une exactitude assez impartiale dans ces dernières années; la défiance des propriétaires et des administrations comunales craignant de fournir des renseignements pour servir de base à l'assiette de l'impôt, en est la cause principale. On espère recueillir pour une nouvelle édition de ce Guide des informations plus précises et plus détaillées.

1. La superficie complexive de la Vallée d'Aoste est de 3,343,861 hectares. — La superficie cultivée de 23,080 hectares, proportion d'un sur quatorze. On subdivise la partie cultivée en 3 compartiments: plaine, colline, montagne. La plaine ne représente pas 1/100 de tout le territoire.

2. Petite culture — morcellement de la propriété. La plupart des ventes représentent une valeur de 100 à 500 francs; un grand nombre de 10 à 100 fr. Les pâturages des montagnes sont parcourus par de grands troupeaux de 50 à 100 vaches.

3. Les assolements ne sont pas pratiqués. Dans la plaine seulement on alterne pour les champs les différents ensemencements sans règle fixe. A 500 mètres au-dessus *de la plaine*, commence la jachère de 2 ans — plus haut la récolte ne se fait que chaque 3 ans.

4. L'irrigation a une grande importance. Il résulte de l'observation faite pendant un grand nombre d'années que la pluie est plus rare à Aoste qu'à Ivrée et à Gênes. À Aoste on a en moyenne 71 jours pluvieux et 590,50 millimètres de pluie par an. Pour suffire aux besoins de l'agriculture il en faudrait dans la Vallée 900 millimètres.

Pour obvier à cet inconvénient on a construit déjà sous les Romains et au moyen-âge des acqueducs remarquables. Leur construction et leur entretien absorbent una grande partie de la rente du fonds.

5. Il n'y a que des prés naturels. Les foins se fauchent trois fois dans la plaine, deux fois dans la colline basse, une fois plus haut.

Les bestiaux paissent trois mois et demi sur la montagne (15 juin au 30 septembre) et pendant un mois ou deux dans les prés.

6. Le froment rend 28 hectolitres chaque hectare;

Le maïs	28	»	»
L'orge	32	»	»
L'avoine	34	»	»

7. Pas de graines oléagineuses. On fait de l'huile avec les noix qui sont très-abondantes. Pommes de terre et châtaignes excellentes. Fruits abondants et exquis.

Si les propriétaires donnaient plus de soins à la culture des arbres à fruit, ils créeraient une source d'exportation très-importante et très-lucrative pour la vallée. Le Comice agricole de l'arrondissement s'est déjà occupé des moyens les plus propices pour propager et assurer la bonne culture des arbres fruitiers.

8. Des plantes fertiles il n'y a que le chanvre en petite quantité donnant un revenu de 720 kilogrammes par hectare.

9. Les cocons du pays sont très-recherchés: la graine l'est encore davantage.

10. Les vignes sont tenues en partie à treilles et en partie à espalier. Le vin est insuffisant pour la consommation locale. Les qualités en sont bonnes; elles seraient meilleures si les méthodes de viticulture et de vinification étaient connues et appliquées. Il y a des vins de choix, les plus connus sont le muscat et la malvoisie de Chambave, la malvoisie de Nus, le torrette de Saint-Pierre et le vin de l'Enfer d'Arvier.

11. Les forêts sont vastes et importantes: mais on les détruit brutalement. Le sapin et le mélèze sont les espèces dominantes. Ces forêts fournissent le charbon nécessaire aux fonderies de fer et de cuivre, etc. Il se fait aussi un commerce de quelque importance de bois de construction avec le Piémont.

12. Chaque ferme a une moyenne de six vaches, un porc et 10

ou 12 chèvres ou brebis. L'on commence à employer les vaches au labour dans la plaine.

La race bovine ressemble à celle de la Suisse: un veau de boucherie pèse en moyenne de 40 à 80 kilogrammes.

13. Le prix moyen de la propriété est de L. 5000 l'hectare, les constructions rustiques comprises. La rente en est du 2 1/2 p. 0/0 et même dans certaines localités du 1 1/2. Le morcellement de la propriété et l'attachement des montagnards pour leur pays natal, contribuent à tenir le prix de la propriété élevé.

Les épargnes faites en France et en Allemagne sont employées au retour en acquisition de biens à des prix fabuleux.

14. L'impôt foncier pour chaque hectare est de L. 11.09 pour l'État, L. 3.50 pour la Province et 4.80 pour la Commune.

15. L'émigration dans la haute Vallée se fait sur une vaste échelle, la plupart vont en France, surtout à Paris et à Marseille.

16. Les produits de la Vallée sont exportés généralement en Piémont ; le bétail, en France et en Suisse.

NB. Ces indications sont tirées d'une monographie publiée dans *L'Italia agricola* en 1874.

Forêts. — L'arrondissement d'Aoste a 39,800 hectares de bois, surtout de sapins et de mélèzes. Dans ses usines on consomme annuellement environ 237,292 quintaux de charbon; 14,166 stères de bois se consomment dans 95 fours à chaux et 5 fours à briques.

« Prédominent dans les forêts de la vallée, le sapin commun, le sapin résineux, le mélèze, le pin, le hêtre, le chêne et l'aune. Il y a encore d'autres espèces d'arbres, mais leur quantité est si restreinte qu'on peut les passer sous silence.

D'après les calculs faits en 1872, au moment où l'administration forestière formait la carte chorographique, on établit dix degrés de densité de bois des principales essences. Or la moyenne serait: Chaque hectare de sapin résineux, plantes 300 environ; de sapin commun 235; de mélèze, 200; de pin, 200; de hêtre, 265; de chêne 130; de bois taillis divers, 665.

L'expérience semble démontrer que les espèces d'arbres susmentionnées, peuplent les montagnes de l'arrondissement approximativement dans les proportions suivantes en prenant pour base du calcul le nombre 100.

Sapin résineux	Parties	25
Sapin commun	»	25
Mélèze et pin	»	35
Hêtre	»	5
Chêne	»	5
Bois divers	»	5

Il y aurait par conséquent 8,049,550 plantes résineuses : 786,050 chênes et hêtres et 132,335 plantes de bois divers.

Personne ne mettra en doute que, lorsque le chemin de fer viendra faciliter le transport des plantes, non-seulement réduites en planches, mais encore entières pour servir aux diverses constructions, alors le prix du bois augmentera sensiblement.

Qu'on en dise de même des hêtres et surtout des chênes qui seraient recherchés sur le lieu pour les traverses à des prix beaucoup plus élevés que les prix actuels.

A tout cela ajoutons cette grande quantité d'arbres dispersés dans les campagnes, c. à d. les noyers, les châtaigners, les tilleuls qui sont tous très-recherchés pour les usages divers auxquels ils servent et pour la rareté toujours plus sensible de ces bois, surtout des noyers qui acquerraient une valeur beaucoup plus grande et qui dans la vallée sont au moins au nombre de 50,000 plantes.

Pour me restreindre dans mes calculs, je veux supposer que les plantes résineuses augmentent seulement d'un franc chacune, une fois arrivées à leur maturité complète bien entendu, que les hêtres et les chênes n'augmentent chacun que de deux francs, et que les autres plantes n'augmentent que de 0,10 c. chacune, il en résulterait que la vallée se trouverait par le seul effet du chemin de fer, plus riche, pour la valeur des plantes résineuses de L. 8,029,550; des chênes et des hêtres de L. 1,572,100; des bois divers de L. 1,323 ; des plantes à fruits de L. 2,500,000 ; total L. 12,122,973.

Cette somme est indubitablement inférieure au vrai et me paraît toutefois suffisante pour démontrer combien les plaintes qui s'élèvent à l'occasion du retard apporté à la construction du chemin de fer, sont justes et raisonnables. Le langage éloquent et sans réplique des chiffres vaut mieux que toute autre démonstration. »

Suivant la statistique officielle, l'arrondissement d'Aoste possède environ 39,800 hectares de forêts, chiffre que je crois inférieur au vrai, j'ai pu m'en convaincre par des observations faites sur les lieux. Il résulte en effet du document mentionné que sur le territoire de Morgex, il y a 406 hectares de forêts tant communales que privées; or dans ce calcul il y a erreur d'un zéro, car Morgex possède non pas 406 hectares mais 4000 hectares de bois. Je ne parlerai pas de quelques autres Communes, pour lesquelles les données sont fort peu exactes et inférieures à la quantité réelle.

FANCHIOTTI
S. Inspecteur forestier.

(*Feuille d'Aoste* du 7 juin 1876, N. 23).

Superficie générale et Population.

La superficie territoriale de la Vallée d'Aoste est de 3194,04 kilomètres carrés et la population absolue de 78,110 habitants, ce qui donne 34,45 par kilomètre carré.

Mouvement commercial en 1866.

Importation. — Maïs, riz, seigle, avoine, froment, tonnes 4,000. — Huile, T. 160. — Pétrole, T. 140. — Eau de vie — vin, T. 208. — Sucre, café, T. 60. — Merluche, savon, pâtes, T. 10. — *Cuiss forts* de Suisse, deux cents balles à 10 myria, T. 10. — Draperies, toileries, cotonnades, T. 155. — Gueuse, fonte, minerai de fer, T. 6,800. — Fourneaux, tuyaux et objets en fer, T. 440. — Sels et tabacs, T. 500. — Livres, papiers, T. 220. — Poteries, T. 200.

Exportation. — Fromages, tonnes 1300. — Pommes de terre, T. 700. — Poires, pommes, châtaignes, T. 300. — Veaux, N. 1300 têtes à 40 kilogrammes, T. 208. — Gros bétail, N. 4000 têtes à 25 myria, T. 1000. — Beurre, myria 300 per semaine, T. 156. — Fer en barre, T. 8,000. — Cuivre d'Ollomont T. 208. — Manganèse, T. 500. — Planches, poutres, 100 chariots à deux colliers par semaine, T. 10,500. — Peaux de vache et de veaux, T. 54. — Peaux de chèvre et de brebis, T. 15. — Chiffons, T. 100. — Écorces, T. 60. — Chaux, T. 1600.

Nota. — Lorsque l'industrie du fer était exploitée en 1850 et années successives par des Sociétés, la Vallée comptait 21 établissements métallurgiques.

Les usines sont maintenant réduites à celle de M. G. Gervason fils à Villeneuve et à Aymavilles, à celle de la Société Simonis et Ce pour le cuivre à Valpelline et à Bard, à celles de M. le sénateur Mongenet à Pont St-Martin, et d'une Société Prussienne (Mr de Selve) à Donnas.

Mouvement des Voyageurs.

La Vallée est traversée au printemps et en automne par les ouvriers qui émigrent de Bielle, Varallo, Bergame, Como et autres contrées italiennes pour se rendre en Suisse et en France par le Petit St-Bernard, au nombre d'environ 12,000. Par le Grand St-Bernard, au nombre d'environ 20,000 en y comprenant les Touristes. Les eaux thermales sont fréquentées par 1500 personnes environ.

Foires de la Vallée d'Aoste.

Aoste: 15 et 29 mai, 6 septembre, 7 et 28 octobre. — *Antey St-André:* 4 mai, 2 octobre. — *Arnaz:* 18 novembre. — *Arnier:* 13 mai, 29 septembre. — *Ayas:* 15 septembre. — *Bard:* 4 mai, 20 octobre. — *Brusson:* 22 mai. — *Challant St-Anselme:* 14 juin. — *St-Victor:* 20 septembre. — *Chambave:* 26 mai et 16 octobre. — *Châtillon:* 6 mai, 12 juin, 4 octobre et 13 novembre. — *Courmayeur:* 6 septembre. — *Donnas:* 18 octobre. — *Étroubles:* 28 septembre. — *Fénis:* 13 mai, 3 novembre. — *Fontainemore:* 2 juin et 4 novembre. — *Gignod:* 2me lundi de mai, 16 septembre, et 1er lundi de novembre. — *Gressoney St-Jean:* 22 septembre. — *Issime:* 2 mai. — *La Salle:* 2e jeudi de juin et 11 novembre. — *La Thuile:* 7 septembre. — *Lillianes:* 11 juin, 30 septembre. — *Morgex:* 22 mai, 30 septembre. — *Montjovet:* 18 octobre. — *Nus:* 20 avril, 10 octobre. — *Ollomont:* 1er septembre. — *Pont St-Martin:* 19 mai, 12 novembre. — *Pré St-Didier:* 12 mai. — *Rhêmes R. D.:* 25 aout. — *St-Pierre:* dernier mercredi d'avril et 6 octobre. — *St-Rhemy-Basses:* 27 sep-

tembre. — *St-Vincent:* 23 avril, 6 juin, 25 octobre. — *Valgrisanche:* 21-22 septembre. — *Valpelline:* 3me mercredi d'avril et 18 septembre. — *Valtournanche:* 1er octobre. — *Verrès:* 18 avril, 29 mai, 2 octobre, 6 novembre. — *Villefranche:* 1er jeudi de mai. — *Villeneuve:* 8 mai et 13 octobre. — *St-Barthélemy:* 23 août.

Marchés.

Aoste: le mardi. — *Châtillon, Verrès:* le lundi.

Grands Marchés d'Aoste N. 4.

Noël; 1er mardi de Carême; 3me les Rameaux; 4me St-André.

Projet d'un chemin de fer d'Ivrée à Aoste.

Nous croyons utile de fixer l'attention des touristes et des voyageurs sur une question vitale pour l'avenir de notre belle Vallée en reproduisant les principales considérations déjà publiées à ce sujet par une personne dévouée au bien de notre pays dans les Annales de l'Académie de St-Anselme, Mr le chne Gorret.

« Tout le monde convient que les améliorations à introduire sur le territoire d'Aoste, et les services importants à rendre à ce pays pour sa *prospérité matérielle* sont entre autres, l'ouverture des voies de communication propres à faciliter le transport de ses produits industriels, commerciaux et agricoles.

Il y a dans le pays d'Aoste des *éléments variés et nombreux* qui pourront servir d'alimentation suffisante et continuelle à l'activité des chemins de fer. Il suffit de les énumérer pour démontrer les motifs d'établir ces voies de communication.

L'an 1855, un comité établi à Aoste, composé de MM. Martinet, avocat, député; Favre Brunod, avocat, syndic; Défey, avocat, etc., a donné un *aperçu sur l'utilité et les moyens d'établir un chemin de fer d'Aoste à Ivrée.*

Recueillir et faire connaître quels seraient à Aoste les *éléments* capables d'alimenter une pareille route, était un travail qui semblait faire suite à cet *aperçu*. C'est ce que j'ai cru utile d'entreprendre et de publier à mon tour.

Parmi ces *éléments*, l'*Anthracite* tient la première place. Il ne semble pas trop hasardé de dire que c'est ce *combustible* qui nous

procurera des chemins de fer dans la Vallée d'Aoste, à cause de l'importance de ce minerai et de la grande sortie qu'il ne manquera pas d'obtenir, et parce qu'il sera par là même la matière principale de l'activité et de la continuelle circulation des voies ferrées. A cet égard, notre minerai ne pourrait-il pas servir à un double emploi : d'un côté, comme matière de la charge des wagons ; de l'autre, comme combustible productif de la vapeur, lorsqu'on saura l'utiliser convenablement pour cela ?

Je dirai d'abord que les nombreuses carrières d'anthracite doivent naturellement nous conduire à la recherche des meilleurs moyens d'exploitation et d'écoulement, aux meilleures conditions possibles. Or, pour donner le plus grand essor aux riches productions et à l'écoulement de ce combustible, il faut d'abord pratiquer de profondes fouilles, et l'exploiter en grand, ensuite employer des moyens de transport faciles, accélérés et économiques. Il faut en un mot des routes, des débouchés qui le portent aux grands centres de consommation. On n'atteindra ce but qu'en établissant des chemins de fer.

Par ce moyen, l'exploitation de notre minerai se ferait avec grand profit et l'anthracite serait répandu et porté facilement au centre de la puissante industrie métallurgique.

Ce procédé lui fournirait la voie économique nécessaire à l'abaissement des frais d'exploitation; il réduirait sensiblement le prix du trasport, et par la suite, celui de la vente du minerai sur les lieux où il serait consumé.

Grâce aux chemins de fer, l'*anthracite* n'aurait pas un intérêt spécial, ni une importance purement locale, car dès qu'un moyen de transport facile et prompt lui serait offert, il prendrait du développement non-seulement en Piémont et dans la Lombardie, mais dans la plus grande partie de l'Italie.

Par tous ces importants débouchés, la consommation de l'anthracite aurait une extension immense et un accroissement toujours progressif. C'est alors que l'on reconnaîtrait que la transformation financière et commerciale du pays serait principalement attribuée et aux chemins de fer, et à l'excellent combustible dont il a été question dans mon précédent mémoire.

Ailleurs comme ici, on n'ignore pas que pendant l'été et l'automne de nombreux voyageurs et touristes parcourent en tout

sens la Vallée d'Aoste, et visitent les curiosités qu'elle renferme, dont voici les principales:

Le Mont-Blanc, le Mont-Rose, le Mont-Cervin, le Grand Saint-Bernard, le Petit St-Bernard, etc. Toutes ces masses de montagnes majestueuses et pittoresques; ces rochers énormes couronnés de neiges éternelles; ces pyramides et ces aiguilles gigantesques de granit (1): ces vastes mers de glaces; les riants châlets, les profondes vallées qui se dessinent sur les flancs et aux versants de nos montagnes mantelées d'arbres variés et d'épaisses forêts; les monuments de divers âges, les ponts, les tours, les châteaux, les arcs de triomphe, les amphithéâtres, etc., etc. (2). Tous ces objets, ces lieux et les merveilles qui y sont étalées, méritent réellement la visite des *étrangers*, car ils offrent les plus belles et les plus imposantes curiosités que l'Europe puisse prèsenter à la vue des touristes.

Sans compter les voyageurs d'agrément, de nombreux passagers, commerçants et ouvriers circulent toute l'année dans le pays d'Aoste et passent en France, en Suisse et en Italie. Les régistres annuels tenus par les Religieux du Grand Saint-Bernard démontrent que le nombre des voyageurs qui traversent ce passage est d'environ 20 mille par année. Celui des voyageurs qui passent par le Petit Saint-Bernard n'est pas bien éloigné de ce chiffre.

Nous avons également dans le pays d'Aoste, à Courmayeur, à Saint-Didier, à Saint-Vincent, etc., plusieurs etablissements d'eaux thermales, des bains, etc. Ces eaux bienfaisantes et ces établissements ont acquis depuis longtemps une réputation bien méritée. L'affluence des buveurs et des baigneurs est, comme on le sait, bien grande; mais leur nombre grossirait, doublerait, triplerait, si nous avions des chemins de fer dans la Vallée d'Aoste.

La première spéculation des compagnies actionnaires est de connaître toutes les ressources et les matières capables d'alimen-

(1) Voir: *Panorama boréal de la Becca-de-Nona,* soit la belle carte lithographique, avec texte, dessinée et publiée par M. le Ch. Carrel. Cette carte représente la vue des Alpes Pennines depuis le Mont-Blanc jusqu'au Mont-Rose, etc.

(2) L'intéressante publication de M. le chevalier E. Aubert, de Paris, *La Vallée d'Aoste* illustrée par plus de 120 gravures, représentant une grande partie de ces sites et de ces monuments, ne contribuera pas peu à accroître la célébrité de notre pays et à attirer toujours de plus nombreux touristes.

ter les voies ferrées, et de s'assurer par là du rendement des capitaux qu'elles se disposent à affecter pour les construire.

Or, le pays d'Aoste est capable de fournir beaucoup *d'autres ressources* et *éléments auxiliaires*, tels que les produits agricoles, commerciaux et industriels. Les transports de tous ces objets joints à ceux déjà cités dans les articles précédents, peuvent promettre aux actionnaires du chemin de fer que leurs entreprises seront garanties du côté de la production des fonds.

Pour s'en convaincre, il suffit d'envisager les divers et nombreux objets d'importation et d'exportation. Parmi les premiers, plaçons la grande quantité de grains: riz, froment, maïs: les huiles et les vins étrangers; les articles coloniaux: café, sucre, épiceries, cotons, etc.; les draps et les tissus divers, etc. Mais lorsqu'il y aura des chemins de fer, le nombre des produits qui déjà ont de l'écoulement à l'étranger, et le nombre de ceux qui pourraient l'obtenir, sera bien plus grand. Faisons-en l'énumération: les viandes, les bestiaux, les fromages (*gruyères*), les œufs, les pommes de terre, les châtaignes et autres fruits de la campagne. Parmi les minerais, on compte, outre l'anthracite, le fer (1), le zinc, le plomb, le cuivre, le quartz, le manganèse, le gypse, l'albâtre, le marbre, etc. Le règne végétal nous donne les diverses espèces de mélèze, de sapins, de noyers, de peupliers et d'autres bois dont nos collines sont revêtues. Tous ces bois peuvent être utilisés aux constructions de bâtiments, à la fabrication de meubles et d'ouvrages d'art de toute espèce, pour les traversines des chemins de fer, etc.

On peut donc avancer, sans crainte de désaveu, que peu de pays pourront offrir des produits aussi variés et des éléments aussi nombreux que le pays d'Aoste, pour l'alimentation des chemins de fer, à raison de ses débouchés vers les grands centres de la consommation.

(1) Suivant les calculs de M. le professeur Sobrero, la Vallée d'Aoste seule pourrait annuellement verser dans le commerce 826,857 myriag. de fer.

Le fer de Cogne est réputé un des meilleurs fers de l'Europe. On l'emploie surtout pour les ouvrages d'art. A cause de sa grande ductilité, il servirait mieux que tout autre pour cuirasser les bâtiments de guerre. Les carrières qui le produisent sont immenses et les plus riches qu'on connaisse. Les meilleurs échantillons du minerai donnent jusqu'au 80 pour 100. Il ne manquera pas de devenir un objet de grande exportation.

Les chemins de fer, en fournissant au pays le vrai moyen de tirer parti des productions minérales, agricoles et commerciales, exerceront aussi une influence heureuse et féconde sur l'industrie et la richesse de la vallée et des provinces environnantes.

Un chemin de fer, qui par Aoste rallierait Ivrée à Genève, pourra, en outre, produire un changement radical dans la direction du commerce, puisqu'il est connu que le passage par Aoste raccourcit de beaucoup la distance entre Gênes, Milan, Genève, Lyon et Paris, en comparaison du passage par le Mont-Cenis.

En effet, la longueur de la ligne d'Aoste à Ivrée étant de 68 kilomètres, la distance d'Aoste à Turin serait la suivante:

d'Aoste à Ivrée	kilomètres	68
d'Ivrée à Chivasso	»	26
de Chivasso à Turin	»	23
	Kilomètres	117

En ajoutant la distance de Turin à Gênes, qui est de 166 kilomètres, on a une longueur totale de 283 kilomètres.

Pour aller de Gênes à Paris en passant par le Mont-Cenis, on a à percourir une distance de 980 kilomètres, au lieu qu'en traversant Aoste et la Suisse on n'en a que 895; voilà donc une épargne de 85 kilomètres. Mais l'épargne peut être encore plus grande, si en se dirigeant de Gênes en France par Aoste, on prend la route d'Alexandrie à Verceil par Casal.

Dans ce cas on a:

D'Aoste à Ivrée	kil.	68
D'Ivrée à Chivasso	»	26
De Chivasso à Verceil	»	50
De Verceil à Alexandrie	»	54
D'Alexandrie à Gênes	»	75
	kil.	273

De manière que, au lieu de 85 kilomètres, on en gagne 95. Et l'on pourrait encore gagner davantage si l'on venait à construire la ligne par Livorno (ce qui est peu probable, au moins pour quelques années), puisque la distance de Gênes à Aoste ne serait que de 254 kilomètres, donnant une diminution, en comparaison de la ligne de la Savoie pour Paris, de 114 kilomètres.

La construction d'un chemin de fer d'Ivrée à Aoste semble s'approcher d'une plus grande probabilité d'exécution si le projet de loi récemment présenté au Parlement Italien par Mr le député Carutti et déjà approuvé par les bureaux sera définitivement approuvé par les Chambres. Avec les fonds déjà assurés dans les caisses de État pour trois millions et demi de fr. avec le concours d'un subside spécial du gouvernement, de la province et des autres corps moraux intéressés à cette ligne, etc., au moyen de la subvention de deux mille fr. pour chaque kilomètre, pour une période de 35 ans, subvention proposée dans le projet de loi susnommé, on peut espérer avec fondement que les compagnies industrielles ne tarderont pas à présenter la demande de concession de ce chemin de fer qui pour sa longueur de 68 kilomètres ne dépassera pas la somme de 12 millions pour sa construction selon les derniers calculs. Les ingénieurs Ernest Stamm et A. Dorsaz ont déjà préparé les études pour la continuation de cette ligne et son raccordement avec les chemins de fer français et suisse, le premier par le Mont-Blanc et le second par le Grand St-Bernard. Pour des renseignements plus complets on pourra consulter les ouvrages suivants:

Aperçu sur le chemin de fer d'Ivrée à Aoste — 1846, Aoste, Damien Lyboz imprimeur.

Chemin de fer du Mont-Blanc par Ernest Stamm — Mulhouse, 1874, Imprimerie de la veuve Bader et Cie.

2me Mémoire — Janvier 1875. Milan, Premiata Lit. e Tip. degli Ingegneri, via Lupetta, n. 7 e 9.

Ferrovia del Monte Bianco, dell'ingegnere Leone Maimeri. Torino, 1874, Tipografia *Monitore delle strade ferrate*, via delle Finanze, 13. — Milano, studio dell'ingegnere Ernesto Stamm, via S. Orsola, 6.

Sur le chemin de fer d'Aoste à Ivrée par l'ingenieur Roger Garola. Turin.

La ferrovia della Valle d'Aosta, Lettere di Giuseppe Corona, 1875. Milano, Stabilimento tipografico della *Perseveranza*.

Ce dernier ouvrage est le résumé historique de tous les projets et moyens d'exécution proposés jusqu'à ce jour.

À la salle du Club Alpin d'Aoste on trouvera un superbe plan en relief du chemin de fer à travers le Mont-Blanc par E. Stamm, 20 mai 1876.

VII.

NOTICE PHILOLOGIQUE.

Dans la vallée d'Aoste la langue cultivée ou littéraire c'est la langue française. Les arguments historiques et philologiques qui expliquent l'adoption de cette langue dans notre pays ont été développés avec une profonde érudition par l'auteur d'un mémoire sur la langue française dans la vallée d'Aoste (Aoste, Imprimerie de D. Lyboz , 1862.) Nous nous bornerons à indiquer les considérations principales de ce philologue distingué.

La langue de la vallée d'Aoste fut d'abord française par le territoire, car le fleuve de la Loire qui a sa source dans les Cévennes et va se jeter dans l'Océan atlantique, après avoir traversé la France, est la limite que les auteurs assignent à la langue d'oïl et à la langue d'oc. Les pays au nord du fleuve parlent la langue d'oïl, c'est à dire, *oui*. Au midi du fleuve, les peuples ont la langue d'*oc*, parce qu'il disaient *oc* pour affirmer. Géographiquement, soit par territoire, les peuples premiers habitants de la vallée d'Aoste appartenaient à la langue d'oïl, puisque la source du fleuve est au midi de la vallée, son embouchure au couchant, le pays se trouve nécessairement au nord-est du cours de la Loire.

Les Salasses étant d'origine celtique, comme nous l'avons expliqué dans la première partie de ce Guide (V. Notice historique), leur langue devait être celte; l'horreur qu'ils avaient pour les Romains, aura longtemps retardé la fusion de leur langue avec la langue latine.

Par droit historique — parce que pour la plupart du temps, pendant près de 14 siècles, la vallée d'Aoste a appartenu à la nation franque et ses habitants ont parlé français, quand le français était un patois ou dialecte, et ils ont continué à le parler quand il s'est élevé au rang de langue littéraire. — De nos jours encore le culte religieux s'exerce en langue française, les avocats plaident en français, les magistrats jugent en français, les notaires stipulent en français. Le collége fondé en 1596 pour les Valdôtains et même pour les Savoyards a toujours conservé

le français dans son cours principal et s'enseigne depuis seize ans à peine parallèlement à la langue italienne.

Les imprimeries ont toujours été françaises. Les coutumieres du Duché d'Aoste, recueils de nos anciens statuts de droit particulier et d'administration, furent rédigés par ordre du souverain en français et imprimés l'un en 1588, et l'autre en 1684 chez Rioudet Étienne à Aoste; les statuts des États généraux, les anciens règlements de police, les suppliques aux souverains, les correspondances de la Cour de Turin avec le conseil des Commis sont en français. — Pour expliquer davantage les rapports du dialecte ou patois valdôtain avec la langue française nous publions quelques extraits tirés de l'ouvrage susnommé, et la traduction en patois d'Aoste du récit en langue italienne du *Décaméron* qui a servi de modèle pour les différentes traductions en dialectes des diverses provinces d'Italie publiées à l'occasion du centenaire du Boccaccio que nous devons à l'obligeance de Mr le chev. Mellé, et une chanson en dialecte de Cogne que nous a communiquée Mr le chan. Gérard L., curé de la cathédrale d'Aoste, notre poète brillant et fécond, à la muse duquel nous devons plusieurs ouvrages justement estimés à l'étranger, comme la traduction en vers français de la *Christiade* de Klopstock, de l'*Imitation de J. C.* et la pittoresque description de la vallée d'Aoste mise sur la scène. En finissant ce rapide aperçu philologique nous devons constater que par les rapports commerciaux et industriels la langue italienne se propage de plus en plus dans le pays d'Aoste et que lorsque ce dernier coin de l'Italie sera réuni à Ivrée et ainsi aux autres provinces du royaume par une voie ferrée, l'usage de l'italien deviendra peu à peu familier graduellement dans toutes les classes de la société Valdôtaine; car, malgré tous les efforts de l'enseignement simultané dans nos écoles des deux langues française et italienne, malgré la tendance de l'autorité administrative à faire disparaître la langue française dans ses relations officielles avec les autorités, et les conseils des Communes, tendance féconde en résultats nuisibles puisque nos paysans ne comprennent aisément que le français, le chemin de fer d'Ivrée à Aoste sera la meilleure grammaire de langue italienne pour notre vallée.

Mots français en patois Valdôtain.

Aitelles, étoiles: *aitelles* dans le départ. des Vosges. — *Alési*, avoir loisir, se dit aussi à Rennes (Ile-et-Vilaine), — *Brayes*, culottes. — *Bé*, beau (Vosges). — *Biquetta*, petite chèvre (Rennes). — *Bouie*, lessive (*Bouaie* dans les Vosges). — *Bouébo*, enfant (*Bouebe*, Haute-Saône). — *Buro*, *Bure*, beurre (Vosges). — *Comminché*, commencer (Bethune, Pas-de-Calais). — *Chinchon*, enfant chéri (Ile-et-Vilaine). — *Dreumir*, dormir (Vosges). — *Dépétraillé*, se dit d'une personne qui laisse voir son cou et sa gorge (Ile-et-Vilaine). — *Eve*, eau (Vosges). — *Eto*, aussi (Jura). — *Empenaché*, salir (patois de Rennes). — *Fricot*, *fère friot*, faire bonne chère (St-Omer). — *Frachons*, bois cassant dont on allume le feu (Jura). — *Femalla*, femme (Jura). — *Gère*, coucher (Vosges). — *Garodes*, sorte de guêtres (Jura). — *Gatelié*, châtouiller (Jura). — *Gonala*, robe (Bresse). — *Gremeau*, pepins de fruit, noix (Jura). — *Greselion*, croûton de pain. — *Heuche*, porte (Vosges). — *Javater*, remuer sans cesse (Jura). — *Linceux*, draps (Ile-et-Vilaine). — *Medzé*, manger (Jura). — *Messan*, soleil couchant (Jura). — *Majeon*, maison (Pas-de-Calais, Meurthe, canton de Champlitte). — *Nion*, personne (Jura). — *Pot*, lèvres (Vosges). — *Renoïlles*, grenouilles (Jura). — *Saudzo*, *Sadzo*, saules (Jura). — *Tavan*, taon (Jura). — *Tepin*, pot de terre (Jura). — *Ticlet*, *Piclet*, loquet de porte (Jura) (1).

Abondance. — Abandonner. — Abbé. — Absent, prononcez *absein*. — Absence *(abseince)*. — Abus. — Accaparer. — Accident *(accidein)*. — Accompagner. — Accord. — Accorder. — Accoupler *(accopler)*. — Accoutrer. — Accoutumer *(accouteumer)*. — Accroc. — Accroire *(accreïre)*. — Accroupir. — Accumuler *(akemeler)*. — Accuser *(akeuser)*. — Achalander *(atsalander)*. — Acheter *(atseter)*. — Acquit. — Action *(akchon)*. — Addition *(addechon)*. — Administration *(amenestrachon)*. — Administrer *(amenestrer)*. — Adopter. — Adoration *(adorachon)*. — Adorer. — Adorner. — Adresse. — Adresser. — Adroit *(adret)*. — Adversité *(adversito)*. — Affable. — Affaibli *(affaybli)*. — Affaire *(affère)*. — Affaisser *(affaysser)*. — Affamer. — Affection *(affechon)*. — Affliger *(affledzer)*. — Affront. — Affronter, etc., etc., etc.

(1) Voir *Mémoires de la Société Roy. des antiquit. de France*, 1824.

Traduction en Patois Valdōtain de la Nouvelle IX della Giornata 1ª del Decamerone di M. Giovanni Boccaccio.

Aosta. — Ze dio donc que di teimp di premier Rey de Chepro, après la conquéta de la Terra Sainte que l'ajet fè Godefré de Bouillon, l'est arreva qu'euna dama nobla de Gascogne, l'est allaje ein pelerenazo i Saint Sepeulcro. A son retor, arrevaje a Chepro, l'est itaje outrazaie senza vergogne da quaque vilain; e come de cein se lamentave seinza consolachon, peinsave d'allé se pleindre i Rey; ma quaqu'un le ha deut che l'avre perdu sa peina, perchè lo Rey l'éche tant gramo e si neglegeint que jamè l'avre peinsa a veingé peu la gieustice le zaffronts dis atres, gliu que supportave tote le zeinfamie le pi grosse que ley fesant: l'est peu cein que tieuts cis que l'ajant reçu quaque tort, se veinzavon eun feyeint a gliu quaque offeinse o vergogne. Seintein cein, la dama que desesperave d'obtenì gieustice, peu se consolé eun quaque modo de son chagreun, s'è bettaje deun la téta de s'attaqué i Rey mémo et à sa bassessa; et alleint tot eun ploraint devant lo Rey, lei ha deut: « Mon Seigneur « (*ou* Monseur), ze veigno pas à ta préseince pe la veingeince « que zatteigno de l'affront que m'han fét, ma pe ma satisfa- « chon, ze te préo de m'eunségné come te fé pe soffri calles que « ze seinto que t'han fé, affeun que, appregneint de tè, ze « puisso supporté le mine avoe pacheinche; et, se fosse possiblo, « Dzeu lo sa, ze baillerio volonché a tè l'affront que zgé reçu, « perchè tè t'i un hommo bon a tot supporté. »

Lo Rey, tant qu'adon néglegeint et paresseux, come se se fusse rescha d'un songeo, l'ha commeincha a veingé séverameint l'affront fé a çalla dama, et dey adonc l'est tojors ita terriblo contre tieuts cis que fesan quaque chosa contre l'honneur de sa corona.

TSEINSON EEIN PATOI DE COGNE

L'Aïvie-de-vià.

Ci qui vein bére din l'oberdze
Seussan maque bér'un tzanin;
Meï leur concheinse l'é silerdze
Que vaulon bére sensa fin.

Refrain.

L'aivie-de-vià l'è pa de coaïte,
Ni de leitchià ni de lassé.
Toutâde peura la tzaraïte;
— Le prà l'ein dzà preu bu, le prà l'in pa maï sé.

Le dzounouvré come la féta,
Tegnoun toudzor lo verr'ein man:
Si devoun voï baiché la téta,
La tornoun dzà lèvè deman.

Ou cabaret fa le-z-ainteindre;
Gneun come leur, l'è si savein.
Se creiynon fran de tot compreindre
Et touteun n'ein compregnoun rein.

Si predzoun, leur leinva s'embroille
I fein pa maï que farfouillé:
Si se maüvoun, come de foille,
In le vé pertot trendouillé.

Luo bien de tott'una famille
Se consum'ein aïvie-de-vià.
De pan à peyn'una crustille
Reste à mezon pe le meïnà.

Coué dzouye trop souvein l'è baürra
Et coué bét doù nöait ou matin
De souvein tourné bété faürra,
A force de bété dedin.

Aveïtsché sourti cé pourr'homo
Dou cabaret tot einfarà;
Sa botz'iverta mand'un buomo
Qui vin perfumé voutro nà.

Leïché-me-laï salla cartetta:
Ou cabaret fa pa tournè.
De poulenta preind'una fetta
Pitou que de vous empiornè.

1 février 1872.

Traduction en vers français de la chanson précédente composée contre l'abus que l'on fait généralement par tout de l'eau-de-vie, sur le même air.

Heureux les buveurs d'eau-de-vie,
S'ils se contentaient d'un chiquet;
Mais dans leur coupable manie,
Ils sont toujours au cabaret.

Refrain.

Cette liqueur dont on abuse
N'est pas du lait ni du puron,
Il est temps d'enlever l'écluse,
Quand l'onde est sur le point d'inonder le gazon.

Les jours d'œuvre comme la fête,
Ils ont toujours le verre en main:
Aujourd'hui s'ils baissent la tête,
Ils la lévent déjà demain.

Cette liqueur, etc.

À l'auberge il faut les entendre:
Ils prétendent parler si bien!
Ils se flattent de tout comprendre;
Ils ne comprennent pourtant rien.

S'ils parlent, leur langue indiscrète
N'a plus d'ordre ni de clarté.
S'ils bougent, c'est la girouette,
Qui penche un peu de tout côté.

Quand ils ont rempli leur bedaine
De cette fatale boisson:
Un morceau de pain reste à peine
Pour les enfants dans la maison.

L'homme joueur doit se soumettre
À de bien facheux accidents.
Tel le buveur dehors doit mettre,
A force de mettre dedans.

Voyez le buveur de la salle
Sortant le visage enflammé:
De sa bouche ouverte s'exhale
Un air joliment parfumé.

Que votre soif ailleurs s'étanche,
Quand elle vient vous dévorer,
Prenez de polente une tranche
Plutôt que de vous énivrer.

22 mars 1876.

Langue Allemande.

Origine de Gressoney et sa langue.

Le langage usuel des habitants de Gressoney, unis autrefois en une seule paroisse, il n'y a encore que deux siècles, est un dialecte allemand. Il est impossible de dire au juste l'origine de cette population. Quelques personnes parmi celles qui savent

l'histoire du pays, ont raconté à un historien de la vallée d'Aoste (1) que Gressoney perdu au milieu des Alpes avait été peuplé par une colonie de Saxons à l'époque où ce peuple fier et malheureux fut soumis par la puissante épée de Charlemagne. Selon la tradition, une tribu échappée au fer du vainqueur, et voulant se dérober au joug, vint au milieu de ces montagnes mal connues alors, chercher une retraite et l'indépendance. L'on trouve une preuve concluante de la justesse de cette opinion dans le langage actuel, dont une foule de mots, dit-on, appartiennent au vieux saxon le plus pur.

Une autre opinion (2) prétend que Gressoney ait été peuplé par une colonie de soldats allemands commandés par un capitaine nommé Denabian, auxquels l'empereur d'Allemagne Othon III aurait livré cette terre en récompense de leur fidélité, au commencement du XIe siècle.

Quelques-uns pensent (3) qu'il y a environ huit à neuf siècles, cette vallée alors toute en forêt et inhabitée a été concédée par les Seigneurs qui la possédaient, à des Allemands faisant profession de charbonniers et de mineurs. Dans le siècle passé on voyait encore au sommet de cette vallée, au pied du Mont-Rose, de vieilles maisons bâties avec de grosses pièces de mélèze, de pin et sapin, tandis qu'à une grande distance plus bas ces arbres avaient cessé de croître.

Simler ministre de Zurich († 1576) émet aussi son sentiment (4) en disant que des émigrés allemands ont pris possession de toute la chaîne de montagnes appelée aujourd'hui Mont-Rose, c'est-à-dire depuis le Mont-Cervin qui domine Valtournanche jusqu'à Macugnaga dans le diocèse de Novare; pour défricher cette terre couverte de forêts, ils auraient incendié les bois, comme on croit le reconnaître en divers lieux sur le territoire de Gressoney-la-Trinité.

M. Boccard (5) émet encore un autre sentiment: Des Alle-

(1) Ed. Aubert, *La Vallée d'Aoste*, p. 132.

(2) R. Squinobal curé de Gressoney, *manuscrit existant à la cure de Gressoney-la-Trinité, écrit en* 1770.

(3) It.

(4) *De Alpibus commentarius*, Leyde, 1633.

(5) *Histoire du Valais*, Genève 1844, p. 372.

mands, dit-il, habitent les villages les plus élevés des vallées italiennes sur le versant des monts Rose et Cervin : on croit que des serfs des majors de Viège (Valais) auront émigré dans ces localités, dont les nobles de Biandrate étaient aussi seigneurs. Le comte d'Augustini, bailli du Valais (1802), était originaire de Macugnaga, un de ces villages, voisin de Gressoney.

Il n'est pas improbable même que Gressoney ait été peuplé par une colonie de la Suisse allemande, outre les émigrés qu'il aurait reçus du Tyrol, de la Toscane, etc. En effet, il y a plusieurs noms de familles communs avec ceux du Valais et d'autres cantons, comme Biner soit Bondaz, Curtaz, Bieler, Schwarz (Noir), Bruvera, Necher, etc. Des voyageurs suisses qui ont parcouru les paroisses allemandes situées au pied du Mont-Rose, Gressoney et Lagna, Reina, Rimella, Macugnana dans le diocèse de Novare, ont reconnu qu'on y parlait allemand comme dans le Valais et le Tyrol. Ces colonies étaient nécessaires à Gressoney pour l'exploitation des terres possédées par l'abbaye de St-Maurice d'Agaune dans toute l'étendue du mandement de Greines. Cette première population accueillant, à son tour, des émigrés de divers points de l'Allemagne, entretient naturellement avec celle-ci ses relations commerciales, et d'une manière si active que Simler, dans son *De Alpibus commentarius*, appelle Gressoney *la vallée des marchands*. D'après ces probabilités, cette vallée aurait commencé à se peupler par le sommet. Ainsi est-il avéré pour la partie supérieure d'Ayas appelée *le canton des Allemands*, peuplée aussi par des races de cette langue, et avant le reste de la paroisse. Des mémoires avec la tradition ont constamment soutenu à Ayas cette assertion. S'il en est ainsi pour Ayas, il doit l'être, à plus forte raison, pour Gressoney que son commerce tendait à rapprocher de l'Allemagne. Les montagnes qui l'avoisinent et la séparent du Valais permettaient plus qu'à présent de fixer sa demeure près de leurs sommités. Le mont Cervin, comme le dit même sa traduction latine *Silvius*, était autrefois couronné de forêts, et Simler, dans le XVIe siècle, l'indique aux Suisses comme un passage naturel pour venir chez les Salasses, à la vallée d'Ayas et à celle qu'ils appelaient la vallée des marchands : *Martia vallis incipit Silvio, per hunc iter et ad Salassos et Ajazam vallem et quam nostri vocant* das Kremertal.

On voit encore au sommet d'Ayas les traces d'un chemin montant du village de *Siéré* où il y a actuellement l'auberge Fosson, et longeant par détour la montagne du *Vasé* et celle de la *Ventina*, lesquelles vont aboutir aux *Cimes-Blanches* voisines du Mont-Cervin. On dit même que les habitants du village de Vera dépendaient de la paroisse de Praborna en Valais, dont la montagne confine avec celle de Vera, et, à l'appui de cette assertion, les vieillards d'Ayas se souviennent d'avoir vu, et peut-être le verrait-on encore, un petit trajet de chemin pavé qui allait se perdre sous le glacier.

Ces traditions qui offrent chacune leur vraisemblance supposent toutes une nationalité allemande dans l'origine et dans la langue du peuple de Gressoney. Il y en a néanmoins qui, ne se contentant pas de conjectures plus ou moins fondées, affirment que les habitants du val de Gressoney, sans être issus d'une nationalité diverse de celle du reste de la vallée d'Aoste, parlent allemand par ce seul motif que leurs relations commerciales avec l'Allemagne les y obligent. Quoi qu'il en soit de cette diversité de jugements, chacun avouera qu'il est étrange de rencontrer une population ayant conservé l'idiome d'un pays dont elle est séparée par des monts presque infranchissables, malgré son contact journalier avec des peuples parlant le français et l'italien.

(Extrait de l'*Étude sur Gressoney* par l'abbé P.E. Duc).

VIII.

NOTICE SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LA VALLÉE D'AOSTE.

Pour l'enseignement supérieur la ville d'Aoste possède un collége avec les chaires de gymnase et de lycée, ainsi que les cours techniques. Le collége est municipal parifié aux instituts de l'État qui en approuve les professeurs; il est entretenu par les rentes communales provenant surtout du prieuré de Saint-Bénigne, dit de Saint-Bénin, ancien monastère de Bénédictins de

l'ordre de Cluny en France, et de plusieurs fondations, parmi lesquelles sont dignes d'une mention toute spéciale celles des chanoines Ribitel, Festa, Jacquier et de M. Révillod. La Direction et l'enseignement du Collége qui date du 12e siècle environ fut successivement confiée aux chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin du Grand Saint-Bernard ; de l'ordre de Notre Sauveur en 1748, aux religieux Barnabites en 1806, à des professeurs laïques et du clergé, aux Pères de la Compagnie de Jésus en 1834 et, depuis l'expulsion des Jésuites en 1848, à des professeurs laïques ou du clergé, puis encore aux Barnabites et actuellement à des professeurs laïques ou du clergé approuvés par le Gouvernement. — M. le chanoine Laurent a publié dans le 3e Bulletin de la Société académique de Saint-Anselme une étude complète sur l'histoire du Collége d'Aoste.

Lorsque la vallée d'Aoste sera réunie à Ivrée par un chemin de fer, le collége d'Aoste, qui est placé dans une situation très salubre, et qui possède un vaste et magnifique édifice avec le pensionnat y annexé, pourrait être réorganisé de manière à devenir, à cause de la position géographique de la ville d'Aoste au centre de trois routes de communication avec la Savoie, la Suisse et l'Italie, un excellent Institut International pour les jeunes gens de ces diverses nationalités qui viendraient s'y familiariser avec les langues française, allemande et italienne, et pourraient en outre y trouver une École des mines qui ne tarderait pas à y être de nouveau installée.

Pour l'enseignement élémentaire l'arrondissement d'Aoste est en Italie celui où, en proportion du nombre de ses communes (73), de sa population (81160) et des ressources économiques, l'instruction primaire est la plus répandue et qui compte par conséquent le moins d'illétrés, comme le constatent les statistiques officielles. Voici le résumé de la condition de notre vallée sous le rapport de l'instruction primaire au mois de décembre 1875:

Population.	81160
Écoles primaires . . .	508
Écoles privées	26
Élèves des deux sexes .	14701
Maîtres et maîtresses .	537

Sommes dépensées pour les écoles élémentaires L. 84,473.

L'éloquence de tels chiffres nous paraît la meilleure réponse à ceux qui, plus favorisés que nous sous tous les rapports, osent encore appeler la vallée d'Aoste: le pays des crétins.

L'instruction élémentaire est tellement répandue dans notre Vallée que, pour s'en convaincre, on n'a qu'à vérifier aux fonctions religieuses où tous, grands et petits, portent avec eux et lisent leurs livres de prière.

Nous désirons que l'on établisse à Aoste une École normale pour la formation des maîtres et des maîtresses d'école.

Il n'y a pas une seule paroisse dans le diocèse, qui en compte 76, une église où le prédicateur se serve pour les sermons du dialecte ou patois local, comme on le voit dans toutes les autres provinces de l'Italie, à l'exception des Romagnes et de la Toscane, car dans la vallée d'Aoste le curé se sert uniquement de la langue française, parce qu'il est sûr que tout le monde comprend et parle sa langue originaire.

Dans la vallée de Gressoney seulement on se sert de la langue allemande.

L'enseignement simultané de la langue italienne avec la langue française qui est en vigueur depuis quelques années et la construction d'une voie ferrée sont les seuls moyens efficaces pour rendre la vallée d'Aoste italienne par la langue comme elle l'est par la géographie politique et toujours par le cœur.

VALLÉE CENTRALE

D'Ivrée à Pont St-Martin (*17,80 kil.*) (1)

On compte d'Ivrée à Aoste soixante-sept kilomètres que la *diligence* met ordinairement dix heures à parcourir; mais elle pourrait faire ce trajet en moins de temps si la convention faite avec le Gouvernement limitait ce temps aux entrepreneurs; ceux-ci alors supprimeraient les retards et les longueurs des relais. Pendant l'année, il y a deux *courriers* par jour en coïncidence avec le chemin de fer; pendant la *saison des eaux*, il y a un troisième *omnibus* qui fait chaque jour le service jusqu'à St-Vincent. On peut aussi trouver à Ivrée des voitures particulières, mais les prix en sont généralement exhorbitants. Depuis trois ans l'entreprise *Borgo,* qui sert la Maison Royale pour les chasses, fait le trajet d'Ivrée à Aoste et même à Courmayeur et *viceversa* avec une grande exactitude et en fort moins de temps.

Pour le touriste, la vallée d'Aoste commence là où finit le chemin de fer, c'est-à-dire à Ivrea. Nous devons donc la commencer à Ivrée, et c'est juste. La vue des montagnes qui bornent l'horizon, le souci de trouver une place dans la *diligence,* la perspective de se voir cahoter des heures entières sur un véhicule qui n'est pas des plus confortables, et où souvent il arrive de se voir serré et pressé comme des sardines; le soin que

(1) La vallée d'Aoste termine à Pont St-Martin; nous ne donnerons ainsi que peu de détails sur les pays qu'on traverse d'Ivrée à Pont St-Martin, parce que la Section du Club Alpin d'Ivrée publiera aussi un Guide spécial pour son territoire.

l'on doit déjà avoir de ses instruments scientifiques et de son sac de voyage, l'indispensable nécessité de s'allier dès lors avec son alpenstok; tout vous parle déjà de la montagne, des Alpes, des rochers, des glaciers et des courses. La campagne est commencée. Il y a bien longtemps que le chemin de fer Ivrée-Aoste est *projet*, mais quand sera-t-il *réalité?* C'est aux touristes influents et douillets de jéter les hauts cris pour le faire exécuter au plus vite. Pour le moment il faut prendre les choses et les subir comme elles sont. (V. dans la *Notice générale* l'article sur le *chemin de fer*).

Le trajet d'Ivrée à Pont St-Martin est fort intéressant; sur la gauche on voit les belles montagnes du Valchiusella et sur la droite une végétation toute méridionale au milieu de rochers qui attestent l'existence de l'ancien glacier et que vous diriez de la plus désespérante stérilité si vous les voyez en hiver. En traversant *Montaldo*, vous admirez sur un mamelon à droite les ruines d'un ancien Castel d'une forme et d'un aspect vraiment grandiose, et plus bas, comme défenses avancées, des pans de murailles isolés, qui attestent l'ancienne importance de ce manoir; l'on dépasse les jolies petites bourgades de Borgofranco, de Montestrutto, de Settimo Vittone, d'où part un chemin qui conduit à Bielle, pour arriver au passage de la *Bardeysa* sur le bord de la Doire, passage resserré et tristement célèbre dans les traditions des voyageurs des temps passés. C'était autrefois la limite de la vallée d'Aoste.

L'on entre dans le gracieux bassin de Carema (1), dont les vin sont justement renommés. Toute la colline est couverte de beaux vignobles s'étageant en treilles jusqu'à une grande élévation sur la montagne. Enfin on arrive à *Pont St-Martin*, première commune de la vallée d'Aoste, jolie bourgade, pleine d'avenir, au débouché de la Vallaise, et traversée par le torrent Ellex. Hôtels: *Rosa Rossa*, *Caval Bianco*. Population, 997; altitude, 337 m.

On doit y visiter le Pont Romain, le château des seigneurs de Pont St-Martin (en ruines) et les usines Mongenet; on pourrait

(1) La commune de Carema faisait autrefois partie de l'ancien Duché d'Aoste. Les habitants cherchèrent à s'en séparer dès l'année 1564. Depuis cette époque la limite au levant a été fixé à la charrière Magnine.

encore aller sur l'autre versant de la Doire visiter la tour de *Bellegarde*, ou d'*Avieyx* qui servait pour la télégraphie des signaux entre Bard, Pont St-Martin et Montaldo. La Seigneurie de Pont St-Martin appartenant aux Vuillerme d'Hugues de Bard s'est éteinte en 1737 par le décès sans enfants du dernier seigneur Joseph Philibert; le procureur général du roi, réduisit ce fief dans ses dépendances sous séquestre de justice contre les prétentions du seigneur comte de Setto.

Nota. — En entrant dans la vallée d'Aoste on pénétre réellement dans la terre des Romains et des seigneurs et châteaux de la féodalité et du moyen âge. À chaque pas on rencontre des châteaux et des tours en ruine et souvent on voit au milieu de la campagne des tours isolées dont on ne sait pas bien se rendre compte.

Les seigneurs, trop souvent, hélas! occupés à guerroyer et à ferrailler entre eux, dépendaient cependant tous de la juridiction des comtes, plus tard ducs de Savoie, et devaient ajourner leurs disputes lorsque la défense de l'État réclamait leurs épées et leurs hommes. Il y avait dans la vallée d'Aoste, dotée alors de précieux et grands priviléges, trois compagnies de milices, celle d'En-bas, celle du Centre et celle d'En-haut. Chacune de ces compagnies avait son service et son mode de recrutement à part; mais lorsqu'une invasion menaçait la vallée, toutes les trois compagnies devaient immédiatement se mettre sous les armes. L'état des communications et des routes présentant des longueurs et des difficultés, on avait adopté la télégraphie des signaux et c'est ce qui explique l'existence des tours isolées au milieu de la campagne.

De chaque tour d'un château on doit généralement voir les tours de deux autres châteaux; mais quand les détours de la vallée empêchaient deux châteaux de se voir, on plaçait en vue des deux la *tour des signaux*.

Dans les temps de menace d'invasion, des hommes, qui se relevaient chaque jour, veillaient continuellement près de ces tours remplies de paille et de bois, et lorsque le *Conseil des Commis* envoyait l'ordre ou lorsque les gardiens avisaient le danger de l'ennemi, on mettait le feu à ces signaux et dans quelques instants toute la milice des trois compagnies de la vallée d'Aoste

se trouvait sous les armes pour repousser l'ennemi. Ce genre de Beffroi, ce mode d'alarme devait avoir une grande influence sur le moral des masses et le réveil du peuple menacé devait être terrible pour l'envahisseur.

Ce sujet mériterait une étude toute particulière dans l'histoire de la vallée d'Aoste au moyen âge. Nous laissons à la section du Club alpin d'Ivrée les détails dans le guide qu'elle prépare pour son territoire.

De Pont St-Martin à Bard *(5 kil.)*.

Au nord de Pont St-Martin part la route qui parcourt la Vallaise jusqu'à Gressoney.

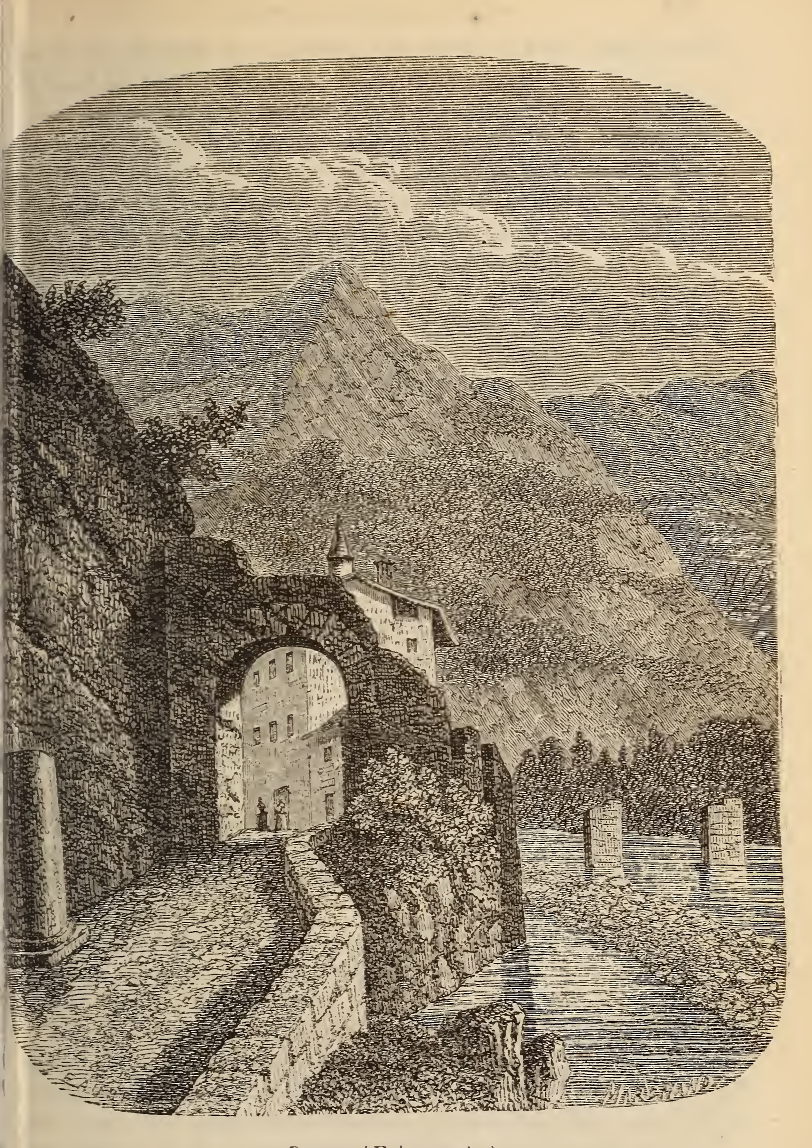
Au sortir de la bourgade de Pont St-Martin on entre dans la belle plaine de Donnas (altitude 309 m.), que l'on parcourt en moins de trois quarts d'heure. **Donnas** est fort renommé pour ses vins : toute la colline, bien exposée au midi, est recouverte de vignobles cultivés avec le plus grand soin. On prétend que ce vin est le seul de la vallée d'Aoste qui supporte la mer.

La seigneurie de Donnas fut inféodée par patentes du 6 septembre 1694 au seigneur Marc Antoine Henrietty comte de Coazze, gentilhomme de la ville d'Ivrée. — Donnas est chef-lieu de mandement; sa population est de 1648 habitants.

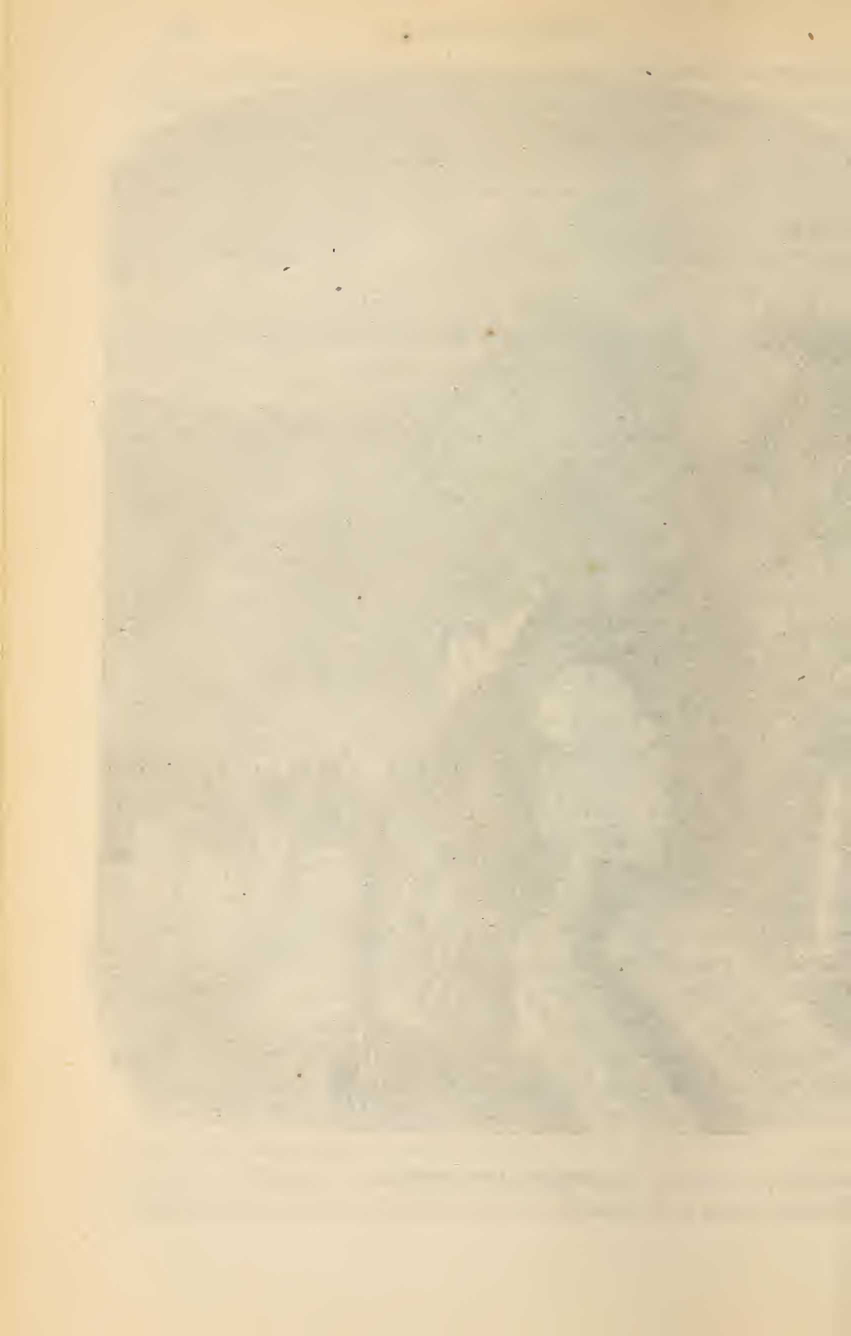
De l'église de Donnas, par la côte du Rovarey, on se rend à Dalbard sur la montagne qui domine le fort de Bard. Ce petit hameau est célèbre pour le passage des troupes de Napoléon en 1800, pour éviter le fort. On trouve écrit dans quelques auteurs le nom d'Albaredo: c'est une erreur.

La bourgade de Donnas n'offre rien de remarquable ni d'intéressant sauf quelques vieilles et tristes maisons du moyen âge; la rue est étroite et sombre et en été la chaleur y est suffoquante à cause de la réverbération de la chaleur sur la roche au pied de laquelle s'alonge cette bourgade. La route traversait autrefois la bourgade; actuellement elle passe par un beau quai entre la bourgade et la Doire. Un pont traverse la Doire et conduit à *Vert*, fraction de Donnas, d'où l'on peut se rendre à Valchiusella par le *col de Valéra*.

Depuis Donnas la nouvelle route nationale contourne le mamelon sur lequel est construit le fort de Bard et se trouve tout le



Donnas (*Voie romaine*).



temps sur le bord de la Doire ; elle arrive à Bard après avoir dépassé un petit tunnel.

La route ancienne, l'*antique voie romaine*, celle qui mérite de fixer l'attention du touriste, longe la bourgade de Donnas, au sortir de laquelle se trouve un *arc romain*, taillé dans la roche vive; une malheureuse crevasse menace actuellement de le séparer du corps de la montagne. Au sortir de cette porte, la montagne est taillée à pic sur une grande hauteur et ce travail est fait de main d'homme. On dit qu'on lisait autrefois gravés sur la montagne ces mots : *transitus Annibalis;* on ne peut plus actuellement les déchiffrer. Ce serait ici le fameux passage qu'Annibal aurait creusé dans la roche vive à force de bois et de vinaigre. On renonce généralement aujourd'hui à cette version, trouvant l'emploi du vinaigre trop ridicule et l'on attribue ce gigantesque travail aux Romains pour l'ouverture de leurs voies consulaires à travers les Alpes Graïes et Pennines, soit par le grand, soit par le petit St-Bernard; mais l'on est loin d'être d'accord sur le mode de travail employé dans ces temps d'absence de la *poudre*. Le travail a-t-il tout été fait à l'aiguille, la pointe à la main? Ne pourrait-on pas croire que, vu la grande abondance des forêts, l'on ait recouru, pour tailler cette roche, à l'industrie que l'on employait pour creuser les galeries des filons, la calcination, après laquelle le travail de l'ouvrier devenait facile? Ou bien quelles difficultés rencontrerait-on à admettre l'emploi de moteurs hydrauliques d'une grande puissance? La connaissance du pouvoir hydraulique et son emploi étaient fort avancés dans l'antiquité et nous pouvons en aller déterrer des exemples dans le transport des blocs qui forment les pyramides d'Égypte.

L'ancienne voie romaine s'avançait ainsi au milieu de la roche vive jusqu'au défilé de Bard où l'on en voit encore des traces bien caractéristiques.

Bard. — Population 442 h. Altitude 375 m. — Cette petite et triste bourgade avec sa rue rapide et étroite, au pavé glissant, n'offre rien d'important par elle-même, acculée et serrée qu'elle est entre deux montagnes dans un étroit défilé. Son importance lui vient de la forteresse qui la domine et qui forme la clé de la vallée d'Aoste du côté du levant. Cette forteresse à laquelle sa

position formidable sur un mamelon fermant la vallée a pu faire légitimement attribuer le nom d'imprenable, a failli arrêter le premier consul, Napoléon Bonaparte, en 1800. Ce n'est que par stratagème et ensuite de la trahison du commandant autrichien qu'il put faire défiler son artillerie pendant la nuit dans l'étroite ruelle de Bard en faisant passer le reste de l'armée par le village d'Albard. L'histoire a fort poétisé ce passage de Napoléon à la suite de celui du Grand St-Bernard et de l'entrevue du Col de Joux; les vieillards du pays hochent la tête à toute cette poésie.

Les Français s'étaient emparés de Bard dans le 17me siècle et ils en furent délogés par une panique que leur causèrent quelques hardis habitants de Perloz, sous la conduite d'un *Charles*, qui reçut pour ce fait des lettres de noblesse. Ces courageux paysans se hissèrent sur une anfractuosité de la montagne en face de la forteresse et le soir, pendant que les officiers français étaient à se réjouir à table, ils tirèrent quelques coups de fusils sur la fenêtre qu'ils voyaient éclairée; c'était la salle à manger des officiers, qui se levèrent en toute hâte et délogèrent. Le lendemain matin, la forteresse était libre, les paysans l'occupèrent et en envoyèrent la nouvelle à leur souverain.

On peut visiter le *fort de Bard*, en obtenant une permission du Commandant. Cette permission s'accorde facilement en temps ordinaire, mais on ne permet pas de relever des plans. La plus belle vue du fort est du côté du couchant; celle du midi à l'entrée de la vallée de Champorcher est aussi belle, mais du côté de Donnas, on ne voit presque rien des fortifications. Du sommet de la coupole de la chapelle on a une belle vue.

Le territoire de Bard était soumis anciennement à la seigneurie des comtes de Bard en Lorraine; le seigneur Hugues donna son consentement au premier traité d'adhérence fait avec le comte Thomas en 1191 et reconnut ce prince de la maison de Savoie pour souverain; cette seigneurie passa ensuite à Vuillerme comte de Pont St-Martin qui réunit en 1242 les seigneuries de Sarre, de Sarriod et d'Introd.

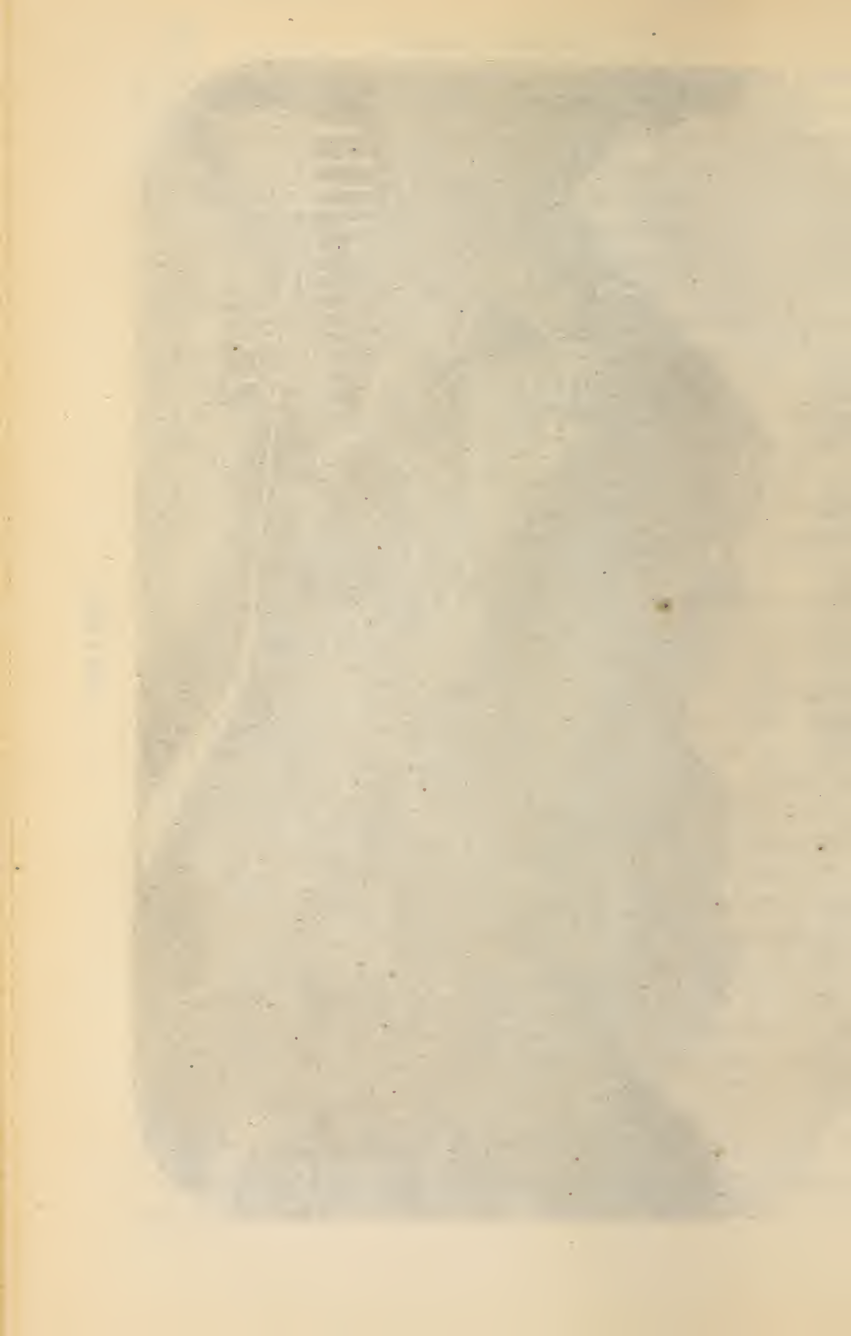
De Bard à Verrès *(kil. 7,70).*

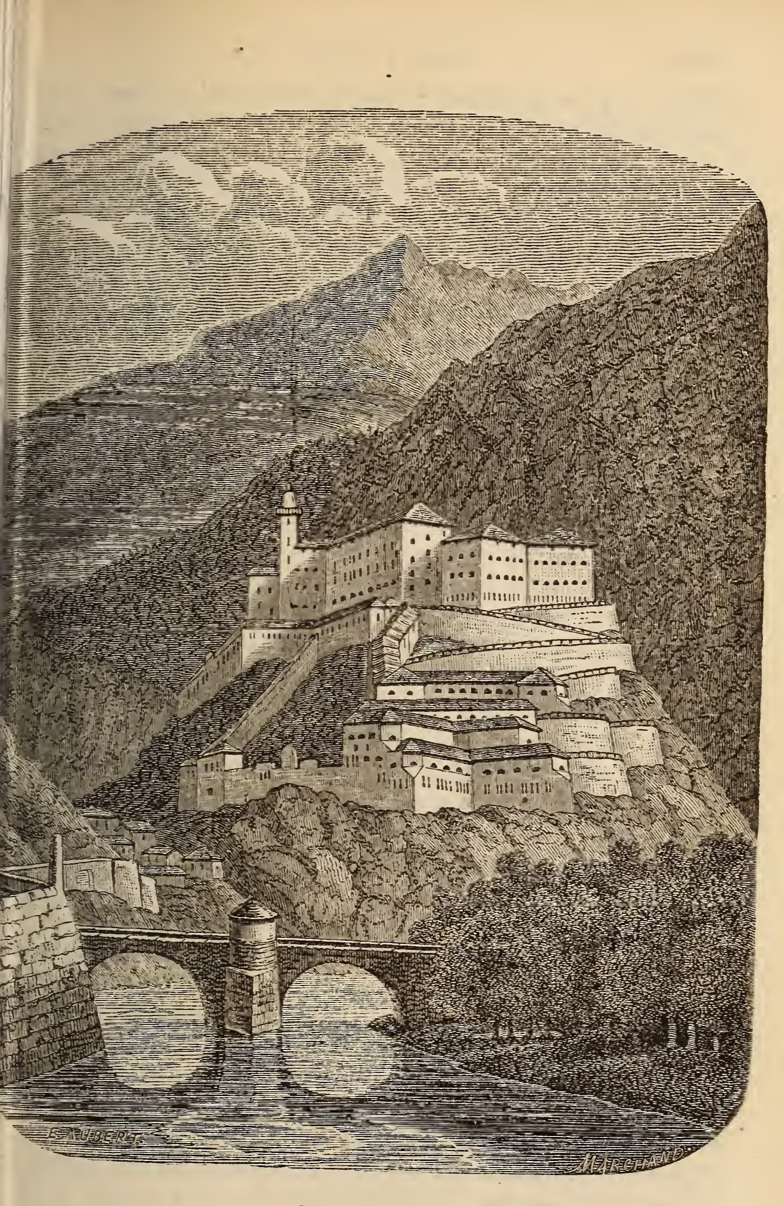
À Bard s'ouvre au midi la vallée de Champorcher (Voir *Vallée de Champorcher*).

MARCHAND

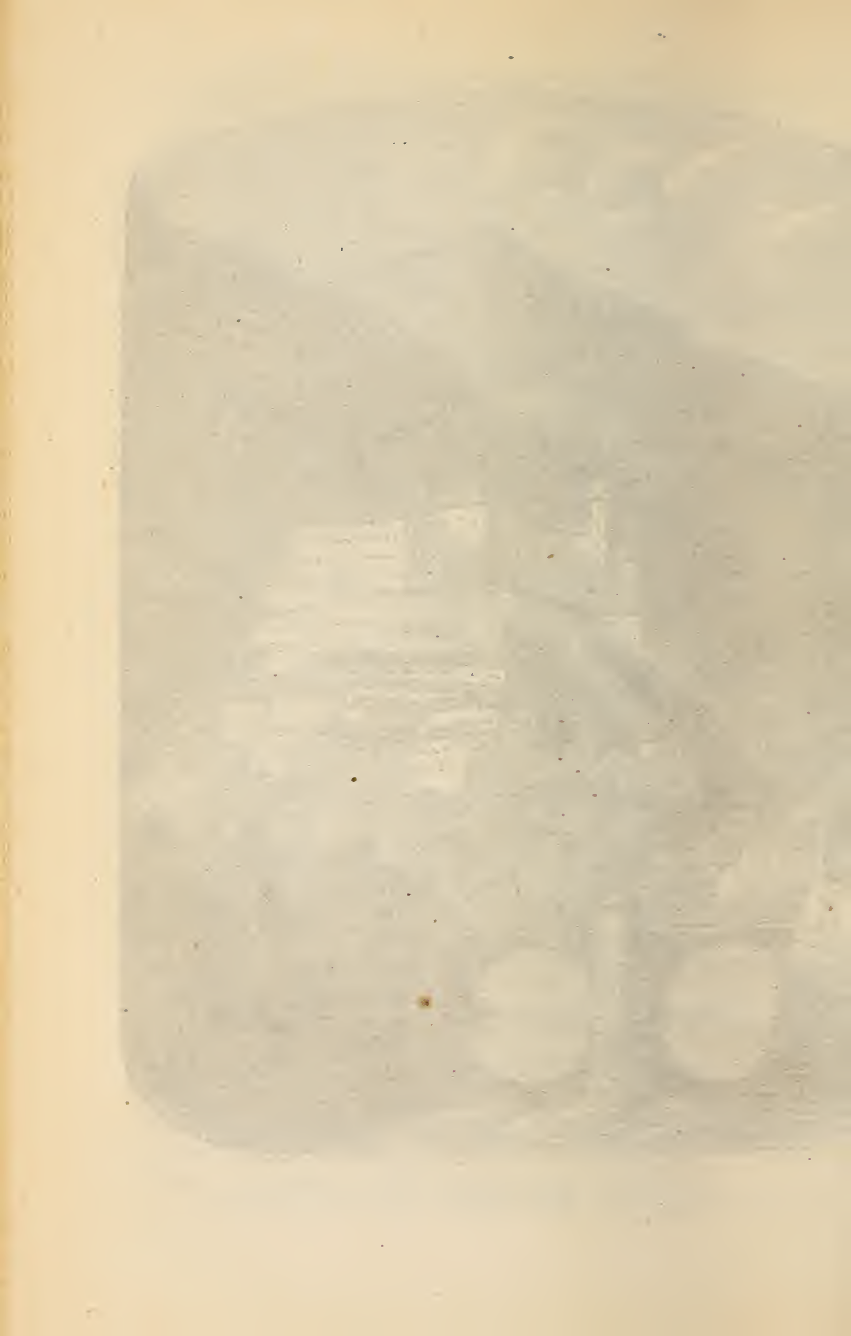
E. AUBERT

Bard (*Midi*).





Bard (*Nord*)



De Bard, en traversant le pont et allant passer près de l'église d'Hône, on peut se rendre à Issogne par un joli petit sentier bien ombragé, en remontant la rive droite de la Doire.

Depuis Bard, la route continue par la rive gauche de la Doire au milieu d'énormes blocs de rochers descendus de la montagne pour arriver au bassin, soit aux *glaires d'Arnaz*, où la vallée s'élargit tant soit peu.

À un quart d'heure d'Arnaz, on voit un ancien château au pied de la colline, dominé à une grande hauteur par les ruines d'un autre château plus ancien construit sur un rocher. Ces châteaux appartenaient à la maison de Vallaise, dont la juridiction comprenait aussi Arnaz.

Le château le plus élevé est abandonné depuis longtemps et ne conserve plus que les ruines imposantes de sa majestueuse tour carrée; celui qui se trouve au bas de la colline est actuellement la propriété des familles Giacobino et Gani de Turin, qui viennent y passer une partie de la belle saison. On y trouve des peintures et des décorations fort curieuses qui méritent d'être étudiées; les propriétaires y reçoivent avec une noble et cordiale hospitalité. On prétend à Arnaz qu'une galerie souterraine partant des caves à la partie ouest de ce long manoir, le fait communiquer avec le château supérieur, que les anciens seigneurs avaient abandonné à cause de sa position trop pittoresque, trop escarpée et trop sauvage. Cet ancien château commandait l'entrée du vallon de Machaby, par où l'on peut se rendre en quatre heures à Perloz en traversant le *Col de la fenêtre d'Arnaz*.

On peut encore, dans une heure d'Arnaz, aller visiter dans le vallon de ce nom le Sanctuaire de *Machaby*, où l'on se rend en pèlerinage de fort loin et dont la fête réunit une très-grande quantité de peuple dévot le cinq du mois d'août de chaque année. Au village de *Villa d'Arnaz* on voit encore des ruines d'anciennes tours qui ont résisté aux terribles éboulements qui ont formé les *glaires d'Arnaz*.

L'église et la cure d'Arnaz formaient anciennement un prieuré de Chanoines réguliers, sous la dépendance du couvent de St-Gilles de Verrès. On y voit encore bien des vestiges des anciennes constructions. Les habitations actuelles n'offrent rien de saillant.

Depuis Arnaz, on se rend dans une heure à :

Verrès, l'ancien *Vitricium des Romains.* — Altitude 417 m. Population 1106. Chef-lieu de mandement.

Cette bourgade remonte à une antiquité fort reculée, puisqu'elle se trouve dejà citée dans l'itinéraire d'Antonin de Milan à Vienne dans les Gaules. Son nom de Verretium ou Vitritium lui vient d'une ancienne fabrique de verre qui devait exister dans la partie méridionale de la bourgade, où l'on a découvert des scories. Verrès, à l'altitude de 390 mètres, est partagé en deux par le torrent l'*Évançon* qui descend des sommités d'Ayas; les deux parties communiquent par un magnifique pont en pierre de taille, construit en 1827. La partie occidentale porte le nom de Martorey à cause d'une ancienne statue de Mars que St-Grat aurait abattue à son passage. Il se trouve sur la même ligne méridionale que Turin; autrefois il était ceint de murs avec trois portes d'entrée. Verrès a trois auberges : l'*Écu de France et Poste*, où les diligences ont demi-heure d'arrêt, l'*Italie*, tout à côté de la *Poste*, et la *Couronne* au Martorey. Quoique l'horizon soit un peu limité à Verrès, sa position est magnifique; le bassin est bien cultivé et riche en produits agricoles.

Verrès mérite d'arrêter le touriste par son château, son couvent et le voisin château d'Issogne. Un sac d'eau tombé sur les flancs du Mont Carogne, faillit emporter le bourg de Verrès en 1840.

Château de Verrès. — Les ruines de ce magnifique château, situé sur un mamelon au nord de la bourgade et commandant le cours de l'Évançon, forment encore le monument le plus imposant et le plus grandiose que nous ait légué le moyen âge. Il a été bâti au XIV siècle par Ebal de Challant, orné et décoré au XVI par le comte René-le-Grand de Challant, comme l'attestent deux inscriptions, l'une sur la porte d'entrée et l'autre dans l'intérieur sur le grand escalier. On y rencontre de curieux détails de l'architecture du XIVe siècle, de vastes souterrains et un escalier que l'on dit le plus beau de l'Europe. Du sommet de la tour, on jouit d'un magnifique coup d'oeil. Autrefois on y tenait garnison ainsi qu'au château du Mont-Jovet et à Bard.



Château d'Issogne.



On sort de Verrès par l'escalier au Nord de la place communale du marché et l'on s'engage dans le sentier qui longe un étroit vallon, jusqu'à une petite fontaine d'où l'on prend à gauche pour arriver à la porte du château qui s'ouvre sur un précipice où se trouvait le pont-levis. On s'y rend en vingt minutes de Verrès.

Église et couvent de St-Gilles. — Au-dessus du Martorey on voit les vastes bâtiments de l'ancien couvent des chanoines réguliers de St-Augustin, dit de St-Gilles de Verrès. On place généralement la fondation de ce monastère vers la première moitié du xe siècle et on l'attribue à la piété et à la générosité des marquis d'Ivrée et du Montferrat, surtout d'Adalbert 1er et de sa femme Giselle.

Les chanoines réguliers de St-Gilles de Verrès avaient autrefois une grande juridiction et de vastes domaines; la noble et puissante famille de Challant les comblait de priviléges et de bienfaits, la loi de 1855 les supprima. Le *clocher*, tour étrange et massive, a été construit en 1512 par le prévôt commendataire, Charles de Challant, comme on le lit sur l'inscription qui en fait le tour: *Karolus De Chalant hujus praepositurae comendatarius fabricam hanc suam penitus a fundamentis erexit anno Domini millesimo quingentesimo* XII.

L'église renfermait une chapelle et la sépulture des comtes de Challant; on y voit encore un pupître d'une grande antiquité et d'un travail remarquable.

Le parterre et les appartements de la prévôté offrent un magnifique coup d'oeil.

La seigneurie du territoire de Verrès appartenait à l'illustre famille des comtes de Challant qui l'avait acquise du comte Amé de Savoie dit le Comte Vert.

Château d'Issogne. — Le voyageur qui peut consacrer quelques heures de son temps à Verrès ne doit pas manquer de faire une visite au château d'Issogne, à la distance de vingt minutes au midi de Verrès. On s'y rend de Verrès par un agréable sentier au milieu de la prairie; on traverse la Doire sur un interminable pont en bois assez mal entretenu et de là par un trajet de route en droite ligne. L'extérieur du château ne présente rien de bien intéressant ni de bien régulier; mais l'intérieur

offre de grandes richesses artistiques et architecturales et respire la splendide magnificence du noble Georges de Challant, archidiacre de la cathédrale d'Aoste, prieur de St-Ours, chanoine et comte de St-Jean de Lyon, etc. etc., qui fit bâtir ce château pour la mère du comte Louis de Challant son neveu. Ce splendide manoir fut construit vers l'an 1480, avec un goût et une profusion princière ; il fut longtemps un lieu de plaisance et de délices pour les nobles de Challant, mais il faillit ne devenir ensuite qu'une informe ferme rustique. Les niveleurs de la fin du siècle dernier effacèrent toutes les armoiries, croyant effacer la noblesse et son histoire, les richesses artistiques furent dispersées pour aller enrichir des musées étrangers. Depuis quelques années, ce château est devenu la propriété d'un véritable amateur, M. le chevalier Victor Avondo, peintre qui ne néglige et n'épargne rien pour le remettre sur le pied où il devait se trouver aux jours de sa splendeur. Il est fort à regretter que l'autel de la chapelle, magnifique travail gothique, ait été enlevé et soit passé en d'autres mains avant l'arrivée de M. Avondo.

Le château d'Issogne est celui où l'on peut étudier le plus facilement les peintures et les délicatesses sculpturales du quinzième siècle.

D'Issogne on peut se rendre à Champorcher par les cols de Plan Fenêtre et le Revers et par Vesey.

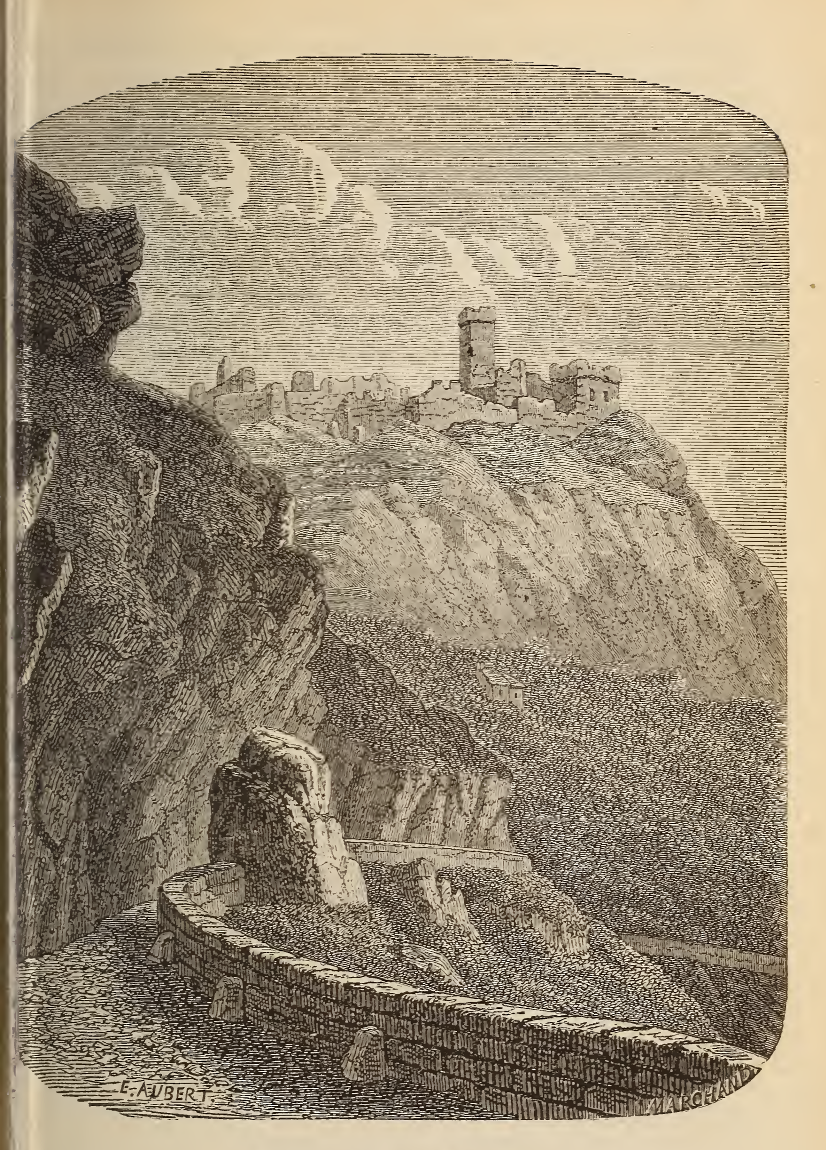
(*Voir cette route en sens inverse à Champorcher*).

De Verrès on peut faire en deux heures l'ascension du *Mont-Carogne* en passant près du château de Verrès et celle du *Mont-St-Gilles*, au-dessus du couvent en trois quarts d'heure.

De Verrès à St-Vincent *(10 et 1/2 kil.)*.

À Verrès s'ouvre au Nord la vallée de Challant, prenant le nom de Vallée d'Ayas depuis Brusson jusqu'au glacier.

Un sentier partant d'Issogne conduit par la rive droite de la Doire à Champ-de-praz, continue de là jusqu'à Mont-Jovet, d'où l'on peut encore s'engager à l'entrée du petit vallon de *Rodoz* soit du *petit monde*, pour traverser une corniche de la montagne et poursuivre par un mauvais sentier jusqu'au *pont des chèvres*, que l'on traverse pour se rendre à St-Vincent ou à Châtillon. C'est une promenade fort poétique.



Mont et Château de Mont-Jovet.

Au lieu de traverser le pont des chèvres, on pourrait remonter par le sentier à gauche et arriver à travers une forêt jusqu'aux ruines du château d'Ussel et se rendre de là à Châtillon par le pont d'Ussel.

En général ces sentiers ou chemins sur la rive droite de la Doire sont très-ombragés et conviennent à ceux qui ne sont pas pressés et qui préfèrent une charmante promenade à pied, à l'abri du vent et de la poussière qui dépoétise tout sur la route nationale.

La route se dirige d'abord au sud-ouest de Verrès au milieu de belles campagnes, puis bientôt, à Tarrille, la vallée se resserre et la route est taillée dans la roche sur la rive gauche de la Doire. On arrive au pont de Champ-de-praz, dont on voit l'église sur un mamelon au fond de cette sauvage vallée que domine un pic élancé, le *mont Aù* ou Montavij, dont l'ascension a été faite en 1875 par MM. Baretti et Santelli. La route continue, toujours sur la rive gauche, par un second plateau où elle remonte un peu au village de *Ploue*, pour rentrer dans la gorge sur le bord de la rivière jusqu'à ce qu'elle arrive à l'église de Mont-Jovet, où elle traverse une plaine souvent inondée par les crues de la Doire. Devant soi, on voit s'élever sur un mont, les fières et imposantes ruines du château de Mont-Jovet qui ferme la vallée. Ce château, d'où la vue est très-belle, possédait autrefois une garnison: on s'y rend ou en prenant le chemin à droite au fond de la montée de Mont-Jovet et montant par la prairie au levant pour arriver par le nord à l'église de St-Germain, ou bien en prenant un petit sentier qui s'élève en lacets au-dessus de la triste bourgade de Mont-Jovet pour arriver au midi à l'église de St-Germain, d'où on se rend au château (Voir *St-Vincent*).

Au bout de la plaine de Mont-Jovet, la route commence à monter, laissant en dessous d'elle l'ancien bourg de Mont-Jovet acculé entre le rocher et la Doire, pour s'engager dans un défilé entièrement creusé dans la roche à une grande élévation au-dessus de la Doire, qui roule ses flots dans le lit profond et étroit que lui laissent les rochers. En face, de l'autre côté, s'ouvre l'étroit et sauvage vallon de Rodoz ou petit monde de Mont-Jovet. Sur le rocher qui surplombe sur la route on lit

cette inscription qui donne la date de la construction de ce tronçon :

CAROLI. EMMANUEL. III. SARD. REGIS. INVICTI. AUCTORITATE. INTENTATAM. ROMANIS. VIAM. PER. ASPERA. MONTIS. JOVIS. JUGA. AD. FACILIOREM. COMMERCIORUM. ET. THERMARUM. USUM. MAGNIS. IMPENSIS. PATEFACTAM. AUGUSTANI. PERFECERUNT. *Anno* MDCCXXI, *Regni* XLII.

D'un détour de la route, au pied du château, au milieu des châtaigniers, on aperçoit le sommet du noir clocher de St-Germain. Au sommet de ce défilé, on voit la vallée s'élargir et l'on a un magnifique coup d'œil sur le pays d'Aoste. A peine la montée est-elle achevée que vient une descente de quelques minutes, au bout de laquelle se présente la longue montée de Perraz ou des Fourches. De la roche à droite au fond de cette montée, on aperçoit fort bien le sommet du Mont-Blanc.

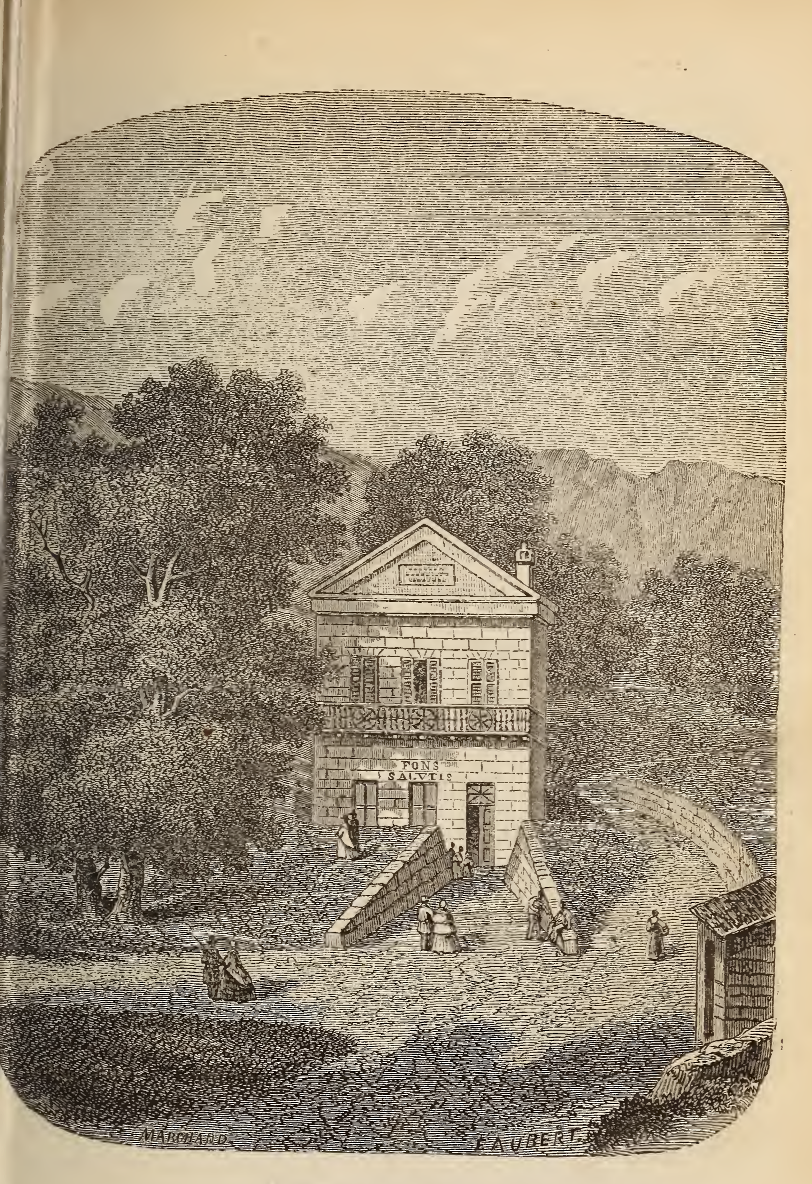
Au bout de cette seconde montée qui dure un quart d'heure, on voit à sa droite les ruines d'un pont romain, écroulé vers le commencement de ce siècle et traversant un vallon, vrai torrent au moment des grandes pluies. Dans dix minutes depuis le pont on arrive à St-Vincent, bourgade renommée pour son eau minérale. La route, traversant St-Vincent, redescend bientôt en passant devant le magnifique établissement hydrothérapique de *Sellottà*, pour remonter ensuite au bourg ou ville de Châtillon, la bourgade la plus importante de la vallée après la ville d'Aoste.

Comme la distance de St-Vincent à Châtillon n'est que d'une petite demi-heure, on a cru bien de réunir ces deux bourgades pour le détail et la nomenclature des excursions, des promenades et des courses qui peuvent également avoir ces deux stations pour point de départ.

St-Vincent. — Altitude 543 m. Population 2239 h. Bureau de télégraphe. — Cette bourgade doit son importance et sa célébrité à sa fontaine d'eau minérale, découverte en 1770 par M. l'abbé Perret, et qui attire chaque été de six à huit cents visiteurs. Cette fontaine se trouve à un quart d'heure de la bourgade dans le vallon de Vagnod ou Bagnod. La commune de St-Vincent, propriétaire du terrain où jaillit cette eau, a enfermé la fontaine



Pont-Romain de St-Vincent.



Fontaine de St-Vincent.

dans une petite maison à deux étages portant cette inscription en grands caractères: FONS SALUTIS, et au-dessus le nom de l'abbé Perret et la date de la découverte. Les eaux sont diurétiques-écoprotico-purgatives (Abbene). Le rez-de-chaussée est destiné à ceux qui boivent l'eau jaillissant du rocher, et l'étage supérieur sert de salle d'entretien ou de repos. De belles promenades, bien ombragées, entourent le local de la fontaine, où l'on peut se rendre en voiture. — St-Vincent présente un grand avantage comme *station d'eaux;* il est tout-à-fait abrité contre les vents du nord et par conséquent contre les changements brusques de température par la haute arête de montagne où domine le Mont-Dzerbion: le climat est doux et agréable, l'air bon et salubre et les chaleurs y sont tempérées par un vent froid qui souffle ordinairement de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Au nord-est de la bourgade le terrain s'élève doucement en colline jusqu'à la chapelle d'Amay et au Col de Joux, offrant à chaque pas une vue nouvelle et plus étendue sur la vallée d'Aoste et le cours de la Doire (1).

St-Vincent possède de bons hôtels et de bons cafés, entre autres l'hôtel du *Lion d'Or,* avec succursale, la succursale de l'établissement hydrothérapique, l'*Écu de France*, ainsi que plusieurs pensions particulières et appartements meublés à louer. Il y a aussi un casino, avec bains, salle de lecture et pianos.

A St-Vincent méritent une visite de l'amateur des travaux du moyen âge, la partie extérieure du chœur de l'église qui renferme de curieuses peintures assez bien conservées et quelques crédences de la vieille sacristie avec des sculptures d'un beau gothique. Quelques historiens prétendent que l'ancienne église de St-Vincent dépendait autrefois des Templiers. St-Vincent possède déjà quelques belles promenades, ombragées par d'énormes châtaigniers aux environs de la bourgade; une entente plus cordiale et bien comprise des vrais intérêts du pays entre les habitants de la bourgade et ceux de la colline pourrait porter de grands avantages et d'utiles améliorations dans ce pays.

(1) L'usage des eaux minérales de St-Vincent est spécialement conseillé pour les maladies produites par les fièvres marécageuses, pour les affections intestinales et l'obésité.

Châtillon.

Altitude 535 *m. Population* 2833. *Chef-lieu de Mandement.*

Châtillon forme la commune la plus importante et la plus peuplée après la ville d'Aoste. Il mérite le nom de ville bien plus que celui de bourgade, car sa population dépasse 3000 âmes; outre deux foires très-fréquentées, l'une en mai et l'autre en octobre, il y a chaque lundi de l'année un marché assez important. Cette bourgade est gracieusement étagée sur la colline que dominent l'église avec son beau clocher et le magnifique château du comte Passerin d'Entrèves, une des plus splendides résidences des anciens et puissants comtes de Challant; elle est divisée en deux par un majestueux pont en pierre d'une seule arche jeté à une grande hauteur au-dessus du torrent Marmore qui descend de la vallée du Mont-Cervin, qui s'ouvre au Nord et qui a à Châtillon son seul débouché. Le territoire de Châtillon est très-fertile et l'agriculture y prospère, mais le commerce y languit actuellement à cause du caractère et des goûts essentiellement agricoles des propriétaires fonciers et des habitants des vallées qui y affluent. L'air y est très-sain et la température supportable à cause d'un vent régulier qui y agite l'air pendant les chaleurs de la journée; le caractère des habitants est ouvert et sympathique, ils aiment surtout les fêtes, la musique, les uniformes et les exercices militaires. Châtillon possède un excellent hôtel, l'*Hôtel de Londres*, dans une position des plus pittoresques, sur le grand Pont, à une immense hauteur au-dessus du torrent de Valtournanche. On trouvera à l'hôtel même un service satisfaisant de voitures.

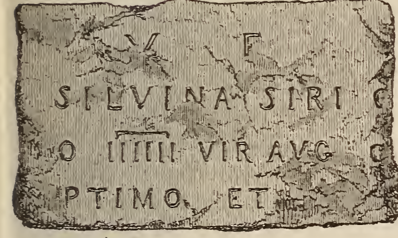
Entre St-Vincent et Châtillon, mais sur le territoire de Châtillon se trouve le grand établissement hydrothérapique de M. Étienne Negri, qui peut rivaliser de luxe et de confort avec les autres établissements de ce genre qui se trouvent en Italie, en Suisse et ailleurs.

Cet établissement, auquel on fait chaque année des améliorations et des augmentations, peut contenir plus de deux cents personnes: un médecin spécial est attaché à la maison; chaque soirée il y a musique ou autres récréations, un *omnibus* spécial conduit à la Fontaine de St-Vincent et fait le service pendant

toute la matinée. Il y a dans l'établissement même tout ce qu'on peut désirer pour une cure hydropathique suivie.

A Châtillon méritent une visite spéciale: *les restes d'un pont Romain* sous le pont actuel qui conduit au sanctuaire de Notre Dame des Grâces et que l'on voit fort bien de sur le grand pont, l'*Église et le clocher*, au nord de la bourgade sur l'emplacement d'un ancien temple de Sévirs Augustaux; le long de







la rampe qui conduit à l'église on trouve incrustées dans la muraille des pierres tumulaires de l'époque romaine ; de la place devant l'église on jouit d'un beau coup d'œil sur la vallée et sur les lointains glaciers du Ruitor; si l'on se transporte sous l'arcade qui supporte la sacristie on a une vue très-belle sur le bourg et la colline de St-Vincent, le château des anciens comtes de Challant appartenant actuellement à M. le comte Christin D'Entrèves. Ce château a servi plusieurs fois de résidence aux membres de la famille Royale qui sont venus user des eaux de St-Vincent ; on y remarque des salles d'un grand luxe, un jar-

din magnifique, de belles promenades et de frais ombrages au nord du château, un missel antique et précieux dans la chapelle, plusieurs portraits des membres de la famille de Challant et une belle vue de la vallée d'Aoste.

Nota. — *Celui qui désirerait faire ces excursions à dos de mulets trouvera toujours à Châtillon quelques guides et quelques muletiers de Valtournanche, dont les bêtes sont plus exercées et plus sûres pour ces courses que celles qui ne sont habituées qu'aux travaux de la plaine.*

COURSES, PROMENADES, EXCURSIONS

À FAIRE DEPUIS CHATILLON OU DEPUIS ST-VINCENT.

1° Au château d'Ussel (*1 heure*).

Le ruines de cet antique manoir de la famille de Challant s'élèvent sur la rive droite de la Doire dont elles commandent le cours ; il n'y a plus que la tour et les remparts, mais ceux-ci sont dans un état de conservation qui permet encore de juger de l'importance de ce castel. On prend la route à l'extrémité ouest du pont de Châtillon pour se diriger au midi, on traverse les prairies de *Ventoux* pour descendre sur le bord de la Doire que l'on traverse sur un pont en bois dit *pont d'Ussel*, près de l'endroit où elle reçoit le Marmore de Valtournanche.

Alors laissant à droite le chemin qui conduit à Pontey, on prend à gauche la route qui s'élève sur le flanc de la montagne pour conduire au village d'Ussel. Au bout des premières maisons on reprend au nord traversant une prairie horizontale, pour gravir le mamelon et entrer au château situé sur un rocher taillé à pic du côté de la Doire. On jouit d'une belle vue sur Châtillon et l'entrée du Valtournanche. On pourrait faire retour par le *Pont des Chèvres*. Dans ce cas, en quittant le château on se dirige au levant, on traverse le village d'Ussel, puis un sentier conduit à travers une forêt de chataigniers et de chênes à un petit pont jeté sur la Doire entre deux rochers; c'est le *Pont des Chèvres*. Depuis cet endroit jusqu'à son débouché à Mont-Jovet la Doire roule ses flots entre des berges profondes et



Château d'Ussel.

escarpées. Cette gorge est extrêmement sauvage. Si l'on prend le petit sentier qui grimpe directement par le rocher, on arrive sur le mont des Fourches d'où l'on revient à St-Vincent par la grande route; mais si l'on veut prendre le chemin qui revient directement au couchant, on revient au bourg de Châtillon par les prairies, ou bien l'on remonte à St-Vincent en remontant par le petit hameau de Tenso d'où le chemin vous reconduit à la belle chapelle du Sanctuaire sous l'église de St-Vincent. Le retour par cette route est préférable.

2. Château de Cly (*2 heures*).

Ce château, qui après bien des péripéties finit par tomber à la maison de Challant, s'élève sur un haut rocher qui domine la bourgade de Chambave. Les seigneurs de Cly avaient une vaste juridiction; la vallée de Valtournanche relevait de leurs domaines. Ce château ne conserve plus actuellement que sa tour et d'immenses pans de murailles ébranlées; des débris de ses anciennes fortifications on a construit à l'entrée de Chambave la maison seigneuriale que l'on appelle encore actuellement le Palais, et qui ne sert plus que de fénil.

On suit la route nationale jusqu'au-delà de Breil; alors on prend un chemin qui s'élève à droite par les vignobles et les chataigneraies jusqu'au ruisseau de Chandiana; dès lors la route, devenant moins rapide, incline au couchant pour arriver au pied du mamelon qui supporte le château. Ce château avait de vastes proportions et une position formidable; on aperçoit encore quelques débris des peintures de la chapelle; le reste est tout en ruine.

Le panorama de ce château est de toute beauté, sa position élevée au centre de la vallée favorisant la vue.

On peut en une demi-heure descendre à Chambave par le versant ouest du château, ou bien on revient jusqu'au ruisseau de Chandiana, à Faré, et de là on suit le petit sentier sur le bord du ruisseau jusqu'au-dessus du faubourg de Chaméran par où l'on rentre à Châtillon. Ce dernier chemin, tout poétique et ombragé, présente pourtant dans quelques endroits des passages assez resserrés sur des murailles et des rochers entre le ruisseau et le précipice.

3. Torgnon, St-Pantaléon et St-Évence. — (Voir *Vallée de Valtournanche*).

4. Ascension du Mont-Dzerbion (*de 5 à 6 heures*).

Ce pic, qui a l'altitude de 2744 mètres, s'élève au nord de la bourgade de St-Vincent; il a servi de point de triangulation aux officiers de l'État-major Sarde pour le relevé de la grande carte des anciennes provinces.

Il est facilement accessible du Col de Portola; de Châtillon et de St-Vincent, on peut y monter par deux routes jusqu'à *Francou;* ou l'on monte jusqu'au village de Nissod et de là par les châlets à Francou, ou bien l'on monte par Conoz et la route de Promiod jusqu'au torrent près de ce dernier village ; alors on prend à droite par la forêt pour atteindre les châlets de *Francou*, d'où l'ascension par les gazons de l'arête ne présente aucune difficulté. Les montures peuvent aller jusqu'au-dessus de Francou. Le panorama du Mont-Dzerbion est un des plus beaux de la vallée d'Aoste, surtout si l'on considère la position de la montagne, son altitude et la facilité de l'ascension.

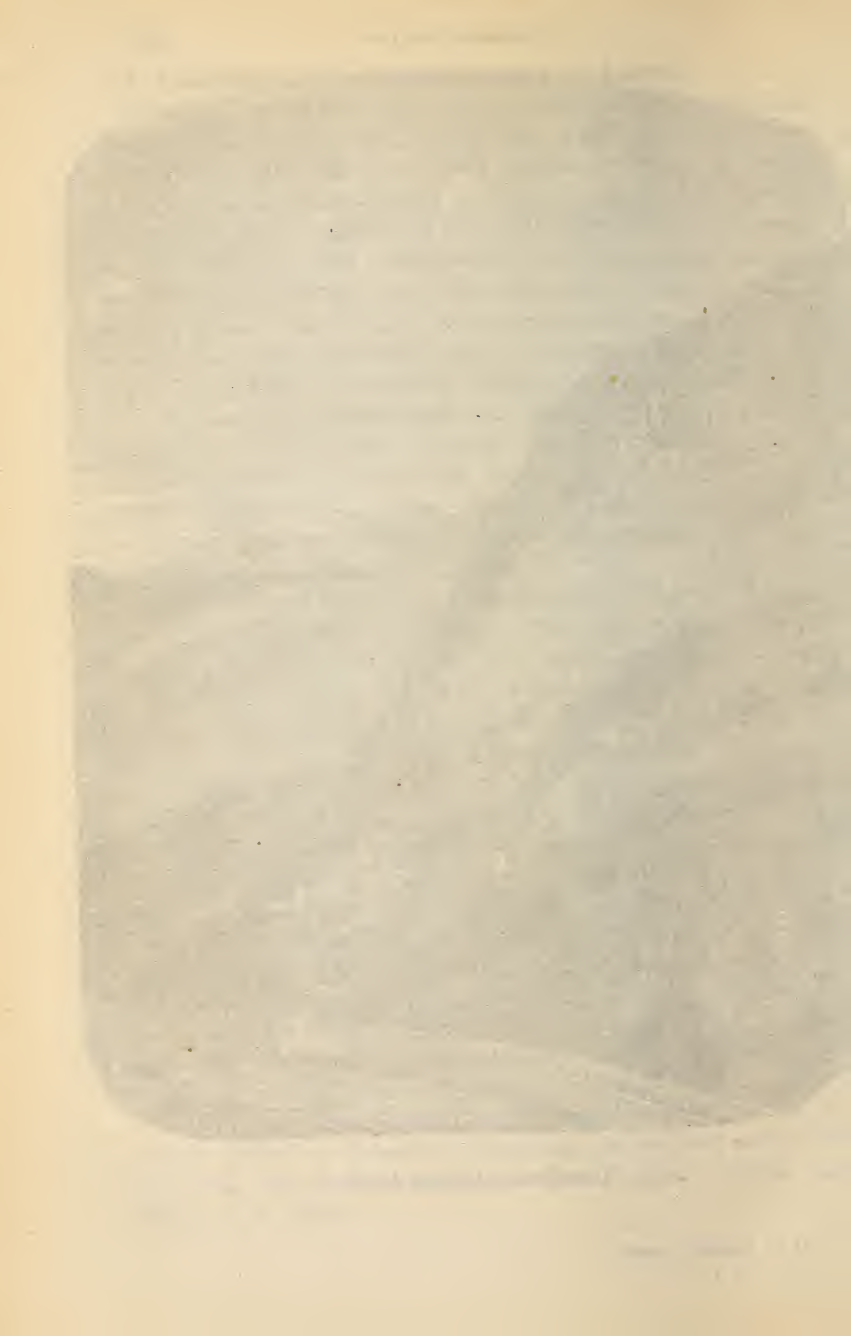
5. Château de Mont-Jovet (*1 heure*).

On revient par la route nationale jusqu'au sommet soit à l'entrée de la descente ou défilé de Mont-Jovet. Près d'un petit oratoire, on quitte la route nationale pour prendre à gauche l'ancienne voie Romaine qui conduit à une chapelle isolée sur un rocher, on continue par cette route jusqu'à l'église de Saint-Germain assise dans la gorge sauvage au pied du château. On ne regardera pas sans un froissement de cœur l'affreux badigeonnage où un soi-disant peintre a accumulé les ridicules et les couleurs pour assombrir, s'il était possible, cette église déjà si triste. Cette accumulation d'offenses à l'art saisit péniblement. Ces injures aux beaux-arts ne se renouvelleront plus; le digne Évêque du diocèse a créé une Commission pour les travaux dans ses chapelles et églises. De l'église, on monte par un petit sentier au milieu de quelques champs arides et l'on arrive aux fortifications où l'on a peine à découvrir les dédales de l'entrée. Du château on jouit d'une belle vue, surtout si l'on se transporte sur le précipice au sud-est de la grande tour.

L'espace occupé par ces ruines est plus grand qu'on ne le croirait d'abord et la position formidable de ce castel devait lui donner une importance assez grande dans l'ancien système de défense de la vallée.



Chambave — Château de Cly.



L'ancienne famille portant le nom de Mont-Jovet fut dépossédée de ce fief à cause de ses exactions et de ses habitudes de rançonner les passants. Sur les tertres et les mamelons aux environs du château, on aperçoit d'autres remparts et d'autres ruines, œuvres avancés de l'ancien système de défense de la vallée.

6° Amay et Col de Joux (*3 heures*).

On quitte la route nationale à Vagnod ou Bagnod pour suivre le chemin de la Fontaine de St-Vincent et de là on continue par la route qui passe à Moron où l'on visitera la vieille église que l'on dit être la plus ancienne des environs; on devait s'y rendre de toute la vallée de Valtournanche et d'Ayas et de Brusson. Il est à regretter que l'on ne possède pas des titres authentiques pour appuyer ces traditions.

La route continue à monter sous l'ombrage d'énormes châtaigniers et de grands noyers pour atteindre la rude et roide montée de Banquin au sommet de laquelle la route se dirige à droite par une pente plus douce pour atteindre Amay, village à 1490 mètres d'élévation. On y jouit d'une belle vue sur la vallée d'Aoste. Au sortir d'Amay, la route continue à monter par les champs, puis par les prairies jusqu'au col à l'entrée de la forêt. La vue du col est magnifique; la forêt est touffue, mais une plaine de beau gazon invite à se reposer. Du col, on peut en une heure se rendre à Brusson, en descendant par la forêt, ou à Ayas en deux heures, en prenant la route à gauche qui s'engage presque horizontalement au milieu de la forêt et va se réunir à Pracharbon à la route de Brusson à Ayas. *De Brusson* on se rend à Gressoney par le col Ranzola en 5 heures.

On peut aussi faire en une heure depuis le col l'ascension facile de la *Tête de Cornagne*, d'où la vue est magnifique soit sur la vallée centrale d'Aoste soit sur le versant est, sur la vallée d'Ayas et les montagnes de Gressoney.

7° A Émarèse et au trou de la glace (*2 ½ heures*).

Depuis St-Vincent on redescend par la route nationale jusqu'à une petite chapelle ronde qui se trouve au midi de la route.. Alors on prend le chemin qui se détache à gauche, on traverse le village de Sillian, puis une petite plaine qui conduit au sommet de champs de vignes; de là on monte par la route

à gauche en s'élevant au milieu de chataigneraies, jusqu'au ruisseau qui vient de Challant ; alors la route s'élève par une montée plus rapide au village d'Émarèse (972 m.?) puis à l'église (1047 m.), d'où l'on a une vue admirable. Il faut demander la clé au curé pour aller visiter le trou de la glace. On monte à Érésa (1170 m.) d'où en s'élevant par les champs, puis par le clapey on arrive à la *borna* ou trou de la glace (1310 m.). C'est une fissure dans la montagne où la glace se conserve tout l'été, dans un trou très-profond aboutissant on ne sait où et produisant un fort courant. Avec 32 degrés de chaleur externe en 1871, la température de la grotte était de 0,5 centigrades. Le trou fut mesuré alors à une profondeur de 29,73 mètres sans qu'on fût assuré que la pierre attachée au bout d'une ficelle eût atteint le fond. On peut par Chassan (1338 m.) arriver à Sommarésa (1535 m.) d'où, suivant le lit d'un ancien ruisseau, on se rend au col de Joux, en jouissant tout le long du trajet d'un panorama splendide.

8° Ascension de la pointe de Barbeston (*2480 m.*).

Il faut employer quatre heures pour cette ascension. — La pointe de Barbeston a servi de point de triangulation.

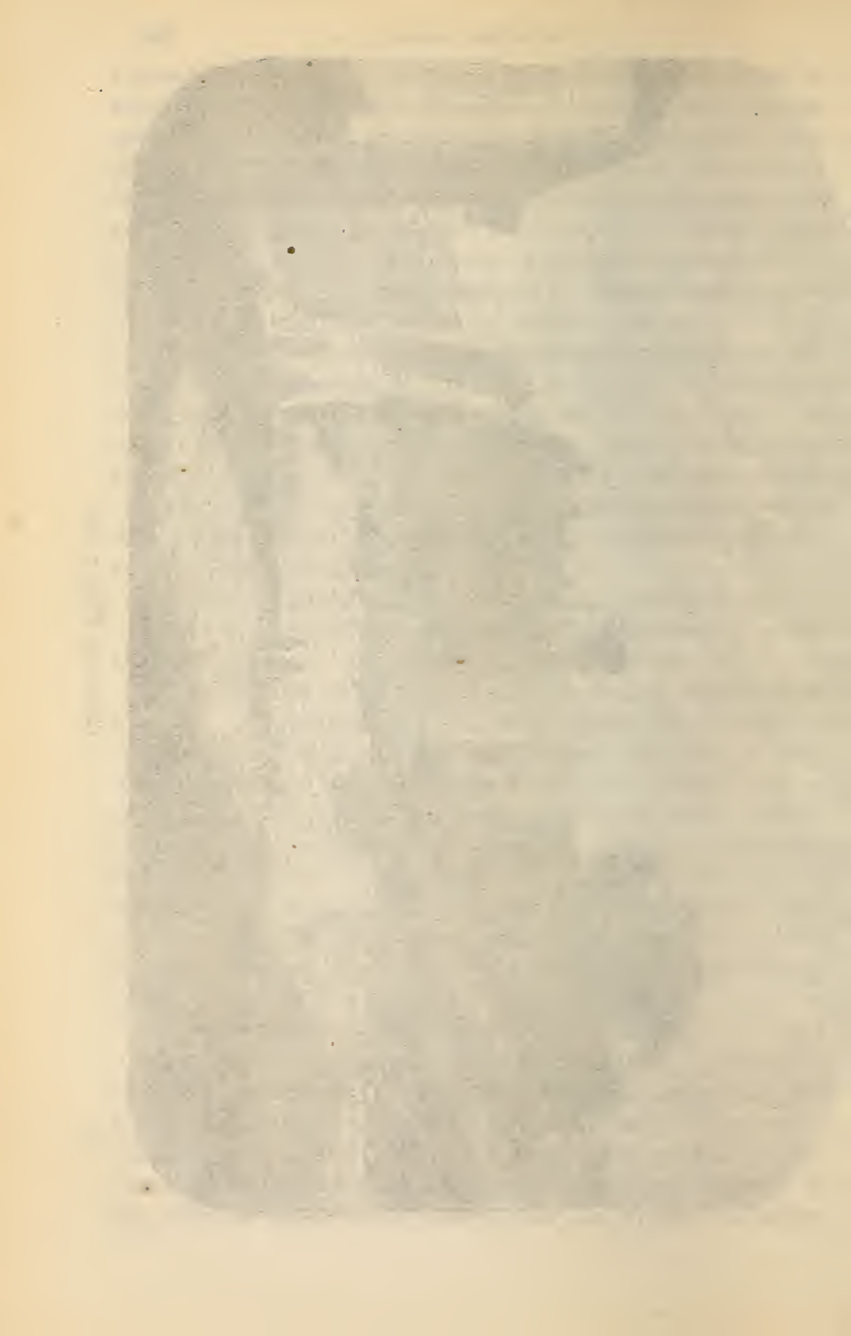
De Châtillon on se dirige au midi pour aller traverser la Doire sur le pont d'Ussel, puis l'on suit la route d'Ussel jusqu'auprès du village qu'on laisse à gauche pour continuer la montée jusqu'à Belle Combe. De là, l'ascension continue par la forêt, puis par les pâturages de Pra Garin et de Crête Tzardon, et enfin par les clapeys et les rochers. Du sommet de Barbeston, d'où la vue est très-belle, on aperçoit plusieurs cols faisant communiquer les différents vallons de Mont-Jovet, de Champ-de-praz et de Châtillon; on peut surtout se faire une idée un peu précise du nœud de montagnes qui se trouve sur les sommités de Champ-de-praz.

9. Ascension du Mont-Giron *(6 à 7 heures).*

On traverse la Doire sur le pont de Breil et de là passant à Prélaz, on s'élève sur la colline de Pontey, par le chemin des traîneurs de bois et de charbon jusqu'au vallon de Vamériana, on continue à monter dans le centre du vallon, où l'on voit les commencements de plusieurs exploitations minérales. Quand on est arrivé au grand clapey vers le haut du vallon, on incline



Château de Pilate a Nus.



à droite pour gravir la dernière arête de la montagne par les roches. La vue est très-étendue surtout sur les Alpes Pennines. On peut redescendre au nord-ouest par le clapey et le creux des Diablerons, où l'on trouve des vestiges d'anciennes exploitations que l'on dit des Salasses ou des Romains. Cette ascension ne présente aucun danger, mais elle est très-fatigante. Celui qui voudrait faire quelques études minéralogiques et géologiques sur ces roches, devrait se résigner à passer quelques nuits au châlet de Vamériana où il y a un lit et une chambre.

10. Dans les vallons de Chambave *(une journée, aller et retour).*

Pour se faire une juste idée des vallées et du nœud des montagnes entre Champ-de-praz, Pontey, Chambave et Fénis, il faut se transporter en haut du vallon de Chambave, à Ponton, pauvre et misérable châlet au centre de ces montagnes. On passe à Pontey au village de *Prélaz* d'où l'on monte au Grand Verthuis; de là on entre dans le sauvage et stérile vallon d'Orsières. Au sommet de ce vallon, un col à droite conduit à Vamériana; en traversant l'arête à gauche on descend à Ponton, au pied du Mont-Aù, gravi en 1875 par MM. Baretti et Santelli par le versant de Champ-de-praz. Plusieurs cols s'ouvrent au sommet de ce vallon. On peut redescendre par le vallon de Ponton à Septumian, d'où l'on revient à Châtillon par Chambave. Ces vallons sauvages offrent bien des attraits au minéralogiste et au géologue. A Ponton on trouve une minière de fer très-abondante.

De Châtillon à Aoste *(22 kil. et demi).*

Au sortir de Châtillon la route redescend par Breil jusque sur le bord de la Doire (un pont en bois conduit à Pontey) dont elle remonte la rive gauche en passant sous la bourgade de **Chambave,** pays fort renommé pour son fameux vin muscat (de Chambave, un pont traverse la Doire et une route conduit à Fénis). Depuis Chambave *(Campus avis)*, la route se trouve pour deux kilomètres resserrée par la Doire et la colline où un éboulement a détruit de grands vignobles, puis elle remonte aux Glairs de Diémoz, dont on voit l'église et l'ancienne cure sur la colline, puis elle s'avance jusqu'à Nus. De l'autre côté de la Doire, on voit au milieu des arbres les tours et la masse impo-

sante du beau château de Fénis. La bourgade de Nus doit nous arrêter un moment.

Nus produit un excellent vin connu sous le nom de malvoisie de Nus. Au sommet de la bourgade se trouvent les ruines du château de Pilate, où l'on prétend que ce faible gouverneur de la Judée passa la nuit à son passage pour se rendre en exil à Vienne, dans les Gaules. Il ne reste de ce château que des pans délabrés surmontés d'une tourelle à un angle ; il n'en restera bientôt plus de trace, puisqu'on construit des forges et des dépôts de foin, de vin et de bois avec les débris des anciennes murailles.

Au midi, sur l'autre rive de la Doire s'ouvrent les vallons de Fénis, avec le bel ermitage de St-Julien sur un mamelon et de St-Marcel, par où l'on se rend à Cogne et à Champorcher. (Voir pour ces passages *Champorcher et Cogne*).

On peut en une demi-heure de Nus *(Nona lapis)*, aller visiter le *château de Fénis*, où, tout en gémissant sur le triste sort réservé à ce beau et somptueux manoir du XIVe siècle, on remarquera dans la cour et dans quelques salles de belles fresques gothiques. Une croix fort ancienne et digne de remarque se trouve sous le château, abritée par une grille et un toit.

Au nord de la bourgade de Nus s'ouvre le vallon de St-Barthélemy, d'où l'on peut se rendre par plusieurs cols soit dans la vallée de Valpelline, soit dans celle de Valtournanche. Au sommet de ce vallon se trouve le beau pic du Luseney, faisant face au gracieux pic de Tersiva qui termine la vallée de Fénis.

Dans la gorge au débouché de la vallée de St-Barthélemy se trouve le château des anciens seigneurs et barons de Nus. Ce château, dont les murs sont entièrement recouverts de lierre, ne présente plus que sa gracieuse forme extérieure et une tour ; les planchers sont effondrés, il n'y a plus que quelques salles où l'on puisse entrer sans danger de se casser le cou. Tout ce qui y reste d'habitable est occupé comme dépôt des produits agricoles. On peut admirer encore de belles peintures à fresque représentant des épisodes de la Bible dans deux salles du second étage converties en fénil. Il est à regretter que pour ce château comme pour la conservation des autres monuments du moyen âge, il n'y ait pas une loi qui empêche les dévastations vandaliques.



Entrée de la Vallée de Saint-Barthélemy.



La baronnie de Nus a appartenu en dernier lieu par ordonnance de la royale Chambre du 3 janvier 1741 au marquis Joseph Galeazzo Scarampi de Prunei, époux de Madeleine Gabrielle Bernardine, fille unique et héritière du seigneur Georges Philibert baron de Nus. Le premier seigneur de Nus fut Vuillerme, baron de Nus, qui en passa reconnaissance au prince Thomas de Savoie par acte du 9 septembre 1287.

Au sortir de Nus, sur le pont qui traverse le torrent de Saint-Barthélemy, on a une magnifique vue de la ville d'Aoste. Un pont en pierre conduit aux fabriques et à la laverie où l'on traitait le cuivre du filon de St-Marcel, dont la vallée s'ouvre au midi. On espère voir ce filon et cette fabrique reprendre vie ; sur la colline de St-Marcel on voit paraître la coupole et le clocher de Plou, sanctuaire célèbre dans toute la vallée d'Aoste et dont la fête se fait le 14 septembre de chaque année avec grand concours.

Bientôt on traverse **Villefranche** d'où un pont conduit à Brissogne. Villefranche, au-dessus de laquelle s'élèvent deux tours rondes, était autrefois célèbre et importante par ses nombreux priviléges. On entre ensuite sur le territoire aride et inondé de grèves de **Quart** (*Quarta lapis*), dont on voit l'important et majestueux château s'élever au fond d'une gorge sauvage. (Voir *Aoste*, *promenades*, etc).

Puis la route continue, laissant St-Christophe à droite par de belles prairies d'un côté et le terrain inondé par la Doire de l'autre, pour arriver à **Aoste** où l'on entre en passant sous le magnifique *arc de triomphe* d'Auguste. Aoste est une jolie petite ville de 8000 habitants y compris la banlieue, agréablement située dans une large plaine au confluent de la Doire et du Buthier. L'air y est sain, les rues sont raffraîchies par des ruisseaux qui y coulent au milieu; la colline, riche de vignobles, est parsemée de belles et blanches villas qui lui donnent un air de fête.

Les principaux hôtels d'Aoste sont : la *Couronne*, sur la grande place Charles-Albert, en face du palais de Ville et où s'arrêtent les diligences ; le *Mont-Blanc*, tenu par M. *Tairraz* ancien guide de Chamounix, un peu au couchant de la ville, l'hôtel de prédilection des anglais, le Restaurant Manera, actuellement

Lanier, sous les portiques de l'Hôtel de Ville, plus modeste, mais bien tenu. Le café le plus achalandé est le café National, sous les portiques.

Il y a aussi une excellente brasserie tout près de la place Charles-Albert, c'est l'ancienne brasserie Zimmermann ; elle est fort achalandée et la bière y est excellente.

Sur la place Charles-Albert on remarque une très-belle statue en marbre due au ciseau du célèbre sculpteur commandeur Albertoni, qui a été élevée en 1872 par les Valdôtains pour honorer la mémoire d'un illustre compatriote, le docteur Laurent Cerise, membre de l'Académie de médecine de Paris, qui par ses ouvrages sur la physiologie et sur les maladies du système nerveux s'est acquis une grande renommée en France et à l'étranger.

AOSTE (*)

SITUATION ET ASPECT DE LA VILLE.

NOTES GÉNÉRALES. — Altitude du niveau de la mer 600 m. — Chef lieu d'arrondissement de la province de Turin. Distance de Turin par Ivrée 124 kilomètres. Chemin de fer de Turin à Ivrée par Chivasso 33 kil., prix 1e 7 ; 2e 4 60 ; 3e 3 fr. D'Ivrée à Aoste par diligence 68 kil. Trajet en 9h, départ de l'hôtel d'*Europe* à Ivrée.

Population 7769 habitants pour la ville. Écoles 26; élèves 1298. — Lycée et cours technique. Pour l'arrondissement : population 81,260. — Communes 73.

Diocèse avec siége épiscopal, 86 paroisses. — Tribunal civil et correctionnel dépendant de la Cour d'appel de Turin. — Hôtels principaux : *Du Mont-Blanc ; De la Couronne.* — Restaurant *Lagnier* sous les portiques de l'Hôtel de Ville. — Poste et télégraphe à l'Hôtel de Ville. — Guides, s'adresser au concierge de la salle du Club Alpin à l'Hôtel de Ville.

L'antique cité d'Auguste est placée au milieu d'une plaine fertile et riante qui s'ouvre un peu plus haut que le centre du val d'Aoste, au point où aboutit la vallée du Grand Saint-Bernard.

(*) *On avait déjà préparé une description des antiquités et monuments de la cité d'Aoste, lorsque l'éditeur de ce Guide reçut de la veuve Amyot de Paris le privilége de reproduction en Italie pour les gravures qui embellissent l'ouvrage de Mr le chev.* É. Aubert, La Vallée d'Aoste.

Après la splendide illustration de notre ville faite par la plume savante et le pinceau délicat de Mr le chev. Aubert, nous renonçons à notre travail, car, à côté de la sienne que nous sommes heureux de publier pour cette partie, nulle description pourrait faire apprécier avec plus de talent les précieux monuments de notre ville d'Aoste. B.

Le vaste bassin formé par la réunion de ces deux vallées est arrosé par trois cours d'eau : la Doire, qui passe au midi de la ville ; le Buthier, qui prend sa source dans le lac du Grand Saint-Bernard et va se perdre dans la Doire au levant de la cité ; puis enfin un large ruisseau creusé par la main de l'homme.

Cette rivière artificielle longe les remparts du nord ; elle emprunte ses eaux au Buthier, dans un endroit situé à quelque distance et nommé la Mère des Rives. Au midi de la ville, la vue se repose sur des collines chargées de bois et de prairies et couronnées par les cimes élevées du Bec de None et du Mont-Emilius, vulgairement nommé le Pic des Lores.

Au nord, les premiers escarpements de la montagne sont couverts de villas très-heureusement groupées et de vignobles renommés pour l'abondance de leurs produits ; de ce côté, les glaciers des monts Vélan et Combin s'élèvent à l'extrémité de la vallée qui conduit au Grand Saint-Bernard. Vers le levant, on peut suivre des yeux les détours du val d'Aoste jusqu'à Saint-Vincent, et au couchant la perspective, quoique moins étendue, est peut-être plus belle encore, car le fond du tableau est occupé par les glaciers de Valgrisanche.

De quelque côté que le voyageur arrive à Aoste, ses regards sont charmés à l'aspect de cette paisible cité entourée de frais ombrages, toute parée de ses blanches maisons, du milieu desquelles s'élèvent graves et imposantes les ruines romaines, les tours crénelées du moyen âge et les clochers élancés des églises.

Une fois dans l'intérieur de la ville, on a devant soi des rues un peu étroites à la vérité, mais propres et sans cesse rafraîchies par des ruisseaux d'eau courante. De vastes jardins séparent en bien des endroits les groupes des maisons ; ces espaces inoccupés contribuent puissamment à la salubrité de l'air et à la variété des aspects, mais ils rappellent les terribles ravages des fréquentes invasions dont ce malheureux pays eut a subir les horreurs.

Ce n'est pas sans regrets pour son antique splendeur que l'on parcourt cette ville que son enceinte pouvait à peine contenir au temps des Césars.

ÉPOQUE ROMAINE

LES REMPARTS.

Aoste fût, on le sait dejà, bâtie sur l'emplacement même du camp de Térentius Varro Muréna. L'enceinte romaine qui défendait la ville subsiste encore à cette heure presque entièrement (1).

Ces remparts forment un quadrilatère à angles droits, dont les côtés les plus longs, orientés de l'est à l'ouest, ont sept cent dix-sept mètres hors d'œuvre.

Les côtés les plus courts, orientés du nord au sud, ont cinq cent soixante-trois mètres, aussi hors d'œuvre. Les quatre angles étaient flanqués de bastions carrés en saillie ; d'autres bastions, symétriquement établis, défendaient en outre toutes les faces de l'enceinte : ainsi les faces méridionale et septentrionale étaient protégées chacune par trois bastions correspondant exactement entre eux ; chacune des faces orientale et occidentale en présentait deux placés à égale distance entre les portes Prétorienne et Décumane et les angles du rempart. Ces bastions, encore très-visibles, sont en saillie de quatre mètres et demi ; leurs fronts présentent un développement de plus de neuf mètres.

C'est sur la côté méridionale, et surtout près de l'angle sud-ouest que les remparts sont le mieux conservés. Ils ont cinq mètres et demi jusqu'à un cordon saillant tenant lieu de corniche; au-dessus du cordon régnait un parapet haut de soixante-dix centimètres. On peut voir encore, par place, quelques rares tron-

(1) Le prieur Gal fait observer avec raison dans son *Coup d'œil sur les antiquités d'Aoste,* que cette ville a un avantage sur toutes les villes d'Europe et même sur la capitale du monde chrétien , c'est celui de pouvoir montrer les remparts du siècle d'Auguste qui forment encore son enceinte. Par le nombre et l'importance de ces monuments anciens la ville d'Aoste mérite le titre de Rome du Piémont que lui ont décerné plusieurs illustres archéologues.

çons de cette espèce d attique. Ces étonnantes murailles sont consolidées par des forts éperons en maçonnerie placés à l'intérieur et distants les uns des autres de douze mètres et demi environ.

Le noyau des murs est composé de cailloux de torrents, brisés

A Remparts Romains.

B Arc de Triomphe.

C Porte Prétorienne.

D Ruines du Théâtre.

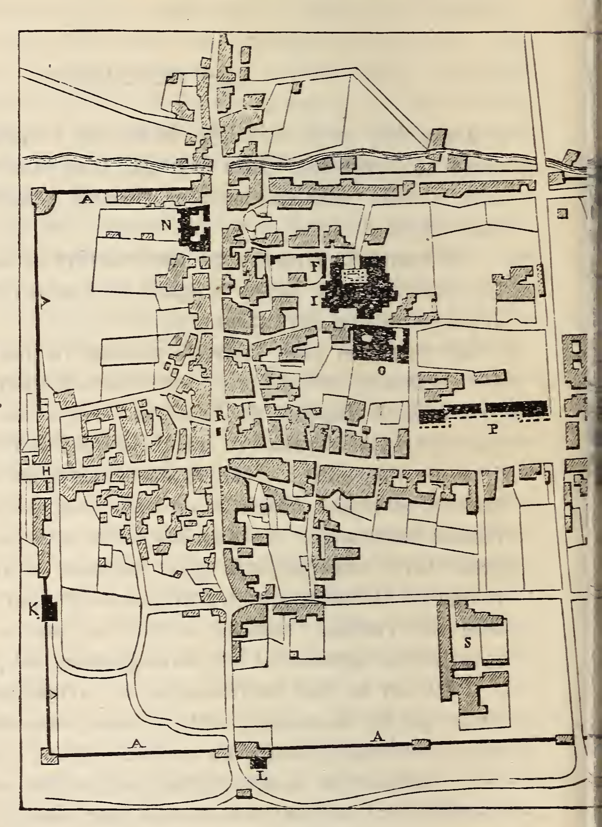
E » de l'Amphithéâtre.

F Souterrains Romains.

G Pont Romain.

H Porte Décumane.

I Cathédrale.

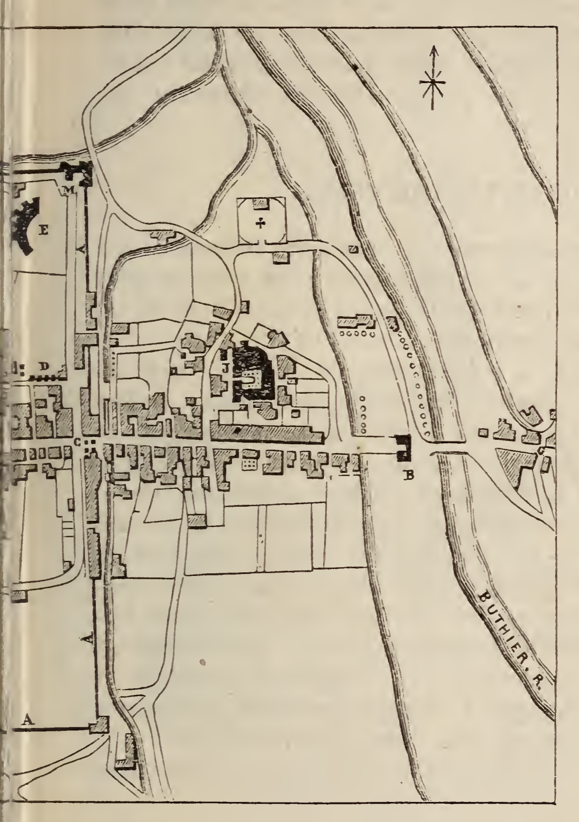


Plan de la

et noyés sans méthode particulière dans une couche de ce mortier fameux auquel le temps a donné une dureté égale à celle du granit le plus dur; l'extérieur était revêtu de pierres de taille coupées sur un modèle uniforme et jointes avec un soin infini.

Ces pierres ont été en grande partie arrachées à la muraille

romaine pour servir à la construction des donjons du moyen âge et des maisons de la ville ; presque partout le noyau des murs subsiste seul ; il en reste cependant encore assez de portions intactes pour qu'il soit permis d'apprécier la perfection du travail.



J Collégiale de St-Ours.

K Tour du Lépreux.

L Tour de Bramafam.

M Tour des Prisons.

N Palais Roncas.

O Évêché.

P Hôtel de Ville.

R Croix de Ville.

S Collège.

té d'Aoste.

Au temps des Romains, la cité d'Aoste ne comptait que deux portes : la Prétorienne, aujourd'hui nommée Porte de la Trinité, à l'est, et la Décumane, s'ouvrant sur la face opposée des remparts, du côté de la Savoie. Les quatre portes pratiquées dans les enceintes du nord et du midi ont été faites postérieurement,

et il est facile de s'en convaincre en examinant avec attention leur structure et leur situation. Parmi ces portes créées après la chute de la domination romaine, une seule a conservé des traces d'architecture : c'est la porte Pertuise, au nord. Là, on peut aisément reconnaître que l'arcade et les pieds-droits qui la soutiennent, n'appartiennent pas à l'art antique, car ils sont imparfaitement reliés au rempart, et les pierres de la voûte ont été taillées avec une négligence que les Romains n'auraient pas supportée dans leurs œuvres.

PORTE PRÉTORIENNE.

Il ne reste plus trace aujourd'hui de la porte Décumane ; elle a été détruite ainsi qu'une certaine portion du rempart pour donner passage à une rue assez large qui conduit hors de la ville, vers une fraîche prairie nommée le Plot

A l'est, au contraire, la porte Prétorienne a résisté aux outrages des siècles, à l'instinct destructeur des hommes, et l'on peut encore étudier les beautés de cette majestueuese entrée de la cité romaine. La porte Prétorienne est composée d'une double rangée d'arcades correspondant les unes aux autres. Un intervalle de douze mètres sépare la rangée extérieure de la rangée intérieure ; chacune présente trois arcades d'inégale hauteur.

L'arc du centre, le plus élevé, est large de six mètres quatre-vingt-quinze centimètres, les arcs latéraux n'ont qu'une largeur de deux mètres trente-sept centimètres. Ces arcades livraient passage à la voie consulaire pavée en dalles de grandeur et d'épaisseur différentes, coupées à angles irréguliers, et disposées de façon à donner à la route une certain convexité.

La voie romaine (1), à partir de l'arc de triomphe jusque dans

(1) Le pavé de la rue romaine est à 2m,59 au-dessous de la rue actuelle. On en a découvert un fragment considérable, en 1842, dans l'ancienne église du couvent de Lorraine, alors qu'on y exécutait certains travaux. On a constaté aussi, au-dessous de la rue romaine, l'existence d'un égout en maçonnerie qui suivait la voie et recevait les eaux par des canaux empierrés. Les mesures de cet égout étaient : hauteur, 1m,68 ; largeur à la base, 0m, 64 ; largeur à la naissance de la voûte, 0m,85 ; épaisseur des murs et de la voûte, 0m,50. Les conclusions tirées de la découverte de ces débris, de leurs dimensions exactement mesurées, ont permis de déterminer très-positivement la largeur de la rue romaine ; elle était de 9m,46.

Rémparts d'Aoste.

la ville, était bordée de trottoirs aboutissant aux arcades latérales de la porte Prétorienne.

Lors de la construction de cet édifice, la façade extérieure avait été entièrement revêtue de larges dalles en marbre gris ; au-dessus des arcades régnait une frise en marbre blanc, surmontée d'une corniche à consoles sculptées. La frise est conservée dans toute sa longueur : quelques dalles en marbres gris recouvrent encore la maçonnerie, et il reste plusieurs consoles à peu près intactes.

Dans les parties basses du monument les immenses quartiers de poudingue qui composent le gros œuvre sont à découvert.

Certains auteurs supposent qu'au temps des Romains l'espace compris entre les deux rangs d'arcades était couvert, et que cette enceinte contenait des logements pour des soldats chargés de garder les aigles des légions déposées en ce lieu.

On doit croire aussi que la corniche était surmontée d'un attique décoré par des statues. Ce qui reste de cette porte grandiose ouvre un vaste champ aux conjectures et l'imagination, devant de pareils débris, s'efforce d'en recomposer la primitive ordonnance. Aujourd'hui, une des arcades latérales, celle au sud de la façade extérieure, est fermée par une pauvre maison réfugiée sous son abri ; au-dessus de la corniche s'élève une muraille percée de fenêtres. Ces murs sont les vestiges d'une forteresse du moyen âge ; j'en parlerai plus tard.

ARC DE TRIOMPHE.

A quatre cents mètres environ de la porte Prétorienne, à l'extrémité du bourg de Saint-Ours (c'est ainsi qu'on nomme la partie de la ville située en dehors du rempart romain), et à quelques pas du Buthier, s'élève l'arc de triomphe érigé en l'honneur d'Auguste pour perpétuer le souvenir de la défaite des Salasses (1).

(1) C'est improprement qu'on appelle cet arc *Arc de Triomphe*. Les Romains n'ayant décerné les honneurs du triomphe que dans Rome, on ne doit appeler *Arc de triomphe* que ceux qu'ils érigèrent dans cette ville, et l'on appelle *Arcs honoraires* ceux qu'ils érigèrent hors de Rome (ORSIÈRES). L'arc honoraire d'Aoste est le plus beau et le plus magnifique monument de ce genre que l'Italie et même l'Europe possède hors de Rome. (GAL.).

Ce monument imposant est d'une assez belle conservation ; il n'a qu'une seule arcade, dont la largeur est de huit mètres quatre-vingt-neuf centimètres au-dessus de la corniche du soubassement, et dont la hauteur est de onze mètres cinquante centimètres sous clef de voûte.

Un socle de grande et belle proportion sert de base à l'édifice ; sur ce socle reposent la colonnade qui supporte l'entablement et les petits pilastres soutenant l'archivolte ; les colonnes, au nombre de dix, sont distribuées de telle sorte qu'on en voit quatre sur les façades principales et trois sur les façades laté-



rales. Les fûts de ces colonnes présentent autant de coupures distinctes qu'il y a d'assises de pierre ; ils sont engagés par derrière dans le massif. Les chapiteaux sont d'ordre corinthien du meilleur style. Les petits pilastres des angles sont à deux faces et surmontés de chapiteaux composites ; l'archivolte est dessinée par plusieurs plates-bandes ornées de moulures très-peu saillantes. Entre les colonnes des deux façades il existe des vides dans la maçonnerie ; il est certain qu'autrefois ces vides é-

taient remplis par des trophées ou par des tables de marbre chargées d'inscriptions. L'entablement se compose d'une architrave unie, d'une frise décorée de triglyphes et d'une corniche ornée d'oves finement sculptés et de moulures d'un profil élégant.

L'attique qui couronnait l'édifice et sur lequel était gravée une inscription dédicatoire dont la tradition seule nous a transmis le sens, l'attique, dis-je, a disparu emporté par le temps.

En 1716, à l'aspect des ravages amenés par les infiltrations, les magistrats d'Aoste se décidèrent à couvrir le monument d'un toit d'ardoises. Nous ne devons pas regretter une précaution qui, sans nul doute, a préservé l'arc triomphal d'une ruine complète et nous permet aujourd'hui d'admirer un des chefs-d'œuvre de l'art romain parvenu à son apogée; cependant il faut avouer que cette lourde couverture fait la plus triste disparate avec la grandeur de cet admirable édifice (1).

L'arc de triomphe, au moyen âge et beaucoup plus tard encore, était appelé communément Saint-Voult (2); on le trouve ainsi nommé dans un nombre infini de vieilles chartes. C'est sans doute à cause du crucifix placé sous la voûte que cette dénomination passa en usage.

Suivant la tradition, dès les premiers temps de l'établissement du catholicisme dans la cité, l'image de Notre-Seigneur mourant pour les hommes fut exposée à cette même place; le crucifix qu'on y voit maintenant m'a paru dater d'une époque déjà fort reculée. Sur le pilier à droite on lit l'inscription suivante :

ARC DE TRIOMPHE D'OCTAVE AUGUSTE CÉSAR, IL DÉFIT LES SALASSES L'AN DE ROME 724 ; *24 ans avant* L'ÈRE CHRÉTIENNE ; sur le pilier de gauche :

LE SALASSE LONG TEMPS DÉFENDIT SES FOYERS ; IL SUCCOMBA; ROME VICTORIEUSE, ICI DÉPOSA SES LAURIERS.

(1) La pierre employée dans la construction de ce monument est le même poudingue qui a servi à bâtir la porte Prétorienne, et que nous retrouvons dans tous les édifices romains d'Aoste ; pour les parties sculptées, on a mis en œuvre un calcaire à grain très-fin et d'une couleur blanchâtre.

(2) Pour s'expliquer la dénomination de Saint-Voult, il faut en chercher l'étymologie dans un souvenir de la langue latine : ce doit être en effet de *Sanctus vultus* qu'est venu le nom donné au moyen âge.

PONT ROMAIN.

Après avoir étudié sous tous ses aspects et dans ses moindres détails ce monument si digne d'attirer l'attention des voyageurs, je traversai le Buthier et pénétrai dans le faubourg appelé le Pont-de-Pierre. A quelque pas de l'entrée de la rue principale, je me trouvai sur un pont élevé par les Romains.

Dans ce temps, le Buthier passait là ; depuis, à la suite d'une de ces convulsions si fréquentes dans les pays de montagnes, le torrent a reporté son lit vers le couchant, à l'endroit même où il coule aujourd'hui. Le pont romain, qui passait d'une rive à l'autre au moyen d'une seule arche surprenante de hardiesse et de force, est maintenant aux trois quarts enseveli sous des terrains d'alluvion. Cependant, en descendant sous l'arche même, il est facile d'en concevoir l'ampleur et d'apprécier tout le mérite de cette savante construction. La coupe des immenses blocs de poudingue qui forment la voûte, la précision avec laquelle ils sont joints, la résistance que l'édifice a opposé aux efforts du temps, tout devient un sujet d'étonnement et d'admiration.

THÉATRE.

En rentrant dans l'enceinte de la ville par la porte Prétorienne, et en prenant aussitôt une petite rue qui se dirige au nord, j'arrivai devant une ruine imposante ; c'est un pan de mur à quatre étages, d'une grande élévation, et percé de fenêtres de formes différentes. Les deux rangées supérieures sont à plein cintre : la rangée inférieure est carrée. Les arceaux, dont les pieds-droits reposent sur le sol, et qui, sans doute, servaient de portique, sont d'une structure élancée et d'une coupe hardie. On n'est pas d'accord sur l'ancienne destination de ces débris. Les uns pensent que c'était le palais du gouverneur de la province ; d'autres, qu'ils appartenait à la façade de l'amphithéâtre dont les traces, encore très-nettement accusées, se voient



Pont Romain — (Faubourg d'Aoste).



dans un clos voisin, les derniers enfin sont convaincus que cette immense construction faisait partie du théâtre d'Aoste (1).

Je vais dire en peu de mots pourquoi, de ces trois opinions, la dernière seule me paraît admissible. D'abord, il n'est pas permis de supposer qu'un simple préfet provincial ait eu pour demeure un palais qui, à en juger par les parties restées debout, aurait été de beaucoup plus somptueux que les magnifiques maisons élevées à Rome même pour les principaux personnages de l'Empire; puis, en étudiant le terrain avec la plus légère attention, on reconnaît bientôt, à la distance qui sépare les restes dont nous nous occupons de l'emplacement où gît l'amphithéâtre, que ces deux ruines ne pouvaient pas appartenir au même monument ; enfin, les vestiges de plusieurs arceaux inférieurs subsistent encore, et leur direction prouve qu'ils venaient se rattacher en suivant une ligne courbe, à la façade dont nous avons admiré l'ordonnance à la fois simple et grande. Les théâtres antiques étaient tous construits d'après un plan uniforme : leur enceinte se composait d'une partie semi-circulaire et d'une partie carrée. Le doute n'est donc pas possible ici ; le voyageur est bien devant le théâtre *d'Augusta Prætoria.*

AMPHITHÉATRE.

Non loin du théâtre, dans l'intérieur du clos occupé par le couvent des religieuses de Saint-Joseph, je visitai les restes de l'amphithéâtre dont j'ai parlé il n'y a qu'un instant.

La partie la mieux conservée est une suite de huit des arcades qui formaient la façade extérieure de l'édifice.

L'ouverture de chacune de ces arcades est de deux mètres quatre centimètres; les pieds-droits qui les supportent étaient décorés par des colonnes en marbre gris d'Aymavilles. La moi-

(1) Ce théâtre était plus grand que celui de Cimié (Cemela), l'antique capitale de la Ligurie.

D'après les archéologues liguriens, celui-ci contenait huit mille spectateurs, tandis que celui-là devait, selon ses dimensions, en renfermer vingt-mille, nombre qui serait, selon quelques autres, le tiers de la population de la ville à cette époque (Gal).

tié seulement d'une de ces colonnes subsiste encore, mais la plupart des chapiteaux, d'ordre dorique, sont à peu près intacts. Ces chapiteaux n'ont conservé leur position primitive que grâce à la disposition prise par l'architecte; en effet, ils sont engagés dans le massif de la maçonnerie, ainsi que quelques-uns des tambours dont se composaient les colonnes. Il est bon de remarquer que les tambours engagés ne sont pas placés à des intervalles égaux.

Cette irrégularité ne peut s'expliquer que par l'impossibilité de trouver dans le pays des marbres suffisants pour tailler les fûts des colonnes d'un seul morceau, et par le désir de profiter cependant de toute la longueur des blocs tirés des carrières.

Aux arcades vomitoires, par où s'écoulait la foule, correspondent des voûtes qui vont en diminuant de hauteur et de largeur à mesure qu'elles se rapprochent du centre de l'amphithéâtre; ces voûtes soutenaient les nombreux gradins sur lesquels venait s'asseoir une population avide des spectacles du cirque. Aujourd'hui, une laide et disgracieuse construction s'élève sur les arceaux romains; les voûtes, converties en caves, sont destinées à conserver les provisions du couvent. Dans le jardin on retrouve en différents endroits les restes d'une galerie voûtée qui environnait l'arène, et dont la largeur est de trois mètres vingt-six centimètres. Il est bien difficile de déterminer exactement les dimensions de l'ensemble du monument; cependant, on distingue encore assez nettement la forme de l'arène; j'ai pu en évaluer le plus petit diamètre à quarante-sept mètres et le plus grand à soixante mètres.

D'après les monuments décrits plus haut, on peut comprendre déjà quelle devait être l'importance d'Augusta Prætoria sous les empereurs romains. Le soin avec lequel la ville avait été mise à l'abri de toute attaque, la magnificence de l'arc de triomphe, de la porte Prétorienne, du théâtre, l'étendue d'un amphithéâtre qui devait contenir au moins quinze mille spectateurs (1); tous ces monuments enfin suffisent pour donner l'idée d'un centre de population considérable.

(1) M. le chevalier Promis suppose que l'amphithéâtre contenait vingt mille spectateurs. On sait que les proportions de ces édifices étaient en gé-

Ruines de l'Amphithéâtre d'Aoste.



Une telle présomption devra, je crois, se changer en certitude, lorsque le lecteur connaîtra les autres édifices enfouis maintenant par l'élévation successive du terrain, lorsqu'il aura sous les yeux toutes les inscriptions funéraires retrouvées à Aoste ou dans les environs, inscriptions qui rappellent les noms des plus illustres familles de Rome.

FORUM.

A l'ouest du théâtre, à peu près à la même distance de l'enceinte, dans le jardin dépendant de la maison archidiaconale, ou, pour être plus véridique, sous le sol de cet enclos, on m'a fait parcourir un vaste portique dont trois côtés seulement sont abordables en partie.

La largeur de ce portique est de trois mètres soixante centimètres; l'ouverture des arcades qui le composent est de deux mètres trente centimètres, et la largeur des pieds-droits qui supportent ces arcs coupés à plein cintre est de un mètre seize centimètres.

Chaque face du portique devait être percée de dix-huit arcades, à moins de supposer que sa forme, au lieu d'être un carré parfait, était celle d'un parallélogramme alongé. Toutes le conjectures sont permises, puisque le quatrième côté n'a pas été retrouvé. Sur les voûtes de cet édifice, enseveli maintenant, des rues ont été tracées, des maisons se sont élevées, le vieux portique est devenu par place le cellier des habitations qui le surmontent.

Ici encore deux opinions divisent les archéologues. Les uns, supposant que ces constructions étaient destinées à emmagasiner les approvisionnements des légions, les nomment greniers militaires ; les autres pensent que c'était là le Forum et le portique où se tenaient les principaux marchands de la cité (1).

néral calculées de manière à pouvoir donner place au tiers de la population des villes où on les construisait.

En admettant donc que l'amphitéâtre d'Aoste ne pût contenir que quinze mille personnes, la cité devait compter de quarante à quarante-cinq mille habitants.

(1) Les greniers publics se trouvaient probablement dans les souterrains qui sont encore bien conservés et que l'on peut visiter dans les caves de la maison appartenant à M. le notaire Duc. B.

Malgré l'autorité de ceux qui soutiennent la première de ces hypothèses, il m'est impossible de partager leurs convictions; comment, en effet, imaginer des magasins ouverts ainsi de tous les côtés par de larges arcades?

Les greniers publics de Rome étaient, au dire des hommes les plus versés, dans la connaissance de l'art antique, un ensemble de vastes bâtiments, construits d'ordinaire sur un plan circulaire, et dont l'extérieur indiquait clairement la destination.

Pourquoi donc, au siècle d'Auguste, les architectes romains se seraient-ils à ce point écartés de la tradition et auraient-ils adopté une ordonnance qui devait faire naître l'indécision dans les esprits à la vue de leur œuvre?

On est d'autant plus porté à reconnaître ici le portique d'un Forum, que la maison habitée par l'archidiacre repose sur les murailles d'un ancien temple dont on peut encore signaler quelques vestiges. Tous les historiens de l'antiquité nous apprennent que l'usage constant des Romains était d'ériger des temples sur les places où le peuple se réunissait pour nommer les magistrats et délibérer sur les affaires publiques; aucun d'eux, au contraire, ne nous parle de temples attenant à l'enceinte des greniers militaires ou construits dans cette enceinte même.

THERMES. — MOSAIQUES.

Au midi du Forum, dans la maison théologale, il existe de nombreux vestiges d'ouvrages romains; les savants s'accordent généralement pour reconnaître là les restes des thermes.

Ce qui donne du poids à cette opinion, c'est qu'on retrouve aussi en ce lieu les traces visibles des canaux destinés à y amener les eaux. Ces fragments doivent présenter peu d'intérêt au touriste que la beauté des sites ou des monuments mieux conservés décidera à parcourir le val d'Aoste, mais l'homme sérieusement épris des études archéologiques trouvera dans ces explorations un inexprimable attrait.

Pour peu qu'on fouille le sol à l'intérieur de la ville, on rencontre des traces de maçonnerie romaine. La plupart de ces dé-

bris appartiennent aux égouts qui étaient établis sous le pavé des rues, ou aux canaux construits pour la distribution des eaux. Tous ces ouvrages sont enfouis à trois ou quatre mètres au-dessous de la surface actuelle du terrain ; leur direction est du levant au couchant ou du nord au sud.

Quelques-uns de ces souterrains ont été l'objet de mes investigations : je puis citer entre autres ceux qui ont été découverts dans l'enceinte du collége, à l'hôpital, et dans une maison particulière de la rue nommée *rue Cité.*

J'ai admiré aussi plusieurs beaux fragments de mosaïques : à ce propos, je ne puis m'empêcher de dire combien il est regrettable qu'on laisse périr des objets d'art aussi précieux, faute de quelques soins et de quelque argent utilement dépensé.

La plus remarquable de ces mosaïques est couverte d'ornements composés avec un goût exquis, de fruits et d'oiseaux se détachant sus un fond noir.

Elle sert de pavé à une pauvre écurie située dans une ruelle étroite (1). Pour arriver à voir quelques parties de ce chef-d'œuvre, il faut soulever des couches épaisses de fumier, balayer les immondices qui le recouvrent.

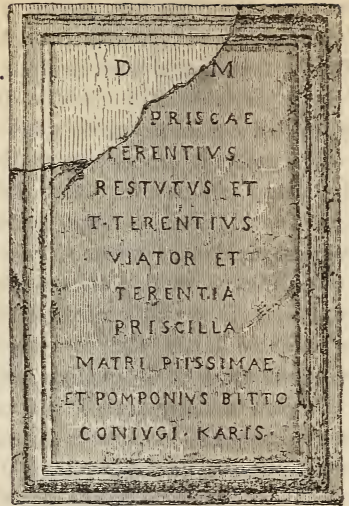
Comment ne pas déplorer alors que ce fragment, digne d'enrichir un musée, se trouve dans des conditions aussi désastreuses pour la conservation ?

INSCRIPTIONS.

Passons maintenant aux inscriptions que j'ai relevées en différents endroits de la ville, soit dans des lieux publics où chacun peut les examiner en toute liberté, soit dans des maisons particulières où l'hospitalité bienveillante des habitants accueille gracieusement les étrangers qui se présentent au nom de la science et de l'art.

Dans le cloître de la collégiale, sur la muraille de l'est, je trouvai l'inscription suivante :

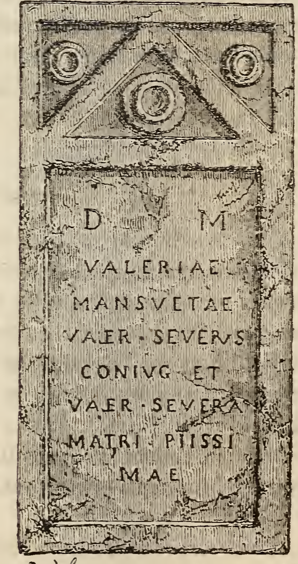
(1) Rue Trotte-chiens.



A. del.

Cette pierre fut gravée en l'honneur d'une femme de la famille Térentia.

Le vainqueur des Salasses descendait de cette noble souche, et deux conjectures se présentent ici à l'esprit: ou bien après sa victoire, Térentius Varro s'était fixé dans la vallée avec plusieurs membres da sa maison, ou bien il y avait appelé ses affranchis qui, suivant l'usage, portaient son nom.

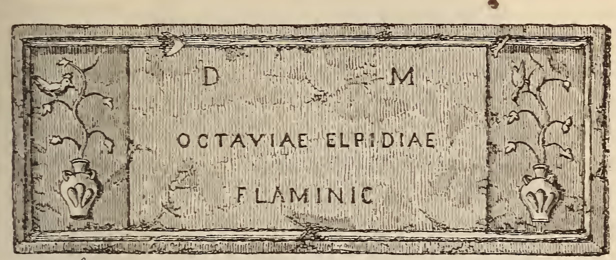


A. del.

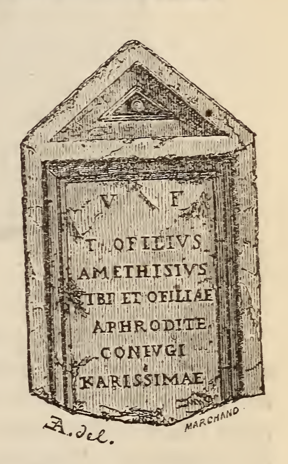
Une belle pierre tombale est scellée dans le mur de la façade du presbytère de Saint-Laurent attenant au portail de la collégiale, à droite de la porte d'entrée. On y lit ce qui suit :

Cette inscription, gravée sur une dalle de marbre d'Aymavilles, est plus ornée que la précédente ; la partie supérieure, sculptée en fronton, est décorée de rosaces.

Au milieu des pierres de taille qui composent le soubassement de la façade de l'église Saint-Étienne, on trouve ces trois marbres funéraires :







L'un d'eux, conservé dans toute sa beauté, n'a reçu du temps aucune atteinte ; celui qui est à côté, est à demi brisé, ainsi que le troisième. Deux de ces marbres présentent des ornements d'un goût délicat ; ils appartiennent à la plus belle époque de l'art. (Ces marbres ont été trouvés dans le cimitière Saint-Étienne, alors que l'on creusait les fondations de la nouvelle église. Le cimetière chrétien remplaçait sans aucun doute le cimetière romain qui, suivant les lois de Rome, devait être *situé au nord, dans l'axe de la ville*, *hors des remparts et des vergers*).

Dans la cour de l'évêché, on conserve deux pierres très-intéressantes; la première porte l'inscription suivante:



Cette pierre faisait partie de l'un des gros piliers bâtis pour soutenir la maison commune avant la construction du nouvel hôtel de ville. C'était sur cet emplacement, devenu depuis la place Charles-Albert, que s'élevait la basilique romaine. Deux fois transférée, la remarquable antiquité dont nous nous occupons eut à souffrir de nombreuses mutilations, et notamment vers la partie supérieure. Les caractères sont du meilleur style et l'on pouvait, au moment où la pierre fu découverte, lire très-distinctement : CAESARI AVGVSTI F.

C'était, on le voit, une inscription dédicatoire décernée au fils adoptif d'Auguste par les décurions d'Aoste. Dans les colonies romaines les décurions étaient les magistrats membres d'une cour de juges chargée de représenter le Sénat dans les villes municipales.

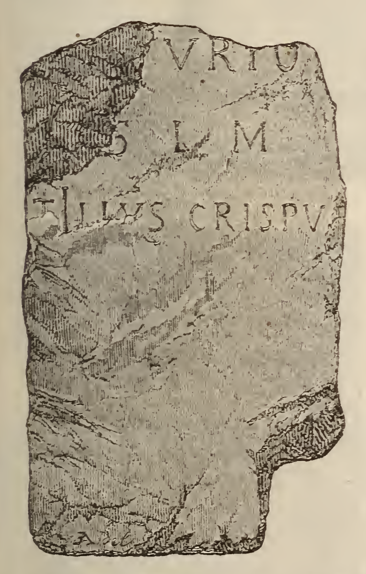
Ils devaient veiller aux intérêts de leurs compatriotes et portaient un nom qui indique leur nombre. L'élection des décurions

se faisait le 25 de mars; on ne pouvait être élu avant l'âge de vingtcinq ans accomplis et sans justifier de la possession de certains revenus fixés par la loi : ces élections avaient lieu dans les mêmes formes que pour les sénateurs.

Il est en effet certain que cette inscription se rapporte au fils d'Agrippa et de Julie, à ce Caïus César que la servilité des Romains décora, dès son enfance, du titre de prince de la jeunesse, et désigna pour la charge du consul (Tacite, *Ann.* l. 1, c. 3).

Elle remonte donc à la deuxième année avant l'ère chrétienne.

La seconde inscription, à demi rongée par le temps, permet encore de distinguer ces mots:



Elle est gravée sur une dalle de marbre d'Aymavilles, et fut trouvée à l'évêché même, où elle faisait partie des pierres employées au pavage d'une salle basse. C'est un vœu à Mercure dédié par Tilius Crispus.

Sous les galeries du cloître de la cathédrale, on peut étudier un autel en marbre consacré à Diane par P. SALVIVS. Ce monument (1), d'une forme simple, mais d'un beau caractère, fut découvert dans la cathédrale même; il servait de base à une colonne appuyée contre l'un des piliers du chœur du côté gauche.

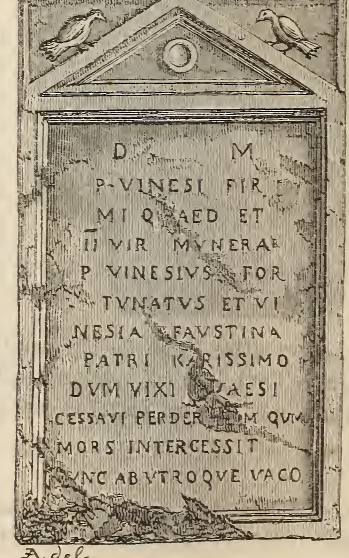
La première ligne de l'inscription, gravée sur la face principale de l'autel, a été quelque peu défigurée par la dégradation naturelle du marbre, mais le doute n'est pas possible, car à l'époque

(1) Ses dimensions sont: hauteur totale, 0m,833; largeur sur les faces principales, 0m,543; largeur sur les faces latérales, 0m,394.



où il fut retrouvé on y lisait très-nettement P. SALVIVS.

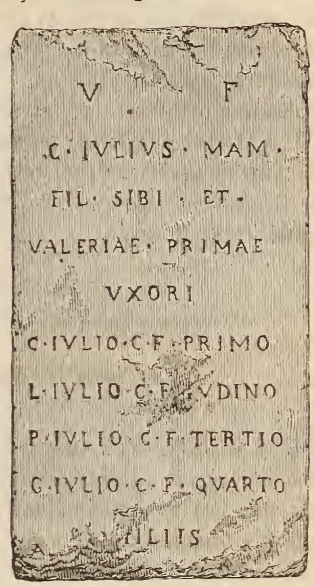
(Le prieur Gal a aussi vérifié cette inscription lorsqu'elle fut découverte).

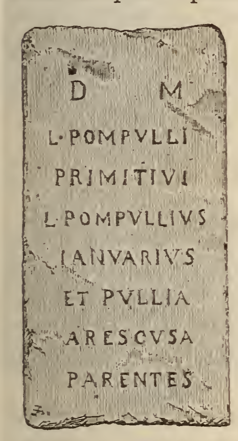


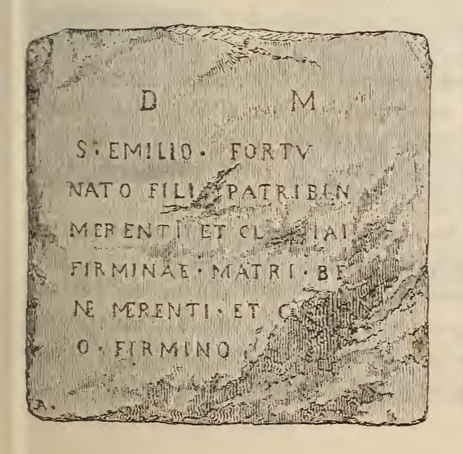
Par suite de cette découverte quelques archéologues ont supposé que la cathédrale avait été bâtie sur l'emplacement d'un temple antique, de même que l'église Saint-Laurent, l'église de Châtillon, et la chapelle Sainte-Colombe sous Châtel-Argent l'ont été sur les ruines de colléges de Sévirs Augustaux. Cependant, quoique l'usage constant des premiers chrétiens fût de remplacer par les monuments sacrés de leur culte les profanes

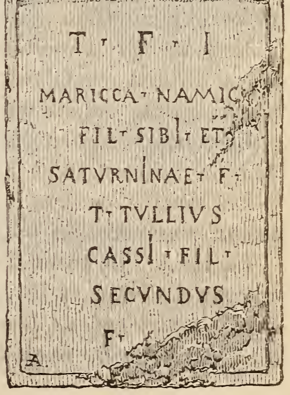
édifices des païens, il est permis dans cette circonstance de ne point adopter une opinion que rien ne justifie. Quant à moi, je suis persuadé que l'autel de Diane a été pris dans le temple élevé au milieu du Forum romain. Le Forum, comme on sait, touchait presque à l'emplacement occupé aujourd'hui par la cathédrale.

J'ai ensuite relevé attentivement les inscriptions placées dans le vestibule et dans l'escalier de la maison d'un notaire de la ville. Voici les quatre principales:









Les pierres portant les noms de C. JVLIVS et de S. EMILIVS servaient de marches au maître-autel de l'église paroissiale de Roizan, village situé à une lieue au nord-est de la cité.

Vers 1805, elles furent transportées à Aoste, et scellées là où elles se trouvent maintenant. (La maison dont je parle appartenait autrefois au comte A. de Bard, amateur érudit d'antiquités. Elle devint plus tard la propriété de la famille Gerbore, qui la possède à présent).

L'endroit où l'on a découvert les autres reste inconnu.

C. JVLIVS PRIMVS, personnage dont le nom est inscrit parmi ceux auxquels le premier de ces marbres est dédié, figure aussi sur des tablettes votives conservées dans le musée du Grand Saint-Bernard.

COLLECTION DU PRIEUR GAL

au Musée de l'Académie de St-Anselme.

Voici d'abord deux tuiles d'une épaisseur de quatre centimètres à l'endroit le plus faible. Ces tuiles servaient pour la construction des conduites d'eau ; quelquefois aussi on les employait dans les tombeaux.

Leur forme était celle d'un carré long à rebords saillants dans le sens de la longueur ; une large cannelure suivait ce rebord: les angles externes étaient abattus pour rendre l'assemblage plus facile et plus solide.

Je donne ici la copie des marques de fabricants connus dans le val d'Aoste, en faisant remarquer combien elles se distinguent par la beauté des lettres et la pureté de la forme.

Les lampes sépulcrales et les vases en terre cuite retrouvés dans la vallée sont en général fort remarquables.

Les musées les plus richement pourvus n'en renferment pas de mieux conservés que ceux qui suivent.

La lampe qui porte l'empreinte de l'aigle tenant au bec un rameau d'olivier, et le vase recouvert d'un vernis rouge éclatant, étaient enfouis dans un champ qui longe la route d'Aoste au Petit Saint-Bernard, à un quart de lieue de la cité.

Dans le même champ gisaient une foule d'autres débris romains, lampes, vases en terre cuite, et une grande quantité de fioles lacrymatoires en verre. La voie consulaire, et c'est là ce qui



explique toutes ces trouvailles si intéressantes pour l'histoire et en particulier pour l'archéologie, la voie consulaire, aux entrées de la ville, était bordée de tombeaux selon la coutume romaine;

cet usage justifie la fréquence de l'invocation gravée sur les marbres funéraires : *Siste gradum, viator.*

La lampe qui porte la marque *Aprio* a été trouvée à Pré-St-Didier, dans l'un des tombeaux découverts en ce village à différentes époques.



Cette plume métallique, ô vanité de nos invention modernes ! a été deterrée, avec les deux pièces de monnaie qui l'accompagnent, au même moment et dans le même champ que la lampe ornée de l'aigle ; ces objets ont été rencontrés à une profondeur de trois mètres environ. La plume, en bronze fortement oxydé, est

fabriquée avec une feuille de ce métal roulée et forgée sur un mandrin de fer; le joint ne porte aucune trace de soudure.



Le bec est artistement découpé ; on ne ferait certes pas mieux aujourd'hui.

Il me restait, je l'avoue, quelque incertitude sur l'authenticité romaine de cet instrument, mais ayant su depuis que le musée de Brescia (1) en possédait deux semblables qu'on avait retrouvées lors des fouilles pratiquées dans le temple de Vespasien, tous mes doutes se sont dissipés.

La figurine que l'on voit ici est en bronze, sa hauteur est de douze centimètres quatre millimètres; elle représente un jeune affranchi d'origine germaine, ainsi que l'établit le costume particulier dont elle est revêtu.

(Il n'y a pas à se méprendre sur la qualification à donner à cette statuette ; c'est bien un affranchi *libertinus*, puisqu'il a sur la tête le bonnet de liberté, *pileus*. Pendant les trois jours

(1) Le prieur Gal a entendu affirmer par le gardien du Musée de Lyon qu'une plume pareille avait été trouvée sur les bords de la Meuse.

des saturnales, qui avaient lieu les 17, 18 et 19 décembre de chaque année, les Romains se coiffaient de ce bonnet et se livraient à tous les plaisirs. On disait alors qu'ils étaient *pileati*). Le modelé en est satisfaisant, sans être cependant comparable pour la perfection au style des meilleurs morceaux de ce genre.



Malheureusement, le bras droit est perdu et l'on ne peut deviner quel en était le mouvement.

Cette statuette a été découverte près du village d'Émarèse, sur un magnifique plateau d'où le regard embrasse la vallée tout entière.

Dans le même endroit, en 1798, on a retrouvé, au milieu d'une quantité de débris antiques, sept statues en bronze qui ont été envoyées à Paris.

La figurine dont nous nous occupons a du servir d'ornement à un coffret ou à un meuble de ce genre, car le derrière de la tête est limé à plat, et l'on aperçoit dans le dos, au-dessus du premier pli de la tunique, près de la ceinture, la trace de l'agrafe qui la fixait.



Voici maintenant un fragment de couronne: il fut trouvé dans les fouilles exécutées pour asseoir les fondations d'une maison construite dans l'enceinte des remparts, non loin de la

place Charles-Albert. Cette couronne, en cuivre probablement doré autrefois, est finement travaillée et gracieusement dessinée. Les feuilles de chêne entremêlées de glands qui la composent sont groupées avec un goût exquis.

Les uns pensent que c'était une couronne civique; d'autres, qu'elle ornait un tombeau ou la tête d'une statue : à mon avis, c'est à cette dernière opinion qu'il faut s'arrêter.

Ce précieux fragment a été découvert au milieu de restes antiques de toute espèce ; parmi tous ces objets était une boîte en corne brute contenant neuf petits cubes en cuivre évidemment destinés à la fabrication des mosaïques, une tessère en bronze et plusieurs médailles du haut empire.



Cette tête de Persée est en bronze: sa conservation est merveilleuse, et la pureté du dessin atteste qu'elle appartient à l'époque la plus florissante de l'art romain.

Ce charmant morceau de ciselure a été retrouvé sur la route du Grand-Saint-Bernard, à peu de distance de St-Rhemy, lors de quelques travaux entrepris pour améliorer le chemin. Les archéologues supposent que cette tête était destinée à une ex-voto pour le temple de Jupiter Pennin.

Le malheureux voyageur qui la portait pour la déposer aux pieds de l'idole, surpris par une de ces tourmentes auxquelles

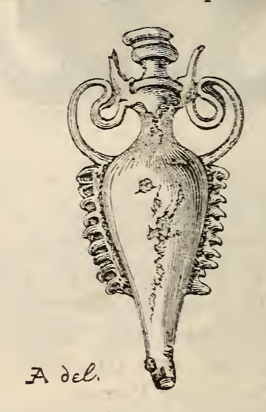
rien ne résiste, aura péri sans doute avant d'avoir pu accomplir son vœu.

Je cite encore un fragment de bas-relief antique sculpté sur marbre blanc.



Le vase qu'il représente, et qui seul est bien conservé, peut donner une idée de la beauté du style.

Voici le dessin d'un vase taillé en pierre ollaire.



Enfin, je groupe dans la page suivante les dessins d'une charmante petite tête en terre cuite, d'une urne en verre d'une forme

innsitée, d'un moule de monnaie, d'une inscription sur plaque de bronze que les uns ont qualifiée de tessère, et que d'autres croient être un morceau d'inscription dédicatoire, comme il était d'usage d'en placer sur la face antérieure du piédestal des statues.



ÉPOQUE FÉODALE.

Aoste, que les Romains du grand siècle avaient faite active et florissante, eût à subir toutes les horreurs des invasions et des guerres qui se succédèrent sans relâche depuis la chute de l'empire jusqu'au xe siècle. Pendant ces temps d'épreuves, elle fut dépeuplée à ce point que le plus grand nombre de ses habitants avaient péri, ou avaient fui leur demeures désolées.

A la suite de ces désastres, les ruines des magnifiques monuments élevés par le peuple-roi étaient presque seules restés debout.

Vers la fin du xe siècle, on chercha les moyens de repeupler l'antique cité ; parmi ceux qui se vouèrent à cette tâche laborieuse, on distingue plusieurs personnages de noble origine.

Ces hommes entreprenants s'établirent dans les bastions de la muraille romaine, les firent réparer avec des matériaux empruntés aux remparts, et créèrent ainsi des forteresses destinées à défendre la nouvelle population qui devait se grouper à l'ombre de leur puissante protection.

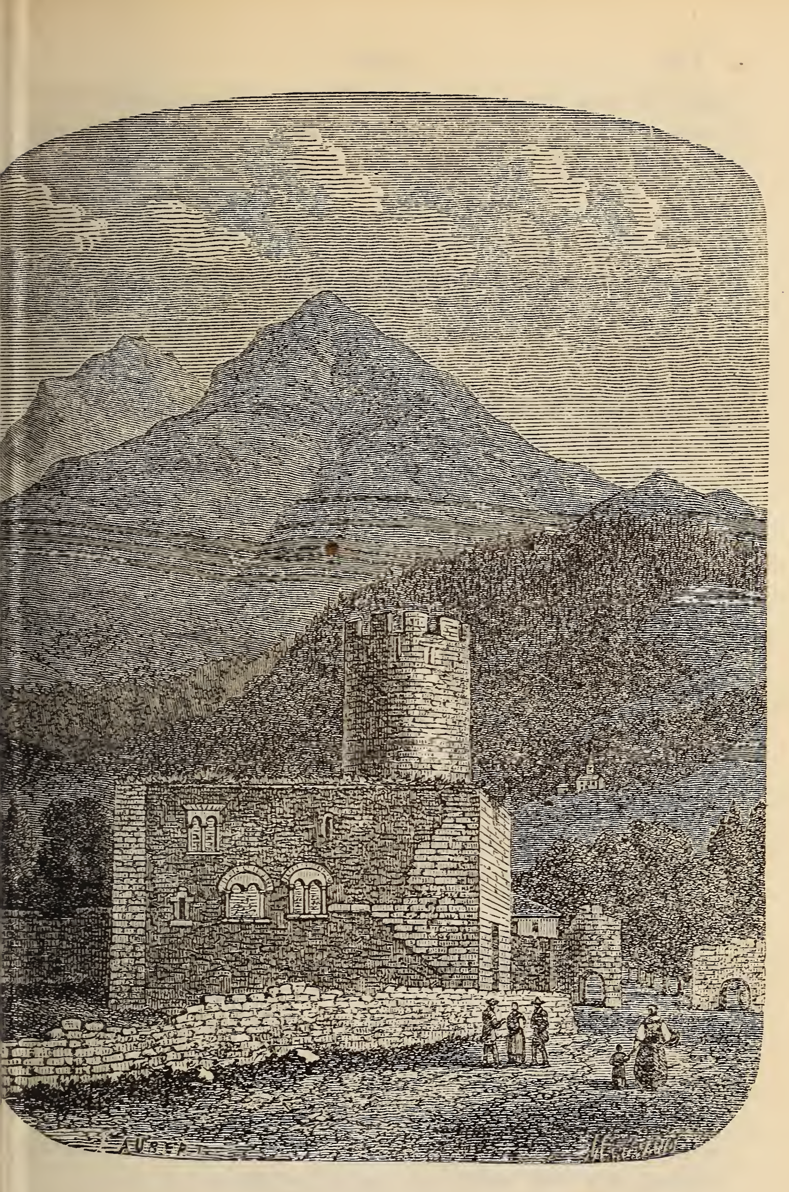
La face méridionale des remparts fut occupée par les sires de Challant, qui y construisirent deux châteaux : l'un, vaste et flanqué d'une tour ronde, dans le voisinage de la porte Béatrix ; l'autre, d'une importance beaucoup moins grande, sur le bastion suivant, vers l'est.

La face occidentale devint la demeure de trois familles : les sires de Friours, de Malherbe et de Tourneuve. Les premiers s'emparèrent de la porte Décumane et du bastion situé entre cette porte et l'angle sud-ouest de l'enceinte ; les seconds s'installèrent dans le bastion placé entre la porte Décumane et l'angle nord-ouest ; les derniers élevèrent leur donjon sur le bastion même du nord-ouest.

La face septentrionale du rempart vit s'établir dans ses bastions trois autres familles : les seigneurs de Gignod, à l'endroit où est aujourd'hui la porte Saint-Étienne, nommée alors la porte d'Aoste ; les nobles de Perthuis, qui prirent possession du bastion contigu à la porte de ce nom ; la famille Du Palais, qui s'empara du bastion de l'angle nord-est et de l'amphithéâtre que l'on appelait à cette époque *Palatium rotundum*, d'où elle tire son nom.

Enfin, sur la face orientale, trois familles fixèrent aussi leur demeure ; les sires de la Porte Saint-Ours ou de Quart occupèrent la porte Prétorienne ; la famille Caséi prit le bastion situé entre cette porte et l'angle nord-est, et la famille de Plovia le bastion placé entre la maison forte des sires de Quart et l'angle sud-est de l'enceinte.

Les seigneurs de Challant, de la Porte Saint-Ours, de Gignod, de Friours, de Perthuis et Du Palais, rendirent hommage directement à l'Empire, jusqu'au jour où ils reconnurent pour suzerains les comtes de Savoie.



Tour de Bramafam.



Les Tourneuve et les Malherbe relevaient des sires de Challant; la famille Caséi tenait ses biens à fief des évêques d'Aoste, et les seigneurs de Plovia étaient vassaux de ceux de la Porte-Saint-Ours.

CHATEAU DES VICOMTES D'AOSTE.

Tour de Bramafam.

Occupons-nous d'abord de la demeure de cette noble Maison de Challant: si j'en ai déjà si souvent parlé, c'est qu'on ne peut parcourir les annales du duché sans trouver la trace de ses vertus et de ses exploits, c'est qu'il est impossible de traverser la vallée sans rencontrer les nombreux monuments qui attestent sa puissance. Le château des seigneurs de Challant a été construit d'après un plan quadrilatère à angles droits; les plus grands côtés ont vingt-huit mètres quatre-vingt-dix centimètres, et les plus petits quinze mètres soixante-cinq centimètres dans œuvre.

Le rempart romain surélevé forme la facade extérieure; un bastion situé à l'angle sud-ouest de la forteresse sert de base à une tour ronde couronnée par des larges créneaux. Les murailles et la tour sont seules à peu près intactes, tout le reste de l'édifice n'existe plus. Plusieurs fenêtres percées à des hauteurs inégales sur la façade septentrionale, et entourées de colonnettes romaines supportant de doubles arcades à plein cintre, indiquent nettement la date de fondation. Après les avoir observées, on peut affirmer que le château a été élevé vers la fin du XI ou au commencement du XII siècle.

Une porte de la ville avait été ouverte au pied de la tour; le vicomte Godefroy lui donna le nom de Béatrix de Genève, sa femme; quant à la tour elle-même, elle porte le nom de Tour de Bramafam. La tradition attribue des origines diverses à cette dénomination qui signifie cri de la faim, *brame-faim.* — On raconte qu'un des seigneurs, poussé au crime par une ardente jalousie, renferma sa malheureuse compagne dans l'une des cellules de ce donjon redoutable, et la fit périr dans les tortures

de la faim. Les cris de cette triste victime des mœurs violentes du temps où elle vivait furent entendus de toute la ville, et d'un commun accord le peuple donna à la tour le nom qui lui est resté.

L'exécution d'une vengeance aussi barbare me paraît inconciliable avec les sentiments chevaleresques habituels à cette grande race des Challant, aussi j'ai plus de confiance dans cette seconde version : pendant une longue famine qui désola la ville et le duché, les habitants se réunissaient en foule autour de la demeure de leur chef vénéré, et, n'espérant qu'en lui pour l'adoucissement de leurs misères, lui faisaient entendre leurs plaintes douloureuses.

Tour de Bailliage ou des Prisons.

C'est une tour carrée d'une hauteur peu commune ; les solides murailles du bastion romain lui servent de base.

Entretenue avec soin depuis le jour où les seigneurs Du Palais l'avaient fait construire, elle est parvenue jusqu'à nous sans que le temps l'ait même effleurée de son aile.

Vers l'année 1265, Pierre, comte de Savoie, acheta de Guillaume Du Palais la tour avec ses édifices touchant aux remparts de la cité dans le voisinage du palais rond, et les fit disposer pour l'habitation des baillis du duché, que leurs fonctions astreignaient à la résidence.

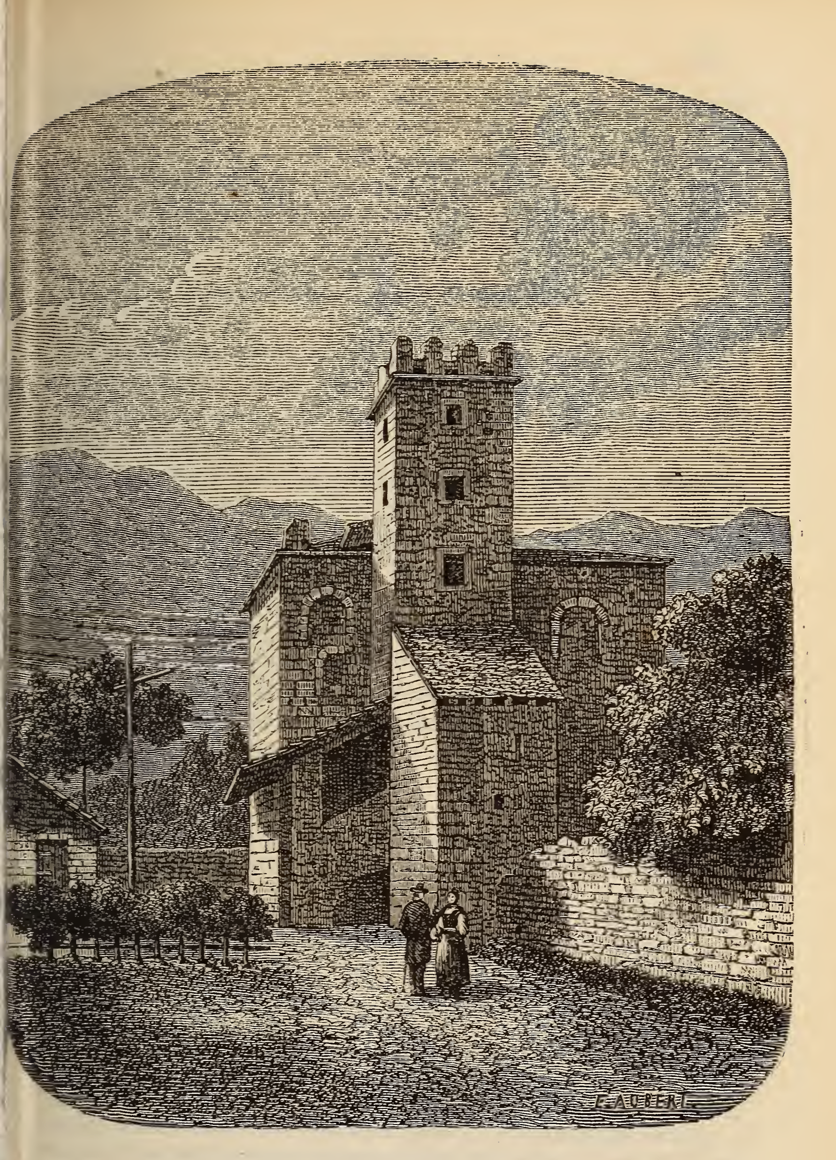
En 1406, Jean de Pectigny, bailli d'Aoste, agrandit le palais du bailliage de quelques bâtiments et d'une tour ronde peu élevée sur la muraille romaine au nord. En 1537, le bailli Antoine de Leschaux y ajouta de nouveaux édifices et y installa le tribunal de justice du duché.

Ce palais, qui servait aussi de demeure aux vice-baillis, finit par devenir insuffisant ed inhabitable, parce qu'à tout instant il se trouvait encombré de soldats et de prisonniers.

On commença par assigner d'autres logements aux baillis: un peu plus tard on se contenta de leur allouer une indemnité en argent. Cet état de choses dura jusqu'au jour où le duché fit

Tour des Prisons.





Tour du Lépreux.



l'acquisition du palais Roncas, afin d'y établir l'administration tout entière.

A partir du moment où les baillis abandonnèrent le palais du bailliage, cette antique demeure fut convertie en prison : elle a conservé et conserve encore à cette heure la même destination.

Tour Neuve. Tour du Lépreux.

A l'angle nord-ouest des remparts, la tour ronde des sires de Tourneuve dresse encore vers le ciel ses créneaux massifs; mais depuis bien de siècles elle est abandonnée, car la famille qui l'avait fait élever a disparu.

Des deux forteresses appartenant à la maison de Friours, une seule est restée debout; c'est une tour carrée de forme élancée, surmontée de créneaux à démi ruinés, et enclavée dans des bâtiments aussi anciens qu'elle, dont l'aspect est des plus pittoresques.

Dans ce vieux castel, solidement établi sur un bastion romain, un génie capricieux et charmant a placé la scène d'une nouvelle écrite avec une sensibilité pleine d'émotion.

Le monde entier a lu le chef-d'œuvre de Xavier de Maistre, et les pages touchantes du *Lépreux de la cité d'Aoste* (1) sont gravées dans tous les cœurs.

(1) Afin de répondre aux doutes qui se sont élevés sur l'existence du lépreux, je transcris ici deux documents de nature à convaincre les plus incrédules.

On lit sur les registres de l'hôpital des Ss. Maurice et Lazare, qui avait acquis la tour et son enclos afin d'y installer le lépreux et sa sœur :

« Guasco, Maria Lucia Angelica, filia Lazari Guasco, obiit die 3ª septembris 1791. »

« Guasco, Petrus Bernardus, lepris affectus, filius Lazari, obiit die 13ª decembris 1803. »

Au moment de sa mort, cet infortuné était âgé de cinquante-deux ans sa sœur en avait seulement trente deux lorsqu'il la perdit.

Xavier de Maistre vint à Aoste en 1793, et y resta environ cinq ans. C'est pendant ce long séjour qu'il visita le lépreux ; il recueillit dans ce douloureux entretien les éléments du touchant dialogue qui est un des meilleurs titres de sa gloire littéraire. Grâce à son œuvre éloquente, le souvenir du lépreux, qui est encore vivant dans la mémoire des anciens de la ville d'Aoste, se perpétuera à travers les âges.

CROIX DE VILLE.

Abandonnons maintenant les murs de la cité pour nous diriger vers la cathédrale, en observant au passage une colonne surmontée d'une simple croix et élevée au milieu d'une rue appelée Croix-de-Ville.

Ce monument n'offre aucun intérêt au point de vue de l'art, mais il témoigne en faveur de l'esprit religieux de la population et de son zèle à défendre les principes du catholicisme; sur le piédestal de cette colonne, on lit l'inscription suivante :

HANC · CALVINI · FUGA
· EREXIT ·
. RELIGIONIS · CONSTANTIA
· ANNO M. D. XLI ·
· REPARAVIT ·
· ANNO · M. D. C. C. XLI ·
CIVIUM · PIETAS ·
· RENOVAVIT · ET · ADORNAVIT ·
· ANNO · M. D. CCC. XLI ·

Calvin avait tenté de faire adopter la réforme dans la vallée, et il fut obligé de fuir devant la réprobation générale. En élevant ce modeste monument, les habitans ont voulu perpétuer le souvenir de l'insuccès de l'audacieux réformateur.

CATHÉDRALE.

Me voici parvenu sur la place de la cathédrale, dont le portail à colonnes corinthiennes et tout surchargé de figures en relief barbouillées de couleurs tranchantes ne mérite pas l'attention. C'est là une des tristes conceptions de ce mauvais goût qui semble se complaire à multiplier les bigarrures les plus choquantes ; aussi je me hâte de pénétrer dans l'église. L'intérieur offre un vaisseau à trois nefs d'un aspect simple et austère.

A chacun des points où se rencontrent les nervures de la voûte de la grande nef, on voit un écusson sculpté et peint aux armes de la maison Challant. Le chœur, élevé de quelques marches, est séparé de la nef par une grille d'un assez beau tra-

vail et garni à l'intérieur par des stalles en bois sculpté d'une exécution excellente. Ces boiseries, admirablement conservées, datent de la fin du xve siècle et sont dûes, si l'on s'en rapporte à quelques auteurs, à Georges de Challant, qui fit réparer les voûtes de la cathédrale dans le même temps qu'il embellissait la collégiale et reconstruisait le prieuré de Saint-Ours.

Un tel acte de générosité suffirait seul pour expliquer la présence des armoiries des seigneurs de Challant sur les clefs de la voûte, si l'on ne savait pas d'ailleurs que tous les membres de cette noble famille ont compté parmi les bienfaiteurs de l'église où ils avaient érigé l'un des tombeaux de leur maison.

Dès l'arrivée dans le chœur, on est frappé par la vue de deux mosaïques servant de pavé. La première (1), qui est aussi la plus grande, se trouve entre les deux rangées de stalles; la seconde (2) est placée devant le maître-autel, sur une plate-forme élevée de trois marches au-dessus du niveau du chœur et qui recouvre la crypte.

La première mosaïque se compose de plusieurs cercles concentriques formant un grand médaillon compris dans un quadrilatère qui lui sert de cadre.

Au centre, l'année (ANNVS) est représentée par un personnage imberbe, assis sur un trône, la tête entourée d'un nimbe rouge : il est vêtu d'une robe blanche recouverte d'une tunique brune et serrée à la taille par une ceinture multicolore; sur ses épaules flotte un manteau bleu; ses pieds sont chaussés.

De la main droite il tient le soleil (SOL); de la maine gauche, la Lune (LVNA): le premier est rouge, et la seconde gris foncé, pour indiquer le jour et la nuit, la lumière ardente et directe du soleil, la lumière pâle réfléchie de la lune.

Ce premier sujet, qui occupe la place principale, est entouré d'un cercle noir dans lequel est comprise une bande blanche ondulée, destinée sans doute à figurer les nuages.

Douze médaillons circulaires, d'un diamètre plus petit, sont rangés en cercle autour de l'année : chacun d'eux contient une

(1) Sa largeur dans le haut est de $4^m,72$; dans le bas, de $4^m,84$. Sa hauteur est, côté gauche $6^m,17$; côté droit $6^m,28$.

(2) Sa largeur dans le haut est de $4^m,72$; dans le bas, de $4^m,84$. La hauteur est, côté gauche, $2^m,36$; côté droit, $2^m,28$.

figure représentant les travaux qu'on accomplit ou les occupations auxquelles on se livre pendant les mois qu'elle personnifie.

Les travaux de l'année se trouvent reproduits par la sculpture ou par la peinture des vitraux dans plusieurs monuments religieux du moyen âge.

On voit aussi, dans un grand nombre de psautiers et de missels appartenant à la même époque, des calendriers ornés de miniatures représentant les mêmes travaux symbolisés par des personnages. Je rappellerais ici principalement le chambranle de la porte gauche ouvrant sur la façade occidentale de la cathédrale de Paris.

Il est à remarquer, en effet, que les mois de février, mars, avril, juin, juillet, septembre, octobre, novembre et décembre ont été représentés par le sculpteur de Notre-Dame et par le mosaïste d'Aoste comme s'ils avaient été inspirés par la même pensée.

Pour me conformer à l'usage adopté dans toutes les compositions disposées en cercle, comme par exemple les légendes des sceaux et des médailles, je devrais commencer par le mois de mai, qui figure en haut de la mosaïque, un peu à droite de la tête de l'année.

C'était là, ce me semble, que l'artiste aurait du placer le premier mois de l'année solaire ; s'il l'a relégué au centre, peut-être doit-on attribuer cette violation des règles ordinaires à son désir d'indiquer, par le choix de cette place d'honneur accordée à mai, le mois pendant lequel il a entrepris son travail. Sans vouloir insister davantage sur cette hypothèse, je commence la description par le mois de janvier.

Janvs, personnage à double figure, ferme une tour, image de l'année solaire écoulée, et ouvre la porte d'une autre tour, emblème de l'année nouvelle : remarquons qu'à Aoste le mois de janvier est représenté d'une manière plus classique, j'allais dire plus païenne qu'à Paris, où le personnage, également *bifrons*, assis devant une table, paraît donner une aumône à un homme agenouillé devant lui. — Febrvarivs est un homme encapuchonné, qui réchauffe ses membres engourdis devant un foyer ardent. — Martivs taille un arbre. — Aprilis tient des fleurs nouvellement écloses et un panier ou un nid dans lequel on voit

des oiseaux ; à Paris, Avril a un oiseau sur le poing. — Maivs est sur un cheval au galop; c'est l'emblème de la chasse à courre ; à Paris, le chasseur est à pied, portant une gibecière, au milieu d'un bois dans lequel on voit des lapins. — Ivnivs fauche les prairies. — Ivlivs scie les blés. — Avgvstvs bat la moisson avec un fléau; à Paris, il est debout entre deux tas de gerbes, et il tient des épis dans chaque main. — September, dans une cuve, foule le raisin de la vendange. — October ensemence les guérets. — November plie sous le poids d'une charge de bois préparé pour l'hiver. — December se dispose à tuer un porc.

Aux quatre coins du quadrilatère, et touchant immédiatement un grand cercle extérieur du médaillon central, on voit les quatre fleuves du paradis terrestre ; les noms de deux d'entre eux, Fizion, Gion, sont encore très-distinctement lisibles. Ensuite vient une large bourdure couverte d'ornements dans lesquels on retrouve des réminiscences de l'art antique.

La seconde mosaïque paraît être un fragment d'une composition qui fut, dans le principe, beaucoup plus considérable : la bordure est tout-à-fait imcomplète; en outre nous retrouvons ici deux des fleuves du Paradis terrestre, ce qui permet de supposer que les deux autres y figuraient aussi primitivement.

Au milieu, dans un cercle alternativement gris et blanc, on voit deux animaux réels, le Poisson et l'Oiseau et deux monstres fantastiques, le cheval marin ou Hippocampe, et la Manicore, l'un de ces terrifiants carnivores qui, suivant Brunetto Latini, avaient *face d'home et coulor de sang, œil jaune, coue de scorpion.* Dans les quatre angles du carré, au milieu duquel ce cercle est inscrit, nous trouvons encore deux animaux véritables, l'Ours et le Lion, et deux fantastiques, la Licorne et le Griffon. Cette composition centrale est accompagnée, à droite, par l'Éléphant (*Elefans*) et l'Euphrate (*Eufrates*); à gauche par la Chimère (*Chimera*), représentée comme sur certaines médailles grecques, et par le Tigre (*Tigris*).

Le Tigre et l'Euphrate sont tous deux assis sur des rochers : ils tiennent chacun une urne très-volumineuse d'où s'échappent des flots abondants.

Évidemment cette mosaïque était dans l'origine un sorte d'en-

cyclopédie figurée, qui représentait les principaux animaux, réels ou fantastiques. Ces animaux, nous les retrouvons dans les anciens *Bestiaires,* dont les auteurs ont fait de considérables emprunts à l'histoire naturelle de Pline.

En présence de ces compositions, il est presque impossible de ne pas chercher à deviner quelle a pu être la pensée de l'artiste ; un mot donc des conjectures que l'étude de ces monuments a fait naître dans mon esprit. On y voit, dès l'abord, le mélange des idées chrétiennes avec les souvenirs du paganisme.

Dans la grande mosaïque, les signes du zodiaque antique ont disparu : les mois sont représentés par des personnages dont la signification est toute morale, et qui expriment la loi à laquelle tous les hommes sont assujettis, le travail.

A côté de ces emblèmes des enseignements de la foi nouvelle, on retrouve le Janus des anciens ; puis une figure principale, personnifiant l'année, et qui pourrait bien n'être que le souvenir du dieu Pan, placé d'ordinaire au milieu des zodiaques antiques pour symboliser l'univers τὴπων (le tout).

(Il faut bien distinguer le dieu Pan, adoré en Égypte, du dieu grec qui présidait aux jardins. Les Égyptiens le regardaient comme le grand « tout », l'univers entier; ils le plaçaient au nombre des dieux de la première classe, et célébraient ses fêtes avec la plus grande solemnité. Ils avaient fondé en son honneur, dans la Thébaïde, la ville de Chemnis, que les Grecs nommèrent Panopolis). Ensuite viennent les quatre fleuves du Paradis terrestre aux quatre angles du quadrilatère (1), pour rappeler que la voix des Évangélistes doit se faire entendre dans tout le monde, vers les quatre points cardinaux.

En poursuivant ces hypothèses, ne pourrait-on pas croire que le mosaïste d'Aoste a composé son calendrier de cercles, parce que le mot *annus* a pour sens radical le mot cercle?

(1) On retrouve les fleuves du Paradis dans beaucoup de monuments religieux et dans un grand nombre de manuscrits du moyen âge.

Citons ici le pavé de l'église Sainte-Sophie, à Constantinople, où Justinien les avait fait représenter se dirigeant vers les quatre points cardinaux, et accompagnés d'une foule d'animaux venant se désaltérer dans leurs eaux bienfaisantes; citons aussi les dessins et les miniatures de Cosmas, moine du VI siècle, de la mappemonde du *Rudimentum* et du *Livre des merveilles.*

Le diminutif *annulus*, anneau, le démontre bien clairement.

Cette explication paraît conforme au génie du moyen âge, et c'est la même pensée qui, plus tard, a enfanté les armes parlantes et les devises.

Serait-il bien hasardé de dire que le manteau d'azur et la tunique de l'Année symbolisent le ciel et la terre, que sa ceinture multicolore est le zodiaque?

Quant au nimbe dont sa tête est entourée, et qui pourrait faire croire que la figure est celle d'un saint, il ne faut pas lui accorder une importance exagérée. Cette auréole lumineuse, dont l'usage nous vient d'Orient, d'abord réservée aux dieux, puis attribuée aux empereurs et aux saints, est devenue de plus en plus commune à partir du règne des fils de Théodose. On en arriva même à la prodiguer à ce point que dans une église d'Allemagne, par exemple, où les vierges sages et les vierges folles sont représentées, vierges folles et vierges sages ont indistinctement la tête entourée d'un nimbe pareil. Faut-il donc s'étonner de le trouver ici, couronnant le personnage destiné à symboliser l'année ?

Je crois qu'il serait possible d'avancer beaucoup plus loin dans ce vaste champ des conjectures ; mais ne risquerait-on pas de s'égarer en s'efforçant de vouloir toujours donner un sens à des images composées souvent, il est vrai, d'après les enseignements de la tradition, mais bien souvent aussi par la capricieuse imagination des dessinateurs? Je m'arrêterai donc, afin de ne pas m'aventurer davantage sur ce terrain dangereux.

Il est également bien difficile de préciser la date de ces curieux monuments: en présence de la diversité des opinions, je n'aborde cette partie de mon sujet qu'avec une certaine appréhension.

Les Italiens et quelques savants français, d'une autorité très-respectable, pensent que ces mosaïques remontent au VI[e] siècle : d'autres archéologues français, que j'ai été à même de consulter, proposent d'attribuer ces intéressants travaux artistes du XII[e] et même du XIII[e] siècle; j'avoue que je suis très-disposé à partager cette dernière opinion.

D'abord il faut, je le crois, se tenir en garde contre la tendance générale qui porte à donner une date trop reculée aux

monuments religieux conçus en dehors des règles ordinaires : on a toujours volontiers vieilli ce qu'on n'était pas accoutumé à voir.

D'un autre côté, on a trop souvent perdu de vue la manière dont s'est produit le grand mouvement artistique du moyen âge ; cette renaissance, s'il m'est permis d'employer ce mot, a dû se manifester seulement après l'expiration de l'an 1000, date attendue avec anxiété et terreur pendant tout le x siècle. J'ajouterai aussi que pour la Gaule méridionale, et particulièrement pour les vallées des Alpes, il est important de ne pas oublier les invasions réitérées, les guerres civiles sanglantes qui désolèrent ces contrées et s'opposèrent pendant de longs siècles aux grands travaux d'art.

Nous avons vu d'ailleurs que l'antique *Augusta Prætoria* ne sortit véritablement de ses ruines et ne commença à revivre qu'au commencement du XIe siècle ; à cette époque, les sires de Challant, de la Porte Saint-Ours, etc., établissaient leurs maisons fortes sur les remparts romains de la cité.

Si les mosaïques ont un caractère antique assez prononcé, nous ne devons pas en être surpris : la cité d'Auguste, si riche aujourd'hui en débris romains, devait, au moyen âge, renfermer un nombre bien plus grand encore de ces admirables modèles.

Le mosaïste, dès lors, ne pouvait se soustraire à l'influence des vestiges de la civilisation apportée par les prétoriens de l'empereur. On a remarqué que dans toutes les anciennes cités où il y avait des monuments antiques importants, des emprunts ont été faits à ceux-ci lorsque, dans la suite, on construisit des édifices chrétiens.

J'ai cru reconnaître aussi que la plus grande de nos deux mosaïques n'était pas sans analogie de style avec celles de la basilique de Saint-Marc, à Venise : je veux parler des plus anciennes parmi ces dernières, et leur date appartient peut-être au XIe siècle, mais sûrement au XIIe siècle ; or on ne doit pas oublier que les vallées des Alpes devaient être singulièrement en retard sur l'Italie.

Ce fait ne peut être mis en doute, lorsqu'on est à même de constater que l'architecture du moyen âge en Alsace et en Bretagne, par exemple, est d'un siècle en retard sur celle de la France du nord de la Loire.

Je pense donc ne pas me tromper de beaucoup en attribuant la grande mosaïque à la seconde moitié du XIIe siècle, et la plus petite au commencement du même siècle. A gauche du maître-autel, on voit un monument en marbre blanc qui offre l'image d'un guerrier couché, les pieds appuyés sur un lion accroupi; ce lion porte au cou un collier orné de la devise FERT. C'est là le tombeau de Thomas II, comte de Flandre et de Hainaut, mort à Aoste en 1259. Le prince est représenté couvert d'un vêtement de mailles qui emprisonne étroitement son corps, ses membres et ses pieds.

Par-dessus cette enveloppe de fer est une cotte d'armes décorée de l'aigle éployée, armoiries primitives de la Maison de Savoie. Des pièces en fer forgé sont adaptées aux genoux, aux coudes, aux épaules, et des bandes de fer mobiles ceignent les reins; un large bouclier, sur lequel l'aigle de Savoie est aussi sculptée, repose sur les jambes du vaillant comte, dont le flanc est armé d'une longue et pesante épée.

Un casque cylindro-conique fort simple, sans autre ornement qu'une maigre ciselure courant sur les bords autour du visage, emboîte assez étroitement la tête.

Pendant longtemps on a cru que ce mausolée était celui du comte Thomas I; Guichenon l'a affirmé et a donné un dessin assez exact du monument; mais le doute n'est plus permis depuis qu'on a retrouvé dans les archives de la cathédrale l'acte de fondation de la chapelle Sainte-Magdeleine.

Dans cet acte, le fondateur, Nicolas de Bersatoribus, évêque d'Aoste, fait mention de Thomas, père du comte Amé V alors régnant, et dont le corps reposait dans sa cathédrale. C'est donc bien le tombeau de Thomas II, comte de Flandre, que le voyageur a sous les yeux.

Trois écussons sculptés ornaient autrefois le soubassement du tombeau, mais les armoiries dont ils étaient chargés, ont disparu sous les coups du ciseau égalitaire. Le vent de la révolution française a soufflé sur la vallée et là aussi on a servilement imité les stupides niveleurs qui ont détruit dans notre pays un si grand nombre de monuments curieux. Pauvres esprits que ceux de ces ignorants et sauvages destructeurs! Ne croyaient-ils pas, parce qu'ils avaient brisé des statues et mis des écus-

sons en pièces, avoir du même coup effacé de l'histoire et les noms et les faits !

Le maître-autel, quoique moderne, appelle l'attention ; il est en marbre noir entièrement incrusté de charmantes arabesques en marbres de couleur, et orné sur les côtés de l'écusson aux armes du chapitre de la cathédrale, qui sont : d'azur à quatre fleurs de lis d'argent posées, une, deux, et une. Cet autel, bien qu'on puisse lui reprocher ses formes trop contournées, atteste cependant l'habilité des mosaïstes florentins.

Au pourtour du chœur, dans le mur de clôture qui le sépare de la basse nef du sud, deux niches ont été pratiquées : elles contiennent les tombeaux de deux évêques d'Aoste, tombeaux très-simples et ornés seulement de statues couchées représentant les saints prélats dont les ossements reposent sous la pierre. Le premier est celui de Saint-Boniface de Valpergue, le second, celui d'Eyméric de Quart.

Les deux statues sont d'un beau caractère, la sculpture en est remarquable par une ampleur tout-à-fait magistrale. Des inscriptions gravées sur la pierre ne peuvent laisser aucun doute sur l'identité des personnages.

Non loin de ces deux tombeaux on trouve encadrés dans la même muraille les marbres funéraires de deux autres évêques d'Aoste, Jean-Baptiste Vercellin, qui siégea jusqu'en 1651, et Philibert-Albert Bailly, dont l'épiscopat dura de 1659 à 1691 (1).

Au-dessous du chœur est une crypte ou chapelle souterraine ; elle présente tous les caractères de la plus haute antiquité. Quelques colonnes, sans chapiteaux à l'aide desquel on puisse préciser une époque, soutiennent la voûte : leur forme et leurs proportions se rapprochent tellement de celles des colonnes taillées par les Romains, que l'on peut aisément se persuader qu'elles ont été prises au milieu des ruines d'un édifice antique, ou bien qu'elles appartenaient à la basilique primitive élevée, dit-on, à Aoste par Constantin le Grand dans le temps même, où il faisait construire l'église cathédrale de Verceil. Le tombeau commun des évêques est creusé dans la muraille méridionale de la

(1) Sur chacun de ces deux évêques Mr le grand Vicaire A. Luc, aujourd'hui Évêque d'Aoste, et le père barnabite Albini ont publié dans le *Bulletin de l'Académie de St-Anselme* d'excellentes monographies.

crypte, et le tombeau de la famille de Challant dans la muraille occidentale. Au milieu de cette chapelle on voit un autel en marbre d'un seul morceau, comme il était d'usage de les façonner dans les premiers temps de l'Église.

Impossible d'assigner une date fixe à la fondation d'un édifice que tous les siècles ont évidemment modifié, mais qui remonte certainement au temps ou l'évêché d'Aoste fut définitivement constitué. Quant à la tradition qui en attribue l'érection à Constantin, on ne doit pas, ce me semble, y ajouter complétement foi. Il est positif que la cathédrale existait au VIe siècle, puisque le roi Gontran l'a fait restaurer et s'est montré pour elle un bienfaiteur généreux.

On peut donc admettre que la crypte ou confession date du siècle qui a suivi celui de la fondation du siége épiscopal. (La confession était un souterrain dans les églises, placé d'ordinaire sous le grand autel ; et où l'on construisait les tombeaux des martyrs ou des confesseurs de la foi). Le chœur ne fut construit qu'à la fin du XIIe siècle: il est facile de s'en convaincre en étudiant l'architecture. La croisée et la grande nef furent élevées à la fin du XIVe siècle (1), et, ainsi que le racontent certains chroniques, réparées plus tard par Georges de Challant.

La cathédrale possède aussi quelques vitraux, mais ils ne composent pas un système complet d'ornementation et ne présentent guère que quelques images de saints ou les portraits de plusieurs évêques qu'il est facile de reconnaître aux armoiries de leurs Maisons.

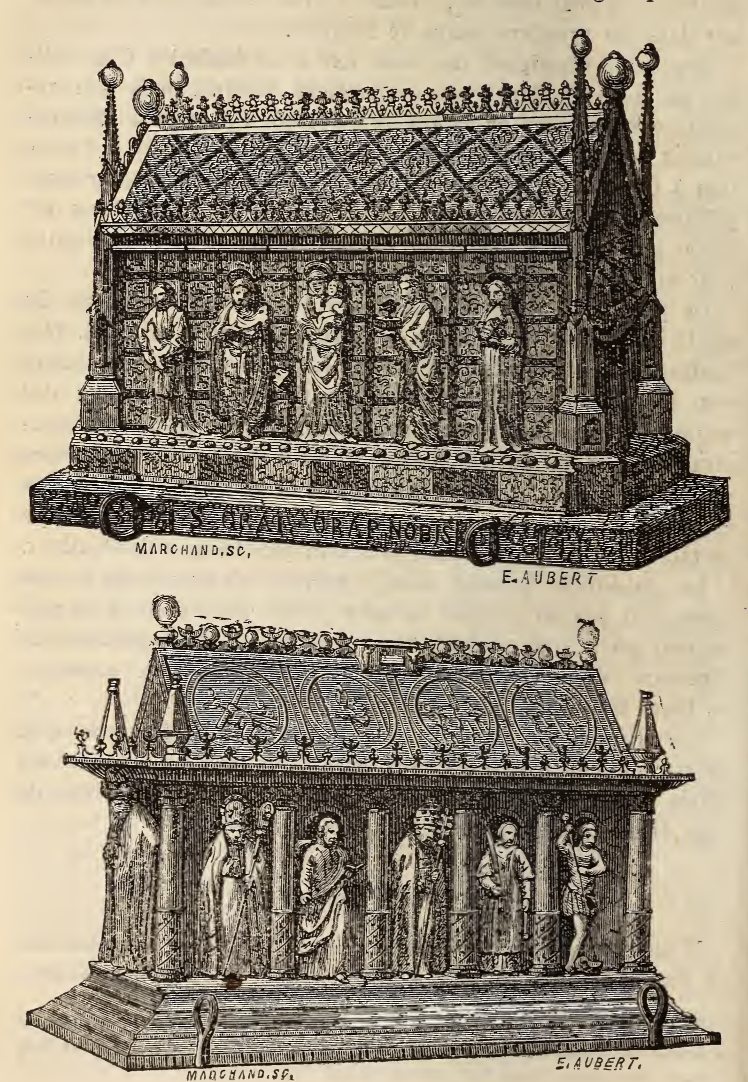
Ces vitraux, qui du reste ne sont pas de la meilleure époque, paraîtront bien pauvres à ceux qui ont vu les merveilleuses verrières exposées dans quelques églises de France; néanmoins, ils sont dignes d'attirer les regards du voyageur.

Trésor de la Cathédrale.

Il me reste à conduire le lecteur dans le trésor de la cathédrale où sont conservés des objets d'art d'une valeur inestimable.

(1) La *Gallia christiana* nous apprend que la croisée de la cathédrale d'Aoste fut consacrée le 10 août 1397 par l'évêque Jacques Ferrandini. (*Gallia christiana*, tome XII, colonne 816).

On montre d'abord deux châsses en argent, entourées de figures finement ciselées, décorées d'ornements dorés et de pierres précieuses. Ce travail d'orfèvrerie est vraiment magnifique. Les



corps de Saint-Grat et de Saint-Joconde sont renfermés dans ces réliquaires, dus à des artistes des XIIIe et XVe siecles.



On fait voir avec un légitime orgueil une agrafe de chape formée d'un camée antique du plus rare travail ; c'est une tête d'impératrice romaine, entourée d'une monture du XIIIe siècle en filigrane d'or, toute parsemée de perles, des rubis et de saphirs. Un regrettable accident a légèrement entamé le nez de cette figure dont le dessin et le modelé sont si purs : pour re-

parer la brèche, l'orfèvre a rempli le vide avec une grosse émeraude qui produit l'effet le plus original. Cette agrafe n'en reste pas moins un bijou précieux entre tous les bijoux anciens qu'il m'a été donné de voir.

C'est ensuite un buste d'argent représentant Saint-Jean-Baptiste, et renfermant la mâchoire du saint apportée à Aoste par l'évêque Saint-Grat.

Une inscription en caractères gothiques ciselés en relief autour du socle nous apprend que ce buste a été donné au chapître de la cathédrale, en 1421, par le comte François de Challant.

Voici cette inscription :

† IN NOMINE · DOMINI · AMEN ·
NOTUM SIT OMNIBUS QUOD ANNO · DOMINI M° · CCCC° · RRI° ·
DIE ULTIMA MENSIS APRILIS QUE FUIT VIGILIA ASCENSIONIS DOMINI ·
MAGNIFICUS AC POTENS · DOMINUS ·
FRANCISCUS DOMINUS CHALLANDI · ET MONTISJOVETI, EC·
DEDIT DEO ET ECCLESIE BEATE ET GLORIOSE VIRGINIS MARIE ·
HOC SANCTUM RELIQUIARIUM OB REVERENTIA
GLORIOSI PRECURSORIS Xdb BEATI JOHANNIS BAPTISTE·

Pour ne rien omettre, il faudrait parler des livres liturgiques, de ces graduels écrits sur vélin, ornés des plus curieuses miniatures et couverts de reliures chargées d'ornements en cuivre ciselé, de ces missels qui joignent à l'intérêt artistique l'intérêt puissant pour un archéologue d'être rédigés suivant le rit ambroisien; il faudrait décrire un ancien rétable d'autel en bois sculpté, représentant les principaux actes de la vie de N. S. Jésus-Christ: pour abréger, je me contente de mentionner ces raretés, et j'arrive à la pièce la plus extraordinaire du trésor.

Cette véritable merveille est un diptyque en ivoire remontant à la plus haute antiquité et que le temps a épargné, car il est dans un état de conservation inouïe. Ses faces extérieures sont polies; elles ont dû servir, selon toute apparence, à inscrire le nom des évêques qui se sont succédés sur le siége épiscopal d'Aoste, mais les traces d'écriture sont devenues presque invisibles. Ses faces intérieures nous montrent la figure de l'empereur Honorius sculptée en pied au milieu d'un portique formé de deux pilastres doriques supportant une voûte dont les moulures son décorées d'oves et de feuille. Le visage d'Honorius,

ombragé d'une barbe à peine naissante, est empreint de la dignité impériale malgré la grande jeunesse qu'il exprime.

En effet, vers l'année 406, époque à laquelle appartient ce monument, Honorius avait à peu près vingt-cinq ans. La couronne qui couvre sa tête est dessinée en forme de diadème; elle est garnie d'un rang de grosses perles et fermée au milieu par une pierre précieuse. De longs pendants d'oreilles composés aussi de perles accompagnent le visage. Le costume est tout militaire: une cuirasse étroite accuse nettement les formes du corps; cette cuirasse, ornée d'une tête de Gorgone fixée au milieu de la poitrine, est retenue par un ceinturon en cuir noué sur le devant, et terminée par un feston ciselé d'où part une tunique à franges descendant à la moitié de la cuisse. L'épaule gauche est couverte d'un manteau qui s'enroule autour du bras, et descend en plis larges et bien disposés jusqu'à la hauteur du cothurne. De l'épaule opposée part un baudrier richement brodé qui traverse la poitrine et vient soutenir sur le flanc gauche un large glaive, dont la poignée se termine sur la figure de droite par une tête d'aigle, sur la figure de gauche par un simple pommeau. Les cothurnes sont ornés de têtes de lion; des bandelettes enrichies de pierreries tournent autour de la jambe et rattachent aux pieds cette riche chaussure.

La face droite du diptyque représente l'empereur tenant dans sa main gauche une lance et s'appuyant de la droite sur un bouclier. La face gauche nous le montre soutenant de sa main droite le *labarum* où sont gravés ces mots IN NOMINE X̄P̄Ī. VINCAS SEMPER; au-dessus de la bannière sacrée est un cercle sur lequel le sculpteur a figuré le monogramme du Christ écrit à la manière grecque.

Dans la main gauche d'Honorius repose un globe surmonté d'une petite figure de la Victoire tenant une palme et élevant une couronne qu'elle semble vouloir offrir à l'empereur.

La tête d'Honorius est entourée d'un cercle, adulatrice imitation du nimbe sacré. Au-dessous de la voûte du portique sont gravés ces mots D. N. HONORIO. SEMPER. AVG. Cette inscription, que porte chacune des deux tablettes, ne peut pas, on le voit, permettre de discuter l'identité du personnage représenté.

Au pied des deux images de l'empereur on lit l'incription suivante :

PROBVS. FAMVLVS. V. C. CONS. ORD.

En réunissant sur chaque face l'inscription gravée au-dessous de la voûte à celle gravée aux pieds d'Honorius, on reconnaît que Probus, serviteur de l'empereur, homme très-illustre, consul ordinaire, dédie le diptyque au maître commun, Honorius, toujours auguste. Le terme de *famulus* n'est pas, comme on pourrait le supposer, le second nom de Probus; c'est une expression de servilité qui s'accorde parfaitement, du reste, avec les usages d'une époque pendant laquelle on donnait aux tyrans les plus détestables les épithètes de très-pieux ou de sauveurs de la république. Probus, homme très-illustre et serviteur, c'est là certainement le comble de l'adulation!

Et qui se rendait coupable d'une pareille bassesse? Le descendant de l'une des plus puissantes familles de Rome, un des enfants de cette famille Anicia qui, dès les années florissantes de la république, avait donné de grands citoyens à la patrie! En face de quel prince ce Romain dégénéré abdiquait-il ainsi tout sentiment de dignité? En face de ce triste Honorius dont la faiblesse ne sut apporter aucun obstacle à la scission définitive de l'empire, de cet empereur qui, malgré les efforts de ses généraux, laissa envahir l'Italie par les Goths d'Alaric et mettre deux fois au pillage la ville éternelle; prince inhabile qui, sans être précisément un tyran, ignora le grand art de régner et fut l'esclave de ses ministres.

Parmi les diptyques retrouvés jusqu'ici, celui dont nous nous occupons est le seul où le nom de l'empereur régnant soit gravé conjointement avec le nom du consul qui l'a fait exécuter. Le savant Gori, dans son bel ouvrage publié vers le milieu du siècle dernier, signale vingt-cinq diptyques retrouvés sur le sol de l'Europe. Le diptyque d'Aoste était alors inconnu; il ne fut découvert qu'en 1833 dans une vieille sacristie de la cathédrale, que l'on avait abandonnée depuis longtemps.

L'abbé Gazzera a le mérite d'en avoir le premier signalé l'existence à l'attention du monde savant, et d'avoir adressé à ce sujet, en 1834, à l'Académie de Turin, un mémoire plein

d'intérêt et d'érudition. Anicius Probus était consul en Occident pendant l'année 406, et avait pour collègue Fl. Arcadius Augustus, consul en Orient; la date du diptyque d'Aoste est donc aussi certaine que possible. On sait que les consuls et même quelques-uns des grand officiers de la couronne multipliaient volontiers ces gracieux monuments, quand ils prenaient possession de leurs dignités. Notre diptyque me paraît avoir été destiné à remplir un double but, d'abord celui de se conformer à l'usage établi, ensuite d'être un hommage rendu à la gloire d'Honorius pour la victoire éclatante remportée, en 405, par Stilicon sur les Goths de Radagaise aux environs de Florence. (On peut y voir également le souvenir de la victoire remportée sur Attila, en 403, à Pollentia (Polenza), par le même général).

La différence des attitudes données à la double image de l'empereur a fait naître ces conjectures dans mon esprit; en effet, sur l'une des deux tablettes, nous le voyons, la lance à la main, prêt à soulever le bouclier pour se rendre au combat; sur l'autre tablette, tous les signes du triomphe sont prodigués; le vainqueur présente le glorieux *labarum*, il porte le monde, et la Victoire lui tend ses couronnes.

Une autre question se présente aussi à l'esprit: comment ce diptyque se trouve-t-il à Aoste? A-t-il été envoyé directement à la cathédrale par le consul Probus? A-t-il été donné à l'un des évêques par un des nombreux bienfaiteurs de l'Eglise? Nul indice certain, nulle trace de lumière.

Il n'y a donc de possible que les hypothèses. Pour ma part, je ne puis croire que Probus ait songé à envoyer un tel présent dans un pays qui tenait une place aussi imperceptible au milieu de l'immensité de l'empire, dans un évêché de si récente fondation.

J'incline à penser que le diptyque, ainsi que le superbe camée dont on a fait une agrafe, a été donné à la cathédrale d'Aoste par le roi Gontran, à la suite de ses victoires en Italie.

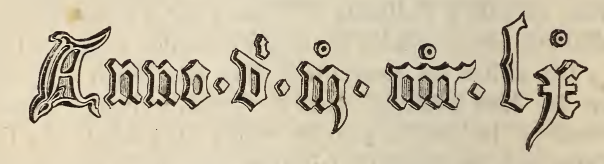
Malgré la vraisemblance de ces conjectures, je comprends qu'on puisse les considérer comme dénuées de fondement : aussi n'insisterai pas pour les faire accepter. Quelle que soit, au surplus, la pensée qui a présidé à la composition de ces intéressantes tablettes, quels que soient les événements qui les ont

amenées à Aoste, il n'en demeure pas moins certain que le diptyque de Probus est le plus admirable de tous les monuments de ce genre découverts jusqu'à nos jours.

Cloître de la Cathédrale.

Il ne faut pas s'éloigner de la cathédrale avant d'avoir visité le cloître contigu à la nef septentrionale. L'architecture en est simple, et malgré le peu d'ampleur des proportions l'ensemble ne manque ni de grandeur, ni d'originalité.

Cet édifice fut construit en 1460, pendant l'épiscopat d'Antoine de Prat, ainsi que le constate l'inscription suivante gravée sur le second pilier au nord-est :

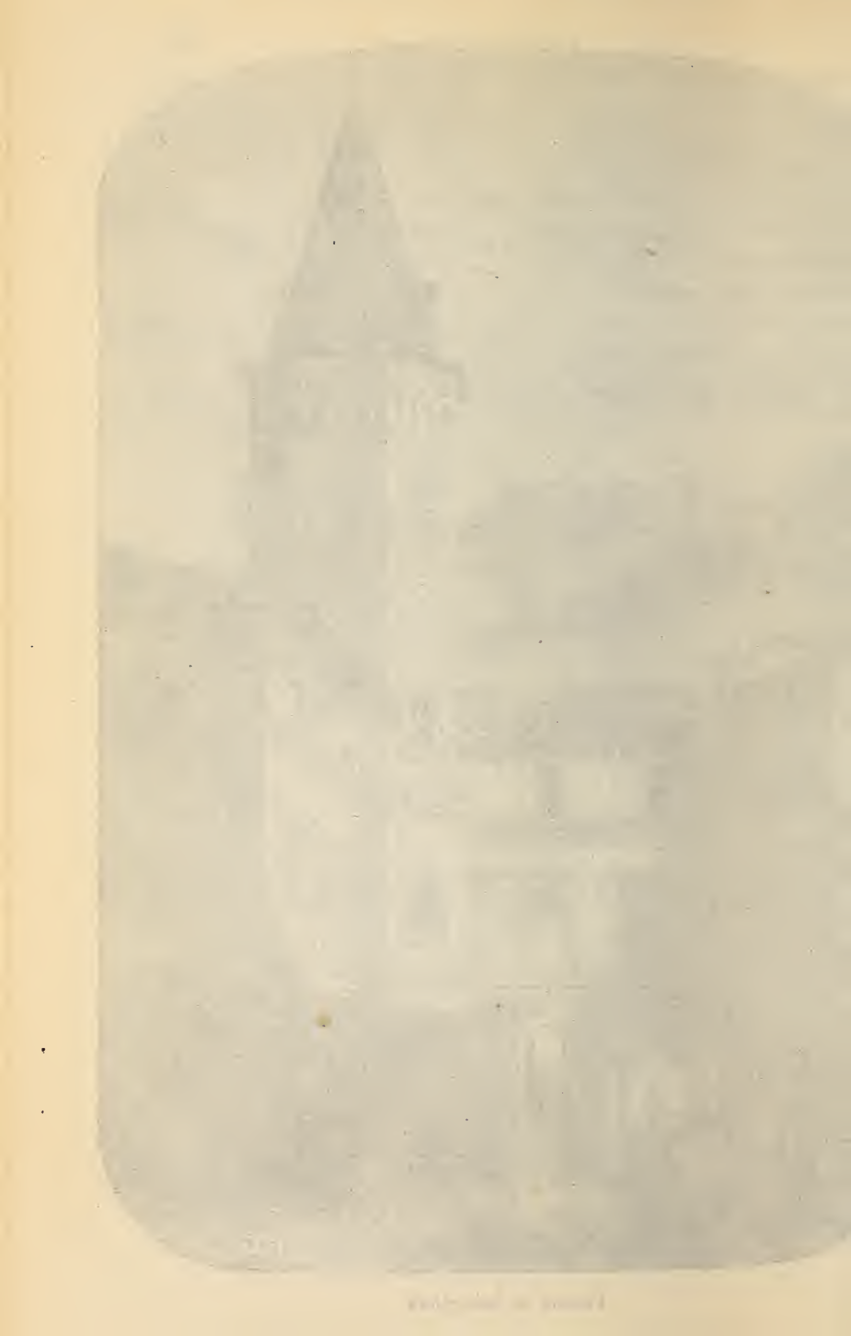


C'est dans l'un des angles de ce cloître, auprès de l'une des portes qui donnent accès dans l'église, qu'on a placé l'autel antique consacré à Diane, dont il a été parlé plus haut.

Pour se rendre de la cathédrale au bourg de Saint-Ours et y visiter la collégiale, on peut faire une délicieuse promenade. Afin d'atteindre ce but, il est nécessaire de sortir par le cloître et de remonter vers le nord ; après avoir parcouru de jolies rues, calmes, fraîches, bien aérées, bordées par les maisons et les jardins des chanoines, on gagnera le rempart. Arrivé à la porte Pertuise, il faudra franchir l'enceinte de la ville et prendre immédiatement la direction de l'est par le chemin qui longe la muraille romaine, en cotoyant le cours d'eau rapide dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre. Le visiteur passera au pied de la tour des prisons : là ses yeux seront charmés par l'aspect de l'entrée de la vallée du Grand Saint-Bernard, à l'extrémité de laquelle il reconnaîtra le Vélan et le Combin étalant leurs flancs immenses couverts de glaciers éblouissants; bientôt, en suivant la route qui tourne peu à peu vers le sud, guidé d'ailleurs par le gigantesque clocher de la collégiale, il se trouvera snr la petite place où s'ouvre le modeste portail.



Prieuré de Saint-Ours.



PRIEURÉ DE SAINT-OURS.

Occupons-nous d'abord de tous les monuments réunis sur cet espace resserré, et commençons par le clocher construit devant la façade de l'église, dont le sépare une distance de quinze ou vingt mètres.

Élevé vers le milieu du XIIe siècle par les soins et aux frais de Gauthier d'Ayme, chanoine de Saint-Ours, cet édifice, le plus remarquable du diocèse, est presque entièrement composé avec les pierres de revêtement des remparts romains ; sa masse, ses grandes proportions étonnent le regard ; ses larges fenêtres à plein cintre, divisées par des colonnettes à chapitaux romans, se rapportent parfaitement à la date que l'histoire assigne à sa fondation.

A quelques pas du clocher, l'archéologue trouvera deux fûts de colonnes romaines en marbre gris d'Aymavilles ; ils sont placés de chaque côté de la porte d'une chapelle bâtie vis-a-vis de l'église ; le savant pourra étudier aussi plusieurs belles dalles, romaines également, recouvrant un ruisseau d'eau vive qui coule vers le milieu de la place, et un immense sarcophage creusé dans le bloc de pierre. Tous ces fragments antiques ont été découverts sur cet emplacement même qu'occupait, au temps de la domination de Rome, un temple de Sévirs augustaux.

Le bâtiment construit sur le côté méridional de cette place irrégulière mérite une attention spéciale ; il se compose de trois corps de logis réunis à angles droits.

Rien de plus curieux et d'un style plus élégant que ces trois façades décorées d'ornement en terre cuite.

Les fenêtres sont entourées de feuillages, de rinceaux et de figurines d'un goût charmant ; de larges bandeaux couverts de guirlandes entercalées divisent chaque face en compartiment symétrique et font disparaître l'ennuyeuse uniformité de murailles toutes droites, ne présentant aucune de ces saillies heureuses qui donnent de l'accentué à la physionomie d'un monument.

Une tour octogone en briques, entourée de mâchicoulis et surmontée d'un toit pointu s'élève à l'angle sud-ouest du bâtiment.

Cet édifice, d'un très-grand intérêt au point de vue de l'art,

a été construit vers la fin du xve siècle par Georges de Challant, dont les armoiries sont peintes dans un cartouche, sur la façade orientale. C'est là que, depuis cette époque, habitent les prieurs, du chapitre de Saint-Ours; aussi nomme-t-on ce précieux bijou d'architecture le Prieuré.

La tradition rapporte qu'au temps de la primitive église le baptistère occupait le même emplacement, et on ajoute que c'est en souvenir de ce baptistère que Georges de Challant a fait donner la forme octogone à la tourelle dont je vient de parler.

Personne n'ignore que tous les anciens baptistères étaient bâtis sur un plan octogone. L'Italie compte un grand nombre d'édifices semblables, et tous les voyageurs connaissent les baptistères de Florence, de Pise, de Novare, etc.

L'intérieur du prieuré présente aussi de nombreux sujets d'étude; au rez-de-chaussée on trouve une salle voûtée, garnie de boiseries sculptées admirablement conservées et qui sont les dignes rivales des magnificences du château d'Issogne.

Une seule chambre est encore entièrement décorée de fresques; il est impossible de rencontrer nulle part des peintures de cette époque offrant un ensemble plus complet. Cette chambre, située au second étage, communique directement avec la tour, dans laquelle l'escalier est pratiqué; elle est de petite dimension; sa double voûte ogivale, encadrée par des nervures délicates, est peinte d'un fond bleu semé d'étoiles d'or. Les murailles sont divisées en trois grands compartiments remplissant deux des côtés de la salle, et en plusieurs autres plus petits occupant les côtés des fenêtres et de la porte d'entrée. Un pinceau habile a transformé touts ces espaces en tableaux magnifiques; ici c'est Saint-Georges à cheval; là, c'est le fondateur du prieuré, Georges de Challant, revêtu d'un costume rouge et agenouillé devant la sainte Vierge, qui lui apparaît. Dans un des petits compartiments, au-dessus de l'une des fenêtres, j'ai remarqué l'Agneau Pascal peint sous un ciel étoilé, entre Saint-Pierre et Saint-Ours. Quelques esprits ingégnieux ont cherché das le sujet de cette composition la preuve de l'existence de l'ancien baptistère; mais ne doit-on pas craindre que la conjecture ne soit un peu hardie? Je me contente de noter le fait, laissant au savant visiteur le soin de conclure.



Intérieur de la Collégiale.



Le testament du duc Charles le Bon est daté du prieuré de Saint-Ours.

La comtesse de Challant, veuve du comte Louis, vint habiter aussi le prieuré œuvre de Georges, son cousin et tuteur de son fils. Elle y dicta son testament, qui est daté de la salle basse ornée de boiseries sculptées.

Du faite da la tour, la vue est admirable ; le regard peut embrasser à la fois tout le bassin d'Aoste, la haute et la basse vallée, puis l'immense chaîne de glaciers, au pied desquels est situé l'hospice du Grand Saint-Bernard.

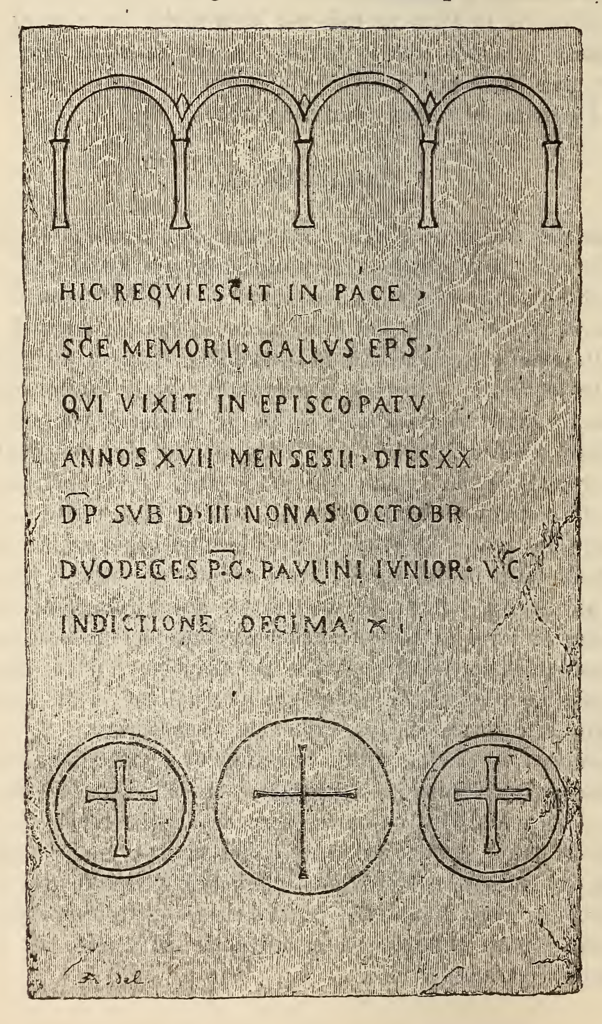
COLLÉGIALE.

Pénétrons maintenant dans l'intérieur de la collégiale, église à trois nefs, de proportions biens moindres que celles de la cathédrale. Ici tout respire la simplicité ; les nefs sont séparées par de lourds piliers carrés qui soutiennent l'épaisse muraille sur laquelle vient s'appuyer la voûte principale. Cette voûte ogivale, dont les nervures, décorées d'ornements peints, présentent à chacun de leurs points d'intersection un pendentif aux armes de Challant, a été construite aux frais de Georges de Challant, pour remplacer la voûte antique, plus élevée et dont on peut, en courant quelques dangers, visiter les restes : on y retrouve des traces de peinture dans le style byzantin. Le chœur est élevé de quelques degrés ; trois arcades en marbre, soutenues par quatre colonnes et surmontées d'une balustrade exécutée dans ce style contourné auquel on a donné le nom de *rococo*, le séparent de la nef. Les stalles de chanoines, dues aussi à l'inépuisable générosité de Georges de Challant, sont un chef-d'œuvre de délicatesse, de goût et de composition.

Au-dessus de chaque stalle, le sculpteur a ciselé dans le chêne les images des apôtres, des prophètes et des saints les plus vénérés ; des médaillons entourés d'ornements entremêlés de guirlandes de fleurs servent de cadre à ces figures. Le bras qui séparent les formes sont chargés d'animaux pleins de vie et de mouvement ; enfin l'ensemble de la boiserie est couronné par une corniche voûtée, à pendentif en ogive, et surmontée de légers clochetons découpés à jour.

Ce remarquable travail appartient sans aucun doute à la même époque que les boiseries du prieuré et du château d'Issogne : c'est tout-à-fait le même style, la même abondance de charmants détails , la même harmonie de composition, la même élégance de dessin, la même finesse de ciseau.

Le chœur de la collégiale renferme une pierre tombale du



plus haut intérêt: celle de Gallus, évêque d'Aoste, mort en 546, ou, pour s'exprimer ainsi que l'inscription elle-même, le 3 des ides d'octobre, la douzième année après le consulat de Paulin le Jeune, indiction dixième. Ce précieux monument, découvert en 1300 au milieu des tombeaux de l'ancien cimetière Saint-Laurent, fut transporté alors dans la chapelle souterraine de la collégiale ; puis, en 1817, le prieur Linty le fit placer au fond de l'une des grandes niches surbaissées du chœur, celle située au nord.

La crypte ou confession mérite plus qu'une attention superficielle, car le colonnes qui soutiennent la voûte sont romaines, et on en compte un grand nombre.

On descend à cette chapelle souterraine par deux escaliers opposés, ainsi qu'il était d'usage de les construire pour parvenir aux catacombes primitives creusées sous les premières basiliques chrétiennes.

C'est là que les premiers fidèles de la vallée se sont réunis pour entendre la parole des saints confesseurs de la foi ; c'est là que furent ensevelis plusieurs de ces évêques illustres qui ont tour à tour enseigné et dirigé ces peuples pleins de croyance.

La collégiale dédiée a Saint-Pierre et à Saint-Ours, a été élevée sur l'emplacement d'une ancienne chapelle consacrée primitivement au prince des apôtres. Un prêtre écossais, Saint-Ours, archidiacre de la cathédrale pendant l'épiscopat de Plocéan, se sépara de ce malheureux évêque qui, penchant vers l'arianisme, aurait peut-être entraîné son diocèse, et vint, vers l'an 525, accompagné de six chanoines, fonder la collégiale, afin de combattre l'hérésie. Saint-Ours, après avoir édifié les populations par sa piété fervente et ses touchantes vertus, fut enseveli dans l'église qu'il avait élevée. Les nombreux miracles accomplis sur son tombeau le firent placer au nombre des Saints, et son nom réuni à celui de Saint-Pierre, devint le vocable de l'antique chapelle érigée en collégiale. Les reliques de ce noble défenseur de la foi catholique sont conservées dans une belle châsse en argent ciselé.

Cloître de la Collégiale.

Le cloître de la collégiale est contigu au bas côté de l'église situé au midi. Sa construction remonte au XIIe siècle, mais

les voûtes ont été refaites à la fin du xve par les soins de Georges de Challant. Rien de plus intéressant à étudier que les chapiteaux des nombreuses colonnes qui soutiennent l'édifice. Tantôt ils sont composés d'ornements capricieux ou d'animaux fantastiques, tantôt décorés de personnages représentant différentes scènes empruntées à l'histoire de l'ancien testament ou des sujets concernant la collégiale elle-même. Je noterai parmi ceux qui m'ont le plus frappé, le chapiteau où sont figurés Jacob avec Esaü, leurs familles et leurs serviteurs, celui où l'on voit l'évêque Plocéan entraîné dans les flammes de l'enfer par les démons vengeurs de son apostasie ; puis enfin, le plus important de tous, celui sur lequel est gravée l'inscription suivante :

ANNO·AB INCARNATIŌE·DÑI ꝯ·C·XXX·III·

IN HO CLASTRO REGVLARIS VITA INCEPTA EST·:

La colonne qui supporte ce chapiteau se trouve la première immédiatement après le pilier de l'angle sud-est dans la galerie méridionale du cloître. Cette inscription est un précieux document historique, car si l'on ne possédait pas la bulle fulminée en date de 19 novembre 1133, par laquelle le pape Innocent II établit la régularité dans le chapitre de Saint-Ours, elle fournirait à elle seule une preuve qu'il serait difficile de révoquer en doute.

Autour du cloître et du prieuré se groupent les maisons canonicales, modestes asiles où vivent des hommes dont l'existence est vouée à la pratique des vertus chrétiennes, et qui, malgré les devoirs multipliés de leur saint ministère, trouvent encore assez de temps pour cultiver les sciences et les arts.

En revenant vers la cité, je remarquai l'inscription suivante scellée dans la muraille d'une maison de la rue principale du bourg Saint-Ours.

LOCVS PORTÆ
S^TI VRSI
VVLGO CHAFFA.

Cette inscription, qui paraît être du xiie siècle, marque la place qu'occupait avant cette époque la porte, où se percevait

l'impôt prélevé par les évêques sur toutes les marchandises destinées à entrer dans la cité. J'ai déjà parlé de ce droit, dont les anciennes chartes constatent l'existence ; à son tour l'inscription constate la place même où l'impôt se payait. Le nom vulgaire de *chaffa* indique que la porte était flanquée d'une tour, car en basse latinité *chaffa* signifie tour en bois. La porte Saint-Ours doit avoir été abattue à peu près vers l'époque où la pierre fut sculptée; peut-être est-ce une inondation du Buthier qui l'a renversée; à cet égard les documents et la tradition ne fournissent aucune donnée positive.

ÉPOQUE MODERNE

PALAIS RONCAS.

De tous les monuments que renferme la cité d'Aoste, le plus ancien en date est le palais Roncas. Avant d'aller plus loin on me permettra de donner quelques explications sur la valeur de ce mot palais; dans notre pays, nous n'appliquons cette qualification qu'aux demeures royales ou tout au moins princières ; en Italie, au contraire, toutes les maisons qui contiennent des appartements un peu plus somptueux que ceux des habitations ordinaires, ou dont l'extérieur affecte quelques prétentions architecturales, sont pompeusement décorées du titre de palais. En France ce serait un hôtel, en Italie c'est un palais.

Élevé par Pierre-Léonard Roncas, l'édifice qui porte son nom fut achevé en 1605 ; il est situé sur une place assez vaste, mais irrégulière, qui se trouve dans le prolongement de la rue Croix-de-Ville. Sa façade, bien qu'elle soit extrêmement simple, ne manque pas d'une certaine ampleur. Le grand escalier, décoré de fresques, représentant des sujets tirés de la mythologie, est véritablement très-beau ; il conduit à de vastes galeries soutenues par des colonnades en marbre gris.

Ces galeries règnent autour de la cour et donnent accès dans les appartements. Les fenêtres de la seconde façade exposée au couchant ouvrent sur un grand jardin qui s'étend jusqu'à la muraille romaine.

En 1702 le conseil des Commis fit l'acquisition du palais Roncas, afin d'y installer l'administration générale du duché; depuis cette époque, la destination de ce bâtiment n'a point été changée: aujourd'hui, le sous-Préfet y habite, entouré de tous les bureaux dépéndant de son administration.

ÉVÊCHÉ.

Non loin de la sous-Préfecture, vis-a-vis du flanc méridional de la cathédrale, se trouve le palais de l'évêché. Il ne reste très-probablement rien de la demeure primitive des évêques d'Aoste; la majeure partie des bâtiments existant aujourd'hui ne remonte pas à un temps plus ancien que l'épiscopat de Philibert-Albert Bailly; ce prélat qui occupa la siége épiscopal de 1659 à 1691, apporta de nombreux changements dans les constructions de l'évêché et s'appliqua non-seulement à agrandir le palais, mais encore à l'embellir. Il fit élever un immense salon autour duquel on plaça la collection des portraits de tous les évêques, ses prédecesseurs.

L'évêque Solar de Villeneuve, nommé en 1784, voulut aussi contribuer à l'ornementation de cette salle magnifique; sous sa direction, d'habiles ouvriers réparèrent les tableaux représentant les évêques et ajoutèrent à cette nombreuse série les portraits des ducs de Savoie. La décoration fut complétée par la peinture des panneaux placés au-dessus du lambris: on y figura la carte géographique de tout le duché.

En 1750 environ, l'évêque Pierre-François de Sales avait fait construire l'aile orientale de l'évêché, et on avait donné au nouveau bâtiment le nom d'appartement des princes.

Le grand salon que j'ai décrit mérite une visite attentive; quant au reste du palais épiscopal, il ne se compose que d'une longue suite de pièces pour la plupart très-vastes, mais sans aucun ornement.

A quelques pas de l'évêché s'élève le grand séminaire bâti aux frais du généreux Pierre-François de Sales. C'est un très-bel établissement, remarquable par la largeur des corridors, par la grandeur des chambres où viennent habiter les jeunes gens voués à la noble mission de guider et de consoler les hommes. On voit que tout a été conçu dans ce grand édifice pour multiplier les conditions de salubrité. Mort en 1783, le fondateur du séminaire fut enseveli dans la chapelle ; il n'avait pas voulu se séparer de son fidèle troupeau. Au milieu du modeste sanctuaire, on trouve la pierre tumulaire qui recouvre ses restes mortels ; une touchante épitaphe rappelle les vertus et les bonnes œuvres de ce prélat vénéré.

HOTEL DE VILLE.

Au sud du grand séminaire, sur la place Charles-Albert qui occupe, on le sait déjà, l'emplacement où se trouvait jadis le couvent de Saint-François, l'administration municipale a fait construire un hôtel de ville monumental. Cet édifice remplit presque tout le côté nord de la place ; il est élevé au-dessus d'un portique large et bien aéré servant de promenade aux habitants de la cité.

La façade flanquée de deux ailes peu saillantes et surmontée d'un fronton au milieu duquel sont sculptées les armes de la ville (1), présente une ordonnance régulière empreinte d'une certaine grandeur. Les statues de la Doire et du Buthier sont assises au pied des piliers qui marquent le centre du monument. L'intérieur est distribué en salons immenses où se donnent les fêtes officielles.

En face de l'hôtel de ville s'élève la statue du docteur Cerise, valdôtain, qui fut une illustration de la science médicale et physiologique.

(1) Les armoiries de la ville d'Aoste sont de sable au lion d'argent armé et lampassé de gueules, au chef de gueules a la croix d'argent, qui est Savoie.

SALLE DU CLUB ALPIN.

Au sommet du grand escalier de l'hôtel de ville, à gauche, les touristes et les membres du Club Alpin italien et des Clubs Alpins étrangers pourront fréquenter les salles de la section Valdôtaine du Club Alpin italien; ils y trouveront une bibliothèque, des panoramas, et un musée zoologique et minéralogique, ainsi que toutes les indications utiles pour les excursions alpines dans la Vallée d'Aoste.

COLLÉGE D'AOSTE.

En suivant la route qui s'ouvre au midi presqu'en face de l'hôtel de ville on peut visiter le magnifique édifice du Collége royal du duché d'Aoste, ancien monastère des Bénédictins.

(Voir dans l'introduction générale de ce *Guide* la notice sur l'instruction publique de la Vallée d'Aoste).

REFUGE DES PAUVRES ET SALLE D'ASILE.

A droite de l'hôtel de ville, au fond de la rue Xavier de Maistre, on trouve deux édifices destinés à la bienfaisance publique.

Le premier c'est la salle d'asile, fondé par monseigneur André Jourdain. Sur la façade on a placé le buste de M. le comte Edouard Crotti de Costigliole, ancien ambassadeur du roi Charles-Albert, qui fut, ainsi que M. le baron Emanuel Bich, un des premiers bienfaiteurs de cette institution, qui a été placée sous le patronage de S. A. R. le prince Amédée, Duc d'Aoste, dont elle porte le nom. — Plus loin, hors de l'enceinte des remparts romains, à droite de la pittoresque avenue dite des Capucins on trouve un vaste édifice destiné au refuge des pauvres.

Il fut édifié en 1867 par le révérend père Laurent (Chenal) d'Aoste, provincial de l'Ordre des capucins en France, qui voulut destiner au bien de son pays natal une généreuse offrande



Tour St-Anselme. *(Pag. 252).*

qui avait été mise à sa disposition, par un français d'une grande piété. Le nombre des pauvres recouvrés est aujourd'hui de 80, sous la direction des petites sœurs des Pauvres.

Le refuge des pauvres est susceptible de contenir dans son vaste bâtiment deux cents recouvrés.

HOSPICE DE CHARITÉ.

Au couchant de la cité d'Aoste, sur la route du Petit St-Bernard, s'élève aussi un vaste édifice sous le titre d'Hospice de Charité, destiné à recueillir spécialement les pauvres dits honteux, c'est-à-dire les personnes de la classe civile qui ont eû des révers de fortune et les descendants des familles déchues appartenant à la ville d'Aoste ; cet Hospice a été restauré et réorganisé en 1860 surtout par les soins de Mr le comte Crotti, qui par son dévouement au bien public, a été un des grands bienfaiteurs de notre Vallée.

HOPITAL DE L'ORDRE MAURICIEN.

Au midi de la ville, à peu de distance du collége, on peut aussi visiter l'Hôpital des malades fondé et entretenu avec une généreuse sollicitude per l'Administration de l'Ordre des Ss. Maurice et Lazare; il contient 60 lits.

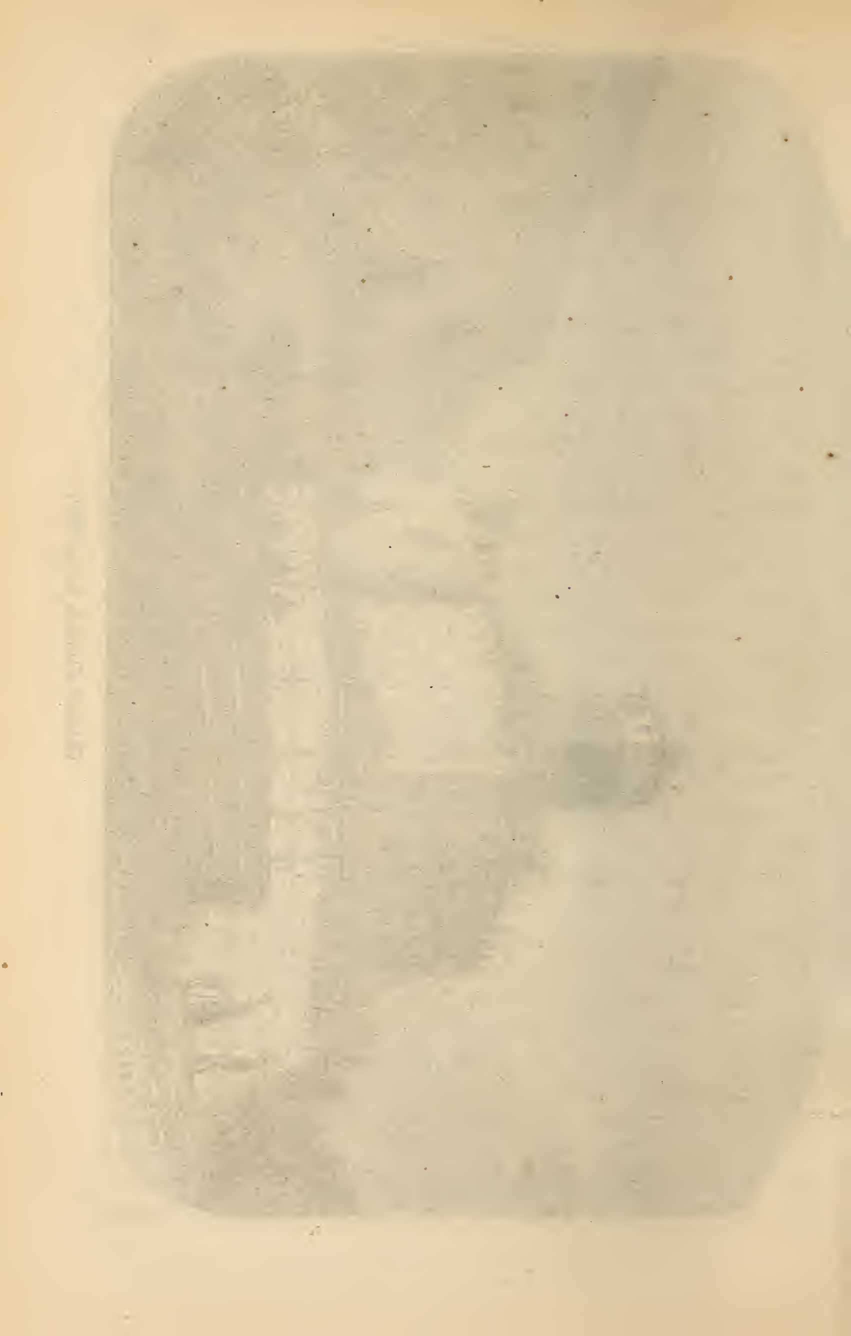
ENVIRONS D'AOSTE.

1. Une promenade par les châteaux du moyen-âge. — Il faut consacrer une journée entière à cette excursion. On sort au midi de la ville pour aller traverser la Doire au Pont-Suaz, dès lors on se dirige au couchant ; au pied de la grande moraine dite : côte de Gargantua, on voit l'ancienne église de Chevrot et un peu au delà une ancienne maison seigneuriale; dans le premier village on trouve la tour de St-Anselme, ce grand docteur et philosophe qui est la plus grande gloire du Val d'Aoste, puis on arrive à la chapelle de Ste-Madeleine et à la Tour des pauvres; à quelques pas en dessus se trouvent d'autres tours nobles sur le parcours jusqu'à Jovençan : après avoir dépassé Jovençan on descend un peu pour arriver à une tour antique sur un mamelon qui domine la Doire et près de la tour on voit une chapelle. Ici on se trouve au milieu de ruines et de débris qui constatent l'existence de nombreuses habitations bouleversées et détruites. Ces traces de dévastation s'étendent sur un grand circuit. Les habitants du pays appellent cette localité : *la cité de Cordèle.*

L'ancienne capitale des Salasses s'appelait *Cordèle*, et l'on ne sait préciser où elle était bâtie. On parle des environs de St-Martin de Corléan, près d'Aoste, de Pré-St-Didier, où l'on trouve un canton dit le mas de Cordèle; mais on ne trouve nulle part comme ici des traces d'un vaste emplacement occupé par des habitations. Un historien de la vallée d'Aoste ne pourrait-il pas, au milieu de tant d'indécisions, prétendre que la ville de Cordèle occupait le terrain au pied de cette ancienne tour? Est-il probable que les Romains eussent établi leur campement si près de la ville des Salasses que le serait Corléan? Est-il à présumer qu'ils se fussent arrêtés si loin de Cordèle que l'est Aoste de Pré-St-Didier? Ne peut-on pas légitimement supposer que la stratégie n'eût réservé une rivière entre les combattants?

Les derniers efforts des Salasses se seraient épuisés à défendre leur capitale située près de l'entrée de la vallée de Co-

Château d'Introd. *(Pag. 268)*.



gne, si riche en minières et par où ils pouvaient se réfugier dans les montagnes du Canavais. Les minières étaient bien le motif de la guerre acharnée des Romains, et les habitants de Cogne et de Champorcher conservent encore un type des mœurs et quelques expressions à part. C'est, au reste, une question historique que l'on ne fait que soulever et qui peut bien être aussi importante que celle du passage d'Annibal par les cols des Alpes.

Après avoir visité cette tour et étudié ces ruines, on remonte un peu vers le sud-ovest pour aller visiter le château des Aymavilles et ses quatre tours ; le château avait autrefois des dimensions bien plus grandes et occupait tout le terrain où se trouvent aujourd'hui les vergers et le jardin. On y jouit d'une belle vue sur la ville et la vallée.

Du château on descend visiter l'église souterraine de St-Léger d'Aymavilles, puis on continue sa route au couchant en traversant la Grand Eyvie de Cogne et en remontant la rive droite de la Doire pour aller faire une visite à Chatel-Argent. On y monte de l'église vieille de Villeneuve. Ce château devait avoir autrefois une grande importance, puisqu'on y battait monnaie et que les souverains s'en étaient réservés le domaine immédiat. On y voit encore fort bien les restes de la chapelle.

On pourrait encore pousser jusqu'à Introd, monter sur la tour pour jouir d'un beau coup d'œil.

On repasse à Villeneuve sur la rive gauche de la Doire, et avant d'arriver à St-Pierre, on voit sur la route la tour carrée dite de *Colin* et Château Feuillet, restauré et adapté à la moderne. A St-Pierre on doit visiter deux châteaux: au Sud, celui des nobles Sarriod de la Tour, branche des Sarriod d'Introd et celui de St-Pierre de Chatel-Argent sur le mamelon qui domine le presbytère et l'église. Ce dernier a eu un grand luxe sous les nobles Roncas.

A une demi-heure de St-Pierre se rencontre le château royal de Sarre, un des mieux conservé et des plus régulièrement distribués de la vallée. C'est un pied-à-terre que Victor-Emmanuel a voulu avoir dans la vallée d'Aoste pour ses chasses favorites au bouquetin qui abondent à Valsavaranche et à Cogne.

Ces années dernières on a fait de grandes restaurations à ce château. La vue du haut de la tour est fort belle. On revient à Aoste par Sarre (clocher ancien) et Chésalet. On peut encore visiter l'ancienne église de St-Martin de Corléan et le château de Montfleury, d'une construction originale et d'où l'on jouit d'une vue magnifique en faisant le tour de la maison par la galerie circulaire.

Cette excursion aux anciennes tours et maisons seigneuriales du moyen âge est recommandée à ceux qui s'intéressent à l'histoire.

2. Ascension à la Becca de Nona *(3165 m.)*. — Il faut compter six heures pour l'ascension; la descente peut se faire en quatre heures. Depuis plusieurs années un sentier que fit construire M. le chanoine Carrel permet d'aller à mulet jusqu'à la cime, en prenant simplement la précaution de descendre de la monture à quelques pas plus scabreux. Ce pic, qui est le plus apparent vu de la ville d'Aoste, s'appelle aussi Pic de onze heures (synonime de *Nona*, parce qu'à Aoste depuis le décret d'expulsion de Calvin on sonne l'*Ave Maria* ou l'*Angelus* à onze heures, coups de Nona, et non pas à midi) et *Pic Carrel*, parce que M. le chanoine Carrel le premier l'a fait connaître et l'a illustré par son grand panorama : *Les Alpes Pennines en un jour; panorama de la Becca de Nona* — Aoste 1855. On franchit la Doire sur le pont Suaz et l'on gravit la colline de Charvensod, village où l'on peut trouver de bons mulets (il serait prudent de faire prévenir les guides dès la veille). On monte à travers la prairie à la chapelle de St-Colombe, puis à travers la forêt à celle de St-Pantaléon et ensuite à l'ermitage de St-Grat, lieu de pèlerinage et d'où la vue est fort étendue. De l'ermitage on monte aux châlets de Chamolé d'où l'on se prend à côtoyer à l'est soit à gauche pour arriver au *Col de Fenêtre*, qui conduit en un quart d'heure à Comboë (2108 m.).

Ce châlet appartient au Chapitre soit à la cure de St-Ours d'Aoste. M. le chanoine Carrel y a fait construire une maison où l'on peut loger; il est bon avant de partir d'Aoste de s'assurer de la clé de cette maison en parlant à un des chanoines du Bourg St-Ours ou en s'adressant au concierge du Clup Alpin.

De Comboë on monte en zig-zag par une ancienne moraine où l'on remarque un immense bloc erratique surmonté d'un sa-

Arvier. (*Pag.* 271).





Pierre-Taillé et le Mont-Blanc. *(Pag. 271).*

pin, jusqu'au plateau de Valé, lit d'ancien glacier dont on suit la moraine jusqu'au *Gros Cez* (Roc). Alors on tourne à gauche et l'on monte par des gazons jusqu'à la *Grotte de la Providence*, ainsi nommée parce qu'elle a offert plusieurs fois un abri à M. Carrel, lorsqu'il était surpris par la tempête dans ses fréquentes excursions à ce pic, qui était son pic de prédilection. De là, par un sentier rocailleux, on atteint la cime (3165 m.). On peut aussi se rendre à Comboë par le vallon du Dard et Ponteille.

Le panorama de la Becca de Nona est splendide sur les Alpes Pennines et sur la vallée d'Aoste. Dans l'impossibilité de le détailler on est obligé de renvoyer au panorama de M. le feu chanoine Carrel et à la brochure qui accompagne ce panorama.

De la Becca de Nona, on peut se rendre à Cogne dans la même journée. Dans ce cas on redescend jusqu'au Gros Cez, tournant alors à gauche on gravit l'arête qui conduit aux pâturages d'Arbole. Dès lors on peut choisir entre les cols d'Arpisson, de Garin, le pas du Valaison, ou les cols d'Arbolle et des Lores. (Voir ces cols dans la *Vallée de Cogne*).

3. Ascension du Mont Emilius (*3595 m.*). — C'est une course de neuf heures depuis Aoste, mais on va généralement passer la nuit au châlet de Comboë.

Le Mont Emilius s'élève au sud-est de la Becca de Nona, c'est le pic le plus élevé de la chaîne qui sépare Cogne de la vallée centrale d'Aoste. On propose depuis quelques années de l'appeler *Mont Pie ;* ce nom ne sera probablement adopté que lorsque l'on y aura construit le monument projeté et l'observatoire météorologique *à annotateur télégraphique spécial ?* Ce pic s'appelait autrefois le *pic de dix heures*. M. le chanoine Carrel lui donna le nom de Mont Emilius, en honneur de la demoiselle Emilie Argentier qui le gravit à l'âge de quatorze ans.

Depuis Comboë on suit la vallée qui longe le côté sud de la Becca de Nona, pour atteindre les châlets d'Arbole (2498 m.), puis on continue par la base d'un petit glacier qui ferme la vallée et domine le petit lac d'Arbole. On traverse ce glacier pour se diriger à gauche vers le Mont Emilius que l'on attaque en surmontant un escarpement de rochers dont on suit l'arête jusqu'au sommet. En 1875, MM. Corona et Edouard Défey atteignirent la cime par un passage plus court, un peu plus à l'ouest.

M. Corona donne l'itinéraire suivant pour ce nouveau passage découvert le 10 septembre 1875: « Au lieu de monter à droite pour arriver au glacier, nous avons tourné à gauche en traversant la masse de détritus qui entoure le lac d'Arbole. Nous montâmes ensuite en droite ligne du pic *Emilius*. Au commencement de la montée nous rencontrâmes une espèce d'escalier abrité par une paroi de la hauteur de 25 mètres environ que nous baptisâmes du nom de *Grand Escalier*, et nous le surmontâmes facilement; puis on trouve un autre petit escalier presque en ruine qu'on pourrait réparer à peu de frais; au-dessus de cet escalier auquel nous avons donné le nom d'*Escalier du Paradis* nous trouvâmes une *cheminée* plus haute que celle du Mont Cervin, mais plus facile et qu'on peut gravir sans corde; nous l'appellâmes Cheminée du Mont Emilius; nous poursuivîmes notre route à zig-zag par le couloir, en traversant des roches très-lisses, et nous arrivâmes à une petite grotte abritée par une roche énorme et dentelée: nous tenant toujours à gauche nous arrivâmes sur la crête du mont qui domine le lac d'Arbole et semble une prairie très-inclinée et en quelques minutes nous touchions le pied du monument élevé sur la cime. Le guide Grégoire Comé de Charvensod nous accompagnait et nous avons reconnu qu'avec une belle journée, par ce nouveau passage (que la section d'Aoste du Club Alpin voulut désigner du nom de *Passage Coron*) on pouvait du lac d'Arbole atteindre la cime du Mont Emilius dans une heure. Cette route que la section d'Aoste améliorera bientôt est préférable à l'ancien passage qui conduit au glacier et qui est très-fatigant. »

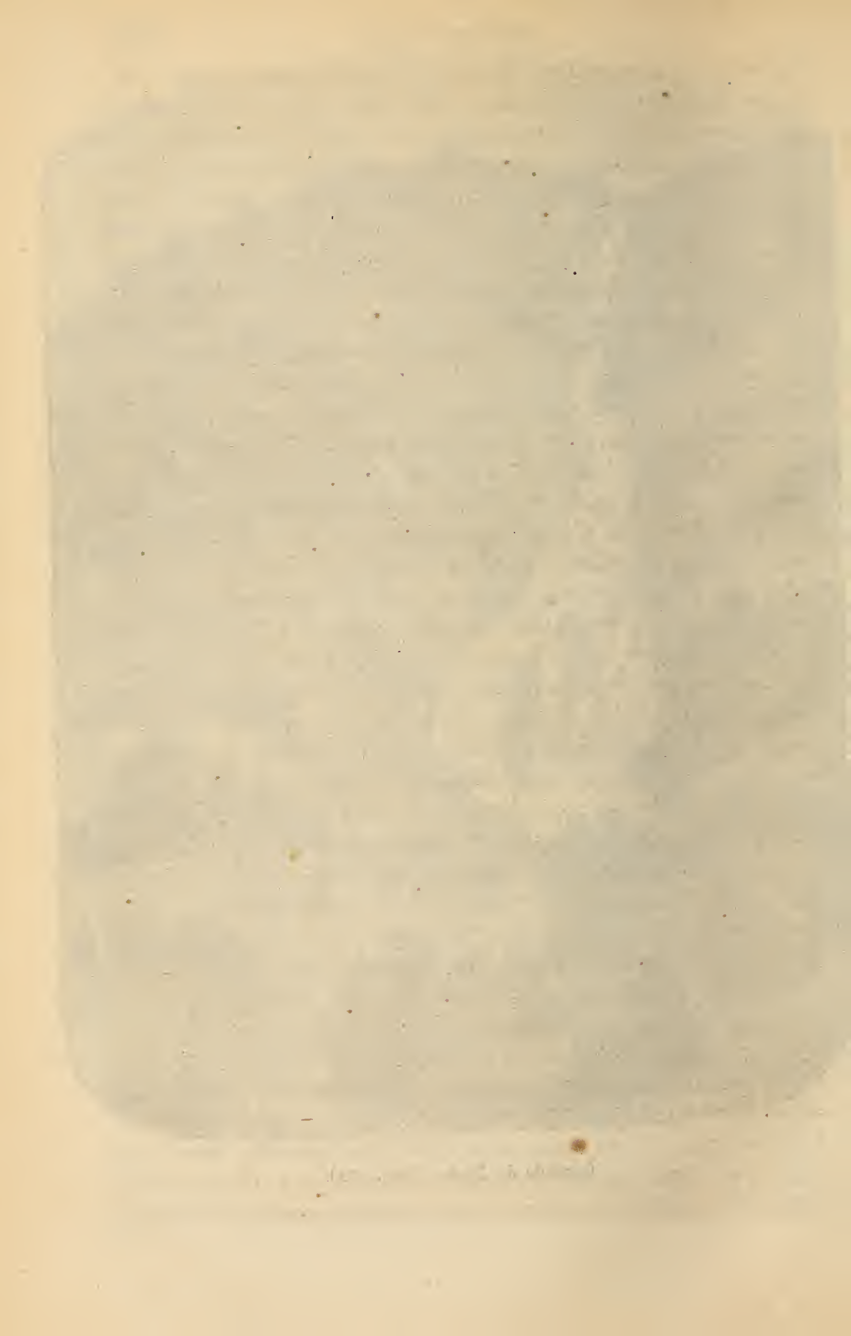
Le panorama est de toute beauté, de beaucoup supérieur à celui dont on jouit de la Becca de Nona.

On peut revenir à Aoste ou par la même route, ou par le vallon des Lores sur Brissogne; ou bien on peut passer à Cogne par le col d'Arbole, le col des Laures, le glacier et les lacs de Lucert et Grauson (Voir *Cogne*).

4. Ascension au Signal Sismonda *(4 heures d'Aoste)*. — Entre Chamolé et Comboë se trouve sur l'arête de séparation une petite pyramide que M. le Chanoine Carrel a appelé Signal Sismonda, du nom d'un des naturalistes, ses amis. On y jouit presque du même panorama que de la Becca de Nona. On doit y



Cascade de Derby. *(Pag. 272).*



élever un petit pavillon portant le nom de M. Budden, l'infatigable propagateur des Clubs Alpins. En quatre heures on peut se rendre à cheval d'Aoste au Signal Sismonda.

De là on peut passer à Cogne par le Col Garin ou d'Arpisson ou bien par le Col de Chaz sèche, autrement dit de la Vallette, d'où la vue est aussi admirable surtout sur la Grivola (1). (Voir *Cogne*).

5. Ascension du Mont des Lores et de la Grande Roise entre St-Marcel et Brissogne.

Ces deux ascensions ont été faites le 17 juillet 1875 par MM. Albin Lucat et Ange Décaroli, membres du Club Alpin Italien, section d'Aoste, avec le guide Carrel J. Antoine, dit le *bersagliere*. Partis de St-Marcel à 1 heure du matin, ils longèrent le vallon sur la rive droite du torrent jusqu'en direction du filon de la minière. Alors il passèrent sur la rive gauche et par un sentier très-étroit, rapide et même difficile *à suivre*, ils arrivèrent au châlet de Salé. (De St-Marcel au pont, 2 heures; du pont au Salé, 2 heures). Dès lors ils continuèrent par les pâturages et en une heure ils arrivèrent au châlet de Bon-plan, d'où ils jouirent d'un beau coup d'œil sur la vallée, mais spécialement sur la ville d'Aoste. De là ils revinrent sur la gauche à un dernier châlet tout-à-fait au pied des monts. De là en deux heures par les clapeys, ils atteignirent le col qui est entre le Mont des Lores et la Grande Roise, et par où l'on peut descendre au châlet des Lores. Ce col n'ayant pas de nom connu et se trouvant pourtant fort bien dessiné, ils proposent de l'appeler Col de Brissogne ou Col de la Grande Roise. Depuis ce col, l'ascension du Mont des Lores, à droite, n'est plus qu'une promenade sur le gazon; celle de la Grande Roise, à gauche, est plus difficile; il faut un bon guide et faire usage de la corde vers le sommet. Ils descendirent d'abord au châlet des Lores. Le lendemain ils firent l'ascension du Mont Emilius et se rendirent de là à Cogne par le Col Garin.

6. Ascension du Mont Fallet ou Fallère.

Il faut compter six heures pour l'ascension et quatre heures pour la descente, sans les haltes.

(1) La section d'Aoste du Club Alpin prépare la construction d'une cabane sur ce Signal.

Ce beau pic qui a servi de point de triangulation aux officiers de l'État Major Sarde pour le relevé de la grande carte à 1 pour 50,000 mètres, forme le point culminant d'une masse de collines qui se trouvent entre le St-Bernard et Aoste. Sa position qui domine toutes les vallées du côté sud, ainsi que la vallée elle-même et le Valpelline, procure de sa sommité une vue superbe. On peut y monter de la vallée du Grand St-Bernard par la Combe de Frassin ou Flassin, mais l'ascension en est plus facile en partant d'Aoste.

On monte d'Aoste aux châlets de Sarre, où au besoin on pourrait passer la nuit, et de là en trois heures on atteint la sommité. « Comme point de vue, dit M. Nichols, je préfère ce pic à celui de la Becca de Nona. Il est bien plus facile d'accès à pied depuis Aoste. » On peut redescendre en trois heures à St-Pierre par *Verginin,* Vétan ou Vérogne.

Cette excursion, peu connue et peu décrite encore, est très-recommandée aux touristes qui ont un jour de liberté à leur passage à Aoste.

D'Aoste à Courmayeur *(34,50 kil.).*

La route s'avance au milieu de prairies à la végétation luxuriante ; on voit, à gauche, le château de Montfleury, poétique maison de campagne de M. le baron Bich; à droite, on aperçoit l'ancien clocher de Chésalet et bientôt après l'église de Sarre. Sur la route, à l'endroit où se trouve maintenant une grande ferme, existait le beau clocher de Sainte-Hélène, que l'on aurait dû conserver comme un monument de l'art et de l'histoire, mais le propriétaire actuel crut de son devoir de nouvel acquéreur du terrain et de bon fermier, de faire les sourdes oreilles aux offres et aux prières qui lui furent faites et il fit détruire cet antique clocher, peut-être pour n'avoir plus ombre des anciens propriétaires. C'était le clocher d'un ancien couvent de Templiers, selon la tradition; en face de ce couvent, sur la droite, coquettement adossée à un tertre verdoyant, on voit une jolie maison de campagne, ancienne résidence d'été des sœurs religieuses de la Visitation, dites de Lorraine, introduites dans la vallée d'Aoste par monseigneur de Salles, évêque d'Aoste et frère de St-François de Salles, archevêque de Genève.



« Ce riant Montfleury qu'on n'aperçoit jamais
« Sans songer que c'est là le séjour de la paix! »
GÉRARD. (*La Vallée d'Aoste sur la scène*).

Bientôt la route donne un grand détour en passant sous le château de Sarre, propriété de S. M. Victor-Emmanuel. En face, de l'autre côté de la Doire, s'élève le château des Aymavilles, jadis résidence de la noble maison de Challant, appartenant aujourd'hui à M. le comte Castiglione. Ce château, dont les commencements datent du XIVe siècle, est flanqué de quatre tours rondes à ses angles; il paraît triangulaire et M. De Saussure lui-même y fut trompé.

Sur le rocher qui domine la route se trouvent les vignobles qui produisent le vin si renommé des *Torrettes*. On laisse à gauche le chemin qui conduit à Cogne par les Aymavilles et

l'on arrive à la bourgade de St-Pierre, après avoir dépassé le Prieuré, dont le clocher aigu attire l'attention du voyageur.

St-Pierre présente un tableau séduisant par sa position. Au bas se trouvent la bourgade et des prairies auxquelles succèdent quelques treilles de vigne, puis vient la maison du curé qui supporte l'église dernièrement reconstruite avec une grande hardiesse, puis le clocher aux formes antiques. Au-dessus du clocher, au haut du mamelon s'élève le château des anciens seigneurs de St-Pierre, où le baron Roncas se plaisait à exercer une hospitalité princière; la partie la plus intéressante du château, celle qui contenait les armoiries de toutes les maisons nobles du Duché d'Aoste, n'existe plus, elle est remplacée par une terrasse. Ce château est maintenant la propriété de M. le chevalier Bollati de Turin.

En contemplant la bourgade de Saint-Pierre de la rive droite de la Doire, sur le versant d'Aymavilles, on ne peut que reconnaître dans sa construction le plus remarquable échantillon de l'époque et de l'histoire de la féodalité; le village d'abord, la cure abritée par l'église et le tout dominé par le château du Seigneur.

Au sortir de St-Pierre, au fond d'une prairie à gauche, s'élève le château de la famille des comtes Sarriod de la Tour d'Introd. Quoique de ce côté sa position ne paraisse pas être celle habituelle des seigneurs de la féodalité, il est cependant placé sur une roche commandant d'une grande hauteur le cours de la Doire. Ses tours et tourelles et le reste de sa disposition lui méritent une visite des touristes; il appartient maintenant encore à la famille des comtes de La Tour.

De St-Pierre à Villeneuve, on a au midi une belle vue de la Grivola, dans la vallée de Cogne.

Bientôt la route redescend, passant près de *Château Feuillé* et de la Tour de Colin, pour arriver au pont que l'on traverse pour arriver à *Villeneuve*, bourgade située au pied de la roche de Châtel-Argent, au débouché des vallées de Valsavaranche et des Rhêmes. Le voyageur se croit autorisé à ne rencontrer à Villeneuve que des goîtreux et des crétins; il se trompe grandement sur la foi qu'il a donnée aux *guides* et relations de voyages. On doit une visite à *Châtel-Argent* et à l'usine où l'on



La Salle. (*Pag.* 272).





Pierre Taillée

travaille le fer de la mine de Cogne. (Voir *Promenades et excursions* depuis *Aoste.*)

Depuis Villeneuve, laissant à gauche le chemin qui conduit à Valsavaranche, on traverse les torrents réunis de Valsavaranche et de Rhêmes, puis on dépasse la route qui conduit à Introd, dont on voit le château sur la hauteur et l'on arrive par la prairie à Champrotaz. La route remonte un peu; l'on voit encore des murs de soutènement de l'ancienne voie Romaine, et après avoir contourné quelques vallons bien ombragés, on arrive à *Arvier*, qui possède un ancien château tout près de l'église. Arvier est renommé pour ses vins dits de l'*Enfer*. Les vignobles de l'Enfer se trouvent en face d'Arvier, étagés en treilles sous le rocher que domine le clocher de St-Nicolas de Sixvoïes.

D'Arvier la route redescend à Liverogne, petite bourgade que traversait la voie Romaine au débouché de la vallée de Valgrisanche. On voit paraître dans les gorges de cette vallée la tour de sinistre légende du château de Montmayeur. Liverogne possède encore des restes bien visibles du Pont Romain qui traversait le torrent de Valgrisanche.

La route passe actuellement au-dessus du village sur un beau pont récemment construit; l'entrée du Valgrisanche est d'une sombre poésie.

Depuis Liverogne, la route entre dans des gorges étroites au milieu des rochers pour arriver à *Avise*, que l'on aperçoit sur la rive opposée avec les tours et les maisons nobles de ses anciens barons. D'Avise un chemin conduit à *St-Nicolas*, et une seconde route fort rapide au vallon de Vertosan. On contourne un rocher pour arriver à *Ruinaz*, village perdu au milieu des chataigniers, mais en avant duquel on aperçoit, au-dessus de la route actuelle, un assez considérable tronçon des murs qui soutenaient l'ancienne voie Romaine. Enfin l'on arrive à *Pierre-taillée*, l'entrée, la porte du *Valdigne*. Ce nom, bien mérité de la vallée où nous allons entrer, pourrait bien aussi dériver de Wald-dannen, vallée des sapins et des forêts.

Pierre-taillée mérite son nom. La route est taillée dans la roche vive à une grande hauteur au-dessus de la Doire; un pont levis et quelques fortifications défendaient autrefois ce passage contre les envahisseurs.

En débouchant à Pierre-taillée, le voyageur se trouve en face du Mont Blanc, couronnant une belle et charmante vallée; l'effet est d'autant plus vif qu'il est subit et inattendu au sortir des gorges d'Avise.

La route descend jusqu'au beau pont de l'*Equiliva* où l'on quitte la rive droite de la Doire que l'on a suivie depuis Villeneuve. On voit descendre en cascade le torrent qui vient du vallon de Vertosan.

On continue à avancer sur le bord de la rivière, on aperçoit le clocher élancé de Derby, puis on dépasse les belles cascades du torrent qui descend d'une branche du grand glacier du Ruitor et l'on arrive sous *La Salle*, magnifique colline bien cultivée et riche de produits agricoles. Depuis La Salle, la route s'avance en ligne droite jusqu'à Morgex, chef-lieu du mandement de Valdigne et siége de préture, station de carabiniers et de douaniers; sur le parcours on a pu remarquer les tours élancées du château du Chatelard, s'élévant sur une roche escarpée au milieu de ravines profondes. On peut visiter à Morgex la tour de l'Archet, servant actuellement de caserne aux carabiniers, la *fontaine* du bienheureux *Vuillerme*, second curé plébain de Morgex, vers le sixième siècle, le couvent des capucins, appartenant à la Commune. Une route conduit de Morgex à La Thuile par Arpy, en traversant la forêt et arrivant à La Thuile par le camp du prince Thomas. Morgex marque aussi l'extrême limite de la culture de la vigne; le vin blanc que l'on y récolte ainsi que sur les côteaux de La Salle est d'une qualité toute particulière. En revenant sur La Salle, il faut visiter le château de Les Cours (De Curiis), lieu de naissance du pape Innocent V; on conserve un ancien portrait de ce pape à la sacristie de l'église.

Au sortir de Morgex, la route remonte un peu, puis, laissant à droite l'ancienne route qui conduisait à Courmayeur par Palésieux et Vérand, elle se dirige sur *Pré-St-Didier*, en traversant la Doire sur un beau pont en pierre, et arrivant à la bourgade par une belle avenue, bien ombragée par d'énormes peupliers. On arrive sur la place de Pré-St-Didier, au devant de l'église.

Le village de Pré-St-Didier, à l'altitude de 1000 mètres audessus du niveau de la mer, possède une fontaine d'eau thermale



Château de Chatelard.





Place de Pré-St-Didier.



et minérale fort renommée; cette station de bains se trouvait déjà connue du temps des Romains, comme l'attestent les travaux qu'on y a découverts. La fontaine jaillit dans une gorge profonde sur la rive droite du torrent de La Thuile; on la conduit au moyen de canaux à l'établissement actuel des bains qui est fort bien tenu par les frères Perrod. On y trouve deux hôtels assez bien tenus: la *Poste*, par la veuve Micotti et la *Rose*, par les frères Orset, un café-restaurant et des appartements à louer chez le curé, les demoiselles Grognon, les Perrod, les Orset, les Réquédaz, etc.

Au midi de Pré-St-Didier s'ouvre la vallée de La Thuile. (Voir *Vallée de La Thuile*).

La route sort au couchant de Pré-St-Didier, quitte à gauche la branche de La Thuile et repasse sur la rive gauche de la Doire qu'elle suit jusqu'à la fontaine de La Marguerite, où elle se replie pour s'élever par de longs détours jusqu'au bas des prairies de Courmayeur, que l'on voit tout-à-coup apparaître devant soi dans un vaste et gracieux bassin, le paysage le plus enchanteur que l'on puisse rencontrer.

Courmayeur (Curia major) a un bureau de poste et une station télégraphique au centre de la bourgade.

On y trouve des hôtels du premier ordre et fort bien tenus, et des hôtels et pensions plus adaptés aux familles et aux classes moins aisées.

L'*Ange* ou *Angelo*, avec succursale, café, musique, cabinet de lecture, et une vaste salle à manger, tenu par le propriétaire Giachino Humbert.

L'*hôtel Royal,* avec établissement de bains, tenu par Laurent Bertolini, qui tient pendant l'hiver un hôtel à la même enseigne à San Remo.

L'*Union*, tenu par Joseph Ruffier propriétaire.

L'hôtel du *Mont-Blanc*, à dix minutes de Courmayeur, au Larzai, tenu par Bochatey, le rendez-vous ordinaire des Valdôtains.

On y trouve aussi des appartements particuliers à louer chez le curé, Tavernier, Savoye, Truchet, à la *Couronne,* etc., etc.

Courmayeur (*1215 m.*)

Courmayeur, *Curia Major*, l'ancien *Auri-Fodina* des Romains. Commune de 1200 et quelques habitants, doit à sa position méridionale un grand avantage sur Chamounix que se trouve de l'autre côté du Mont-Blanc à l'altitude 1050 mètres, c'est un climat beaucoup plus doux et moins exposé aux brusques changements de température, malgré sa majeure élévation de près 200 mètres et sa position au pied du géant des Alpes qui n'est pourtant pas visible du village principal.

Il ne faut pas non plus manquer de compter parmi les avantages de Courmayeur ses trois sources minérales: la *Victoire*, la *Marguerite* et la *Saxe*, non plus que son voisinage des eaux et des bains de Pré-St-Didier, où l'on peut se rendre en moins de demi-heure en voiture.

Au bureau de la poste aux lettres, dont la distribution se fait une fois par jour, est uni depuis quelques années un bureau télégraphique.

Courmayeur possède une Compagnie de guides régulièrement organisée; son règlement est approuvé par l'autorité supérieure et a bien des points de ressemblance avec celui des guides de Chamounix.

Parmi les guides de Courmayeur, il y en a qui se sont acquis une grande réputation par leurs ascensions et leurs courses, tels que Laurent Lanier le *chasseur*, Julien Grange dit Laberge, etc., etc.

Les prix des courses et des excursions sont fixés et peuvent se vérifier sur le règlement même que chaque guide doit porter sur lui.

Les habitants de Courmayeur sont, comme tous ceux du Valdigne, de haute taille, intelligents et robustes: ce qui les distingue c'est un type plus charnu et plus rouge et une conversation fortement épicée de termes particuliers et sonores qui passeraient ailleurs pour des grossièretés et des insultes; mais qui, à Courmayeur, se disent sans conséquence aucune et sans blesser en rien la bienveillance et l'amitié réciproque. Cette particularité est entr'eux et dans leur dialecte ; à l'égard des

étrangers, ils sont toujours polis et prévenants. Les habitants de Courmayeur émigrent en assez grand nombre en France, mais surtout à Paris.

A Courmayeur se termine la vallée d'Aoste centrale; le Mont-Blanc, soulevé brusquement des entrailles de la terre, en a arrêté brusquement le prolongement en fendant en deux: l'Allée Blanche et le val Ferret, lui interdisant ainsi toute velléité d'avancement.

Courmayeur, qui est déjà un lieu de rendez-vous si délicieux qu'on s'est autorisé à l'appeler: un petit coin du Paradis, et qui attire déjà, chaque été, des touristes nombreux et une société choisie, est appelé à devenir bien plus important encore si l'on voit un jour s'effectuer le projet, insolent à force d'être grandiose, de percement du Mont-Blanc pour le transite d'une voie ferrée reliant la vallée d'Aoste, et par elle l'Italie, du même coup à la France et à la Suisse. Et pourquoi ce projet ne verrait-il pas sa réalisation? Les études en sont faites, les avantages connus, et notre siècle sera-t-il celui qui recule devant la gloire?... quand cette gloire surtout se combine si heureusement avec la spéculation? Ce jour-là, M. Stamm tressaillera dans sa tombe et le granit du Mont-Blanc lui formera, au-dessus de l'entrée du tunnel, un haut et imposant monument, digne de la hardiesse et de l'inspiration de son plan.

ÉTABLISSEMENTS D'EAUX THERMALES

de Pré-St-Didier et de Courmayeur.

Nous avons déjà fait connaître dans les notices générales de ce Guide combien la nature a favorisé le pays d'Aoste de richesses minéralogiques; elle lui a été par conséquent prodigue d'eaux thermales d'une grande puissance dans la guérison de maladies diverses.

Avant la construction des chemins de fer en Piémont d'abord et dans le reste de l'Italie nos établissements thermaux étaient très-fréquentés et le seraient de nouveau, si notre Vallée voyait enfin se réaliser la construction de la voie ferrée qui doit nous relier à Ivrée. Sur l'efficacité de nos eaux thermales nous renvoyons le voyageur et le touriste, aux excellentes monographies publiées dans ces dernières années par M. le docteur A. Argentier et par M. le docteur chevalier J. A. Giusta, la première sous le titre de *Courmayeur et Pré-St-Didier (val d'Aoste), leurs bains, leurs eaux et leurs environs* (Aoste, Damien Lyboz imprimeur, 1864), et la seconde toute récente, sous le titre de *Guida alle acque ed ai bagni di Courmayeur e Pré-St-Didier* (Aosta, Luigi Mensio tipografo-editore, 1875).

Pour la nature de notre Guide nous nous bornerons aux indications suivantes:

Pré-St-Didier. — *Eau ferrugineuse.* — Elle a à la source une température de 28 degrés et demi Réaumur, et arrive par des canaux souterrains à l'établissement des bains où l'on trouve 17 baignoires d'un beau marbre blanc, distribuées dans un nombre égal de cabinets particuliers que les nouveaux propriétaires, MM. les frères Perrod, ont fait restaurer avec élégance ainsi que les jolis pavillons annexés à l'établissement. — L'usage des bains de Pré-St-Didier est d'une grande efficacité spécialement dans les maladíes suivantes:

Les rhumatismes chroniques apyrétiques;

Les paralysies avec ou sans atrophie musculaire;

Les manifestations diverses de la maladie scrofuleuse ;



Vieux Bains de Pré-St-Didier.



Les convalescences longues et pénibles de maladies graves ;

L'épuisement nerveux de causes diverses, avec ou sans pertes séminales, avec ou sans stérilité ;

Les ulcères atoniques, les plaies d'armes à feu avec ou sans rétraction musculaire ;

Les ankyloses naissantes, l'impotence des membres à la suite de fractures, entorses, etc. ;

Les flux divers chroniques apyrétiques ;

Le scorbut ;

L'incontinence d'urine par faiblesse nerveuse ;

L'œdème froid des extrémités ;

Les scrofules ;

La stérilité ;

La leucorrhée.

Pour les paralysies on trouve aussi les appareils de douche.

Courmayeur. — *La Saxe*, à 600 m. du chef-lieu de Courmayeur ; elle est dotée de deux sources, l'une très-ferrugineuse qui n'a cependant pas encore été suffisamment étudiée pour en créer un établissement ; l'autre, proprement dite Eau de La Saxe, est sulfureuse et l'on s'en sert pour bains et pour boisson. Elle a sa source à 1240 m. sur le niveau de la mer. Sa température varie de 10 à 11 degrés R. lorsque la température externe est de 16 R. L'usage en est spécialement conseillé pour les maladies des voies respiratoires, digestives et génito-urinaires (sans lésion organique), la pellagre, la gale, les dartres invétérées, les efflorescences cutanées, l'arthrite, la sciatique, les rhumatismes aigus, les douleurs consécutives aux blessures par armes à feu et enfin peu d'eaux sulfureuses ou sulfurées sont mieux indiquées dans les affections des voies urinaires à l'état subaigu.

La Victoire. — C'est sur la rive droite du torrent Chacruy, près du hameau de Dollone au centre d'un riant paysage que se trouve la source *La Victoire ;* elle jaillit d'un terrain composé de blocs granitiques, de sable et de terre mêlée à de l'oxide de fer et du sulfate de chaux.

Sur 100 parties, les eaux de *La Victoire* contiennent une quantité abondante d'acide carbonique ; elles ont une réputation établie dans les cas de chlorose, de faiblesse d'estomac avec ou sans irritation ; d'engorgement des viscères du bas ventre consécutifs aux fièvres intermittentes prolongées, avec ou sans hydropisie, dans le scorbut, certains cas de stérilité, les écoulements d'urèthre avec faiblesse locale, l'aménorrhée, le catharre vésical avec ou sans gravelle.

La Marguerite. — Cette fontaine est placée à 400 mètres environ du chef-lieu de Courmayeur ; sa température est de 21°, 1 degrés centigrades quand celle de l'air externe est à 13°, 5 c.

La Marguerite vante une foule de guérisons radicales et d'améliorations très-sensibles dans les conditions où le lymphatisme prédomine chez les enfant faibles, aux fonctions digestives languissantes et dont, par suite, la nutrition est incomplète, chez les jeunes des deux sexes dont l'évolution

des phénomènes de la puberté est en retard, chez ceux qui sont épuisés par des excès ou des maladies, mais qui ne présentent aucune phlegmasie des voies respiratoires avec tendance à la phtisie et aux crachements de sang.

On peut affirmer, sans crainte de se compromettre, que *La Marguerite* réussit dans la majorité des cas où Pré-St-Didier est indiqué, et que ces deux sources sont destinées à se compléter, à s'entr'aider mutuellement.

La Marguerite est plus ferrugineuse, moins gazeuse et moins froide que *La Victoire*, mais elle est moins laxative que celle-ci, parce qu'elle contient moins de sels correctifs de l'action astringente des sels de fer.

Les boues de *LaMarguerite* ont été utilisées avec succès dans les engorgements articulaires scrofuleux et ceux consécutifs à diverses causes traumatiques.

VALLÉES LATÉRALES

I.

VALLÉE DE L'HELLEX (OU VALLAISE) ET GRESSONEY.

Pont Saint-Martin (337 *m.*).

HÔTELS : *Rosa Rossa* où s'arrête la diligence Ivrée-Aoste — *Caval Bianco.* — Curiosités : Pont Romain — Ruines de château et tours — Hauts fours de M. le sénateur Mongenet.

Pont Saint-Martin est une jolie petite bourgade qui manifeste des tendances à devenir une petite ville. La vie y est active et le commerce y prospère grâce aux usines du sénateur Mongenet et à sa position heureuse au débouché de la Vallaise. Ce bourg, traversé par l'Hellex, marque les limites orientales de la vallée d'Aoste, aussi le patois que l'on y parle encore est un mélange du français et de l'italien ; à cause des ouvriers, le piémontais domine. Pendant les quelques heures qu'il consacrera à Pont Saint-Martin, le touriste doit visiter le Pont Romain sur l'Hellex, assez bien conservé, mais qui aurait besoin d'être plus respecté. Par une promenade de dix minutes, il peut aller visiter sur un mamelon, au nord de la bourgade, les ruines du château des anciens seigneurs de Pont Saint-Martin, d'où il jouira d'un magnifique coup d'œil sur tout le bassin de Donnas ; et, si le temps le lui permet, il ne fera pas mal de faire une visite aussi aux usines Mongenet qui sont actuellement les plus actives de la vallée d'Aoste.

De Pont St-Martin à Gressoney St-Jean (5 *heures*).

Nota. — Ceux qui préféreraient faire ce trajet à dos de mulet feraient bien de prévenir deux ou trois jours à l'avance le maître de l'hôtel dans lequel ils ont l'intention de se rendre à Gressoney pour qu'il leur procure à jour dit les montures à Pont Saint-Martin. On évitera ainsi bien des inconvénients pour la recherche des montures, et l'on aura même un avantage d'économie pour les prix.

Au nord de la bourgade s'ouvre une des vallées latérales les plus intéressantes et la plus longue du pays d'Aoste, c'est la Vallaise, dite aussi Valleise, val de l'Hellex, du Lys ou de la Lesa, du nom du torrent qui la longe, et qui prend sa source aux grands glaciers du Lyskamm. Cette vallée renferme six communes, sans compter celle de Pont Saint-Martin qui en est le débouché. Pour se rendre à Gressoney, on sort de la bourgade au levant en passant ou sur le Pont Romain ou bien sur le large pont en bois, qui mène la route nationale d'un côté à l'autre de l'Hellex, et que l'on est actuellement en train de construire en pierres. On passe sous une petite arcade voûtée pour attaquer une rapide montée qui dure un quart d'heure. Dès lors la route devient plus aisée; elle est presque tout le long ombragée par de magnifiques châtaigniers qui masquent la pente rapide de la montagne. Pittoresquement étagés le long de la colline on voit sur l'autre versant de la vallée les clochers de Perloz, de Plan-de-Brun, du Sanctuaire de N. D. de la Garde, de Marina, et les autres nombreux hameaux de la commune de Perloz.

A quelques pas en dessous du chemin on aperçoit la Tour d'Héréraz que l'on restaure pour en faire le clocher d'une nouvelle paroisse que l'on doit détacher de Perloz pour la facilité des habitants de l'*Envers*.

A) On peut aussi passer par *Perloz*. Dans ce cas on prend la route au couchant de la place du marché et par une montée des plus rapides, on arrive à la chapelle de Plan-de-Brun après être passé au pied du mamelon sur lequel se trouvent les ruines du château des seigneurs de Pont Saint-Martin. De Plan-de-Brun on continue la montée sur un pavé des plus glissants et en moins d'une heure depuis Pont Saint-Martin on arrive à Perloz, dont les maisons ont toute l'apparence de vieilles masures seigneuriales. De la chapelle ou sanctuaire de N. D. de la Garde on a un beau coup d'œil sur la plaine du Piémont, jusque bien en dessous de la ville d'Ivrea.

De Perloz on descend par un chemin taillé à escalier dans la roche jusqu'au Pont de Moretta jeté sur un gouffre à la hauteur de quarante mètres, pont fermé autrefois par une porte, dont il ne reste plus que les gonds. L'on remonte près des ruines du château, et de la tour d'Héréraz à quelques pas desquels on rejoint la route précédente.

On pourrait encore de Perloz continuer sur la rive droite de l'Hellex jusqu'à Lillianes. Ce chemin solitaire est plus poétique.

En trois quarts d'heure depuis la Tour d'Héréraz l'on arrive à *Lillianes*, pauvre et gros village à la rue étroite, tortueuse et toujours boueuse. Ce village à l'altitude de 656 mètres, où l'on pourrait au besoin se raffraîchir, n'offre de remarquable qu'un monument soit buste en marbre de l'évêque

Fontainemore.



d'Aoste Jans-Jacques-Joseph, né dans ce pays et mort en 1872. Le buste s e trouve au chœur de l'église, où il a été placé en 1876.

B) De Lillianes se détache le chemin qui conduit aux cols de la *Lace*, de *Bêquéra* et *du Carisey*. On quitte la route de Gressoney près du presbytère à côté d'une antique croix verte, l'on monte jusqu'à la chapelle de Sainte-Marguerite. Aux mayens soit châlets du Partijon ou de Grangia, les chemins se divisent. Pour la Lace et Bêquéra, conduisant à Graglia, ou bien à Settimo Vittone, on prend à droite et pour le Carisey, conduisant à Sordevolo, on tire sur la gauche et l'on va passer à une baisse au midi du Mont-Mars. Quand les habitants de Lillianes se rendent en procession au Sanctuaire de l'Oropa, ils passent le col du Carisey en allant et celui de la Balma au retour.

On peut aussi de Lillianes faire l'ascension du Mont-Baron, d'où l'on jouit d'un beau panorama.

Au delà de Lillianes se trouvent les ruines d'anciennes fonderies et usines. De l'autre côté de l'eau on voit un grand éboulement au-dessous du hameau de Tilly. Ce coteau produisait autrefois un vin blanc renommé dit : de Tilly. On en a abandonné la culture et les derniers ceps de vigne se rencontrent actuellement à Lillianes. L'on traverse un torrent sur le pont du *Bouro*, qui marque la limite de Lillianes et de Fontainemore. C'est probablement de ce torrent de Bouro que vient le surnom de *Bouristes* que l'on donne aux habitants de cette vallée.

A *Fontainemore* (759 *m.*) pittoresquement assis sur les deux rives de l'Hellex, la route passe sur la rive droite du torrent par le moyen d'un pont en pierre d'une seule arche. On doit une visite à l'église, où il y a des traces des travaux du moyen âge, surtout à la voûte du chœur. On pense généralement que le nom de Fontainemore dérive d'une fontaine de couleur obscure qui se trouve au couchant de l'église; quelqu'un pensait dériver ce nom de la grande quantité de prêtres — que fournissait toujours ce pays. Les femmes y ont presque toutes le même type ; elles ont une façon singulière de nouer leurs mouchoirs soit voiles sur la tête, de manière à s'en faire une espèce de turban de l'effet le plus original.

Les hommes de Perloz, de Lillianes et de Fontainemore émigrent presque tous pendant la belle saison pour aller travailler comme maçons. La vie y est sobre et très-pénible. On ne rencontre en général dans toute la Valleise ni goîtres, ni crétins, ni mendiants, malgré le peu de ressources du pays.

C) De Fontainemore part le chemin qui conduit à l'Oropa sur le Biellais par le col de *Balma* ou *Barma*.

La division des chemins se fait devant l'auberge-boulangerie Perenchio. Le nom est marqué sur la maison: à la gauche, *Gressoney*, et à la droite, *Oropa*. On monte au village du *Pilà* et de là par les châlets. On traverse le bois de Ciombey, jusque près du torrent de La Mattà; de là on monte jusqu'au pont que l'on traverse pour aller aux châlets de La Mattà; puis vient le lac de *Vouargno*, d'où sort le torrent, ensuite le lac long, puis le châlet et le lac de la Balma, et bientôt l'on est au col. Du col on tourne à sa droite pour descendre à l'Alp de Strada et de là au Sanctuaire d'Oropa. On emploie de cinq à six heures de Fontainemore au Sanctuaire d'Oropa.

D) **Ascension du Mont-Mars** (2584 *m.*).

Pour l'ascension du Mont-Mars, du Pilà on se dirige au châlet Frédé, de là au Crêt, puis au *Plan du Juc* (Plan du Jeu) châlet au pied de la montagne. Depuis là on suit l'arête qui vient aboutir au *Plan du Jeu.* Une pierre énorme placée sur une autre pierre donne la direction. Cette ascension ne présente pas de grandes difficultés. Le panorama est splendide.

La vallée qui s'est un peu élargie à Fontainemore se resserre de nouveau jusqu'au gouffre de l'Hellex à Guillemore. C'est ici la séparation des communes de Fontainemore et d'Issime. Il faut aller sur le petit pont à sa droite pour examiner le gouffre dans sa magnifique horreur. L'oratoire sur la route marquait autrefois la délimitation de quelques droits seigneuriaux des familles nobles de Challant et de Valleise.

Depuis Guillemore on a en face l'arête et la sommité du Mont-Néri, la vallée s'ouvre gracieusement, et l'on arrive à Issime Saint-Jacques où l'on peut admirer un clocher du XI siècle.

Issime (950 *m.*).

A Issime on peut convenablement loger chez Jean Stortoz, à l'enseigne du *Mont-Rose*, à l'angle nord-ouest de la place publique. Les fresques de l'église attirent plus l'attention que l'admiration. Les habitants d'Issime sont grands, sveltes, polis; les femmes portent un costume qui les fait reconnaître facilement partout; les habitations deviennent plus propres et plus grandes; les hommes émigrent comme dans le reste de la Valleise, mais ils sont plus entreprenants, et ils osent de plus *se lancer*. On y parle un jargon allemand, mais le français et le dialecte piémontais y sont facilement compris de tout le monde.

Issime peut servir de point de départ pour plusieurs intéressantes excursions.

1. Col de Dondueil et ascension de la Vlou ou Becca Torcé. — On s'engage au couchant du chef-lieu dans le gracieux vallon de Saint-Grat. Arrivé sur le bord du torrent près d'une ancienne chapelle en ruine, il y a deux chemins qui conduisent à la chapelle de Saint-Grat; celui à gauche est plus court, mais il est plus rapide et mieux ombragé; celui à droite est mieux tracé, mais on n'y jouit d'aucun ombrage. De la chapelle de Saint-Grat (belle vue) on se dirige sur la gauche par une suite de châlets, puis la vallée devient droite, et l'on aperçoit le col, on traverse trois ou quatre petits plateaux, lits visibles d'anciens lacs, où l'on a trouvé des coquillages pétrifiés. Depuis la petite chapelle de N. D. aux Neiges, la montée est rapide jusqu'au col.

La descente se fait sur Challant Saint-Victor par Dondueil, Chavernasse, Fontaney, la chapelle d'Ouillon, visible de toute la vallée de Challant, et la descente rapide jusqu'à Isolaz, où on traverse l'Évançon pour rejoindre la route d'Ayas à Verrès. Il faut employer six heures d'Issime à Verrès.

De Chavernasse en reprenant à sa droite et remontant un peu, il y a une traversée très-pittoresque à faire à travers les monts et les précipices par



Gouffre de l'Hellex.



un sentier de chèvres; l'on va au vallon du *Tron* et de là au vallon de *Chasten,* d'où l'on descend à Challant Saint-Anselme.

Du col de Dondueil, on doit faire l'ascension de la *Becca Torcé*, dite à Issime la *Vlou* (3130 m.).

On prend l'arête à sa droite soit au nord du col et dans moins d'une heure on est au sommet d'où l'on jouit d'un superbe panorama. Le pic au nord est encore *vierge.*

La descente peut se faire par le couloir qui mène à Chavernasse sans revenir au col.

Du col on pourrait aussi faire l'ascension du *Bec des Allemands* au midi. On ignore si ce pic a déjà été gravi.

Nota. — La carte de l'État Major porte la *Becca Torcé* sous le nom de Voghel, Flou ou Bec Torché. Le pic appelé à Issime Voghel ou Bec de l'Aigle se trouve plus bas et plus au levant sur l'arête qui divise le vallon de Saint-Grat du vallon des Bourrines. Un col faisant communiquer les deux vallons sépare le *Voghel* de la *Vlou* ou *Becca de Torcé.*

Pour faire de bon matin l'ascension du Bec Torcé, on pourrait aller passer la nuit ou au châlet de Dondueil sur Challant ou au châlet de N. D. aux Neiges sur Issime. On pourrait dans ce cas faire l'ascension des deux pics et celle du Mont-Néri dans la même journée.

2. Col de Chasten et ascension du Mont-Néri.

On s'engage au nord-ouest d'Issime dans le vallon pittoresque des Bourrines ou de Stólen, on passe le torrent sur un petit pont en pierre, l'on monte par un sentier en ziz-zag au hameau de Bourrines. Après quelques autres zig-zags au-dessus du hameau on côtoie par un petit sentier pour arriver au châlet de Stôlen, d'où la montée par les pâturages entremêlés de rochers est assez rapide pour passer aux Piani et au Kleik et de là au col qui forme une espèce de porte sur l'arête entre Challant St-Anselme et Issime. Du col on a une très-belle vue de la vallée et de la ville d'Aoste.

La descente sur Challant St-Anselme se fait par le vallon sauvage de Chasten au fond duquel on voit une partie de la forêt abattue par le vent en janvier 1874 et l'on traverse l'Évançon pour se rendre sur la route de Verrès à Ayas près de l'église de St-Anselme au hameau de Quinsod.

Du fond de la forêt on peut encore côtoyer à sa droite jusqu'à Alésa pour traverser l'Évançon au-dessous de ce hameau et se rendre à Brusson en traversant le hameau d'Arséza. C'est une excursion de sept heures d'Issime à Verrès ou à Brusson.

Pour l'ascension du Mont-Néri (Néristhorn, Pic de Marie ou Marienhorn, Bec de Frudière ou Pointe de Tsamsec) on monte à sa droite depuis le col la côte de Tsamsec jusque sur l'arête qui regarde Brusson et de là on suit l'arête. Le panorama du Mont-Néri est supérieur à celui de la Becca Torcé ; c'est un des plus beaux belvédères des Alpes Valdôtaines. L'ascension ne présente aucune difficulté.

D'Issime au bout d'une demi-heure de marche à travers les prairies on arrive au Vouro ou Sertha où il y a un sanctuaire et des stations de *Via Crucis* sur l'imitation du Sacro-Monte de Varallo et du Sanctuaire de l'Oropa.

Au bout d'une autre petite demi-heure on traverse de nouveau l'Hellex sur un long pont en pierre en dos d'âne et l'on se trouve au *Gaby* (1042 *m.*), fraction importante de la commune d'Issime et formant paroisse à part.

Des ingénieurs biellais se proposaient ici de faire un tunnel à travers la montagne pour dévier les eaux de l'Hellex et aller les réunir à celles du Cervo pour l'utilité des campagnes et des manufactures que sait créer l'industrie biellaise. Ce n'est encore qu'un projet en étude.

Le voyageur est frappé ici de la différence brusque qui existe entre Issime et le Gaby pour le langage, pour les mœurs, pour la propreté et pour le caractère des habitants.

Si à Issime on parle un jargon allemand, au Gaby, entre Gressoney, tout allemand, et Issime qui l'est à moitié, on retrouve le dialecte de la vallée d'Aoste, originaire du français ancien; mais les habitudes ont une crudité et la voix un ton haut et résolu qui frappent les étrangers.

A) Au levant du Gaby s'ouvre la sauvage vallée de *Niel*, d'où deux cols conduisent à Andorno par Piè di Cavallo; ce sont les cols de la grande et de la petite *Mologna*.

Les habitants de Niel les traversent même en hiver pour aller au marché d'Andorno.

Au sommet de ce vallon se trouve aussi le col de *Loo* qui conduit à Rassa en Valsesia. La route de ce col ennuyeux n'a d'autres indicateurs que çà et là quelques pierres droites.

Depuis le Gaby, la vallée se resserre et l'on marche entre deux parois de rochers sur des débris descendus de la montagne ou avec les terribles avalanches de l'hiver ou par les temps de dégel et de pluie. A sa gauche on rencontre un petit oratoire et une colonne brisée. C'est une triste histoire. Un homme gardait son troupeau au pied de la montagne, il portait son enfant sur son dos. Un bloc de rocher se détache de la montagne, il emporte et brise l'enfant, laissant le père sain et sauf. C'était un fils unique. Deux inscriptions, l'une en allemand et l'autre en mauvais vers français, rappellent ce triste accident.

On repasse sur la rive droite de l'Hellex au hameau du Pont de Trente, l'on arrive à un ravin creusé par l'eau qui descend du col de *Frudière*. Ce petit torrent marque la séparation des communes d'Issime et de Gressoney.

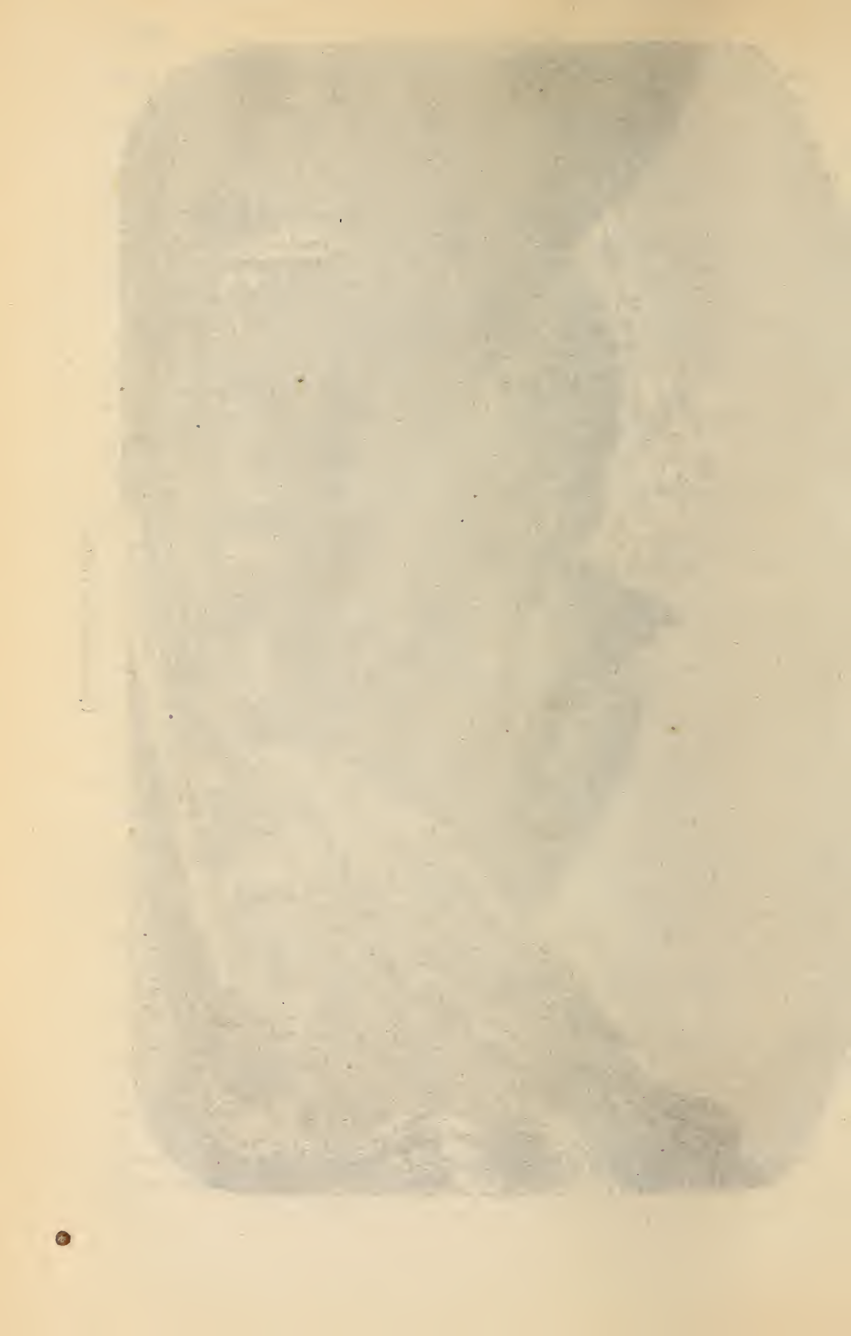
B) Pour le *Col de Frudière* on gravit le vallon et l'on descend par une pente graveleuse au lac, puis au châlet de Frudière d'où l'on suit le chemin de l'Alp jusqu'à Brusson.

On peut de ce col faire l'ascension du *Mont-Néri* par des clapeys et des pentes de neige.

Après une rapide montée en zig-zags, la pente se radoucit et l'on arrive aux premières habitations de Gressoney: *La Blatta*, où l'on trouve un bon restaurant. On monte encore quelques pas, puis l'on traverse le beau plateau et les belles habitations de *Champsil*, on repasse sur la rive gauche de l'Hellex, l'on depasse encore quelques hameaux et l'on arrive par une charmante plaine à *Gressoney*, situé sur la rive droite du torrent, au milieu d'une verte et magnifique prairie.



Gressoney-La-Trinité.



Gressoney.

Altitude 1391 *m. Population* 846 *habitants.*

Gressoney est une des plus belles et des plus agréables stations alpines dans la Vallée d'Aoste ; il est au Mont-Rose ce que Courmayeur est au Mont-Blanc et si l'on peut appeler Courmayeur le Chamounix de l'Italie, on doit en appeler Gressoney, le Zermatt. Par ses mœurs, ses habitudes, son costume, son langage et son extrême propreté Gressoney a mérité depuis longtemps le surnom de *Suisse de l'Italie.* (L'étymologie de Gressoney n'est pas bien connue; les uns la dérivent de deux mots allemands *gresson-eye*, qui signifient une plaine de cresson; cette plante abonde dans la plaine de Gressoney St-Jean; au chef-lieu se trouve une grande prairie qui s'appelle *eye* et à un kilomètre de là il y a un grand village dénominé *Gressmato*, ce que signifie pré de cresson. D'autres font dériver Gressoney des deux mots *gresson* qui serait le nom d'un oiseau, et de *ey* qui veut dire œuf (l'Abbé Duc P. E.). Il nous semble que l'on pouvrait aussi dériver ce nom de *Grex-sonax;* troupeau à clochettes; sonar, basse latinité).

Situé au milieu d'une charmante prairie, avec ses maisons et ses châlets blanc-clairs semés au milieu du plus beau vert et respirant partout l'aisance des habitants, son langage allemand (1), le costume rouge écarlatte des femmes et le grand glacier du *Lyskamm* en face, Gressoney présente un des plus riants et des plus sublimes tableaux des Alpes.

On y trouve deux magnifiques hôtels qui n'ont rien à envier à ceux de la Suisse: l'*Hôtel du Mont-Rose*, tenu par le syndic Linty Sébastien, et l'*Hôtel et Pension Delapierre*, tenu par le propriétaire Ferdinand Delapierre : chacun de ces hôtels a ses avantages particuliers : l'Hôtel Delapierre est situé sur la rive gauche de l'Hellex, au pied de la montagne, sur la route du Col Valdobbia, il est isolé de toute autre habitation, à dix minutes du chef-lieu ; l'Hotel du Mont-Rose est dans le chef-lieu même, il y a une vaste salle dans le genre suisse, d'où l'on jouit, comme de toutes les chambres au nord, d'une vue magnifique sur le glacier du Lyskamm ; des chambres au midi, la vue longe la vallée et se repose sur la prairie. En 1875, la section du Club Alpin de Biella a choisi l'Hôtel du Mont-Rose pour y établir une station alpine avec livres, cartes, panoramas et autres accessoires. Le propriétaire Linty se propose aussi d'établir à quelques pas un châlet avec bains et cure suivie au petit lait, comme cela se pratique en Suisse, dans l'Oberland surtout.

Les hommes de Gressoney émigrent généralement en Allemagne et en Suisse où ils possèdent de grandes manufactures et où ils se livrent en grand au commerce, mais ils ne renoncent jamais à leur pays où ils reviennent chaque années quelques mois, où ils se marient, où ils quittent leurs familles et leurs affections. On cite à Gressoney plusieurs familles à fortune colossale.

(1) Dans la Notice Générale de ce Guide nous publions au § *Notice philologique* quelques indications sur l'origine et la langue de Gressoney tirées d'une monographie publiée en 1866, Aoste, imprimerie Lyboz, par M. le chanoine P. Étienne Duc, auteur d'études et de recherches historiques sur l'histoire religieuse de la vallée, qui sont très-estimées.

COURSES, EXCURSIONS ET PROMENADES À GRESSONEY

Nota. — Pour les guides, il faut s'adresser aux maîtres d'hôtel qui en engagent ordinairement quelques-uns pour toute la campagne. Les guides reconnus et recommandés par le Club Alpin de Biella sont munis de l'armoirie du Club Alpin sur plaque noire.

L'église de Gressoney mérite une visite. On y voit encore les traces de la dernière inondation de l'Hellex et une pierre sur la façade rappelle cette date et la hauteur qu'atteignirent les eaux.

1. Col de la Ranzola (2189 *m.*) **pour Brusson et ascension de la Combetta** (*cinq heures en tout*).

On redescend par la prairie au midi de Gressoney jusqu'à l'entrée du vallon de Ranzola ; on prend alors le sentier à droite. Après avoir traversé le petit torrent, il y a deux routes; pour les montures on prend la route à gauche; elle s'élève en zig-zags sur la colline pour aller passer au-dessus d'immenses éboulements et se rendre de là au châlet de la Ranzola. Pour les piétons, il est mieux de prendre par le centre du vallon. On monte dans la forêt par la rude montée de *Basa-genu* (baise-genou à cause de sa rapidité) et l'on arrive au fond de la prairie. Aux châlets on peut trouver d'excellent lait. Au sommet du col se trouve une petite maisonnette en forme d'oratoire et une croix avec des restes d'anciennes redoutes. On jouit du col d'une vue fort étendue sur le Val d'Aoste; mais pour jouir mieux de la vue des glaciers du Lyskamm et du Mont-Rose, on peut monter en 20 minutes sur le tertre à gauche appelé *Combetta*. Du col on descend en deux heures à Brusson en passant par les hameaux de *Stoûl* et *De la Croix* (chapelle de St-Grat) et de là par une descente fort roide à Brusson.

Si l'on veut se rendre à Verrès sans passer à Brusson, on prend dans le plan avant d'arriver à Stoûl le sentier à gauche qui conduit par *Graines* à *Arsezaz* sur la route d'Ayas à Verrès.

2. Col du Pinter (2499 *m.*) **pour Ayas et ascension du Grauhaupt** (3362 *m.*) (*Course de 7 à huit heures*).

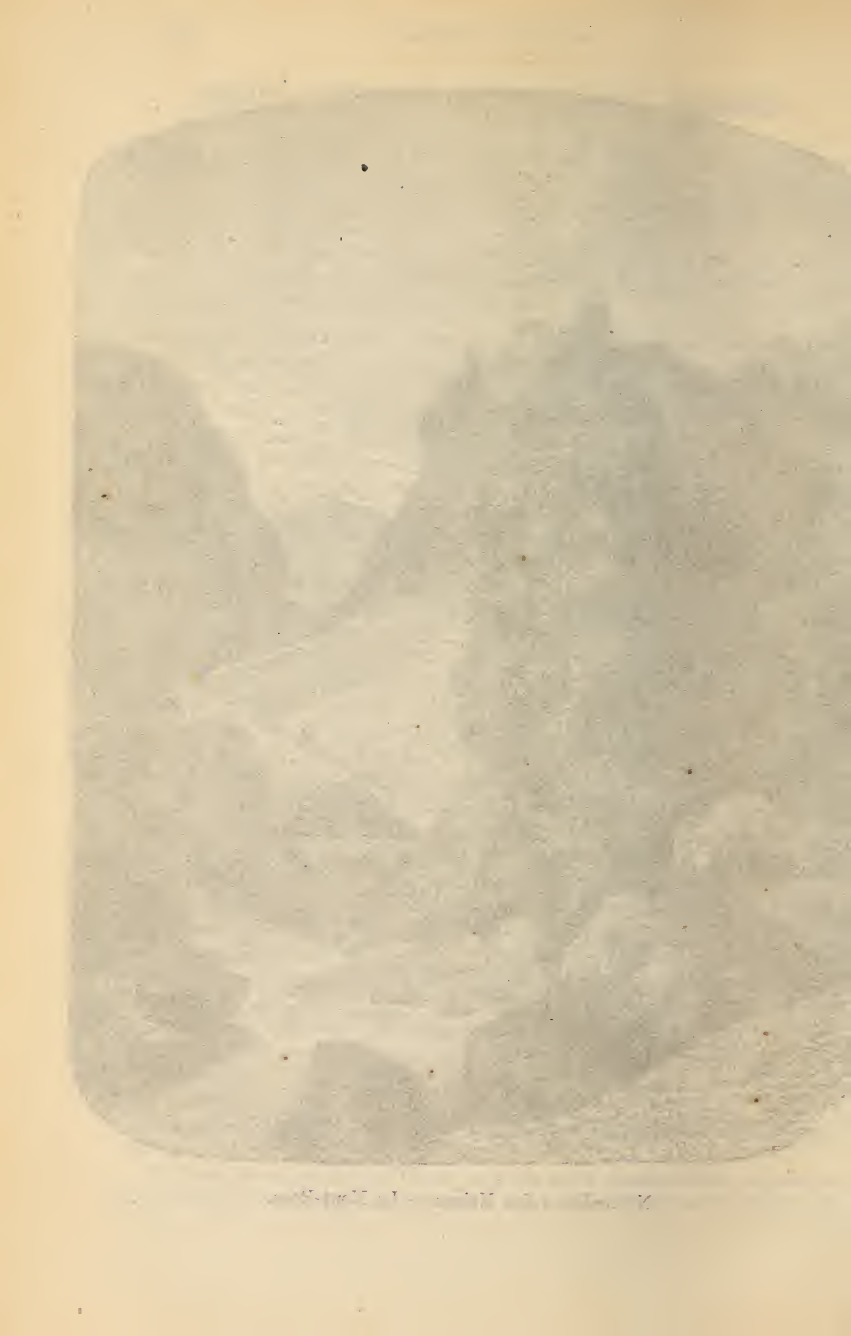
A une petite demi-heure au nord de Gressoney on quitte la route communale à Chamonal pour prendre à gauche un rude sentier qui conduit à force de lacets à la chapelle d'Albenson, d'où l'on monte, en se tenant sur la droite, jusqu'aux châlets supérieurs, ayant à sa gauche le *Kalberhorn* (ou *Corne du veau*) auquel se rattache une singulière tradition, pour atteindre de là par une montée rapide, mais pourtant praticable aux montures, le col du *Pinter*, dit aussi *Col de Cunéaz*, du côté d'Ayas (on y jouit d'une belle vue sur le Mont-Blanc et quelques autres montagnes plus éloignées sur la gauche). On descend par le vallon de Cunéaz, qui aboutit à la route communale d'Ayas au hameau de *Champoluc* ou *Champolôueik*.

On peut aussi depuis Cunéaz, côtoyer à droite pour aller aboutir à *Saint-Jacques d'Ayas*.

En deux heures du Col du Pinter on peut faire l'intéressante ascension du *Grauhaupt* ou *Tête grise*, dit aussi à Ayas *Gréno*. On prend à droite par



Notre-Dame des Neiges. — Le Mont-Rose.



l'arête, on gravit quelques rochers sans difficultés pour arriver à un premier plateau, où l'on rencontre ordinairement de la neige. On peut de ce plateau tourner un peu à droite pour aller sur le Bec du *Pinter*, d'où l'on voit fort bien la vallée de Gressoney. Après avoir traversé le plateau en diagonale, on continue l'ascension par l'arête jusque vers la sommité, que l'on atteint en tournant un peu sur le versant de Gressoney pour traverser une corniche de rocher. C'est le seul point de l'ascension qui puisse exposer aux vertiges ; on doit améliorer ce passage.

On jouit du haut du Grauhaupt d'un immense panorama et les touristes peuvent y recueillir quelques plantes rares. Un bon montagnard peut redescendre directement par le versant de Gressoney dit *Schelbetebèrg* et delà à *La Trinité* par l'*Hunds-trit* ou *pas du chien*, sur la gauche: ou bien côtoyer les grandes parois à droite par le petit sentier du *Tiaz pass* pour revenir à la chapelle d'Albenson et delà faire retour à Gressoney par le cassecou de cette descente jusqu'à Chamonal.

Entre le grand col de la Ranzola et celui du Pinter il existe encore deux ou trois passages sur l'arête ; ils ne sont généralement fréquentés que des chasseurs et des bergers. Un, le *Pas de Mascogna*, aboutit à Ayas dans le long et étroit vallon de ce nom ; les autres conduisent à Brusson au sommet des pâturages de Palasina.

3. Col de Betta Furca (2633 *m.*) **conduisant à Saint-Jacques d'Ayas** (*cinq heures de marche depuis La Trinité*).

A une demi-heure de distance de Gressoney La Trinité, on passe sur la rive droite du torrent du Lys ou Hellex pour se rendre à un petit hameau sur un tertre. On peut traverser le torrent ou sur le pont en bois ou, quelques pas au-dessus, sur la roche qui forme un pont naturel. Du hameau on trouve un sentier qui grimpant par la forêt vous conduit à une petite chapelle au fond des pâturages des châlets. De cette chapelle on jouit d'une vue magnifique sur les glaciers du Mont-Rose et sur la vallée de Gressoney. On suit le sentier des châlets au milieu des pâturages jusqu'au col, qui marque la limite entre Gressoney et Ayas. Du col, la vue est assez insignifiante, elle est beaucoup plus belle de la chapelle.

L'on descend par la pente légère des chalets jusqu'à Résy, au-dessus de Saint-Jacques d'Ayas. De Résy, on se rend en 30 minutes à Fiéry, à l'*Hôtel des Cimes blanches*, à l'entrée de la vallée de ce nom.

On peut ou suivre le sentier de la forêt en dessous du village et arriver au torrent de Verraz par une descente des plus rapides — c'est le chemin des piétons ; ou prendre sur sa droite le sentier plus long et moins rapide, où passent les montures.

4. Pas de Bettolina.

Plus au nord que le col de Betta se trouve le *Pas de Bettolina*. Il faut de Gressoney monter jusqu'au châlet de *La Cour du Lys*, delà monter par les rochers sans difficultés au nord du pic de Bettolina et descendre sur Fiéry par la *Combe de Verraz*. Ce passage est plus long que le précédent, mais il est de beaucoup plus intéressant à cause de la vue continuelle dont on jouit des glaciers du Mont-Rose.

5. Col du Rothorn et ascension du Rothorn (2539 *m.*).

De la chapelle de Sainte-Anne, au fond des châlets de Betta, on prend à sa gauche, en côtoyant des pâturages et des rochers pour se rendre au col du Rothorn, faire l'ascension du pic du Rothorn (cinq heures et demie de Gressoney), d'où M. De Saussure est allé étudier ce versant du Mont-Rose, et descendre par les châlets de Gontenery, par le petit hameau de *Souzun*, ensuite par la forêt sur le hameau de Frachey, où l'on joint la route d'Ayas et d'où l'on peut se rendre en 1 heure à Fiéry et en 1,30 à Ayas.

6. A Andorno par la Grande Mologna.

On se propose, pour faciliter cette excursion qui exige actuellement huit heures de marche assez pénible, de construire un chemin à mulet depuis Gressoney jusqu'à *Piè di Cavallo.* On quitte la route de Pont-Saint-Martin à Lomatta, et l'on prend dans la forêt un sentier rapide, qui conduit aux pâturages et au plan de Loo, on descend dans le petit vallon de Loo, on traverse encore une petite dépression de la montagne au sommet du vallon de Niel pour remonter de là au col qui se trouve au couchant de la pointe des *Tre Vescovi* (*Trois Évêques*), dont on peut faire facilement l'ascension en trois quarts d'heure, et de là on descend facilement pour rejoindre la route de la petite Mologna, fréquentée même en hiver.

On appelle le pic au levant de la *Gran Mologna*, *punta dei Tre Vescovi*, parce que ce pic confine à trois diocèses: Aoste, Biella et Novara, comme il se trouve un autre pic du même nom sur Lillianes, parce qu'il confine à Aoste, Ivrea et Biella.

La construction de la route muletière projetée entre le syndic de Gressoney et le Club Alpin de Biella justifiera le choix des Biellais pour établir leur succursale alpine à Gressoney.

7. Col de Valdobbia (2548 *m.*) **pour Riva et Alagna** — (*Six heures et demie de marche à mulets*).

On passe sur la rive gauche de l'Hellex, on redescend jusqu'au hameau de Werdobbia, d'où l'on prend à gauche par une montée rapide en zig-zags; au sommet de la côte on traverse sur une corniche de rochers (belle vue) pour entrer dans le vallon; l'on dépasse quelques châlets et depuis que l'on a passé le petit torrent, l'on reprend la montée par un sentier rapide et rocailleux qui conduit au col, où il y a un hospice fondé par le révérend chanoine Sottile de Novara et habité toute l'année.

Le but de cette fondation était de secourir les Valsésians qui passaient nombreux par ce col lorsqu'ils émigraient, et lorsqu'ils rentraient en automne dans leurs foyers.

L'ouverture des routes et des chemins de fer a rendu les passants beaucoup plus rares sur ce col pendant la saison dangereuse.

En 1871 on y a installé un observatoire météorologique où les observations se continuent toute l'année sous la haute surveillance du Club Alpin de Varallo.

La descente sur Riva d'Alagna, indiquée par des jalons placés de distance en distance sur la route pour l'hiver, est d'abord très-rapide jusqu'à la jonction du sentier du Val Macagno ; depuis là elle devient plus modérée. On descend du col à Riva en 3^h,30.

NB. — Depuis le col de Valdobbia on peut faire en cinq heures l'ascen-

sion du Corno Bianco (3317 m.) en passant par l'Alp Rizzolo. (Voir dans les bulletins du *Club Alpino italiano* la belle description de cette course par M. l'abbé Carestia de Riva).

8. Promenade à Gressoney La Trinité (1h,30 *m.*).

Le village de Gressoney La Trinité se trouve à l'altitude de 1663 m.

On sort de Gressoney au nord, et l'on s'avance pendant trois quarts d'heure au milieu d'une plaine de belles prairies, au milieu desquelles se mirent de magnifiques maisons blanches, et l'on a toujours devant soi la vue imposante des glaciers du Lyskamm. La route monte ensuite par quelques lacets pour arriver à Castell.

Le torrent est profondément encaissé, et mugit en se débattant contre les rochers; en se retournant pour monter sur le petit mamelon de Castell, on a un magnifique coup d'œil sur la plaine de Gressoney fermée par le Mont-Néri.

La route continue à niveau pour vingt minutes, au bout desquelles une dernière montée conduit à la chapelle de Saint-Grat, où les deux paroisses de Gressoney se rendent processionnellement en pèlerinage tous les vendredis du mois de mai, en suite d'un ancien vœu. On remarque dans cette chapelle un beau crucifix au maître-autel. De là en 1[2 heure par la prairie on arrive à La Trinité, située comme Saint-Jean au centre d'une magnifiqne prairie.

On trouve à La Trinité une modeste auberge : *La Cantine des Alpes.* Depuis 1874 on y a placé quatre lits fort propres dans de modestes et reluisantes chambrettes.

La promenade à Gressoney La Trinité est recommandée à ceux qui n'auraient pas le courage d'arriver jusqu'au glacier.

9. Col d'Ollen (2912 *m.*) **pour Alagna** (8 *heures*).

Depuis Gressoney La Trinité on continue la route communale jusqu'à Orsia, où l'on voit près de la Chapelle un jalon indicateur marquant à gauche : Route de Betta, et à droite : Route d'Ollen. A Orsia il y a une petite auberge, tenue par Squinobal, où pourraient dormir ceux qui venant de Betta et ne voulant pas descendre jusqu'à Gressoney, voudraient traverser le jour suivant le Col d'Ollen ou autre col.

Le chemin au col monte à droite par des prairies jusqu'à l'Alp de Gabiet, où l'on voit un petit lac; la route continue pendant une demi-heure en tournant plutôt sur la gauche jusqu'à un petit plateau, en vue des *huttes* de la minière d'or de la famille Vincent.

Là se divisent les deux chemins du Col du Lys et du col d'Ollen. Pour le Col d'Ollen, on prend à sa droite et l'on se dirige vers la baisse de la montagne que l'on aperçoit déjà. C'est le col. On y jouit d'une très-belle vue sur toute la chaîne du Mont-Rose ; on parle d'y construire une petite auberge pour la saison des courses alpestres. Le col se trouve entre le Corno del Camoscio ou Gemstein, et le Corno Rosso.

On peut en 1[2 h. faire l'ascension du Corno del Camoscio, d'où la vue est supérieure à celle du Col.

La descente sur Alagna est très-rapide. Dans 1h,45 on descend à l'Alp Laglietto et de là en 1h,15 à Alagna ; mais pour la montée d'Alagna au Col, il faut 4 heures.

A Alagna se trouve un fort bon hôtel: *Albergo del Monte Rosa*, tenu par Guglielmina Joseph, et de fort bons guides reconnus et recommandés par le Club Alpin de Varallo. Parmi les meilleurs guides se distingue un des fils du maitre d'hôtel, portant aussi le nom de Joseph.

10. Autres cols entre Gressoney et Alagna.

Quoique les cols les plus fréquentés des touristes pour se rendre de Gressoney à Alagna soient les deux grands cols de Valdobbia et d'Ollen, où peuvent passer les montures, il existe encore quelques autres passages, plus connus des chasseurs que des touristes, ce sont:

1° Le *Passo del Suber*. On monte jusqu'au lac de Gabiet et de là directement sur l'arête où se trouve le col qui conduit dans le bras nord du Val d'Otro;

2° Le *Passo dell'uomo storto*. Ce col est plus élevé, mais il est plus court que le précédent. La montée du côté de Gressoney est très-rapide. On descend dans la branche sud du Val d'Otro, qui s'ouvre sous Alagna;

3° Le *Passo de Rizzolo*, entre le Corno Bianco et le Valdobbia. Ce col peut présenter un avantage à ceux qui veulent effectuer l'ascension du Corno Bianco;

Depuis Rizzolo Alp, cette ascension n'exige plus que 2 heures et $^3/_4$.

4° Le *Col de Loo*. On suit la route du Col de la Mologna jusqu'au plan de Loo, d'où l'on se dirige à gauche au petit col, marqué par une croix. On descend à Rassa;

5° Le *Pas de Valdobbia* ou Valdobbiola, non loin du Grand Col;

6° Le *Col delle Piscie* (3162 *m.*) au nord du Col d'Ollen.

On suit la route du Col d'Ollen et du Col du Lyskamm jusqu'aux minières des Vincent, qui se trouvent à la base du Hohes Licht, sur lequel se trouve la cabane Linty pour faciliter l'ascension des pics du Mont-Rose.

De là on monte vers la base du glacier d'Indren pour atteindre sur la droite le col qui s'ouvre entre les glaciers d'Indren et d'Embours sur l'arête qui part de la Pyramide Vincent et sépare le Val du Lys du Valsesia. Sur ce col se trouvent les restes d'une petite hutte en pierres où les frères Schlaginweit de Berlin passèrent quatorze jours en 1851 pour suivre leurs observations scientifiques. On laisse à droite le Corno del Camoscio et l'on descend par une descente fort roide à l'Alp delle Pile par la vallée, ou bien passant au pied du Mont d'Ollen, on vient rejoindre le chemin du Col d'Ollen, dans la vallée de ce nom.

11. Châlet de la Cour du Lys (2066 *m.*) 3 *heures.*

Les touristes qui se rendent à Gressoney et qui n'ont pas intention d'entreprendre de grandes excursions, doivent, au moins, faire une visite au pied du glacier qui descend du Lyskamm et qui s'avance majestueusement dans la vallée. Ils pourront là se faire une idée des glaciers, de leur travail, des moraines, des séracs et des autres phénomènes que présentent les glaciers. En trois heures on peut se rendre à dos de mulet au châlet de la Cour du Lys, en dessous duquel se trouve une belle maison de M. le baron Peccoz. On peut de là faire diverses ascensions sur les pics inférieurs environnant, comme le Nez (die nase à 3630 *m.*) où l'on trouve quelques fleurs en été, le Telehenhorn, le Hohes Licht, etc., etc.

12. Cabane de refuge sur le HOHES LICHT (3546 *m.*)

La distance de Gressoney à Zermatt étant trop grande pour pouvoir exécuter le même jour le passage du col du Lyskamm et descendre à Zermatt dans des conditions favorables, ou bien faire l'ascension de la Vincent Pyramide ou de quelques-unes des nombreuses cimes du Mont-Rose, les touristes qui désiraient faire ces grandes excursions devaient déjà se résigner à aller coucher à l'Alp de *Gabiet*. M. Linty Sébastien, propriétaire de l'hôtel du Mont-Rose et syndic de Gressoney, considéra que ce châlet était encore trop éloigné pour pouvoir faire des excursions sur le glacier et des ascensions sur les pics, quand la matinée est la partie de la journée où la route est le plus facile sur les neiges et les panoramas les plus beaux sur les monts, parce que les vapeurs ne se sont pas encore élevées dans l'atmosphère, et il fit construire à ses propres frais une cabane de refuge en bois sur le haut du *Hohes Licht*, au pied du glacier qui mène au col en deux heures et demie, et d'où l'on peut facilement faire l'ascension de la Vincent Pyramide pour y jouir encore des premières heures de la journée.

Cette cabane a été solennellement inaugurée le 2 août 1875 par une nombreuse comitive de touristes italiens. Elle est en bois de sapin, toute goudronnée dans sa partie externe ; elle mesure deux mètres de longueur sur deux mètres et demi de largeur ; on a disposé pour pouvoir y superposer deux lits ; dans la saison des courses elle sera fournie de deux matelas. Cette cabane est adossée à la roche, dans un angle rentrant qui la préserve de deux côtés du vent ; l'entrée regarde le sud-ouest. On a cru bien faire en prenant la précaution d'y mettre une serrure. Ceux qui desirent profiter de cette cabane doivent en demander la clé: à Gressoney, à l'hôtel du Mont-Rose; à Alagna, à l'hôtel *Guglielmina* du Mont-Rose, et à Zermatt, à l'hôtel du *Riffel*. Les guides serviront pour l'échange et le retour des clés.

Pour se rendre à la cabane on suit la route du Col d'Ollen, jusqu'à l'Alp de Gabiet ; on traverse le torrent, on tourne à gauche vers l'Alp de Lavez, on suit les pâturages, bientôt on arrive à un plateau au fond duquel, à droite, on voit la mine d'or de la famille Vincent. Du fond du plateau on donne un détour à gauche pour arriver à une petite terrasse d'où l'on reprend plutôt à droite sur une roche à gradins réguliers et faciles. En haut de cette montée on voit une immense ardoise que l'on a dressée sur la roche au-dessus de la cabane et où avec du goudron l'on a dessiné l'armoirie du Club Alpin italien. On s'y rend par un rocher schisteux à pente légère.

En allant passer la nuit à cette cabane, on abrége de six à sept heures la journée du lendemain pour passer le Col du Lys ou faire quelques ascensions sur les cimes du Mont-Rose. En prenant pour point de départ la Cabane Linty, on peut effectuer toutes les ascensions sur les pics du Mont-Rose, que l'on ne faisait jusqu'ici que du côté suisse, en prenant pour point de départ l'hôtel du *Riffel*, à deux heures de distance de Zermatt.

13. Col du Lys, Lysjoch ou Silberpass (4344 *m.*).

Le col du Lys, le plus élevé des Alpes, car il n'est inférieur que de 294 mètres au Mont-Rose et de 466^{m} au Mont-Blanc, s'ouvre à l'ouest de la Pyramide Vincent (4211^{m}) du côté de l'Italie, et sur la Suisse il s'ouvre sur l'arête qui forme la limite du Grand plateau, entre la *Parrot Spitze* à l'est

et la *Ludwigs Hœhe* (4538m) à l'ouest. La vue est un peu limitée au fond par la Pyramide de Vincent; au nord entre le Mont-Rose et le Lyskamm, on aperçoit, outre un certain nombre de glaciers et de pics du Mont-Rose, quelques-unes des montagnes les plus hautes et les plus belles du Valais et de l'Oberland; mais un peu plus bas, sur le versant italien, on découvre une vue admirable sur la chaîne qui court entre la France et l'Italie et de laquelle s'élance à une distance considérable la noble pyramide du Mont-Viso, sur la grande plaine du Piémont, où l'on distingue, dit-on, la ville de Turin, on aperçoit même les Alpes Maritimes, et, par un temps parfaitement clair, la Méditerranée? (Joanne). Ce col, quoique le plus élevé des Alpes, n'offre pas de difficultés sérieuses.

De la Cabane Linty au Col 2h,15, aux rochers de Blattje 2h,30, à l'hôtel du Riffel 2 heures.

14. Col de Félik ou Félikjoch (4000 *m.*).

Ce col a été découvert en 1861 par MM. Mathews et Jacomb. C'est une course difficile qui exige une forte journée de marche de Gressoney à Zermatt. Du châlet de Cour du Lys on grimpe la moraine ouest du glacier du Lyskamm, d'où l'on monte par une ravine sur des pentes qu'il faut gravir pour arriver au pied du Félikhorn; on remonte le glacier de Félik en se tenant bien sur la gauche pour arriver au col, dit d'abord Col des Jumeaux ou Zwillingsjoch, à l'ouest du pic de Castor, un des Jumeaux. La vue est splendide sur toute la chaîne des Alpes; on descend par le glacier des Jumeaux et l'extrémité du glacier de Grienz pour retrouver le sentier du Col du Lyskamm qui conduit au Riffel.

II.

VALLÉ DE CHAMPORCHER.

De Bard à Champorcher.

Bard est décrit dans la Vallée centrale (Pag. 133)

On traverse la Doire sur un pont en pierres fort étroit, et l'on se trouve aux usines de raffinages pour le cuivre d'Ollomont, fondu à Valpelline. Ces usines appartiennent à la Société Simonis et Cornelissen. On laisse le village d'Hône à sa droite, et l'on suit jusqu'à Champorcher la route des chasses royales, construite en 1861 et 1862. Cette route n'ayant pas été bien soignée, se trouve déjà dans un triste état de dégradation; les Communes qui en profitent, devraient au moins savoir la maintenir, ce serait leur intérêt bien entendu; la vallée est déjà assez triste sans que les difficultés de la route s'en mêlent.

Après avoir dépassé la plaine d'Hône, le chemin monte par une pente rapide jusqu'au hameau de Charvaz, où se sépare de la route le sentier à

traineaux que l'on a construit pour conduire à Bard les belles ardoises extraites de la carrière en dessus du village de Courtil.

Depuis-là la route traverse trois ou quatre grands ravins par une pente modérée et en une heure et demie, vous trouvez la chapelle du Gond qui est à quelques centaines de pas du village de Pont-Bozet.

Pont-Bozet (760 m.) est une espèce de triste bourgade enfoncée au milieu des montagnes et ombragée par d'énormes châtaigniers. Vous y voyez les hameaux dispersés et comme suspendus aux flancs de la montagne. L'air et l'eau y sont bons et la population laborieuse et svelte. Pont-Bozet doit son nom au pont qui rallie les deux versants de la Commune, le village le plus important de l'autre versant s'appelant Bozet. Il y avait autrefois une fabrique, et un haut-four, vous n'en voyez plus que quelques ruines: on y a fait des champs et des jardins à la place.

De Pont-Bozet on peut se rendre à Vert de Donnas par les sommités du bassin de Rétempio, et en Valchiusella par le col de Dondagna, facile mais très-peu fréquenté.

En sortant de Pont-Bozet, on continue toujours sa route sur le même versant de la vallée, on traverse les petits hameaux de La Châtaigne, Pià-lo-mont (au pied du mont), Tramezère (entre les eaux), Savin et La Place, puis l'on traverse un ravin qui marque la séparation de Pont-Bozet et de Champorcher, et l'on arrive au *Saleret*, premier hameau de Champorcher. L'on est resserré entre deux hautes montagnes, qui laissent voir vers l'azur du ciel leur blanche petite chapelle, La Borney à gauche et Barmelle à droite.

La route continue à monter, elle gravit par deux détours le rocher du *Grand échellé*, au sommet duquel il y a une chapelle solitaire perchée sur un abîme. L'horizon s'élargit et s'étend, l'on voit à sa gauche le vallon de la Lègne et devant soi la vallée de Champorcher jusque vers les sommités de Cogne, le bec de Rati domine le panorama. L'on traverse bientôt les fertiles prairies du *Meillé* (lès abeilles y prospèrent), et l'on arrive devant la pauvre chapelle de Vignerausa, à laquelle se rattache une singulière tradition. Cette chapelle, acculée contre le terrain, a un petit et étroit conduit couvert tout autour pour la préserver de l'humidité. Une fille priait devant cette chapelle avec toute l'ardeur de ses vingt-deux ans: *Notra Dama de Vignerausa, quand sari-tzo épausa?* — Un berger, caché dans le canal répondit d'une petite voix flutée: *Jami, Jami, lo gran-Jami.* — Croyant que c'était l'enfant Jésus qui parlait, elle lui dit toute dépitée: « Tais-toi, petit étourdi, laisse parler ta mère qui en sait plus long que toi. »

La route continue à monter entre les champs et les clapeys, on dépasse l'oratoire de Gallina, et l'on arrive à la *Croix de Rafort*. Dans cinq minutes, en contournant le vallon, on est au chef-lieu où une modeste auberge peut vous fornir les choses les plus indispensables à des prix plus que modérés.

Champorcher (1421 m.) présente le peuple le plus vif, le plus impressionnable, le plus prime-sautier de la vallée d'Aoste; c'est, je crois, le peuple où le sang salasse s'est conservé le plus pur.

La vivacité du langage répond bien à ces caractères physiologiques.

La vallée de Champorcher n'a jamais été bien étudiée par les touristes qui se contentent de la traverser en toute hâte en se rendant de Cogne à Bard ; ils règlent alors leur temps de façon à ne partir de Cogne que pour arriver tout juste à Bard à temps pour ne pas manquer la *Diligence.* Je crois pourtant que si elle n'offre pas un attrait et un intérêt suffisant aux *grands grimpeurs*, elle doit en offrir un immense au botaniste et au géologue. L'agriculture est fort en honneur dans ce pays.

Près de l'église se trouve une ancienne tour carrée, seul vestige du manoir des antiques seigneurs barons de Champorcher.

On peut aller visiter tout en dessous de l'église un singulier travail de l'eau tombant en cascade sur la pierre ; c'est une immense cuve ronde dite à Champorcher : *goïlle dou portzet.*

A) De Champorcher à Verrès par le col de Plan-Fenêtre.

On redescend par la route ordinaire jusqu'à la chapelle de Vignerausa, on prend le chemin à sa gauche, celui-ci vous conduit à travers les champs au hameau du Grand-Rosier et de là par une montée rapide on arrive au col, où l'on trouve des anciens retranchements. Une vue magnifique de la vallée de Challant et surtout du Mont-Cervin et du Monte-Rose. La descente est très-rapide jusqu'à Issogne. On descend d'abord par la forêt (ne pas boire à la petite fontaine) puis au milieu de blocs énormes de rochers, on arrive à la *Montagnette*, de là à un petit plan dit *Pianfey*, où commencent les châtaigniers, ensuite au milieu de châtaigniers gigantesques, on atteint le fond de la descente rapide à la chapelle de Botzet, on continue la route par des prairies trop ombragées pour être fertiles, on passe devant le château d'Issogne, on traverse la Doire et par les beaux prés de Grange-neuve on arrive à Verrès. Cette course est de 3 heures 1[2.

On pourrait encore de Champorcher monter au châlet de l'Arcomy et descendre à Issogne par le vallon de Vesey. On rejoint la route précédente sous les masures de Pianfey.

B) De Champorcher à Champ de Praz.

On monte directement du chef-lieu au Gontier, on traverse le vallon, on passe près de l'Arbussey, on suit la route à gauche jusqu'au village du grand Montblanc. De là on monte en ligne droite dans le vallon de Vernoille, en haut duquel se trouve une croix qui marque la séparation des deux communes de Champorcher et de Champ de Praz. C'est le col. L'on descend un premier châlet du *Pesonet,* tout près d'un lac ; de là par des rochers et des plateaux marquant le lit d'anciens lacs à *Cousse*, d'où l'on dégringole par une série de roches moutonnées, intercalées de plateaux dans un grand plan marécageux au bord duquel se trouve un châlet. On dirait qu'après chaque glissade le long d'un rocher, l'eau hésitait, se reposait, reprenait haleine et méditait avant de se hasarder à aller rouler et se débattre encore dans d'autres ravines et d'autres précipices. Depuis le châlet, on suit un petit sentier jusqu'à la *Serva*, entrepôt, dépôt du minerai d'un filon exploité par M. Mongenet, et où l'on trouve sous un cadran solaire cette inscription : *Vitta omnis sicut Hombra fluit*, 1868. Ce qui est mieux que l'inscription, on trouve du pain et du vin à la Serva, quand il y a le facteur de M. Mongenet. Depuis-là au milieu des pierres, des ravins et des préci-

pices on a les agréments et les désagréments des chemins à traineaux jusqu'à Champ de Praz.

Le touriste sera tenté de faire l'ascension de quelques-unes des cimes qui se présentent si abruptes, si sauvages et si sourcilleuses, mais cette ascension est plus facile du côté de Pontey, de Chambave ou de Fénis, d'où ces cimes sont méconnaissables pour celui qui les a examinées du vallon désolé de Champ de Praz.

Le géologue et le minéralogiste ont une riche moisson à recueillir au milieu des roches et des ravines de Champ de Praz.

NB. — Il y a encore un autre col au levant de celui de la croix de Vernoille, il conduit d'abord à quelques misérables châlets et de là par de petits moyens et les hameaux de Zetta, Chevrère, etc., il vient rejoindre le chemin précédent en dessus de la grande ravine (intéressante pour le géologue). Il est moins intéressant que le précédent, quoique l'horizon soit plus étendu.

A une forte heure au-dessus de Champ de Praz, le chemin des traîneaux se divise ; une branche monte à force de zig-zags sur un dos qui divise deux vallons, arrive au village d'Hérin, et monte de là au filon de cuivre actuellement en exploitation et qui appartient à la Société italienne qui possède aussi le filon et la laverie de Saint-Marcel.

Les galeries sont intéressantes à visiter.

Le bassin du village d'Hérin et du filon est le moins laid de Champ de Praz, mais l'eau y fait souvent défaut. Anciennement un ruisseau y conduisait l'eau du Chalamy à force d'arches à travers les monts, et cette eau allait ensuite fertiliser quelques bandes de terre perdues au milieu des précipices qui dominent le village de Viérin. On ne voit plus actuellement que quelques vestiges de ce canal audacieux.

Champ de Praz est très-riche en filons de toute sorte, mais les habitants y sont pauvres, et ont l'air à moitié sauvage, les maisons sales et l'agriculture négligée. Ces habitants se contentent d'être traineurs de minerai ou porteurs de charbon. Si les sommités, en dehors de quelques pâturages perdus au milieu des rochers, se refusent à la culture, le fond de la vallée, surtout le mamelon sur lequel s'élèvent l'église et le chef-lieu, pourrait s'améliorer de beaucoup. Pour la plaine, on craint trop les terribles inondations du torrent Chalamy ; il n'y a que le quartier de Viérin qui soit bien cultivé et soigné.

De Champ de Praz on peut se rendre à Verrès par le pont dit de Champ de Praz ou à Saint-Vincent par le pont de Mont-Jovet.

C) De Champorcher à Aoste par Fénis.

On suit la route précédente jusqu'au *Pesonnet*, de là on tourne à gauche, en remontant tant soit peu, on passe près du lac long, du lac blanc, du lac gelé, du grand lac, et l'on se trouve sur une arête gazonneuse qui sépare Champ de Praz de Fénis. L'on descend au *Savoney*, premier châlet de Fénis, et l'on continue la descente par la vallée jusqu'au plan de *Clavalité*. On prend alors à sa gauche la rapide montée, dite des *racards*, à cause des maisons en bois que l'on aperçoit au sommet. De là, se tenant toujours sur la gauche, on descend par les châlets et les hameaux de Seyssogne et de

Plou à Saint-Marcel; d'où l'on gagne la *laverie* ou *fabrique*, on traverse le pont, et l'on se trouve sur la route nationale d'Aoste.

C'est le chemin le plus court de Champorcher à Aoste. Un bon marcheur peut faire ce trajet en sept heures.

NB. — Deux autres passages conduisent de Champorcher à Fénis:

1° On monte jusqu'aux châlets de Dondenna, de là on prend à sa droite par la côte de la *Gran-Rossa*, on passe au pied du Mont de Logne, et l'on rattrappe la route précédente au *gran lac ;*

2° On monte par la route royale des chasses depuis Dondenna jusqu'au plan de l'*Incéta*, où cette route se bifurque, on prend la ligne à droite, on traverse le torrent et à la seconde bifurcation de le route, on suit les lacets à gauche. Ils conduisent sur l'arête du *Grand Rafray*, poste de chasse, et l'on rejoint bientôt la route précédente au *Savoney*. C'est le col du Mussaillon.

On pourrait encore prendre à droite l'embranchement de la route, que l'on voit aller se perdre entre deux hautes montagnes et faire l'ascension de ces deux pics; mais c'est plus penible.

Il n'y a encore aucune relation d'ascension sur ces montagnes.

D) De Champorcher à Cogne.

On prend la route au couchant du chef-lieu jusqu'au village du Chardonney, qui forme un magnifique bassin d'une culture très-soignée.

On traverse le torrent et aussitôt, au lieu de continuer la route, on prend à droite le petit sentier qui monte dans la prairie, à la droite d'une petite maison en bois (grenier). En haut de la prairie, on retrouve un petit chemin qui vous transporte de nouveau de l'autre côté de l'eau et l'on continue la montée sur un chemin à escalier avec des abîmes en dessus et en dessous. Si l'on a un guide du pays (d'ailleurs inutile) il fera remarquer plusieurs croix tracées à la pointe sur la montagne, et que l'on distingue actuellement à grand'peine. Ce sont les *croix des morts*. Des jeunes gens allant terrer au printemps les prairies situées sur la montagne et trouvant la neige si belle, voulurent se procurer le divertissement d'une glissade, plaisir si cher aux montagnards. Malheureusement la neige était trop dure, ils ne purent s'arrêter à temps, et ils tombèrent de la hauteur sur la route et de là roulèrent jusqu'au torrent. Au sommet de cette montée dite l'*Échelette*, on est tout surpris, en arrivant aux premières maisons, de trouver devant soi une immense étendue de magnifiques prairies, dont on ne voit pas la fin. On continue ainsi la route sur ce gazon serré, admirant les montagnes qui encadrent la vallée. On voit çà et là de petites maisonnettes au milieu des prairies. Bientôt on retrouve la route des chasses royales, qui passe dans la forêt de l'autre côté de la vallée, mais dont les lacets aurait rendu la durée trop longue; on ne la suit que quelques pas, en premier détour qu'elle fait on continue le sentier de la prairie. En cotoyant le dos qui permet d'apercevoir les premières maisons de Dondenna se trouve une excellente fontaine, où l'on peut se désaltérer sans danger; elle descend au milieu de grandes herbes jusque sur la route.

L'on entre dans le joli bassin de Dondenna, dont les nombreuses maisons forment presque un village. On y trouve généralement du lait excellent; quelques particuliers pourtant se refusent à en vendre.

Après avoir traversé le pont pour arriver aux châlets, on pourrait continuer sa route par le sentier de la prairie; mais il est mieux de prendre tout-à-fait à gauche la route royale pour aller visiter la maison de chasse du Roi, qui est cachée, à cinq minutes de distance, dans un creux charmant que les habitants appellent *lo pian di Beusè.*

On continue de là par la route de chasse jusqu'au plan de l'*Incéta*, où cette route se divise, on prend la ligne à gauche, sans traverser le torrent. Au bout du second plan que l'on rencontre, avant de traverser l'eau, on quitte la route royale, et l'on monte par un espèce de petit sentier à peine tracé à gauche, pour aller visiter le *lac Misérin*, situé tout au milieu des gazons. C'est une des localités les plus calmes, les plus paisibles et les plus poétiques que l'on puisse rencontrer dans les Alpes. Sur le bord du lac s'élève la pauvre petite chapelle de Notre-Dame aux Neiges, où le peuple de Champorcher va processionnellement le cinq août de chaque année, et où se rendent en grand nombre les habitants du Valsoana, venant par le col de *Laris.* On côtoie des pâturages entremêlés de clapeys pour reprendre la route de chasse qui conduit au col (2831 m.), où l'on arrive en une heure depuis le lac. Du col (poste de chasse), on jouit d'une magnifique vue de la Grivola et du Grand Paradis, et l'on se trouve en face du col de Lauzon, échancrure presque à égale distance de la pointe de la Grivola et de celle de l'Herbetet.

On peut aussi faire l'ascension en une heure de la pointe Costazza qui se trouve à sa gauche, en montant presque partout par l'arête, sauf aux deux anfractuosités qui séparent les deux becs qui se trouvent sur sa route, et où il est plus court de passer sur le versant de Cogne.

La pointe Costazza paraît accessible de plusieurs côtés.

Pour la descente à Cogne, on pourrait prendre à droite par Ponton en dessus des rochers pour se rendre aux châlets du Pianaz; ce chemin est préférable lorsque la neige remplit encore le vallon de Pératza.

Il est mieux de suivre la route royale jusqu'au Brouillot. Comme depuis le Brouillot cette route donne un grand détour à gauche pour aller recueillir la route du Bardonney, il faut descendre au Chavanis, traverser le torrent d'Urtier, et suivre le sentier qui conduit au Crêt (plantes rares, entre autres *Æthionema Thomasini* sur le roc, à droite de la chapelle) et de là aux Goilles, où l'on rejoint la route royale qui conduit à Cogne. (V. *Cogne*).

NB. — 1° On peut aussi se rendre à Cogne par le col de Pontonnet. On traverse le torrent de Champorcher au Plan de l'*Incéta*, et l'on prend le vallon qui conduit au nord de la Tour de Ponton, d'où l'on descend par le Pianaz rejoindre la route précédente au Chavanis.

2° Ou par la baisse de Peratza. Au lieu de prendre la dernière montée du col de Fenêtre, on grimpe sur les nevés et les clapeys à sa gauche, on passe au midi de la pointe Costazza, et l'on rejoint la route précédente au Brouillet. Ce dernier col offre une vue sur la plaine de Turin.

G) De Champorcher en Valsoana: 1. Col de Laris.

Depuis le Chardonney on suit la route de chasse qui à travers la forêt monte jusqu'au joli bassin de Prarion et de là continue à serpenter au milieu de mélèzes et de buissons de rhododendrons.

Aux premières maisons que l'on voit à gauche un peu en dessus de la route, on quitte celle-ci pour aller passer devant ces maisons et s'engager dans le beau vallon de Laris, en haut duquel se trouve le col sur une espèce de plaine recouverte de pierres plates désagrégées, sorte d'ardoise, qui ne fatiguent nullement la marche. De là on descend en 1^h,30 à Pianprà jolie plaine, ancien lit de lac; puis à Valprà et de là à Ronco. Route facile.

Ou bien on monte jusqu'au campement royal de Dondenna, on prend à gauche la route de chasse des *Peindeints*, et se tenant toujours sur la gauche, on côtoie les sommités de Laris, et l'on arrive au col sans fatigue.

Autrefois les habitants de Cogne conduisaient par ce col et celui de Fenêtre leur riche minerai de fer à Pont en Valsoana.

On voit encore à Dondenna la maison d'entrepôt, où ils faisaient reposer leurs mulets. Et actuellement que la route d'Aymavilles à Cogne est ouverte aux petites charrettes le filon dort et dépérit ! !

2. Col de Perausa.

Du chef-lieu on descend par la route ordinaire jusqu'aux premières maisons sous la route en dessous de la chapelle de Vignerausa.

Là on prend à sa droite, on traverse les hameaux de Loré et de Vérana, on traverse le torrent sur un pont en bois, et l'on monte jusqu'à la chapelle de *L'outrelève* (*en de là de l'eau*). De là on continue à monter dans le vallon de la Lègne par un petit sentier à travers les clapeys et les pâturages, on traverse le torrent de la Lègne ; au sommet d'une montée on trouve un vieil oratoire, dit de Saint-Antoine, sur un roc. Un peu en de là de l'oratoire, on traverse de nouveau le torrent et aux premières maisons que l'on trouve à sa droite, on prend directement la rapide montée à droite qui conduit aux châlets de *Pérausa* (*pierreuse*), d'où en 1[2 h. on se rend à l'*entaille* de la roche, que l'on voit du châlet, et qui forme le *col de Perausa*. De là un petit sentier conduit par les pâturages à Valprà.

De Champorcher en Valchiusella par le col de la Lègne, ou des Corni.

On suit la route du col de Perausa jusqu'à l'oratoire de Saint-Antoine, et de là on continue par le centre du vallon jusqu'au haut du col que l'on voit fort bien de la route que l'on suit.

III.

VALLÉE DE CHALLANT ET D'AYAS.

« Cette vallée s'étend dans la direction du midi au nord sous la figure d'un S bien délié. Elle s'ouvre à Verrès (417 m.), et aboutit au pied des glaciers de Verraz et de la Ventina dans le massif du Mont-Rose. Sa longueur n'est pas moindre de 35 kilomètres. Elle renferme les territoires de quatre communes : les deux Challant, Brusson et Ayas..... Cette vallée pré-

sente dans chacun de ses détours un aspect différent. » (Géographie de la *Vallée d'Aoste*).

Comme la vallée change d'aspect, le caractère et les mœurs des habitants changent aussi, ils ne conservent de commun que l'usage d'une lourde chaussure en bois appelée *Sabots*, chaussure malcommode, mais fort hygiénique pour l'hiver et pour les temps pluvieux et humides.

Les habitants de Challant, pays productif et fertile, pourraient avec plus d'activité dans le travail de leurs terres se créer des ressources abondantes; ceux de Brusson se livrent avec ardeur à l'élève et au commerce du bétail; les habitants d'Ayas ont un type distinct, ils sont en général robustes et de haute taille, ils émigrent comme scieurs-de-long, les femmes portent un grand chapeau rond; les habitants d'Ayas ont en général la bouche taillée en ligne droite sans la moindre inflexion et la voix creuse, ils sont spirituels et moqueurs, ils jouent si habilement sur les mots, qu'on peut croire souvent, qu'ils jouent la chose; mais si l'on ne peut leur reprocher des convictions trop enracinées, ils possèdent par contre à un haut degré le don de l'à-propos et des circonstances; l'esprit de nationalité, de solidarité et de clocher les unit par des liens qui les fait en toute occasion, quand-ils se rencontrent à deux, recourir à leur exécrable dialecte et à leur jargon, ce qui contribue à les rendre moins sympathiques.

De Verrès à Brusson (*3 heures et 1/2*).

On pourrait passer visiter le château de Verrès et rejoindre la route à Challant Saint-Victor, en passant le pont à Isolas et visiter en passant la belle cascade de l'Évançon, en descendant sur le bord du torrent après avoir dépassé le hameau de *Rovarey*. Par cette route on abrège aussi le trajet pour arriver au châlet et au Col de Dondueil pour faire l'ascension de la Becca Torcé.

(Pour Verrès, voir la *Vallée centrale*).

On part de Verrès par la place sur la rive droite de l'Évançon, et l'on s'élève par une montée rapide jusqu'au hameau de Targnod, d'où l'on doit faire un petit détour sur la droite pour aller admirer la belle cascade de l'Évançon qui se voit cependant mieux de l'autre côté du torrent.

La route continue à monter pour traverser les hameaux de Villa et de Nabian, d'où la montée devient plus douce; mais on peut passer par la prairie; un sentier conduit à l'église de Challant Saint-Victor qui, dit-on, date du XIIIe siècle, mais qui a subi tant de replâtrages, qu'on n'y distingue plus aucun style; on y remarque quelques peintures curieuses et la chapelle que les comtes de Challant y avaient d'abord fait bâtir pour leur sépulture. Challant Saint-Victor se trouve à l'altitude de 730 mètres.

A) De Challant Saint-Victor se détachent trois routes:

1. *Pour le Col de Dondueil*, en traversant le torrent à Isola. (V. *Issime*).

2. *Pour Mont-Jovet*. — On s'élève depuis le hameau de Villa en se tenant sur la gauche, on passe au pied du mamelon, qui supporte les ruines de l'ancien château de la puissante maison de Challant, on passe sur les

bords du *lac de Villa*, qui est très-poissonneux, et, après avoir traversé une arête de rochers, on descend sur Mont-Jovet.

3. *Pour Émarèse et Saint-Germain.* — On monte depuis Nabian sur la gauche par le hameau d'Abaz jusqu'à la croix sur l'arête, d'où un chemin redescend pour aboutir à Saint-Germain, et un sentier tout à niveau conduit à travers une forêt et sur les bords d'un ruisseau à Emarèse, ayant continuellement devant soi une vue splendide de la Vallée d'Aoste depuis Saint-Vincent jusqu'à Saint-Pierre de Châtel-Argent.

Dans une heure on arrive à Challant Saint-Anselme au milieu d'une belle prairie, mais n'offrant rien de particulier ni de remarquable aux visiteurs. Ce village se trouve à l'altitude de 1046 mètres.

B) De Challant Saint-Anselme partent aussi trois sentiers, buts d'excursions différentes.

1. *Pour le Col de Chasten et l'ascension du Mont-Néri ou Bec de Frudière, dit à Challant, Point de Tsamsec* (Voir *Issime, Col de Chasten*).

2. *Pour Saint-Germain et Émarèse.* — On monte à gauche de l'église pour atteindre le village d'Orbeillia, d'où l'on suit le ruisseau d'Émarèse qui vous conduit à la Croix d'Abaz, où l'on rejoint la route de Challant Saint-Victor pour Saint-Germain ou pour Émarèse.

3. *Pour Sommarèsa sur Émarèse.* — On monte directement de Quinçod, chef-lieu ou village de l'église, au haut plateau d'*Arbaz*, d'où un petit chemin conduit à Sommarésa au sommet d'Émarèse et de là au *Col de Joux*, en suivant le lit de l'ancien ruisseau.

Cette promenade est de toute poésie et de toute beauté, la vue sur la Vallée d'Aoste est splendide. On peut sur le trajet avant d'arriver à Sommarésa descendre quelques pas pour aller visiter la glacière naturelle d'Émarèse qui se trouve au milieu d'un clapey entre Sommarésa et Cheissan. M. le curé d'Émarèse tient la clé de l'entrée de la caverne glacée. On pourrait encore embellir cette promenade par l'ascension de la *Tête de Comagne.*

Depuis Saint-Anselme la route continue en pente douce jusqu'à Maé, où il y a une petite montée.

On peut s'exempter de donner le détour au milieu du hameau en prenant le petit sentier dans la prairie. On arrive à Arséza, premier hameau de Brusson, au bout d'une plaine, qui figure le lit d'un ancien lac. On traverse le torrent et au bout d'un quart d'heure le chemin remonte pour atteindre la chapelle de Saint-Valentin, qui traverse le chemin, et une dernière montée à travers les champs vous conduit à *Pila* soit *Brusson* (1348 m.). L'auberge du *Lion d'or*, tenue par Vuillermet Joseph dit Pollon, est assez bien ; c'est la halte obligée des voyageurs qui vont de Saint-Vincent à Gressoney ou vice-versa en traversant le Col de Joux et le Col de la Ranzola.

Brusson, grand village dans une magnifique position, mérite d'arrêter quelques moments le touriste ; il présente de fort belles promenades, trop négligées jusqu'ici. L'église, rebâtie à neuf dans le style moderne, mérite d'être visitée.

1. *Château de Graines.* — Cet antique manoir, dont les ruines sont en-

Château de Graines.



core aujourd'hui si imposantes, ne conserve plus de son antique splendeur que la grande tour carrée, tout le reste a subi les injures du temps et l'on n'y voit plus que de grands pans de murailles ébranlées. Ce château constituait auparavant une partie importante des possessions de la riche et puissante famille de Challant; la juridiction du châtelain de Graines comprenait Brusson, Ayas, quelques villages de Challant sur la rive gauche de l'Évançon et une partie importante de Gressoney. La tradition porte que les habitants d'Alésa, Moussanet et Tolègne sur Challant, et ceux de Graines, Arsêza, Curien, Féniglia et Stoul sur Brusson, avaient pour obligation envers les seigneurs de Graines d'aller *terrer* le glacier qui se trouve au pied des Becs de Torcé, dits à Brusson *pointes de Chasten*, afin que ce glacier n'eût pas avancé dans la vallée, et afin aussi que l'éclat de la réverbération n'eût pas offensé le teint frais et vermeil des châtelaines. Ce château domine à une grande hauteur le torrent de Frudière ; il se trouve sur un mamelon entre Graines et Arsêza ; on y montre encore une citerne creusée dans la roche vive, des souterrains, des prisons, etc. Il faut employer une heure de Brusson au château.

2. *Lacs de Bringuez et de Palasina.* — C'est une magnifique promenade à faire par une belle journée ; on monte de Brusson par le chemin du Col de la Ranzola jusque près du torrent ; au lieu de passer le pont, quelques pas en dessous on prend à sa gauche le chemin rapide qui monte dans la forêt jusqu'aux châlets de Bringuez, d'où, par les pâturages et une montée roide, on arrive au lac en deux heures depuis Brusson. Ce lac, fort profond, est encaissé de trois côtés par les rochers ; il y a un magnifique écho. On peut en une heure faire l'ascension du pic à sa gauche ; on y jouit d'un beau panorama. Après s'être reposé sur le bord de ce lac, dans cette position sauvage et isolée, on grimpe le petit col au nord-est, et l'on passe sur l'autre versant aux quatre ou cinq lacs de Palasina, se déversant les uns dans les autres et placés au milieu de magnifiques gazons. Au lieu de redescendre à Brusson, on peut passer à Gressoney soit en grimpant au col de Waldomer (très-rapide des deux côtés), soit en côtoyant les pâturages jusqu'à la Ranzola.

3. *Lac et col de Frudière et ascension du Bec de Frudière.* — On suit la route de Frudière depuis le hameau de Graines, et depuis là par le centre du vallon jusqu'au col. (Voir *Gressoney*).

4. *Col de la Ranzola et Combetta.* — (Voir *Gressoney*).

5. *Trou de Rompailly.*

Au nord-ouest de Brusson, au milieu de la forêt, se trouve un trou ayant bien des traits d'analogie avec le fameux trou des Romains à Courmayeur. Ce sont des espèces de galeries et de puits creusés dans une espèce de calcaire, s'avançant d'abord dans l'intérieur de la montagne pour finir par des puits très-profonds. On appelle cela à Brusson *le trou de Rompailly*. On n'a pu recueillir sur cette caverne que des légendes superstitieuses avec trésors charmés, dragons, veaux d'or, etc. Pour visiter ce trou et essayer d'aller au fond, il faut se munir de cordes et de bougies ou de lanternes. On peut s'y rendre de Brusson en demi-heure.

6. *Col de Joux* (1638 *m.*) *et descente à Saint-Vincent.* (3h 1[2). — On doit

employer trois heures et demie de Brusson à Saint-Vincent. Le col de Joux ou d'Amay s'ouvre au couchant de Brusson ; au sommet du col se réunissent les routes de Brusson et d'Ayas pour Saint-Vincent près d'un petit oratoire. On traverse le hameau de Fontaine, on passe sur la rive droite du torrent près d'anciennes usines en ruines, puis la route s'engage bientôt dans la forêt touffue jusqu'en haut du col, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la vallée d'Aoste. Ce col est devenu célèbre par la rencontre en 1800 de Bonaparte, alors premier consul, avec le commandant autrichien du fort de Bard. L'histoire a poétisé cette anedocte qui se borne tout simplement à un *rendez-vous* donné pour l'accomplissement d'une trahison, et l'on doit renoncer à ce fameux coup de théâtre de Napoléon : « *Jusqu'ici j'étais votre prisonnier, maintenant vous êtes le mien.* »

La descente se fait par la prairie jusqu'aux châlets, et de là au milieu des champs jusqu'à la chapelle d'*Amay* (1490 m.), depuis-là par la descente rapide de Bankin, à la vieille église de Moron, la plus ancienne du pays, dit-on, puis à la *fontaine* de Saint-Vincent et de là à la bourgade. (Voir *Saint-Vincent*).

Du col, on peut faire l'ascension de la *Téte de Comagne* (belle vue sur la vallée et la ville d'Aoste).

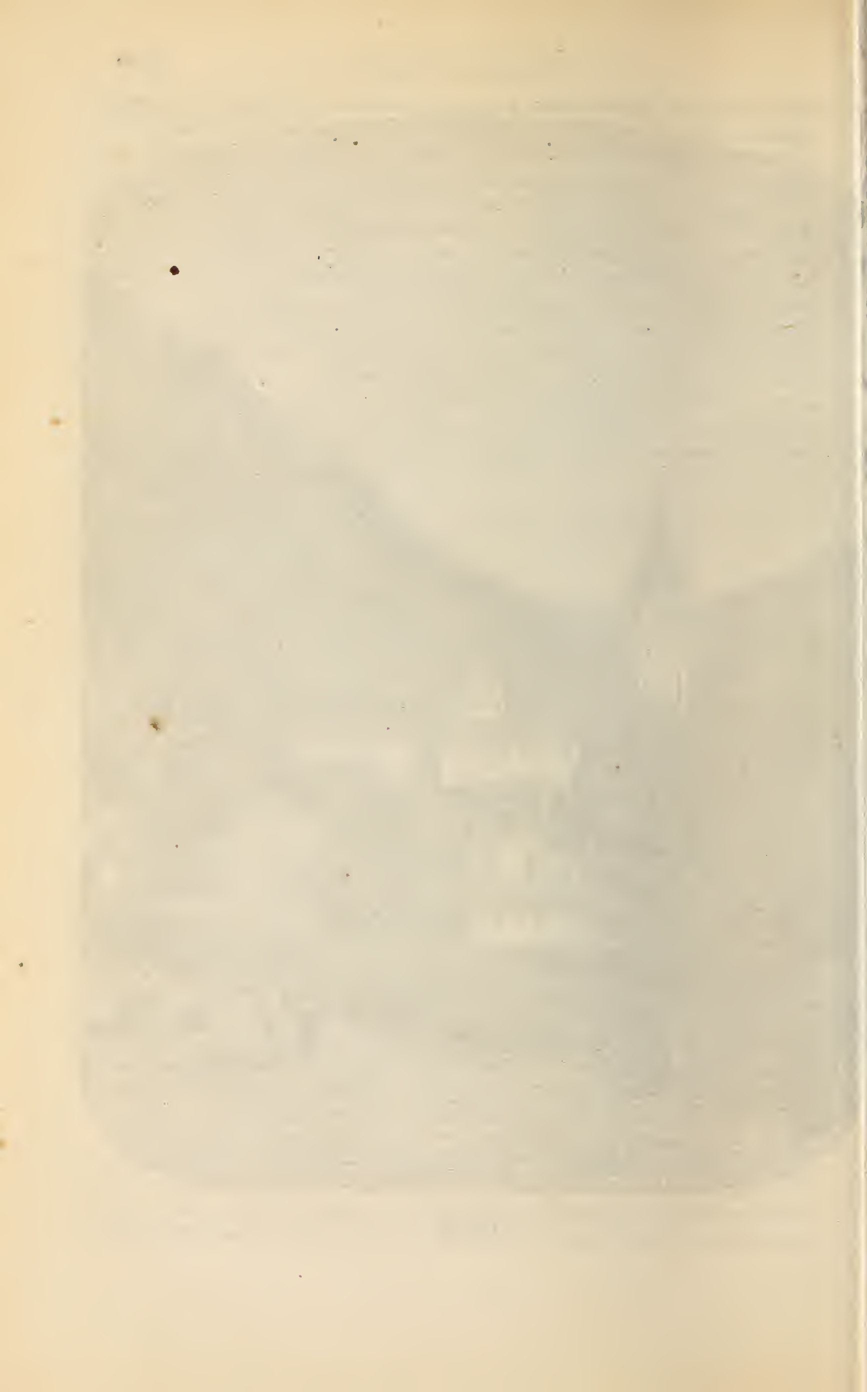
De Brusson à Ayas (*2 heures*).

La route sort de Brusson à l'ouest pour prendre depuis Fontaine la direction au nord par les belles prairies de *Volon*, au bout desquelles se trouve un terrain inondé d'anciennes grèves, qui les séparent d'*Estrepiéra*, sale hameau plein de fumier et de boue. Depuis Estrepiéra, deux routes conduisent à Ayas : la première sur la rive gauche de l'Évançon (voir ci-après de *Brusson à Saint-Jacques d'Ayas*) ; la seconde sur la rive droite, et c'est celle que nous allons suivre à présent.

En sortant d'Estrepiéra on traverse le torrent sur un pont en bois, et l'on s'élève en zig-zags jusqu'au pied de la forêt, où l'on rejoint la route de Saint-Vincent à Ayas, laquelle a côtoyé au milieu de la forêt depuis le col de Joux. On traverse les quelques maisons de la Serva (Sylva) pour arriver à la chapelle de *Praz-Charbon*, sur le bord d'un plateau gazonneux, ancien lit d'un lac, comme tout l'indique. La route s'avance depuis-là en montant doucement à mi-colline, on traverse le hameau de *Lignod* (lignum), où un peintre a défiguré même le diable en voulant peindre l'enfer sur la façade de la chapelle, et on arrive à Antagnod (ante lignum), chef-lieu de la commune d'Ayas, agréablement placé sur le penchant d'un immense coteau, bien exposé au soleil levant à l'altitude de 1645 mètres au-dessus du niveau de la mer. A Antagnod il n'y a qu'une mauvaise petite cantine à l'enseigne de l'*Ours*, tenue par un individu du pays, un Rollandin surnommé *Ropita*. Ayas se distingue par ses nombreuses chapelles ; tous les hameaux en ont une et toutes sont fort bien entretenues. On doit visiter l'*église ;* le maître-autel offre une grande abondance et de grandes richesses de sculptures et de dorures; le *clocher,* surmonté d'une grande statue en pierre de la Sainte-Vierge bénissant le pays; le couvert, un peu trop bas et trop massif, em-



Brusson.



pêche de beaucoup l'effet que produirait cette statue si elle n'était ainsi recouverte: *l'asile soit la maison des enfants*, près de la cure, fondé par l'ancien archiprêtre, curé et chanoine Dandrès, où l'on entretient, et où l'on instruit et nourrit gratuitement pendant l'hiver une trentaine d'enfants: *la Sacristie*, riche en vases sacrés et en ornements d'église.

1. Col de Portola (2436 *m.)* **pour Valtournanche et ascension du Mont-Dzerbion** (2744 *m*). — (*Course de cinq heures à cinq heures et demie*).

La route prend au couchant d'Ayas, et se dirige un peu sur la gauche jusqu'à la chapelle de *Barmaz* (lieu de pèlerinage) sous laquelle sort une excellente fontaine; dès lors on monte par la forêt. La dernière partie de la montée est très-roide, cependant les montures peuvent y passer. Pour aller à Valtournanche on côtoye les pâturages sur sa droite, on passe dans la forêt au-dessus de la *Madeleine d'Antey*, et par un petit col, on arrive à Chamois (1823 m.), d'où on se rend à Valtournanche, dans une heure, si l'on est à pied, en traversant la forêt du *Charvaz*, et en deux heures en monture, parce qu'il faut alors remonter aux hauts pâturages de Chamois pour passer le col (belle vue de Valtournanche et du Mont-Cervin), qui conduit aux châlets de Cheneil et de là à Valtournanche.

On peut aussi descendre directement à Châtillon par les châlets jusqu'à *Francou* et depuis-là par la route de *Promiod*.

Ou bien on peut côtoyer en descendant sur la gauche jusqu'à *La Madeleine* et de là à Antey.

Depuis le col de Portola (*Portula* sur les anciennes chartes) on doit faire l'ascension du *Mont de Dzerbion*, qui se trouve à sa gauche, et qui domine si majestueusement Saint-Vincent. Le panorama de la vallée d'Aoste y est de toute beauté, et l'ascension ne présente aucune difficulté. (Voir *Saint-Vincent*).

2. Col du Pelonet, Pillouel ou des terres rousses.

C'est le passage le plus facile d'Ayas à Valtournanche; on peut faire ce trajet en moins de quatre heures.

On se dirige au couchant d'Ayas dans la direction d'un ancien filon, dont on aperçoit les débris et les scories sur la colline; les galeries sont ordinairement remplies d'eau; de là on s'engage un peu, au nord du filon, dans un étroit vallon, qui par une montée rapide conduit au col. La descente sur Chamois est un peu roide jusqu'au fond du premier vallon, où se trouve un petit lac; depuis-là on prend sur la droite, en côtoyant les pâturages et les châlets, pour arriver au col, qui conduit à Cheneil. Il faut éviter en côtoyant de descendre trop bas pour n'avoir pas à remonter ensuite.

Entre le col de Portola et le col de Pillouel se trouve le passage insignifiant de *Tantané*, au pied de ce pic, qui nul sur Ayas fait une si imposante figure sur le versant de la vallée de Valtournanche.

3. Col de Vascoccia ou de la Crenerella.

C'est le passage le plus direct d'Ayas à Valtournanche.

On peut faire ce trajet en trois heures et demie.

On sort d'Ayas au nord-ouest en se dirigeant par les prairies, puis par les pâturages vers la chapelle de *Vascoccia*, que l'on aperçoit au loin de-

vant soi. Depuis les châlets de *Vascoccia*, on monte la pente rapide au couchant jusqu'à un grand creux; depuis lors la montée devient fort roide par des gazons glissants jusque sur l'arête qui sépare Ayas de Chamois. On voit devant soi comme une entaille dans la montagne; ce passage présente quelque difficulté; il est mieux de se tenir à gauche, au midi du pic et de descendre ensuite dans le vallon de Chamois par un couloir, où la neige reste ordinairement jusque bien tard dans l'été. Dès qu'on a descendu le couloir, on côtoie à droite pour aller rejoindre le chemin du col de Nana qui conduit à Cheneil par le col des Croux ou mieux par celui des Fontanettes, au midi du Bec des Falenères.

4. Col de Nana pour Valtournanche.

La traversée de ce col est beaucoup plus longue que celle des deux précédents; il faut au moins cinq heures de marche pour se rendre à Valtournanche.

On sort d'Ayas au nord, on suit la route qui passe aux hameaux de Bèzou, Magnéa, Palouetta et Palin. Depuis Palin, on monte sur la gauche jusqu'à la forêt, où la route se dirigeant à droite devient presque horizontale jusqu'aux châlets inférieurs de Nana, où l'on entre dans le vallon de ce nom, que l'on parcourt en se tenant sur la rive gauche du petit torrent jusqu'à vingt minutes au-dessus du dernier châlet; alors on monte toute-à-fait sur la gauche par une pente fort roide, qui conduit à une dépression extrêmement sauvage; on suit cette dêpression du vallon pour arriver sur la gauche au col, où l'on trouve des jalons de chasse. En grimpant sur l'arête depuis-là, on peut descendre par le col du Tournalin et par des clapeys aux pâturages supérieurs de l'Aran. En descendant sur Chamois on appuie sur la droite et non au centre du vallon pour aboutir à Cheneil ou par le col des *Croux* au nord du Bec des Falenères ou par le col des *Fontanettes*, au midi de ce Bec, comme il est dit à la route précédente.

De Brusson à St-Jacques d'Ayas (*3 heures et ½*).

Depuis Estrépiéra on continue sur la rive gauche de l'Évançon jusqu'à *Périase* où l'on passe sur l'autre rive et d'où un chemin conduit à l'église d'Ayas. On continue dans la plaine sur le bord du torrent jusqu'à Champoluc, qu'on prononce à Ayas Champoloûek où l'on repasse sur la rive gauche.

A Champoluc on trouve une petite cantine et un débit de tabac.

Avant d'arriver à Champoluc, le pont d'Amponey indique l'entrée de la longue et étroite vallée de Mascogna aboutissant à Gressoney par le *Pas de Mascogna.*

De Champoluc part aussi le sentier qui conduit au col de *Cunéaz* ou du Pinter et au Grauhaupt ou Gréno. (Voir la description dans la vallée de Gressoney).

La route continue sur les bords de l'eau, passe au *Frachey*, d'où se détache la route pour Souzun, Gontenery et le col du Rothórn (Voir Gressoney), se prolonge au pied de la forêt pour arriver à St-Jacques, petit bassin perdu au milieu des montagnes et d'où l'on n'aperçoit point d'issue. Comme il n'y a pas moyen de trouver à se loger à St-Jacques, il faut encore faire

une demi-heure d'une montée fort roide pour arriver à Fiéry, après avoir traversé au pied de la montée le torrent qui vient du glacier et du vallon de Verra.

Depuis quelques années Fosson Peter a arrangé à Fiéry sa maison dans le goût et le genre des châlets suisses pour y recevoir les étrangers ; il doit y avoir une sixaine de lits et de petites chambres fort propres. Cette maison est connue sous le nom d'*Hôtel des Cimes Blanches*.

Le maître d'hôtel et son fils servent de guides.

1. Cols de Betta et de Bettolina (*Voir Gressoney*).

2. Cols de Nana et du Tournalin.

On monte depuis Fiéry jusqu'au châlet de Genne sous la Ventina, on traverse l'eau à Cortod pour suivre depuis là jusqu'à Nana le ruisseau qui va à St-Vincent par le col de Joux. Depuis Nana, on suit la route décrite précédemment.

3. Cols des Cimes Blanches pour Valtournanche.

On distingue deux cols qui portent le nom des Cimes Blanches, à cause de la couleur blanche des roches calcaires que traversent ces cols ; le premier et le plus bas passe à l'est de la Grande Cemetta et le second, plus élevé, passe au nord de cette pointe. On s'élève par les pâturages au nord-ouest de Fiéry, jusqu'à une vieille habitation en bois, là on monte la colline à sa droite pour arriver aux châlets de la Ventina. Depuis là on avance par une pente légère dans le centre du vallon, ayant à sa gauche le Grand Tournalin et à sa droite les glaciers et le grand plateau du Breithorn, formant de magnifiques chutes de glaces.

Depuis la dernière baraque qui n'est habitée que par des pâtres, on s'élève insensiblement par des plateaux arides, séparés par des roches nues et ayant presque tous des lacs ou des flaques d'eau. En se détournant à droite un peu en dessous de la sommité, on peut aller voir le lac triste et sauvage appelé le *Bour Lac* (Bour ou boueurt signifie laid). M. De Saussure a recueilli des plantes fort rares dans le vallon des Cimes Blanches.

1° Lorsqu'on arrive au pied de la Grande Cemetta, on prend à sa gauche par un ravin pour atteindre l'arête qui forme le col le plus bas des Cimes Blanches, à l'altitude de 2911m. On descend sur Valtournanche par les beaux pâturages d'*Euilla* et de Plambeuk et le hameau de Losanche.

Il faut employer 4 heures de Fiéry à Valtournanche ;

2° On continue à suivre le vallon pour arriver à la large dépression au nord de la Grande Cemetta; c'est le col supérieur des Cimes Blanches à l'altitude de 3021m. On descend au Giomein, d'abord par le nevé en appuyant plutôt sur la droite pour atteindre le gazon, puis par des roches et des clapeys on arrive aux lacs du *Goillet*, d'où le sentier des vaches conduit au Giomein par la Barma.

Les montures peuvent traverser le col supérieur des Cimes Blanches. C'est une course de quatre heures de St-Jacques d'Ayas au Giomein ;

3° Arrivé au col supérieur des Cimes Blanches, on prend tout-à-fait à sa droite par le glacier. On traverse le *Plan-tendre* où l'on rencontre de dangereuses crevasses à certaines saisons et l'on va rejoindre en dessous de la *Grand' Fregne* (fregne signifie crevasse) la route de Valtournanche à Zer-

matt par le Col St-Théodule. On compte dix heures de Fiéry à Zermatt. (Pour l'ascension de la Grande Cemetta, voir Valtournanche).

4. Passage du Schwarzthor (3894 *m.*) **pour Zermatt.**

Ce col, qui est extrêmement difficile, exige une forte journée d'Ayas St-Jacques à Zermatt ; il a été découvert en 1845 par M. John Ball, l'auteur du meilleur *Guide* dans les Alpes ; il se trouve décrit dans *Les Grimpeurs des Alpes*.

De Fiéry, on prend à sa droite pour s'engager dans le centre du vallon ou combe de Verra, on gravit l'arête qui sépare le petit glacier de Verra du glacier de Félik, puis l'on s'engage sur le glacier de Verra, fort tourmenté dans sa partie inférieure, mais plus facile vers le sommet, ensuite on passe à la base des rochers du Breithorn pour arriver au col qui s'ouvre entre le Breithorn à l'ouest et la cime de Pollux à l'est.

Du col on peut facilement gravir la cime de Pollux haute de 4094 mètres. On descend à Zermatt par le *Glacier Noir* ou Schwarze Gletscher, et le Gorner à la Route Kumme et de là au Riffel.

Il y aurait encore à tenter l'ascension du Breithorn par les glaciers d'Ayas et le Grand Plateau.

IV.

VALLÉE DE VALTOURNANCHE.

Cette vallée, qui s'ouvre au nord de Châtillon pour aller aboutir au Mont-Cervin, est une des plus belles et des plus intéressantes vallées latérales du pays d'Aoste, et elle en est la plus chaude, parce qu'elle est protégée des vents du nord et de la vue des glaciers par un cirque de montagnes secondaires. Malheureusement cette vallée est souvent dévastée par le torrent Marmore ou du Mont-Cervin qui couvre la plaine de grèves, emporte le bon terrain et démolit la route sur de longs parcours. En septembre 1860, une pluie chaude sur le glacier fit tellement gonfler le torrent que la route fut emportée dans sa plus grande partie et qu'il ne resta plus un seul pont debout depuis le Mont-Cervin jusqu'au grand pont de Châtillon.

On travaille actuellement à la construction d'une belle route qui longera la vallée de Châtillon à Valtournanche et qui facilitera ainsi l'affluence des touristes ; un premier tronçon est déjà construit depuis deux ans. Cette vallée renferme cinq communes qui sont Antey et Valtournanche au centre de la vallée, Torgnon sur le versant au couchant, Chamois et La Madeleine d'Antey sur celui au levant. Cette vallée a 24 kilomètres de longueur depuis la Doire jusqu'au pied du Mont-Cervin sur une largeur moyenne de 8 kilomètres environ. (Géogr. du pays d'Aoste).

Les habitants de cette vallée sont bienveillants et paisibles, ils se livrent avec ardeur à l'agriculture, et comme ils possèdent presque tous quelques propriétés, surtout des vignes, entre Châtillon et Chambave, cela les oblige



Les Grands-Moulins. — Le Mont-Cervin.



à des voyages continuels. En printemps une partie des hommes viennent à Aoste comme vignerons et en été ils vont dans les châlets en qualité de domestiques pour soigner le bétail et le lait. Une ressource pour les habitants de Valtournanche consiste encore dans le métier de guide, et l'on y en rencontre d'excellents, déjà fort connus des touristes, tels que les frères Mâquignaz, le *bersagliere* Carrel et beaucoup d'autres. A plusieurs reprises on a essayé de les constituer en société régulière, mais on n'y a jamais réussi et ils ont toujours préféré venir attendre les voyageurs sur la grande route ou devant la porte de l'hôtel à Châtillon ; les voyageurs, dès lors, les choisissent sur la présentation de leur livret : il est pourtant à remarquer que les plus renommés d'entr'eux ne se trouvent presque jamais à attendre ainsi, et qu'il faut les faire rechercher chez eux s'ils ne sont déjà engagés dans quelques excursions.

En 1868, M. le chanoine Carrel a publié une excellente monographie de la vallée de Valtournanche ; ce travail a paru sur les bulletins du Club Alpin italien et ensuite en petit volume séparé.

En dehors des grandes entreprises alpestres, comme l'ascension du Mont-Cervin, la vallée de Valtournanche présente un magnifique champ de promenades et d'excursions aux nombreux étrangers qui affluent aux eaux de St-Vincent, et qui désirent faire quelques promenades en montagne sans s'éloigner trop du lieu de leur résidence et sans interrompre leur cure. On trouve toujours facilement des guides et des montures à Châtillon.

De Châtillon à Valtournanche (*4 heures*).

Trois routes conduisent de Châtillon dans la vallée de Valtournanche : la première sur la rive gauche du torrent Marmore. On passe à côté de l'église et de la maison paroissiale de Châtillon, puis près du château, appartenant actuellement à M. le comte Passerin d'Entrèves, autrefois château de la maison de Challant ; on monte de là au hameau de Conoz, en passant près du cimetière, puis on suit le chemin sur le bord du ruisseau jusqu'en face du hameau de Champlong, où l'on passe par un mauvais pont en bois sur la rive droite du torrent, pour suivre pendant une dizaine de minutes le bord du torrent et s'élever ensuite par un petit sentier pour rejoindre la route communale de la vallée.

La seconde route s'engage le long du ruisseau au sommet du faubourg de Chaméran, passe au *Cez dè Vô*, hameau perdu au milieu de blocs énormes de rochers, et de châtaigniers gigantesques, continue de là par les prairies jusqu'à Champlong, au-dessus duquel on rejoint la route précédente pour se rendre au chemin principal. C'est par cette route, soit par le *Cez dè Vô*, que doit passer la route consorciale que l'on est en voie de construire actuellement.

La troisième route, et pour le moment la principale, s'élève par quelques lacets au sortir de Chaméran jusqu'aux *Rovines*, au bout desquelles elle redescend un peu le long de la traversée des *Châtaigniers*, qui commence aussitôt que l'on a dépassé le *Paradis des ânes*. On voit bien haut dans la montagne sur le versant opposé de la vallée, des restes d'arcs, qui con-

duisaient un ruisseau sur la colline de Saint-Vincent, c'est le *Ru de pan perdu;* on voit encore plus haut dans la vallée sur l'autre versant des traces de ruisseaux de ce genre. On a en face de soi les villages et l'église de Torgnon, gracieusement disséminés sur un haut plateau. En dessous de *Covalou* viennent se rejoindre à cette route les deux routes précédentes. On arrive au bassin de *Chessin*, au fond duquel se trouvent de vieilles fabriques en ruines. C'est ici que se séparent la route de Valtournanche et celle de Torgnon, qui prend à gauche. On prend sur sa droite au fond de la prairie, et l'on entre dans le tronçon déjà exécuté de la route neuve. On traverse le torrent sur un large pont en bois, et l'on continue, sans avoir à rencontrer rien de remarquable, jusqu'aux *Grands-Moulins*, où l'on traverse de nouveau le torrent. L'église d'Antey se trouve à un quart d'heure de distance sur la colline, à droite. Des Grands-Moulins, le Mont-Cervin se présente magnifiquement au bout de la vallée.

La route s'avance entre le torrent et la prairie que l'eau inonde souvent; on voit devant soi, sur la montagne à droite, quelques hameaux de Chamois. On traverse *Fiernaz* et *Buisson.*

De ce dernier hameau se détache la route qui conduit à Chamois en gravissant le rocher, où l'on peut remarquer deux traces blanches qui indiquent la route au milieu de la montagne, que le torrent de Chamois descend en agréables cascades. Aux *Chezo* on a de nouveau en face la pyramide élégante du Mont-Cervin.

On traverse un étroit défilé qui marque la limite entre Antey et Valtournanche, et l'on arrive à la chapelle d'Ussin, sur la façade de laquelle on lit cette gracieuse sentence: *Pax intrantibus, Salus exeuntibus*, c'est la photographie du caractère de cette vallée. On aperçoit l'église et le clocher de Valtournanche. Après avoir traversé la plaine, en remarquant au *Moulin* les cascades successives du torrent de *Chignana*, on repasse le torrent entre *Maïn* et *Bardolet*, pour s'élever par une montée plutôt rapide jusqu'au hameau de *La Montà*, d'où en dix minutes on arrive à Valtournanche.

Valtournanche.

Altitude 1542 *m. Population* 1287 *habitants.*

Lorsqu'on découvre Valtournanche du fond de la plaine en dessus d'Ussin, on comprend le gracieux salut qui reçoit aux limites de la commune: *Pax intrantibus, Salus exeuntibus.* C'est un magnifique bassin en forme de fer à cheval avec des hameaux gracieusement épars sur la colline au milieu des champs et des prairies; la vallée semble fermée par une chaîne de hauts pâturages qui la préserve des vents et de la réverbération des glaciers, ne laissant paraître que la svelte aiguille du Mont-Cervin au-dessus des monts des Bussérailles. C'est par erreur copiée d'édition en édition que les *guides* disent les maisons de Valtournanche ombragées par des châtaigniers. Les châtaigniers ne montent pas plus haut que le bassin de Chessin et le dernier noyer se trouve aux *Chezo*, encore sur la commune d'Antey Saint-André.



Valtournanche.



Le chef-lieu de Valtournanche soit *Paquier*, se trouve au centre de la Commune à l'altitude de 1542 m.

C'est un grand village, prenant le nom de *Châloz* dans sa partie supérieure. Il y a un fort bon petit hôtel tenu par les frères Grégoire et Nicolas Pession sous l'enseigne du *Mont-Rose*. D'après toutes les relations, cet hôtel se recommande par la propreté et la discrétion.

Il y a dans le pays une station de douaniers.

Valtournanche, que les touristes se sont contentés jusqu'ici de traverser en venant de Zermatt ou pour y aller, présente un magnifique séjour soit au chef-lieu soit dans sa partie supérieure, dans le bassin du Breil, au Giomein, et des excursions du plus grand intérêt.

L'église, reconstruite en 1855 et 1856, est une des plus belles et des plus imposantes que l'on rencontre dans les vallées des Alpes; sous l'église se trouve une autre église à trois nefs, espèce de catacombe servant de cimetière.

On doit placer sur la place communale (1), située entre l'église, la maison paroissiale et l'ancienne maison de la famille noble de Passerin d'Entrèves, une pierre commémorative avec le portrait-médaillon en marbre de M. le chanoine Carrel, de Valtournanche, qui a été le premier à faire connaître et apprécier les montagnes de la Vallée d'Aoste en se mettant en relation avec les savants étrangers et en publiant lui-méme de beaux travaux sur les Alpes, après avoir été le premier à établir dans la ville d'Aoste et à ses frais un observatoire météorologique régulier.

On doit au chanoine Carrel, mort en 1870, entre autres publications sur les Alpes: *Les panoramas des Alpes Pennines et de la Grivola*, pris de la Becca de Nona — *La Vallée de Valtournanche*, publiée par le Club Alpin — *Le Gouffre des Bussérailles*, publié aussi sur les bulletins du Club.

M. Carrel avait aussi travaillé avec la plus grande ardeur et la plus ferme constance pour obtenir la nouvelle route que l'on va construire dans cette vallée.

1. Ascension du Grand Tournalin (3400 *m.*) (2).

Il faut employer cinq heures pour la montée; mais trois heures et demie suffisent pour la descente.

On avait proposé d'appeler cette cime *pic Whymper*, parce que M. Édouard Whymper, le grand escaladeur des Alpes, avait été le premier à la faire connaître et apprécier des touristes, mais il paraît que le nom de Grand Tournalin ou Tornalin est plus généralement connu et adopté que le nom nouveau, qui aurait pourtant été un témoignage de reconnaissance. Monsieur Bossoli déjà si connu par les beaux panoramas, qu'il a fait publier sur les bulletins du Club Alpin italien, va faire publier bientôt le panorama qu'il a pris du Grand Tournalin.

On monte aux châlets de Cheneil (2067 m.), où l'on trouve du lait et des œufs; de là on se dirige d'abord sur la gauche pour arriver au plateau de *Tzamsec*, d'où l'on suit le sentier des vaches jusqu'à l'entrée des pâturages

(1) La pierre commemorative a été inaugurée le 30 juillet 1876. (*Note de l'éditeur*).

(2) Dans le Bulletin du Club Alpin Italien N. 26, juillet 1876, le touriste trouvera une notice spéciale sur le Grand-Tournalin avec un superbe panorama de M. E. F. Bossoli.

de l'*Aran* au *plan dou Sapé*. En 1871, le Club alpin d'Aoste, en suite d'une souscription, a fait tracer un sentier depuis le *plan dou Sapé* jusqu'au sommet du Grand Tournalin; les montures peuvent aller jusque près du col entre les deux Tournalins. On monte par une pente rapide jusqu'au *Cro di Tzouderon* (creux de la chaudière), de là on suit les zig-zags de la nouvelle route qui s'élève par les pâturages, puis par les clapeys jusqu'à la dépression entre le Grand et le Petit Tournalin. Depuis lors on suit à gauche l'arête de la montagne qui domine d'une grande hauteur le vallon des Cimes Blanches, et d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur le Mont-Cervin, le Breithorn, etc., et sur les Alpes Graïes. — On se propose de construire une cabane en bois au sommet de la montagne ; une souscription est ouverte à cet effet dans l'hôtel du Mont-Rose à Valtournanche.

On pourrait par un sentier de chasseur descendre à Ayas par des couloirs et des pentes d'une extrême rapidité.

On pourrait encore descendre par l'arête nord-ouest de la montagne pour faire le même jour l'ascension de la Roisetta et redescendre par les Cimes Blanches.

Du délicieux bassin de Cheneil, on peut faire l'ascension de la *Roisetta* et de la Becca de l'Aran, d'où l'on a une fort belle vue sur toute la vallée de Valtournanche. Ces trois ascensions pourraient s'effectuer le même jour en partant de fort bonne heure de Valtournanche ou en allant passer la nuit aux châlets de *Cheneil.* L'intrépide alpiniste Joseph Corona a fait l'ascension du Grand-Tournalin le 12 février 1874, accompagné des guides Macquignaz et Carrel; le thermomètre sur la cime marquait 24 degrés sous zéro ; c'est la première ascension de ce genre exécutée au printemps. Voir la description relative dans l'ouvrage *Picchi* e *Burron* que J. Corona vient de publier.

2. La Motta de Plété (2872 *m.*) 4 *heures.*

Ce grand tertre recouvert de gazon s'élève à l'est-nord-est de la vallée entre Valtournanche et le Breil ; il offre le grand avantage d'être d'une ascension très-facile et de présenter la vue de la vallée de Valtournanche dans toute sa longueur, en même temps que d'être en face de l'incomparable pyramide du Mont-Cervin que l'on peut étudier dans tous ses détails.

De Valtournanche on monte au village de Losanche, d'où l'on prend le sentier à droite pour aller aux châlets de Bébeuk et Planbeuk et de là, prenant sur la gauche, on monte au châlet de Cleva Greussa d'où l'on continue à monter par de beaux pâturages à pente presque insensible jusqu'au pied de la Motta, qui présente un rocher abrupte de ce côté. On contourne alors le mamelon du côté du levant pour arriver à un creux d'où l'on reprend à gauche pour arriver sur la Motta de Plété, qui présente un grand plateau de gazon et d'où la vue est admirable. Les montures pourraient aller jusque là.

On peut descendre en deux heures et demie au *Giomein* par le Goillet, la Barma et la Vieille, ou bien par Versec, Champlong et le Layet.

On peut redescendre à Valtournanche par la Manda et les Bussérailles, ou bien par la Manda et le lac du Lô.

3. À Torgnon par Ersa et Gillaret (4 *heures*).

C'est une promenade de toute beauté par les châlets. De Valtournanche

on descend quelques minutes par la route pour prendre au-dessous du village la descente de Creuzé par un terrain éboulé, on traverse le torrent et l'on continue à travers les champs jusqu'à la Barmasse: depuis là la route monte par un clapey jusqu'au pied du *Mont-Tzamué* (Mont-Chamois), où l'on prend à gauche par une montée moins sensible pour arriver à Promoon et Falignon, au-dessus duquel on laisse à droite le chemin de Chignana pour aller traverser le torrent sur une passerelle, côtoyer un quart d'heure au pied du rocher jusqu'à ce qu'on rencontre un couloir avec quelques traces de sentier. On grimpe alors les rochers par quelques degrés taillés sur une corniche pour arriver au pied des pâturages de *Cortena*, d'où l'on côtoie sur la gauche, passant au pied de l'éboulis de Glavin pour atteindre le beau plateau du châlet d'Ersa. On traverse cette prairie et l'on entre dans la forêt ; un petit sentier conduit en vingt minutes à *Gillaret*, petit châlet tout près du col. De la chapelle du châlet on jouit d'une vue incomparable du Mont-Cervin et de toute la vallée de Valtournanche, ainsi que d'une partie de la chaîne des Alpes.

De Gillaret trois sentiers conduisent à Torgnon:

1° On suit l'arête de la montagne qui conduit au *Petit Monde* de Torgnon ;

2° On descend par les pâturages de Comiana jusque sur les bords du torrent d'où l'on suit dans le vallon la route qui conduit au Petit Monde et de là on côtoie par une route extrêmement poétique à travers la montagne, passant devant la chapelle accolée à la roche des *Ponti* pour arriver à Torgnon ;

3° Après être descendu par la route précédente jusqu'au torrent, on traverse celui-ci pour prendre sur la rive droite le chemin qui conduit à travers les pâturages et la forêt au Châtelar, d'où l'on descend à Torgnon.

4. St-Évence (*une heure et trois quarts de Torgnon*).

Une promenade fort recommandée aux visiteurs qui s'arrêtent à Châtillon ou à St-Vincent, et qu'il n'est pas permis de négliger si l'on passe à Torgnon, c'est celle à la chapelle de St-Évence, mamelon qui se trouve au bas de l'arête ouest de la vallée de Valtournanche. On prend la route qui conduit à la chapelle et au col de St-Pantaléon (1649^{m}) entre Torgnon et St-Denis. Depuis St-Pantaléon on prend un sentier par la forêt, un peu en bas de l'arête sur le versant de St-Denis ; ce sentier conduit à la chapelle de St-Èvence, où l'on se rend en procession de Torgnon, de St-Denis et de Verrayes. Cette chapelle se trouve sur un magnifique petit plateau, d'où l'on aperçoit une grande partie des clochers de la Vallée d'Aoste, outre une magnifique vue des Alpes Graïes et Pennines. On peut redescendre à Châtillon par St-Denis, au travers de la forêt, sans repasser à St-Pantaléon.

Si l'on arrangeait tant soit peu le sentier depuis la chapelle de St-Pantaléon, les montures pourraient arriver commodément jusqu'à St-Évence, et ce belvéder acquerrait la vogue et la réputation dont il est digne.

5. De Châtillon à Torgnon (*trois heures*).

On suit la route de Valtournanche jusqu'au-dessus des vieilles fabriques de Chessin, alors on prend la route à gauche, on passe sous le hameau de Chessin pour s'engager depuis là dans la roide montée de *Keuille*, qui mène

au fond du champ de Bersin, premier hameau de Torgnon. Depuis lors la pente devient moins roide jusque dans la dernière montée de Champagnole à l'Église. Torgnon (1470m) forme un joli plateau bien exposé au soleil, possède une belle église neuve de style gothique; les habitants sont en général d'une taille moins élevée que ceux de Valtournanche, mais ils sont vigoureux et robustes, ils sont surtout rieurs, grands parleurs, généreux et sans arrière-pensées, les vents qui balayent souvent ce plateau leur ont donné l'habitude d'un parler haut et bruyant. Il est à regretter que les touristes ne rencontrent aucune hôtellerie passable dans le pays; il faut s'adresser au Curé.

St-Pantaléon et St-Évence (*déjà décrits*).

Col de la Fenêtre de St-Barthélemy (3 *heures*).

On monte de Torgnon à Chatrian et de là aux châlets de Tzamtorné, d'où par la forêt on arrive au *Col*, espèce de fenêtre entre deux rochers. La descente sur St-Barthélemy est fort rapide dans sa première partie. Au fond du couloir on peut prendre sur la gauche pour continuer la descente jusqu'à Véproz et de là côtoyer jusqu'à St-Barthélemy, ou bien on prend par le plan à sa droite pour aller donner le tour au pont de *Champlaisant* et de puis là redescendre par de magnifiques châlets jusqu'à St-Barthélemy.

Autres cols sur l'arête entre Torgnon et St-Barthélemy.

Depuis le mont de Méabé jusqu'aux pointes de Tzam, l'arête qui sépare Torgnon de St-Barthélemy présente plusieurs passages faciles; les plus beaux sont:

1o Celui qui passe à la *Nouva* de Torgnon, reprend un peu à gauche par un vallon gazonneux pour arriver à un col d'où l'on descend en ligne droite à la chapelle et aux châlets de Champlaisant. La descente est rapide;

2o On passe un peu plus haut à *Cortod* dessus, d'où l'on rejoint l'arête pour descendre en dessus de Champlaisant par une descente aussi fort rapide;

3o Mais le plus beau passage est au sommet de la vallée, à *For*, au pied des *Dents ou pointes de Tzam*. On côtoie par des clapeys pour arriver sur l'arête en face du vallon de *Cunéi*. La descente, moins rapide que les deux précédentes, longe tout le vallon de St-Barthélemy.

Becca d'Aver (*trois heures depuis Torgnon*).

C'est une magnifique excursion qui ne présente pas ombre de danger. La Becca d'Aver (*à voir*) s'élève au couchant de Torgnon en pente gazonneuse et domine le plateau de Verrayes; elle s'étend en longue arête pour aller regarder le versant de St-Barthélemy.

On y jouit du panorama le plus splendide sur toute la chaîne des Alpes Graïes, en face desquelles elle se trouve.

On pourrait encore de Torgnon faire l'ascension facile de la pointe de *Méabé*, qui offre cependant un panorama qui dépasse de peu celui de la *Becca d'Aver*.

De Torgnon à Valtournanche par la baisse de For.

On monte depuis Torgnon jusqu'au Châtelard, d'où l'on suit jusqu'à sa source le ruisseau de Verrayes.

Depuis lors on continue à s'avancer dans le vallon des châlets passant à



Défilé de Busserailles.



Chavacour, pour monter à For, au sommet de la vallée. Entre les pointes de Tzam et la Becca de Salé se trouve une forte dépression par laquelle on passe sur le glacier au sommet du vallon de Chignana. On traverse ce glacier, au fond duquel se trouvent deux beaux lacs, pour arriver au pâturages supérieurs de Chignana soit la Grande Fontanella. De là on peut descendre à Valtournanche par l'Alp de Chignana, ou, en traversant *Ross*, par le col du Dza, ou bien on peut se rendre à Bionaz par le col de *Valcornère*, ou bien encore prendre le col au couchant du *Château des Dames*, pour se rendre a Zermatt par les glaciers qui vont aboutir derrière la *Dent d'Hérins?*

La tradition porte qu'autrefois, avant l'invention des douaniers, ce passage était fort fréquenté pour se rendre en Suisse. Une espèce d'hospice existait même à Chavacour pour recevoir les pèlerins, touristes de ce temps-là, et l'on prétend voir encore çà et là des traces de chemin pavé.

On dit aussi qu'à For, au pied de la *Becca de Salé*, il y avait une source salée (d'où le nom de Becca de Salé) qui fournissait le sel nécessaire à la consommation de toute la vallée. On a cherché fort inutilement des traces et des vestiges de cette source qui ne sale plus que la tradition populaire.

6. Le gouffre des Busséràilles (1642 *m*).

Ce gouffre, dont on ne découvrait autrefois que l'entrée d'un détour de la route, a été exploré pour la première fois en 1865 par les frères Maquignaz, et le *bersagliere*. Les Maquignaz, sur la propriété desquels il se trouve, y établirent une galerie en bois pour faciliter la visite de ces curiosités et de ces cascades, et construisirent, à l'entrée, une petite maison où l'on trouve des raffraîchissements que l'on peut se faire servir dans la grande grotte, si l'on n'est pas trop en transpiration. Le prix d'entrée est de 50 centimes par personne et 40 centimes pour faire marquer les bâtons.

On doit prolonger la galerie depuis la Grotte des Géants jusqu'à la grande cascade qui tombe de 16 mètres de hauteur dans une *marmite*, où l'onde se contord et se débat avec fureur. Ce gouffre, décrit en détail par M. le chanoine Carrel dans une lettre aux demoiselles Meyerbeer imprimée par le bulletin du Club Alpin italien, a 104 mètres de longueur et une hauteur de 35 mètres, et il renferme plusieurs grottes circulaires, effet du travail des eaux. Avant l'entrée, près de la petite maison, on remarque de curieuses et singulières *Marmites de Géants*.

Il faut faire en sorte de visiter le gouffre de neuf à onze heures de la matinée, alors que quelques rayons de soleil pénétrant dans la grotte y produisent de beaux effets d'arc-en-ciel. Un des frères Maquignaz habite la petite maison pendant la bonne saison; si l'on visitait la grotte à une autre époque, il faudrait passer en demander la clé aux Maquignaz à *Crépin*.

Les Busséràilles se trouvent à une heure de Valtournanche sur la route du *Breïl*, presqu'à égale distance de l'hôtel du Mont-Rose et de l'hôtel du Mont-Cervin, au Giomein, au pied du Mont-Cervin.

De Valtournanche, on prend la route au nord, on traverse le torrent au *Cré dou Pont* et l'on monte à *Crépin*, d'où la route conduit au plan di Proz, puis traverse de nouveau le torrent au Pont de Lave, pour arriver au *gouffre*, qui s'ouvre devant soi.

Si l'on n'a pas intention de monter jusqu'au Giomein, il faut au moins aller jusqu'au plan de *Pésontzé*, au-dessus du gouffre, « position vraiment romantique, » fut forcé de dire M. De-Saussure, et l'on peut redescendre à Valtournanche par la rive gauche du torrent en passant à *Singlin*, visitant le lac du Lô (poissonneux mais beaucoup de crapauds), puis redescendant par Lozanche et Torterousa. Le retour par ce chemin est plus long, mais aussi plus poétique.

7. De Valtournanche au Giomein (2 *heures*).

L'hôtel du Mont-Cervin au Giomein, bâti en 1856, se trouve à l'altitude de 2130 mètres dans une des plus belles positions du monde ; au centre du gracieux bassin du Breil, au pied de l'incomparable Mont-Cervin. L'hôtel du Mont-Cervin, au Giomein, s'il est bien tenu et à des prix raisonnables peut devenir un lieu de délicieux séjour et le centre de plusieurs excursions de premier ordre ; car il se trouve le poste d'attente naturel pour l'ascension du Mont-Cervin, en même temps que le point de jonction de plusieurs cols importants et le point de départ et de retour d'ascensions sur plusieurs pics importants.

Depuis Valtournanche on traverse le torrent au Cré du Pont, l'on atteint Crépin, puis les *Proz* et enfin les *Busséràilles* dont on a parlé à la route précédente. Au sortir des *Busséràilles dessous*, où l'on ne doit pas manquer de visiter les cascades, les gouffres et les Marmites de Géants, on arrive au plan de Pesontzé (*Peson*, masse d'eau, *tzé*, tombe, probablement à cause de la grande cascade, comme *Bus*, la baratte, *raille*, crie, fait du bruit, parce que le bruit que fait l'eau dans les Marmites de Géants, imite un peu le bruit du beurre que l'on bat dans le baratte).

Du fond du Plan de Pesontzé on aperçoit la cime du Mont-Cervin. Après le plan, la route monte par quelques lacets jusqu'à la chapelle des Busséràilles, placée sur le milieu de la roche, puis la route est taillée dans la roche vive ayant le torrent à gauche à une grande profondeur. Au sortir de cette gorge, l'horizon s'élargit, on entre dans le bassin des grandes montagnes ou châlets ; on dépasse à sa droite quelques masures que la tradition dit être les premières maisons habitées à Valtournanche par les *Passerini*, famille noble exilée ou émigrée de Florence au 13e ou au 14e siècle (1), souche de la famille actuelle des comtes Passerin d'Entrèves et Courmayeur ; la route continue sur la rive gauche du torrent, traverse le plateau marécageux du Savarey, près d'Avouil et s'avance presque horizontalement jusqu'à la chapelle et aux châlets du Breil, ayant toujours en face la belle pyramide du Mont-Cervin. Près de la chapelle du Breil on traverse le torrent de la Barma, qui vient du glacier Saint-Théodule et du Plantendre, et l'on remonte pendant dix minutes dans la prairie pour atteindre l'Hôtel du Mont-Cervin au Giomein.

(1) Parmi les familles d'origine toscane refugiées dans la vallée de Valtournanche à la même époque on peut aussi citer celle des Bich ou Bic (Bicchi) qui émigrèrent de Sienne en 1370 pour échapper aux guerres des guelfi et ghibellini, persécutés par la faction des Peruzzi.

8. Ascension du Mont-Cervin (4520 *m.*).

Le Mont-Cervin, appelé Matterhorn à Zermatt, a été pendant longtemps considéré comme un pic inaccessible; on se contentait d'admirer cette hardie pyramide et de la déclarer *incomparable* soit qu'on la regardât du côté suisse, soit qu'on la contemplât du versant italien.

Cependant depuis 1858 on fit de nombreuses tentatives pour essayer de l'escalader ou pour lui confirmer définitivement son titre d'*indompiable*. Les essais avaient généralement lieu par le versant italien, où la montagne ne présente que la roche nue, tandis que le versant suisse ou nord offre des neiges traitresses.

Parmi ces tentatives, il faut une mention spéciale pour celles de M. Tyndall, qui atteignît le premier l'*épaule*, dont le point culminant porte actuellement son nom, et celles de M. Whymper, qui décrit fort poétiquement les essais de son incroyable audace et persévérance dans son livre : *Scrambles in the Alps*, traduit en français par Adolphe Joanne sous ce titre : *Escalades dans les Alpes* (Paris, librairie Hachette).

Enfin en 1865 une guerre à outrance fut déclarée au Mont-Cervin sur toute la ligne. Dès le 12 juillet, M. l'ingénieur Giordano avait envoyé des guides en exploration, pendant que lui-même s'occupait à étudier les environs de la montagne au col Saint-Théodule, sur le Théodulhorn ou pointe du Pileur et sur la *Motte de Plété*. M. Whymper, ne trouvant pas ses guides habituels à Valtournanche, se dirigea sur Zermatt, et ayant trouvé des compagnons et des guides, il tenta aussitôt l'escalade de ce côté, pour n'être pas devancé par les explorateurs italiens envoyés par M. Giordano.

La caravane de M. Whymper se composait de sept personnes : messieurs Whymper, Hadow, R. Charles Hudson et lord Douglas avec les guides Michel Croz, de Chamounix et Peter Taugwald, père et fils.

Partis de Zermatt le 13 juillet à 5h,35 du matin, à midi ils dressaient leur tente à la hauteur de 3352 mètres, à 20 mètres au-dessus du col Saint-Théodule.

Le 14 ils quittent leur campement à 3h,50 du matin et à 1h,50 de l'après midi ils atteignaient la cime, d'où ils purent voir les explorateurs italiens sur l'*Épaule*.

Après environ une heure de halte, ils commencèrent la descente dans l'ordre suivant : Michel Croz, Hadow, Hudson, lord Douglas, Taugwald père, Whymper, Taugwald fils. Ils étaient tous reliés par la corde à une distance moyenne de six mètres ; mais leurs cordes n'étaient pas toutes de la même solidité.

A quelque distance de la sommité, dans un passage de rochers fort roide, le pied glissa à Hadow, qui tomba sur Croz, et entraîna aussi Hudson et lord Douglas. La corde s'était rompue entre lord Douglas et le père Taugwald.

Croz, Hadow, Hudson et lord Douglas furent précipités sur le glacier à 1500 mètres de précipice. On ne put retrouver que les corps des trois premiers, celui de lord Douglas sera probablement resté accroché à quelque saillie du rocher ; on retrouva pourtant un de ses souliers et la manche de son habit. M. Whymper et les Taugwald rentrèrent le lendemain à Zermatt après avoir subi les plus cruelles émotions. Telle fut la première ascension

du Mont-Cervin par le versant suisse. Un peu de précipitation doit avoir présidé à l'organisation de la caravane.

Le 16 juillet de la même année, avant que la nouvelle de la catastrophe de Zermatt parvint à Valtournanche, l'abbé Amé Gorret et les guides Jean-Antoine Carrel, Jean-Baptiste Bich et J.-Augustin Meynet partirent de l'hôtel du Giomein à 6h 1/2 du matin. A une heure après midi ils atteignaient l'endroit où M. Whymper avait plusieurs fois placé sa tente, et où avaient aussi passé leurs nuits les explorateurs italiens ; ils y dormirent. Le 17, au matin, ils continuèrent l'escalade, et dépassèrent le pic *Tyndall* et l'*Enjambée,* qui conduit au dernier mamelon.

Au lieu de suivre l'arête, ils se prirent à côtoyer sur le versant de Zermatt, mais ils se trouvèrent arrêtés par une brèche en apparence infranchissable. Carrel et Bich aidés par leurs deux compagnons descendirent seuls par cette brèche, les deux autres restèrent en deçà pour les remonter au retour. Vingt minutes après avoir franchi ce mauvais pas, Carrel et Bich plantaient le drapeau italien sur la sommité à 2h 1/2 de l'après-midi. Ils redescendirent passer la nuit à la tente et le lendemain, à midi, ils rentraient tous les quatre sains et saufs à l'hôtel du Giomein.

Depuis cette date les ascensions au Mont-Cervin devînrent fréquentes ensuite des améliorations et des facilitations introduites pour cette escalade, et l'on n'eut plus à déplorer aucun funeste accident.

En 1866 et 1867 une souscription fut faite pour la construction d'une cabane ou grotte de refuge à la *Cravate*, sur le versant italien. Cette grotte, à l'altitude de 4134 mètres, se trouve large de 2 mètres et longue de 3,80, partie dans la roche et partie en maçonnerie : elle renferme des couvertures en peaux de mouton, un matelas en caoutchouc et quelques ustensiles de cuisine. Ceux qui passent dans la grotte doivent avoir soin de suspendre les couvertures avant leur départ afin que l'humidité ne les mette pas hors de service pour ceux qui viendront après. On recommande aussi de laver la vaisselle et d'avoir soin de bien fermer la porte.

Le 13 août 1867 M. Crawford Grove fit encore l'ascension du Mont-Cervin en passant par la route suivie le 17 juillet 1865 par le corridor et la brèche; mais ce fut la dernière par ce pas périlleux, où pourtant l'on avait eu la précaution de laisser une corde.

Le 12 septembre 1867 les frères J.-Joseph, Pierre et Victor Maquignaz, Carrel César, Carrel Jean-Baptiste et sa fille Félicité, âgée de 18 ans, allèrent passer la nuit à la cabane de refuge. Ils en repartent le lendemain matin, sauf J.-B. Carrel qui reste à la cabane, et arrivent au point où l'on quittait l'arête sous le dernier mamelon pour passer au *corridor* que monsieur Leighton Jordan nomma ensuite *Col Félicité.* J.-Joseph et Pierre Maquignaz explorent alors le dernier mamelon, et réussissent à atteindre la cime par le flanc méridional. C'est la route que l'on a suivi depuis lors pour toutes les ascensions par le versant italien. Le lendemain ils étaient tous de retour à l'hôtel du Giomein vers les trois heures de l'après-midi.

Maintenant l'on a placé des cordes ou des échelles en cordes aux passages les plus difficiles, et il est même question de remplacer ces cordes

par des chaînes en fer préservées de la rouille par quelque vernis, quoique les cordes ne menacent encore aucunnement de se briser.

La section du Club Alpin d'Aoste fait placer cette année des cordes neuves.

Pour l'ascension du Mont-Cervin par le versant italien, depuis le départ du Giomein on passe successivement par les lieux suivants: Batzé (châlet) Mont de l'Eura (châlet), Riondé (pâturage), Couloir, Col du Lion (3600 m.) 1re tente (3860 m.), la Cheminée (corde), 2e tente (3963 m.), Degrés de la Tour (corde), Vallon des glaçons (corde), Gîte Giordano, Mauvais Pas, le Linceuil, Grande corde Tyndall, Crête du Coq, Cravate et Refuge (4134 m.), Pic Tyndall, Épaule (4260 m.), Enjambée, Col Félicité, Echelle Jordan (échelons attachés à la corde), La Cime.

Ces divers noms sont actuellement admis par tous les guides, qui ont fait l'ascension du Mont-Cervin.

Ces guides sont actuellement au nombre de plus de vingt à Valtournanche seulement; ceux qui ont fait le plus grand nombre d'ascensions sont les frères Jean-Joseph et Pierre Maquignaz et Carrel Jean-Antoine, dit le *bersagliere*. Les certificats de leurs ascensions doivent se trouver sur le livret personnel que chaque guide doit porter sur lui et présenter sur réquisition des touristes qui les demandent.

Parmi les nombreuses ascensions au Mont-Cervin, on doit une mention spéciale à celle de M. Giordano, en septembre 1868, avec descente à Zermatt. Il fit un relevé géologique détaillé de la montagne et de nombreuses observations scientifiques.

On employait autrefois trois jours pour cette ascension; le premier jour, jusqu'à la grotte, le second, à la cime et retour à la grotte pour la nuit, le troisième jour, retour au Giomein dans le courant de la journée. Actuellement on se contente habituellement de deux jours, et même, en juillet, M. Jackson avec Joseph Maquignaz et un guide Vallaisan fit ce trajet en un jour du Giomein à Zermatt. C'est le seul qui ait fait ce tour de force.

M. Seiler, propriétaire des hôtels de Zermatt et du Riffel, a fait aussi construire une cabane sur le versant suisse, à l'altitude de 3818 mètres; mais elle est fort exposée aux avalanches et aux chutes des pierres et en général pleine de neige, d'humidité et mal réparée; il faudrait la placer ailleurs.

Le prix des guides est de L. 100 pour l'ascension et descente par le même versant; de L. 150 pour l'ascension par un versant et la descente par le versant opposé; les porteurs L. 60 et L. 80.

On s'est plu à discuter les avantages et les inconvénients de chaque versant pour l'ascension du Mont-Cervin, en y introduisant un germe d'amour-propre national.

On peut maintenant résumer la question en ces termes:

Cette course est et sera réservée aux ascensionnistes de première force et aux touristes exercés par des courses et des ascensions antérieures qui les ont formés.

On ne doit jamais entreprendre cette excursion que par une belle journée et avec des guides sûrs et en nombre suffisant; en général deux guides pour chaque touriste, un guide en avant et un après pour surveiller le pas.

Il ne faut pas que la caravane dépendant de la même corde soit trop nombreuse; trois, ou cinq, tout au plus six.

Il ne faut jamais tenter les guides pour les faire partir *quand-même*, par l'espoir d'une plus grande rémunération.

L'ascension par le versant italien présente plus de fatigue et moins de danger, on peut presque dire qu'elle n'offre aucun danger avec de bons guides, grace aux nombreuses cordes placées aux pas difficiles, l'ascension se faisant sur la roche vive.

L'ascension par le versant suisse est moins fatigante, les pentes sont moins roides, mais ce versant visant au nord, la neige s'y arrête, et peut partir en avalanche irrésistible, les chutes et les bombardements des pierres sont nombreux et ce versant présentera toujours des dangers imprévus à la plus grande prudence.

Il est encore à craindre que cette ascension devenant *manie*, ne cause des défis et dès lors des imprudences et des malheurs.

9. De Valtournanche au Col St-Théodule (3333 *m.*).

Il faut compter trois heures de marche du Giomein au col. On peut aller à dos de mulet jusqu'à l'entrée du glacier.

On prend au nord-est du Giomein une montée assez roide qui conduit par les pâturages à l'alp supérieur du Giomein, dit le *Tramaïl;* depuis lors on prend à l'est par une pente douce sur le gazon jusqu'à la montée des *Fourneaux dessous*, d'où appuyant sur la gauche on arrive sur un rocher. De là on attaque par un petit sentier la rude montée des Fourneaux dessus qui conduit à l'entrée du glacier. On y voit encore les restes d'une redoute construite pour repousser les invasions des hauts-vallaisans.

Quoique le trajet sur le glacier ne soit pas bien difficile, si le temps est humide ou nébuleux, il est prudent de faire usage de la corde. Il faut avoir soin de se tenir plutôt sur la gauche jusqu'à ce qu'on ait dépassé la *Grande fregne* (crevasse fort large, ordinairement en partie recouverte) et depuis là on monte vers la sommité pour se rendre au col qui se trouve sur la droite.

Les guides de Valtournanche, et surtout le cantinier du col St-Théodule, ont la louable coutume de marquer d'un bout de bâton les endroits où ils ont découvert une crevasse recouverte d'une trop légère couche de neige.

Le col St-Théodule ou Matterjoch forme la limite entre l'Italie et le Vallais; c'est un passage fort intéressant fréquenté depuis fort longtemps. Le nombre des passants, guides ou touristes y varie actuellement de 600 à 1000. M. De Saussure y construisit une petite cabane où il passa trois jours à faire des observations météorologiques.

Sur l'emplacement du campement De Saussure, on construisit vers 1852 une hutte en pierre où un guide tenait quelques provisions pour les passants, on y ajouta quelques années plus tard une chambre en bois avec deux lits et l'on y établit une petite auberge ouverte pendant trois mois de l'année, où l'on tient les provisions requises pour une telle station. Il y a actuellement cinq lits et l'on se propose encore de réunir la cabane en pierre à celle en bois et augmenter le nombre des chambres et des lits et de destiner une salle à manger pour cet usage exclusif sans la faire servir de dortoir.

Les prix y sont à peu près ceux des hôtels suisses, ce qui est bien modéré pour cette altitude, vu les frais de transport.

En 1865, M. Dollfuss-Ausset, de Mulhouse, fit entourer d'un mur en pierres la cabane en bois et y plaça trois observateurs, Gorret Antoine, de Valtournanche, et les frères Melchior et Jacob Platter, de Meiringen, qui y poursuivirent les observations météorologiques pendant quatorze mois consécutifs. M. Dollfuss-Ausset a consigné ces observations dans ses *Matériaux pour servir à l'étude des glaciers*.

Le col St-Théodule pourrait même être traversé en hiver. L'abbé Gorret et son frère Charles allèrent y rendre visite à leur père le 20 janvier 1866.

La vue du col St-Théodule est très-étendue sur les deux versants; mais, pour jouir d'une vue encore plus satisfaisante, il faut faire l'ascension du Théodulhorn ou *Pointe du Pileur*, au nord du col, à 3472 mètres d'altitude. On suit l'arète du col jusqu'à la base du pic; alors on passe sur le versant suisse et l'on gravit par des clapeys de pierres désagrégées jusque sur la sommité, où l'on arrive en moins d'une heure depuis le col.

Ascension du Petit Cervin (3886 *m.*) **et du Breithorn** (4148 *m.*). Ces deux pics, qui présentent des flancs si abruptes du côté de Zermatt sont assez facilement accessibles du col St-Théodule. On les a confondus assez longtemps sous le nom unique de Petit Mont-Cervin, et M. De Saussure paraît avoir fait plutôt l'ascension du Petit Cervin actuel que celle du Breithorn ou Large Corne.

On part à l'est du col pour remonter une pente assez roide de glacier, et l'on arrive à un premier plateau d'où prenant sur la gauche on peut faire l'ascension du Petit Cervin, en trois heures depuis la cabane.

Pour atteindre le sommet du Breithorn, il faut continuer par le glacier qui ne présente des difficultés qu'à la dernière montée où il faut souvent tailler un grand nombre de marches dans la glace vive. On emploie généralement pour cette ascension quatre heures depuis le col. Il est prudent de faire usage de la corde.

Du haut du Breithorn le panorama est splendide sur l'Italie et sur la Suisse, mais surtout sur les grands plateaux de glace et sur leurs points de division entre la Suisse et l'Italie.

On pourrait probablement traverser le grand plateau et opérer la descente sur Ayas sans redescendre au col St-Théodule.

10. De Valtournanche à Zermatt.

1° *Par le Col St-Théodule (de neuf à dix heures).* — On monte au Col St-Théodule par la route indiquée ci-dessus. Depuis le col, on descend en cinq heures à Zermatt.

On descend du col par quelques rochers près de la croix de fer qui marque la frontière sur un grand plateau de glacier que l'on parcourt en se tenant plutôt sur la gauche. Vers le milieu du plateau en face du Mont-Cervin, le rocher du Théodulhorn produit un magnifique écho, que les guides s'amusent toujours à appeler et qui leur sert de point de repaire quand le temps est nébuleux. Vers le fond du plan, au lieu de suivre à gauche, on tourne à droite pour atteindre la moraine qui sépare le glacier supérieur de St-Théodule, du glacier inférieur qui se confond avec celui descendant

du Petit-Cervin. On appelle ce tour, souvent très-crevassé, le tour de Gomba. On continue par la moraine jusqu'aux clapeys où l'on reprend la direction à gauche au pied du glacier par les Blattes. Suivant ainsi le bord du glacier on arrive au pont de Gonrou, d'où le Mont-Cervin paraît posé tout fraîchement sur le glacier. On côtoie la pente pour descendre à l'*Aroley*, premier hameau de Zermatt. En dix minutes l'on arrive au Pont de l'Aroley, d'où en demi-heure on atteint Zermatt. Depuis le Pont de Gonrou, on a continuellement une vue magnifique des séracs du glacier de Gorner qui s'avance dans le creux de la vallée. Les noms donnés aux localités par les guides de Zermatt sont différents; on a cru bien d'adopter les noms usités chez les guides de Valtournanche;

2° *A l'hôtel du Riffelberg.* Même distance que pour Zermatt. On suit la route précédente jusque sur la moraine qui sépare le glacier supérieur du glacier inférieur de St-Théodule, on descend sur ce dernier glacier par une descente fort rapide sur des roches glissantes, on traverse les glaciers de St-Théodule inférieur et du Gorner, pour arriver au pied du rocher du Riffelhorn où il faut monter par une paroi presque verticale. On peut atteindre le sommet de la paroi des deux côtés du Riffelhorn. Depuis le sommet de la paroi, qui prend trois quarts d'heure pour la grimpade, on atteint en demi-heure le renommé hôtel du Riffelberg, tenu par les frères Seiler qui tiennent aussi les deux hôtels fort connus du Mont-Cervin et du Mont-Rose à Zermatt, ainsi que l'hôtel du glacier du Rhône, au pied de ce célèbre et grand glacier où le Rhône prend sa source;

3° *Par le Col du Breil, de Forka ou du Mont-Cervin.* — Ce col abrége de près de deux heures le trajet de Valtournanche à Zermatt par le Col St-Théodule.

On monte par le chemin du Col St-Théodule jusqu'au plateau d'où ce chemin se dirige à l'est, soit jusqu'au *tramail* ou baraque supérieure de l'Alp du Giomeiu. Au lieu alors de prendre à droite, on continue en ligne droite pour aller prendre le glacier du Mont-Cervin au sommet d'Anservigne. Après la traversée du glacier, on gravit le rocher fort roide pour atteindre l'arête qui aboutit au pied est du Mont-Cervin. Un couloir rapide conduit sur le glacier de Furyger que l'on traverse pour arriver aux rochers du Hornli et de là à la chapelle d'où l'on descend pour rejoindre le chemin du Col St-Théodule en dessous du Pont de Gonrou.

La tradition porte que ce col était autrefois beaucoup plus facile et que de Valtournanche on se rendait par là en procession à la chapelle du Hornli. Actuellement il est parfois bien difficile de trouver un passage pour traverser la Bergchsrund du côté de Zermatt et le lieu de la descente varie suivant les années et se trouve quelquefois impraticable. On veut dériver de ce passage étroit le nom valdôtain de Zermatt, Praborne ou Proborno, près du trou, de l'entaille;

4° *Par le Col de Tournanche.* — En 1864 MM. Hudson et Jacomb arrivèrent au Giomein par un nouveau col qu'ils appelèrent Col de Tournanche. De Zermatt ils vinrent gravir le glacier de Zmutt et la branche Est du glacier de Tiefenmatten d'où ils atteignirent l'arête et descendirent à Valtournanche par le Lion. Cette même route doit avoir été suivie en 1875

par les touristes italiens Corona et Torri. On n'a pas encore suivi ce chemin de Valtournanche à Zermatt, à cause de la rapidité du glacier de Tiefenmatten pour atteindre l'arête.

Il faudrait monter du Giomein ou par la route du Mont-Cervin jusque vers la tête du Lion et tourner alors à gauche au midi du Lion, ou bien monter par l'arête dite *lo keu du Montabert* pour atteindre le même point, et de là effectuer la descente au val Zmutt à force de degrés taillés dans la glace, qui vient former le pied de la *Dent d'Herens,* la descente par le couloir-ouest du Col du Lion paraissant devoir être impraticable pour la descente à cause de sa roideur.

Ce passage exige des touristes habiles et formés.

11. Du Giomein à Fiéry soit Saint-Jacques d'Ayas par le col supérieur des Cimes Blanches (*cinq heures*).

On prend au sud-est de l'hôtel, la route qui conduit à la *Barma*, par La Vielle, on traverse le torrent, l'on monte au châlet du Goillet, puis aux lacs de ce nom, dans un beau plateau. Depuis-là la route passe par le Clapey, et s'élève ensuite par des coteaux entremélés de pierres, jusqu'à un dernier plateau de neige qui conduit au col, situé au nord de la Grande Cemetta, et de là par le vallon des Cimes Blanches à Fiéry. Les mulets traversent ce col.

(Voir *Vallée d'Ayas*).

12. Ascension de la Grande Cemetta (3230 *m.*). — (*Trois heures et demie ou quatre heures du Giomein*).

Ce pic, qui sépare les deux cols des Cimes Blanches, est à peu près accessible de tous les côtés. En partant du Giomein on se rend au Col supérieur des Cimes Blanches, d'où l'on gravit facilement le point culminant.

13. De Valtournanche à Fiéry par le Col inférieur des Cimes Blanches (*sept heures*).

De Valtournanche on monte à Lozanche, d'où l'on tourne sur la droite pour atteindre *Bébeuk ;* de là on suit le sentier des châlets qui conduit à Euilla et dès lors par de beaux gazons jusqu'au col entre la Grande Cemetta et la Roisetta. On descend à Fiéry, en retrouvant le chemin du Col supérieur des Cimes Blanches. (Voir *Ayas*).

14. Col de Nana à Fiéry ou à Ayas (*sept heures*) **et Col de Vascoccia à Ayas** (*trois et demie ou quatre heures*).

De Valtournanche on monte aux châlets de Cheneil.

Depuis Cheneil on peut prendre deux chemins également faciles : 1º On monte à Tsamsec, dont on traverse le plan pour monter par les pâturages des *Croux* au Col des Croux, au sommet de Chamois ; 2º On monte par les *Fontanettes* sur l'arête qui sépare Chamois de Valtournanche, et l'on côtoie la base de la pointe des Fallenères, jusqu'au sommet de Chamois, où les deux chemins se réunissent de nouveau. Pour le Col de Nana, on prend le sauvage vallon à gauche, et on le gravit jusqu'au col marqué par un jalon de chasse.

On descend par un sentier d'abord fort roide aux châlets de Nana. Depuis que l'on rencontre le grand ruisseau qui conduit l'eau à Saint-Vincent, si l'on veut se rendre à Fiéry, on remonte le ruisseau jusqu'à Cortot, où

l'on traverse le torrent des Cimes Blanches, et l'on tourne à droite pour descendre à Fiéry ; mais si l'on veut se rendre à Ayas, on prend à droite la route du châlet qui conduit à Ayas, à travers la forêt d'abord, puis par les hameaux de *Palin*, *Palouetta*, *Magnéa* et *Bezou*. De *Palin* on peut en vingt minutes descendre à *Champoluc* par Champlan.

Pour le Col de Vascoccia, on côtoie à sa droite pour entrer dans un petit vallon que l'on gravit. Vers la sommité du vallon, au lieu de monter à l'échancrure formant une porte étroite, qui a fait donner à ce col le nom de Crenerella, on prend à sa droite pour atteindre l'arête, d'où l'on descend à Ayas par les pâturages.

La descente est fort roide jusqu'au châlet de Vascoccia. (Voir *Ayas*).

15. A Ayas par Pillouel (*quatre heures*).

On monte jusqu'à Cheneil. Aux premières maisons de Cheneil, on tourne tout-à-fait à droite par les *Places*, où un sentier conduit à un col sur Chamois. Depuis *Fontana Fréde*, jusqu'au Col de Chamois, on jouit d'une magnifique vue de Valtournanche.

Du col on descend jusqu'au premier plateau, d'où l'on côtoie à gauche pour se rendre au-dessus de la montagne commune de Chamois. Alors on entre dans un étroit vallon, qui mène au haut du col, d'où l'on descend à Ayas en inclinant d'abord à gauche jusqu'au pied de la montagne au filon des Terres Rousses ; dès lors on incline à droite pour atteindre Ayas par des pâturages. (Voir *Ayas*).

16. A Ayas par Portola (*sept heures*).

De Valtournanche on descend à la chapelle de La Montaz, où l'on quitte la route de Châtillon, pour prendre à gauche le chemin qui conduit à La Serva (Sylva) et à *Pessey de Pieulé*. Après avoir traversé ce dernier hameau, un sentier conduit à travers les monts et la forêt à un châlet, à un quart d'heure de Chamois, où l'on descend. Depuis Chamois on reprend le chemin à gauche, en suivant depuis le torrent, le ruisseau jusqu'au bout d'un long détour; alors on traverse le ruisseau, et on monte par la prairie. Sous le premier châlet, on prend à sa droite un petit sentier qui conduit à un lac dans un petit plateau au milieu d'un bois. Si l'on est à pied, on monte par le petit sentier sur l'arête, et on suit ce sentier en côtoyant par la forêt et les pâturages jusqu'au col. Si l'on est à cheval, il faut descendre un peu sur les châlets de La Madeleine d'Antey, puis remonter par les pâturages. La première partie de la descente sur Ayas est fort roide.

Du col on peut faire l'ascension du Mont-Dzerbion. (Voir *Ayas*).

17. Ascension de la Tête du Lion (*de 4 à 5 heures en partant de l'hôtel du Giomein*).

On prend la route du Mont-Cervin jusqu'au-dessus du Riondé ; alors au lieu d'aller prendre le couloir qui monte au Col du Lion, on prend l'ancienne route du Mont-Cervin qui monte au grand nevé de la Tête du Lion, on traverse ce nevé en appuyant sur la gauche pour arriver sur l'arête, où, tournant à droite, on arrive sur la Tête du Lion, d'où l'on a une vue assez étendue. On peut aussi monter ou descendre par lo *keu* du Montabert ou Tciareillon.

18. Ascension à la pointe de Guin (3992 *m.*) **et aux pics des deux Jumeaux, pointe Sella et pointe Giordano.**

Le beau vallon ou bassin du Breil est fermé à l'ouest par une énorme paroi de rochers presque perpendiculaires offrant plusieurs pics qui n'avaient pas encore été gravis par les touristes, et qui devaient finir par attirer leur attention.

En septembre 1874 MM. Martelli, Baretti et Vaccarone, membres du Club Alpin italien, firent la première ascension de la Dent de Guin avec les guides Maquignaz, J.-Joseph et Pierre, Gorret Charles, frère de l'abbé et Meynet Salomon. Ils allèrent passer la nuit au châlet de *Bayettes*, le 15 septembre et 16, ils partirent vers les cinq heures du matin, gravirent des pentes fort rapides, et atteignirent la sommité de la Pointe de Guin vers midi. Ce pic aurait, selon les mesures barométriques prises en 1875 par M. Corona, l'altitude de 3992 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le temps favorable manqua à cette caravane pour aller jusqu'aux Jumeaux, un peu plus élevés et plus au nord ; le soir, ils rentrèrent à Valtournanche à 11 heures.

En 1875 M. Joseph Corona, avec les guides Jean-Joseph Maquignaz et Jean-Antoine Carrel, partait à une heure du matin de l'hôtel du Giomein et à 9h,15 il était sur la Becca de *Guin*. Suivant l'étroite arête au nord, à 11h,45 il était sur le plus rapproché des Jumeaux, qu'il baptisa *Pointe Sella*, en l'honneur du fondateur du Club Alpin italien. Cette pointe lui paraît être, d'après ses calculs, de 4230 mètres. Il ne put passer à l'autre pic, un peu plus élevé, et qu'il appelle *Pointe Giordano*. Quatre tentatives successives pendant l'été de 1875 ne lui ont pas encore donné la satisfaction de gravir ce dernier pic. Du pied de la Pointe de Guin il descendit sur le glacier de Zardezan ou Cià de Cians, mieux Tza de Tzam, traversa un col qu'il nomma *Col Budden* et descendit à Aoste par Prarayer et Valpelline.

Il paraît y avoir encore beaucoup à étudier sur la partie occidentale de l'arête qui va du Mont-Cervin au Château des Dames. (Voir le récit de cette ascension dans le Bulletin du Club Alpin italien, N. 24, 1875).

19. Ascension du Château des Dames (*sept heures*).

Cette ascension peut se faire également soit en partant de Valtournanche soit en partant du Giomein.

a) *De Valtournanche*, on monte à Crépin, où l'on quitte la route du Breil pour prendre un sentier qui conduit d'abord aux châlets de Liortère, puis à ceux du Dza, joli vallon que l'on parcourt pour arriver au col qui débouche sur les hauts pâturages de Chignana, alors on prend à droite pour traverser Ros et aboutir à Fontanella, d'où l'on prend tout-à-fait à droite en passant près du beau lac de Balanselme, et par les clapeys et les éboulis on arrive au couchant du pic, que l'on gravit sans grande difficulté par le rocher. Ce pic est à l'altitude de 3660 mètres, et peut être gravi de divers côtés;

b) Du Giomein, on descend au Breil et à *Avoil* en dessous duquel on traverse le torrent de Vofrède, et l'on s'elève en diagonale au châlet supérieur du Créton, soit Monto, d'où l'on continue à cotoyer jusqu'au vallon du Dza, où l'on rejoint la route précédente.

Au lieu d'aller jusqu'au Dza, on abrégerait la route en passant au bas des monts du Créton dans une étroite dépression de la montagne qui forme un col qui n'a pas encore de nom précis.

On peut effectuer la descente par le versant est.

On descend d'abord sur des pierres désagrégées pour entrer sur le glacier du Château des Dames que l'on traverse pour venir joindre le glacier qui descend dans la gorge de Vofrède. On descend jusque sur l'arête qui limite le Créton, on suit un moment cette arête au midi du glacier, puis l'on s'engage par un couloir, qui conduit au sommet des pâturages de l'*Évenère*, d'où l'on peut descendre aux Busséraillles, ou tourner à gauche pour arriver au Giomein par Monto et Avouil.

Près du Château des Dames se trouve aussi le Bec du Créton, d'une ascension facile.

De ces pics on jouit d'un immense panorama et de la vue du grand glacier de Zardezan ou Cià de Cians. Il paraît que le nom de ce magnifique glacier qui limite le Val de Bionaz devrait s'écrire comme on le prononce: *Tsa de Tsam;* les montagnards que l'on interroge seraient moins embarrassés pour satisfaire aux indications qu'on leur demande.

20. Ascension de la Dent d'Hérens (4180 *m.*).

Ce pic est aussi connu sous le nom de Mont de Rong ou Montabert que l'on écrit parfois Mont-Thabor, on ne sait trop pour quel motif.

M. Whymper avait déjà tenté l'ascension de ce pic avec le *bersagliere* Carrel et Luc Meynet, le bossu du Breil, qu'il a illustré dans son ouvrage, mais il ne put atteindre la sommité.

Cette ascension fut faite la première fois en 1862, en partant du châlet de Prarayer au sommet de Bionaz ; mais en 1873 on réussit à la faire par Valtournanche. M. Puller, avec les guides J.-Joseph et Pierre Maquignaz, partit du Breil à 3^{h},30 du matin. A 5^{h} il atteignit le glacier du Mont-Taber, et à trois heures de l'après-midi le plateau supérieur de ce glacier, où il passa la nuit. A quatre heures du matin il repartit, mais il ne put atteindre la sommité de la Dent qu'à 2^{h},45 de l'après-midi par les arêtes sud et ouest du pic. Il ne put redescendre assez à temps pour sortir de jour du glacier de Zardezan ou Tsa de Tsam, et il y passa la nuit.

Cette ascension par Valtournanche est difficile et très-fatigante.

21. Ascension de la pointe de Tsam (*de 7 à 8 heures*).

Ce pic, qui se voit fort bien de sur le pont de Châtillon, se trouve au sommet de Torgnon entre les communes de Valtournanche et de Saint-Barthélemy. La première ascension que l'on en connaisse a été faite par le notaire Lucat Albin de Châtillon, avec le guide Victor Maquignaz, en 1874. Ils se dirigèrent de Valtournanche au Col de la Fenêtre du Dza, d'où ils côtoyèrent les pâturages de Chignana pour entrer sur le glacier, qui les conduisit au pied de la montagne. Le passage de la Bergschrund leur offrit des difficultés. Le glacier étant trop incliné, ils prirent à escalader par les rochers à gauche jusque vers la sommité, où ils durent reprendre au nord-ouest par un rapide couloir qui les conduisit au sommet. La descente, *impossible* au midi et à l'ouest, leur parut plus facile que la montée, ayant pu découvrir un passage inaperçu en montant. Au bas de la montagne, ils traversèrent le Col de For, et descendirent par les châlets de Torgnon. Cette montagne, aux aiguilles nombreuses et sourcilleuses, doit offrir un beau panorama, dont les nuages privèrent notre touriste.

22. Ascension de la pointe de Salé.

Cette pointe, qui a servi de point de triangulation aux officiers de l'État Major, se trouve à l'est de la pointe de *Tsam*, dont elle est séparée par le Col de For. On prétend qu'elle doit son nom à une source d'eau salée, qui devait couler autrefois sur le versant de Torgnon. Il faut compter cinq heures pour en faire l'ascension de Valtournanche.

On descend au pont de Creusé, puis on remonte par la Barmasse, les *Rayès*, Promoron et Falignon, aux châlets de Chignana, qui se trouvent au pied du pic. On traverse ce plateau, lit évident d'un ancien lac, et l'on gravit au midi du pic, par les gazons glissants des *Apletous,* jusque sur l'arête, qui sépare Chignana de Torgnon. On passe alors sur le versant de Torgnon, et l'on termine l'ascension par des couloirs faciles à l'ouest. On peut revenir par le Col de For et le glacier de Chignana, côtoyer *Ros* pour se rendre à Valtournanche ou au Giomein par le Col de la Fenêtre du Dza.

23. Ascension du pic de Pankerot (3 *heures*).

Ce pic qui s'élève à l'ouest de Valtournanche, offre une fort belle vue du Mont-Cervin et de la vallée ; il est facilement accessible de plusieurs côtés. On peut aller traverser le torrent au Cré du Pont et gravir par les clapeys jusque sur *Tsamaë*, d'où l'on continue l'ascension par les assises gazonneuses de la montagne ; ou bien l'on descend à Creusé, d'où l'on monte sur Tsamaë par la Barmasse et de là par les Rayès au sommet. On peut aussi redescendre par Le Dza ou Chignana.

24. A Châtillon par Chamois et la Madeleine.

On peut faire une promenade des plus agréables en descendant à Châtillon ou à Saint-Vincent par Chamois, d'où suivant le ruisseau à travers la forêt on arrive à La Madeleine d'Antey et de là à Promiod et ensuite à Châtillon par Conoz.

25. A Prarayé par le col de Valcornère (8 *heures*).

La distance de ce col est à peu près la même soit en partant de Valtournanche, soit en partant du Giomein.

On suit la route du Château des Dames jusqu'au Col de la Fenêtre du Dza, où les deux routes de Valtournanche et du Giomein se réunissent. De là on traverse les pentes de Ros pour arriver à la Grande Fontanella ; on continue à gravir par des roches faciles pour atteindre un petit glacier, que l'on traverse pour atteindre le col, qui est formé par une étroite dépression de la montagne en forme de porte, et dominé au nord par un pic élevé. La descente sur Prarayé se fait d'abord par un rapide couloir ordinairement plein de neige, où l'on peut faire une longue et belle glissade. Au fond du couloir, on tourne sur la droite pour atteindre un second couloir se dirigeant sur la gauche et menant au pied de cette seconde assise de la montagne au vallon de Valcornère. Ce passage de chèvres est un peu difficile à trouver ; il faut avoir soin de ne pas trop s'éloigner sur la droite, un dix minutes, au plus.

Des touristes sont descendus aussi par les rochers sur la gauche pour se rendre au pied du glacier qui descend en cascade des sommités du vallon de Saint-Barthélemy.

Dès qu'on est arrivé au bas des rochers dans la vallon, on suit le torrent

de Valcornère, on passe près du châlet de ce nom, où l'on trouve la route des troupeaux qui conduit au beau bassin de Prarayé, où se trouve un gîte fort bon avec des provisions fort rares. (*De là à Aoste*, voir *Vallée de Bionaz*).

26. Au couchant du Château des Dames et séparé du col de Valcornère par un magnifique pic au sommet du vallon de Chignana se trouve un autre magnifique col, qui n'a pas encore actuellement de nom bien précis et par lequel on se rend aux sommités de Bionaz, en traversant un glacier sur Chignana, et s'engageant sur le glacier du versant de Valpelline pour arriver à Prarayé par le haut du vallon. Ce col est, dit-on, l'ancien passage fréquenté par les pèlerins qui se rendaient en Suisse, lorsqu'il y avait pour les recevoir l'hospice de Chavacour.

27. Promenades dans la vallée de Valtournanche.

1° *Valtournanche pour point de départ.*

a) Au lac du Lô, 1[2 h.
b) A Pessey de Pieulé dans la forêt, 3[4 h.
c) A Promindo, belle vue de la vallée, 1h 1[2.
d) A Cheneil vue du grand Tornalin, 1 h.
e) A la cascade du Moulin, 1[2 h.
f) A Chanlève, 3[4 h.
g) Aux Busséroilles et Plan de Pezontsé, 1 h.
h) A *Ersa* et *Gillaré*, vue admirable du Mont-Cervin et de toute la Vallée de Valtournanche, 1h 1[2.

2° *Le Giomein pour point de départ.*

a) Les Busséroilles, 1 h.
b) Les lacs du Goillet, 1h 1[2.
c) Col Saint-Théodule, 3 h.
d) Cascade des Cors, 1 h.
e) Plété, 3 h. ainsi que de Valtournanche.
f) Pied du glacier du Mont-Taber, 2 h.
g) Château en ruines du Planet, 1[2 h.
h) La Manda, châlet, 1h 1[4.

On n'a noté que les promenades les plus belles et les plus faciles qui ne se trouvent pas dans le détail de l'itinéraire.

V.

VALLÉE DE VALPELLINE.

A son débouché à Aoste, cette vallée n'en forme qu'une avec celle du Grand Saint-Bernard, et s'ouvre au nord de la ville d'Aoste ; le Buthier la parcourt dans toute sa longueur. Arrivée à Valpelline, elle se divise en deux branches, celle d'Ollomont à gauche et celle de Bionaz, qui continue la vallée.

Cette vallée, encore très-peu connue et visitée des touristes, offre des beautés de premier ordre, surtout aux sommités d'Ollomont et de Bionaz.



Aqueduc de Porossan.



Les habitants, simples, doux, hospitaliers et timides, s'occupent surtout de l'élève et du commerce du bétail au point que quelqu'un voulait chercher l'origine de Valpelline dans *Vallis Pellium* et non pas *Vallis Pennina* par excellence. Les habitants de cette vallée sont les seuls qui aient conservé dans la vallée d'Aoste l'usage des culottes ou brayes en peau de chamois.

1. D'Aoste à Valpelline (3 *heures*).

D'Aoste on peut se rendre à Valpelline par deux routes; d'abord par l'ancienne route qui passe au *Pont de Pierre*, puis remonte à Porossan par Ropo et de là continue à mi-colline sur le bord d'un ruisseau pour passer à Roisan et aller se joindre à la route actuelle un peu avant de traverser le Buthier pour arriver à Valpelline; c'est la route par laquelle des petits chars descendaient autrefois à Aoste le cuivre d'Ollomont. Sur le parcours de cette route, préférable pour celui qui monte à pied dans la première partie de la journée, on remarque l'*aqueduc* du Ru Prevôt à Porrossan, jeté à une grande hauteur sur une gorge pour conduire les eaux du Buthier levées près de Valpelline jusqu'aux environs du château de Quart. Cet aqueduc et ce ruisseau sont dus à un membre de la noble famille de Quart, prévôt de la cathédrale d'Aoste. La route est bien ombragée et l'on a continuellement en face de soi la vue des campagnes d'Allein et de Gignod et la continuation de la vallée du Grand Saint-Bernard.

La seconde route, accessible aux voitures jusqu'à Valpelline, n'a été construite que depuis quelques années. A la descente elle est préférable même pour le piéton. On suit la route du Grand Saint-Bernard jusqu'au hameau de Variney. Laissant alors à sa gauche cette route, on suit le chemin, qui s'avance horizontalement en côtoyant la base du coteau sur lequel est bâti Gignod. Au delà des anciennes forges de *Rhins*, d'où une route remonte à Roisan, on passe la branche du Buthier qui vient de la vallée du Grand Saint-Bernard, sur un pont en bois, puis l'on dépasse un hameau, où l'on remarque une vieille tour carrée, pour aller passer sur la rive gauche du Buthier, où l'on rejoint la route qui passe par Porrossan et Roisan. Non loin de la jonction des deux routes, on remarque un pont, d'où se détache le chemin qui conduit à Doues, commune située sur un plateau un peu marécageux, et que l'on ne peut apercevoir de la route. On dépasse une petite plaine de prairies, puis la route se trouve resserrée entre la montagne et le Buthier que l'on traverse pour arriver à *Valpelline*, village acculé au pied des monts dans un véritable cul-de-sac à la jonction du torrent d'Ollomont au Buthier. Valpelline renfermait autrefois beaucoup de crétins, ainsi qu'Ollomont; on en doit attribuer la cause à la multitude des noyers qui ombrageaient les maisons, et empêchaient la circulation de l'air et à la qualité des eaux potables; cette plaie disparaît très-sensiblement.

Valpelline possède une importante fonderie pour le cuivre d'Ollomont; elle est en activité, et appartient à la société Cornelissen et Simonis; les débordements du Buthier y ont causé de grands dommages. Il n'y a à Valpelline que l'*hôtel des Mines*, à l'entrée du village, près de la fonderie et quelques cantines plutôt destinées aux ouvriers qu'aux touristes. L'église est assez belle et mérite une visite.

2. De Valpelline à Ollomont (1 *heure*).

Du village de Valpelline on prend à gauche, en passant devant l'église, et l'on s'engage par une belle route qui s'élève en zig-zags dans l'étroite ouverture de la vallée d'Ollomont. En arrivant à Ollomont la vue s'élargit et l'on se trouve au milieu d'un magnifique bassin de prairies, couronné par de beaux pâturages, au-dessus desquels s'élèvent la calotte neigeuse du Vélan et la tête majestueuse du Grand Combin.

A un quart d'heure d'*Ollomont* se trouve une mine fort renommée de cuivre pyriteux, exploitée déjà depuis longtemps. On a fait des travaux et des dépenses immenses pour l'estraction de l'eau qui envahissait les galeries et il paraît qu'en 1875 on a découvert une nouvelle couche fort riche et fort abondante de cuivre; on doit exploiter incessamment ce nouveau gisement qui donnera une nouvelle vie à l'industrie de cette vallée.

Près du filon, en 1874, Rosset Joseph, dit Bazot, construisait une maison où il se proposait d'établir un hôtel soigné, fourni de tout le confortable que peuvent désirer les touristes en montagne.

Si ce dessin se réalise, Ollomont pourra devenir un centre agréable de belles excursions sur les montagnes qui forment le massif du Grand Combin, surtout depuis l'ouverture de la route muletière qui traverse le col Fenêtre de Balme; comme guides actifs et de bonne volonté à Ollomont, on peut recommander Rosset Joseph, dit Bazot, et Diémoz Constant, instituteur.

Pour visiter les galeries du filon, il faut s'adresser au directeur ou au caporal de la mine.

3. D'Ollomont à Chable dans le val de Bagnes par le col de Fenêtre de Balme (2786 *m.*).

D'Ollomont on se dirige au Nord, on traverse le hameau de *Vau*, sur la rive droite du torrent; sur la rive gauche on voit de belles forêts de mélèzes s'élever jusque vers la sommité des monts.

Après avoir traversé une petite plaine, qui porte encore des traces évidentes d'inondations, la route s'élève sensiblement et décline un peu à gauche pour arriver au sommet de la montée, à *Cheval blanc*, d'où elle reprend tout-à-fait à droite par la côte qui se trouve en dessous du *Plan de bonne mort*, où furent livrées de sanglantes batailles entre les Valdôtains et les Vallaisans.

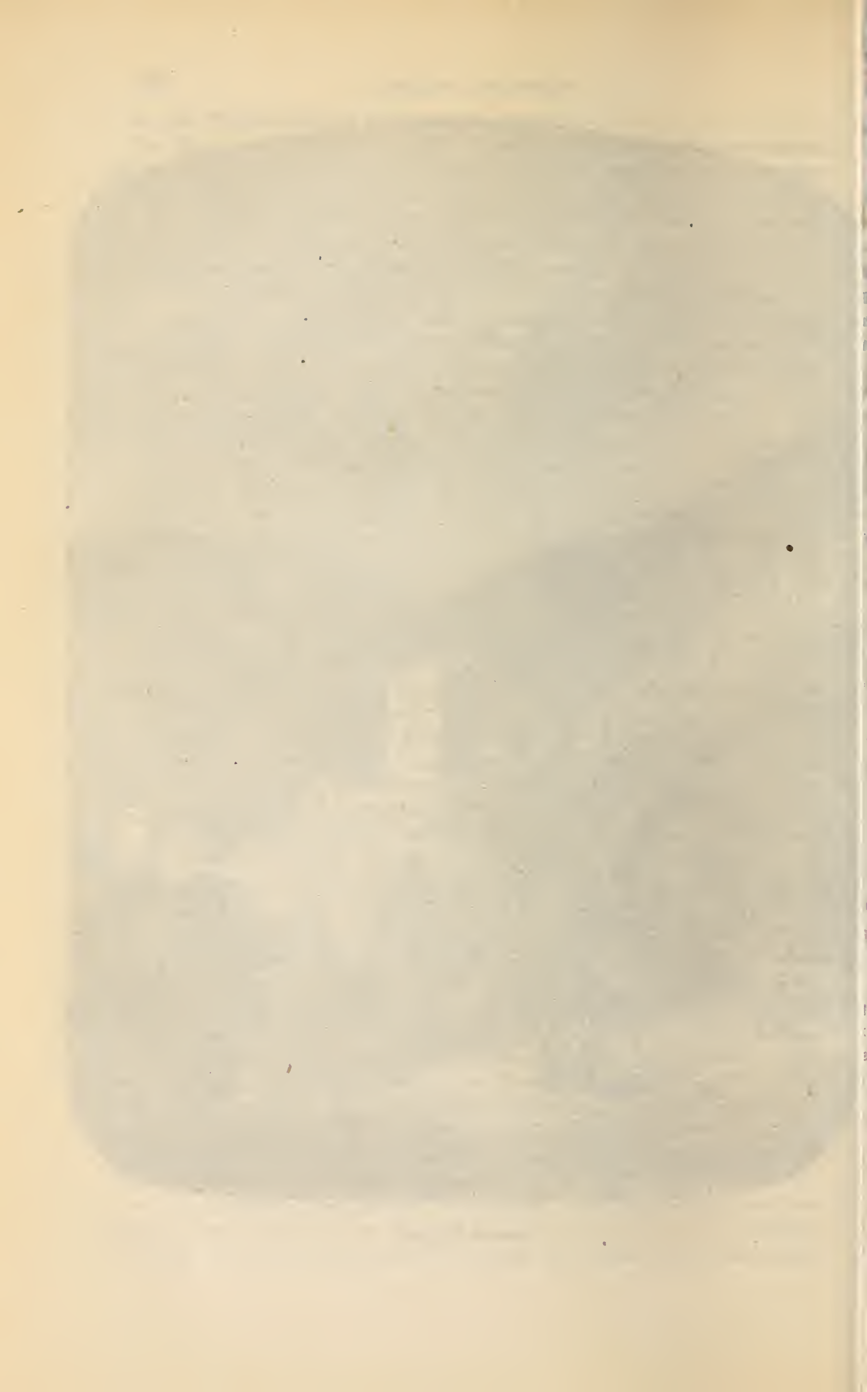
Au point où la route reprend à droite, on quitte le chemin qui conduit aux châlets de By, à un petit quart d'heure de distance. C'est à ce point que commence la nouvelle route muletière construite en 1874 en suite d'une souscription faite sous les auspices du Club Alpin d'Aoste.

La route côtoie la colline pour arriver aux châlets de *la Balme de Bal*, d'où l'on traverse quelques rochers pour arriver au vallon que l'on suit par une succession de plateaux et de clapeys pour atteindre le col (2786 m.), entre le Mont-Avril et le Mont-Gelé. La vue y est magnifique. Sur le col on voit encore les ruines de deux maisons. C'est en traversant ce col que Calvin s'enfuit de la vallée d'Aoste en 1536.

Du col on descend aux châlets de la Grande Chermontane par des plateaux souvent recouverts de neige (il faut avoir soin de se tenir plutôt sur la gauche à la base du Mont-Avril), puis par des pentes roides recouvertes



Tour de Gignod.



de gazons. La Grande Chermontane appartenait anciennement à Ollomont et était exploitée par le col de Fenêtre de Balme. Le passage du col offre des vues magnifiques sur le grand glacier d'Otemma et sur une multitude de glaciers plus petits.

Des châlets de Chermontane, où, au besoin, on pourrait loger, on prend à sa gauche, pour aller traverser le pied du glacier de Mont-Durand qui ferme complétement la vallée et va s'appuyer sur les rochers du flanc opposé de la vallée. Ce bout de glacier se traverse sans difficulté, et il a même été question d'y placer deux cantonniers pour tenir la route ouverte au passage des montures.

Depuis le glacier, la route qui traverse deux fois la Dranse, s'avance par les châlets des Vingt-huit et de Torembec pour arriver à l'Hôtel de *Gétroz* ou de *Mauvoisin,* situé dans la position la plus pittoresque sur un mamelon de la rive gauche, presqu'en face du glacier de Gétroz.

On doit écrire non pas Monvoisin, mais bien *Mauvoisin*, abréviation de *Mauvais voisin,* à cause de la proximité du glacier de Gétroz qui jette ses terribles avalanches de glaces du haut de la montagne et vient barrer le cours de la Dranse, ce qui a causé de terribles inondations dans la vallée, surtout en 1818, où l'eau du débordement, lors de la rupture de la digue de glace, atteignit au pont de Mauvoisin une hauteur de plus de dix-huit mètres. Depuis l'Hôtel de Mauvoisin, la vallée porte tout le long les traces de l'inondation de 1818.

On descend de l'Hôtel par la forèt pour aller traverser le pont, jeté à une grande hauteur sur la Dranse ; depuis lors on avance par une série de châlets séparés par des forêts jusqu'à Champsec, où commence la route des chars et de là à Châble (Tzâblo), chef-lieu de la belle, pittoresque et intéressante vallée de Bagnes, dont aucun village ne porte pourtant le nom.

De Chable on peut se rendre en quatre heures à Martigny, ou en sept heures au Grand St-Bernard.

4. Ascension du Mont-Avril (3341 *m.*).

Du col de Fenétre de Balme on peut facilement faire en une heure et demie l'ascension du Mont-Avril par l'arête graveleuse qui aboutit au col. Cette ascension a été longuement décrite dans l'annuaire du Club Alpin suisse par M. Armand Gerber, de Bâle.

5. Ascension du Mont-Gelé (3517 *m.*).

Du col on peut aussi faire à l'est la belle ascension du Mont-Gelé par le glacier de la Balme. Cette ascension, qui exige quatre heures de marche, ne présente aucune difficulté sérieuse et le panorama est splendide tant sur les alpes italiennes que sur les alpes suisses. Cette ascension a aussi été fort bien décrite par l'entomologiste Armand Gerber en 1873.

6. Autres promenades à Ollomont.

On peut se rendre au col de Fenêtre en prenant le vallon qui s'ouvre au nord-est de l'église ; la montée est un peu roide, mais au bout de la montée on trouve un beau lac, à l'entrée du vallon qui conduit au col.

Du premier lac, en s'élevant sur la droite par les clapeys, on peut atteindre un second lac au pied du glacier et exécuter par ce glacier l'ascension du Mont-Gelé.

Sur la longue et sourcilleuse arête de Crête-Sèche doit exister un passage de chasseur dans une entaille de la roche faisant communiquer directement Ollomont et Oyace.

En passant quelques jours aux châlets de By, on peut faire l'ascension du Vélan (3765 m.), du Capucin (3270 m.), des Aiguilles Vertes (3600 m.), de la Téte de By (3422 m.), et étudier les divers passages possibles sur la ligne de frontière pour allér tenter l'ascension du Grand Combin par le versant méridional.

Dans le bulletin n. 22 du Club Alpin italien, M. A. E. Martelli a donné une belle description du col du Sonadon et des environs du Grand Combin.

7. Col de Verdona (*De Valpelline à St-Barthélemy; de* 6 1[?]2 *à* 7 *heures*).

De Valpelline on suit la route d'Oyace jusqu'au pied de la montée ; alors on traverse le Buthier et l'on s'engage dans le vallon de Verdona, pour venir rejoindre le col St-Barthélemy entre le Mont-Faroma et le Mont-Kantalezaina, et l'on atteint St-Barthélemy par la Combe de Dezza, en passant par les châlets de Fontin. On peut se rendre de Valpelline au col en trois heures à dos de mulet.

8. Col de Vessona (*De Valpelline à St-Barthélemy en cinq heures environ ;* 2700 *m.*).

C'est le passage le plus court et le plus facile de Valpelline dans le val St-Barthélemy. Après avoir traversé le Buthier sous Oyace, on s'engage dans le vallon de Vessona que l'on remonte pour atteindre le col situé entre le Mont-Faroma et le Mont-Merlo. On y jouit d'une belle vue. On descend à St-Barthélemy par les châlets et les pâturages du Fontaney.

9. Col de Montagnaya (*De Bionaz dans le val St-Barthélemy — Environ six heures*).

Ce passage n'est praticable qu'à pied.

On traverse le Buthier au-dessus de Bionaz pour s'engager dans le vallon de Montagnaya et aller descendre au val St-Barthélemy en passant au nord du Mont-Merlo.

Sur Bionaz, et sur la même ligne, mais bien au-dessus se trouve aussi le col de la Nouva qui n'est pratiqué que des chasseurs. On part du châlet de la Nouva pour monter à la Chaz et traverser l'arête non loin du Bec du Luseney. Ce col est peu connu.

10. Le col et la pointe du Luseney.

« Après avoir passé la nuit aux châlets de Protéré au fond de la vallée de Saint-Barthélemy, nous montâmes aux châlets des *Crottes* et de là par une côte aux pâturages de Luseney. Laissant le petit lac à gauche, nous appuyâmes sur la droite et par un clapey et un couloir de neige, nous arrivâmes au col du Luseney. Appuyant alors sur la gauche par des roches désagrégées, nous atteignîmes la crête de neige qui a beaucoup de ressemblance avec celle tant vantée de la Grivolà et par cette arête, à force de tailler des degrés, nous arrivâmes au sommet du pic du Luseney.

« J'y ai trouvé une petite pyramide avec un flacon de cognac brisé, ce qui a fait que les agents atmosphériques ont consumé le billet qui y avait été placé par ceux qui avaient exécuté auparavant cette ascension. J'ai su de-

puis que ce pic avait déjà été gravi une fois auparavant par Adams Reilly. Le panorama était splendide, et je ne me rappelle pas avoir jamais gravi une cime qui m'eût donné un si favorable belvédère pour contempler presque à égale distance et en même temps les principaux massifs des Alpes Graïes et des Alpes Pennines.

« La descente jusqu'au col se fit par la route suivie en montant. Depuis le col, nous prîmes par le glacier qui descend sur la vallée de Bionaz, et qui, peu rapide d'abord, le devient ensuite pour se précipiter dans un abyme profond; en côtoyant vers la gauche et après avoir dépassé un promontoire de rochers, par des couloirs, des clapeys et des précipices, nous arrivâmes, après bien des fatigues et des difficultés, aux premiers pâturages.

« Ayant atteint la vallée de Bionaz, et nous étant un peu rafraîchis à la cure de Bionaz et à Oyace, nous continuâmes jusqu'à Valpelline, d'où une misérable charrette nous conduisit à Aoste que nous atteignîmes à minuit. »

(Renseignements fournis par M. Martelli).

11. Col de Crête-Sèche (*D'Oyace à Chermontane dans le val de Bagnes;* 6 *heures*).

De Valpelline on monte en deux heures à Oyace, d'ou l'on continue la route de Bionaz jusqu'au hameau de Perguis. Alors on prend à gauche par des pâturages d'abord, puis par les rochers et enfin par un nevé rapide pour atteindre le col (2888 m.), échancrure de rocher entre le Mont-Gelé et la Trouma des Boucs, d'où l'on descend sur le glacier de Crête-Sèche, au bout duquel on contourne à gauche la base de la pointe d'Aias pour aller traverser la partie inférieure du glacier d'Otemma et atteindre Chermontane, où l'on rejoint la route du col Fenêtre de Balme.

12. De Valpelline à Prarayer (7 *heures*).

De Valpelline on continue à avancer sur la rive droite du Buthier en dépassant plusieurs hameaux trop ombragés par les noyers. Bientòt l'on se trouve à marcher sur les grèves du Buthier, puis la route prend un peu à gauche pour s'élever par des zig-zags jusqu'à Oyace, pauvre et misérable village sur un mamelon. Si l'on veut se procurer quelques rafraîchissements il faut s'adresser au curé, quoique l'on trouve quelquefois du vin chez un particulier au-dessus de la Cure. A Oyace il faut visiter la *tour* qui se dresse seule sur le rocher à dix minutes de l'église. De cette tour sauvage élevée à une grande hauteur sur le Buthier, on jouit d'une vue étrange et sombre sur la vallée.

Depuis Oyace on s'élève par une pente raisonnable en traversant deux ou trois petits hameaux jusqu'au Perguis, d'où se détache le chemin de Crête-Sèche.

Depuis lors la route devient presque horizontale jusqu'à Bionaz, en côtoyant des pentes et des rochers où l'on remarque des débris de minerai de fer.

Enfin l'on arrive à Bionaz, pauvre et petit village à l'altitude de 1817 mètres. Le curé tient deux ou trois lits et quelques provisions à la disposition des touristes. Depuis Oyace, la vallée quitte le nom de Valpelline pour prendre celui de Val de Bionaz. Cette vallée est extrêmement sau-

vage, longue et étroite; c'est jusqu'à Prárayer, où elle devient sublime, une longue succession de châlets séparés les uns des autres par des rochers et des mamelons. De Bionaz on se rend à Prarayer en quatre heures par cette succession de châlets après avoir dépassé à une heure de Bionaz la corniche de rochers appelée le *Saut de l'épouse*, qui rappelle la triste histoire d'une jeune fiancée qui se rendait à l'église avec son époux et les amis et invités de la noce, pour la célébration du mariage et que la frayeur du mulet qui la portait précipita dans le torrent qui mugit à une profondeur vertigineuse. A Prarayer on trouve un bon logement, du lait, du vin, de l'eau de vie et quelquefois du pain. Le propriétaire, riche d'ailleurs, devrait y faire un petit hôtel.

Prarayer est un joli petit châlet à l'altitude de 2058 mètres. Il forme comme un centre pour des excursions de premier ordre sur les glaciers ; il se trouve au sommet de la vallée de Bionaz comme le centre d'un éventail dont chaque nervure aboutit à un col élevé. Cette montagne appartenait aux Jésuites qui dirigeaient le Collége d'Aoste et qui allaient y passer leurs vacances ; c'est à eux que l'on doit encore actuellement la maison où on loge; mais le maître actuel, le riche Glassier, de Valpelline, promet d'y faire des améliorations et d'y tenir des provisions pour les touristes ; pour le moment il est plus prudent de ne compter que sur un peu de lait et de vin et sur le gîte pour la nuit.

13. De Prarayer à Valtournanche par le col de Valcornère (8 *heures.* Voir cette route en sens invers dans a *Vallée de Valtournanche*).

14. De Prarayer à Zermatt par le Col de Valpelline (*de* 10 *à* 11 *heures de marche pénible*).

On continue à avancer par la vallée centrale; dans une heure et demie on atteint le grand glacier de Cià de Cians ou Tza-de-Tzam ou encore Zardezan que l'on suit pendant environ deux heures. Le glacier devenant trop escarpé, on attaque la moraine latérale pour aller gravir des pentes de neiges et des rochers sur sa droite, puis l'on remonte un couloir fort roide et difficile pour arriver sur le grand plateau du glacier. On se trouve avoir longé sur la glace le versant ouest des pointes de Guin et des Jumeaux de Valtournanche. Au bout du Grand-plateau de nevé on atteint le col (3562 m.).

La descente jusqu' aux rochers de Stockja est fort difficile. Dès lors on rejoint la route d'Évolène à Zermatt où l'on arrive par le glacier de Zmutt et depuis par le chemin du col St-Théodule.

Du col de Valpelline on peut faire en trois quarts d'heure l'ascension de la Tête Blanche (3750 m.) d'où le panorama est magnifique. On peut se rendre de Valtournanche à Zermatt par le Château des Dames, le glacier de Cià de Cians et le col de Valpelline.

15. De Prarayer à Évolène par le col des Bouquetins (3418 *m. De huit à neuf heures*).

On suit la route du col de Valpelline jusque sur le plateau supérieur du glacier de Zardezan, alors on prend sur la gauche pour atteindre le col et l'on descend par le glacier du Mont-Miné ou par celui de Ferpècle plus à



Saint-Oyen.

droite jusqu'à l'alp de Bricolla où l'on rencontre la grande route des châlets jusqu'à Évolène. Ce col est peu fréquenté parce que le col du Mont-Colon est plus intéressant.

16. De Prarayer à Évolène par le col de Colon (3139 *m. Onze heures de marche pénible*).

On remonte en entier la combe d'Oren ou d'Olen qui fait face à celle de Valcornère, puis par des rochers on atteint le glacier assez difficile de Colonque, l'on remonte aussi en zig-zags pour arriver au col, qui se trouve à l'ouest du Mont-Brulé.

On descend le glacier de l'Arolla, en contournant la base est du Mont-Colon (3644 m.) pour atteindre les châlets, d'où l'on se rend à Évolène. C'est par le col de Valcornère et celui du Mont-Colon que les habitants de Valtournanche se rendent aux foires d'Évolène, dont la qualité des vaches, dites d'Héren ou plus exactement *des reins*, est fort estimée dans la vallée d'Aoste.

On attend de plus amples renseignements ou le temps de faire des études personnelles plus détaillées sur le glacier de Tza de Tzam, les différents cols et les pics nombreux qui terminent la vallée de Bionaz.

VI.

VALLÉE DU GRAND ST-BERNARD.

D'Aoste au Grand St-Bernard.

On compte sept heures d'Aoste à l'Hospice du Grand St-Bernard; les chars montent jusqu'à St-Remy, depuis là on va à pied ou à mulet.

On sort d'Aoste au nord pour monter, en passant sous les fermes de Bibian, où Calvin se tenait caché pendant que les trois États du Duché d'Aoste discutaient dans la ville sur son sort. Pour arriver à *Sarraillon*, tout près sur la route, se trouve l'oratoire de St-Ours, lieu de pieuse tradition. Puis l'on arrive à Signayes (*Senes*), village au-dessus duquel se trouve une chapelle décorée et badigeonnée avec tout l'acharnement qu'un peintre quand même peut dépenser à prodiguer les couleurs voyantes ; ensuite la route s'avance jusqu'à Variney, d'où se détache le chemin, actuellemeut à chars, qui conduit dans la vallée de Valpelline, à Ollemont et à Bionaz. En descendant par un petit sentier au levant de Variney, on arrive au pont de Clusoline, petit pont jeté sur le Buthier dans une gorge cachée par où l'on dit que passa Calvin pour s'évader par le col de la Fenètre d'Ollomont, lorsque ses amis l'eurent informé de la décision prise à son égard par les États du Duché d'Aoste ; ce pont porte aussi à cause de cela, le nom de Pont de Calvin.

Depuis Variney la route monte vers la gauche pour arriver à une vielle *tour* en dessous de Gignod.

De la place devant la vieille église de Gignod, on jouit d'une belle vue sur le mont Emilius au midi et sur la vallée de Bionaz au nord-est. La route continue à s'avancer et fait un long détour dans un ravin pour arriver au hameau de Condémine.

De là elle s'avance par une montée moin roide pour atteindre La Clusa, passage autrefois fermé par une porte et où le chemin est taillé en corniche entre le précipice et la montagne. On doit améliorer ce morceau du chemin. Une garnison gardait autrefois cette porte de *La Clusa*. En face l'on voit Allain, sur une belle colline en pente légère. Depuis *La Clusa,* la route s'avance presque horizontalement jusqu'à *Étroubles*, où l'on arrive sans l'avoir aperçu auparavant. On traverse le torrent de Bosses et du St-Bernard pour passer sur la rive droite et entrer dans la bourgade.

Au nord-est d'Étroubles s'ouvre la belle vallée de Menouve qui aboutit au col de ce nom.

Le Col de Menouve (3000?).

Le village d'Étroubles se trouve placé au confluent de deux vallées, l'une se dirigeant au nord-ouest conduit au Grand Saint-Bernard par Saint-Oyen et Saint-Remy et l'autre se dirigeant tout-à-fait au nord, peut conduire au Bourg Saint-Pierre par une route beaucoup plus courte que celle qui passe à l'Hospice du Grand Saint-Bernard; c'est la vallée de Menouve. Cette vallée a acquis un certain renom depuis qu'il a été question d'y percer un tunnel pour ouvrir une route internationale accessible aux chars entre la vallée d'Aoste et la vallée d'Entremont, en Suisse. Les travaux adjugés ont été commencés sur les deux versants, mais l'on y a renoncé depuis et actuellement il n'en est plus question que comme d'un souvenir.

Après avoir quitté Étroubles, on traverse le hameau de Betzettes, puis l'on s'engage dans le centre du vallon, où l'on rencontre deux grands châlets dont le plus considérable appartient au couvent du Grand Saint-Bernard, et porte le nom de Menouve.

Des châlets, on continue par les pâturages jusqu'à la sommité du Col, qui n'est presque fréquenté que des contrebandiers. On descend d'abord par des rochers et des nevés, puis par une côte roide occupée par des pâturages à la Cantine de Proz, où l'on rejoint la route qui descend du Grand Saint-Bernard.

Ascension du Mont-Velan (3767 *m.*).

Du châlet du Grand Saint-Bernard dans le vallon de Menouve on peut faire assez facilement l'ascension du Mont-Vélan, en s'élevant par les rochers, puis par le glacier. Du sommet du Mont-Vélan on jouit d'un des panoramas les plus beaux des Alpes, surtout à cause de la position de cette montagne entre les deux grands groupes du Mont-Blanc et du Mont-Rose; la vue des Alpes Graïes est de toute beauté.

Il est très-probable que l'ascension du Mont-Vélan peut aussi s'exécuter d'Ollomont par les arêtes et les couloirs qui aboutissent à la sommité de la montagne. Ce serait là une excursion qui pourrait contribuer à fixer



Saint-Rhémy.



quelques jours les touristes dans le beau bassin d'Ollomont, en formant leur quartier à By.

D'Étroubles, passant par Éternoz et longeant le vallon de Barasson, au-dessus de Saint-Oyen, on peut faire l'ascension du pic de Barasson (2961 m.).

Dans le vallon de Menouve, on peut faire l'ascension du pic de Menouve (3055 m.) qui ferme le vallon, et qui a servi de point de triangulation pour le relevé des cartes topographiques.

D'Étroubles on peut aussi faire l'ascension du Mont-Fallère en remontant la Combe de Flassin et descendre à Aoste par Saint-Pierre ou par Sarre, ou bien se rendre à Courmayeur par les châlets de Saint-Pierre, Verginin, Tola, Sécherun, le Vertosan, Vedun, le chemin des Arches et La-Salle.

A Étroubles on peut s'arrêter aux auberges du *Lion d'or*, de *L'Écu de France-National.*

A vingt minutes d'Étroubles on traverse le petit village de St-Oyen, patrie du vénérable J.-Antoine Pellissier, mort ermite à Naples en odeur de sainteté, pour continuer en côtoyant la colline.

En face de Bosses que l'on voit devant soi sur un dos et qui conserve un antique château de la noble maison de Bosses, la route donne quelques longs détours pour atteindre le niveau de St-Remy, petite bourgade, enfoncée dans une gorge et protégée par une forêt contre les avalanches. A St-Remy se trouve le bureau de la douane italienne. L'hôtel des *Alpes Pennines*, tenu par Marcoz, est ancien et bien renommé.

De St-Remy la route continue pour un trajet dans le centre de la vallée pour s'élever ensuite sur la droite par une série de lacets qui conduisent à la Cantine de *Fontintes*, où il y a toute l'année un domestique pour recevoir les voyageurs. C'était anciennement un hospice avec recteur et accessoires. Depuis la Cantine une montée rapide conduit les piétons par un dos rocheux, où il y a des jalons et une corde pendant l'hiver, au debouché du lac, près du *plan de Jupiter*. Les montures donnent un grand détour sur la gauche pour revenir ensuite aboutir au même point au débouchè du lac.

On côtoye ensuite la rive droite du lac pour arriver à l'Hospice.

En hiver on passe sur le lac complétement gelé et que l'on n'aperçoit même pas.

Grand Saint-Bernard.

L'hospice du Grand Saint-Bernard, l'habitation la plus élevée de l'Europe, à l'altitude de 2472 mètres, a été fondé dans le xe siècle par Saint-Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste. Il est situé sur le bord d'un petit lac, au sommet d'une gorge resserrée courant du nord-est au sud-ouest.

Ce passage important était déjà fort fréquenté du temps des Romains, comme l'attestent les ruines du temple de Jupiter et les nombreuses médailles romaines, statuettes et *ex-voto* que l'on découvre encore chaque jour au plan de Jupiter ; il devait y avoir une mansion romaine et une maison de refuge.

L'Hospice est habité par une douzaine de religieux et par quelques domestiques; l'hospitalité du Grand Saint-Bernard est connue de tout le monde, et le dévouement des religieux a souvent été payé de leur vie. Le passage du Saint-Bernard est praticable toute l'année, mais l'hiver et le primtemps il y a le danger des avalanches. Les chiens sont plus utiles dans les explorations pour savoir suivre le tracé du chemin que pour leur instinct si poétisé de savoir découvrir et secourir les voyageurs surpris par le mauvais temps ou ensevelis sous les avalanches.

Dans l'église il y a un tronc destiné à recevoir les offrandes volontaires des passants riches et aisés.

La circulation annuelle est à peu près de 20,000 personnes.

Le couvent a un observatoire météorologique qui fonctionne depuis de longues années, la température moyenne est de —1,0; le maximum de la température a été de +19 en 1837 et le minimum de —29 en 1854.

Au Grand Saint-Bernard on doit visiter l'église, renfermant quelques bons tableaux, le trésor, renfermant de précieux reliquaires, le monument Desaix, élevé par Napoléon au général Desaix: la pierre en marbre noir commémorative du passage de Napoléon en 1800, la bibliothèque assez bien fournie, le musée et le médailler, renfermant de nombreuses médailles de l'époque romaine, la Morgue où l'on dépose les cadavres des victimes que l'on découvre dans les neiges, le plan de Jupiter, où s'élevait le temple de Jupiter Pennin, *in summo Pœnnino, etc.*

Du Grand Saint-Bernard on se rend à Martigny en neuf heures; depuis la cantine de Proz, on peut descendre sur de petits chars-à-banc.

Au Bourg Saint-Pierre on peut toujours en trouver.

Aux environs de la gorge du Saint-Bernard on peut faire l'ascension des montagnes qui la forment: le Mont-Dronaz, dont le panorama a été minutieusement décrit par M. l'archiprêtre Chamonin de Cogne (bulletin du Club Alpin italien, nº 19), le Mont-Mort, la Chenalette, etc.

On peut se rendre à Courmayeur par le Col-Fenêtre et le Val-Ferret, par le Col-Sérena et par une série de trois autres cols. (Voir *Courmayeur*).

Le Grand-Saint-Bernard, l'histoire de son fondateur, les bienfaits de cette institution religieuse et humanitaire, la vie des religieux et leurs fatigues, les dangers de leurs explorations par les temps neigeux, les péripéties de l'Établissement qui n'a pas toujours été épargné, le passage des armées et des grands hommes, les chiens, leurs instincts, leur utilité et leurs mœurs, les hivers du Grand Saint-Bernard, l'épaisseur de la glace sur le lac, les jardins des religieux, le grand tonneau aux trois grappes, le monstre abattu et enchaîné par Saint-Bernard; tout cela est raconté partout, de toutes les façons et dans toutes les langues; il est donc inutile d'en faire mention dans un tout petit guide de la vallée d'Aoste.

VII.

VALLÉE DE COGNE.

Cogne a le droit d'occuper un poste distingué dans les Alpes.

Elle est pour les Alpes Graïes ce que Chamonix et Courmayeur, Gressoney et Zermatt sont pour les Alpes Pennines.

Cogne peut aussi bien être un gracieux et charmant séjour d'été avec de belles et faciles promenades variées à plaisir, qu'un centre d'excursions et de grimpades pour les touristes exercés.

« Il faut convenir, a dit un célèbre alpiniste anglais, M. Bonney, que peu d'endroits dans les Alpes surpassent Cogne en beauté. Situé au milieu des prairies, à la jonction d'un vallon latéral, d'où il domine une vue magnifique des glaciers qui descendent du Grand Paradis et de la Rossa Viva, il a en face, dans le lointain, la masse du Mont-Blanc resplendissant au soleil, ou baigné dans les nuages roussâtres d'une soirée d'été. »

Le gracieux bassin de Cogne forme le centre de la vallée de ce nom. Il est situé au midi de la ville d'Aoste, et enclavé dans cette chaîne des Alpes Graïes qui s'élève entre la vallée d'Aoste et la vallée de Locana en Piémont. Le chef-lieu de la Commune se trouve sous le même méridien que la cité d'Aoste, et à l'altitude absolue de 1543 mètres au-dessus du niveau de la mer (*Vescoz*).

On doit à M. l'abbé Vescoz, ancien vicaire de Cogne, une excellente monographie de la vallée de Cogne, intitulée : *Notices topographiques et historiques sur la vallée de Cogne.* Florence, 1873.

Les habitants de Cogne présentent de magnifiques sujets d'étude au philosophe, au physiologiste et à l'historien à cause de leur type particulier, de leur costume, de leurs traditions et de leur langage, dont le grasseyement particulier les fera toujours reconnaître partout.

On trouve à Cogne deux bons petits hôtels de montagne : la *Grivolà* et l'*Hôtel Royal* et tout près de la *Grivolà*, une espèce de bazar alpestre, où l'on trouve à acheter un peu de tout.

Depuis 1865 M. le Recteur Carrel a établi à Cogne, à ses frais, un observatoire météorologique, où les observations se continuent avec la plus grande régularité. Cet observatoire, placé auparavant dans la tour, se trouve actuellement dans la maison du Recteur. Les touristes peuvent y aller comparer leurs instruments.

Pour les excursions, on peut consulter utilement à Cogne la vieille expérience de M. l'archiprêtre Chamonin.

Guides recommandés Jeantet Élisée et Jeantet Venance du village de Crétaz.

D'Aoste à Cogne par la route communale *(de 6 à 7 heures).*

On peut aller en voiture jusqu'aux Aymavilles. On suit la route nationale jusque près du prieuré de Saint-Pierre. A 15 minutes d'Aoste, château de Montfleury au milieu des prairies, 1^h,15, on a à sa droite le château royal de Sarre avec sa belle tour carrée. La route donne ensuite au grand détour au pied de la montagne sur laquelle se trouvent les vignobles qui produisent le vin renommé de *Torette*.

Au bout du détour on quitte la route de Courmayeur pour tourner à gauche, on traverse la Doire sur deux ponts en bois, l'on passe devant les usines, où se fond le minerai de fer de Cogne, l'on est aux Aymavilles. (Château-cloche de 1372 à Saint-Léger — Voir *Vallée principale*).

(On peut aussi se rendre aux Aymavilles en traversant le Pont-Suaz, les communes de Gressan et de Jovençan, où l'on pourra remarquer sur la route les ruines de plusieurs châteaux du moyen âge).

Depuis l'église de Saint-Léger des Aymavilles une montée roide conduit au hameau de La-Poya (850 m.). Depuis là la pente devient plus douce, on peut visiter le Pont d'Aël, ancien aqueduc romain construit par deux patriciens de Padoue, Aymus et Avilius, deux ans avant l'ère vulgaire.

Du pont d'Aël part à droite un sentier qui conduit à Valsavaranche par le col de Mésoncley.

On arrive bientôt au sommet de la montée d'Arberio (au rocher), où la route (1000 m.) domine le torrent d'une hauteur de 150 mètres.

La route redescend au petit hameau de Chevril. On passe sur la rive gauche de la *Grande Eyvie* (grande eau) torrent de Cogne, on voit les restes d'anciennes usines et en 50 minutes on arrive à Vièyes (1148 m.) après avoir traversé deux vallons, d'où descendent pendant l'hiver de terribles et énormes avalanches.

De la route en ligne du pont d'Aël on voit magnifiquement la Grivolà, dont on aperçoit aussi la belle pyramide de la prairie au nord de la chapelle de Vièyes.

A Vièyes on peut trouver du pain et du vin dans une petite cantine.

A quelques pas de Vièyes on traverse le torrent qui descend des glaciers de la Grivolà, puis la route côtoie la colline sur des abymes profonds, au fond desquels se tourmente le torrent de Cogne. Au détour sur la roche se trouvent des inscriptions gravées à l'aiguille lors de la construction de la route par les Cogneins.

A la cascade de la Lex on voit quelques dates bien haut sur le rocher, c'est la marque de la hauteur qu'avait atteint l'avalanche.

On laisse bientôt à sa gauche, sur le bord du torrent, les ruines des *fabriques* de la *Nouva* (1335 m.), et après un quart d'heure on passe à la rive droite du torrent sur le Pont de Laval (1384 m.) qui marque à peu près la limite des communes de Cogne et d'Aymavilles.

A une petite demi-heure du Pont de Laval on arrive à Épinel (1476 m.) premier hameau de Cogne, et dans une autre demi-heure on atteint Crétaz, au confluent du torrent de Valnontey dans la *Grand'Eyvia* (1500 m.).

A mi-chemin d'Épinel à Crétaz, en dessus de la route au milieu des champs se trouvent les ruines d'une ancienne maison nommée la *Tour di Mognè* ou le château de Tarambel: bien des légendes s'y rattachent. On peut la visiter en montant en droite ligne du petit oratoire.

Après Crétaz on repasse sur la rive gauche du torrent et après avoir traversé les magnifiques prairies du Pré-Saint-Ours, on arrive à Cogne, soit la ville (1543 m.), chef-lieu de la vallée.

Excursions et promenades dans la Vallée de Cogne.

Observations. — A Cogne et à Valsavaranche pendant tout le temps que S. M. le Roi est à ses chasses favorites aux bouquetins, il est bon de ne pas faire des excursions ou des ascensions qui pourraient troubler ces chasses et le service des gardes; pour cela il est convenable de consulter les gardes-chasse et de les prévenir de l'excursion que l'on projette, afin de savoir s'il y a ou non inconvénient pour la réussite des chasses à exécuter son projet. Il est bien vrai que les gardes-chasse n'ont aucun droit rigoureux d'arrêter un touriste et de troubler ses plans; si cela est arrivé parfois, on ne doit l'attribuer qu'à l'insolence des gardes; mais il n'est pas beau non plus pour un touriste de contrecarrer volontairement les récréations royales.

1. Ascension de la pointe du Pousset (*De* 8 *à* 9 *h. de course*).

Cette aiguille, si bien visible de Cogne, est située à la base de la Grivolà. En 1874 une souscription fut faite, sous les auspices du Club Alpin d'Aoste, pour construire un petit sentier à mulet jusque sur l'arête.

On redescend de Cogne par le Pré-Saint-Ours jusqu'au Pont de Crétaz, sans traverser le pont, on prend le sentier à gauche, on traverse le torrent qui descend du Valnontey, et l'on attaque la rude montée qui conduit aux châlets de l'*Ors dessus* (2053 m.), l'on tourne à droite pour franchir une crête, et l'on arrive aux *Poussets dessous*.

De là on monte par un sentier à zig-zags par des roches moutonnées et de petits plateaux de gazon aux *Poussets dessus* (2536 m,), où l'on trouve du lait et, au besoin, un refuge pour la nuit. Ce châlet est généralement assez sale, et pourrait être amélioré.

On monte ensuite par une pente rapide et fort longue, formée de clapeys intercalés de quelques zônes gazonneuses, jusque sur l'arête, que l'on suit depuis là jusqu'à la *Pointe du Pousset*, fort étroite et dominant de tous les côtés des précipices abruptes. On y jouit d'une vue magnifique de la Grivolà, du glacier du Trajo, des montagnes de Cogne et du haut Val d'Aoste. Il est très-rare que l'on arrive sur l'arête du Pousset sans avoir l'avantage de voir des chamois et quelques bouquetins, spécialité des montagnes de Cogne et Valsavaranche.

2. Ascension de la Grivolà (3964 *m. et* 4011 *selon d'autres*).

Course de 15 à 16 heures entre allée et retour. Guide (25 fr.) et provisions nécessaires, cordes utiles pour la traversée du glacier. On pourrait aller passer la nuit aux châlets du Pousset dessus, pour exempter cette montée par l'obscurité de la nuit, surtout qu'on doit y arranger un refuge.

On suit la route précédente jusque sur l'arête du Pousset, là on prend à sa gauche le plateau supérieur du glacier du Trajo, dont l'entrée est quelques années difficile, et l'on se dirige en droite ligne à la base de la pyramide. On attaque ordinairement la montagne par le couloir du centre, où l'avalanche de l'hiver facilite le passage de la *bergschrund*. Au sommet de l'avalanche on prend un peu à sa gauche pour éviter les pierres roulantes, et l'on continue cette monotone ascension jusqu'au pied d'un bloc qui paraît former la sommité, on repasse alors à droite, et l'on arrive à la sommité par l'arête. Cette ascension est plus fatigante que difficile et quoique la vue du sommet soit fort étendue, elle ne répond pas à la magnifique figure que présente la Grivolà, vue de divers points de la vallée, surtout de Saint-Pierre et de Morgex.

La descente à Cogne s'effectue en cinq heures.

L'ascension de la Grivolà a été faite pour la première fois par M. l'archiprêtre Chamonin, de Cogne ; elle est maintenant exécutée bien souvent même par des dames.

3. Ascension de la pointe de l'Herbetet (4000 *m.?*).

On sort de Cogne au midi pour s'engager dans le vallon de Valnontey, où l'on continue le long de la vallée, on dépasse le hameau de Valnontey et les châlets de Vèrmiana et après avoir traversé le torrent sur un pont en bois, on quitte la route de chasse, qui conduit au glacier de Grancrou, et l'on grimpe à sa droite sur des touffes glissantes de gazon. On suit un petit sentier de chèvres qui conduit à l'Alp inhabité de l'Herbetet. De là on continue sa route le long du torrent qui descend du glacier, on s'engage sur le glacier qui est facile. On voit devant soi deux cols séparés par un mamelon: celui à droite est le col véritable de l'Herbetet, celui à gauche n'est pas fréquenté; c'est sur ce dernier qu'il faut se diriger, parce qu'il touche à la pyramide de l'Herbetet. On attaque la montagne par l'arête, puis l'on tourne un peu sur le versant de Valsavaranche, en faisant attention de bien tailler les degrés dans la glace fort inclinée le long du pic.

Cette ascension présente de sérieuses difficultés, il faut la corde et un guide exercé. Elle a été exécutée la première fois en 1873 par Léopold Barale, du C. A. I., avec le guide Castagneri Antonio.

4. Col de l'Herbetet (3045 — 3005 *m.?*).

On suit la route précédente jusque sur le col, et l'on descend à Valsavaranche, d'abord par le glacier, ensuite la moraine, puis les pâturages. A Luviona on trouve la route de chasse.

5. Ascension du Grand-Paradis (4178 *m.*).

Le Grand Paradis donne son nom à un des massifs les plus considérables des Alpes Graïes, c'est la plus haute montagne dont les versants soient complétement italiens. La première ascension en a été faite en 1860 par MM. Cowell et Dundas par le versant de Valsavaranche; quelques années plus tard M. l'avocat Pierre-Joseph Frassy en réussit l'ascension par le versant de Cogne. Cette ascension est souvent répétée depuis. C'est une course d'une grande journée, et il faut se munir de cordes, provisions et guide (prix du guide 60 fr.).

On suit par le route de chasse la vallon de Valnontey jusqu'au bas du

glacier de Grancrou: on prend à droite par le glacier et les rochers, on traverse le grand plan de la *Tribulation* jusqu'au pied du dernier mamelon dont l'ascension est difficile, et nécessite tout le long l'emploi de la hâche.

En 1868 M. Baretti a publié une magnifique étude sur le groupe du Grand-Paradis avec une belle esquisse topographique utile à consulter.

6. Col Tuckett ou Grancrou (3363 *m.*).

Le col est tout-à-fait en face du village de Cogne, d'où on peut suivre avec une bonne lunette tous les mouvements des touristes.

On longe la vallée de Valnontey dans toute sa longueur, on grimpe par le centre du glacier de Grancrou jusque vers la sommité, où l'on tourne un peu à sa gauche. Du côté de Noaschetta il n'y a pas de glacier, on descend par le couloir et au bout de quelque temps, tournant vers sa droite, on trouve un ancien chemin des chasses royales qui conduit d'abord au châlet de la Bruna et, après avoir traversé le torrent, par une rude descente jusqu'au hameau de Noasca, où l'on trouve la route de Cérésole à Locana.

7. Col du Money (3448 *m.*). — *Course difficile.*

On longe Valnontey jusqu'au pied de la moraine de Grancrou, on tourne à gauche, et l'on attaque l'arête de rochers qui sépare le glacier de Grancrou de celui du Money. Au sommet de l'arête, l'entrée sur le glacier est parfois difficile, on se dirige un peu sur la gauche par un glacier très-crevassé. On a à sa droite les pics de la Roccia viva et de Gay, où surplombent des glaciers, qui donnent de fréquents éboulements qui exigent de l'attention. On parvient à un second plateau du glacier, et l'on prend à droite pour se rendre à la dépression, qui forme le col au pied de la pyramide du Grand-Saint-Pierre. La descente sur le val de Piantonetto se fait par un couloir rapide, dangereux à cause des pierres roulantes.

Au fond du premier clapey il n'y a qu'un seul passage que l'on peut deviner à cause de l'avalanche qui existe au plateau inférieur. C'est dans ce couloir que se réunissent les deux passages du col du Money et du Col-Telleccio. On descend de là par un petit sentier aux châlets et *muande* di Telleccio.

8. Ascension de la Tour du Grand-Saint-Pierre (3674 *m.*) **et Col de Telleccio** (3330 *m.*).

On sort de Cogne au levant, et l'on suit la route communale jusqu'au Pont de Champlong. Au lieu de traverser le pont, on prend le petit sentier qui conduit aux châlets du Chéleret, à l'entrée du vallon de Valeiglie. De là on suit la route des chasses royales jusqu'aux creux du Grand-Saint-Pierre, magnifique poste pour la chasse aux bouquetins. On s'élève ensuite entre l'extrémité du glacier et un arête de rochers, et l'on arrive à un premier plan qui forme l'entrée du cirque du grand glacier du Valeiglie. On doit depuis ici se lier à la corde, parce qu'il y a d'énormes crevasses; on suit le glacier presqu'en droite ligne jusqu'au col, large dépression entre la Tour du Grand-Saint-Pierre et le pic d'Ondezana; le centre du glacier à gauche est trop tourmenté, on ne doit le traverser que lorsqu'il y a beaucoup de neige de l'hiver précédent.

Du col on descend sur le glacier de Telleccio en se dirigeant sur la

droite, et l'on va rejoindre au couloir la route des *muande* di Teleccio, châlets appartenant jadis à la commune de Cogne, et en longeant le vallon de Piantonetto, on rejoint la route de Locana à Perebecche, une heure en dessus de cette bourgade.

Pour l'ascension de la Tour du Grand-Saint-Pierre. — Depuis le Col de Teleccio, on prend à droite le second couloir qui conduit sur l'arête ; on passe alors du côté du Money, et l'on prend à sa gauche en taillant des degrés dans la glace, jusque vers la sommité, où il n'y a plus que la roche vive. Magnifique panorama surtout sur les plaines du Piémont. La descente jusqu'au col exige de grandes précautions, surtout vers le sommet.

Le Grand-Saint-Pierre a été étudié à diverses reprises en 1865 par MM. Baretti, Gorret et Carrel; des contretemps en ont empêché l'ascension qui a été exécutée, pour la première fois, trois années plus tard par Messieurs D. W. Freshfield, C. C. Tuckerl, J. H. Bachkouse et T. H. Carson, membres du Club Alpin anglais.

9. Col du Bardonney (2930 *m.*).

On suit la route communale jusqu'en face du village de Lilaz, on prend la route de chasse à gauche, l'on monte par des détours au petit oratoire dit de la *Madonina*, on passe sous le hameau des *Goilles*, on traverse le torrent d'*Urtier* au châlet du *Bôque*, on passe au *Pianes* et toujours par la route de chasse on entre dans l'étroit vallon du Bardonney, fort irrégulier à son débouché.

Depuis le châlet (2226 m.) le vallon devient régulier ; on gravit bientôt un petit glacier, puis on tourne à gauche pour atteindre le col qui ressemble à une porte étroite taillée dans le roc. De là un sentier conduit au châlet de Lavinetta, dans le vallon de Forzo dépendant de la commune de Ronco en Valsoana.

Ce col est fort fréquenté par les habitants du Valsoana qui le traversent pour aller exercer à l'étranger leur état de chaudronnier.

10. Col des Eaux-Rousses ou du Rancio — Ascension de la Lavina (3300 *m.*).

On peut suivre la route précédente jusqu'à l'entrée du vallon du Bardonney, de là on prend la branche à gauche jusqu'à l'entrée du vallon des Eaux-Rousses, où l'on reprend à droite dans le centre du vallon.

Il est mieux de quitter la route de chasse aux *Goilles* et de prendre le sentier à gauche. On arrive à la chapelle du Crêt (2017 m.), on continue sur le même côté du torrent que l'on traverse pour aller passer aux châlets du *Chavanis,* de là par un sentier dans les pâturages on arrive au *Brouillot* (2450 m.). L'on traverse une seconde branche du torrent d'Urtier, et l'on revient à sa droite pour entrer dans le vallon des Eaux-Rousses. On passe près d'un petit lac, et de là en grimpant par le nevé jusqu'au col (restes de redoutes), d'où l'on descend par des clapeys et des plateaux au châlet du Rancio sur Campiglia.

Pour l'ascension de la Lavina, depuis le col on prend à droite près de l'arête, mais sur le versant de Campiglia, et en une heure on atteint sans difficultés le sommet. Belle vue du Piémont et du Haut Val d'Aoste.

La tradition dit qu'il y avait autrefois une route pavée qui traversait ce

col et qu'on portait en Valsoana les cadavres des Cogneins: on appelle encore une localité le *plan des morts;* mais on ne sait retrouver trace de cette route, et le nom de plan des morts est peut-être motivé par un combat que laissent supposer les redoutes.

11. Col de la Nouva (2947 *m.*).

On suit la route précédente jusqu'au Brouillot, depuis là on reprend la route de chasse, on quitte à gauche l'embranchement qui va à Champorcher, et l'on prend la ligne à droite par la côte de Gratton jusqu'au pied du petit glacier, que l'on laisse à droite pour prendre entre le glacier et la montagne. Du col, passage le plus court et le plus facile entre Cogne et Campiglia, on jouit d'une vue magnifique du Mont-Blanc et d'un beau panorama sur le Piémont.

La descente, sur la gauche, est très-rapide jusqu'au châlet de l'Arietta, d'où l'on continue à gauche pour aller passer devant le Sanctuaire renommé de Saint-Besso, d'où par une route rapide, mais bien tracée, on gagne Campiglia (chétive cantine) et depuis là en $5^{h},30^{m}$ Ponte, par Ronco et Ingria.

Dans une profonde échancrure par le triste vallon du Miserino, il y a encore le col sauvage de la Scaletta, entre le col des Eaux-Rousses et celui de la Nouva.

12. Col de la Fenêtre de Cogne, de Pératza et de Pontonnet pour se rendre à Champorcher. (Voir *Champorcher*).

13. Ascension de la Tersiva ou Dorère (3565 *m.*).

On traverse le torrent d'Urtier au nord-est de Cogne sur le Pont de la Tina à la jonction du torrent de Grauson. On monte par un sentier à la Chapelle de N. D. de Pitié; devant la Chapelle de Monros on laisse à gauche la route de Gemillan, et l'on monte dans la direction d'un petit oratoire que l'on voit au-dessus de soi; là on rejoint la route de Grauzon. Dans les rovines avant de passer le pont de l'*Écloseux*, il y a des vestiges d'anciennes mines; on traverse le bassin des châlets de l'*Écloseux*, on donne le tour sur la montagne au-dessus des châlets de Pila, et l'on arrive après un moment aux châlets de Grauson. On continue la route au levant, on passe le pont et les châlets de Pralogna et celui des Exvillières, l'on se dirige un peu sur la droite sans pourtant aller jusqu'à la Baïches ou Col des *Ivergnoux*, l'on traverse le bout du glacier du Thessonet pour se rendre sur l'arête qui conduit à la cime de Tersiva. Il n'y a qu'un seul pas difficile près de la sommité.

L'ascension peut se faire en six heures depuis Cogne. Du sommet de Tersiva on jouit d'un vaste panorama sur les Alpes, sur la vallée d'Aoste et sur la plaine du Piémont.

14. Col du Coronas ou pas de St-Marcel (2900 *m.*).

L'on suit la route précédente jusqu'aux châlets de Grauson, d'où l'on monte à sa gauche au *Plan des Suches* et de là par des gazons jusqu'au col qui est praticable aux montures. On y jouit d'une belle vue sur les Alpes Pennines et sur les pics et glaciers de Cogne.

On descend en quatre heures à St-Marcel par les châlets et le filon. Sur l'arête entre Cogne et St-Marcel on peut passer dans deux ou trois cols ; mais

surtout il y a un vrai col un peu à la gauche du vrai *Col du Coronas* par où l'on descend sur la montagne de M. le baron Pecco, où il y a une magnifique maison de chasse.

15. Ascension de la pointe Garin (3348 *m.*).

On suit la route précédente jusqu'à Grauson, d'où l'on prend à gauche en contournant la Tour de Grauson pour se rendre à Chaz-Fleuria, d'où l'on monte en ligne droite par des clapeys et des rochers faciles jusqu'à la sommité, d'où l'on jouit d'un magnifique panorama. Cette ascension n'exige pas plus de 9 heures pour l'allée et le retour que l'on peut effectuer par un espèce de col entre le pic Garin et la Tour de Grauson, en descendant aux châlets de Grauson par le glacier et les lacs de Lussert.

16. Col de Lauzon (3325 *m.*). Route des chasses jusqu'à Valsavaranche. On se dirige au midi de Cogne par la Combe de Valnontey jusqu'au hameau de Valnontey. On traverse le torrent et l'on suit la route des chasses royales qui s'élève en lacets sur la colline. Près de la cascade, il y a une carrière de magnifiques ardoises. L'on continue par la route royale jusqu'au campememt de chasse de Victor-Emmanuel, dans un gracieux plateau couvert de gazon et traversé par un ruisseau à l'altitude de 2594 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La route traverse encore un plateau, puis s'élève à travers des ravins et des rochers jusqu'au col, où l'on a établi une redoute avec des embrasures ayant vue sur les deux versants. C'est là que le Roi attend et tue les bouquetins que ses nombreux batteurs y poussent.

On descend au châlet de Liviona en suivant les nombreux lacets de la route.

Depuis Liviona, trois chemins se présentent pour descendre à Valsavaranche: 1º On continue à gauche par la route de chasse jusqu'au hameau de Maisonnasse d'où l'on redescend par la route communale; ce chemin est long et fort ennuyeux à travers la forêt.

2º Depuis dépassé le petit oratoire, on descend directement par le bois jusqu'au bas de la vallée où l'on rattrape la route communale.

3º On traverse l'eau sur un petit pont à la droite de Liviona et l'on trouve un petit sentier de chèvres qui conduit rapidement par les nombreuses assises de la montagne jusqu'à Valsavaranche.

C'est la route la plus courte pour la descente. Elle n'offre pas de dangers. A la droite et non loin du col de Lauzon se trouve encore le col insignifiant des Rayes-noires, qui n'est traversé que par les chasseurs et les bouquetins.

17. Col de Tza sèche ou de la Valette (2790 *m.*).

Trois routes conduisent jusqu'aux châlets d'Arpisson: 1º on descend d'abord à Épinel, puis l'on monte à droite par le chemin des vaches;

2º On descend jusqu'à Crétaz et puis l'on s'élève par un sentier à travers les champs d'abord, puis par des ravins gazonneux;

3º L'on monte à Gemillan, d'où l'on côtoie par un sentier de pâturages. Depuis Arpisson, un sentier à gauche conduit en 1 heure et quart sur le col, superbe dos gazonneux d'où l'on a une vue incomparable de la magnifique aiguille de la Grivolà et de la vallée de Cogne.

On peut descendre à Aoste par l'Ermitage de St-Grat (1767 m).

18. Col du Drink (2572 *m.*) **et Pic de la Trombe** (2666 *m.*).

On redescend de Cogne jusqu'à Epinel, d'où l'on monte sur sa gauche par un sentier rapide en zig-zags jusqu'au châlet de Tavaillon, d'où l'on continue à monter en côtoyant des côtes rapides qui conduisent enfin sur le col, d'où l'on peut descendre soit sur les Aymavilles, soit sur Gressan en côtoyant à droite.

Du col on doit faire l'ascension du gracieux pic de la Trombe qui domine de plus de mille mètres le hameau de Vièyes et d'où l'on a une vue splendide sur le haut val d'Aoste et sur les Alpes Graïes et Pennines.

Du pic de la Trombe on voit les clochers de St-Ours d'Aoste et de St-Ours de Cogne.

19. Col de Ponton et de Pontonnet pour Fénis (2850 *m.*).

On monte de Cogne par les Goilles, le Crêt, le Pianas, aux châlets de Ponton, d'où l'on voit les deux cols. Le premier est à la base Est de la pointe de Tersiva et le second contourne la base nord-ovest de la Tour de Ponton. La première partie de la descente sur Fénis est très-rapide et peut présenter quelque danger des pierres roulantes.

20. Col des Laures (3054 *m.*). Descente à Brissogne.

On monte de Cogne à Grauson, de là au plan des Suches, on passe à l'est du glacier de Lussert en haut duquel on grimpe par un éboulis assez pênible à l'est et à la base de la pointe Rousse, on descend sur le glacier des Laures que l'on traverse et de là par une succession de plateaux à Aoste par Pollein et le Pont Suaz ou par le pont de Villefranche et la route nationale.

Il est de tradition chez tous les chercheurs de trésors que les lacs des Laures, surtout le lac supérieur, en contiennent d'immenses et l'on donne là-dessus les détails les plus précis. Au milieu du lac droit se trouver une grande pierre ronde avec une boucle en fer; en soulevant cette pierre, on en trouve une seconde d'une forme différente qu'il faut soulever encore pour entrer dans la grande cave de l'or. Chaque année parcourent les Laures quelques millionnaires en herbe, auxquels les habitants des châlets doivent donner gratuitement l'hospitalité et qui s'en retournent comme ils étaient venus. La grande question c'est d'enlever la première pierre, puis la seconde... au milieu du lac! Toute la question pour les rats, c'est d'aller attacher le grelot au chat.

Du col des Laures on peut descendre sur le glacier, le traverser dans sa partie de l'est à l'ouest et remonter le col d'Arbole (2445 *m.*) d'où l'on peut faire l'ascension du Mont Emilius (*voir Aoste*).

21. Ascension de la Pointe Budden (3674 *m.*).

Le 13 septembre 1875 M. le Dr. Baretti, avec les guides Jeantet Elisée et Venance exécutait la première ascension du pic situé au midì de la pointe de l'Herbetet à l'altitude de 3674 mètres, et donnait à cette pointe le nom de Pointe Budden, pour rendre hommage à ce célèbre propagateur des institutions alpines.

Le col entre la Pointe Budden et l'Herbetet, à la hauteur de 3619 m., reçut le nom de *col Bonney*. On ignore encore les détails de la route parcourue et des difficultés rencontrées.

22. Col d'Arpisson, Col Garin et pas du Valaisan.

Les touristes qui viennent d'Aoste faisant en passant l'ascension de la Becca de Nona ou du Mont Emilius peuvent se rendre à Cogne du vallon d'Arbolle par les cols d'Arpisson et Garin (2844 m.) dans le vallon d'Arpisson et par le col un peu rapide dit *Pas du Vallaisan* sur le glacier de Lussert et le vallon de Grauson.

23. Pics et glaciers à étudier encore sur Cogne.

1o L'arête du *Coupé du Money* au Mont *Cuc*, entre les vallons de Valnontey et de Valeiglie.

2o Les glaciers et les cols dits des *Sengies*, entre Valeiglie et le Bardonney, depuis le Pic d'Ondezana, jusqu'aux pics de l'Arola.

3o La Tête-noire du Vallon d'Urtier.

4o Les Tours de Ponton et de Grauson.

5. Ascension de la *Grande Serre*, sur la chaîne du Grand-Paradis, exécutée par L. Vaccarone et Antoine Gramaglia Richiardi, le 22 août 1875 (par Valsavaranche).

24. Promenades à Cogne.

Il est impossible d'indiquer toutes les promenades variées et agréables que les touristes peuvent faire à Cogne pendant les jours de repos des grandes excursions ; nous nous contentons d'en mentionner quelques-unes, respectant pour les autres la liberté et l'instinct individuel de chaque touriste.

1o *Le filon de Liconi.* — Ce filon d'un des meilleurs fers de l'Europe se trouve au nord-est de Cogne ; il a fait longtemps la richesse de cette vallée ; on le dit inépuisable. Actuellement il n'est que très-misérablement exploité, et il attend les travailleurs. Il se trouve à l'altitude de 2537 mètres au-dessus du niveau de la mer. On peut s'y rendre de Cogne en trois heures par une rude montée.

Au-dessus du filon s'élève la pointe de la Craya à 3046 mètres.

Elle est d'une ascension facile, et on y jouit d'une belle vue.

Pour ne pas repasser par la même route on peut effectuer la descente en passant au châlet de la Taverona (belle vue de Cogne), ou tourner le mamelon pour descendre à l'Écloseux.

2o On peut aller visiter le poétique *lac des Loyès*, dont l'eau forme une fort belle cascade sur le hameau de Lilaz. Ce lac se trouve au fond de l'arête qui sépare Valeiglie du Bardonney.

C'est une promenade de cinq heures entre l'allée et le retour.

On doit monter par la route du Bardonney et descendre par les ravins à côté de la cascade.

3o On peut aller visiter dans le vallon de *Valeiglie* l'ancienne *mine d'argent* des Évêques d'Aoste, autrefois seigneurs spirituels et temporels de cette vallée. C'est une promenade de quelques heures sur la plaine, et en se munissant de provisions, on peut finir de poétiser l'excursion par un goûter au Chéleret.

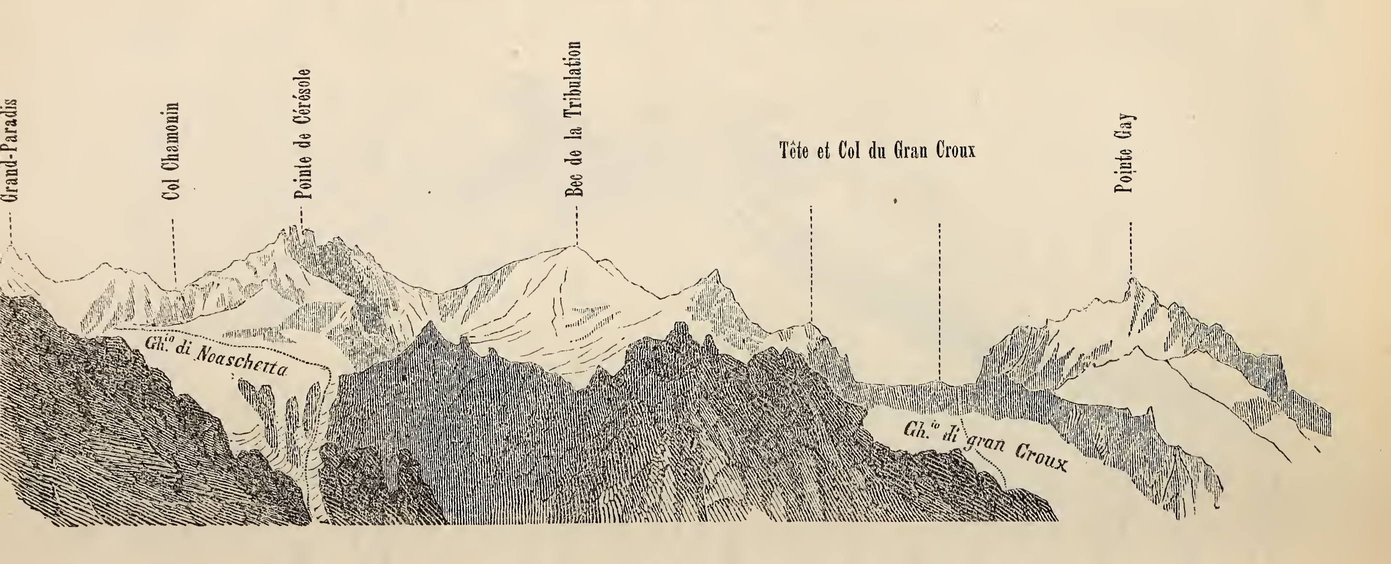
4o A une heure au nord de Cogne sur un charmant plateau se trouve le hameau de *Gemillian* à l'altitude de 1808 mètres ; on y jouit d'une des plus belles vues de la vallée de Cogne.



1. *Glacier de Maney* — 2. *Glacier du Gran Croux* (Nord) — 3. *Glacier de la Tribulation* — 4. *Vallon de Valnontey.*

Profil de la chaîne du Grand Paradis, pris des hauteurs de Cogne

D'après un croquis de M. A. E. Martelli.



Panorama du Grand-Paradis à la Pointe Gay *(côté méridionale)*

D'après un croquis de M. A. E. Martelli.

5° A un quart d'heure au-dessus de la ville ou chef-lieu, au sud-est, se trouve le poétique plateau *de Sylvenoire,* belle plaine, qu'on dirait le lit d'un ancien lac, au milieu de la forêt.

Aux environs de Sylvenoire on trouve en abondance la plante si rare et si recherchée des Alpinistes, la *Linnœa borealis.*

Les botanistes se créeront les autres courses.

Le Bec de la Tribulation.

Nous étant transportés dans le petit vallon de la Losa, tributaire de celui de Noaschetta, nous attaquâmes le glacier du Bec de la Tribulation en inclinant à l'est-nord-est en nous portant un peu plus haut que le col de la Tribulation, qui conduit du vallon de Noaschetta à celui de Piantonetto. Mais à ce point la montagne est taillée à pic et on est forcé de tourner au nord. Là, quittant nos bâtons et tout ce qui pouvait nous embarasser, nous commencâmes à nous cramponner à quatre pattes par des roches lisses et d'une inclinaison vertigineuse. Après deux heures d'une pareille gymnastique, nous arrivâmes sur la pointe sud, le plus élevé des *Trois Becs* de la Tribulation. Comme il y avait des dangers trop-sérieux à descendre par la route que nous avions suivie en montant, nous nous dévalâmes par la face nord-ouest, et quoiqu'elle se présente horrible, roide et très-brisée, je conseille pourtant aux alpinistes qui voudraient faire l'ascension du Bec de la Tribulation de l'attaquer de ce côté où l'on trouvera toujours un appui sûr pour les mains et pour les pieds. (Avocat Louis Vaccarone).

La Pointe de Gay.

A 4^{h},15 nous laissâmes l'Alp de la Bruna au fond du vallon de Noaschetta, nous suivîmes la route royale de chasse jusqu'à sa bifurcation : l'abandonnant alors nous nous tînmes, pour ainsi dire, sur la *résultante,* jusqu'au torrent qui descend du glacier de Noaschetta.

Après avoir traversé le torrent nous attaquâmes les moraines et après une petite heure nous étions sur le glacier de Grancroux, que nous parcourûmes dans la direction nord jusqu'à la rencontre des rochers; alors nous inclinâmes un peu au nord-est et en peu de temps nous nous trouvâmes sur le col de Grancroux.

Nous parcourûmes la crête du nord-ouest au sud-est en nous portant sous la Pointe de Gay ; nous descendîmes vers le sud en côtoyant, sur une corniche de roche assez étroite et courbaturée, les parois perpendiculaires de cette pointe, puis nous attaquâmes les roches et nous cramponnant dans la direction sud-est et sud-sud-est par des pentes roides d'une neige très-dure, nous atteignîmes le glacier de Gay, qui verse ses eaux dans le petit vallon de la Losa, et appuyant au nord, nous arrivâmes en demi-heure, sans rencontrer aucune autre difficulté, sur la sommité de la montagne. (Louis Vaccarone).

Ascension de la Pointe de Cérésole.

L'ascension de cette dent caractéristique de rocher fut exécutée pour la première fois en 1874 par M. Martelli, avec les guides Jean-Joseph Maquignaz et Salomon Meynet et quelques jours après par MM. Baretti et Barale avec les guides frères Castagneri. Ces ascensions eurent lieu par le versant méridional en partant de la vallée de Noaschetta.

Ascension de la Rossa Viva.

Cette crête de rochers forme deux sommités distinctes. La plus orientale moins élevée, fut gravie pour la première fois en 1874, par le versant méridional en partant de la vallée de Piantonetto, par M. Alexandre-Émile Martelli, avec les guides Jean-Joseph Maquignaz et Salomon Meynet de Valtournanche.

La plus occidentale, visible à quelques minutes au nord du village de Cogne, fut aussi gravie pour la première fois en 1874 par les mêmes. Ils partirent de Cogne par le vallon de Valnontey, le bord oriental du glacier de Grancroux et par l'abrupte face septentrionale de la pyramide qui présenta de graves difficultés. Sur la sommité ils trouvèrent un petit lac. L'ascension de Cogne à la sommité leur coûta 13 heures de marche. (Informations données par M. Martelli).

Col de Grancrou ou Grand-Croux (3363 *m.*) **de Cogne à Noasca, dans la vallée de Cérésole en dix heures.**

Le col de Grancrou ou Grand-Croux (Grand Crou signifie en dialecte de Cogne Grand Creux, grand bassin soit grand réservoir) se trouve au fond de la vallée de Valnontey, en face du village de Cogne, d'où l'on peut suivre avec une bonne lunette d'approche tous les mouvements des touristes. On suit la vallée de Valnontey dans toute sa longueur, on gravit la longue moraine et ensuite on monte par le glacier de Grancrou Nord, çà et là rapide et crevassé, on arrive au pied d'une roide paroi de glace, par laquelle, après avoir dépassé la *Bergschrund*, on arrive au col après avoir taillé un certain nombre de degrés avec la hâche. Du côté de Noaschetta, une pente rocheuse sépare le col du petit glacier de Grancrou Sud. Après avoir traversé ce glacier, on appuye à droite et par des couloirs rocailleux on atteint la base inférieure du glacier de Noaschetta; aussitôt au bord de la moraine, on rencontre la route de chasse de S. M. qui tournant la base orientale-méridionale du *Der-Vert* descend au plan de la Bruna. Après avoir traversé le torrent, qui sort des glaciers du Goui, par une roide descente à précipice on atteint le village de Noasca sur la route de Locana à Cérésole.

Il paraît que ce col a été traversé pour la première fois en 1862 par l'alpiniste anglais Tuckett, dont il porte encore quelquefois le nom. En 1874 il fut traversé par l'alpiniste italien Martelli avec les guides J.-J. Maquignaz et Salomon Meynet. Le guide Jean-Antoine Carrel, qui devait se rendre à Cérésole, s'unit à cette comitive dans le désir de connaître cet important et difficile passage. (Renseignements fournis par M. Martelli).

VIII.

VALLÉE DE VALSAVARANCHE.

La Vallée de Valsavaranche débouche dans la vallée principale à quelques pas au couchant de Villeneuve; elle n'offre rien d'intéressant dans sa partie inférieure, resserrée qu'elle est entre de hautes montagnes, d'où descendent en roulant de terribles avalanches pendant l'hiver, montagnes

qui ne s'élargissent de temps en temps que pour laisser place à quelques prairies mi-couvertes de grèves et à quelques petits hameaux. En longeant la vallée de Valsavaranche, il vous parait voir une succession de châlets séparés les uns des autres par des étranglements. Mais la partie supérieure de la vallée est magnifique et imposante, elle offre des pics et des glaciers de toute beauté.

Les habitants sont vifs, robustes et manifestent un caractère sympathique; leur taille, en général, parvient à peine à la moyenne, mais ils sont larges et trapus; la forme de leur visage est ronde, le menton arqué et à fossettes, les yeux et les cheveux plus noirs que bruns.

Valsavaranche est le séjour de prédilection de S. M. Victor-Emmanuel pour ses chasses aux bouquetins qui abondent dans ces montagnes comme dans celles de Cogne; aussi des chemins de chasse sillonnent-ils de toute part les montagnes de la vallée, en offrant ainsi une grande commodité et un grand avantage aux touristes, qui devront, comme à Cogne, respecter temporairement les localités où le Roi fait sa chasse ou dirige ses batteurs.

1. De Villeneuve à Valsavaranche (4 *heures*).

Un peu à l'ouest de Villeneuve, une belle route muletière construite en 1868 s'élève par des lacets nombreux jusqu'au hameau de Champlong, dont on aperçoit de loin le clocher élancé de la chapelle. On est tout étonné de voir le fil télégraphique se prolonger et aller s'aventurer dans ces gorges de poteau en poteau; c'est le télégraphe qui dessert le campement de l'Orvieille, pendant les chasses de Valsavaranche. Un second fil télégraphique partant aussi du château royal de Sarre, longe la vallée de Cogne et aboutit à la *Tour*, près de l'église, cette tour étant depuis quelques années propriété de S. M.

De Champlong la route, moins rapide, s'engage dans la vallée, côtoyant la colline rapide à une grande hauteur au-dessus de la Savara, dont on voit la jonction avec le torrent des Rhêmes, dans un profond abyme au-dessous d'Introd (*inter aquas* ou *inter undas*).

Au hameau de Chevrère, placé entre le torrent et la route, aboutit un sentier qui mène d'Introd à Valsavaranche. Au hameau de *Molère* (de meules, moulins) la route se trouve enfin sur le bord du torrent que l'on doit traverser à plusieurs reprises après chaque étranglement de la vallée qui succède à un plateau, et l'on arrive à Valsavaranche, dont le petit chef-lieu porte aussi le nom de *Dégioz*, sur la rive droite de la Savara, au pied des rochers de la Grivolà, et de Bocconère en face des pics sourcilleux de la Biola, lieu privilégié de chasse.

Valsavaranche se trouve à l'altitude de 1538 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il n'y a à Valsavaranche qu'une pauvre auberge tenue par un Blanc surnommé *Marmotta*, qui tient encore à ne pas démériter du titre sous lequel il est connu du Roi.

A défaut de cuisine on peut y trouver quelques lits, des œufs et, en général, du bon vin. On peut aussi pour le logement s'adresser à la complaisance de M. le curé Arbenson, qui est toujours bien gracieux avec les touristes, malgré sa modeste timidité.

1. Col de Lauzon et de l'Herbetet (Voir *Vallée de Cogne*).

2. Ascension du Grand-Paradis (4178 *m.*).

L'ascension de ce magnifique pic est plus courte et plus facile du côté de Valsavaranche que de celui de Cogne.

Dans deux heures on se rend de Valsavaranche au châlet de Pont, où on laisse à droite la route du Nivolé, on prend à sa gauche, on traverse le torrent du Grand-Étret et en une heure on monte au châlet de Mont-Corvé où, au besoin, l'on pourrait passer la nuit. Continuant par les pâturages, on atteint le glacier de Montandeny ou Montandayné (Montagne de Dayné) que l'on attaque pour parvenir à une arète de rochers qui vous conduit sur un grand plateau, dont les hautes parois verticales dominent le glacier de Mont-Corvé. De là par des parois de neiges fort roides, où il faut tailler les marches surtout vers la sommité, on atteint le plus haut point du Grand-Paradis, arète longue d'une trentaine de mètres, d'où le panorama est immense.

NB. — En 1875 M. l'avocat Louis Vaccarone, de la section d'Ivrée du Club Alpin italien, effectua l'ascension du Grand-Paradis par le versant de Noasca.

3. Col du Grand-Paradis.

Depuis le châlet de Mont-Corvé, on monte par les pâturages en se tenant plutôt sur la droite jusqu'à la moraine latérale du glacier de Mont-Corvé; on suit cette moraine jusqu'à l'entrée de l'arète rocheuse qui supporte le glacier du Grand-Paradis; alors, pour éviter les dangers des pierres, qui pourraient tomber de cette paroi, on entre définitivement sur le glacier de Mont-Corvé qui est en pente légèrement inclinée, et l'on se dirige vers le col, qui se trouve placé aux pieds de la paroi du Grand-Paradis.

La montée sur le col est très-rapide, mais elle n'est pas longue.

Pour traverser la *Bergschrund,* il faut quelquefois passer un peu à droite, puis aussitôt revenir à sa gauche par un éboulis pour atteindre le col, qui est fort bien dessiné, et au sommet duquel se trouve un petit lac fort-poétique.

La traversée du glacier de Mont-Corvé est très-facile, et offre un panorama magnifique. On se trouve dans un immense cirque de glaciers, et l'on a devant-soi les pics également tentateurs pour l'ascensionniste de la Trésenta, du Charfaron, du Mont-Corvé, de la Cocagna, énormes mamelons de glace éblouissants au soleil, et dont l'ascension a été faite par MM. Barale et le Docteur Vallino en 1872. Ces ascensions exigent l'emploi continuel de la pique.

De fortes dépressions existent entre ces pics, et elles doivent former cols sur Cérésole et Noasca.

Du Col du Grand-Paradis on se dirige d'abord au levant sur le grand plateau du glacier, puis l'on tourne sur sa gauche pour effectuer la descente sur le vallon de Noaschetta. L'aspect des montagnes change tout-à-fait, et l'on ne peut comprendre où ont disparu la Trésenta et le Charfaron. La descente par le glacier du Gouil ouest exige la précaution de la corde à cause des crevasses masquées; la moraine est pénible. Au bout se trouve un tracé de route de chasse, que l'on suit par des plateaux, lits

d'anciens lacs, pour arriver à la Bruna, d'où l'on atteint Noasca en moins de trois heures.

4. Col du Grand-Tétret soit Grand-Etr et.

Je pense que la conformation de ce long vallon de glacier donne l'étymologie du mot, et que l'on devrait écrire Grand-Étret et non Grand-Tétret, grand Étret signifiant dans le patois de la Vallée d'Aoste : Grand soit *long et étroit;* c'est précisément la forme de ce vallon.

5. Col de la Croix de Nivolé (2627 *m.*).

On suit tout le long de Valsavaranche à Cérésole la route des chasses royales. Des hameaux de Bien ou de Pont on monte à droite à la Croix de l'Aroletta (2271 m.) à l'extrémité inférieure du Grand-Plateau du Nivolé. Le Nivolé forme un charmant bassin couvert de gazons, parsemé de petits lacs et environné d'un cercle de montagnes à pentes doucement inclinées et à sommets hérissés de pics ou couverts de neige. Le fond de ce bassin est une plaine horizontale, souvent bien boueuse, au milieu de laquelle le torrent trace mille détours. Un assemblage de maisons en occupe le centre (2402 mètres). On trouve au Nivolé une petite cantine qui vous fournit du pain, du vin et au besoin deux lits chez Dupont, ou mieux on s'adresse à la maison qui forme châlet séparé ; elle appartient aux gardes-chasse et guides Dayné et la chambre à coucher est plus propre.

En continuant à avancer dans cette plaine, on arrive à deux maisons assises sur le bord d'un petit lac; c'est là la première en date des maisons de chasse de Victor-Emmanuel dans la vallée d'Aoste. Depuis là, la route remonte par quelques lacets jusqu'au col de la Croix du Nivolé, le point le plus méridional de la vallée d'Aoste. On y jouit d'une belle vue sur la Grivolà et le massif imposant du Grand-Paradis.

La descente en val d'Orco est tracée d'abord au milieu des rochers jusqu'à une petite plaine. On aperçoit quelques lacs à sa droite.

En quatre heures du col on descend à l'établissement thermal de *Ceresole reale*, en face de la Levanna.

6. Cols de Vaudalla, de Vaudaletta et de Rosset pour les Rhêmes.

Avant d'arriver à la maison de chasse du Roi, on prend par les pâturages à sa droite, et l'on arrive à un second plateau couvert de gazons : ce sont les pâturages de Rosset. On rencontre une route de chasse qui se dirige tout-à-fait à droite, et conduit au col de Vaudaletta ou de la petite Vaudalla, d'où l'on descend facilement à Rhêmes.

En taillant cette route à angle droit au lieu de la suivre, on voit devant-soi une échancrure de la montagne, où l'on monte par un rapide couloir pierreux: c'est le col de la Grande Vaudalla ou Rosset.

La descente jusqu'aux pâturages s'effectue aussi par un fort rapide couloir graveleux. En montant sur l'arête entre ces deux cols on se trouve au sommet d'un petit glacier versant ses eaux sur les Rhêmes, et dont la descente, sans être difficile, exige pourtant des précautions.

7. Col de Trélore, d'Entrelore, d'Entrelave ou de Dyouan (2249 *m.*).

De Valsavaranche on suit les lacets de la route royale qui conduit au

magnifique campement de chasse de l'Orvicille, au-dessus duquel, mais plutôt à droite, se dressent les pics sourcilleux de la *Mitre* et de la *Bioula* (3325 m.). De là on prend la même route royale à sa gauche, par les pâturages fertiles de Dyouan; on passe près de trois petits lacs, où l'on quitte à gauche la route qui conduit au Nivolé, et l'on prend le sentier à droite qui conduit au col. La descente sur le vallon d'Entrelave est d'abord très-roide, faisant des zig-zags au milieu des rochers jusqu'à ce qu'on atteigne les pâturages et le châlet. Depuis le châlet la route prend encore à droite jusqu'à ce qu'elle s'engage en droite ligne dans la forêt qui vous accompagne jusqu'au bas de la vallée, où, traversant le torrent sur un pont en bois, on se rend en quelques minutes au chef-lieu de Rhêmes Notre-Dame. Ce col est le plus court et le plus facile des passages qui conduisent de la vallée de Valsavaranche dans la vallée des Rhêmes. Il serait facile d'améliorer le commencement de la descente sur les Rhêmes qui est actuellement fort rude.

8. Col de Galèse ou Galisio pour Tignes.

Depuis la maison de chasse du Roi près du sommet du plateau du Nivolé, on prend à droite de la route principale un rude sentier par lequel on peut gagner les châlets de *Serne* (les eaux coulent déjà en val d'Orco) près de la base du petit Colluret, à deux heures des châlets du Nivolé. « Ici la route prend un caractère sauvage et sévère: le passage semble si formidable que personne n'oserait le tenter sans être sûr qu'on l'a déjà traversé. Le sentier semble se terminer auprès d'un couloir appelé le Petit-Colluret, en face de la montagne ; mais au lieu de le grimper on tourne à droite, le long d'une ligne de rochers rapides et escarpés qui dominent un petit lac. Il faut grimper avec peine pour surmonter ces rochers et, à une heure des châlets, on atteint un petit plateau sur la montagne appelé *Bellotta*, souvent couvert de neige et en partie rempli par un glacier qui descend à main droite. Une montée de trois quarts d'heure, en partie sur un glacier, mène à la base du Grand *Colluret*, couloir très-rapide, presque rempli de neige, dont la condition varie suivant la saison et la température. Par un temps favorable on peut le grimper en 1[2 heure, mais quelquefois, au contraire, il faudra employer une heure et demie au moins pour tailler des degrés. La partie supérieure du Grand-Colluret est tout près du sommet du Col de Galèse qui domine une magnifique vue des Alpes de la Tarantaise. La descente du côté de la Tarantaise ne présente aucune difficulté. On traverse un glacier bien uni pendant vingt minutes dans la direction du nord-ouest et après être arrivé aux pâturages les plus élevés, on trouve un sentier fréquenté par les moutons qui rejoint plus tard le chemin à mulet du Col d'Iseran à Fornet, à quarante minutes à peu près au-dessus de La Val de Tignes, d'où Tignes est éloigné d'une heure et de quatre heures en tout du sommet du Col. Mais si on fait l'ascension du côté de Tignes, il faudra employer cinq heures et demie ou six. Pour la descente du col sur le châlet de Serve, il faut observer que le canal du petit Colluret est composé d'un terrain spongieux presqu'impraticable en montant, mais ne présentant aucune difficulté à la descente. C'est une entreprise qui demande toute l'adresse, et tout le sang-froid d'un montagnard expérimenté pour descendre

le grand Colluret, quand il est rempli de neige bien durcie, de sorte qu'on ne devrait jamais tenter ce passage sans un bon guide, et muni d'une corde et d'un *Piolet.* (John Ball).

9. Ascension de la Becca de Montandeny (4000 ?).

Le 16 juin 1875 M. l'avocat Louis Vaccarone, de la section d'Ivrée du Club Alpin italien, a effectué la première ascension de la *Becca de Montandeny*, accompagné du guide Antonio Castagneri, de Balme.

La Becca di Montandeny.

Ayant laissé les châlets de Moncorvé et prenant un mauvais sentier à leur nord, nous nous rendâmes dans le vallon de Montandeny, et par des roches brisées sur la moraine terminale du glacier nord du Grand-Paradis. Parvenus au glacier, nous essayons de la traverser diagonalement pour atteindre plus vite le glacier de Montandeny; mais les crevasses et les séracs étaient si nombreux et d'une telle largeur, qu'après une demi-heure d'un travail fatigant, nous fûmes réduits à revenir sur nos pas et après de grandes difficultés et une grande perte de temps nous arrivâmes sur la moraine qui sépare le glacier du Grand-Paradis de celui de la Becca de Montandeny. Nous attaquons ce glacier du nord au sud pour éviter la *Bergschrund:* on rencontre plusieurs crevasses marquées par la neige, nous les dépassons; une pourtant nous arrête à cause de sa largeur; nous devons revenir en arrière pour incliner au sud-est, où une autre crevasse nous barre encore le passage; mais une demi-heure de travail avec la hâche nous ouvre le passage. Alors, tournant au nord, nous attaquons la pyramide. La montée jusqu'au col n'a pas de difficultés, mais elle est extrêmement fatigante à cause du manque de solidité des débris où il faut poser le pied. Depuis le col jusqu'à la sommité, il nous fallut escalader une paroi très-roide de rochers, recouverte par une couche de neige qui la rendit fort dangereuse. (Avocat Louis Vaccarone).

La Grande Serre.

Nous sommes partis des châlets de Lavecieu sur Valsavaranche et remontant par les pâturages, nous nous sommes portés sur le glacier de la Grande-Serre que nous avons parcouru du nord au sud. Ce glacier est tourmenté en divers sens par de larges et profondes crevasses, qui nous obligèrent à de nombreuses évolutions, et en présence d'une d'entre elles qui était large au moins de cinq mètres, nous craignions bien de voir notre chemin intercepté. Heureusement un petit pont de neige se rencontra pour la traversée. Nous inclinâmes à l'est en traversant un cahos de blocs de glace et de neige tombés des séracs supérieurs, et après avoir passé assez facilement la *Bergschrund*, nous arrivâmes à la base de la pyramide que nous attaquâmes par la face occidentale. Bientôt ayant atteint une arête, nous la suivîmes un peu, mais il fallait employer trop de temps et surmonter trop de difficultés pour escalader ces roches abruptes et glissantes et nous préférâmes marcher sur des nevés très-inclinés qui descendent sur le glacier. Après les nevés, nous reprenons le travail de l'escalade qui ne cesse qu'à l'arrivée sur la crête.

Ici finissent les difficultés, puisque en moins de vingt minutes d'une montée facile sur une calotte de glace et de neiges, nous atteignîmes le point culminant. (Avocat Louis Vaccarone).

Le Grand-Paradis par le versant de Noaschetta.

Des châlets de Mont-Corvé, nous nous transportâmes sur le col du Grand-Paradis, d'où prenant la direction nord-est sur le petit glacier sud du même nom, et précisément sur cette grande basse qui est au pied de la pyramide, nous avançâmes presque jusqu'à la rencontre de la chaîne qui partant du Grand-Paradis va à la Dent de Cérésole. Nous voyons à gauche sur la hauteur une bande de glacier qui paraît venir surplomber sur le bord du précipice, et bien en bas un couloir, et le long de ce couloir et sur le glacier qui est à ses pieds, d'énormes blocs de glace et des masses brisées en tombant de la hauteur.

Le gigantesque contrefort de rocher qui soutient ce glacier et qui descend pour former la *Becca de Moncorvé* est précisément celui qui va se rattacher à l'arête sud du Grand-Paradis et que nous entreprîmes d'escalader. Après avoir traversé le couloir ci-dessus, nous nous trasportâmes sur une petite arête qui descend de l'arête principale, nous la suivîmes jusqu'à la hauteur de la Becca de Moncorvé, puis inclinant au nord-est, par des rochers relativement bons, nous atteignîmes la crête. En moins de demi-heure depuis là, on atteint le plus haut sommet; seulement pour descendre sur le glacier il faut une grande prudence à cause de la formidable *Bergschrund* qui s'ouvre à quelques mètres au-dessous. Cette ascension, qui ne présente pas des difficultés de premier ordre, pourrait pourtant devenir fatale si on l'exécutait dans les heures chaudes de la journée à cause de la chûte et de la canonnade des pierres et de la glace. (Avocat Louis Vaccarone).

Col Chamonin.

En 1875 M. le docteur Baretti put exécuter un passage du grand plan de la Tribulation sur le glacier de Noaschetta, et il donna à ce col difficile le nom de M. Chamonin, archiprêtre de Cogne.

La relation de M. Baretti se trouve sur le *Bulletin du Club Alpin* dans l'article : *Per Rupi e Ghiacci.*

IX.

VALLÉE DES RHÊMES.

Cette vallée s'ouvre au midi d'Introd. A partir de ce point elle s'enfonce directement du nord au sud, sur une étendue de 28 à 30 kilomètres, et elle aboutit à la vallée de Tignes en Savoie par le col de la Goletta. Le chemin qui y conduit laisse la route provinciale à l'ouest de Villeneuve, contourne les promontoires d'Introd sous l'ombrage des noyers, puis il s'avance dans le thalweg de la vallée en suivant, tantôt à droite, tantôt à gauche, les bords du torrent.

Plus remarquable par ses glaciers et par ses pics que par le produit de ses campagnes, la vallée des Rhêmes, peu connue encore, présente plus d'intérêt au

touriste aventurier qu'au paisible amateur de l'agriculture. L'aspect de son entrée c'est l'aspect qu'elle présente dans toute sa longueur. Monts de ça, monts de là ; terrains péniblement cultivés sur les rives d'un torrent furieux; des villages tristement assis sur ses bords ; des clairières de forêts sur les pentes abruptes des montagnes, entremêlées de rochers suspendus dans les airs; puis des cimes plus menaçantes les unes que les autres; une étroite bande du ciel sur la tête, et enfin, au loin, à l'extrémité de la gorge, des glaciers et des pics; voilà une idée générale de la vallée. C'est là, surtout, que se donne en hiver le magnifique, mais parfois terrible, spectacle de la chute de ces masses de neiges qui se précipitent des hauteurs avec un bruit solemnel, accompagné de détonnations successives semblables au roulement du tonnerre, et précédé d'un vent aussi violent que passager, que les habitants appellent avec raison le souffle de l'avalanche. Ces nombreux couloirs qui les conduisent ne sont pas moins terribles dans la saison des pluies; ils rivalisent alors en vacarme, et apportent leurs eaux avec fureur dans le torrent de la vallée. Ainsi gonflé, celui-ci roule ses flots tantôt dans des berges, tantôt au travers des terrains cultivés qu'il corrode et charrie dans la Doire. (*Géographie du pays d'Aoste*, par la petite Société Alpine de Cogne).

Les habitants de la vallée des Rhêmes émigrent une partie de l'année en France et surtout en Piémont pour y exercer le métier da marchands colporteurs ou de ramoneurs.

1. De Villeneuve à Rhêmes Notre-Dame (*cinq heures de marche*).

On sort de Villeneuve au couchant par la route nationale, on laisse à sa gauche le chemin de Valsavaranche, on traverse les torrents réunis de Valsavaranche et des Rhêmes sur un pont en bois et après avoir contourné un mamelon on trouve la route de Rhêmes qui prend à la gauche de la grand route. Ce chemin, praticable aux chars jusqu'à Introd, s'élève doucement sur la pente sous l'ombrage de magnifiques noyers. (On doit à Introd aller visiter le beau pont jeté à une grande hauteur sur le torrent des Rhêmes et le château de la famille des nobles Sariod d'Introd (Voir dans la vallée centrale !). Depuis Introd, la route, praticable aux mulets, s'élève à une assez grande hauteur sur la rive droite du torrent. A l'entrée de la vallée des Rhêmes, sur une pente rapide, à une grande hauteur au-dessus du torrent, il y avait anciennement une porte où l'on exigeait un péage ; on en voit encore les ruines.

En deux heures depuis Villeneuve on arrive sous l'église de Rhêmes St-George où l'on passe sur la rive droite du torrent. L'église de St-Georges de Rhêmes est placée sur une terrasse à l'altitude de 1230m.

1o De St-Georges des Rhêmes on peut se rendre dans la vallée de Valgrisanche. On traverse le torrent près de la scierie et l'on monte une colline fort roide qui aboutit sur l'arête de la montagne d'où l'on jouit d'un magnifique coup-d'œil. En se tenant plutôt sur la gauche, on descend aux châlets de Borègne, d'où par une forêt riche en faisans, on rejoint la route de Valgrisanche au *Revers*.

2o De St-Georges, un sentier sur la rive droite conduit à Introd. Ce sentier abrége la route d'un bon quart d'heure. On suit un ruisseau qui conduit l'eau à Introd.

Depuis St-Georges la route traverse des champs ed des prairies souvent dévastées par les inondations du torrent et couvertes en partie de grèves. On repasse bientôt sur la rive gauche, en rencontrant de nombreuses croix sur sa route près des couloirs. Ces croix portant généralement une date, rappellent quelques victimes des avalanches nombreuses de l'hiver.

Enfin la vallée devient moins triste, l'on traverse quelques petits hameaux et l'on arrive à N.-D. des Rhêmes, située au milieu d'une jolie plaine, au centre d'une magnifique prairie, ayant devant soi la vue des pics et des glaciers superbes qui ferment la vallée.

C'est un passage auquel le pays parcouru ne donnait pas le droit de s'attendre. N.-D. de Rhêmes se trouve à l'altitude de 1731 mètres.

Il n'y a qu'une pauvre et misérable cantine et si l'on veut y passer la nuit ou y séjourner, il faut s'adresser à M. le curé qui tient ordinairement quelques lits à la disposition des étrangers, sur la prière qui lui en a été faite par M. R.-H. Budden.

2. Cols d'Entrelone, de la grande et de la petite Vandalla pour se rendre à Valsavaranche (Voir *Valsavaranche*).

3. Col de la Golletta ou Gailletta pour Tignes (3065 *m.*)

Cette excursion exige de huit à neuf heures de marche.

De N.-D. des Rhêmes on se dirige par la route communale vers le haut de la vallée. On monte par les hameaux du Pelâu et de Thumel et par les châlets de Barmaverin et de La Suche (les habitants du pays disent Lè Sotzè) au glacier du Bassac qu'il faut escalader en se tenant le plus près possible sur la droite de la Granta Parey (grande paroi) pour atteindre le col de la Golletta ou mieux Gailletta, qui, suivant M. Mathews, est un des plus beaux des Alpes Graïes; il peut être comparé par ses magnifiques paysages environnants aussi bien que par l'étendue de ses vues lointaines aux plus célèbres cols des Alpes Pennines et de l'Oberland. Le coup-d'œil au sommet du col est supérieur à celui de La Sassière. On aperçoit du col par dessus le lac de Tignes le pic gracieux de la Grande-Motte et les affreux précipices de La Casse, ainsi que le massif grandiose du Grand-Paradis et de la Grivolà par dessus le Val Savaranche, et, dans le val de Rhêmes, le Grand-Combin forme le point central d'une section des Alpes Pennines qui termine cette vue unique. On descend d'abord sur Tignes en suivant le côté nord du glacier, pour éviter sa partie la plus difficile, puis par des rochers et des pâturages au lac de la Sassière dont les eaux d'un vert obscur sont troublées par des dépôts venant des glaciers, et aux châlets du même nom, en ayant à droite l'aiguille de La Sassière ou, comme on l'appelle à Valgrisanche, Glieyretta, dont l'ascension à été faite jusqu'ici du côté de Tignes. On passe au sud de la belle cascade que les eaux du lac de la Sassière forment en face de Tignes.

4. Ascension de la Granta-Parey (3506 *m.*)

Quand du village des Rhêmes on regarde le sommet de la vallée, on voit que cette vallée forme à sa partie supérieure un vaste amphithéâtre qui contient plusieurs glaciers, au-dessus desquels on voit s'élever un grand cône neigeux, rompu à l'est par des précipices de rochers: c'est la Granta-Parey, que l'on marque généralement sur les cartes et sur les guides Grand-Ap-

parey. La première ascension en a été faite en 1863 par MM. Nicolls, Blanford et Rowsel, Mathews et Jacomb. Parti des châlets de la Suche (sotzè) ils gravirent le côté nord du pic, en taillant des pas et en se dirigeant vers l'arête ouest. Après l'avoir suivie quelque temps ils tournèrent à l'ouest de la montagne vers la crète qui forme l'extrémité au sud d'une sorte de chaîne qui forme la crète. On croit à un passage possible entre la Granta Parey et la Ste-Hélène.

5. Ascension de la Sainte-Hélène (3617 *m.*).

Au côté sud du col de la Gailletta et à peu de distance de la *Granta-Parey* s'élève un autre cône aigu de glace, connu dans le pays sous le nom de *Tsantalena,* que l'on a traduit par Sainte-Hélène. On ne le voit pas des Rhêmes, parce qu'il est caché par le pic de la Granta-Parey. La première ascension de ce pic à été faite du côté de la Savoie en 1865 par MM. Nicolls, Blanford et Rowsel.

Ils partirent des châlets de la Sassière et en six heures ils atteignirent le sommet de la Pyramide. On ne connaît encore du côté de l'Italie ancun essai d'ascension de ce beau pic.

6. Cols de Bassacdéré et de Bassac. (Voir *Valgrisanche*).

7. Pointe et Col de la Grande-Rousse. (Voir *Valgrisanche*).

8. Col de Torrent ou Fenêtre de l'Épéra, ou Épine (4 *heures* 1/2 *jusqu'à Valgrisanche*).

On prend au couchant de l'église un petit sentier qui monte par des rochers à l'entrée du vallon du Torrent, petit châlet qui se trouve à trois quarts d'heure dans un petit bassin. Depuis le châlet on voit sur sa gauche l'extrémite d'un petit glacier dominé par une haute pointe aux flancs escarpés et abruptes : c'est la Grande-Rousse, dite aussi Pointe de Torrent. La montée par les gazons dans cet étroit vallon de Torrent devient d'une extrême rapidité. A la sommité l'arête présente trois échancrures ; il faut prendre celle qui est plus au midi, c'est la plus facile. Depuis le col, en côtoyant la pente à sa gauche on atteint un autre col qui conduit au vallon de Mont-Forciaz (mont-fourchu). Du col de Torrent ou de l'Épéra pour descendre à Valgrisanche, il y a deux chemins : 1º On suit directement le centre du vallon de l'Épéra qui conduit aux châlets de l'Épéra et de l'Alp Nouva et de là à Fornet par une descente dans la forêt.

2º On cotôie la pente de la colline à sa droite pour dépasser l'arête qui sépare ce vallon de celui de Plonta, d'où l'on descend dans la vallée ou au plan du *Seplun* en descendant directement depuis Plonta par le hameau du *Rocher*, ou près de l'église en côtoyant encore depuis le châlet inférieur de Plonta pour entrer dans la forêt, en suivant la route par où les vaches montent au châlet. Ce dernier passage est le plus agréable parce qu'on est presque toujours sûr de voir quelques faisans près de la fontaine du Cop.

9. Fenêtre de Cussuna ou Col de Ceyla ou de Plonta.

On peut aussi se rendre de Rhêmes à Valgrisanche en gravisant le rapide vallon qui domine le village de Cussuna et qui aboutit au sommet de Plonta. Cette fatigante escalade n'offre aucun avantage sur le col de Torrent qui est le plus facile et le plus court d'une vallée à l'autre, et d'où on a l'avantage d'un magnifique coup-d'œil sur le versant ouest de Valgrisanche, depuis le Ruitor jusqu'à Glieyretta, avec les cols du Mont et du Lac en face.

X.

VALLÉE DE VALGRISANCHE.

Cette vallée s'ouvre à Liverogne sur Arvier ; elle forme la limite à l'est du grand glacier du Ruitor. La partie inférieure est pittoresque et bien boisée, dit M. Ball, tandis que la partie supérieure présente un des tableaux les plus sauvages et les plus terribles des Alpes. On y trouve beaucoup de blocs erratiques.

Les habitants de Valgrisanche sont vifs, intelligents, laborieux et économes; la principale richesse du pays consiste dans l'élève et le commerce du bétail; en hiver les Valgrisains font presque tous les tisserands; ils ont une juste réputation d'honnêteté; on ne trouve en toute cette misérable vallée ni mendiants ni crétins, le travail et l'économie ont chassé la misère ; mais ce qui distingue les habitants de cette paisible contrée, c'est un ton et un air de confidence dans toutes leurs conversations ; cet air et ces manières essentiellement commères les déparent un peu.

1. De Liverogne à Valgrisanche (3 *heures et* 1[2 *de marche*).

On quitte la route de Courmayeur aux dernières maisons à l'ouest de Liverogne, on prend à gauche un chemin très-roide qui conduit par la rive gauche du torrent à Rochefort et de là à la Ravoire à l'ombrage d'énormes et vigoureux châtaigniers. A dix minutes de la Ravoire ou Ravère finissent les derniers châtaigniers. A partir de ce point, d'où l'on a devant-soi pour le reste du trajet les magnifiques glaciers et mamelons du Ruitor, le chemin, souvent taillé dans le roc, s'engage dans une étroit défilé le long d'une paroi presque verticale. Au fond du précipice, le torrent disparaît, encombré qu'il est de rochers ; sur la rive droite, une magnifique forêt couvre les flancs abruptes de la montagne. Au Grand-Échelly on voit perchées au-dessus de sa tête sur la rive droite du torrent, la tour et les ruines du château de Montmayeur, de sombre et sinistre légende. On l'appelle aussi *tour d'Arboë* et *château d'Anry*. Après une heure environ de montée, on arrive au triste hameau de Chamençon, perdu au milieu de blocs énormes de rochers sous la route. Sur le versant est la vallée s'élargit, et laisse voir quelques terrains cultivés à l'entour du hameau de Chamen.

En se retournant on jouit d'une belle échappée sur les glaciers du Mont-Rose. Bientôt un tertre couvert de forêts s'élève au milieu de la vallée. Ce dos divise le torrent de Valgrisanche de celui de Planaval ; la jonction se fait à l'extinction de ce dos. On voit devant-soi sur un tertre une tour carrée: c'est la tour de Planaval qui marquait autrefois la juridiction des seigneurs d'Avise sur ce pays. On laisse à droite la route qui s'élève en lacets sur la colline pour aller à Planaval, hameau que l'on laisse dans un beau plateau à sa droite, et dont on n'aperçoit pas les maisons de la route ; on côtoie la forêt de la Confession pour arriver à la belle cascade que fait le torrent du Planeval dans une gorge près de la route.



Château Montmajeur.

De Liverogne on peut, sans arriver à Valgrisanche, passer à Planaval, pour monter de là coucher aux châlets de *Glacier*, pour traverser le lendemain un des cols du Ruitor, du Val Grisanche à La-Thuile. (Voir plus loin *Valgrisanche*).

On traverse une petite plaine pour arriver au Revers, premier hameau de Valgrisanche; jusque-là le territoire appartient à la Commune d'Arvier. Au dernier détour avant d'arriver au Revers on voit, en se retournant, la pointe du Mont-Cervin. Dans une heure depuis Planaval, en passant par Céré et La-Bétaz, on arrive à l'Église ou Valgrisanche, chef-lieu de la Commune au pied de la Becca de l'Aouille à l'altitude de 1662 m. Valgrisanche, station de douaniers, n'a qu'une petite auberge au bout du village à l'enseigne de la: *Cantine du Col du Mont.* Il faut aller visiter l'église neuve et les fortifications ou retranchements faits pour arrêter les Français à la fin du siècle dernier.

1. Ascension de la Becca de l'Aouille (aiguille ou aigle).

Cette aiguille domine au nord-ouest l'église de Valgrisanche d'où elle paraît difficilement accessible.

Pendant l'hiver, des avalanches et au dégel ou dans les temps pluvieux, des blocs de rochers en descendent fréquemment.

On voit un de ces blocs à deux pas de l'église; il tomba de la montagne le 7 septembre, jour de Saint-Grat, fête patronale du pays et il vint mettre fin à la vogue ou danse sur la pelouse ; il n'y eut pourtant pas de victimes. On a gravé sur ce roc la date de sa chute , et on l'appelle encore aujourd'hui la *roche de Saint-Grat.* On monte en se dirigeant en droite ligne de l'église vers la montagne, puis par un sentier de chèvres, inaperçu du village et conduisant à un petit torrent qui descend en cascades jusqu'à la Doire sur le hameau des Mondange. En 1873 un bloc de rocher descendu par ce ravin broya deux maisons aux Mondange, et n'y laissa qu'une maison et la chapelle.

On franchit avant de traverser ce torrent un pas assez difficile ; inclinant à gauche, on gravit des gazons et quelques rochers; puis, tournant à droite, on arrive au pied du pic. La dernière montée est roide, mais sans difficultés et en deux heures de l'église on atteint le sommet.

La vue y est fort belle sur les Alpes Pennines, du Saint-Bernard au Mont-Rose, sur les montagnes et sur la vallée. Cette ascension est surtout utile pour voir les différents cols qui s'ouvrent sur le Ruitor. On peut y monter également par le village de Bonne ou par celui de La-Bétaz ; ce dernier chemin est plus long et plus difficile. On peut effectuer la descente en une heure ou une heure et un quart.

2. Becca de Ceré ou Sery Sérac.

Pour étudier le versant du Ruitor qui tourne sur le Valgrisanche on peut aussi monter sur la *Becca de Céré*, qui domine ce dernier hameau. Ce pic est séparé de celui de l'Aouille par le petit vallon du Miollet que l'on croit riche en filons de métaux divers. On peut atteindre ce sommet facilement en une heure et demie depuis l'église. Outre l'avantage de bien voir le Ruitor on a un magnifique coup-d'œil sur la ville et la plaine d'Aoste, qu'on ne voit pas de l'Aouille à cause de l'arête du Mont des Toss.

3. Ascension du Mont des Toss (3322 *m.*).

Cette ascension exige de quatre à cinq heures de marche.

On traverse le torrent au levant de l'église et l'on monte à la *forteresse*, restes du petit fort élevé en 1794 contre les Français; de là on grimpe par le couloir qui conduit sur un haut plateau de pâturages, que l'on traverse en inclinant plutôt sur la gauche, on traverse un petit glacier au pied de la montagne que l'on escalade par les arêtes. Vue splendide de la vallée d'Aoste, surtout de toute la chaîne des Alpes Pennines. On peut aussi se rendre à la *forteresse* par *Gerbelle*, Le Planté et le châlet de Verconère.

4. Cols de Plonta ou Fenêtre de Cayla. (Voir *Les Rhêmes*).

5. Col de l'Épéra ou de Torrent. (Voir *Les Rhêmes*).

6. Cols de Bassac et Bassac déré (3111 *m.*).

Depuis l'église on continue dans la vallée principale, on passe sur la rive droite du torrent à *Beauregard*, pour traverser le *Plan de Seplun* au bout duquel on repasse sur la rive gauche pour arriver à Fornet (1750 m.), dernière fraction de Valgrisanche, habitée en hiver, et où aboutit le chemin du Col du Mont.

Au sortir de Fornet, on traverse de nouveau le torrent, on passe au Chapy et aux Useillières, d'où l'on entre dans la région des hauts pâturages. On passe au *Châlet*, à la *Sasse*, et l'on s'avance jusqu'au châlet de *Vaudet* au pied du glacier de ce nom. Ce châlet se trouve dans une admirable position, le glacier se trouve à deux pas, on peut voir le torrent sortir de sous une énorme masse de glace qui forme souvent une grotte fort grande; à sa droite on voit le pic élancé de Glieyretta ou la Sassière et devant soi le glacier de Vaudet dans toute son étendue. On avance sur le gazon au bord du glacier sur lequel on entre bientôt, et que l'on suit jusqu'au bout du premier plan où, à cause des grandes crevasses qui relient ce plan au plateau supérieur de Glieyretta, il est mieux de repasser sur les pâturages à sa gauche. Ces pâturages portent le nom de *Côte de Bassac*.

En haut de ces pâturages, si l'on veut traverser le col proprement dit de *Bassac*, on se dirige tout-à-fait à gauche pour aller grimper un couloir pierreux qui succède à une petite plaine, et l'on descend à l'Alp de Barmaverain d'abord par des plateaux de neiges et ensuite par une rapide descente par les rochers et les gazons. On prétend avoir pu traverser ce col avec du bétail.

Si l'on veut traverser le col de *Bassac déré* (*derrière Bassac*, car il n'y a entre les deux cols que le Mont-Bassac qui les sépare), on doit reprendre à droite pour rentrer sur le glacier qui conduit au col bien dessiné au midi de la pointe de Bassac et au nord d'un autre magnifique pyramide neigeuse, de laquelle on pourrait faire l'ascension par l'arête nord-est, mais en taillant force degrés. Cette pointe qui n'a pas de nom déterminé à Valgrisanche, est celle que la géographie de la vallée d'Aoste appelle Mont de Bassac déré ou de la Traversière (3475 m.). Les noms ne sont pas encore bien déterminés sur ce point à cause du peu de perfection et de précision des cartes et aussi des noms changeant de vallée à vallée. On peut aussi parvenir à ce col en côtoyant sur la roche le pied du Mont-Bassac. De ce col on peut faire en trois quarts d'heure l'ascension du *Mont-Bassac*. La des-

cente du col est fort rapide d'abord par la glace et la neige du couloir, il est mieux de se tenir sur la droite jusqu'au plan du glacier des Rhêmes, que l'on traverse facilement malgré ses nombreuses, mais étroites crevasses. On peut de là prendre à droite le col de Gaillette.

Du fond du glacier on descend en moins d'une heure aux châlets de la Suche ou Sotzè.

7. Col de la Sassière ou de Glieyretta (3323 *m.*).

Le chemin le plus direct de Valgrisanche à Tignes est celui, qui fut d'abord traversé en 1865 par MM. Nichols, Blanford et Rowsell, et qu'ils ont appelé Col de la Sassière ou de Glieyretta. Ce col se trouve sur l'arête qui relie Glieyretta ou la Sassière au Mont de la Traversière ou de Bassac déré.

On suit la route des cols de *Bassac* jusqu'à la côte de Bassac, d'où l'on rentre à droite sur le haut plateau du glacier de Glieyretta pour se diriger vers un point en apparence un peu à gauche de la plus grande dépression de l'arête. La descente se fait d'abord par des rochers escarpés et ensuite par un couloir qui mène presqu'au sommet du glacier des Rhêmes d'où l'on reprend la route du Col de Gailletta pour la descente à Tignes.

8. Ascension de Glieyretta ou de la Sassière (3763 *m.*).

Cette ascension a été faite jusqu'ici du côté de Tignes, mais elle paraît fort réalisable par deux ou trois couloirs et arêtes du côté de Valgrisanche. Il faudrait, pour la tenter, aller passer la nuit aux châlets de Vaudet.

9. Col de Vaudet, de Sarrou ou du Clou (2895 *m.*).

Ce col est le plus facile pour le voyageur qui désire se rendre dans une journée de Valgrisanche à Tignes sans descendre à Sainte-Foy. Le passage est beau et mérite d'être mieux connu et plus fréquenté.

On monte par Fornet jusqu'au châlet de la *Sasse*, où l'on passe sur la rive gauche du torrent pour se rendre à la *Sasse de Ponton*. On monte en diagonale la pente de la montagne jusqu'en face du châlet de Vaudet, où le sentier se bifurque ; on prend alors à sa droite pour se rendre dans un haut vallon, ayant à sa gauche une chaîne de rochers escarpés et un sommet schisteux à sa droite. Ce chemin mène au col, mais on rencontre généralement de la neige vers le sommet. Quelques années on le traverse avec les montures.

Le vrai col est formé par l'affaissement à droite, l'autre est plus difficile.

La descente du côté de Savoie se fait à l'ouest; après avoir passé le châlet du Roc Blanc, on a une magnifique vue de l'aiguille de la Sassière. En prenant le sentier à gauche, on se rend en six heures de Fornet à Brévières, où l'on rejoint la route principale de Tignes.

10. Col du Mont pour Sainte-Foy (2780 *m.*).

De Fornet on monte à sa droite par une rapide montée qui conduit aux châlets de la *Grant-Arp*, d'où on doit repasser sur la rive droite du torrent qui descend du lac Saint-Grat et s'avancer par un petit sentier au milieu des rochers tombés de l'Ormelune jusqu'au pied de la dernière montée qui conduit au col. On pourrait aussi depuis la *Grant-Arp* , continuer sur la rive gauche, mais quand le torrent est un peu grand, il devient difficile de traverser l'eau pour aller reprendre la dernière montée ; ce second chemin, qui est aussi celui du *col du lac*, serait plus agréable et plus facile. On

monte par des zig-zags tracés au milieu des pâturages jusqu'au col, où l'on voit encore les restes des fortifications de 1793 et suivantes. De ce col on a surtout une vue incomparable du glacier de *Mont-Forciaz* ou de l'*Invergneux* et de la *Grande-Rousse*. A la fin du siècle dernier ce col fut le théâtre de plusieurs combats entre les Français et les Austro-Sardes. Les troupes sardes avaient passé l'hiver à Valgrisanche.

Du côté de Sainte-Foy un mamelon divise le vallon, on prend à la gauche de ce mamelon, et en une heure on arrive à la Motte ou Laiderrê, premier châlet, d'où la route conduit à travers de magnifiques prairies auxquelles succède une forêt aux Masures et de là à Sainte-Foy.

En traversant le torrent au-dessus des Masures, on peut se rendre au Petit Saint-Bernard par le Miroir, les Moulins, le Châtelard, au-dessus de Mont-Valezan et la route internationale, terminée en 1870.

Du Col du Mont on peut faire l'ascension de la *Grand Becca du Mont*, dite en Savoie la *Grand'Becca de l'Âno*.

On peut aussi se rendre au Petit Saint-Bernard en côtoyant le pied de la Becca du Mont pour se rendre à la Sachère, de là à la Vacherie, d'où l'on remonte sur l'arête qui sépare Sainte-Foy de Mont-Valezan sur Scèz, on descend cette arête par un rapide couloir, et l'on côtoie jusqu'au fort du *Traverset*, et de là on descend à l'Hospice. (Voir *Petit Saint-Bernard*).

11. Col du Lac ou de la Sachère.

Ce col est plus élevé et plus difficile que le col du Mont, duquel il n'est séparé que par la *Grand'Becca du Mont*. De Fornet, on monte à la Grant-Alp ou Arp, d'où l'on continue sur la rive gauche du Torrent, pour arriver au *lac de Saint-Grat*. Près de ce lac il y a un petit oratoire, où les habitants de Valgrisanche se rendent en procession le 5 août de chaque année. On remonte un petit glacier sur sa gauche, et l'on arrive au col, arête de pierres désagrégées.

On peut aussi se rendre à ce col en passant par *Bonne*, l'*Arp vieille* et le *Col de Bré*, d'où l'on descend sur le glacier qui domine le lac.

On descend d'abord par un clapey, où l'on découvrit en 1868 les ossements de quatre soldats français que l'on recouvrit d'un tumulus de pierre, puis l'on rencontre une haute arête de neige sur laquelle on arrive en prenant le rocher à sa droite. On descend par les pâturages de la Sachère de Sainte-Foy, d'où l'on rejoint la route du Col du Mont à *Bonnet*, où il y a une excellente fontaine.

12. L'Ormelune — Glacier et pic (3273 *m.*).

Entre le vallon de Sarrou qui aboutit au col Vaudet et le vallon de la Grant-Arp qui aboutit au col du Mont, se trouvent le glacier et la Pointe de l'Ormelune, où l'on peut se rendre des deux côtés. Il serait mieux d'en faire l'ascension en partant depuis le Col du Mont et en redescendant par l'autre versant.

13. La Grande-Rousse — Col et pic — Glacier de Mont-Forciaz ou de l'Invergneux et descente sur les Rhêmes.

En 1863 et 1864 MM. Nicholls, Blanford et Rowsell firent des tentatives pour atteindre le sommet de la *Grande-Rousse*; en 1863 ils gravirent le *Mont-Forciaz*, puis le mauvais temps les obligea à laisser là l'ascension.

En 1864 ils gravirent le glacier de l'*Invergneux*, dit aussi Ruise de *Mont-Forciaz*, jusqu'à la dépression entre la plus haute pointe au nord et le Bec du glaçon au midi; mais ils durent s'arrêter à cet endroit. En 1874 messieurs Martelli, Barale et l'abbé A. Gorret réussirent enfin la première ascension de ce pic dit la *Grande-Rousse* ou la *Pointe de Torrent*. Il passèrent la nuit à Fornet, chez Joseph Chamonin, frère du célèbre archiprêtre de Cogne.

Partant de Fornet à quatre heures du matin, ils gravirent la côte pour se rendre près du châlet de l'Épine ; de là, prenant à droite, ils contournèrent une arête qui les conduisit au châlet de Mont-Forciaz, puis ils gravirent sur la rive droite du torrent des pâturages et des rochers jusqu'à l'entrée du glacier, où ils firent une première halte. Les nuages leur empêchaient un peu la vue. Ils gravirent par le centre du glacier, en devant tailler tout le long des degrés avec leurs piolets jusqu'à la dépression, où s'étaient arrêtés MM. Nichols, Blanford et Rowsell, et où ils déjeunèrent.

Ayant quitté là leurs sacs et leurs bâtons, ils attaquèrent l'ascension de la Pointe. C'est d'abord une montée facile sur du micaschiste désagrégé, puis ils trouvèrent leur route sur l'arête barrée par un grand bec de la roche surplombant sur Valgrisanche au-dessus d'un couloir fort rapide. Liés à la corde, ils passèrent les uns après les autres sous ce bloc, en se cramponnant au rocher ; c'est la seule difficulté qu'ils aient rencontré depuis la dépression dont ils firent bientôt un col. Depuis ce mauvais pas le reste de l'ascension n'est plus qu'un amusement ; on marche sur l'arête à une hauteur prodigieuse au-dessus de Rhêmes où la montagne est taillée perpendiculairement. Ils construisirent sur le pic l'homme de pierre que l'on voit fort bien de la prairie au fond du village de Rhêmes N. D.

Revenus à la dépression de la montagne, ils voulurent tenter la descente sur les Rhêmes. Ils descendirent d'abord par un couloir neigeux, puis se dévalant péniblement d'une arête à l'autre, plutôt sur la droite, ils arrivèrent vers le milieu de la montagne; là ils durent traverser un couloir sur la gauche pour continuer la descente. Au fond de la montagne, une *bergschrund* les obligea encore à se tenir sur la gauche pour pouvoir passer de la montagne au glacier. Ils traversèrent ensuite ce petit glacier pour continuer la descente par les touffes d'herbes et les rochers ; mais la nuit les surprit. Ils s'arrêtèrent sous un rocher au-dessus d'un grand précipice jusqu'au lever de la lune ; alors ils continuèrent leur descente jusque vers le bas de la montagne, entre deux torrents. Ils ne surent apercevoir leur chemin et ils passèrent le reste de la nuit sur un dos à l'entour d'un bon feu de racines de genièvre qu'ils arrachaient à mesure que le besoin s'en faisait sentir. A l'arrivée du jour, ils trouvèrent non loin d'eux un petit sentier de chèvres qui les conduisit au chemin des vaches et celui-ci les fit aboutir au hameau du Pelaû, où ils purent commencer à se restaurer avant d'arriver à l'église où ils s'adressèrent à l'hospitalière obligeance du Curé. Ils étaient accompagnés des guides Jean-Joseph Maquignaz et Salomon Meynet de Valtournanche. Ce col de la grande Rousse a été franchi pour la seconde fois en 1875 par les demoiselles Pigeon, en compagnie du même guide Maquignaz J.-Joseph.

13. De Valgrisanche à La-Thuile par le Ruitor.

Le grand glacier du Ruitor qui forme une section importante des Alpes Graïes, attend encore toujours une monographie bien détaillée. A chaque affaissement de l'arête entre deux pics se trouve un col et tous ces cols n'ont pas encore reçu de nom définitif, non plus que la plupart des pics qui encadrent ce glacier majestueux. De la vallée de Valgrisanche on peut se rendre à La Thuile par plusieurs passages en traversant le glacier du Ruitor.

Par le glacier de Château-Blanc. — 1° On quitte la route communale à la Tournaz pour se rendre à Bonne et de là à l'Arp-Vieille ; de là par la colline à la *Borna du Croquet* et par le rocher à la *Goille épaissa*, d'où l'on prend à gauche pour entrer sur le glacier qui conduit au pic le plus haut de l'Arp-Vieille et qui est dominé par la *Tête du Ruitor* (3499 *m.*). On côtoie une langue de glacier entre ce pic et les abymes inférieurs et l'on arrive à la grande plaine de glace qui domine le lac de St-Grat. On voit devant soi un pic s'élevant au milieu du glacier ; sur la même ligne il y a un autre pic inférieur. On propose d'appeler ces pics : Les vedettes du Ruitor. Arrivé sur le plan, on peut prendre à la droite des Vedettes en se tenant le plus près possible de l'arête des rochers qui confinent à Valgrisanche, et alors on voit mieux les autres cols qui s'ouvrent sur cette ligne. Si on prend à la gauche des *Vedettes*, il faut se tenir le plus près possible de l'arête à gauche qui sépare La Thuile de la Tarantaise , jusqu'après avoir dépassé la ligne des *Vedettes*, alors on reprend à droite pour se rendre au plan inférieur du glacier au-dessous des vedettes et l'on continue en inclinant plutôt à la droite jusqu'au fond du glacier, quoiqu'il paraisse plus naturel depuis le bas des *Vedettes* de suivre le bras du glacier dans la direction de la vallée de La Thuile.

On pourrait aussi, se tenant toujours sur la gauche, aller faire le tour du glacier pour en sortir au pied du Grand-Assaly.

On peut descendre par les bras du glacier qui tombe à Ste-Foy, jusqu'au châlet de la Sachère de Ste-Foy en se tenant bien à droite (passage difficile).

2° De l'entrée du glacier au-dessus de la *Goille épaissa* , on prend à droite pour arriver à un col au nord du plus haut pic soit de la Tête du Ruitor. On abrège de plus d'une heure la route précédente.

3° On passe par l'aréte de la Becca de Céré pour se rendre à Planpetet, châlet supérieur de d'Arfoille, d'où l'on attaque le glacier pour atteindre un col bien dessiné entre deux pics.

4° On passe à Planaval d'où l'on gagne le châlet du *Glacier* au-dessus des monts de Planaval (un châlet du même nom se trouve à La-Thuile au plateau en dessous de Ste-Marguerite) et de là on monte au grand col que l'on aperçoit si bien d'Aoste entre deux énormes mamelons de glace. Au sommet de ce col se trouve un petit lac assez profond. Le panorama est de toute beauté ; outre les montagnes on voit toute la vallée d'Aoste jusqu'à Châtillon.

Pour le versant et la descente voir la route: De La Thuile au Ruitor.

NB. Pour les excursions au Ruitor, comme, en général, sur tous les grands glaciers et pour les grandes ascensions, il faut toujours être munis de cordes et de provisions et avoir un guide habile et exercé.

XI.

VALLÉE DE LA-THUILE.

Vallée de La-Thuile.

La vallée de La-Thuile, que l'on considère assez souvent comme partie de la vallée principale et non comme vallée latérale et secondaire, s'ouvre au midi de Pré-St-Didier pour aboutir au grand glacier du Ruitor et au fameux col du Petit St-Bernard. La grande importance de cette vallée lui vient du Petit St-Bernard, le col le plus large et le plus facile des Alpes valdôtaines, col qui a si souvent livré passage aux armées françaises, dont les habitants de La-Thuile conservent encore un triste souvenir à cause des dégâts et des souffrances qu'ils ont dû supporter.

En dehors de ce col, le bassin de La-Thuile a encore un grand attrait pour le touriste à cause du grand glacier et du lac du Ruitor, de la richesse minéralogique et géologique du pays, de la beauté et de la grandeur du paysage et des souvenirs historiques qui s'y rattachent. Les habitants de La-Thuile sont grands et robustes, ils dépassent en général la taille moyenne, ils ont une grande aptitude pour le commerce et ils se livrent avec ardeur au métier de maquignons et de marchands de bétail; ils sont en général polis, mais leur abord est froid; ils ont dans le type, dans la figure plus que dans le caractère, quelque chose de grave et de sérieux, leur extérieur même semble calculateur, on les dit pourtant d'une très-grande susceptibilité. On rencontre, en général, à La-Thuile les noms de famille du versant savoyard plutôt que des noms valdôtains.

La Thuile a d'immenses et magnifiques pâturages en grande partie appartenant à la Commune et exploités par des consorteries, et des Alps très-productifs, mais le pays est fort exposé au vent et les hivers y sont d'une rigueur extrême.

De Pré-St-Didier à La-Thuile (*deux heures*).

Depuis l'ouverture de la route internationale par le Petit St-Bernard, on peut faire ce trajet en voiture.

Les piétons peuvent sortir de Pré-St-Didier au midi pour rejoindre au-dessous de la bourgade la grande route, dont ils feront encore mieux de couper les lacets en prenant les petits sentiers jusqu'au tunnel; ils abrégeront ainsi de beaucoup.

La route sort de Pré-St-Didier au couchant jusqu'à une grande croix, où elle se sépare de la route de Courmayeur qui remonte le cours de la Doire, on tourne alors à gauche et l'on s'élève par une série de longs lacets sur la colline, à côté d'une magnifique forêt jusqu'à l'entrée d'un tunnel de quelques centaines de mètres. Si l'on se retourne avant d'entrer au tunnel, on jouit d'une magnifique vue sur le bassin de Courmayeur, le Mont-Blanc, le Col et la Dent du Géant.

Au sortir du tunnel on se trouve à une grande hauteur sur l'abyme où le torrent roule péniblement ses flots : on voit sur l'autre bord, au pied d'une grande montagne coupée perpendiculairement, la source de l'eau thermale de Pré-St-Didier, conduite à l'établissement des bains à l'aide de canaux.

Une belle forêt couvre la montagne sur la rive droite. Après avoir dépassé un second tunnel, construit pour préserver le chemin de l'avalanche, on arrive à Élèva, d'où se détache la route pour l'ascension du *Cramont*, puis l'on arrive à *La Balme*, pittoresque hameau sur les bords du torrent. La route passe alors sur la rive droite au moyen d'un beau pont, et au bout de vingt minutes on arrive à un étranglement de la vallée, où se trouvait autrefois le *Pont Taillaud*, actuellement détruit, parce que la route continue sur la rive droite. Quoique, en dessous de Pont Taillaud, la route se trouve à une très-grande hauteur au-dessus du lit du torrent, le vent de la furieuse avalanche qui descend de l'autre côté bouche souvent le chemin, renverse les piliers qui bordent la route, et brise même les arbres. Au sortir de cet étranglement s'ouvre un magnifique bassin, avec de belles maisons au milieu des champs et des prairies et le grand et imposant glacier du Ruitor au fond du tableau.

Ce glacier paraissant ainsi à l'horizon, encadré par les forêts qui occupent les deux versants de la vallée, est d'un effet indescriptible. C'est là le bassin de La-Thuile. Comme il n'y a pas des hôtels soignés à proportion de la beauté du pays et du nombre des passagers à La-Tuile, ou passe le chef-lieu, on traverse le torrent sur un pont en bois par l'ancienne route pour se rendre au hameau de *La Golette*, où il y a une auberge assez propre, tenue par la veuve Marcoz, tout près de la station et du bureau des Douanes.

Depuis La-Thuile les voitures arrivent à La Golette par un long détour dont les piétons feront bien de s'exempter.

La-Thuile se trouve à l'altitude de 1433 mètres et La Golette à celle de 1480 mètres, d'après les mesures et les calculs de M. le professeur Baretti.

Le Ruitor depuis La-Thuile.

Quoique le lac du Ruitor soit chaque année visité par quelques touristes et que le grand glacier qui l'alimente ait déjà été parcouru par un certain nombre de grimpeurs des Alpes, on n'a pas encore jusqu'ici une monographie satisfaisante qui détermine bien les diverses diramations du glacier, la nomenclature des pics et le nom des différents cols qui échancrent ce magnifique bassin. Les relations publiées jusqu'ici ne donnent qu'une idée fort incomplète de l'ensemble et ne permettent pas encore de préciser toutes les confusions et les incorrections de la carte de l'État-Major Sarde, plus exacte déjà pourtant ici que pour quelques autres massifs de glacier. M. le docteur Baretti en écrivant ses *Ricordi alpini* de 1873 a promis une étude plus complète pour l'avenir, et M. l'abbé Chanoux, recteur de l'Hospice du Petit St-Bernard, qui depuis plus de dix ans visite plusieurs fois chaque année ce glacier, ne croit pas le connaître encore assez pour livrer son travail à la publicité à laquelle il a droit.

On ne peut donc consigner ici que quelques notes qui attendent de plus amples développements.

MARCHAND. SC. E. AUBERT.

La Balme.

Pour l'étude complète de l'immense étendue du Ruitor et des cols qui s'ouvrent presque à chaque dépression entre deux pics, il faudrait se résigner à prendre quartier pour quelques jours ou au châlet du *glacier* dans le plateau sous les rochers qui limitent actuellement le glacier, où à la petite baraque en bois, tout près du lac et de la chapelle de Ste-Marguerite, à l'entrée du vallon des *Ussellettes,* afin de se trouver le matin plus à la portée des différentes excursions et ascensions à exécuter ; il faut être accompagné d'un guide expérimenté et se munir de cordes et autres provisions requises pour les grandes courses sur les glaciers.

De La-Thuile au Lac du Ruitor (3h 1/2).

De l'hôtel de La Golette on traverse le torrent du Petit St-Bernard pour arriver à la Petite Golette que l'on traverse ; l'on descend en côtoyant par un sentier dans la prairie, pour aller traverser le torrent qui descend du Ruitor ; dès lors on se dirige au midi vers le haut de la vallée, on dépasse les galeries d'anthracite de Rocambre, puis la route monte sur la droite pendant quelques minutes et vous conduit aux gracieux et poétiques chalets de *La Joux* (La Dzo), où il paraît que la vallée est complétement fermée, et ne présente plus aucune issue.

De *La Joux* on prend à sa gauche pour traverser le torrent et l'on s'engage dans une belle forêt de sapins par laquelle on monte au milieu de gorges étroites. Bientôt l'on entend un bruit sourd et prolongé et l'on voit une poussière trasparente s'élever au milieu des arbres: c'est une magnifique cascade du torrent Ruitor; on peut la visiter en se détournant un peu du chemin sur la droite.

Bientôt la montée devient extrêmement roide et l'on monte accompagné du bruit que fait le torrent descendant sur votre droite de cascade en cascade.

En haut de la montée on tourne à gauche pour aller au châlet du *Glacier*, situé à l'extrémité d'un grand creux entre deux assises de rochers, plateau où l'on remarque encore un reste de lac et que le glacier devait occuper autrefois en entier.

Le torrent descend de la montagne par une ligne de belles cascades que l'on propose d'appeler Les Ruitorines. Le châlet se trouve en face de la belle pyramide de l'*Assaly*, et peut offrir du lait et un abri de montagne pour la nuit (2195m,13).

Depuis le châlet, une roide montée conduit au plateau supérieur où l'on prend à droite par des gazons et des roches dénudées pour arriver à la petite baraque en bois, qui pourrait servir de refuge en cas de résidence de quelques jours et l'on redescend quelques pas le long du torrent des Ussellettes pour arriver au lac du Ruitor (2440m Baretti). Ce lac est occasionné par le glacier qui descendant de la base du Grand Assaly vient s'acculer contre la paroi de rocher où se trouve la chapelle de Ste-Marguerite, et empêche ainsi l'écoulement des eaux. Autrefois ce lac était considérablement plus grand et le torrent devait faire un grand détour sur le rocher avant de pouvoir trouver une issue. Depuis une douzaine d'années, ce lac a considérablement augmenté sans qu'on ait eu à noter un gonflement considérable des eaux, qui se sont créé graduellement et insensiblement un passage

en filtrant entre la roche et le glacier. La diminution de l'eau du lac peut être évaluée d'une douzaine de mètres. Les fréquentes inondations causées par la rupture des glaces qui formaient le débouché du lac du Ruitor, ont causé dans les siècles passés des dégâts immenses dans la vallée d'Aoste et ont failli plusieurs fois emporter la bourgade de Morgex. La diminution inattendue du lac a calmé, au moins, pour un temps, les justes appréhensions des Valdôtains.

Les pics et les cols du Ruitor.

Depuis la chapelle de Ste-Marguerite, que M.-W. Mathews déclare un des sites les plus charmants des Alpes Graïes, on peut continuer au midi par le vallon ou la Combe des Ussellettes, dont le torrent vient alimenter le lac du Ruitor et qu'une chaîne de rochers sépare du Grand-Glacier. On monte d'abord insensiblement par un plateau, puis par une succession de roches moutonnées qui conduisent à un glacier assez étendu que l'on n'aperçoit ni de la Vallée d'Aoste, ni du Ruitor. On remonte ce glacier et vers le haut, sur la gauche, s'ouvre un beau col, qui conduit au vallon de Derby, dont les eaux viennent faire une si belle cascade près de la route nationale. Ce doit être là ce que l'on appelle dans le pays *Le passage d'en haut*.

Du col on est frappé par la vue du clocher élancé de La Salle que l'on voit ressortir au fond du vallon. La descente jusqu'aux pâturages sur Derby ne paraît offrir aucune difficulté.

Au centre du Grand-Glacier du Ruitor, comme un îlot perdu au milieu des glaces s'élèvent deux pics aigus reliés entr'eux par une petite arête. Ces deux pics qui divisent les deux courants du glacier, qui ne peuvent se réunir qu'à leurs pieds, sont visibles de tous les points du glacier et servent facilement de points d'orientation; c'est pour ce motif qu'on a cru à propos de les nommer *Les Vedettes du Ruitor*.

Le plus haut des deux pics a déjà été gravi et porte une pyramide sur sa tête; l'ascension en est facile.

Pour arriver sur le glacier du Ruitor, depuis la chapelle de Ste-Marguerite, on traverse le torrent du vallon des Ussellettes, et l'on se dirige au couchant en côtoyant la pente au-dessus du lac, l'on arrive bientôt à un second lac, formé uniquement par la fonte des glaces, dès lors ou s'élève par des rochers sur la gauche jusqu'au plan du glacier qui n'est pas dangereux dans cette partie inférieure. On gravit par une pente médiocre en côtoyant au pied de l'arête qui sépare le versant d'Aoste de celui de La-Thuile, et où l'on remarque six pics que M. Bonney n'a noté que par des numéros et qui n'ont pas encore un nom définitif; tous ces pics sont accessibles et entre l'un et l'autre il y a un passage ou col qui descend ou sur Planaval ou sur Valgrisanche. Deux cols surtout sont bien dessinés et se voient d'Aoste; sur le plus large se trouve un petit lac, ordinairement recouvert de glace. La descente sur Planaval ou sur Valgrisanche ne paraît pas présenter de bien grandes difficultés.

Après ce large et beau col, entre deux mamelons neigeux et d'où la vue est si belle sur la Vallée d'Aoste, se trouve une autre dépression formant col sur Valgrisanche et d'où l'on peut descendre sur le glacier de *Château-blanc*, puis l'arête se prolonge sans présenter des protubérances bien notables jus-

qu'à un dernier pic, le plus haut de cette chaîne (3475^{m} Baretti) et que l'on a nommé pour ce motif la *Tête du Ruitor*. L'ascension de ce pic ne présente quelques difficultés qu'au derniers pas pour arriver sur le mamelon que couronne la pyramide.

En bas, au midi de ce pic, se trouve une langue de glacier qui relie le glacier de *Château-blanc* sur Valgrisanche à celui du Ruitor sur *La-Thuile;* c'est par cette espèce de col que passa l'abbé A. Gorret, lorsqu'il fit sur le glacier du Ruitor l'excursion qui se trouve décrite dans un des bulletins du Club Alpino Italiano.

Après ce passage, vient une grande plaine de glace, puis une légère arête où le glacier se rompt pour descendre sur la Sachère de Ste-Foy. Une descente sur la Sachère, mais très-difficile et très-périlleuse, est praticable du côté ouest de ce glacier. La montagne se relève bientôt en arête fort marquée pour arriver au beau pic du *Grand Assaly;* mais avant d'arriver à ce pic, une espèce de *porte*, de fissure entre deux dents de l'arête présente un chemin de chasseur pour La Sachère. On ignore si la belle aiguille du Grand Assaly a déjà été gravie.

Après le Grand Assaly s'ouvre le vallon de Belle Combe, d'où descend le torrent de la Lys blanche, et au bout duquel se trouvent encore deux cols, celui de la Lys Blanche et le Col du Petit, conduisant tous les deux dans le vallon de la Vacherie sous la Sachère de Ste-Foy.

Quoique ces deux cols soient assez souvent traversés par les chasseurs, on ne les connaît pas assez pour pouvoir les décrire.

On manifeste encore une fois le désir d'avoir une fois enfin, une bonne carte topographique et une monographie complète de l'immense massif connu sous le nom générique de Ruitor ou Rutor, nom dérivant probablement de *Ruise*, signifiant glacier dans le dialecte valdôtain et non de *ru tors* (ruisseau tordu) d'où quelques-uns prétendent encore dériver ce nom.

Le camp du Prince Thomas (*une heure*).

Au nord-ouest de La-Thuile, sur la montagne dite du *Parc*, on doit visiter les retranchements qui y ont été élevés par le Prince Thomas de Savoie, pour arrêter l'invasion des Français dans les siècles passés. Des restes de ces travaux et de ces redoutes s'élèvent encore assez haut dans la montagne. Ce campement avait l'importance stratégique de fermer aux Français le passage de Pont Taillaud pour Pré-St-Didier et celui d'Arpy pour descendre à Morgex.

En 1792, et les années suivantes, des troupes sardes y ont hiverné et ont ainsi arrêtés les Français, maîtres déjà du Traverset et du Petit St-Bernard.

On peut de là descendre à Morgex par une magnifique forêt. C'est une promenade délicieuse.

De La-Thuile au Petit St-Bernard (2 *heures*).

Depuis quelques années on peut traverser le Petit St-Bernard en voiture, mais cette route est immensément trop longue, à cause de ses nombreux lacets et de ses longs détours, pour ceux qui vont à pied ou bien à dos de mulets; ils font mieux de suivre la vieille route.

On monte depuis la Golette à l'ouest pour arriver à Pont-Serrand, où l'on traverse les torrents réunis de Chavanes et du Breuil sur un beau pont en

pierre à une très-grande élévation au-dessus du niveau des eaux. De la croix, avant de traverser le pont, se détache à droite la route qui conduit au vallon de Chavanes.

On traverse au milieu du village pour s'élever ensuite entre le torrent des Eaux-Rousses et la prairie; on dépasse une première maison de refuge placée entre la route vieille et la neuve, pour arriver au beau bassin de Combémar. On voit à sa gauche l'entrée des galeries d'où l'on extrait l'anthracite dont la couche paraît inépuisable à La-Thuile; la tête du *Tzargian*, mamelon calcaire à la droite, empêche la vue des vallons de Chavannes et des Orgères.

Après avoir contourné un mamelon, on arrive à la Cantine des Eaux-Rousses, ou seconde maison de refuge. On commence depuis ici à voir le Mont-Blanc et plus près le Mont-Favre qui sont visibles jusqu'à l'hospice du Petit St-Bernard. Une montée un peu rapide conduit ensuite jusqu'en vue du lac de Verney ou Varney, situé au-dessous de soi à droite; de ce côté s'ouvre aussi le vallon du *Breuil*, au bout duquel on voit une magnifique cascade. Depuis lors, on entre dans le véritable plateau du Petit-St-Bernard; on dépasse une troisième maison de refuge à l'entrée de ce plateau gazonneux. On remarque à sa droite sur la route des restes d'habitations ruinées, où l'on découvre souvent des médailles et autres restes des temps romains.

Était-ce l'ancienne *mansion romaine ?* ou seulement les restes de l'ancien monastère et de la maison de refuge construits par St-Bernard de Menthon archidiacre d'Aoste, au Xe siècle ? La route traverse ensuite le *Cirque d'Annibal*, grand cercle formé par des pierres placées de distance en distance et où la tradition porte qu'Annibal a tenu un conseil de guerre; puis l'on arrive à *La Colonne* de Joux ou de Jupiter, belle colonne en marbre cipolin mesurant sept mètres de longueur sur un mètre de circonférence.

Pendant l'hiver, cette colonne est souvent entièrement cachée sous la neige. Depuis là, la route redescend par une pente légère pour arriver à l'*Hospice* (2172^{m}), vaste habitation sous la dépendance de l'Ordre civil et militaire des Ss. Maurice et Lazare, où l'on donne l'hospitalité gratuite comme au Grand St-Bernard.

Cette maison est dirigée par un prêtre du diocèse d'Aoste avec le titre de recteur et ayant sous ses ordres trois ou quatre domestiques. L'hospice est placé sur le territoire italien, parce que lors de la plantation définitive des limites, l'Italie se réserva cette maison et on l'inclut dans une langue de terre s'avançant sur la France.

Depuis quelques années on à placé au Petit St-Bernard une station météorologique fournie de presque tous les instruments des autres stations de ce genre.

Un touriste qui irait au Petit St-Bernard pour un but de science, d'études et de recherches pourrait y séjourner quelques jours, mais dans les conditions ordinaires l'hospitalité n'est que pour les simples *passagers* ou *passants.*

La circulation moyenne sur ce col est de 10 à 11 mille personnes par an; les mois de plus grand concours sont ceux du printemps et de l'automne à

cause des foires et du passage des *ouvriers* qui vont en France ou en reviennent.

On remarque deux beaux tableaux à la chapelle. Un *trone* reçoit les offrandes des personnes généreuses qui ont profité de l'hospitalité de l'hospice.

Du Petit St-Bernard on peut faire plusieurs intéressantes excursions, praticables aussi en prenant La-Thuile pour point de départ.

Excursions à faire du Petit Saint-Bernard.

1. A Bourg Saint-Maurice (*trois heures et demie à pied, mais en voiture il faut un temps plus long*).

La route des voitures va donner un immense détour au midi jusque sur la commune de Mont-Valésan, c'est ce qui la rend bien plus longue que celle des piétons qui descend directement à Scèz, en suivant la rive droite du torrent *le Reclus*, depuis le *Pontet*.

On sort de l'Hospice au sud-ouest pour arriver en cinq minutes à la *Poudrière*, joli belvédère pour admirer le versant savoyard, et de là par une descente roide au Pontet, où l'on traverse le Reclus, puis la route se dirige à droite et presque à niveau pour arriver à la cantine de Sainte-Barbe, la seule actuellement sur ce versant, et de là par une pente soutenable, au pied de pâturages rapides absolument dépouillés de tout arbre et arbuste, en traversant plusieurs ravines, d'où descendent au temps des neiges de terribles avalanches, on arrive au plan de Chataz; puis par une roide descente au village de Saint-Germain, d'où une autre descente fort rapide conduit au Pont du Reclus, ayant devant-soi une roche blanchâtre et gypteuse que M. De-Luc soutient être la *Roche blanche*, dont parle Polybe. On dit avoir trouvé dans les environs des ossements d'éléphants. Avant de passer le pont, un sentier à droite, côtoyant une ravine, et évitant Scèz, abrége la route.

On traverse les deux Villards, station de la Douane française, et l'on arrive à Scèz, gros village n'offrant aucune curiosité digne d'arrêter un touriste. Depuis Scèz, la route, fort bien entretenue, conduit en quarante minutes à Bourg-Saint-Maurice, petite ville fort bien située au milieu des vergers; le commerce y est actif, mais la bourgade est quelquefois menacée par les terribles débordements du torrent qui descend au couchant.

A l'hôtel des Voyageurs chez Mayet on trouve des voitures pour Moûtiers ou le Petit Saint-Bernard.

2. À Sainte-Foy (*trois heures*).

On suit la grande route des voitures, en traversant le pont de la *Marquise*, où descendent les avalanches du *Traverset*, le *Plan Quendoz*, d'où l'on commence à apercevoir le Bourg-Saint-Maurice et le Mont-*Pourri* et la *Rosière*, d'où un petit sentier par la forêt conduit au Châtelaz en abrégeant la route, jusque dans le vallon de Mont-Valésan, d'où on prend le sentier au milieu de la prairie pour arriver au Châtelaz. De la Chapelle,

placée sur un tertre, on a une vue magnifique de la vallée. Depuis le Châtelaz une descente fort roide conduit aux *Moulins,* où l'on traverse le torrent, et de là, par un beau sentier à travers les champs et au pied d'une forêt, on arrive au *Miroir,* d'où par la *Masure* on descend à Sainte-Foy.

Du Miroir se détache la route qui conduit à Valgrisanche par les cols du Mont et du Lac.

En dessous de Sainte-Foy on rejoint la route qui conduit dans la gracieuse vallée de Tignes.

3. Au Col du Mont à travers Monts (*six heures*).

Du Petit Saint-Bernard on se dirige au midi par la côte jusqu'à un grand plateau, d'où l'on suit les vestiges de la route militaire jusqu'au fort du *Traverset,* construit par les Piémontais en 1791 sur l'arête qui descend du Mont-Valésan et pris d'assaut par les Français en 1793.

On y jouit d'une belle vue sur les Alpes de la Tarantaise.

De là on cotoie à gauche au sommet des pâturages de Mont-Valésan pour aller grimper un roide couloir et arriver sur l'arête qui sépare Mont-Valésan de Sainte-Foy.

On redescend par des pâturages et des rochers pour arriver au châlet de la Vacherie dans un plateau marécageux et souvent inondé par les débordements du torrent qui vient de la partie du Ruitor qui verse de ce côté.

On traverse le torrent sur une mauvaise passerelle pour gravir une seconde arête, d'où l'on se dirige sur la gauche, passant près d'un beau lac tout encaissé dans des rochers, puis on côtoie la pente rapide de la *Grande Becca du Mont* ou *Becca de l'Âno* pour arriver au *Col du Mont*, d'où l'on descend en trois heures à Valgrisanche.

4. Ascension du Belvédère (*une heure et demie*).

On prend au sud-est de l'Hospice pour gravir la colline jusqu'au plateau où l'on rencontre quelques petits lacs, dont l'eau se déverse sur le plateau du Petit Saint-Bernard entre la Colonne et l'Hospice.

Depuis lors on suit l'arête qui n'offre aucune difficulté. La vue du Belvédère est fort belle surtout sur le Ruitor et la chaîne du Mont-Blanc.

On peut revenir à l'Hospice par un autre chemin.

On descend au col de la Fortzetta, entre le Belvédère et le mamelon de *Tza-dura* (chaux-dure), et l'on vient rejoindre la grande route sur le plan entre la troisième cantine et la Colonne.

Sur le versant du Belvédère qui regarde la *Tza-dura* on trouve de beaux cristaux.

5. Ascension du Mont-Valésan (3332 *m.*).

Cette ascension, assez difficile, exige quatre heures.

On monte par la route du Belvédère jusque sur l'arête qui conduit à ce point, on traverse l'arête pour entrer dans un vallon qui conduit au pied de la montagne que l'on gravit par des couloirs.

Cette montagne dominant de beaucoup le Belvédère, la vue y est plus belle et plus étendue, mais l'escalade du rocher présente des difficultés. Cette montagne est rarement gravie parce que les guides la confondent avec le Traverset, qui se trouve très-bas sur l'arête qui descend du véritable Mont-Valésan.

6. Ascension de Lancebranlette (2954 *m.*).

Il faut près de trois heures pour la montée, mais une heure suffit pour la descente.

On monte par les beaux gazons des *Lances*, jusque sur une arête un peu écorchée, on grimpe cette arête pour retrouver plus haut d'autres gazons, puis l'on continue par la roche jusqu'au sommet. Ceux qui craindraient les vertiges ne doivent pas trop se tenir sur le bord du côté de La-Thuile où la montagne est taillée à pic sur les moraines du Breuil.

En égard à la facilité de l'ascension et à sa durée, le panorama de Lancebranlette soit pour la vue sur la France, soit pour celle sur l'Italie est un des plus beaux que l'on puisse rencontrer dans les Alpes.

7. Excursion au Ruitor (*quatre heures*).

On suit le chemin de La-Thuile jusqu'à la première cantine (nº 2); de là on prend à droite le sentier qui conduit dans le vallon de la Nouva, par le col de la Fortzetta entre le Belvédère et la *Tza-dura;* on descend ce vallon en appuyant toujours sur la droite pour arriver au châlet, en bas du glacier de Fréduaz, on traverse le torrent pour remonter au vallon de la Thuilette, d'où par un sentier étroit au milieu des rochers, on passe au fond du vallon de Bellecombe. On traverse alors le torrent qui sort du glacier du Ruitor pour se rendre par le plan au châlet du glacier, d'où on suit la route décrite en partant de La-Thuile.

La traversée du torrent Ruitor présente souvent des difficultés à cause de l'absence de passerelle et du volume de l'eau pendant les grandes chaleurs.

On pourrait pour visiter les belles cascades du torrent Ruitor faire retour par la route de La-Thuile jusqu'au châlet de La-Joux et remonter de là par la forêt jusqu'aux châlets de la Nouva, où l'on rattrapperait la route suivie en allant.

8. Ascension du Mont-Favre (3354 *m.*?).

Cette ascension exige au moins cinq heures de marche continue depuis le Petit Saint-Bernard jusqu'à la sommité.

Le Mont-Favre est le point culminant de la paroi de rochers qui divise le vallon de Chavanes de celui des Orgères; on le connaît aussi dans le pays sous le nom de *Berrier Blanc.* On ne lui a donné le nom de Mont-Favre que depuis son ascension par le géologue Favre de Genève. Cette montagne se voit vraiement en face au nord-est de l'Hospice.

On descend par la route de La-Thuile jusqu'à quelques centaines de pas en-dessous de la Cantine des Eaux-Rousses, alors on descend à sa gauche au pied de la tête *dou Tzargian* pour arriver à traverser l'eau au point de jonction des torrents du Breuil et de Chavanes, à l'Arpetta.

On remonte jusqu'aux châlets du Parassey, d'où la route devient à peu près horizontale pendant une heure, à l'entrée de la vallée de Chavanes. Au lieu de monter jusqu'aux châlets de Chavanes, un peu avant d'arriver au point où la vallée commence à tourner au couchant, on prend à droite par une pente rapide pour arriver à un ancien filon, que l'on traverse pour reprendre ensuite la montée jusqu'au pied de la montagne.

On s'engage alors par un grand couloir fort roide au sommet duquel on côtoie à gauche en montant toujours pour arriver à un plateau ordinaire-

ment recouvert de neige. On traverse cette neige en diagonale pour arriver à une espèce de col entre deux pics; le plus au nord, c'est la cime du Mont-Favre. Depuis le col on suit l'arête de la montagne, qui en moins de demi-heure conduit au sommet.

La vue de laquelle on jouit du haut du Mont-Favre est de beaucoup supérieure à celle tant vantée du Cramont, dont on voit la tête bien au-dessous de soi. La chaîne du Mont-Blanc se montre dans toute sa splendeur.

Un bon montagnard peut effectuer la descente sur le vallon des Orgères, pour venir rejoindre la route du matin au Porrassey ou à l'Arpetta.

On pourrait aussi par le vallon des Orgères passer dans le vallon de *Youla*, ou traverser un col qui conduit au lac de Combal dans l'*allée blanche* de Courmayeur.

Ou bien redescendre par le chemin pris en montant jusqu'au fond des couloirs et de là côtoyer à droite au pied de la montagne pour aller au châlet du *Berrier Blanc* et de là atteindre le *Baracon* (magnifique panorama) pour descendre à Courmayeur par le lac de Combal et les châlets de Vény.

L'ascension du Mont-Favre est une course fort négligée jusqu'ici, mais elle mérite d'être recommandée aux guides de Courmayeur.

9. Ascension de la Toriassa.

Entre le vallon du Breuil et celui de Chavanes, s'élève en forme de tour le magnifique mamelon appelé la *Toriassa*, dont l'ascension ne présente quelques difficultés qu'aux derniers pas. Cette ascension, moins longue et moins pénible que celle du Mont-Favre, procure cependant un panorama, qui n'est pas de beaucoup inférieur à celui du Mont-Favre.

10. Le Col de Chavanes.

On remonte toute la vallée de Chavanes jusqu'au dernier châlet, d'où on prend à droite par les gazons pour arriver sur l'arête qui sépare Chavanes de l'allée blanche ; de là on prend à gauche à travers une pente recouverte de débris et de pierres désagrégées pour se rendre au *Col de la Seigne*. (Voir *Courmayeur*).

11. Le Baracon.

C'est un des plus beaux passages que l'on puisse faire pour se rendre du Petit Saint-Bernard à Courmayeur. Il faut compter sept heures de marche.

On remonte la vallée de Chavanes jusqu'aux premiers châlets où la vallée se dirige au couchant. De là on monte sur la droite jusqu'au magnifique châlet du *Berrier Blanc*, d'où l'on continue par une pente douce, en laissant à sa droite un éperon de l'arête qui s'avance sur les pâturages, pour arriver au *Col* dit du *Baracon*, où il y a des restes de fortifications et de redoutes. On y jouit d'une fort belle vue sur le Mont-Blanc d'un côté et sur le massif du Ruitor de l'autre.

La descente sur le Combal est d'abord fort rapide dans sa première partie, puis elle se modère dès qu'elle arrive aux pâturages. (V. *Courmayeur*).

12. Le Vallon du Breuil (3 *heures*).

Si l'on peut disposer d'une belle journée quand on va visiter le Petit Saint-Bernard, il faut faire une excursion dans la vallée du Breuil qui est de toute poésie dans sa partie supérieure lorsqu'on est arrivé au pied des belles cascades qui descendent de la montagne. En allant ou en revenant,

mais mieux en allant, il faut passer par les immenses moraines et le glacier du Breuil ; mais cette partie de la course offre quelques dangers et quelques difficultés; il est prudent dans ce cas de se faire accompagner par un guide.

D'autres excursions et d'autres courses peuvent encore être entreprises en prenant La-Thuile ou le Petit Saint-Bernard pour point de départ. Le temps et la nature de la journée les indiqueront. D'ailleurs il serait mieux d'adopter Courmayeur pour quartier général dans cette partie des Alpes.

Ascension du Crammont (2763 *m.*) (*Cinq heures de marche depuis Courmayeur en passant par Pré-Saint-Didier; une heure en moins par Courmayeur*).

Cette excursion, si recommandée comme une des plus belles que l'on puisse exécuter dans les Alpes, se fait ordinairement en partant de Courmayeur.

On peut descendre en voiture par la route neuve le long de la Doire jusqu'à Pré-Saint-Didier, d'où l'on suit le chemin de La-Thuile jusque un peu en dessous de La Balme au hameau d'Éléva (1343 m.). On prend alors le sentier à droite, lequel s'élève sur la colline; on traverse une forêt. Les montures peuvent aller jusqu'au sommet de la forêt. Il reste encore une heure et demie à faire à pied par une montée fort roide, mais ne présentant aucun danger. Ce qui frappe d'abord les regards en arrivant sur la sommité, c'est la vue de la masse imposante du Mont-Blanc. M. De Saussure qui a été deux fois sur le Crammont (probablement *Grand-Mont*) dit: « On embrasse le Mont-Blanc d'un seul coup-d'œil de sa base à la cime ; il se présente de la manière la plus brillante et la plus commode pour l'observateur, et il semble avoir écarté et rejeté sur ses épaules son manteau de neige et de glace pour laisser voir à découvert la structure de son corps.... Les six heures que je passai en deux fois au sommet du Crammont, sont certainement celles de ma vie dans lesquelles j'ai goûté les plus grands plaisirs que puissent donner la contemplation et l'étude de la nature. »

On avait cru jusqu'à ces derniers temps que le Crammont n'était accessible qu'en donnant ce grand détour depuis Courmayeur, à cause de l'escarpement de ses autres côtés; mais actuellement on peut le gravir de Courmayeur en passant à Dolonne, puis derrière la *Fontaine de la Victoire* et de là par la forêt, les pâturages et les rochers. Les guides de Courmayeur ont fait un petit sentier pour faciliter l'ascension par ce versant et gagner ainsi une bonne heure de temps à la montée. Une petite cabane en pierres ou en bois ne serait pas déplacée sur cette montagne pour ceux qui voudraient y passer une belle nuit d'été à étudier les diverses nuances de la lumière sur le Mont-Blanc au coucher et au lever du soleil.

Courses et Excursions à Courmayeur.

1. Le Labyrinthe ou trou des Romains (1h 1/2).

Ce fameux Labyrinthe se trouve sur le flanc méridional du Mont de la Saxe. C'est une suite de longues et tortueuses galeries avec des puits profonds, sans qu'on puisse apercevoir nulle part des traces du ciseau et du travail de l'homme. Dernièrement on a commencé une galerie en dessous et en ligne de l'entrée du labyrinthe, probablement dans l'intention de s'ouvrir une voie sur les puits, mais l'entreprise n'a pas eu de suite. On croit que les Romains y ont exploité une carrière d'or ou d'argent; mais la dimension de quelques-unes des ouvertures peut bien en laisser douter. On prétend qu'il faudrait plusieurs jours pour visiter ce labyrinthe dans toutes ses parties inextricables et profondes.

Pour le visiter, il faut se munir d'une bonne provision de bougies, ou mieux de torches, de quelques longues cordes et aussi de quelques poutres ou planches pour dépasser l'ouverture des puits et quelques flaques d'eau ; les poutres qui se trouvent dans le premier trajet sont glissantes et bientôt pourries et plus loin il n'y en a plus de traces.

Une chute, une imprudence, le manque ou l'oubli d'une ficelle pour le retour auraient des conséquences fatales.

On y monte de Courmayeur en passant au devant de l'église pour suivre la route qui traverse les deux hameaux du Villair et s'avance dans la vallée du *Col du Sapin* en dépassant un châlet sur la rive droite du torrent. Sur la route même on voit la galerie entreprise au pied de la montagne ; on la dépasse de cinq minutes pour monter dès lors à gauche par le rocher pour arriver à l'entrée du Labyrinthe, où les guides et la commune de Courmayeur feraient bien de mettre un signal, parce que cette entrée est assez insignifiante et difficile à trouver.

2. Ascension du Mont-Favre (3254 *m.*).

Cette intéressante ascension déjà décrite dans la partie du Petit St-Bernard et de La-Thuile peut facilement se faire de Courmayeur en montant jusqu'au Lac de Combal pour prendre dès-lors à gauche le col du Baracon qui conduit au châlet du Berrier Blanc dans le vallon de Chavannes. On pourrait aussi la faire par la Combe de Joula et le vallon des Argères.

3. Au Petit St-Bernard.

On peut s'y rendre par la route des voitures en redescendant à Pré-St-Didier et de là remontant la vallée de La-Thuile. Cette promenade n'exigerait que six heures (voir *La-Thuile*).

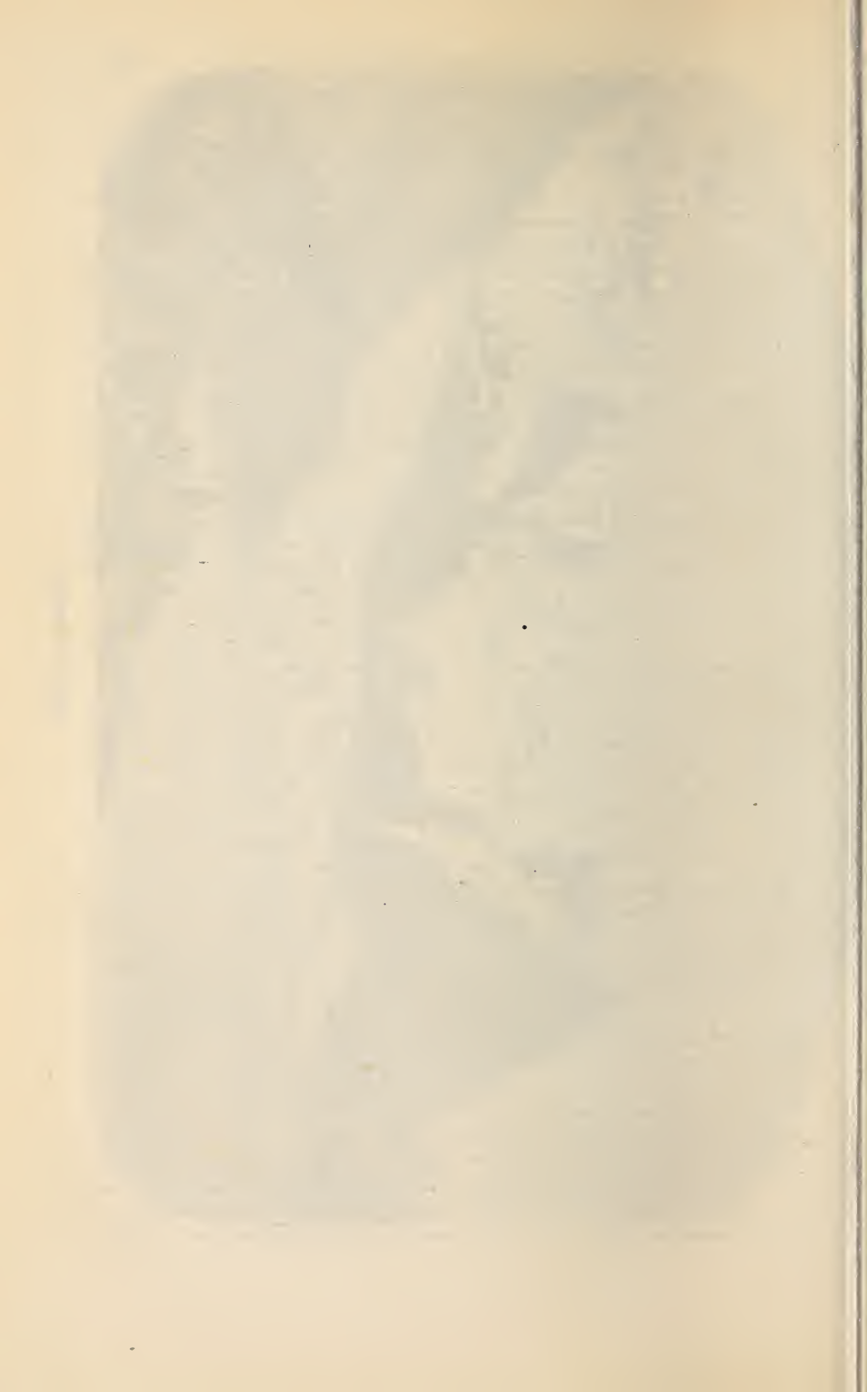
Ou bien on peut aussi y employer une journée par le vallon de l'Allée Blanche et le lac Combal, en traversant un des cols qui se trouvent sur la ligne de séparation de cette vallée et du vallon de Chavannes et probablement aussi par le glacier du Breuil, depuis La Seigne.

4. Au lac de Combal (1760 *m.*).

Il faut trois heures pour cette promenade facile et fort recommandée.



Lac de Combal.



Ce lac situé dans une plaine ovale a 600 mètres de longueur sur une largeur moyenne de 200. Les eaux, provenant des glaciers, offrent une étude intéressante sur la graduation du mélange des eaux boueuses et des eaux limpides ; elles sont retenues par une digue que l'on prétend l'œuvre des Romains et qui marque peut-être les derniers efforts de la lutte des Salasses ; il n'est pourtant pas improbable non plus que ce ne soit simplement l'œuvre de défense du siècle dernier contre l'invasion des Français par le col de la Seigne.

En sortant de Courmayeur on se dirige vers les bains de la Saxe (*ad Saxum*) que l'on dépasse pour traverser la Doire. Dès-lors on côtoie la base du Mont-Chétif, pour entrer dans la gorge étroite où se trouve le beau et poétique sanctuaire du *Berrier* ou de N. D. de guérison, dernièrement reconstruit à neuf et illustré d'une belle monographie historique par M. P. A. Ménabréa, curé de Courmayeur.

Le glacier de la *Brenva* s'élevait autrefois jusqu'à la base des murs du sanctuaire.

Depuis le sanctuaire, la route s'avance dans la fôret de St-Nicolas jusqu'à Purtud, maisons en ruines dans une plaine sur l'autre rive du torrent, où l'on fondait la minière d'argent du Myage. On est souvent distrait par le bruit de tonnerre que produisent les fréquentes avalanches de glace de la Brenva ; on voit fort bien ces chûtes effrayantes.

On entre dans la gracieuse et poétique vallée de Vény, parsemée de châlets au milieu des gazons et des prairies. On longe ces prairies pour arriver, en remontant un peu sur la gauche, à la Cantine de la Visaille (1672^{m}) où l'on trouve des rafraîchissements. Au bout de la prairie on repasse sur la rive gauche du torrent en côtoyant tout le temps la base de l'énorme et imposante moraine du glacier du Myage, pour arriver au lac de Combal dit aussi des Comballes.

On monte alors à sa droite sur un petit mamelon gazonneux où se trouvent des restes de redoutes et de fortifications, et de quelque côté que l'on se tourne on jouit d'une vue qui dépasse toute expression de jouissance.

5. Au Ruitor. (Voir *La-Thuile*).

6. Ascension du Mont-Chétif (2338 *m.*).

C'est cette montagne isolée qui empêche de voir le Mont-Blanc de la bourgade de Courmayeur.

Cette belle montagne, vraiment *chétive* pourtant en comparaison du Mont-Blanc qu'elle cache, porte aussi les noms de *Dolina* et de *Pain de sucre* à cause de sa forme. M. le docteur Giusta (*Guida alle acque ed ai bagni di Courmayeur e Pré Saint-Didier*, Aosta, 1875) qui lui attribue l'altitude de 2908 m., tandis qu'il ne donne au Mont de la *Saxe* que 2006 m. prétend que l'on doit dire et écrire *Monchetif*, de *Motzet*, épervier, à cause des éperviers qui y nichent. Cette montagne offre du côté du Mont-Blanc le même panorama que le Crammont, et son ascension ne demande que trois heures depuis Courmayeur. On franchit la Doire sur le pont qui conduit à la fontaine de la Victoire, puis on tourne à droite pour suivre la rive gauche du torrent de Chécruit par le sentier qui conduit au col de ce nom ; au lieu de prendre les gazons qui conduisent au col, on prend à droite un

petit sentier qui conduit à la sommité. On pourrait revenir à Courmayeur par le lac de Combal et le val de Vény.

7. Ascension du Mont de la Saxe (2234 *m.*, 2313 *m.*, 2238 *m.* — 3 *heures pour l'ascension*).

Cette montagne se trouve au nord-est de Courmayeur, vis-à-vis du Mont-Chétif, laissant passer la vallée entre les deux. C'est une sorte de longue côte ondulée séparant le Val-Ferret du vallon qui aboutit au col du Sapin. La vue varie un peu, mais toujours belle, selon le point où l'on se transporte. Le plus beau point de vue est au Trossé-blanc (2571 m.) à l'extrémité est de l'arête gazonneuse. On suit la route indiquée pour la visite au Labyrinthe, que l'on peut visiter en passant. Un peu au de là on prend les gazons à sa gauche pour monter sur la sommité de ce long dos, où l'on choisira le point, qui répond le mieux à son goût.

On peut revenir à Courmayeur par l'entrée de la vallée du Ferret. Cette route est plus longue mais plus commode pour les montures.

8. Au Col de la Seigne (2532 *m.*).

Il faut compter à peu-près cinq heures de Courmayeur au Col de la Seigne, qui marque la limite entre l'Italie et la France. Ce col est d'un accès très-facile, et on peut le traverser avec les montures. Quelqu'un a même prétendu que fût par ce col qu'Annibal envahit l'Italie.

On suit la route indiquée pour la promenade au lac de Combal (on peut aussi s'y rendre par le col de Chécruit). A l'entrée du lac, on traverse à sa gauche le torrent pour suivre depuis lors les bords du lac, puis le reste de cette plaine marécageuse que le lac devait d'abord occuper en entier et le lac finira bien par disparaître à force de recevoir et de garder en dépôt la fine poussière que lui charrie le torrent du glacier.

Au bout du plan une montée plutôt roide conduit aux châlets *d'en bas* de l'Allée Blanche.

La montée aux châlets supérieurs est moins rapide.

Depuis lors par une suite de plateaux souvent recouverts de neige, on arrive au col, d'où l'on jouit d'une vue admirable surtout sur le Mont-Blanc et sa chaîne que l'on suit jusqu'au Ferret.

Du Col de la Seigne on peut se rendre à Contamines et à Chamonix par le Chapin, les Mottets, le Col des Fours et le Col du Bonhomme. Il faut compter une forte journée de marche pour se rendre à Chamonix par cette route mulatière et sans difficultés.

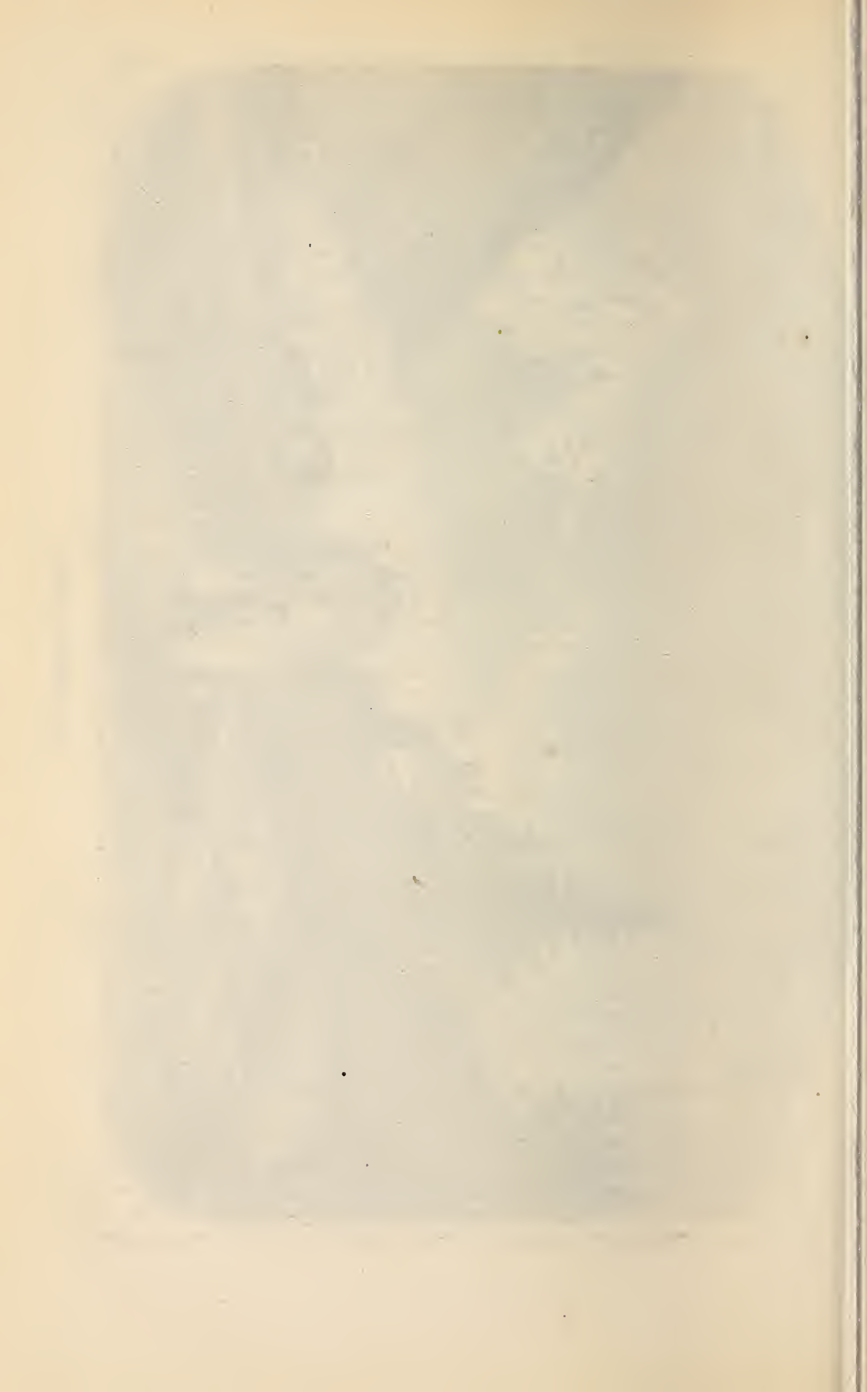
9. Au Grand Saint-Bernard par le col Séréna.

Ce col, qui présente la route la plus facile pour se rendre de Courmayeur au Grand Saint-Bernard, se trouve à l'altitude de 2310 mètres, et il faut compter une course de neuf heures d'un point à l'autre. De Courmayeur, il faut d'abord redescendre jusqu'à Morgex, d'où une montée fort roide fléchissant un peu sur la droite conduit à Morge.

Continuant la montée on arrive aux maisons de Planau ou Planaoz, et laissant alors à gauche le sauvage vallon de ce nom, comme on en a déjà laissé un premier qui se détache de la grande rochère, on appuie plutôt sur la droite pour arriver à Maison Blanche et au col. Une pente roide conduit dans le vallon de Bosses, d'où l'on côtoie à Saint-Remy.



Les Châlets de Vény.



Des premiers châlets que l'on rencontre sur le versant de Bosses, on peut côtoyer sans redescendre plus bas dans le vallon, pour se rendre à la *Vacherie* et de là au Grand Saint-Bernard. On abrège ainsi.

Au Grand Saint-Bernard par le Col de Vertosan. — Un autre col aussi facile que celui de Séréna est celui de Vertosan, Vortosan ou de la Vallette. On descend de Courmayeur à La-Salle, d'où l'on remonte au village de Charva, ensuite on s'élève par les prairies et les pâturages pour traverser l'arête herbeuse qui conduit dans le vallon de Vertosan. Parvenu dans ce vallon on le longe jusqu'à son extrémité ; la dernière partie pour arriver au col est fort rapide. Le col se trouve en face du village de Bosses. On descend dans ces derniers vallons par une pente fort roide jusqu'au châlet de l'Arpetta, d'où l'on remonte à Saint-Remy.

On peut encore de La-Salle pénétrer dans le vallon de Vertosan par Vedun. Dans ce cas, de La-Salle on continue à côtoyer par Écharlod; jusqu'au dessus du Villaret, où l'on prend un sentier, dit le Chemin des Arches, à travers les rochers, pour arriver à Vedun. Ce chemin pittoresque devait avoir autrefois une importance plus grande. Les montures pouvaient par là traverser de La-Salle à Saint-Nicolas de six voies, et celle-ci en était une. De Vedun, on remonte le vallon de Vertosan pour rejoindre avant le col le chemin précédent.

Le col de Séréna et celui de Vertosan ne sont guères fréquentés des touristes qui trouvent de plus beaux points de vue sur les autres cols entre Courmayeur et le Grand Saint-Bernard.

10. Le Mont-Carmet et la Grande Rochère (3330 *m.*).

L'arête qui sépare le vallon du col du Sapin et ensuite le Val-Ferret, du Val-Séréna soit du versant de Morgex et de La-Salle et ensuite du val de Bosses, renferme quelques pointes, dont l'ascension est fort recommandée à cause des beaux points de vue, dont on y jouit.

C'est d'abord le Mont-Carmet ou Carmel ou Cormet relié au Mont de La-Saxe par le col du Sapin.

L'ascension qui se fait en quatre heures ne présente aucune difficulté. Continuant ensuite à suivre l'arête, où les points de vue sur la vallée d'Aoste varient à chaque instant on peut en deux heures parvenir par le versant sud au sommet de la Grande-Rochère, dite aussi Rossère et Roussière, d'où le coup d'œil est encore supérieur.

L'altitude du Mont-Carmet est calculée à 3330 mètres et celle de la Grande-Rochère à 3414 mètres, d'après l'Itinéraire de la Suisse de monsieur Joanne.

Un guide n'est pas absolument nécessaire pour le parcours de cette arête et les ascensions que l'on peut y exécuter.

11. Le Col-Chécruit ou Chécourit (1760 *m.*).

Le guide de la Suisse de M. Joanne attribue, et probablement avec raison, à ce col l'altitude de 1944 mètres. Ce col se trouve entre le Crammont et le Mont-Chétif; on peut s'y rendre en deux heures de Courmayeur; il sert à mettre en communication le Val-Vény et l'Allée-Blanche avec le vallon et les pâturages qui dominent Dollone et la Fontaine de la Victoire, et forme ainsi pour Courmayeur un col intérieur fort intéressant. On fran-

chit la Doire sur le pont de Dolonne, puis on suit la rive gauche du torrent de Chécruit, ensuite on gravit un ravin jusqu'à une petite chapelle placée sur un rocher ; de là on monte par les prairies et les pâturages jusqu'au col. Il faut monter sur le rocher à gauche pour jouir de toute la beauté de la vue sur la chaîne du Mont-Blanc et sur le bassin de Courmayeur.

On peut descendre directement aux châlets de Vény, mais il est mieux de côtoyer la montagne à mi-côte pour aller aboutir au pont qui se trouve à l'extrémité du lac de Combal.

12. Au Grand Saint-Bernard par les cols du Sapin, d'Artarèva et de Saint-Remy (*de* 8 *à* 9 *h.*).

La traversée par ces cols est plus directe et plus intéressante, mais il est facile de perdre la route et de s'égarer. On traverse les deux hameaux du Villair et on longe le vallon, passant près du Labyrinthe.

Vers le sommet du vallon, on appuie sur la droite pour arriver par une montée fort roide au *Col du Sapin* (2338 m.), d'où l'on a une belle vue. Du col on se dirige à l'est pour arriver à un châlet. Dès lors on se dirige par les pâturages au nord de la Grande-Rochère, dont on côtoie la base pour arriver au *Col d'Artarèva* (2379 m.), sur l'arête qui relie la Grande-Rochère à la chaîne du Val-Ferret. De ce col on descend à des châlets sur un plateau entre le Col de Bellecombe (3000 m.) et le val de Bosses. Des châlets on remonte le Col de Saint-Remy (2390 m.), qui conduit au Grand Saint-Bernard, aboutissant au chemin d'Aoste un peu en dessus de la Cantine.

13. Le Col-Ferret (6 *heures*).

On suit la route du col de la Seigne jusqu'au de là des bains de la Saxe. Au lieu de traverser la Doire au *Pont des Chèvres*, on continue à s'avancer sur la rive gauche. On laisse à gauche, de l'autre côté du torrent, le village d'Entrèves et le chemin du Col du Géant, et on s'avance dans la vallée. Au pont, on passe sur la rive droite, où l'on rejoint la route d'Entrêves pour arriver aux châlets de Pont. Après avoir dépassé les châlets de Prassec on repasse sur la rive gauche du torrent en face des châlets de Lavassey. On traverse les châlets de Féraché, ensuite après avoir dépassé encore les châlets de Gruetta, que l'on quitte à sa droite, une rude montée conduit aux châlets de Pré de Bar, en dessous desquels le chemin se bifurque. Des châlets de Pré de Bar, il faut encore compter près d'une heure et demie pour s'élever jusque sur le col (2544 m.), d'où l'on jouit d'une belle vue. On aura remarqué tout le long de cette longue vallée des moraines, des blocs énormes, des traces sensibles d'éboulements, des tableaux de dévastations terribles. Il est question de rendre la route du Col-Ferret accessible à des petits chars pour se rendre de Courmayeur à Orsières. On distingue deux cols Ferret: le Grand, plus facile, c'est celui qu'il s'agit de rendre accessible aux chars, mais la descente du côté suisse paraît trop rapide pour cela : le petit Ferret, dit aussi Grapillon, se trouve à la gauche du premier; il s'élève à l'altitude de 2492 mètres, et il est de deux kilomètres plus court que le précédent, mais il est plus roide; il descend par des pâturages aux châlets de la Folly. Du haut du col on peut descendre à Martigny dans sept heures et demie.

A Orsières on rejoint la route des chars qui vient du Grand Saint-Bernard.

Du Col-Ferret on descend à Orsières par les châlets de La Peulaz (en prenant à droite on peut se rendre au Grand Saint-Bernard par le col de la Fenêtre en quatre heures. Le Col-Fenêtre doit être à l'altitude de 2699 mètres) les châlets de Ferret, où il y a une auberge, les châlets de La-Folly, où aboutit la route du Petit-Ferret, l'Amone (mines de fer et de plomb) La Seiloz, Praziond, Praz de Fort, les Arlaches, Ville d'Issert et Som la Proz.

Le Val-Ferret de Courmayeur offre des études et des vues pittoresques sur les glaciers et les passages qui s'ouvrent sur la chaîne du Mont-Blanc depuis la Dent du Géant jusqu'au Mont-Dolent; il renferme des glaciers importants qui pourtant battent actuellement en retraite.

Des châlets de Pra Sec, prenant à droite par les châlets de Secheron, on peut se rendre au Grand Saint-Bernard par le vallon et le Col de Malatrà.

14. De Courmayeur à Chamonix.

A) *Par le Col du Géant* (3412 *m.*). — Il faut compter quatorze heures de Courmayeur à Chamonix. On pourrait aller coucher au pavillon du Mont-Fréty, on gagnerait ainsi trois heures sur la journée du lendemain. On compte six heures de Courmayeur au Col du Géant.

On suit la route du Col Ferret jusqu'au-dessus du village d'Entréves (*inter Aquas*), où on traverse la branche de la Doire qui vient du Val-Ferret, ou bien on passe à Entrèves et à La-Palu et depuis lors la route monte en zig-zags sur la montagne jusqu'au sommet du Mont-Fréty, où les guides de Courmayeur firent construire un pavillon, qu'ils louent à quelque hôtelier. On peut y loger, quoique l'on prétende que les vivres y sont un peu plus chers qu'à Courmayeur (!!). La vue dont on jouit du pavillon est déjà fort belle.

Le pavillon se trouve à l'altitude de 2160 mètres.

Les montures ne vont guères plus loin que le pavillon.

Depuis lors, appuyant sur la gauche, on gravit par des rochers entre le petit glacier de Mont-Fréty à droite, et celui de la Toule à gauche, pour arriver en trois heures depuis le pavillon à la sommité du col.

La vue dont on jouit depuis le col du Géant surpasse toute description; c'est un dédale, un labyrinthe de montagnes, de vallées, de pics et de glaciers. A la fin du siècle dernier M. De Saussure y passa seize jours occupé à des observations scientifiques.

La descente à Chamony ou Chamonix se fait par le plateau supérieur du glacier du Géant, puis par les séracs, ensuite par le plateau inférieur et la mer de glace jusqu'à l'angle, où l'on passe sur la moraine pour gagner le Montanvers et de là le Prieuré ou Chamonix.

B) *Par le Col des Grandes Jorasses* (4100 *m.*). — Le 14 juillet 1873, MM. Marshall, Gabriel Loppé et Stephen franchirent le col qui s'ouvre entre les Grandes et les Petites Jorasses, et que M. Loppé, en arrivant à Courmayeur, voulait appeler le *Col des hirondelles*. Ils partirent du Montanvers, gagnèrent le col à neuf heures, descendirent par le glacier de Fréboutzie, et arrivèrent à Courmayeur à 3 heures de l'après-midi.

C) *Par le Col du Triolet* (3700 *m.*). — Ce col fut traversé la première fois en 1864 par MM. Reilly et Whymper avec les guides Michel Croz, Henri Charlet et Michel Payot. Ils partirent du Couvercle à 4,30, gravirent le glacier du Talèfre, et arrivèrent vers les 8 heures au col.

Ils descendirent d'abord par les rochers et ensuite par le glacier et la moraine du Triolet jusqu'aux châlets de Pré de Bar, qu'ils atteignirent vers les six heures du soir. Cette course a été plusieurs fois exécutée depuis.

D) *Par le Col-Dolent* (3543 *m.*). — C'est encore à M. Whymper que l'on doit la découverte de ce col. Le 26 juin 1867, avec trois guides, il partit de Courmayeur à minuit et quarante minutes pour remonter le glacier du Mont-Dolent (il avait fait déjà l'ascension du Mont-Dolent (3830 m.) le 9 juillet 1864 avec M. Reilly). A 10^h 15 il atteignit le *col*, et opéra la descente par le glacier d'Argentière après avoir dû tailler pendant sept heures des marches sur une pente de glace.

E) *Par le Col du Talèfre* (3700 *m.*). — En annonçant la découverte de ce col dans une lettre à M. Rimini, alors secrétaire du Club Alpin Italien, lettre écrite deux ou trois jours avant la catastrophe du Mont-Cervin, M. Whymper déclare ce col plus facile, plus court et aussi intéressant que celui du Géant.

On remonte le glacier du Talèfre, puis un couloir très-rapide, pour arriver au col au sud du Col de Triolet entre les aiguilles du Triolet et du Talèfre.

On descend par des rochers sur le bras ouest du glacier du Triolet que l'on traverse obliquement pour passer sur la rive gauche; on le traverse de nouveau directement entre les deux chutes pour venir par la moraine aboutir à la Doire près des châlets de Gruetta.

F) *Par le Col de Trélatête* (3805 *m.*). — Ce col a été découvert en 1864 par M. Mathews qui monta par le glacier de l'Allée-Blanche et descendit par le glacier de Trélatête.

G) *Par le Col du Myage* (3383 *m.*). — Le col du Myage est le sommet d'une arête très-escarpée et fort étroite. On quitte la route du col de la Seigne à l'extrémité inférieure du lac de Combal pour prendre alors à sa droite et remonter le glacier du Myage, en passant près de la mine de plomb argentifère d'où l'on s'élève encore pour atteindre le col et descendre sur Chamonix par le glacier du Myage de Chamonix et Nant Borant. C'est une course de 18 à 20 heures.

On a encore exécuté la traversée de Courmayeur à Chamonix par d'autres points qui n'ont pas encore été assez fréquentés pour mériter le nom de cols, comme par le glacier de la Brenva, le Col du Glacier, l'Aiguille de Rochefort; ce sont de ces tours de force réservés aux touristes de première classe.

15. La Cabane du Rocher du Glacier du Mont-Blanc (3253 *m.* — 8 *heures.*).

Après bien des essais, des recherches et de tentatives on a enfin découvert une route qui permit de faire l'ascension du Mont-Blanc et la descente par le versant italien. L'ascension avait déjà été exécutée de ce côté par plusieurs passages, mais la descente avait toujours eu lieu par Chamonix.

Le 6 août 1873, M. l'ingénieur César Gamba découvrit cette nouvelle route, fit l'ascension et la descente du Mont-Blanc par la même route, et à son retour à Courmayeur, il initia une souscription pour la construction d'une cabane de refuge le plus haut possible sur cette route.

Cette souscription atteignit son but et en juillet 1875 les guides de Courmayeur allèrent installer la cabane à sa place et le 14 juillet 1875 MM. Gamba, le promoteur de la souscription, et Angelo Genolini, de Milan, allèrent l'inaugurer.

Elle se trouve placée à l'altitude de 3185 mètres; elle est placée au milieu de quelques rochers saillants de manière à être bien abritée contre les vents. Il faut huit heures pour se rendre de Courmayeur à la Cabane et il reste encore à peu près six heures depuis la Cabane pour atteindre le sommet du Mont-Blanc.

On s'y rend par le lac Combal; de là on va s'engager sur le glacier du Myage que l'on remonte en partie, puis l'on décline à gauche pour remonter une partie du glacier du Mont-Blanc qui va aboutir à la sommité de la montagne, jusqu'aux rochers où se trouve la Cabane, non loin de l'Aiguille-Grise.

Cette cabane rend l'ascension du Mont-Blanc plus courte par Courmayeur que par Chamonix.

16. Ascension du Mont-Blanc (4810 *m.*).

A) *Par le Col du Géant et l'Aiguille du Midi.* — L'ascension du Mont-Blanc avait toujours eu pour point de départ Chamonix et quoique par ce versant on eût essayé différents routes, on ne cherchait point à prendre ce point de départ de Courmayeur. C'est depuis l'annexion de la Savoie à la France que les études et les tentatives se dirigèrent sur le versant méridional. Maintenant on fait l'ascension du Mont-Blanc par plusieurs passages en partant de Courmayeur.

En 1863 MM. Maquelin et Briquet avec dix guides de Courmayeur prirent pour point de départ le Col du Géant. Mais cette route étant encore trop longue pour une seule journée, les guides de Courmayeur construisirent une cabane au-dessous de l'Aiguille du Midi, entre cette Aiguille et le Mont-Blanc du Tacul à l'altitude de 3564m.

Du Col du Géant on descend sur le glacier de ce nom par la route de Chamonix jusqu'au-dessous de La Vierge; alors on traverse à gauche en passant au-dessus du Rognon pour se rendre à la Cabane de l'Aiguille du Midi, où l'on passe la nuit. De la Cabane on monte entre l'Aiguille de Saussure à droite et le Mont-Blanc du Tacul à gauche jusque près de la cime du Mont-Maudit, d'où l'on descend au Corridor, pour suivre de là la route habituelle de Chamonix.

A cause d'une pente de glace difficile, sinon impossible pour la descente au Mont-Maudit, la descente se fait toujours par Chamonix.

B) *Par le glacier de la Brenva.* — En 1865 quelques touristes anglais allèrent passer la nuit sur des rochers bien élevés sur le glacier de la Brenva, et le lendemain, continuant leur ascension, ils gagnèrent après bien des difficultés la tête du Corridor, d'où ils descendirent à Chamonix, sans continuer leur ascension à la sommité. La descente serait trop imprudente par

cette route à cause de la chute des glaces. Un passage plus sur s'y découvrira peut-être bientôt.

C) *Par le glacier du Myage.* — En 1872 M. Kennedy alla passer la nuit sur les rochers du Mont-Brouillard, au-dessus du glacier du Myage ; le lendemain il s'éleva presqu'en ligne directe jusqu'au sommet du Mont-Blanc et redescendit aux Grands-Mulets par le Mur de la Côte. Il déclare les rochers qu'il a gravis si difficiles qu'il ne pensa pas même à tenter la descente par cette route.

Enfin, en 1873, le 6 août, M. l'ingénieur Cesare Gamba, avec le guide Julien Grange, dit Laberge, et Henry Séraphin, partit de Courmayeur à 10h du matin et à 1,30 il était déjà au glacier du Myage, qu'il remonta jusqu'au point où il reçoit le glacier du Mont-Blanc sur lequel il passa et qu'il remonta aussi pour atteindre les rochers et trouver un gîte pour la nuit. C'est l'endroit où l'on a, en 1875, placé la Cabane du Rocher du Mont-Blanc. Repartant le lendemain à 4h du matin, il grimpa sur les rochers pendant un quart d'heure, puis par le glacier, en passant derrière un pic isolé, il arriva à une espèce de col; de là il traversa le glacier en diagonale pour se rendre sur les rochers. La *Bergschrund* fut traversée heureusement. Puis il monta un couloir où il faut avoir soin de se tenir le moins possible au centre, pour éviter le chute des pierres. Il quitta le couloir pour suivre les arêtes du rocher, devant encore dépasser trois minces arêtes de neige pour arriver sur l'arête qui sépare le versant italien du versant français et de là en 25 minutes il atteignit la sommité par une douce pente de neige. Il redescendit exactement par la même route et arriva à 10 heures du soir à la Cantine de la Visaille. M. Gamba croit cette route nouvelle praticable pour toujours et sans difficultés extraordinaires. Il est donc plus que probable qu'il n'a pas suivi la route de M. Kennedy.

17. Ascension de la Grande Jorasse (4206 *m.*).

En 1864 M. Whymper, avec Michel Croz, Christian Almer et Biener, fit l'ascension de la plus basse des deux cimes. En 1868 M.-H. Walker, avec Laberge et deux guides suisses, fit l'ascension de la cime la plus élevée. Cette ascension a déjà été plusieurs fois répétée depuis.

18. Ascension de l'Aiguille de Trélatête (3932 *m.*).

Ce pic s'élève magnifiquement au sommet de l'Allée-Blanche, à gauche du Col de la Seigne. La première ascension en a été faite en 1864 par M. Whymper, qui en fit l'ascension en cinq heures en partant du Mont-Sue, où il avait bivouaqué la nuit. Il redescendit par la même route.

19. Aiguille de Leschaux (3780 *m.*).

Cette ascension a été faite en 1872 par MM. Kennedy et Marshall, qui périt depuis si misérablement sur le glacier du Brouillard, par le glacier de Frébontzie et une arête qui relie l'Aiguille au Mont-Gruetta. Ils découvrirent une route plus facile pour la descente.

20. Mont-Dolent (3830 *m.*).

Cette ascension a été faite en 1864 par MM. Reilly et Whymper, avec trois guides de Chamonix. Ils partirent des châlets de Pré de Bar, montèrent au Grapillon ou Col du Petit-Ferret, gravirent la rive gauche du glacier du Mont-Dolent, se dirigèrent ensuite à gauche pour escalader des pentes de

neige, traversèrent la *Bergschrund* et atteignirent depuis là le sommet par une arête. Ils redescendirent aux châlets de Pré de Bar par la même route.

22. Dent du Géant (4010 *m.*).

Diverses tentatives ont déjà été faites par des alpinistes pour atteindre la sommité de la Dent du Géant, mais elle n'a pu encore être surmontée. Au dire de quelques guides, entre autres de Maquignaz J.-Joseph, de Valtournanche, elle ne doit pas être définitivement déclarée infranchissable.

23. Autres courses et excursions à Courmayeur.

On peut à Courmayeur choisir des courses pour tous les goûts et toutes les forces; nous n'en notons que quelques-unes :

1° Visite au glacier de la Brenva, qui recule beaucoup et qui, en 1818, descendait encore jusque bien près du village d'Entrêves ;

2° Visite au glacier du Myage, dont la moraine est immense;

3° Ascension de quelques-unes des Aiguilles qui s'élèvent aux pieds du Mont-Blanc : le Peuteret, le Mont-Sue, le Mont-Rouge, etc.

ITINÉRAIRE

avec les distances en kilomètres

Route d'Ivrée à Aoste.

D'Ivrée à	Montalto	Kilom.	3,086
»	Borgo-Franco	»	2,469
»	Montestrutto	»	4,321
»	Settimo Vittone	»	0,657
»	Pont-Saint-Martin	»	6,790
»	Donnas	»	2,469
»	Bard	»	1,852
»	Verrès	»	9,876
»	Saint-Vincent	»	12,346
»	Châtillon	»	2,479
»	Chambave	»	4,938
»	Nus	»	8,407
»	Villefranche	»	4,938
»	Aoste	»	9,876
	Total d'Ivrée à Aoste	Kilom.	73,453

Route d'Aoste à Pré-Saint-Didier, et à Courmayeur.

D'Aoste à	Sarre	Kilom.	4,938
»	Saint-Pierre	»	2,469
»	Villeneuve	»	2,469
»	Arvier	»	4,938
»	Ivrogne	»	2,234
»	Avise	»	2,469
»	Ruines	»	1,234
»	Le Champ	»	4,938
»	Villaret	»	1,234
»	La-Salle	»	4,938
»	Morgex	»	4,938
»	Pré-Saint-Didier	»	4,938
	Total	Kilom.	40,737

De Pré-Saint-Didier à Courmayeur kilom. 4,938.

Route d'Aoste au Grand Saint-Bernard.

D'Aoste à Gignod	Kilom.	7,407
» Étroubles	»	7,407
» Saint-Oyen	»	2,469
» Saint-Remy	»	7,407
» L'Hospice	»	9,876
Total	Kilom.	34,556

Route de Pré-Saint-Didier au Petit Saint-Bernard, et au Bourg-Saint-Maurice.

De Pré-St-Didier à La-Thuile	Kilom.	9,876
» Pont-Seran	»	2,469
» Petit St-Bernard	»	9,876
» Bourg-St-Maurice	»	9,876
Total	Kilom.	32,097

Route d'Aoste au Pont-d'Ael.

D'Aoste à Gressan	Kilom.	4,938
» Jovençan	»	2,469
» Aymavilles	»	2,469
» Pont-d'Ael	»	9,976
Total	Kilom.	19,752

D'Aymavilles à Cogne kilom. 24,690.

Route d'Aoste à Ollomond.

Pour visiter la mine de cuivre.

D'Aoste à Roisan	Kilom.	9,876
» Valpelline	»	4,938
» Ollomond	»	4,938
Total	»	19,752

L'aqueduc de Porossan se trouve sur la route d'Ollomond, à kilomètres 4,938.

Route du Pont-Saint-Martin à Gressoney-Saint-Jean.

De Pont-St-Martin à Lillianes	Kilom.	9,876
» Fontainemore	»	2,469
» Issime	»	7,407
» Gaby	»	3,086
» Gressoney-St-Jean	»	14,814
Total	Kilom.	37,652

De Gressoney-St-Jean à Gressoney-la-Trinité, kilom. 7,407.

NOTE ET TARIF

des courses à mulet et avec guides aux environs de Courmayeur.

1. Courses : Au Carmet, 12 fr., un homme et un mulet (9 heures, retour compris).
2. » Au Labyrinthe, 6 fr., un homme et un mulet (4 heures, retour compris.
3. » Au Mont de La-Saxe, 12 fr., un homme et un mulet (6 heures, retour compris).
4. » Au Grand St-Bernard, 12 fr. par jour, un homme et un mulet.
5. » A Orsières, Martigny, Chamonix, St-Gervais, etc., 12 fr. par jour, un homme et un mulet.
6. » Au col du Géant, 12 fr. au guide, 6 fr. pour le mulet (12 heures, retour compris).
7. » Aux Comballes 12 fr., un homme et un mulet (6 heures, retour compris).
8. » Au Mont-Chétif, 12 fr., un homme et un mulet (6 heures, retour compris).
9. » Au Crammont, 12 fr., un homme et un mulet (10 heures, retour compris).
10. » Au Bourg de St-Maurice en Savoie, 12 fr. par jour, un homme et un mulet (8 heures).
11. » Au Glacier du Rutor à La-Thuile, 12 fr., un homme et un mulet (12 heures, retour compris).
12. » Au Petit St-Bernard, 12 fr., un homme et un mulet (10 heures, retour compris).
13. » Au Camp du Prince Thomas, 12 fr., un homme et un mulet (9 heures, retour compris).
14. » Au Col Sereine pour aller au St-Bernard, 12 fr. par jour, un homme et un mulet.
15. » Au glacier de la Brenva, Perthuy, Entrèves, 6 fr., un homme et un mulet (4 heures, retour compris).
16. » Au Baracon et Berrié-Blanc, retour par Comballes ; 10 heures ; 12 francs un homme et un mulet.

Courses de Courmayeur au St-Bernard par les cols de Ferret et Fenêtre.

De Courmayeur à Pra-Sec	2h	40m
De Pra-Sec à Pra-de-Bard	2	20
De Pra-de-Bard au col Ferret	1	15
Du col Ferret au châlet du même nom	1	30
Du châlet du grand Ferret au col de Fenêtre	2	40
Du col de Fenêtre au St-Bernard	1	00
	11h	15m

TABLE ALPHABÉTIQUE

C

H

I

J

K

L

Q

R

S

T

ST.



Paris. Imp. Lemercier R. de Seine 57

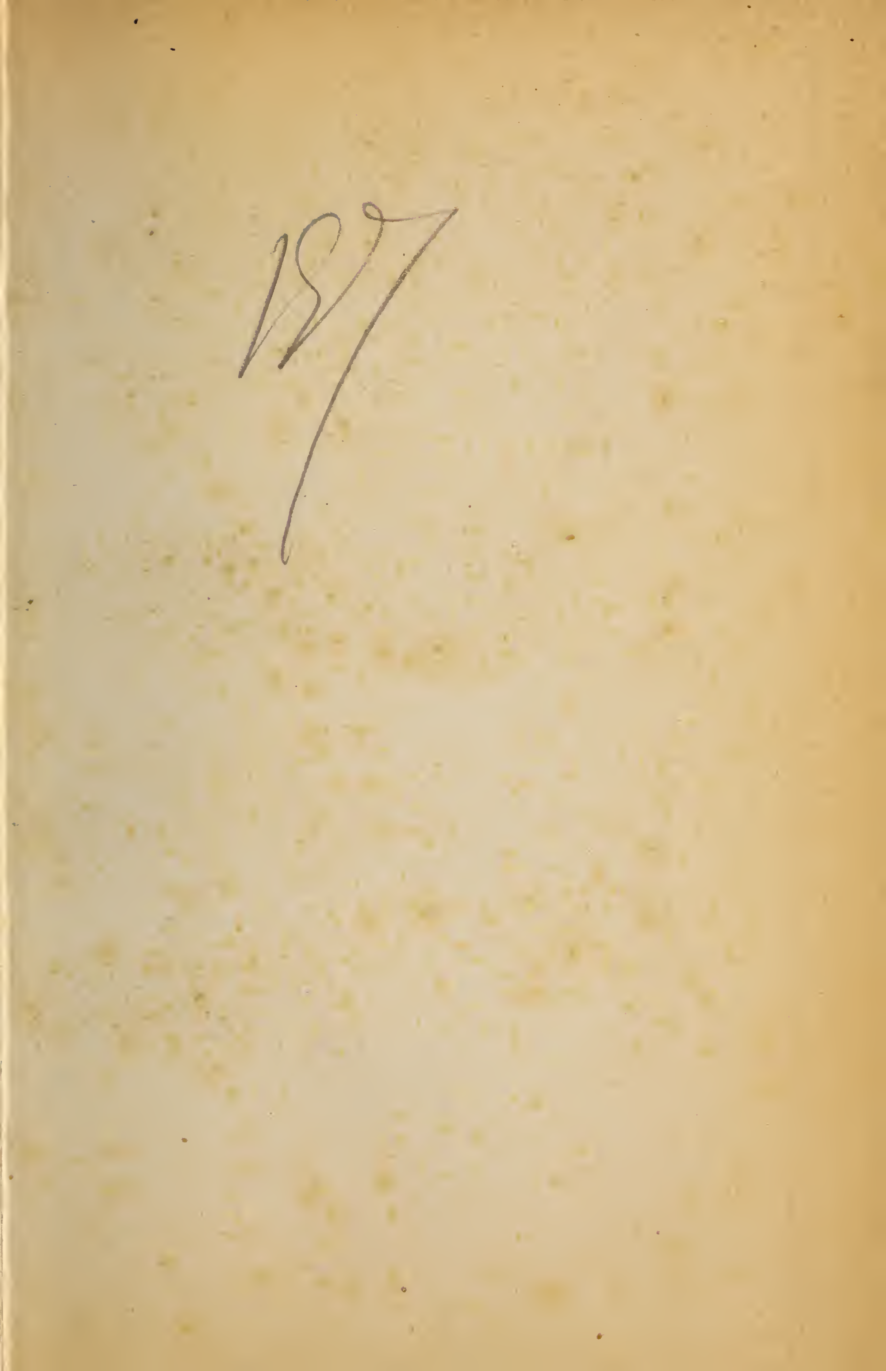
VALLÉE D'AOSTE.

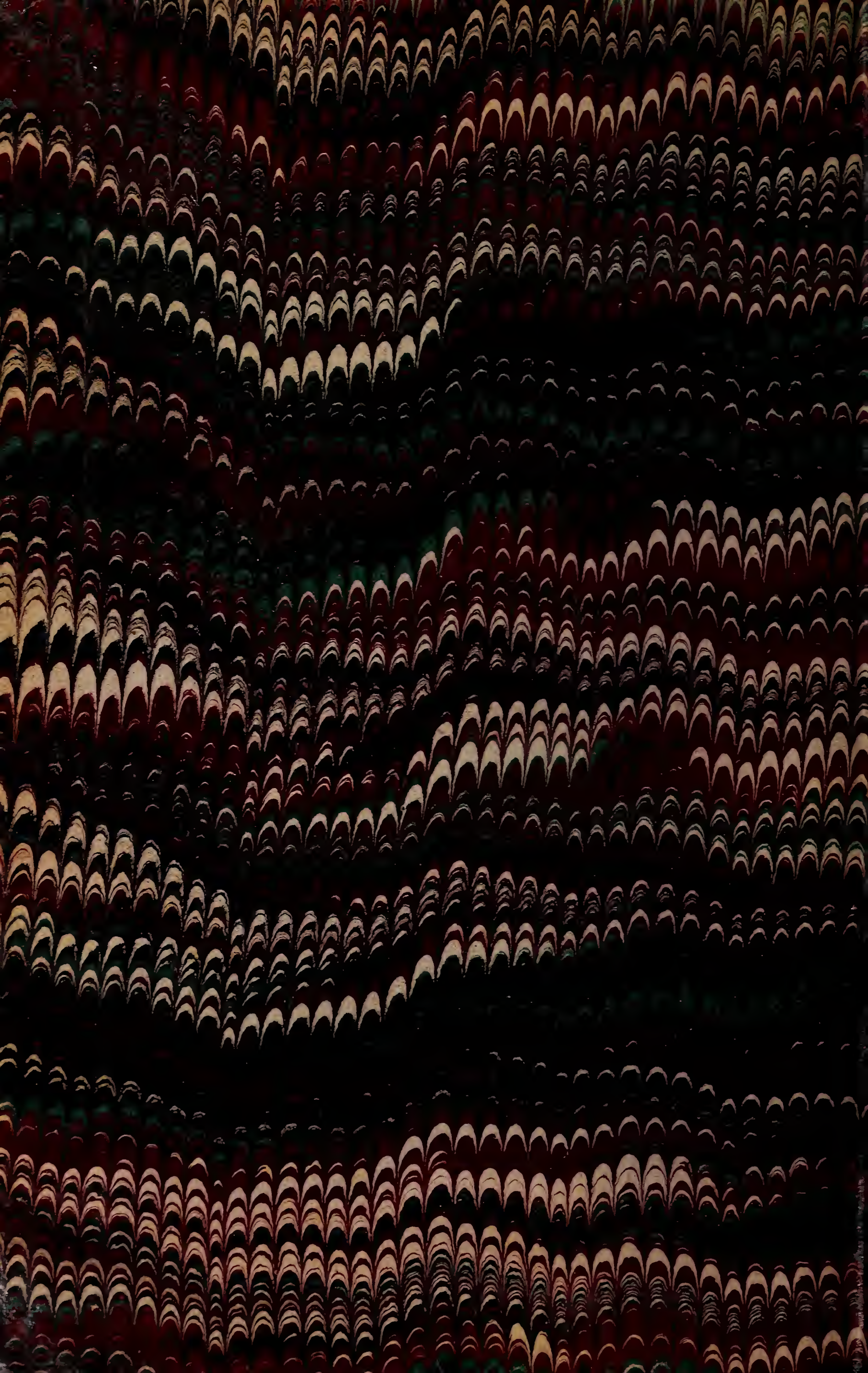


Gravé par Erhard R. Bonaparte 42.

Echelle de $\frac{1}{500,000}$

Paris. Imp. Lemercier R. de Seine 57









LIBRARY OF CONGRESS
0 028 100 173 5